LE DELTA DU RHIN DE CÉSAR À JULIEN

Les représentations d'un environnement deltaïque aux frontières du monde romain

Thèse en cotutelle
Doctorat en histoire

Mélissa Simard Morin

Université Laval
Québec, Canada
Philosophiae doctor (Ph.D.)

et

Université de Franche-Comté
Besançon, France
Docteur

© Mélissa Simard Morin, 2014

RÉSUMÉ

Dans le grand ensemble géographique de l'Empire romain, la région du delta du Rhin demeurait une zone marginale, aux frontières du monde connu : son environnement deltaïque et son éloignement du centre méditerranéen attisaient son caractère sauvage et méconnu. Néanmoins, pendant plus de quatre siècles, la région des embouchures rhénanes fut incluse dans le vaste empire de Rome, hôte d'une occupation humaine dynamique.

L'historien s'intéressant au delta du Rhin à l'époque romaine sera toutefois rapidement confronté à des sources classiques insuffisantes, subjectives, généralement l'œuvre de témoins indirects. Plusieurs chercheurs choisissent ainsi de se tourner vers un matériel archéologique jugé plus fiable, plus au diapason des réalités régionales. Or, le décalage entre témoignages littéraires et données matérielles, loin d'entraîner un désaveu des auteurs anciens, offre un angle d'approche prometteur puisque, en réalité, les représentations véhiculées dans les sources littéraires anciennes constituent non pas un reflet réaliste de la situation régionale, mais bien un reflet réaliste des représentations que se faisait Rome de la situation régionale. La position périphérique du delta du Rhin, loin du centre méditerranéen, aux limites de l'œkoumène, participa ainsi à la construction dans la société gréco-romaine d'une image déformée de la région, une image qui exacerbait l'hostilité de l'environnement naturel, qui exagérait l'austérité de l'occupation humaine, qui surestimait l'assujettissement des hommes aux contraintes du milieu.

Cette étude montre ainsi que les représentations romaines de l'environnement deltaïque permettent de mieux saisir la nature de l'occupation régionale, la vision romaine des populations locales ainsi que les interactions des hommes avec un milieu naturel caractérisé à la fois par sa situation deltaïque et frontalière. Elle exploite de façon novatrice le concept de représentations et crée un dialogue fécond entre sources historiques et données paléoenvironnementales.

ABSTRACT

Among the Roman Empire's great geographical reach, the Rhine delta area remained a marginal zone, at the frontier of the known world : its deltaic environment and its remoteness from the Mediterranean center emphasized its savage and obscure character. Nevertheless, during more than four centuries, the Rhine delta area was included in the vast Roman Empire, host of a dynamic human occupation.

An historian interested by the Rhine delta area during the Roman era will, however, rapidly be confronted by insufficient and subjective classical sources which are generally the work of indirect witnesses. Many researchers choose therefore to turn themselves toward archaeological material considered as more reliable, a more accurate depiction of regional realities. Yet, discrepancies between literary testimonies and material data, far from resulting in the rejection of ancient authors, offer a promising approach angle because, in truth, representations conveyed by ancient literary sources do not constitute a realistic reflection of the regional situation but do constitute a realistic reflection of Rome's representations of the regional situation. The Rhine delta's peripheral position, far from the Mediterranean center, at the limit of the oikoumene, contributed to the construction of a deformed image of the region within Greco-Roman society, an image which exacerbated the natural environment's hostility, which exaggerated the human occupation's austerity, which overestimated the subjection of men to the area's constraints.

This study thus demonstrates that Roman representations of the deltaic environment allow a better understanding of the regional occupation's nature, the Roman vision of local populations as well as the interactions of men with a natural environment characterized by both its deltaic and frontier situation. The study innovates in its use of the concept of representations and creates a fertile dialogue between historic sources and paleoenvironmental data.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ III

ABSTRACT V

LISTE DES FIGURES XI

INTRODUCTION

LA CONQUÊTE ET LA FRONTIÈRE : L'ENTRÉE DU RHIN DANS L'HISTOIRE ROMAINE 1

L'HISTOIRE D'UN DELTA : AUX CONFINS DU MONDE ROMAIN 6

L'HISTORIOGRAPHIE D'UN DELTA : LES APPORTS DE L'HISTOIRE ROMAINE ET DE L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE 9

LES INTERACTIONS ENTRE L'HOMME ET LE MILIEU DELTAÏQUE : POUR UNE PROBLÉMATIQUE ENVIRONNEMENTALE 13

ENVIRONNEMENT, REPRÉSENTATIONS, ESPACE FRONTALIER : LES CADRES CONCEPTUELS 16

ENTRE LITTÉRATURE ET PALÉOENVIRONNEMENT : CORPUS DE SOURCES 21

CHAPITRE I

L'EXOTISME DES PÉRIPHÉRIES DE L'ŒKOUMÈNE : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DE L'ENVIRONNEMENT DELTAÏQUE RHÉNAN 31

1. GÉOGRAPHIE DES CONFINS DU MONDE : LE CAS RHÉNAN 34

A. Le Rhin : un fleuve, une région, des représentations 35

a. Le Romain éduqué et le Rhin 37

b. Les acquis géographiques des Anciens : portrait du grand fleuve 42

B. Le delta du Rhin à l'époque romaine, le delta du Rhin chez les Romains 47

a. Configurations anciennes : l'apport des sciences paléoenvironnementales 49

Quelques certitudes hydrographiques : l'Oude Rijn et le Waal 53

Thèses et hypothèse au nord du delta : le Vecht, l'IJssel, l'Oer-IJ et la Vlie 56

b. Les prémices césariennes : le delta du Rhin dans le Bellum Gallicum 64

c. La construction d'un topos : le delta du Rhin de Strabon à Tacite 70

Strabon, Pomponius Mela, Tacite et le delta à deux bras 71

L'observateur et le cartographe : l'apport de Pline l'Ancien et de Ptolémée 77

d. Le « Rhenus bicornis » : Virgile et les auteurs tardifs 86

C. Entre les bras du delta : la terre et la mer 94

a. Une terre entourée d'eau, une terre insulaire 96

b. « Terra non est » : un pays de marécages 99

c. L'Océan septentrional : « nouissimum ac sine terris mare » 103
2. Les extrêmes d'un milieu : climat et phénomènes naturels 109
A. Les rigueurs du Nord : le froid et la glace 113
a. Hivers cruels, hivers éternels : le topos du froid 114
b. Fleuve de glace : la question du gel rhénan 118
B. Les fureurs du ciel : la pluie, le vent et les tempêtes 127
C. Les excès de l'eau : les crues et les marées 134
a. Entre inondations et sécheresses 136
b. Le choc des marées 140
3. Immensité et mystères : la flore et la faune aux confins germaniques 147
A. Oppression sylvestre : « terra horrida siluis » 148
B. Bêtes sauvages, animaux imaginaires : la faune germanique 152

CHAPITRE II

LE SAUVAGE GERMAIN, LE SOLDAT ROMAIN : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DES HOMMES DANS UN ESPACE FRONTALIER 163

1. Des hommes aux frontières du monde romain, des hommes aux extrémités du Rhin : les représentations d'un espace frontalier en mutation 165
A. À l'aube de l'histoire romaine : les populations locales à l'arrivée des Romains 168
a. Le souvenir d'une occupation gauloise 169
b. De la préséance des Bataves 172
c. Aux extrémités du delta : Frisons et Canninéfates 177
B. La construction frontalière : de la conquête à la stabilité 184
a. Rome la conquérante : occupation militaire d'un environnement hostile 185
Les échafaudages de la conquête germanique avant le désastre de Varus 186
Le deuil d'une Germanie romaine : les derniers efforts de Germanicus 190
L'édification frontalière : une multiplication des camps militaires deltaïques 193
b. Dans l'ombre des camps : murmure d'une occupation civile 200
Une vie civile en contexte militaire 200
Ville romaine dans le delta : le cas de Nijmegen 202
Une urbanisation oubliée chez les Canninéfates 206
C. L'effritement de la mainmise romaine 210
a. Usurpations aux confins du Rhin 212
b. Le dernier souffle de Rome 216

Constantin et ses fils : l'illusion de la mainmise romaine 217
Épilogue d'une histoire romaine du delta rhénan 220
2. DES HOMMES SAUVAGES, DES HOMMES BARBARES : LA VISION ROMAINE DU GERMAIN 227
A. Auteurs anciens, historiens modernes : la notion de Germain 228
B. La création romaine de la figure du Germain 232
a. Une Germanie qui engendre le Germain 234
b. « Immania corpora » : le topos du physique germanique 238
c. Le sauvage, le traître et le guerrier 242
C. Le maintien de la figure du Germain 249
a. L'entrée en scène des Francs 251
b. Le mystère batave : un hiatus identitaire 254

CHAPITRE III

À LA RECHERCHE D'UNE SYMBIOSE : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DES INTERACTIONS ENTRE LES HOMMES ET L'ENVIRONNEMENT DELTAÏQUE 265

1. L'AIR : L'HOMME ET LE CLIMAT 267
A. Insupportable froid : réponses anthropiques aux hivers rhénans 268
B. Fleuve glacé, ponts de glace 273
2. LA TERRE : ENTRE MARÉCAGES ET PÂTURAGES 280
A. Aise et malaise en milieu palustre 281
a. Un environnement contraignant : les difficultés romaines en secteur marécageux 283
b. Des « paludicolae » : l'adaptation des communautés locales 286
B. Ressources forestières : les multiples usages du bois 290
a. Quelques pratiques locales : les besoins quotidiens en bois 292
b. Infrastructures deltaïques : l'exploitation romaine du bois 295
C. Le delta du Rhin : une terre nourricière 300
a. De la primauté de l'élevage 301
b. Cultiver les terres, exploiter les sols : l'agriculture en contexte deltaïque 304
3. L'EAU : APPRIVOISER UN ATOUT, MAÎTRISER UN MILIEU 312
A. Plonger dans le Rhin : l'habileté autochtone en milieu fluvial 314
a. Une marche dans le Rhin : franchir le grand fleuve à gué 315
b. « Studium nandi » : une propension germanique pour la nage 316
c. Le Germain nageur en contexte militaire 318
B. Le delta rhénan : voies navigables, voies naviguées 321

a. « Nauibus Rhenus instructus » : les navires romains dans le couloir rhénan 322
Espace frontalier navigué : la flotte romaine aux extrémités rhénanes 324
De la nécessité des installations portuaires 331
Des navires pour traverser le Rhin : l'usage des ponts de bateaux 337
b. La navigation fluviale chez les populations locales 342
c. Maîtriser la mer du Nord : la navigation maritime 344
Les tribulations de Rome face à l'Océan septentrional 345
Piraterie dans les eaux septentrionales : le Germain et la mer 350
C. Vers un delta rhénan façonné par l'homme : les travaux d'endiguement et de canalisation 354
a. Une modification du débit fluvial : la digue de Drusus 357
b. L'organisation d'un espace navigable : la construction du canal de Corbulon 361
c. Le canal de Drusus : réalités historiques, incertitudes archéologiques 363
CONCLUSION 375
Annexe 1. Sources littéraires : liste des auteurs, notices biographiques et éditions modernes 389
Annexe 2. Figure 7 : Carte de l'occupation romaine dans le delta du Rhin 411
Annexe 3. Figure 8 : Table de Peutinger 413
Annexe 4. Extrait de Tacite *Ann.* 1.70 415
Annexe 5. Tableau 1 : Caractéristiques physiques du Rhin dans la littérature gréco-romaine 417
Annexe 6. Tableau 2 : Vocabulaire exprimant la nature glacée du Rhin dans la littérature gréco-romaine 419
Annexe 7. Tableau 3 : Vocabulaire exprimant la haute taille des Germains 421
Annexe 8. Tableau 4 : Vocabulaire exprimant la nature sauvage des Transrhénans 423
BIBLIOGRAPHIE 425

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Le delta du Rhin sous Auguste 52

Figure 2 : Les camps militaires du delta rhénan sous Auguste 189

Figure 3 : Les camps militaires du delta rhénan sous Tibère 192

Figure 4 : Les camps militaires du delta rhénan au milieu du 1er siècle 194

Figure 5 : Carte du littoral germanique selon les données de Ptolémée 335

Figure 6 : Carte remaniée du littoral germanique selon les données de Ptolémée 336

Figure 7 : Carte de l'occupation romaine dans le delta du Rhin 411

Figure 8 : Table de Peutinger. 413

INTRODUCTION

Populi romani imperium Rhenum finire; si se inuito
Germanos in Galliam transire non aequum existimaret,
cur sui quicquam esse imperii aut potestatis trans
Rhenum postularet?

César *BG* 4.16[1]

LA CONQUÊTE ET LA FRONTIÈRE : L'ENTRÉE DU RHIN DANS L'HISTOIRE ROMAINE

Tout commence avec César. L'entrée du Rhin et de son delta dans la sphère romaine, passage de la protohistoire à l'Histoire, débuta avec le plus célèbre des généraux romains. Par sa conquête de la Gaule au milieu du 1er siècle avant notre ère, César étira les périphéries de l'orbite romaine jusqu'au Rhin et même au-delà, un exploit bien sûr célébré par la propagande césarienne, mais également par les auteurs postérieurs[2]. Bien avant la guerre des Gaules, le Rhin était certes déjà connu des Méditerranéens, mais les activités militaires de César furent les premières à positionner sur les rives rhénanes une présence romaine d'envergure et le récit du général est le premier à faire connaître aux lecteurs modernes que nous sommes le cours du fleuve jusqu'à son embouchure[3]. Ce fut donc par ses actions concrètes et par son legs littéraire, à la fois acteur et auteur, objet et source de l'histoire, que César investit le Rhin et son delta d'une dimension historique inédite. Cette furtive entrée de la région rhénane dans le monde romain sous l'impulsion césarienne ne fut toutefois qu'un préambule, un rendez-vous éphémère avec l'Histoire; les rivalités romaines

---

1 « La domination du peuple romain s'arrête au Rhin : si [César] ne jugeait pas admissible que les Germains traversent en Gaule malgré lui, pourquoi prétendait-il à une quelconque domination ou à un quelconque pouvoir au-delà du Rhin? » – discours attribué au peuple transrhénan des Sugambres et adressé à César en 55 avant notre ère. Sauf indication contraire, les traductions des textes latins et grecs sont toujours de ma main.

2 César et ses armées franchirent le Rhin à deux reprises, dans la région de Cologne en 55 avant notre ère et sans doute dans les environs de Bonn en 53, cf. César *BG* 4.17-18 et 6.9 de même que Diodore 5.25, Appien *Celt*. 1.5, Suétone *Caes*. 25, Florus 1.45, Dion Cassius 39.48 et 40.32 et Orose *Hist*. 6.9.1.

3 La connaissance gréco-romaine du Rhin ne s'initia pas avec César et l'on retrouve le fleuve mentionné, par exemple, dans des fragments attribués au Grec Posidonios qui voyagea en Gaule une cinquantaine d'années avant l'arrivée de César. Voir aussi Athénée 4.39.153e. Quelques allusions au Rhin se retrouvent également dans la littérature du milieu du 1er siècle avant notre ère, notamment chez Catulle 26.11, Cicéron *In Pis*. 33, Salluste *Hist. frag*. 1.9, Varron *Rust*. 1.7.8 ou Diodore 5.25. Toutefois, ces textes nous informent très peu sur la région rhénane – aucunement sur les bouches du fleuve – et ne peuvent être comparés à l'apport pionnier fourni par César pour la connaissance historique moderne du fleuve et de ses représentations dans l'Antiquité.

internes, échos des derniers souffles de la République, ramenèrent rapidement César et ses troupes à Rome. Les transformations politiques qui suivirent, conclues par l'avènement d'Auguste et l'instauration d'un nouveau régime de gouvernance, exclurent ensuite temporairement pour les décennies suivantes la périphérie rhénane des priorités politico-militaires du pouvoir romain. Après ce premier coup d'œil offert par César, l'historien doit conséquemment attendre la stabilisation du règne augustéen pour voir réapparaître dans les sources écrites la région du Rhin et de son delta.

Durant les premières années post-césariennes, « *populi romani imperium Rhenum finire* », comme le prédit si bien la tribu transrhénane des Sugambres[4]. Les Romains eurent évidemment quelques contacts et escarmouches mineures avec les populations d'au-delà du Rhin – ceux que les sources latines nomment les Germains – et le bras droit d'Auguste, Agrippa, organisa certes en 19 ou 18 la migration cisrhénane des Ubiens, peuple appelé à occuper la future Cologne sur la rive gauche du fleuve[5], mais les activités romaines dans la région rhénane demeuraient jusque-là réduites et semblent avoir peu préoccupé les contemporains. En l'an 16 avant notre ère, la défaite aux mains d'un groupe de Germains – issus des tribus sugambre, usipète et tenctère – de la légion *V Alaudae* stationnée en Gaule et commandée par le légat Marcus Lollius modifia toutefois l'attitude romaine envers les Transrhénans. Après avoir traversé le Rhin, les assaillants germains avaient attaqué une aile de cavalerie romaine, avaient triomphé de l'armée de Lollius et s'étaient emparés de son aigle, étendard et emblème de la légion[6]. Sans véritables séquelles sérieuses en soi, hormis bien sûr le déshonneur de la perte de l'aigle légionnaire[7], le revers de Lollius entraîna une préoccupation accrue envers la menace germanique, préoccupation confirmée par l'arrivée dans la région d'Auguste lui-même qui orchestra notamment l'organisation provinciale gauloise et prépara la riposte romaine au-delà du Rhin. La conquête romaine de la Germanie s'amorçait.

---

4 « la domination du peuple romain s'arrête au Rhin » – César *BG* 4.16, cf. *supra*, p. 1 et note 1.

5 Sur la datation de la migration des Ubiens en 19 ou 18 avant notre ère, lors du second gouvernement d'Agrippa, plutôt qu'en 39-38, cf. W. Eck (2007), 10. Les Ubiens étaient localisés par César sur la rive droite du Rhin (*BG* 4.3, 4.16 et 6.9-10) et leur transfert sur la rive gauche, la rive dite romaine du fleuve, est brièvement signalé par Strabon 4.3.4 et Tacite *Germ*. 28. Sur les activités d'Agrippa en Gaule, cf. J.-M. Roddaz (1984), 66-75 et 383-418.

6 Cf. Velleius Paterculus 2.97, Suétone *Aug*. 23 et Dion Cassius 54.20.

7 Suétone *Aug.* 23 souligne d'ailleurs que la défaite de Lollius causa plus de honte que de perte : « *Lollianam maioris infamiae quam detrimenti* ».

On peut évidemment supposer qu'une Rome impérialiste et ambitieuse, dans la tradition de l'*imperium infinitum*[8], aurait éventuellement tourné son regard expansionniste vers la vaste Germanie transrhénane et que la défaite de Lollius ne fut ainsi qu'un simple événement déclencheur ayant en quelque sorte accéléré les projets du pouvoir romain. Alimentés par des motifs certainement pluriels, les efforts de conquête de la Germanie transrhénane positionnèrent à tout le moins le Rhin au cœur de la stratégie romaine. Le fleuve devint le point d'appui – et le point de retour – de campagnes militaires qui surent tirer avantage du milieu rhénan : une voie fluviale veillant aux déplacements efficaces des troupes et du matériel jusqu'à la mer du Nord et des affluents, principalement la Lippe, permettant une pénétration rapide dans les profondeurs de la Germanie. Les opérations de conquête, de soumission et de contrôle des territoires et des peuples germaniques débutèrent en 12 avant notre ère sous le commandement de Drusus, frère du futur empereur Tibère, et se concrétisèrent rapidement par une présence romaine jusqu'à l'Elbe, fleuve de Germanie à environ 450 km à l'est du Rhin. Les textes anciens relatent pour cette période la célébration, en vérité hâtive, d'une Germanie conquise, vaincue et soumise[9]. L'objectif de Rome, fidèle à ses visées expansionnistes, était la création d'une province germanique transrhénane et vers l'an 7 de notre ère, Publius Quintilius Varus reçut conséquemment le mandat d'organiser les structures fiscales et judiciaires de la nouvelle Germanie romaine. Après deux années d'administration impériale, alors que le pouvoir central croyait le processus d'intégration provinciale bien enclenché, le rêve d'une grande Germanie romaine fut durement ébranlé, voire abrogé, par l'une des plus importantes défaites de l'histoire de Rome. En l'an 9, un groupe autochtone de la tribu des Chérusques attaqua et décima trois légions et neuf corps auxiliaires séjournant en territoire transrhénan sous l'autorité de Varus. L'épisode, connu sous le nom de *clades Variana*, fit plus de vingt mille victimes du

[8] Le thème de la domination universelle comme destin de Rome fut un sujet répandu chez les poètes augustéens : Virgile prophétise ainsi un empire de l'illustre Rome égal à l'univers – *incluta Roma imperium terris […] aequabit* (*Aen.* 6.781-782), – un empire qu'Auguste étendrait au-delà des étoiles – *iacet extra sidera tellus* (*Aen*. 6.795), – Horace *Carm*. 3.3.45-46 souhaite que le nom de Rome se répande *in ultimas oras* et Ovide *Fast*. 2.130 qualifie Auguste de *pater orbis*.

[9] Entre autres, Velleius Paterculus 2.97 écrit que Drusus avait en grande partie dompté la Germanie – *magna ex parte domitorem Germaniae*, – que Tibère la parcourait de toute part en vainqueur – *peragratus uictor omnis partis Germaniae* – et que, soumise, elle était presque réduite à une province tributaire – *perdomuit eam, ut in formam paene stipendiaria redigeret prouinciae*. De même, cf. Strabon 7.1.3, Pline *Epist*. 3.5.4, Valère Maxime *Fact*. 5.5.3 et Orose *Hist*. 7.32.12. Les expéditions militaires de Drusus en Germanie sont également rappelées par plusieurs auteurs contemporains ou postérieurs, notamment Tite-Live *Per*. 140, Sénèque *Cons. Marc*. 3.1, Florus 2.30, Dion Cassius 54.32-33 et Orose *Hist*. 6.21.12-16.

côté romain et entraîna un recul sur le Rhin des assises de Rome[10]. Malgré le fardeau réel et symbolique de la défaite, les guerres transrhénanes se poursuivirent jusqu'en 16 principalement sous le commandement de Germanicus, fils de Drusus. Toutefois, en dépit des efforts soutenus du jeune général, ces campagnes militaires prirent plus souvent l'allure de raids punitifs et saisonniers que de véritables opérations offensives visant la conquête territoriale. En fait, le désastre de Varus frappa véritablement l'imaginaire collectif. Cette défaite fut certainement le plus important échec militaire du principat d'Auguste et, suivant la célèbre citation de Suétone, hanta profondément le premier des Romains : « *Quintili Vare, legiones redde!* »[11]. L'incapacité romaine d'annexer la Germanie transrhénane eut par ailleurs une conséquence majeure pour le devenir de la région du Rhin : le grand fleuve serait voué à marquer la périphérie du monde romain. L'Empire universel de Rome aurait des frontières.

Forte de son nouveau statut frontalier, limitrophe de cette Germanie insoumise, la région rhénane devint l'un des secteurs les plus militarisés de l'Empire romain au 1er siècle de notre ère, une militarisation concrétisée, comme l'indique Tacite, par la présence de huit légions sur le Rhin[12]. La nouvelle organisation militaire régionale fut appuyée par la création administrative sur la rive gauche du fleuve des provinces de *Germania inferior* au nord et de *Germania superior* au sud, des provinces cisrhénanes qui, en vérité, cherchaient

---

[10] L'assaut des *Cherusci* anéantit les légions XVII, XVIII et XIX ainsi que trois ailes de cavalerie et six cohortes auxiliaires, soit les $^{3}/_{5}$ des effectifs de l'armée rhénane à cette époque, cf. J.-P. Martin (1990), 30. Le site exact du désastre de Varus fut localisé en 1987 à Kalkriese dans la forêt de Teutoburg, en banlieue de la ville allemande de Bramsche en Basse-Saxe actuelle. Sur la découverte du site de Kalkriese, cf. T. Clunn (2005). Sur le matériel archéologique à Kalkriese, cf. J. Harnecker (1999) et W. Schlüter (1999). Sur les monnaies trouvées à Kalkriese et l'analyse du désastre de Varus par les sources numismatiques, cf. F. Berger (1999a, 1999b, 1996, 1992). Pour une reconstitution circonstancielle du désastre de Varus, cf. A. Murdoch (2006) et P. S. Wells (2003). Au sujet du désastre de Varus, voir également le projet en ligne *Varusforschung* de l'Université allemande d'Osnabrück (cf. *Varusforschung*, Universität Osnabrück, http://varusforschung.geschichte-multimedial.net/pages/index.html, consulté en mars 2014) ainsi que les actes des colloques organisés depuis la découverte du site de Kalkriese, notamment G. A. Lehmann et R. Wiegels (2007), R. Wiegels (2000a) et W. Schlüter et R. Wiegels (1999).

[11] « Quintilius Varus, rends les légions! » aurait été le cri répété d'Auguste dans sa consternation, cf. Suétone *Aug.* 23. Les mentions du désastre de Varus sont assez nombreuses chez les auteurs anciens. On retrouve par exemple un compte-rendu des évènements chez Velleius Paterculus 2.117-120, Florus 2.30 et Dion Cassius 56.18-23. Voir aussi Suétone *Aug.* 29 et *Tib.* 17-18, Tacite *Germ*. 37 et beaucoup plus tardivement Orose 6.21.26-27. Tacite *Ann*. 1.61-62 relate également le retour de Germanicus sur le site du désastre en 15.

[12] Tacite *Ann*. 1.3 et 4.5. L'Empire comportant 25 légions à la mort d'Auguste, les huit légions rhénanes composaient près du tiers des effectifs de l'armée romaine.

à masquer l'échec du rêve augustéen d'une grande province de Germanie transrhénane[13]. Les conjonctures et les stratégies militaires des empereurs de la dynastie flavienne dans le dernier tiers du 1er siècle entraînèrent toutefois un glissement des effectifs militaires vers le sud et une diminution au 2e siècle de la prééminence des troupes rhénanes au profit du secteur danubien[14]. La région du Rhin connut alors une consolidation de ses structures civiles et administratives conséquemment à la stabilisation de la situation frontalière et ne réapparut véritablement dans les sources littéraires, portées vers le récit événementiel et militaire, qu'aux 3e et 4e siècles alors que se jouaient dans la région les derniers moments d'une Rome confrontée à la poussée des confédérations de peuples transrhénans, notamment les Francs et les Alamans. Au cours de cette période de près de quatre siècles, depuis l'échec de la conquête germanique jusqu'à la période dite des grandes migrations, le Rhin, du moins dans sa portion inférieure jusqu'à son embouchure, joua ainsi le rôle relativement stable de zone frontalière du monde romain[15], « *in extremo margine imperii* » pour reprendre les propos de Pline[16]. Le développement historique de la région rhénane s'opéra donc dans un contexte frontalier, convergence culturelle et secteur d'interactions entre les sociétés autochtones et romaines. Et tout au nord de cet espace frontalier rhénan, aux *imperii extrema*[17], se trouvait le delta du Rhin.

---

[13] Il est généralement admis que la *Germania inferior* et la *Germania superior*, d'abord districts militaires chapeautés par la *Belgica* dans l'espoir latent d'une véritable Germanie romaine, ne devinrent officiellement provinces romaines que sous Domitien à la fin du 1er siècle. Cette thèse est notamment appuyée sur la découverte de monnaies émises sous Domitien et frappées de la légende *Germania capta*, une propagande impériale qui permettait de clore le dossier de la conquête germanique. Cf. M.-T. Raepsaet-Charlier (1999), 276-277, M. Reddé (1996), 102-103, H. Schutz (1985), 19, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 56, H. Schönberger (1969), 159, note 119. Par leur importance militaire, les deux districts jouissaient déjà d'une autonomie notable et la création provinciale fut sans doute un changement administratif qui eut peu d'impacts à l'échelle locale.

[14] Sur cette évolution, voir F. Bérard (1994) qui a étudié spécifiquement chacun des déplacements et mouvements de troupes effectués sur le Rhin, le Danube et en Bretagne sous Domitien.

[15] Le Rhin supérieur – c'est-à-dire la portion méridionale du fleuve, depuis sa source dans les Alpes jusqu'à l'actuelle ville allemande de Coblence et la confluence rhénane avec la Moselle – connut une destinée historique différente : les empereurs flaviens repoussèrent dans cette région le dispositif frontalier au-delà du Rhin par la conquête des *agri decumates*, le triangle géographique situé entre les cours supérieurs rhénan et danubien.

[16] « à la bordure extrême de l'Empire » – Pline *NH* 12.43.98. Au sujet des concepts de frontière et d'espace frontalier, cf. *infra*, p. 19-21.

[17] Formule employée par Tacite *Ann*. 4.74 pour référer à la région deltaïque rhénane.

L'HISTOIRE D'UN DELTA : AUX CONFINS DU MONDE ROMAIN

D'emblée, les deltas peuvent être caractérisés par la division de l'embouchure d'un fleuve à forte charge sédimentaire en plusieurs bras fluviaux à l'approche de la mer ou de l'océan. Écosystèmes riches, dynamiques, mais instables, les environnements deltaïques sont disputés entre les eaux fluviales et marines, entre les zones terrestres et palustres. Les deltas, frappés d'inondations répétées et couverts de terres marécageuses, peuvent par conséquent apparaître *a priori* comme des lieux hostiles à l'occupation humaine. Pourtant, ces milieux humides marginaux ont régulièrement attiré une occupation humaine s'adaptant aux spécificités de l'environnement et exploitant les ressources locales. Le delta du Rhin ne fait pas ici exception; la présence humaine y débuta dès le Néolithique[18] et s'est poursuivie jusqu'à nos jours pour devenir la région la plus densément peuplée des Pays-Bas actuels.

Avant d'entraîner davantage le lecteur à travers les méandres de l'histoire du delta du Rhin – de César à Julien, – il m'apparaît essentiel de justifier l'utilisation de l'appellation même, pourtant banale, de « delta du Rhin » et de ses déclinaisons morphologiques. La dénomination généralement privilégiée dans la recherche environnementale moderne pour référer à cette région est plutôt celle de « delta du Rhin et de la Meuse » qui reflète avec plus d'exactitude l'hydrographie régionale actuelle, c'est-à-dire la confluence entre les deux fleuves et leur structure deltaïque commune. Cette désignation est d'ailleurs celle qu'a adoptée le projet de recherche paléogéographique de l'Université d'Utrecht significativement nommé *Rhine-Meuse Delta Studies*[19]. J'ai néanmoins choisi d'employer uniformément, tout au long des pages qui suivront, l'appellation plus succincte de « delta du Rhin » non seulement par souci d'éviter une formule littéraire lourde, mais surtout parce qu'elle incarne mieux l'image de la région transmise par les Anciens, soit une image quasi exclusivement centrée sur le Rhin, où la présence de la Meuse, à quelques exceptions qui seront abordées, fait fondamentalement défaut.

---

[18] P. H. Nienhuis (2008), 18, H. J. A. Berendsen (2005a), 26, et H. T. Waterbolk (1981), 243, datent même de plus de 200 000 ans les premiers signes d'une présence humaine ponctuelle dans le delta rhénan. Sur l'occupation néolithique, voir également les travaux du préhistorien néerlandais L. P. Louwe Kooijmans (2010, 2007) ainsi que L. P. Louwe Kooijmans et L. B. M. Verhart (2007), L. P. Louwe Kooijmans et P. F. B. Jongste (2006) et L. P. Louwe Kooijmans *et al.* (2005).

[19] Cf. *Rhine-Meuse Delta Studies*, Department of Physical Geography, Faculty of Geoscience, Utrecht University, http://www.geo.uu.nl/fg/palaeogeography/, consulté en mars 2014.

Ainsi, ce delta, nommément rhénan, était situé à l'époque romaine à l'extrémité septentrionale de la frontière germanique, aux confins de l'Empire, aux périphéries de l'œkoumène. Reflet de sa marginalité environnementale, le secteur deltaïque du Rhin était donc en périphérie des centres civilisationnels de l'Antiquité romaine, région limitrophe à la fois du monde (gallo-) romain et du monde extérieur, à cheval entre Romains et Germains. Cette situation géographique et ethnographique entraîna dans la littérature ancienne une association constante entre le delta du Rhin et la Germanie, entre l'environnement naturel rhénan et l'environnement naturel germanique. Bien qu'administrativement intégré à l'Empire romain, le delta du grand fleuve n'en était pas moins aux limites du monde connu et demeurait investi d'une filiation germanique. Ce caractère limitrophe de la région, pointe septentrionale d'une frontière militarisée, permit par ailleurs au delta d'être le théâtre d'évènements majeurs de l'histoire romaine. Après le passage succinct de César, la zone deltaïque servit régulièrement d'appuis aux efforts de conquête de la Germanie transrhénane. Les opérations militaires commandées par Drusus, puis par son fils Germanicus eurent maintes fois pour décor le delta rhénan et la mer du Nord. Les récits de ces expéditions nous offrent ainsi un regard révélateur sur l'activité romaine dans le secteur. L'embouchure du Rhin fut ensuite l'hôte d'un épisode insurrectionnel célèbre : la révolte des Bataves – sédition autochtone dirigée par le chef local Civilis en 69-70 lors de la crise subséquente à la mort de Néron – y connut ses principaux actes. Les prémices, les motifs, les acteurs et les tribulations de la révolte batave nous sont assez bien connus grâce au récit événementiel de Tacite : essoufflés par la pression qu'exerçait sur leurs communautés le recrutement militaire romain, les auxiliaires du peuple deltaïque des Bataves, auxquels se joignirent plusieurs autres groupes locaux, profitèrent de la confusion de la guerre civile pour concrétiser un soulèvement, finalement vain, contre l'autorité romaine. Défections des auxiliaires autochtones, alliances avec les peuples voisins, attaques des unités militaires romaines, siège d'un camp légionnaire, ripostes des armées impériales… Derrière le tableau événementiel de la révolte batave se dégage une trame de fond éclairant l'occupation humaine du delta[20]. Évidemment

[20] Les événements de la révolte des Bataves occupent une bonne partie des livres 4 et 5 des *Historiae* de Tacite. Toutefois, le dénouement exact de la rébellion demeure incertain puisque l'ouvrage de Tacite nous est parvenu incomplet. Sur la révolte batave, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 21-24, M. D. De Weerd (2006), O. Schmitt (1993), R. Urban (1985), P. G. van Soesbergen (1971), E. Demougeot

dépendante des informations fournies par la littérature ancienne, l'histoire factuelle de la région apparaît ensuite relativement pondérée aux 2e et 3e siècles pour resurgir dans les textes antiques à la période dioclétienne dans le cadre des affrontements entre Rome et l'usurpateur Carausius, conflit qui mit momentanément en scène les bouches rhénanes. Carausius était commandant de la flotte romaine en mer du Nord et avait été chargé de contrer les pirates dans ce secteur maritime. Il se fit toutefois proclamer empereur par ses soldats en 286 et concrétisa son nouveau pouvoir par une mainmise sur la Bretagne et les côtes septentrionales de la Gaule. S'en suivit une belligérance qui mena notamment le futur empereur Constance Chlore dans les confins du delta rhénan. La victoire de Constance sur l'usurpateur et la réappropriation militaire romaine de l'environnement deltaïque, célébrées par le panégyrique latin de 297 comme une reconquête de la région « *uindicata atque purgata* »[21], sont des événements militaires qui, ayant sollicité la plume de plusieurs auteurs latins, permettent à l'historien moderne un coup d'œil sur le développement de la région deltaïque à l'aube du 4e siècle.

Par ailleurs, l'histoire romaine du delta du Rhin, telle qu'elle apparaît dans son événementialité à travers les sources littéraires anciennes, connut ses derniers actes lors des campagnes gauloises du jeune Julien, empereur en devenir, entre 355 et 361 : visant à refouler les confédérations tribales transrhénanes qui exerçaient une pression toujours plus forte sur l'Empire romain, les opérations militaires rhénanes de Julien, relatées principalement à travers les écrits d'Ammien Marcellin, de Libanios, de Zosime et de Julien lui-même, offrent à l'historien moderne les derniers témoignages littéraires d'une activité romaine dans le delta du Rhin[22]. Bien sûr, absence dans les sources écrites romaines ne signifie évidemment pas fin de la présence romaine – une telle prétention minimiserait outrageusement l'importance des données archéologiques qui prouvent que Rome étira sa présence dans le delta jusqu'au tournant du 5e siècle, – mais ce constat offre néanmoins une

(1969), 134-140, P. A. Brunt (1960) ainsi que S. L. Dyson (1971), bien que le propos de ce dernier soit empreint d'une vision coloniale dominants / dominés. Sur le siège du camp romain de *Vetera* par les insurgés, cf. M. E. Carbone (1967). Sur le rôle de Cologne pendant la révolte, cf. W. Eck (2004), ch. 6.

[21] « délivrée et purgée » – Pan. Lat. 4.8.1. Sur l'usurpation de Carausius, voir *infra*, chap. 2. Du côté de l'historiographie moderne, P. J. Casey (1994) a publié une monographie entièrement consacrée à l'étude des usurpateurs Carausius et Allectus dans laquelle il aborde les différentes phases de la rébellion en confrontant les sources littéraires, numismatiques et archéologiques. Voir également H. P. G. Williams (2004), N. Shiel (1977) et P. J. Casey (1977).

[22] Les activités rhénanes de Julien sont amplement abordées *infra*, chap. 2.

balise temporelle précise : les récits anciens racontant les efforts de Julien dans la région rhénane concluent notre connaissance événementielle du delta romain. Après la mort de Julien, les embouchures du grand fleuve ne sont plus mentionnées dans les discours anciens. Le lecteur est maintenant situé dans l'espace et dans le temps; il peut dès lors m'accompagner pour une histoire romaine du delta du Rhin de César à Julien, des premières activités romaines menées par César aux dernières initiatives insufflées par Julien.

L'HISTORIOGRAPHIE D'UN DELTA : LES APPORTS DE L'HISTOIRE ROMAINE ET DE L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE

Par sa trame chronologique, le lecteur situera sans hésitation la présente thèse dans le champ de l'histoire romaine; de César à Julien – des balises temporelles assurément romaines – le delta du Rhin fut occupé par les Romains, administré par l'Empire, inclus dans l'histoire de Rome. Or, une étude historique du delta du Rhin, de par son inscription dans un contexte environnemental particulier, gagne également à sortir des champs d'études traditionnels de l'histoire – à savoir l'histoire militaire, politique, économique ou sociale – pour élargir son approche disciplinaire à l'histoire environnementale, une branche de la recherche historique relativement récente qui ouvre des horizons novateurs pour l'étude des sociétés passées.

La forte militarisation de la région du Rhin et de son delta pendant la période romaine – une militarisation encore aujourd'hui palpable aux Pays-Bas grâce aux vestiges matériels des camps romains – entraîna dans un premier temps une multiplication des études à saveur militaire. S'inscrivant dans la lignée des travaux réalisés en Allemagne dans les années 1960 par H. Schönberger sur les camps des armées rhénanes et G. Alföldy sur les troupes auxiliaires en Germanie inférieure[23], les archéologues néerlandais se sont évidemment penchés sur l'occupation militaire du delta rhénan. À ce titre, les publications de J. E. Bogaers furent nombreuses : il étudia notamment le développement du camp légionnaire de Nijmegen et proposa des synthèses archéologiques sur les différents sites militaires de la région[24]. Loin d'avoir été entièrement fouillé, le patrimoine archéologique des Pays-Bas continue à être étudié et, surtout, à révéler de nouveaux établissements

[23] H. Schönberger (1969), G. Alföldy (1968). Voir également P. L. MacKendrick (1970).

[24] Entre autres J. E. Bogaers (1974, 1967, 1964b), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), J. K. Haalebos et J. E. Bogaers (1971).

militaires romains. Les chercheurs néerlandais, notamment sous l'impulsion de J. K. Haalebos[25], continuent ainsi de s'intéresser à l'implantation militaire romaine dans la région en actualisant sans cesse le paysage archéologique du delta.

Les travaux pionniers de J. E. Bogaers permirent également, dès les années 1950, un regard inédit sur les structures d'implantation civile romaine dans la région du delta rhénan. Toujours à partir des données archéologiques, il s'intéressa à la religion gallo-romaine matérialisée sur le territoire néerlandais – notamment le temple d'Elst et le culte de Nehalennia – et, surtout, étudia le développement sous l'égide romaine des *ciuitates* et des agglomérations urbaines de la région[26]. Dans les années 1990, la question des lieux de cultes et des pratiques rituelles dans le delta rhénan a principalement été reprise par T. Derks qui s'est notamment intéressé au temple d'Empel et au culte d'Hercule chez les populations locales[27]. De même, les structures civiques et urbaines de la région ont continué d'attirer l'attention des chercheurs. Faisant écho aux monographies de W. Eck sur le développement de la ville de Cologne à l'époque romaine[28], les chercheurs néerlandais ont proposé des publications semblables au sujet des villes antiques des Pays-Bas[29]. De même, dans la continuité des travaux de J. E. Bogaers sur les cadres administratifs de la région, l'étude des *ciuitates* deltaïques et des processus de municipalisation a été réactualisée à partir des années 1990 par M.-T. Raepsaet-Charlier[30].

Par ailleurs, les populations non romaines du Nord de l'Europe et leurs relations avec l'Empire trouvent une place importante dans l'historiographie moderne. Parallèlement aux nombreuses études générales réalisées au sujet des groupes dits germaniques ayant occupé les territoires transrhénans[31], on retrouve également plusieurs travaux ciblés portant

---

[25] Entre autres J. K. Haalebos (2006, 2002, 1999, 1995, 1991, 1977).

[26] Entre autres J. E. Bogaers (1972, 1960-1961, 1955), J. E. Bogaers et M. Gysseling (1971a, 1971b).

[27] Entre autres T. Derks (1998, 1992, 1991), N. Roymans et T. Derks (1994).

[28] Voir surtout W. Eck (2004) ainsi que W. Eck (2007).

[29] Voir surtout les travaux de W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009) au sujet de Nijmegen ainsi que la magistrale étude de T. M. Buijtendorp (2010) au sujet de l'agglomération de Forum Hadriani localisée sur le site de la ville moderne de Voorburg. Sur Nijmegen, voir aussi W. J. H Willems (1990) et H. van Enckevort et J. R. A. M. Thijssen (2003, 2001).

[30] M.-T. Raepsaet-Charlier (2006, 1999, 1996).

[31] Par exemple E. Künzl (2006), P. S. Wells (2001), H. Wolfram (1997), M. Todd (1992, 1975), E. Demougeot (1979, 1969), E. A. Thompson (1965). De même, depuis une dizaine d'années, les historiens ont pertinemment renouvelé les débats entourant le processus d'intégration des populations transrhénanes dans l'Empire romain, notamment dans le contexte des grandes migrations de la fin de

spécifiquement sur les peuples autochtones établis dans le delta rhénan à l'époque romaine. Grâce à une analyse pointue du matériel archéologique, W. J. H. Willems s'est ainsi intéressé au développement de la société batave et à son intégration dans l'Empire[32]. De même, N. Roymans s'est appuyé sur une approche anthropologique pour étudier la question tribale, l'ethnicité et l'identité ethnoculturelle des groupes deltaïques[33]. Il a également analysé la dimension idéologique du processus de romanisation des communautés bataves et s'est intéressé au rôle de l'idéologie dans leur degré de réceptivité de la culture romaine[34]. D'ailleurs, les recherches effectuées sur les populations antiques du delta du Rhin se sont positionnées au sein des réflexions théoriques et conceptuelles au sujet de la romanisation et les chercheurs ont activement participé aux discussions sur la question des contacts culturels entre communautés locales et pouvoir romain. Depuis les années 1980, plusieurs chercheurs néerlandais se sont penchés sur la problématique des interactions engendrées par l'occupation romaine du delta. Outre les travaux déjà cités de N. Roymans, on peut également noter l'apport de J. Slofstra qui, dans le contexte précis du delta rhénan, a défendu l'utilisation souvent critiquée de la notion de romanisation comme outil pour comprendre les changements sociaux et culturels opérés au sein des groupes bataves[35].

Ce rapide survol de l'historiographie du delta rhénan pour l'époque romaine met de l'avant plusieurs études d'histoire politico-militaire, sociale ou culturelle se concentrant sur la problématique de l'occupation humaine du territoire sans néanmoins insister sur les spécificités environnementales de la région. Bien que ces travaux offrent un apport certain et essentiel à notre compréhension du développement régional, ils n'exploitent pas – ou très peu – les approches méthodologiques développées en histoire environnementale permettant de saisir les dynamismes d'une société en interrelation avec le milieu naturel qui l'entoure. La

---

l'Antiquité, cf. R. W. Mathisen et D. Shanzer (2011), P. Heather (2009), G. Halsall (2007), A. Barbero (2006), W. Goffart (2006), T. S. Burns (2003), M. Todd (2001).

[32] W. J. H. Willems (1989, 1988, 1986a, 1984, 1981).

[33] N. Roymans (2004, 2001, 1998, 1990, 1983), T. Derks et N. Roymans (2009), N. Roymans et F. Theuws (1991). Plusieurs chercheurs se sont d'ailleurs tournés vers des modèles d'analyse anthropologiques permettant de mieux saisir la question du mode de vie tribal et les fondements socioéconomiques des peuples autochtones, voir par exemple G. Woolf (2011, 1998, 1997) et P. S. Wells (2001).

[34] N. Roymans (1996, 1995, 1993).

[35] J. Slofstra (2002, 1991, 1983). Voir également J. H. F. Bloemers (1983) et S. van der Leeuw (1983). Pour un regard historiographique et critique sur la question des contacts culturels et de la romanisation placée dans le contexte de la région rhénane, cf. M. S. Morin (2011a).

méthodologie de l'histoire environnementale ne positionne pas l'espace étudié uniquement sur le plan des actions humaines, mais propose plutôt d'examiner l'environnement global qui entoure l'homme et entre en relation avec lui en soumettant les données historiques et environnementales à une analyse croisée[36]. Une telle approche, permettant d'aborder conjointement les systèmes naturel et humain en fonction de leurs interactions et de leurs influences mutuelles, apparaît particulièrement appropriée dans le cadre spatial du delta du Rhin où la présence humaine s'est toujours développée en étroite relation avec le milieu naturel. Cette démarche n'est d'ailleurs pas inédite pour l'archéologie néerlandaise; dès les années 1920, A. E. van Giffen agit en pionnier et introduisit dans les travaux archéologiques menés aux Pays-Bas une dimension paléoenvironnementale permettant de mettre en relation le développement de la présence humaine et les caractéristiques de l'environnement physique. De par sa formation initiale en botanique, van Giffen avait des connaissances scientifiques qui lui permirent de pousser les méthodes archéologiques au-delà de ce qui avait jusque-là été fait à l'aide des fouilles classiques[37]. Orientation novatrice pour l'archéologie, son approche paléoenvironnementale fut notamment mise en valeur au sein du *Biologisch-Archaeologisch Instituut* de l'Université de Groningen où il fut le premier directeur. Les jalons méthodologiques posés par van Giffen ouvrirent ainsi de nouvelles perspectives pour l'archéologie romaine dans le delta rhénan. Que ce soit W. Groenman-van Waateringe grâce à des analyses palynologiques, P. A. Henderikx grâce à une utilisation de la paléogéographie ou encore R. Lauwerier et M. Groot grâce à la zooarchéologie, de plus en plus de chercheurs entreprirent de confronter le matériel historique et archéologique avec les données fournies par les sciences paléoenvironnementales afin d'aborder conjointement les systèmes naturel et humain et d'ainsi obtenir un éclairage nouveau non seulement en ce qui concerne l'occupation du territoire deltaïque – établissements, agriculture et élevage, exploitation des ressources, –

[36] Sur l'histoire environnementale comme discipline, voir entre autres R. Hoffmann (2014), 7-15, A. N. Penna (2010), A. Hornborg (2007), J. D. Hughes (2007, 2006), D. Worster (2006, 1988), E. Hermon (2005, 2004a), K. Asdal (2003), J. R. McNeill (2003). Pour une application de l'approche environnementale en histoire romaine, voir en premier lieu les ouvrages collectifs dirigés par E. Hermon (2010a, 2009a, 2008) ainsi que E. Hermon et A. Watelet (2014), R. Bedon et E. Hermon (2005) et M. Clavel-Lévêque et E. Hermon (2004).

[37] A. E. van Giffen valorisait la présence de spécialistes des sciences naturelles dans ses équipes de fouilles et cherchaient donc à croiser systématiquement les données archéologiques et paléoenvironnementales. Son apport est particulièrement important pour l'étude de l'occupation protohistorique des *terpen*, ces monticules artificiels sur lesquels les populations du Nord des Pays-Bas érigeaient leurs établissements pour se protéger des inondations cycliques provoquées par les marées. Au sujet de l'héritage d'A. E. van Giffen, cf. H. T. Waterbolk (1973).

mais également pour des problématiques plus ponctuelles telles que le ravitaillement militaire, les habitudes alimentaires des populations ou les pratiques rituelles locales[38].

Stimulée par l'élaboration théorique et conceptuelle réalisée en histoire environnementale et par le développement des sciences paléoenvironnementales, l'historiographie de la zone rhénane se penche de plus en plus sur le contexte environnemental de la région. Les chercheurs ne limitent pas la reconstitution des paysages anciens à une vision statique et immobile et tentent plutôt d'identifier les dynamismes et les évolutions ayant ponctué les interactions des sociétés avec le milieu deltaïque. Or, les efforts en ce sens ont surtout été concrétisés grâce au travail des archéologues qui ont su profiter des avantages d'une approche pluridisciplinaire permettant d'exploiter les données fournies par les sciences paléoenvironnementales; l'intégration de cette dualité entre systèmes humain et naturel demeure relativement timide chez les historiens travaillant sur les Pays-Bas romains[39] et, par conséquent, l'exploitation des sources historiques gréco-romaines dans le cadre d'une histoire environnementale du delta rhénan mérite d'être davantage développée au sein de la recherche historique.

LES INTERACTIONS ENTRE L'HOMME ET LE MILIEU DELTAÏQUE : POUR UNE PROBLÉMATIQUE ENVIRONNEMENTALE

L'étude de la région du delta rhénan – à l'époque romaine, mais également médiévale, moderne ou contemporaine – ne peut que difficilement, me semble-t-il, se faire indépendamment du facteur environnemental, à savoir un milieu deltaïque qui par ses spécificités influença – et influence toujours – l'occupation humaine. Le développement des communautés locales dut s'adapter au contexte deltaïque et exploiter les particularismes d'un environnement naturel tributaire des aléas fluviaux, assujetti au facteur climatique et dominé par un paysage de tourbières. Conséquemment, il me semble

[38] Voir entre autres W. Groenman-van Waateringe (2004, 1990, 1988, 1986, 1977), P. A. Henderikx (1986), R. C. G. M. Lauwerier (2004, 1999, 1993, 1988, 1983), M. Groot (2009, 2008, 2005) de même que L. I. Kooistra *et al*. (2013), C. Cavallo, L. I. Kooistra et M. Dütting (2008), W. J. Kuijper et H. Turner (1992) ou encore A. G. Lange (1990).

[39] Notons toutefois le travail de l'historien W. H. TeBrake (2002, 1985, 1978) qui, dès la fin des années 1970, s'est intéressé aux rapports de l'homme avec le milieu deltaïque rhénan dans le contexte de l'aménagement du territoire à l'époque médiévale.

judicieux d'aborder la question de l'occupation antique des bouches du Rhin par l'entremise de l'histoire environnementale, soit par l'entremise d'une démarche historique s'intéressant expressément aux interactions entre les sociétés et le milieu deltaïque, aux rapports intrinsèques ayant lié et influencé à la fois les évolutions humaine et environnementale. Il est toutefois vrai que l'enthousiasme de l'historien s'intéressant à la situation deltaïque rhénane peut *a priori* être freiné par des descriptions du delta du Rhin et de ses populations plutôt restreintes dans l'ensemble du corpus gréco-latin; la majorité des portraits détaillés du delta furent rédigés au début de la période romaine et la substance des sources ultérieures demeure souvent minée par l'imprécision. Les bouches rhénanes sont régulièrement mentionnées dans la littérature ancienne, mais les auteurs, rarement observateurs directs, offrent souvent des témoignages évasifs ou approximatifs. En fait, les textes antiques ne simplifient guère la reconstruction historienne de l'occupation du territoire et les chercheurs étudiant la situation deltaïque ont donc généralement choisi de s'appuyer principalement, voire quasi exclusivement, sur les données matérielles elles-mêmes soumises aux contraintes de ce milieu mouvant et aujourd'hui si anthropisé.

Pourtant, il m'apparaît clair que la teneur des sources littéraires pourrait être davantage exploitée et qu'une problématique de recherche qui prendrait en compte les représentations littéraires romaines de la région – dans leur convergence, certes, mais surtout dans leur divergence avec les éléments archéologiques et environnementaux – permettrait une nouvelle appréhension des rapports de Rome avec la région. Il m'apparaît clair que les représentations politiques et sociales forgées et véhiculées par la Rome méditerranéenne à l'égard de l'environnement deltaïque et de ses populations influencèrent les rapports entretenus par la société romaine avec la région. Il m'apparaît clair qu'un angle d'approche prometteur, jumelant les questions environnementales et représentationnelles, est de chercher à comprendre comment les représentations romaines de l'espace deltaïque rhénan – à la fois de l'environnement naturel proprement dit et de son occupation humaine – peuvent nous aider à éclairer l'évolution de la présence romaine dans la région, à mieux saisir le développement et l'organisation du territoire, enfin à interpréter les attitudes des différents groupes humains confrontés au milieu deltaïque.

L'histoire romaine du delta rhénan met en scène un environnement naturel spécifique, une implantation humaine *dans* cet environnement, des interactions de l'homme

avec cet environnement. Or, les représentations sociales de la situation environnementale et humaine de la région diffusées par les auteurs anciens et utilisées par l'historien moderne – représentations reflétant des perceptions romaines réelles – ne concordent pas systématiquement avec les sources matérielles; cette différenciation entre données matérielles et littérature ancienne révèle le décalage épisodique entre les réalités vécues et les représentations romaines de ces réalités. Conséquemment, les représentations littéraires, trop souvent jugées infidèles par les modernes[40], méritent d'être réhabilitées, car elles offrent non pas un reflet réaliste de la situation deltaïque, mais bien un reflet réaliste des représentations que se faisait Rome de la situation deltaïque. Elles participèrent à une construction idéologique et littéraire de l'espace deltaïque en tant que périphérie du monde romain, en tant qu'environnement naturel marginal, et fournissent donc un miroir des perceptions ayant été nourries et propagées par la société romaine méditerranéenne. Dès lors, l'analyse des représentations du milieu deltaïque rhénan et de ses populations, une fois confrontée aux sources matérielles, peut nous aider à comprendre les avenues qu'a choisies Rome pour l'occupation du territoire et le développement régional. Le centre géopolitique et économique de l'Empire romain, axé sur l'espace méditerranéen, entretenait au sujet des zones frontalières des perceptions, des croyances, voire des préjugés qui influencèrent certainement les desseins du pouvoir central dans les secteurs périphériques. L'expérience de certains généraux romains, qui virent malgré eux leurs opérations militaires dans la région deltaïque rhénane être arbitrairement stoppées par les empereurs régnants[41], tend d'ailleurs à entériner cet écart entre vision émanant du pouvoir central et réalités frontalières. Ces cas trahissent en quelque sorte un décalage entre les volontés politico-militaires des empereurs[42] et celles des commandants militaires régionaux, un décalage

---

[40] P. Leveau (2003), 31, souligne d'ailleurs qu'une « méfiance générale à l'égard des sources écrites réputées imprécises et encombrées de lieux communs explique qu'une majorité d'archéologues et, à leur suite, de géographes et de paléo-environnementalistes fasse peu de cas de textes de ce type ». Leveau soutient que cette attitude est notamment due à l'amélioration des sciences paléoenvironnementales ayant rendu en quelque sorte superflue « l'étude des sources historiques dont la difficile utilisation suppose une connaissance de filtres culturels complexes ».

[41] Tibère exigea par exemple en 16 le retour à Rome de Germanicus (cf. Tacite *Ann*. 2.26) et Claude ordonna en 47 à Corbulon de revenir en deçà du Rhin (cf. Dion Cassius 60.30).

[42] Les sources anciennes ne relatent d'ailleurs aucun séjour, aucune activité, aucune présence tangible d'un empereur romain dans la région du delta rhénan, à l'exception de campagnes menées par Constance Chlore et Julien alors qu'ils étaient encore César à la fin du 3e siècle et au milieu du 4e siècle et, de façon incertaine, par Caligula en l'an 40. La toponymie et l'archéologie offrent certes des indices témoignant d'une présence possible de certains empereurs à l'embouchure du Rhin, mais ces séjours impériaux eurent

entre les représentations de la région façonnées à Rome et les situations vécues par les protagonistes locaux. De ce fait, on peut dès maintenant émettre l'hypothèse que les représentations gréco-romaines de l'environnement naturel deltaïque influencèrent la conception ancienne de l'occupation régionale, la vision romaine des populations locales ainsi que la perception des interactions humaines avec les spécificités d'un milieu caractérisé à la fois par sa situation deltaïque et périphérique.

ENVIRONNEMENT, REPRÉSENTATIONS, ESPACE FRONTALIER : LES CADRES CONCEPTUELS

Les quelques centaines de pages qui suivront – articulées au sein de trois chapitres démonstratifs – s'arrimeront évidemment en corrélation étroite avec l'hypothèse énoncée et viseront donc à montrer comment les représentations romaines de l'environnement naturel régional ont pu influencer les dynamiques romaines d'occupation du territoire dans un contexte frontalier. Or, pour construire une démonstration convaincante, trois concepts m'apparaissent primordiaux de par leur usage récurrent tout au long de l'argumentation, soit les notions d'environnement naturel, de représentations sociales et d'espace frontalier[43]. Alors que l'appréhension même du concept d'environnement naturel apparaît essentielle à une démarche ouvertement inscrite en histoire environnementale, la notion de représentations, quant à elle, siège au cœur de la problématique proposée. Parallèlement, la situation périphérique de la région deltaïque rhénane positionne nécessairement l'espace étudié dans le cadre conceptuel des frontières. Par conséquent, ces trois notions structurantes se présentent comme des avenues conceptuelles pertinentes pouvant éclairer notre compréhension du développement régional rhénan; elles se présentent comme des fils conducteurs pouvant adéquatement articuler la masse de données hétéroclites – parfois détaillées, parfois confuses, parfois complémentaires, parfois divergentes – fournies par les différentes sources disponibles.

---

sans doute une portée modeste, car ils ne reçurent en aucun cas le traitement et la couverture littéraire offerts aux séjours impériaux dans d'autres secteurs périphériques, par exemple à Cologne.

[43] Bien sûr, d'autres cadres conceptuels serviront ponctuellement à appuyer l'analyse et à enrichir l'interprétation – notamment les notions de Germains au deuxième chapitre et de résilience au troisième chapitre, – mais ceux-ci, contrairement aux trois concepts ici ciblés, seront utilisés de façon circonscrite et non comme fils conducteur structurant l'ensemble de la démonstration.

À l'époque moderne, le terme français « environnement », dérivant du verbe « environner », servait essentiellement à décrire ce qui entourait un lieu ou une chose; ce n'est qu'à partir des années 1960 avec la montée du mouvement écologiste que le mot prit le sens de « milieu naturel », un sens calqué sur le terme anglais « *environment* » et exprimant alors souvent, dans la dynamique du militantisme écologiste, l'idée répandue d'une nature menacée par l'homme[44]. L'intérêt croissant des chercheurs pour l'histoire environnementale a toutefois entraîné un renouvellement des discussions sur le sens du concept d'environnement. À la suite des travaux précurseurs de R. Delort et plus récemment d'E. Hermon s'est dégagée une conception effective, générale et atemporelle de l'environnement[45] : s'inspirant d'une historiographie anglo-saxonne pionnière en matière d'histoire environnementale, mais s'inscrivant néanmoins dans l'héritage sémantique français, le concept d'environnement peut ainsi se définir comme l'ensemble des éléments gravitant autour d'un individu ou d'un groupe et interagissant avec lui[46]. De ce fait, l'environnement n'est pas forcément « naturel » et peut être artificiel, construit par l'homme : environnement urbain, environnement social, environnement virtuel… Par suite, l'environnement naturel sera donc l'ensemble des éléments issus de la nature – existant en dehors de l'action humaine – qui gravitent autour de l'homme et interagissent avec lui. Ainsi défini, l'environnement naturel ne désigne pas inéluctablement un milieu vierge de toute intervention humaine, un postulat qui limiterait grandement l'utilisation du concept dans nos sociétés industrialisées. Il désigne plutôt un milieu dominé par des éléments qui, bien que pouvant être modifiés par l'homme, existent sans son action créatrice. Dans le contexte géographique du delta rhénan, l'environnement naturel devient le fleuve, les sols,

---

[44] En fait, dès les années 1920, le terme français reçut dans la géographie humaine une définition référant aux conditions naturelles d'un lieu, mais ce n'est véritablement qu'avec la popularité du mouvement écologiste que l'idée de nature fut systématiquement adjointe au mot « environnement » dans le vocabulaire commun. Cf. P. Jaillette (2005), 322.

[45] Cf. R. Delort (2002, 1996), E. Hermon (2005, 2004b). De même, pour l'historiographie anglo-saxonne, voir entre autres J. D. Hughes (2006, 2001), D. Worster (2006, 1988), A. A. Lehtinen (2001).

[46] Au concept d'environnement, les chercheurs français préfèrent généralement l'emploi du terme « milieu » qu'ils jugent moins polysémique. À ce sujet, voir entre autres S. Robert et R. Chenorkian (2014), 11-13. Le mot « milieu » est d'ailleurs utilisé depuis le 19e siècle dans son sens actuel, à savoir l'ensemble de ce qui entoure un être ou une chose. On retrouve par exemple cet usage en 1842 chez H. de Balzac, dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*. Il est vrai qu'en français, les termes « environnement » et « milieu » frôlent la synonymie et peuvent souvent se substituer l'un à l'autre. Le terme « environnement » me semble toutefois avoir l'avantage d'être plus au diapason des tendances conceptuelles développées en histoire environnementale à l'extérieur de la sphère scientifique francophone. Cf. E. Hermon (2004b), 253.

les marécages, la mer, le climat, les phénomènes naturels, la flore, la faune… en somme tous ces éléments naturels présents dans la région et, surtout, interagissant avec l'homme dans le cadre de son occupation du territoire.

Par ailleurs, l'originalité de l'étude ici proposée repose également sur l'utilisation du concept de représentations qui permet une interprétation novatrice des sources littéraires en réhabilitant en quelque sorte des discours anciens souvent critiqués fortement par les modernes pour leur subjectivité ou leur infidélité. En fait, la notion de représentations sociales a amplement été réfléchie et expérimentée en sociologie[47] et elle me semble un emprunt conceptuel salutaire pour l'historien confronté à des textes offrant souvent un regard unilatéral sur le passé, mais dont la richesse représentationnelle – permettant d'appréhender les comportements, les motifs et les perceptions d'une société – demeure généralement sous-exploitée. Suivant les réflexions sociologiques, la représentation peut se définir comme :

> le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique. La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social[48].

La représentation sociale traduit donc une image mentale construite d'une réalité avec laquelle un groupe humain entretient une relation directe ou indirecte. Socialement créée, elle est influencée par les valeurs et l'histoire de la société émettrice et s'articule inévitablement en fonction des référents sociaux et culturels partagés par le groupe[49]. Pour l'historien, les représentations sociales deviennent non seulement une façon d'exploiter et d'interpréter la

---

[47] Dès la fin du 19e siècle, E. Durkheim (1898, 1894) développa l'idée que des représentations collectives, distinctes des représentations forgées individuellement, structuraient la façon dont la société percevait ses rapports avec ce qui l'entourait et l'affectait. La question des représentations a par la suite été réactualisée par les travaux de S. Moscovici (1989, 1961) qui a affiné l'idée durkheimienne de l'existence de représentations communes à l'ensemble social pour créer le modèle des représentations sociales aujourd'hui largement employé dans les sciences sociales et perfectionné par les successeurs de Moscovici.

[48] J.-C. Abric (1989), 206. Voir également D. Jodelet (1989), 53, qui parle de la représentation sociale comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ».

[49] J.-C. Abric (2003), 59.

subjectivité inhérente des sources littéraires, mais encore elles deviennent un objet de recherche historique tel que le souligne pertinemment P. Ricœur[50]. En ce qui concerne la périphérie deltaïque rhénane à l'époque romaine, l'efficacité instrumentale des représentations permet de faire ressortir au sein des sources littéraires l'image que se faisait la Rome méditerranéenne de cette région frontalière et de confronter ce modèle avec les données de terrain; il m'apparaît clair que le décalage prévisible entre les représentations sociales véhiculées dans la société romaine et la situation deltaïque restituée par les sources matérielles fournit un potentiel interprétatif fécond pour comprendre les choix faits par le pouvoir central pour le développement de la région[51].

Enfin, le delta du Rhin étant situé dans les secteurs limitrophes du monde romain, le concept d'espace frontalier offre à son tour un cadre théorique essentiel à la compréhension du développement régional. Les frontières romaines furent longtemps comprises selon une conception moderne de l'espace national, une conception héritée de l'essor de l'État-nation au 19e siècle et présentant conséquemment les limites de l'Empire romain comme un périmètre linéaire, figé et militaire, divisant des territoires distincts et interdisant les contacts transfrontaliers. Cette vision, d'abord diffusée par les T. Mommsen, E. Fabricius, E. Babelon et autres érudits du tournant du siècle, domina pendant plusieurs générations les

---

[50] Dans la seconde partie de son essai *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, P. Ricœur (2000), 167-369, différencie en fait trois niveaux de représentations en histoire : la représentation comme source historique – par exemple l'utilisation de la mémoire individuelle, – la représentation comme objet historique et, enfin, la représentation historienne, c'est-à-dire la phase finale de l'opération historiographique alors que l'historien formule ses résultats. Voir également M. S. Morin et P. M. Noël (2011).

[51] Parallèlement au concept de représentations, plusieurs chercheurs – en tête de liste G. Chouquer (2000) – ont plutôt adopté le concept de paysage. Il est vrai que, les textes anciens décrivant des lieux saisis à travers le regard d'un observateur, les représentations de l'environnement naturel peuvent s'apparenter à des paysages, c'est-à-dire à des images perçues et construites par l'homme, dépendantes d'un rapport direct entre le témoin qui observe et l'environnement observé. Au fond, le concept de paysage se présente comme un type de représentations lié, selon R. Delort et F. Walter (2001), 90, à la montée de l'individualisme et à la « prétention du sujet à prendre du recul par rapport à l'expérience collective ». Or, toute représentation de l'environnement naturel n'est pas paysage : selon A. Roger (1997), le paysage traduit une appréciation esthétique de la nature; ainsi défini, il exclut toute référence au caractère attractif ou répulsif d'un lieu, toute évocation du dynamisme et des aléas environnementaux, enfin toute allusion aux interactions entre les hommes et l'environnement naturel. Certes, les réflexions sur la notion de paysage continuent d'évoluer et l'usage du concept demeure populaire, notamment en archéogéographie comme le montre G. Chouquer (2007). Néanmoins, pour qui veut étudier l'occupation historique d'un territoire, la notion de paysage m'apparaît plus étriquée que le concept de représentations qui permet d'appréhender non seulement l'environnement naturel dans ce qu'il a de non esthétique, mais encore d'élargir le portrait construit aux représentations des hommes dans cet environnement, aux représentations des hommes interagissant avec cet environnement. Sur la question des paysages dans l'Antiquité, voir entre autres J.-F. Thomas (2006) et C. Mauduit et P. Luccioni (1998).

Limesforschungen et les *Roman Frontier Studies*[52]. Or, le chercheur s'intéressant spécifiquement aux frontières romaines est rapidement confronté à une première difficulté d'ordre terminologique : le vocabulaire latin pouvant référer à la notion de frontière est varié et équivoque. P. Trousset rappelle ainsi que nos concepts modernes de délimitations étatiques correspondent difficilement à la nature ambiguë et paradoxale des frontières romaines[53]. Il soutient que quatre principaux termes latins peuvent exprimer ce que nous entendons aujourd'hui par l'idée de frontière – *fines, terminus, limes* et *ripa*, – mais « bien loin de converger pour aboutir à une conception cohérente de la frontière, ces quatre termes s'inscrivent dans des registres radicalement hétérogènes. […] Ils ouvrent des pistes fort divergentes selon les points de vue d'où l'on se place : idéologique, politique, administratif, militaire… » rendant nécessairement difficile l'adéquation avec nos conceptions modernes[54]. La célèbre étude linguistique publiée en 1988 par B. Isaac réfuta d'ailleurs l'utilisation consacrée du terme latin *limes* traditionnellement associé à l'idée de frontière linéaire et défensive et obligea une reconsidération de la conception des frontières romaines[55]. Ainsi, loin d'avoir formé une délimitation linéaire, fixe et hermétique telle que l'a longtemps cru l'historiographie moderne, la frontière rhénane, à l'instar des autres secteurs périphériques de l'Empire romain, doit être comprise comme un espace frontalier, c'est-à-dire une zone intermédiaire et transitoire où se rencontrent et interagissent des

[52] T. Mommsen (1894, 1887, 1885), E. Fabricius (1915), E. Babelon (1916). La vision linéaire et militaire des frontières romaines cloisonnant les territoires fut inspirée par la constitution de l'État moderne au 19e siècle et les phases successives de colonisation et de décolonisation qui entraînèrent un découpage de l'espace terrestre en entités géopolitiques ceinturées par des limites linéaires. Voix divergente parmi ses contemporains, L. Febvre (1928) s'opposa à cette représentation des frontières antiques puisqu'il jugeait les principes de délimitations fixes, linéaires et restrictives comme des notions modernes ne correspondant pas aux conceptions frontalières des sociétés antérieures.

[53] Ce que soulignait déjà L. Febvre (1928), cf. *supra*, note 52.

[54] P. Trousset (1993a), 25-26.

[55] B. Isaac (1988). En fait, dès les années 1970, E. N. Luttwak (1976) a forcé une reconsidération des modèles classiques de la frontière romaine; il proposa une analyse inédite du système frontalier romain en discernant trois organisations défensives distinctes mises en place successivement par Rome. Bien que fortement critiqués, les travaux de Luttwak permirent un véritable renouveau des cadres théoriques modélisant la frontière romaine. Suivant les réflexions notamment initiées par C. R. Whittaker (1989a), les frontières romaines sont aujourd'hui habituellement perçues selon un paradigme intégrateur favorisant l'appréhension des échanges entre les groupes frontaliers. Voir par exemple J.-M. Carrié (1995) qui envisage les zones frontalières comme des lieux de rencontres, de contacts et d'échanges entre les civilisations, D. Potter (1992) qui considère les frontières romaines comme des zones neutres, tampons entre Rome et les peuples extérieurs, W. S. Hanson (1989) qui définit la zone frontalière comme une interface entre groupes romains et autochtones ou J. Peyras (2005a) qui traite de l'apparition de populations métissées dans les régions frontalières. Pour un regard historiographique sur la question, cf. M. S. Morin (2011a).

populations diversifiées; dans l'espace frontalier apparaissent et mûrissent des sociétés nouvelles nées des contacts politiques et culturels, vecteurs de structures socioéconomiques distinctes et modelées par un environnement naturel spécifique[56].

Ces trois cadres conceptuels – l'environnement, les représentations et l'espace frontalier – se présentent donc comme le fondement théorique de la présente étude. Issus de la problématique proposée, ils sont en quelque sorte le fil conducteur qui me permettra d'examiner et d'interpréter, au cours des prochains chapitres, le développement du territoire deltaïque à l'époque romaine. Ils sont également la pierre d'assise sur laquelle s'est construite l'analyse des différentes sources historiques utilisées.

ENTRE LITTÉRATURE ET PALÉOENVIRONNEMENT : CORPUS DE SOURCES

L'essence même de la problématique énoncée, axée sur les représentations romaines de l'environnement deltaïque rhénan, de son occupation, de ses populations, annonce bien sûr une utilisation ample et récurrente des textes gréco-romains en tant que vecteurs des préjugés, des croyances et des perceptions de la société méditerranéenne. Or, la nature trop souvent lacunaire des sources anciennes – jumelée à une méthodologie visant à confronter les représentations sociales romaines à la situation deltaïque – exige nécessairement d'asseoir l'analyse et la démonstration sur un corpus de sources variées et complémentaires permettant d'appréhender, dans leur dimension réelle et représentationnelle, les structures sociales et environnementales de la région dans la longue durée. La littérature ancienne constitue certes le cœur du corpus de sources utilisé pour construire la démonstration, mais cette démonstration serait impossible sans l'apport crucial des textes épigraphiques – témoignages directs de la culture latine, – des données archéologiques – empreintes de la culture matérielle – et, originalité de cette thèse, des études paléoenvironnementales qui, à travers différentes disciplines, proposent une reconstitution des milieux naturels et des climats anciens[57].

---

[56] Sur le concept d'espace frontalier, cf. P. Leveau (2005), 118-119 et E. Hermon (2005), 21 et 28-29. Sur la question des contacts en zone frontalière, cf. M. S. Morin (2011a) ainsi que M. S. Morin (2011b) pour le cas spécifique de la frontière rhénane.

[57] À ce corpus de sources s'ajoutent également, de façon ponctuelle, les sources numismatiques qui offrent des traces éloquentes de l'histoire économique et politique. Puisque, dans le cadre de la présente étude, leur

Les sources textuelles gréco-romaines traitant spécifiquement – de façon explicite ou non – de la région du delta du Rhin sont relativement peu nombreuses. À l'exception notoire de Tacite et peut-être de Pline l'Ancien, les allusions à la périphérie deltaïque sont plutôt éparses, souvent imprécises, rarement éloquentes. C'est donc par la confrontation de l'ensemble des informations fournies par les œuvres antiques que l'historien moderne peut aspirer à reconstruire les représentations romaines de la région, de son occupation, de ses populations. Il serait présomptueux de prétendre ici à l'exhaustivité de mon corpus littéraire; il est possible, voire probable, que certaines allusions furtives au delta rhénan m'aient échappé. Néanmoins, je peux tout de même affirmer que ce corpus textuel regroupe la quasi-totalité des données littéraires anciennes aujourd'hui disponibles au sujet de la zone deltaïque rhénane et de son occupation à l'époque romaine. En conséquence, l'abondance et la variété, peut-être inhabituelles, des textes mentionnés pourraient désarçonner certains lecteurs; il est vrai que plusieurs auteurs – pensons à César – ne nécessitent plus véritablement d'introduction historique, mais une myriade de grammairiens ou de commentateurs anciens demeurent peu connus, voire inconnus, même aux plus spécialistes d'entre nous. Le nombre imposant d'auteurs gréco-romains que je cite m'a ainsi convaincue de créer une annexe biographique introduisant chacun d'eux brièvement; j'invite donc le lecteur à s'y référer tout au long de sa lecture[58].

Par ailleurs, malgré la multiplication des textes anciens utilisés, certains auteurs se démarquent dans l'ensemble du corpus et méritent que je m'y attarde plus amplement. Parmi mes sources trône tout d'abord le legs littéraire tacitéen : quiconque s'intéresse à la frontière germanique de l'Empire romain sait la valeur et la richesse du témoignage de Tacite pour l'histoire de la région. Émanant de l'élite latine du début du 2^{e} siècle, P. Cornelius Tacitus propose un tableau de la Germanie rhénane qui jumèle à la fois les aspects évènementiels propres à l'histoire politique et militaire et les données géographiques et ethnographiques décrivant les réalités humaines et environnementales.

---

utilisation demeure ciblée pour quelques questionnements spécifiques, les données numismatiques seront plutôt présentées à la carte, au sein des chapitres, chaque fois que la démonstration profitera de leur apport.

[58] Cf. annexe 1. Les notices biographiques des auteurs sont accompagnées d'une liste bibliographique des différentes éditions utilisées pour chaque œuvre grecque ou latine citée. Le lecteur trouvera peut-être superflu les informations biographiques concernant certains auteurs – Homère ou Virgile par exemple, – mais ne sachant où tracer objectivement la ligne discriminant les auteurs « universellement connus » des autres, j'ai préféré offrir un traitement uniforme pour tous. Par ailleurs, il est à noter que la typographie latine ancienne – nommément le *u* et le *i* latins – a été conservée dans les citations des sources latines.

Son traité consacré aux Germains transrhénans – *De Origine et situ Germanorum* – fournit des descriptions denses et explicites des différents peuples germaniques et constitue la principale source écrite disponible sur (la vision romaine de) ces populations[59]. Son unicité permet une reconstruction réaliste de la démographie frontalière, mais généralise souvent les traits et les mœurs des peuples transrhénans. Tacite a également rédigé des annales – *Ab Excessu Diui Augusti* – qui constituent une chronologie des évènements ayant ponctué l'histoire impériale entre les règnes de Tibère et Néron. S'appuyant sur des documents publics – sans doute les *acta diurna* – afin de reconstituer des évènements antérieurs à son expérience personnelle, l'historien latin y relate notamment les soulèvements des légions rhénanes, les activités transrhénanes de Germanicus et la révolte des Frisons[60]. Par ailleurs, Tacite dévoile dans les *Historiae* une préoccupation marquée pour la situation frontalière sur le Rhin; cet ouvrage est l'unique document littéraire à raconter de façon détaillée et précise la révolte des Bataves, un épisode de l'histoire romaine qui permet non seulement d'appréhender les rapports entre les groupes romains et autochtones, mais encore qui fournit un regard unique sur les interactions entre les communautés rhénanes et le milieu fluvial. Bien que Tacite conserve certaines orientations politiques, sociales, philosophiques et rhétoriques, son discours tend généralement vers l'impartialité et fait montre d'une grande rigueur intellectuelle[61].

Outre Tacite, d'autres auteurs s'illustrent par leur apport significatif pour l'histoire du delta rhénan et peuvent être inclus dans le corpus principal : par ordre chronologique, pensons à César, à Strabon, à Pline l'Ancien, à Dion Cassius, aux panégyristes latins et à Ammien Marcellin. D'abord, l'œuvre de César offre un premier témoignage direct de la situation rhénane, un témoignage inédit et hâtif qui permet un regard sur la région avant que celle-ci ne soit véritablement occupée par Rome. Dans son célèbre *Bellum Gallicum*,

---

[59] Quoique certains historiens, dont F. Dupont (1995), aient critiqué la cohérence du texte, les philologues du dernier siècle ont grandement travaillé à restituer la valeur documentaire du récit tacitéen. Cf. G. Neumann et H. Seemann (1992), H. Jankuhn et D. Timpe (1989), A. Momigliano (1977), R. Syme (1958), E. Norden (1920). Sur les intentions historiques et littéraires de Tacite dans la *Germanie*, voir entre autre J. B. Rives (2012) et R. F. Thomas (2012). Sur les sources de Tacite, cf. D. S. Potter (2012).

[60] Sur la construction du récit et les représentations du passé dans les *Annales* de Tacite, cf. O. Devillers (2003, 2000, 1994), E. O'Gorman (2000).

[61] Sur l'interprétation de l'histoire, la rhétorique et l'idéologie chez Tacite, cf. O. Devillers (2012), S. Ratti (2009a), J. Mambwini Kivuila-Kiaku (1997), J. Dangel (1989), M. von Albrecht (1987), R. Syme (1958).

César dépeint de façon détaillée les campagnes militaires romaines sur le Rhin au milieu du 1er siècle avant notre ère et s'attache constamment à décrire les différents groupes de populations rencontrés. De ce fait, la contribution du *Bellum Gallicum* à la présente problématique demeure incontestable malgré une subjectivité inévitable de l'auteur et une rédaction attisée par des visées propagandistes[62]. De même, les œuvres de Strabon et de Pline l'Ancien, écrites au 1er siècle de notre ère, offrent – parallèlement aux propos historico-politiques de Tacite – un apport géographique notoire au sujet de la périphérie germanique. Contemporain d'Auguste, Strabon présente dans les quatrième et septième livres de son traité de géographie des données topographiques, hydrographiques, ethnographiques et climatiques précieuses et uniques au sujet des Gaules et du Nord de l'Europe[63]. De son côté, Pline est surtout célèbre pour sa magistrale *Naturalis Historia* – de même que pour sa mort prématurée dans les poussières du Vésuve –; or, son service militaire dans les armées de Germanie inférieure au milieu du 1er siècle en fit un témoin privilégié de la situation rhénane. Observateur remarquable, il consacre ainsi une partie importante du quatrième livre de son ouvrage encyclopédique à la géographie physique, politique et historique des territoires rhénans et germaniques[64]. Sur le plan historique et évènementiel, les vicissitudes politiques et militaires des premiers siècles de l'Empire sont également abordées par Dion Cassius. Sénateur romain d'origine grecque, Dion a écrit au début du 3e siècle une grandiose *Histoire romaine* en 80 livres[65]. Bien qu'il se soit intéressé aux conjonctures de la frontière rhénane de façon épisodique, ses propos

---

[62] Les études sur César et son œuvre littéraire sont très nombreuses. Parmi les travaux des dernières années, voir J.-Y. Guillaumin (2009) qui examine la valeur historique du discours de César, E. S. Ramage (2003) qui analyse le discours propagandiste du général romain, E. Robert (2001) qui s'interroge sur la place de César dans l'historiographie antique et, enfin, le recueil de K. E. Welch et A. Powell (1998) qui porte sur l'instrumentalisation politique du *Bellum Gallicum*.

[63] Pour une analyse de la construction spatiale et des représentations géographiques et ethnographiques chez Strabon, voir le recueil de D. Dueck, H. Lindsay et S. Pothecary (2005) de même que E. D. L. van der Vliet (2003, 1984), D. Dueck (2000), 85-179, G. Aujac (2000) et P. Thollard (1987).

[64] Les livres 3 et 4 de la *Naturalis Historia* sont en fait consacrés à la géographie du monde connu. Sur la géographie chez Pline, cf. H. Zehnacker (2004), S. Aupetitgendre-Siffert (1999). Sur les orientations idéologiques et la valeur scientifique de la *Naturalis Historia*, cf. F. de Oliveira (1992), G. Serbat (1989). Sur l'œuvre de Pline comme miroir de la culture romaine, cf. T. M. Murphy (2004).

[65] Une partie importante de l'œuvre historique de Dion Cassius nous est parvenue de façon fragmentaire. Or, les livres 37 à 60, couvrant la période de 65 avant notre ère à 54 de notre ère, sont pratiquement complets. De même, les 20 derniers livres, couvrant essentiellement le 2e siècle, sont certes fragmentaires, mais nous sont néanmoins bien connus grâce aux abrégés byzantins de Jean Xiphilin et Jean Zonaras.

gagnent à être confrontés au discours tacitéen et enrichissent à coup sûr le portrait historique de la région[66].

Rédigés plus tardivement, les écrits des panégyristes latins et d'Ammien Marcellin participent à leur tour à la construction d'un corpus historique pertinent pour l'étude de la région rhénane. Entre 289 et 389, onze orateurs gaulois prononcèrent des panégyriques à l'intention des empereurs, un ensemble littéraire aujourd'hui regroupé sous l'appellation de *Panegyrici latini*. Ouvertement partisanes et élogieuses, ces oraisons honorent régulièrement les succès de Rome sur la frontière du Rhin et rappellent constamment la menace que représentaient pour la Gaule les populations transrhénanes. Parmi les discours particulièrement éloquents pour la région des embouchures rhénanes, on note le panégyrique de 297 où l'orateur anonyme adresse ses félicitations à Constance Chlore, vainqueur de l'usurpateur Carausius dans les confins deltaïques du Rhin[67]. Enfin, la composition du corpus principal peut se conclure avec l'œuvre historique d'Ammien Marcellin produite au 4e siècle. Dans un contexte marqué par une instabilité accrue dans la zone frontalière rhénane, Ammien apparaît comme un témoin privilégié et actif des opérations militaires romaines sur le Rhin : partisan de Julien, il accompagna le jeune empereur dans ses campagnes militaires en Orient et, surtout, en Gaule et sur les rives rhénanes. Seuls les livres 14 à 31 de son récit historique nous sont parvenus et rapportent chronologiquement les évènements ayant ponctué l'histoire romaine de 353 à 378. Les propos d'Ammien, alimentés par ses expériences personnelles, par les témoignages d'observateurs directs et par les archives publiques de Rome, s'avèrent une source primordiale pour la compréhension des relations et des affrontements entre le pouvoir impérial et les communautés germaniques transrhénanes au 4e siècle[68]. Par ailleurs, à ce corpus principal

---

[66] Sur la conception du politique chez Dion Cassius, cf. W. Rees (2012), M.-L. Freyburger-Galland (1997), D. Fechner (1988). Sur l'attitude de Dion Cassius envers l'histoire et la composition de son œuvre historique, cf. T. D. Barnes (1984), F. Millar (1964).

[67] Sur les cadres idéologiques des cinq premiers panégyriques dont celui de 297, cf. R. Rees (2002). Sur les procédés rhétoriques et l'expression de la politique impériale chez les panégyristes, cf. G. Sabbah (1984), S. MacCormack (1976), E. Vereecke (1975). Sur les panégyriques comme véhicules de la propagande constantinienne, cf. B. H. Warmington (1974).

[68] Pour une analyse philologique de la pensée historique et politique d'Ammien, cf. G. Sabbah (2005), R. Seager (1986). Sur la structure du récit, la construction du discours historique et la portée de l'œuvre d'Ammien dans l'historiographie antique, cf. S. Ratti (2009c), G. Kelly (2008), T. D. Barnes (1998), J. F. Matthews (1989), G. Sabbah (1978). Sur le traitement historique par Ammien des politiques romaines sur le Rhin, cf. R. Seager (1999).

qui sera continuellement utilisé et cité tout au long de la démonstration s'ajoute une multitude d'autres œuvres littéraires de nature géographique – par exemple Pomponius Mela et Ptolémée – et surtout historique – pensons à Velleius Paterculus, Suétone et Florus pour le 1er siècle, l'Histoire Auguste pour les 2e et 3e siècles, Eutrope, Julien et Libanios au 4e siècle, Orose et Zosime au 5e siècle… – qui enrichiront constamment l'analyse et permettront de construire une véritable histoire des représentations romaines du delta du Rhin de César à Julien.

Enfin, pour clore mon propos sur les sources littéraires, je me permets d'ajouter cette précision : sauf mention contraire, toutes les traductions présentées dans cette thèse sont de ma main. J'ai privilégié la citation des versions originales grecques ou latines dans le corps du texte, mais il m'apparaissait essentiel pour assurer une lecture fluide d'ajouter systématiquement une traduction française en note. Ces traductions – entièrement de mon cru – furent d'abord pour moi des outils de travail et elles avaient donc pour objectif de rendre, le plus fidèlement possible, le texte original au détriment, parfois, de l'esthétique littéraire. Le philologue saura sans doute me pardonner : en fournissant ces traductions au lecteur, mon but n'était évidemment pas de faire compétition aux éditeurs classiques en proposant de nouvelles traductions des textes; il s'agissait plutôt de faciliter la tâche du lecteur tout en m'assurant d'une version française étroitement collée au texte original, notamment en ce qui a trait au vocabulaire, riche vecteur de représentations.

Les témoignages littéraires forment ainsi le noyau central du corpus de sources. Or, ce corpus serait bien pauvre pour la présente problématique sans l'ajout de données épigraphiques, archéologiques et paléoenvironnementales permettant de confronter les représentations romaines à la situation humaine et environnementale de la région. Source textuelle de première main, l'épigraphie fournit un regard direct sur la vie quotidienne, la législation impériale et l'administration latine, un regard moins soumis, encore que non exempt, à la multiplication des filtres représentationnels caractérisant la littérature ancienne. Dans le cas du delta rhénan, la plupart des textes épigraphiques ont été découverts sur des édifices publics, des monuments funéraires ou des bornes milliaires. Ils transmettent des informations inédites concernant l'occupation du territoire,

notamment la toponymie militaire, la démographie romaine et les processus de municipalisation[69].

Par ailleurs, l'apport essentiel des sources archéologiques pour une étude de l'occupation du territoire n'est, me semble-t-il, plus à prouver. J'ai montré précédemment que les archéologues néerlandais avaient une production scientifique fort abondante : leurs travaux sont féconds, diversifiés et largement diffusés[70]. Inquiets du devenir de son patrimoine archéologique et conscients de la valeur collective de cet héritage matériel, les Pays-Bas ont choisi de mettre en œuvre une gestion publique des fouilles archéologiques menées sur leur territoire. Parallèlement aux publications universitaires – notamment abondantes, pour l'époque romaine, à l'*Universiteit Leiden*, à l'*Universiteit van Amsterdam* et à la *Vrije Universiteit Amsterdam*, – une grande partie des travaux de fouilles aux Pays-Bas est donc chapeautée et diffusée par un organisme public, longtemps connu sous le nom de *Rijksdienst voor het Oudheikundig Bodemonderzoek*, mais aujourd'hui intégré au *Rijksdienst voor het Cultureel Erfgoed*, une agence étatique consacrée à l'héritage culturel néerlandais[71]. Jonglant parmi ces différentes publications scientifiques, j'ai donc pu réunir un tableau matériel suffisamment riche pour être confronté aux représentations sociales romaines transmises par les sources littéraires.

Cette documentation archéologique ne permet toutefois pas une reconstitution de l'environnement naturel de la région à l'époque romaine. Le système deltaïque rhénan traverse aujourd'hui la région centrale des Pays-Bas et accueille la plus forte densité démographique du pays. Étant l'une des zones les plus anthropisées de la planète, le delta du Rhin a ainsi subi d'importants aménagements et reconfigurations artificielles depuis la

---

[69] Les inscriptions que je citerai pour appuyer mon propos ont pratiquement toutes été publiées dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* ou par *L'Année épigraphique*, ce qui, bien sûr, a facilité mon utilisation des textes et le regroupement d'un corpus pertinent, mais permettra également au lecteur d'aisément retrouver les inscriptions mentionnées.

[70] Cf. *supra*, p. 9-13. Les chercheurs néerlandais ont rapidement compris que la publication de leurs travaux en anglais favoriserait leur diffusion internationale. De même, ils ont très tôt reconnu les avantages d'une diffusion en ligne pour faciliter l'accessibilité des recherches; en témoigne la création en 2009 de la revue électronique *Journal of Archaeology in the Low Countries* qui, grâce à son accessibilité gratuite en ligne, offre une plateforme de diffusion large et sérieuse, avec comité de lecture, pour les travaux archéologiques portant sur les Pays-Bas.

[71] Les résultats de fouilles publiés par les services publics d'archéologie sont notamment disponibles à la bibliothèque du *Rijksdienst voor het Cultureel Erfgoed* à Amersfoort; un séjour de recherche là-bas m'a ainsi permis de regrouper une documentation appréciable.

fin du Moyen Âge pour favoriser l'occupation humaine : digues, canaux, assèchements des zones humides, création de polders… 25 % du territoire néerlandais est aujourd'hui sous le niveau de la mer et 65 % du pays serait périodiquement inondé si ce n'était de l'apport essentiel des digues et des stations de pompage[72]. Or, l'environnement deltaïque qui sera ici étudié ne peut s'arrimer à la structure actuelle du delta; l'intervention humaine et l'évolution naturelle du milieu ont grandement modifié l'architecture environnementale du delta au cours des siècles et le travail historique doit, de ce fait, nécessairement s'appuyer sur les reconstitutions environnementales effectuées par les paléogéographes et autres spécialistes des sciences paléoenvironnementales. Les recherches portant sur la (paléo) géographie fluviale du delta du Rhin sont relativement récentes et, sans surprise, l'apanage des chercheurs néerlandais[73]. La première cartographie scientifique du delta du Rhin, appuyée sur des observations empiriques, fut publiée en 1926 par le géographe T. Vink[74]. Par la suite, entre 1940 et 1965, l'équipe de spécialistes des sols de l'Université de Wageningen, menée par C. H. Edelman, produisit la première génération de cartes des sols néerlandais qui, en dépit des lacunes en matière de connaissances sédimentologiques, permit une bonne cartographie des chenaux résiduels du delta[75]. À partir des années 1960, les chercheurs du *Netherlands Geological Survey* adoptèrent une nouvelle approche cartographique qui offrit entre autres la possibilité de représenter non seulement les sédiments d'affleurement des sols deltaïques, mais également les couches sédimentaires plus profondes, miroir de l'évolution géologique de la région au cours de l'Holocène[76]. Depuis les années 1970 – et surtout les années 1980, – le département de géographique physique de l'Université d'Utrecht a développé une expertise scientifique notoire et renommée quant à l'étude du développement paléogéologique et hydrologique du delta du Rhin depuis le Pléistocène. En effet, l'« école d'Utrecht » a véritablement créé un champ

---

[72] P. H. Nienhuis (2008), 7, W. Jülich et K. Linder (2006), 17-18, S. Rippon (2000), 7.

[73] Pour un état de la question exhaustif, cf. H. van Londen *et al*. (2008), H. J. A. Berendsen (2007).

[74] T. Vink (1926). Réalisant que des sols sableux recouvraient les lits des (anciens) cours d'eau, que des tourbières se formaient uniquement dans les zones éloignées des rivières – où peu de sédiments fluviaux avaient été déposés – et que des sols argileux s'étendaient dans les territoires intermédiaires, T. Vink put cartographier une grande partie des chenaux de l'Holocène et mettre de l'avant un système hydrographique cohérent. Voir également T. Vink (1955).

[75] Voir par exemple C. H. Edelman (1950), C. H. Edelman *et al*. (1950), H. Egberts (1950), puis L. J. Pons (1966, 1957). Les chercheurs de l'école de Wageningen poursuivirent par la suite leurs travaux au sein de l'institut *Stichting voor Bodemkartering* (institut néerlandais de cartographie des sols).

[76] Voir principalement les travaux de B. P. Hageman (1969, 1963, 1960) et de A. Verbraeck (1984, 1970).

disciplinaire paléoenvironnemental spécifique – les *Rhine-Meuse Delta studies* – et, au fil des ans, a formé de nouveaux chercheurs, a encadré plusieurs thèses de doctorat et a produit de nombreuses publications[77]. Longtemps menés par H. J. A. Berendsen, les paléogéographes de l'Université d'Utrecht ont su savamment jumeler les informations issues du carottage, des datations radiocarbones et des données archéologiques pour améliorer les cartes géologiques et géomorphologiques et, par conséquent, parfaire la compréhension de l'évolution du delta du Rhin au cours des différentes périodes géologiques[78]. Toujours en cours, leurs travaux demeurent une référence incontournable pour qui s'intéresse à l'environnement deltaïque rhénan et constituent une pierre d'assise sur laquelle l'historien peut entamer sa réflexion sur les représentations gréco-romaines du delta du Rhin.

Les précisions contextuelles, théoriques et méthodologiques étant maintenant terminées, me voilà prête à soumettre au lecteur une démonstration en trois chapitres visant à expliquer comment les représentations romaines de l'espace deltaïque rhénan – à la fois de l'environnement naturel proprement dit et de son occupation humaine – peuvent nous aider à éclairer l'évolution de la présence romaine dans la région, à mieux saisir le développement et l'organisation du territoire, enfin à interpréter les attitudes des différents groupes humains confrontés au milieu deltaïque. J'ai précédemment émis l'hypothèse que les représentations gréco-romaines de l'environnement naturel deltaïque avaient influencé la conception romaine de l'occupation régionale, des populations locales et des interactions humaines avec les spécificités du milieu rhénan. Gardant le concept de représentations sociales comme pierre angulaire de la démonstration, je traiterai ainsi d'abord de la vision romaine de l'environnement deltaïque, ensuite de l'image romaine des hommes occupant cet environnement, enfin de la perception romaine des interactions entre les hommes et cet environnement. Le premier chapitre se penche donc sur les représentations de l'environnement naturel de la région et leur évolution dans le temps : l'image du grand

[77] Les contributions chapeautées par l'équipe d'Utrecht sont trop nombreuses et variées pour être ici répertoriées. Se référer plutôt au site internet du groupe – http://www.geog.uu.nl/fg/palaeogeography/ consulté en mars 2014 – où sont inscrites les publications des membres.

[78] Toujours appuyés par une « armée » d'étudiants de premier cycle, l'école d'Utrecht a pu bâtir, au cours des années, la plus importante base de données au monde au sujet d'un delta, laquelle comprend 250 000 descriptions de carottes de sondage, 1 500 datations radiocarbones et 36 000 vestiges archéologiques datés.

fleuve d'abord, puis de la configuration deltaïque, des marécages et de la mer, du climat et des phénomènes naturels, enfin de la flore et de la faune. Partant de ce tableau environnemental construit par Rome, le second chapitre aborde les représentations des hommes évoluant dans ce milieu deltaïque aux frontières du monde romain. J'y traite dans un premier temps des représentations romaines de l'occupation humaine du territoire dans le contexte de la construction de l'espace frontalier rhénan, puis je m'intéresse à la création romaine de la figure du Germain, reflet de l'environnement naturel représenté. Enfin, le troisième chapitre porte sur les interactions entre les hommes et le milieu deltaïque, plus précisément sur l'adaptation des communautés et la perception de cette adaptation chez les Romains. En m'appuyant sur les représentations de l'environnement deltaïque identifiées dans le premier chapitre et sur l'image du Germain cernée dans le second, j'examine la capacité des hommes à répondre aux contraintes de leur milieu, à exploiter ses atouts et à modifier son architecture. J'y aborde ainsi les rapports de l'homme avec le climat, avec les marécages et avec les forêts; j'y traite de l'exploitation des terres fertiles et des pratiques d'élevage; enfin, je me penche sur la navigation et sur l'aménagement des cours d'eau de la région. La démonstration ainsi articulée devrait permettre au lecteur de saisir comment les représentations sociales d'un environnement naturel purent influencer pour Rome les stratégies d'occupation du territoire, son image des populations locales et sa capacité à s'adapter aux spécificités du milieu.

CHAPITRE I

L'EXOTISME DES PÉRIPHÉRIES DE L'ŒKOUMÈNE : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DE L'ENVIRONNEMENT DELTAÏQUE RHÉNAN

ὁ γὰρ γεωγραφῶν ζητεῖ τὰ γνώριμα μέρη τῆς οἰκουμένης
εἰπεῖν, τὰ δ' ἄγνωστα ἐᾷ, καθάπερ καὶ τὰ ἔξω αὐτῆς

Strabon 2.5.6[79]

Ce qui frappe l'étranger, le voyageur, l'explorateur est toujours la différence et le contraste. Qu'il soit Romain ou touriste moderne, le pérégrin en terre étrangère est d'abord bouleversé par ce qui ébranle, voire heurte, ses propres référents sociaux, culturels ou environnementaux. L'imaginaire collectif et individuel est généralement touché par l'exotisme et conséquemment les récits de voyage – anciens ou actuels – sont volontiers marqués par la curiosité, l'étrangeté, parfois la fantaisie, en d'autres mots par la différence, par ce qui apparaît chez soi impossible ou improbable. À une époque ancienne où les connaissances géographiques et ethnographiques étaient inévitablement incomplètes, le degré d'exotisme d'une contrée apparaît régulièrement avoir suivi une progression proportionnelle à son éloignement du point de référence : plus les territoires et les peuples décrits étaient lointains, plus le discours côtoyait le mythe et le farfelu, l'imaginaire et la légende[80]. Sans bien sûr fatalement pécher par excès chimérique, il n'en demeure pas moins que le regard des Méditerranéens sur les régions limitrophes, telles que le delta du Rhin ou la Germanie transrhénane, était souvent subjugué par les singularités locales; il n'en demeure pas moins que leurs représentations sociales insistaient continuellement sur ces

[79] « En effet, le géographe cherche à parler des parties connues de l'œkoumène, mais délaisse les parties inconnues de même que celles au-delà de l'œkoumène ».

[80] Ainsi, la littérature gréco-latine, depuis Homère et Hérodote, a pérennisé une multitude de peuples et d'animaux fantastiques situés aux marges du monde. Parmi les plus célèbres dans les sources d'époque romaine se trouvent les *Hippopodes* – hommes aux pieds de chevaux, – les *Panotii* – hommes nus se couvrant le corps avec leurs immenses oreilles, – les *Sciapodes* – hommes unijambistes possédant un pied gigantesque utilisé comme parasol, – les *eales* – sorte d'antilopes ou de chèvres noires aux cornes mobiles – ou les licornes, sans doute le plus connu des animaux imaginaires. Cf. Pline *NH* 4.13.95, *NH* 7.2.23, *NH* 8.30.72, Strabon 15.1.56, Philostrate *Vie d'Apollonius* 3.2 et Elien *NA* 4.52. À ce sujet, voir l'étude de J. S. Romm (1992) sur les représentations gréco-romaines des extrémités de l'œkoumène.

particularismes et les accentuaient. Or, c'est par cette tendance subjective que les propos des auteurs gréco-romains me semblent trouver tout leur sens et leur utilité historique pour l'historien qui s'intéresse à la façon dont les Méditerranéens se représentaient une périphérie et à l'adéquation – ou non – de leurs visions avec les réalités régionales[81].

La mission du géographe ancien, tel que nous l'apprend Strabon à l'aide d'une formule plutôt tautologique, était de décrire les régions connues du monde connu – τὰ γνώριμα μέρη τῆς οἰκουμένης – et de faire abstraction des contrées inconnues – τὰ ἄγνωστα – ou situées au-delà du monde connu, donc par définition inconnues[82]. Le géographe ancien n'était pas un explorateur; il recherchait, rassemblait et examinait les témoignages oraux ou écrits, observations directes ou indirectes, détaillant les réalités topographiques, hydrographiques et ethnographiques de l'œkoumène. Les connaissances géographiques gréco-romaines étaient notamment accrues par les conquêtes militaires qui permettaient de dévoiler des contrées toujours plus lointaines. Strabon célèbre ainsi l'expansion de l'Empire des Romains et de l'Empire des Parthes qui permit d'accroître les connaissances géographiques de son époque[83]. De même, il se plaint qu'un plus grand nombre de peuples de Germanie aurait pu être connu si l'empereur avait permis à ses généraux de traverser l'Elbe pour combattre les populations établies au-delà[84]. Or, le travail des Anciens ne visait pas une géographie objective, exhaustive et scientifique comme le stipule la discipline moderne. Il ne s'agissait pas de construire des représentations exactes d'un environnement naturel dépourvu de toute présence humaine. Les descriptions géographiques anciennes

---

[81] Cette démarche est semblable à celle adoptée par C. Nicolet dans son célèbre *Inventaire du monde* pour étudier ce qu'il nomme l'*histoire de la géographie* et qu'il différencie clairement de la géographie historique : « Ce qui m'intéressait […] ce n'est pas tant la réalité spatiale et territoriale de l'Empire romain au moment de sa fondation que la conscience que les acteurs du temps (les Romains et leurs adversaires, les gouvernants et les sujets) pouvaient en avoir. Dans une telle enquête, le mot géographie ne doit pas s'entendre comme d'une réalité, mais comme de la *représentation* de cette réalité » – C. Nicolet (1988), 10.

[82] Strabon 2.5.6, cf. *supra*, citation en exergue et note 79. Comme le souligne F. Dupont (1995), 191, pour les Anciens, « seules les régions civilisées justifient une représentation chorographique, c'est-à-dire d'une description de leur territoire, les autres contrées, barbares, ne sont que situées et ne relèvent que d'une géographique générale, c'est-à-dire en grec de la géographie. L'époque hellénistique et les conquêtes romaines n'ont rien changé fondamentalement dans la représentation que les Anciens se font globalement du monde : au centre, la Méditerranée, autour l'Océan, et entre les deux, les barbares conquis d'Europe, d'Asie et de Libye ».

[83] « Καὶ γὰρ πολύ τι τοῖς νῦν ἡ τῶν ‘Ρωμαίων ἐπικράτεια καὶ τῶν Παρθυαίων τῆς τοιαύτης ἐμπειρίας προσδέδωκε » – Strabon 1.2.1.

[84] « κἂν πλείω δὲ γνώριμα ὑπῆξεν, εἰ ἐπέτρεπε τοῖς στρατηγοῖς ὁ Σεβαστὸς διαβαίνειν τὸν Ἄλβιν μετιοῦσι τοὺς ἐκεῖσε ἀπανισταμένους » – Strabon 7.1.4.

n'étaient pas exemptes du facteur humain et étaient donc spontanément régies par les préoccupations anthropiques. Elles se concentraient surtout sur les éléments du milieu qui, pour l'homme, étaient soit exploitables, soit contraignants[85]. La mention d'une rivière n'était par exemple requise que si le cours d'eau était navigable, était un obstacle, était un atout pour l'occupation du territoire; la mention d'une plante n'était jugée digne que si le végétal était comestible, était dangereux, avait des propriétés particulières. Le signalement de ladite rivière ou de ladite plante était de ce fait intimement lié aux intérêts des hommes. La géographie des Anciens se présentait ainsi comme fondamentalement humaine et le discours y était orienté en fonction des perceptions humaines, en fonction des représentations gréco-romaines[86]. Dans ce sens, un environnement naturel comme le delta du Rhin – système riparien par excellence[87] – ne pouvait véritablement être conçu et représenté en dehors de ce qui était ostensible ou perceptible par l'homme, à savoir sa configuration géographique, son climat et ses phénomènes naturels, enfin sa végétation et sa faune.

Ces trois thèmes forment l'armature de ce premier chapitre. L'ordre des parties est justifié par la richesse du contenu descriptif des sources anciennes et suit en quelque sorte un decrescendo représentationnel. Les textes gréco-latins décrivent surtout l'hydrographie régionale et la géographie fluviale, moins fréquemment les spécificités climatiques et météorologiques, rarement la flore et la faune locales. Par conséquent, chacune des trois parties suit nécessairement un développement corollaire de l'abondance des données environnementales fournies par la littérature ancienne; le lecteur comprendra ainsi qu'à une première partie dense et étoffée – reflet d'une documentation féconde – s'oppose une troisième partie plus courte et condensée, victime d'une information plus rare.

---

[85] À noter toutefois l'exception remarquable que constitue la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien dont l'étendue des propos géographiques et environnementaux dépasse souvent les considérations humaines et, s'approchant de l'encyclopédie universelle, a de quoi stupéfier les lecteurs modernes.

[86] À ce sujet, voir E. van der Vliet (2003), 257-258, qui insiste sur le caractère humain de la *Géographie* écrite par Strabon.

[87] Les *riparia* ou systèmes ripariens sont un cadre conceptuel permettant de définir et d'appréhender les écosystèmes situés en zone riveraine, entre l'eau et la terre. Issue des milieux écologistes, la notion de *riparia* définit des espaces connus, construits et perçus et permet ainsi d'étudier les interactions entre les systèmes sociaux et naturels en contexte fluvial. Cf. E. Hermon (2014), E. Hermon (2010b), R. J. Naiman, H. Décamps et M. E. McClain (2005).

1. GÉOGRAPHIE DES CONFINS DU MONDE : LE CAS RHÉNAN

L'apparition du delta rhénan dans le canevas géographique des Anciens coïncide grosso modo avec l'entrée de la région dans l'histoire romaine. Bien qu'héritière des *topoi* développés par les penseurs grecs, la géographie augustéenne ne put que très rarement appuyer ses descriptions de l'Europe nord-occidentale sur des modèles antérieurs puisque, si éloignée des centres intellectuels grecs et hellénistiques, la Germanie – et conséquemment l'ensemble de la région rhénane – était, comme nous l'apprend Strabon, un secteur inconnu d'Ératosthène et ses prédécesseurs[88]. Les représentations littéraires des bouches du Rhin furent donc d'abord construites à partir des structures environnementales vécues et perçues par les protagonistes des premières guerres germaniques à l'époque julio-claudienne. Au cours des siècles suivants, le portrait deltaïque rhénan véhiculé dans la société méditerranéenne put alors se fonder sur ces nouveaux *topoi* proprement romains, à savoir les schémas augustéens édifiés dans le contexte de la conquête de la Germanie. D'ailleurs, l'association entre la région du Rhin et le territoire germanique transrhénan, insoumis, sauvage, résonne constamment dans les textes anciens. Le grand fleuve, orée de la Germanie, ne put jamais véritablement échapper à sa filiation avec sa vaste voisine. Les épithètes exprimant la laideur, la dureté ou l'âpreté des territoires transrhénans entraient progressivement en vigueur dès les rives rhénanes. Comme le lecteur le découvrira, l'image farouche et austère des contrées germaniques construite – et expérimentée – par les acteurs romains s'étendait, dans une moindre mesure, au couloir rhénan adjacent. En fait, sur le plan environnemental, la contiguïté du Rhin et de la Germanie ne pouvait permettre d'opérer objectivement – ni arbitrairement – une distinction nette et stricte entre les deux régions. Lorsque Tacite évoque les terres informes, l'aspect triste et le caractère rébarbatif de la Germanie[89], il ne faut pas oublier que l'espace fluvial rhénan bordait ce territoire

[88] Strabon 2.1.41. Sans doute en raison de la distance – mais également des réalités et des préoccupations politiques, sociales et culturelles – séparant les régions du Nord-ouest européen et de la Méditerranée orientale, les représentations ultérieures de l'Europe nord-occidentale par les auteurs grecs ou byzantins sont d'ailleurs plus enclines à être confuses et témoignent souvent d'une ignorance des cadres géographiques régionaux. Par exemple, au 6e siècle de notre ère, Procope 3.11.21, situait incorrectement la Germanie entre la Thrace et l'Illyricum, une Germanie entièrement cis-danubienne qui excluait complètement la Germanie rhénane où se trouvaient pourtant les provinces romaines tardives de *Germania secunda* et *Germania prima*.

[89] Tacite *Germ*. 2.

indompté et constituait donc une zone de transition entre l'environnement relativement familier de la Gaule et la nature inhospitalière de la Germanie.

Les représentations romaines du delta du Rhin étaient assurément un reflet, parfois déformé, du cadre environnemental régional et elles étaient donc intimement liées à la géographie du territoire. Cette première partie traitera ainsi de l'espace riparien connu : il sera d'abord question du grand fleuve, de sa place dans la géographie régionale et de son poids dans les représentations du milieu. Le problème de la configuration ancienne du delta du Rhin pourra ensuite être abordé grâce à une confrontation des données produites par les sciences paléoenvironnementales avec les descriptions fournies par les sources textuelles. Enfin, le tableau géographique du delta antique sera complété par un regard global sur l'ensemble des éléments topographiques et hydrographiques structurant la région et influençant l'occupation humaine.

A. Le Rhin : un fleuve, une région, des représentations

Le Rhin est un fleuve immense et il domine encore aujourd'hui la géographie régionale par l'envergure de son cours. Avec une longueur totale de 1 230 km de sa source dans les Alpes à son embouchure dans la mer du Nord[90], il se présente comme l'un des plus importants fleuves d'Europe, troisième du continent en termes de longueur et de débit après la Volga et le Danube. Son bassin versant, l'un des plus étendus d'Europe, couvre 185 000 km^2 – dont 25 000 km^2 situés aux Pays-Bas – et son débit moyen est de 2 200 à 2 300 m^3/s à son entrée dans le territoire néerlandais[91]. L'hydrographie rhénane a grandement évolué au cours des siècles et il serait de toute évidence anachronique de simplement juxtaposer la géographie fluviale actuelle avec celle de l'Antiquité. Depuis l'époque romaine, le Rhin a connu plusieurs bifurcations hydrographiques : la puissance

[90] En 1932, l'encyclopédie allemande *Knaurs Lexikon* indiquait que le Rhin avait une longueur de 1 320 km, un nombre repris et diffusé par la suite par d'autres ouvrages scientifiques et publications officielles. Or, en mars 2010, on s'aperçut que le Rhin n'avait pas 1 320 km de longueur, mais bien 1 230 km – tel que le mentionnaient les atlas publiés avant 1932 – et qu'en réalité, les rédacteurs du *Knaurs Lexikon* avaient sans doute fait une erreur de transposition typographique dans l'édition de 1932. Cf. C. Schrader et B. Uhlmann (2010).

[91] Données de W. Jülich et K. Lindner (2006), 5. Voir également H. J. A. Berendsen (2005a), 7, H. J. A. Berendsen (2005b) et H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 312, qui précisent que la décharge du Rhin, à son arrivée dans la plaine deltaïque, peut même atteindre 13 000 m^3/s au printemps.

de son cours, la force de ses crues et l'instabilité de ses rives – de même qu'une intervention humaine principalement influente à partir du 10e siècle[92] – ont de façon régulière sorti le fleuve de son lit et modifié son tracé. Avec un mélange de déférence, d'exaltation et d'appréhension, E. Babelon rappelait ainsi au début du 20e siècle la « force capricieuse » du Rhin :

> des bourgs entiers […] furent comme expatriés par [le Rhin]; ils sont passés d'une rive à l'autre du fleuve par suite du déplacement de son lit. En 1570, le village de Neubourg, au confluent de la Lauter, en Basse-Alsace, qui avant l'hiver était sur la rive droite, s'est trouvé au printemps sur la rive gauche, le Rhin s'étant frayé un chemin de l'autre côté. La même aventure est arrivée à Brisach, d'où Vieux-Brisach sur un rocher, dans le duché de Bade, et Neuf-Brisach en Alsace ont été disjoints. La riche abbaye de Honau et la vieille ville de Rhinau furent englouties par le torrent, aux XIIIe et XIVe siècles. Schoenau, Drusenheim, Schattmatten, qui étaient sur la berge du fleuve au XVIIe siècle, en sont éloignées aujourd'hui de deux ou trois kilomètres[93].

La reconstitution précise et détaillée des trajectoires anciennes du Rhin est bien sûr l'apanage des paléogéographes. Sans être spécialiste de la géomorphologie, on peut néanmoins affirmer grâce aux sources anciennes que le cours rhénan a conservé durant les récents millénaires son orientation géographique générale et sa course depuis les Alpes jusqu'à la mer du Nord[94]. Nonobstant son dynamisme hydrographique indéniable, le Rhin occupe invariablement, depuis bien avant l'époque romaine, une position centrale dans la géographie régionale et a grandement structuré l'évolution historique des populations.

---

[92] Sur les changements morphologiques du Rhin et l'influence humaine, cf. A. W. Hesselink (2002) qui a examiné l'impact des aménagements humains – spécialement les travaux d'endiguement – depuis 1350 sur l'évolution de la configuration fluviale et de l'écoulement du Rhin.

[93] E. Babelon (1916), 16-17. De même, J. Dollfus (1960), 31, souligne qu'avant les travaux d'endiguement du Rhin au 19e siècle, « les caprices du fleuve avaient été nombreux et son lit plusieurs fois dévié à la suite d'inondations, soit dans la plaine centrale, soit dans la plaine du Nord. (…) [O]n retrouve de Xanten à Calcar et à Clèves un ancien lit délaissé au XIe siècle. Un "vieux Rhin" qui entourait Bislich près de Rees a disparu en 1788; Duisburg a été abandonné par le fleuve en 1270. Krefeld a subi le même sort. Dans la plaine du Nord, Niederhalen, Büderich, Birten, engloutis, ont dû être reconstruits à distance, comme Daxlanden, Au, Plittersdorf, Wielendorf dans la plaine badoise. Neuburg, près de Germersheim, a changé de rive en 1570. Le rocher de Brisach est passé de la rive gauche à la rive droite en 1296, Chalampé, Biesheim, Vogelgrün inversement en Alsace au XVIIe siècle ».

[94] Par exemple : « *Rhenus, ab Alpibus decidens […] diu solidus, et certo alueo lapsus, haud procul a mari huc et illus dispergitur* » – Pomponius Mela 3.2.24.

a. Le Romain éduqué et le Rhin

Le Rhin est très présent dans les textes anciens, une assiduité littéraire témoignant de la réputation du grand fleuve dans la société romaine et dans l'imaginaire collectif. La connaissance du Rhin en tant que fleuve éminent de l'œkoumène semble avoir été un apprentissage standard dans l'éducation de l'élite romaine. En témoigne la mention du *Rhenus in Germania* dans la liste des fleuves les plus célèbres de la terre – *clarissima flumina in orbe terrarum* – fournit par le *Liber memorialis* d'Ampelius, un opuscule scolaire latin rédigé au 2e siècle[95]. Le jeune Romain cultivé connaissait donc le Rhin, savait qu'il était en Germanie, avait appris qu'il s'agissait de l'un des plus célèbres fleuves du monde. Déjà à la fin du 1er siècle avant notre ère, Denys d'Halicarnasse, qui a probablement enseigné la rhétorique à Rome, rappelait à un lectorat éduqué que le Rhin était le plus grand – μέγιστος – des fleuves d'Europe après le Danube[96]. Les études sur la transmission du savoir géographique chez les Romains montrent que les connaissances géographiques acquises par l'élite romaine étaient d'abord rhétoriques. Elles reflétaient les lieux mentionnés dans les textes classiques d'autorité, par exemple Virgile, et permettaient à une minorité éduquée de marquer son appartenance à un groupe d'« initiés » – l'élite – par le partage de référents littéraires. Dans ce sens, la connaissance et la spatialisation du monde réel, tel que nous l'entendons aujourd'hui par l'apprentissage géographique, étaient une visée secondaire, ou subsidiaire, dans l'éducation géographique des jeunes Romains puisque l'expression et la manifestation du savoir géographique avaient d'abord pour objectif de permettre d'afficher son affiliation avec un groupe sélect de Romains ayant reçu une éducation traditionnelle[97].

L'élite romaine avait donc une connaissance théorique du Rhin et savait qu'il s'agissait de l'un des principaux fleuves de l'œkoumène. Mais que savait-elle d'autre? Dans son panégyrique de 298, Eumène mentionne l'existence à l'école d'Autun d'une représentation illustrée du monde, une sorte de carte géographique pour instruire la jeunesse – *instruendae pueritiae causa* – et où étaient figurés les territoires, les fleuves et

---

[95] Ampelius *Lib. mem.* 6.8. Selon F. Racine (2009), 57, les listes de mots inventoriées dans le *Liber memorialis* étaient des leçons mémorisées par les élèves.

[96] Denys *Ant. Rom.* 14.2-4.

[97] Voir notamment F. Racine (2009), 14 et 30.

les secteurs côtiers[98]. S'appuyant sur leur propre représentation du monde au centre duquel trônait l'Italie, les Romains pouvaient localiser avec justesse le Rhin au Nord, parmi les contrées septentrionales. Ce positionnement du grand fleuve apparaît non seulement dans les textes géographiques, mais encore dans la poésie, l'épopée et la narration historique. Que ce soit chez Stace, Lucain ou plus tardivement Hérodien, le Rhin fait explicitement partie des fleuves du Nord[99]. De même, le cours rhénan est dessiné tout en haut de la Table de Peutinger – cette représentation cartographique linéaire du monde romain tardif[100], – à la limite septentrionale du monde connu, à la frontière de la grande Germanie « non civilisée »; le Rhin y longe le territoire germanique et y sépare le monde romain du monde extérieur, une image du fleuve-frontière qui se perpétuait depuis César. En fait, bien plus que simplement situé au Nord, le Rhin marquait, dans les représentations romaines de l'œkoumène, les extrémités du monde : le Rhin incarnait une frontière de l'Empire.

Depuis près d'une trentaine d'années, les recherches historiques et archéologiques ont clairement montré que les périphéries de l'Empire romain, telles que la frontière rhénane, formaient non pas des limites linéaires étanches comme le croyait un précédent courant historiographique, mais bien des espaces frontaliers animés par des contacts multiples et variés, zones de convergence entre les populations[101]. À cette situation frontalière inclusive, reflet de la réalité limitrophe de la région rhénane, doit en revanche être confrontée l'image usuelle du Rhin en tant que frontière statique et coercitive véhiculée par les auteurs gréco-romains[102] : les passages de la littérature ancienne où le Rhin symbolise directement ou indirectement la limite linéaire de l'Empire, de la Germanie ou

---

[98] « *omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla descripta sunt, quidquid ubique fluminum oritur et conditur, quacumque se litorum sinus flectunt, qua uel ambitu cingit orbem uel impetu inrumpit oceanus* » – « sont situés tous les lieux avec leur nom, sont décrits les étendues, les distances, où chacun des fleuves commence et disparaît, partout où les rivages se courbent pour former une baie ainsi que les points où l'océan entoure la terre de son enceinte et l'envahit avec fougue » – Pan. Lat. 5.20.3. Au paragraphe suivant (5.21.1), les propos d'Eumène confirment que le Rhin faisait partie des fleuves illustrés sur la « carte géographique » d'Autun.

[99] Stace *Siluae* 5.2.133-134 et Lucain *Phar*. 1.371 au 1er siècle de notre ère; Hérodien 6.7.6-7 au 3e siècle.

[100] La Table de Peutinger – *Tabula Peutingeriana* – est une copie médiévale, sans doute du 13e siècle, d'un document datant de la fin de l'Antiquité, peut-être du 4e siècle. Dans un format rectangulaire s'étendant sur près de 7 m de longueur et 0,34 m de largeur, la Table de Peutinger figure pour l'ensemble du monde romain les routes terrestres, les voies fluviales, les principaux bourgs et les distances entre ceux-ci. Au sujet de la Table de Peutinger, voir en premier lieu l'étude de R. J. A. Talbert (2010). La portion de la carte illustrant le delta du Rhin est présentée en annexe 3.

[101] Cf. *supra*, introduction p. 19-21.

[102] À ce sujet, cf. M. S. Morin (2008).

de la Gaule sont si nombreux qu'il apparaît superflu de tous les répertorier. Cette représentation frontalière du Rhin a perduré dans le temps de César à Julien – et bien au-delà – et a constamment reflété une image de stabilité et de pérennité d'un Empire éternel, fixé dans l'espace, protégé par une frontière naturelle contre la farouche Germanie : c'est ainsi que Tacite affuble explicitement le grand fleuve de l'étiquette d'antique limite – *uetus terminus* – et surtout d'antique rempart de l'Empire – *uetus imperii munimentum*[103]. Dès lors, bien que le Rhin fût certes connu de l'élite romaine comme l'un des principaux cours d'eau du monde, on comprend que la renommée du fleuve transcendait les simples considérations hydrographiques et s'appuyait sur son statut littéraire et théorique de frontière, de barrière, de protection de l'Empire « universel ». En réalité, l'instrumentalisation frontalière du Rhin faisait écho à cette tradition littéraire ancienne d'utiliser une configuration schématique de l'espace dans les descriptions géographiques[104]. Sans se restreindre aux zones limitrophes, la structure spatiale des territoires romains décrits dans les textes anciens se présente généralement sous une forme schématisée. L'espace géographique y est ainsi ordonné en fonction de la topographie régionale, elle-même représentée par des tracés géométriques artificiels et simplifiés. Dans ce sens, l'environnement naturel agit immanquablement dans les descriptions géographiques comme élément de division spatiale. Par exemple, les chaînes de montagnes et les cours d'eau sont souvent orientés parallèlement, suivant les points cardinaux, et encadrent de façon subjective et imagée les territoires décrits[105]. Dans une telle conception géographique, les fleuves constituent évidemment des éléments discriminants privilégiés qui permettent une délimitation et une organisation de l'espace géographique fonctionnelles sur le plan intellectuel et faciles à visualiser indépendamment de la réalité. Par conséquent, le rôle du Rhin comme limite ou division de l'espace n'était pas inusité : à l'instar du cours rhénan, les grands fleuves de la Gaule – Loire, Rhône, Seine, Garonne, Escaut – et les massifs montagneux d'Europe – Jura, Alpes, Pyrénées – ont aussi participé à la

[103] Tacite *Germ*. 29, Tacite *Hist*. 4.26.2.

[104] P. Trousset (1993b), 143 et 146, soutient que la construction linéaire de l'espace chez les auteurs anciens découlerait entre autres de l'arpentage romain qui, via la centuriation, découpait géométriquement de façon quasi systématique les territoires de l'Empire. Sur la géographie historique romaine, voir notamment C. Nicolet (1988), T. Bekker-Nielsen (1988), O. A. W. Dilke (1985) et R. Chevallier (1974).

[105] Les propos des géographes grecs sont d'ailleurs des exemples révélateurs de cette schématisation de la représentation et de l'organisation du territoire. Voir notamment la description physique de la Bretagne par Strabon 1.4.3-4 et 2.5.28 où l'île est présentée comme un triangle rectiligne parallèle à la côte gauloise.

construction de l'espace géographique en permettant aux Anciens de découper schématiquement leurs représentations des territoires[106].

Réalité environnementale souvent intangible pour la majorité des Romains, connu de l'élite en tant que référent géographique appris à l'école et frontière fortifiée avec la sauvage Germanie, le Rhin se retrouva régulièrement dans les textes anciens – et hypothétiquement dans les conversations – désincarné de sa nature proprement fluviale pour devenir un simple repère spatial exempt de son caractère physique réel de fleuve actif évoluant dans un environnement naturel complexe. Le Rhin se transforma ainsi dans les représentations anciennes en outil pour définir, organiser et concevoir l'espace, en point de référence pour identifier une région et articuler la description des événements s'y déroulant. Nommer le fleuve équivalait à nommer la Gaule ou les provinces germaniques, franchir le fleuve signifiait aller en Germanie non romaine. La connaissance collective du Rhin et son positionnement prédominant dans les représentations romaines des régions septentrionales entraînèrent les auteurs anciens à fréquemment faire référence au grand fleuve plutôt qu'aux toponymes régionaux pour évoquer les secteurs baignés par le cours rhénan; on faisait ainsi allusion aux armées du Rhin bien plus souvent qu'aux armées germaniques, on parlait de pacifier le Rhin plutôt que de pacifier la région et l'on relatait le passage du Rhin plutôt que le passage en Germanie. L'utilisation de ce procédé métonymique était très répandue : par exemple, Tacite explique les tribulations régionales lors de la guerre civile de 69-70 en mentionnant coup sur coup les Gaules, le Rhin, la Bretagne et les Espagnes[107]. De même, Dion Cassius énumère les conquêtes de César en référant à la Gaule, à l'Ibérie, au Rhin et à la Bretagne[108]. La mention du fleuve se fondait ainsi dans une liste de dénominations provinciales comme si le Rhin était lui-même devenu province. Les poètes latins se sont amplement plu, dans une adresse lyrique, à utiliser cette métonymie, que ce soit Stace au 1er siècle qui évoque le Rhin en révolte – *Rhenus rebellis* – ou Claudien trois siècles plus tard qui décrit le Rhin transporté – *translatus Rhenus* – en Afrique pour

[106] Il s'agit d'un procédé régulièrement utilisé dans plusieurs traités géographiques, par exemple dans la *Géographie* de Strabon, dans le troisième livre de la *Chorographia* de Pomponius Mela et dans le quatrième livre de la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien.

[107] Tacite *Hist*. 2.32.

[108] « Καῖσαρ δὲ, τῆς τε Γαλατίας καὶ τῆς Ἰβηρίας τοῦ τε ‘Ρήνου καὶ τῆς Βρεττανίας » – Dion Cassius 41.56.

combattre le Maure Gildon[109]. Le Rhin vit donc son statut de fleuve éclipsé pour carrément devenir une région au même titre que la Gaule ou la Bretagne. La dénomination *Rhenus* supplante dans la littérature les noms des provinces germaniques et, bien plus qu'un simple hydronyme, devient un véritable toponyme qualifiant une région entière et ses populations.

De surcroît, la localisation « au-delà du Rhin » de la grande Germanie non conquise a directement influencé l'appellation de ce territoire, souvent qualifié de « transrhénan » par les Anciens. Depuis l'emploi par César de la formule *trans Rhenum* pour définir la Germanie dans le chapitre introductif du *Bellum Gallicum*[110], l'expression fut reprise plusieurs fois et devint commune dans les sources anciennes. Que ce soit sous sa forme latine *trans Rhenum* ou sa forme grecque πέραν τοῦ 'Ρήνου, cette expression visait d'abord explicitement à identifier un territoire – la Germanie – en fonction de son positionnement par rapport au Rhin. Toutefois, la banalisation de la formule dans le discours ancien, souvent utilisée sans véritable référence à l'environnement fluvial, semble parfois avoir relégué au second rang le sens premier, concret, de la locution – celui de territoire situé de l'autre côté du fleuve – pour créer une figure rhétorique en soi. Alors que chez César les territoires *trans Rhenum* étaient toujours ceux qui, pour être atteints, exigeaient une traversée du Rhin dans un contexte où le fleuve était un obstacle à franchir, on note chez les auteurs postérieurs de nombreux exemples où le qualificatif de « transrhénan » a perdu sa connotation proprement fluviale et est devenu simplement synonyme de « germanique »[111].

Ces différents usages représentationnels du Rhin répondaient sans doute aux attentes des milieux intellectuels romains, méditerranéens et cultivés, séduits par les exploits de Rome aux extrémités du monde. Généralement sans aucune expérience directe des réalités frontalières, l'élite méditerranéenne – émettrice et réceptrice des œuvres antiques – avait une appréhension relativement imprécise des cadres géographiques des contrées éloignées. De la sorte, la structure et la cohérence spatiale de leurs représentations géographiques devaient reposer notamment sur l'adoption d'un repère fixe facile à visualiser pour le lecteur ayant appris dans sa jeunesse l'existence du *Rhenus in Germania*.

[109] Stace *Siluae* 1.4.89, Claudien *Gild*. 374.

[110] César *BG* 1.1.

[111] On retrouve cette utilisation de *trans Rhenum* notamment lorsqu'il est question de l'origine d'un peuple, les expressions *Transrhenani* et *transrhenana gens* étant relativement courantes dans le corpus latin.

Ce n'est plus à établir, les Romains, du moins leurs élites, connaissaient bien le Rhin et pouvaient se le représenter : l'un des plus importants fleuves du monde, situé au Nord, frontière de l'Empire, division territoriale entre la Gaule et la Germanie, repère géographique, toponyme régional… Mais au-delà de cette géographie littéraire, que connaissait-on du Rhin en tant que fleuve? Que savait-on de ses caractéristiques physiques, de son cours, de son débit? Et comment ces connaissances alimentaient-elles les représentations sociales du grand fleuve? Les descriptions physiques du cours rhénan sont bien sûr moins nombreuses dans les sources anciennes que les simples références ou allusions au Rhin frontière, mais certaines esquisses littéraires permettent d'apprécier les acquis géographiques des Anciens et la diffusion de ce savoir.

b. Les acquis géographiques des Anciens : portrait du grand fleuve

Au 2e siècle, dans un ouvrage se voulant essentiellement cartographique, l'astronome grec Ptolémée situa avec une rigueur notable, à l'aide de coordonnées géographiques précises, la source – κεφαλή – et l'embouchure – στόμα – du Rhin sans néanmoins fournir d'indications sur le cours fluvial proprement dit[112]. L'œuvre de Ptolémée – bien qu'extraordinaire par la scientificité de son propos – eut sans doute une diffusion limitée dans la société romaine en raison de son inscription dans la science antique et non dans la géographie littéraire. Qui a lu la *Géographie* de Ptolémée sait qu'il s'agit, bien plus qu'une simple lecture aride, d'une énumération longue et fastidieuse de toponymes accompagnés de leurs coordonnées géographiques. La *Géographie* de Ptolémée est en fait un véritable manuel d'instructions pour dessiner une carte du monde connu sur une surface quadrillée en parallèles et en méridiens. Conséquemment, il serait étonnant que l'œuvre de Ptolémée ait largement franchi les seuils des milieux savants pour participer activement, par sa liste de coordonnées techniques, à la construction des représentations sociales du fleuve. Néanmoins, les propos de Ptolémée témoignent des connaissances géographiques antiques et de la capacité des Anciens, du moins de certains érudits, à positionner la source et l'embouchure du Rhin dans un cadre géographique correspondant à l'œkoumène.

[112] Ptolémée *Géo*. 2.9.1-2.

Pour bien saisir les représentations que se faisaient les Romains de la géographique rhénane, il faut donc se pencher sur une littérature moins érudite et hermétique. Au 1er siècle de notre ère, les acquis géographiques des Anciens permettaient des descriptions hydrographiques susceptibles d'alimenter les représentations sociales. Dans une logique d'écriture plus littéraire que technique, le chorographe latin Pomponius Mela put décrire ainsi le cours du fleuve depuis les Alpes jusqu'à son embouchure :

> *Rhenus, ab Alpibus decidens, prope a capite duos lacus efficit, Venetum et Acronium : mox, diu solidus, et certo alueo lapsus, haud procul a mari huc et illus dispergitur […]*[113].

Mela présente l'image d'un Rhin qui débute sa course dans les Alpes où se trouve sa source, puis forme deux lacs – le *Venetus* et l'*Acronius*, portion du lac de Constance – pour ensuite s'écouler dans un seul et unique lit jusqu'à sa séparation en plusieurs bras à l'approche de la mer. Le Rhin de Mela se révèle ainsi comme un long fleuve dominant le paysage des Alpes à la mer tour à tour cours d'eau, lac et delta. Mela illustre un Rhin imbriqué dans un environnement naturel complexe incluant des zones fluviales, lacustres, deltaïque et maritime.

De son côté, Strabon offre l'un des portraits les plus « scientifiques » du Rhin romain, géographiquement parlant, en s'intéressant précisément à la longueur du fleuve et en critiquant les chiffres fournis par ses confrères :

> φησὶ δὲ τὸ μῆκος αὐτοῦ σταδίων ἑξακισχιλίων Ἀσίνιος, οὐκ ἔστι δέ· ἀλλ' ἐπ' εὐθείας μὲν τοῦ ἡμίσους ὀλίγον ἂν ὑπερβάλλοι, τοῖς δὲ σκολιώμασι καὶ χίλιοι προστεθέντες ἱκανῶς ἂν ἔχοιεν[114].

Strabon soutient que le cours rhénan avait une longueur totale légèrement supérieure à 4 000 stades, soit légèrement supérieure à 740 km, si l'on considère qu'un stade équivaut à 185 m[115], une mesure assez éloignée des 1 230 km calculés de nos jours. Toutefois, cet extrait nous apprend également que la longueur du cours rhénan défendue par Strabon ne

---

[113] « Le Rhin, descendant des Alpes, coule près de sa source dans deux lacs, le *Venetus* et l'*Acronius*; ensuite, longtemps entier, s'écoulant dans un lit fixe, il se disperse çà et là non loin de la mer […] » – Pomponius Mela 3.2.24.

[114] « Asinius affirme que sa longueur est de 6 000 stades, mais ce n'est pas le cas. Car en effet, en ligne droite, il dépasse un peu la moitié de cette mesure et donc, considérant les sinuosités, il est suffisant d'y ajouter 1 000 stades » – Strabon 4.3.3.

[115] Voir la démonstration de D. Engels (1985), notamment 308-310.

faisait pas l'unanimité chez les Anciens. Asinius Pollion – que désavoue Strabon – soutenait plutôt que la longueur totale du Rhin était de 6 000 stades, soit 1 110 km, une dimension somme toute assez près de la réalité actuelle. Du reste, Strabon souligne également la faible dénivellation du Rhin qui, selon lui, coulait « à l'horizontale » – ὕπτιος – et conservait la force de son courant grâce à l'absence de grands détours onduleux – σκολιότητες[116]. En réalité, la dénivellation du Rhin est relativement importante et ses méandres sont nombreux. Le Rhin prend sa source dans les Alpes à plus de 2 300 m d'altitude et entame ensuite une descente jusqu'à la mer au cours de laquelle la pente de son lit demeure irrégulière, jusqu'à 8,2 ‰ à Bingen en aval de Mayence à presque nulle à son entrée dans les Pays-Bas[117]. De même, contrairement à ce que croyait Strabon, la force du cours rhénan n'est pas due à l'absence de sinuosités – lesquelles sont d'ailleurs plutôt nombreuses, notamment l'imposant coude bâlois et les multiples crochets dans la région de Mayence, – mais à des précipitations très abondantes dans le bassin de haute montagne en amont de Bâle et à l'apport d'importants affluents, principalement l'Aare, le Neckar, le Main et surtout la Moselle[118]. Bien sûr, l'hydrographie rhénane a évolué depuis 2 000 ans et, tel que je l'ai déjà mentionné, il serait bancal et méthodologiquement irrecevable de simplement superposer la géographie rhénane actuelle au paysage antique; ce serait faire

[116] Strabon 4.3.3.

[117] Dans un contexte où les données hydrographiques sont parfois difficiles à bien synthétiser, J. Ritter (1968), 30-33, résume avec clarté la progression de la pente du Rhin : « En amont du lac de Constance, les dénivellations sont très fortes et le fleuve descend de 1 945 m en 150 km : à Reichenau, au confluent des deux Rhin antérieur et postérieur, la pente moyenne est encore de 4 ‰, avant de tomber à 1,4 ‰ à l'embouchure de l'Ill et à 0,9 ‰ en amont du lac. […] Jusqu'à Bâle, la pente demeure forte : la dénivellation est de 150 m sur 140 km, dont $^1/_6$, soit 25 m, se trouve concentré aux célèbres chutes du Rhin près de Schaffhouse, ce qui laisse pour le reste du tronçon une pente moyenne de 0,9 ‰ […] Dans la région Bade-Alsace […] la pente demeurait forte : de 1 ‰ en amont de [Neuf-Brisach/Neuenburg], elle tombait à 0,6 ‰ à Strasbourg. Sur l'ensemble du secteur, elle est en moyenne de 0,82 ‰. Plus au Nord, entre Bade et le Palatinat, le lit était mieux formé, mais le fleuve divaguait en de nombreux méandres […] La pente décroît progressivement, tombant à 0,4 ‰ entre Oppenheim et Mayence, puis à 0,1 ‰ dans le Rheingau en aval de Mayence […] [À Bingen] se produit une rupture de pente qui est suivie d'un nouveau raidissement du profil. Au Binger Loch, on a enregistré des pentes de 8,2 ‰ sur 17 m, de 4,2 ‰ sur 40 m et de 3,1 ‰ sur 110 m et, dans les rapides, de 1,7 ‰ sur 100 m. Le lit est très irrégulier, des parcours tranquilles succédant à des passages accidentés : ainsi, en amont de Lorelei, où le chenal a plus de 20 m de profondeur, la pente est à peu près nulle (0,01 ‰). La pente moyenne est de 0,56 ‰ dans le secteur de Bingen, diminue jusqu'à 0,19 ‰ en amont de Coblence, augmente de nouveau avec 0,25 ‰ entre Coblence et Andernach, et demeure ensuite aux environs de 0,20 ‰ jusqu'à Cologne. […] En aval de Cologne, le Rhin inférieur devient à nouveau un fleuve de plaine, et sa pente continue de diminuer; elle n'est que de 0,06 ‰ entre Rees et Emmerich, à proximité de la frontière germano-néerlandaise, après avoir encore atteint 0,18 ‰ entre Cologne et Düsseldorf, et tombe à 0,04 ‰ en Hollande ».

[118] Au sujet des affluents du Rhin, cf. W. Jülich et K. Lindner (2006), 18-23.

maladroitement fi des multiples modifications, naturelles ou artificielles, qu'a subies la trajectoire du fleuve. Néanmoins, les données hydrographiques de la géographie moderne peuvent fournir de façon pertinente un référent réaliste pour confronter les conceptions des Anciens puisque, le temps géologique évoluant très lentement à l'échelle humaine, la structure géomorphologique du fleuve – à l'exception du delta fortement influencé par les avulsions et l'anthropisation – est demeurée relativement stable depuis le début de l'Holocène. Ainsi, pour qui ne cherche pas à calculer la dénivellation exacte du Rhin antique, mais plutôt à établir un portrait général du cours rhénan à l'époque romaine, les données géographiques montrent que le Rhin n'est ni « plat », ni rectiligne comme le soutenait Strabon. Toutefois, certaines portions du cours rhénan ont bien une dénivellation presque nulle, ce qui peut avoir trompé Strabon et ses informateurs et amené le géographe grec à chercher une nouvelle réponse – l'absence de méandres – pour expliquer la rapidité du courant fluvial.

D'ailleurs, la puissance et la violence du flot rhénan semblent avoir fortement marqué et nourri les représentations romaines du fleuve. Les descriptions de Pomponius Mela et de Strabon, rédigées au 1er siècle de notre ère, sont les deux portraits géographiques les plus explicites que nous ait transmis la littérature ancienne au sujet du Rhin. En revanche, la force du débit rhénan – caractéristique physique fondamentale et tangible d'un cours d'eau – fut régulièrement relatée par les textes anciens. On fit ainsi allusion à sa force – *uis*, – à sa violence – *uiolentia*, – à sa rapidité – *rapiditas*, – à sa fougue – *impetus*, – à son courant impétueux – ῥοώδης – à ses eaux agitées – *undae*, – à son torrent – *torrens* – et à ses remous – *gurgites*; on le qualifia de rapide – *citatus*, – d'agité – τραχύς – de vif – ὀξύς – de violent – βίαιος – de monstrueux – *immanis* – et d'écumant – *spumans*[119]. À cela s'ajoutaient les références à sa largeur – *latitudo*, πλάτος – et à sa profondeur – *altitudo*, βάθος – qui renforcèrent à leur tour l'idée d'immensité fluviale. L'image du Rhin transmise et véhiculée par la société romaine fut donc celle d'un fleuve puissant, grandiose, tumultueux, mais également effroyable, déchaîné et sauvage. Nombreux furent de ce fait les poètes latins ayant exprimé la fierté romaine d'avoir dompté le Rhin, c'est-à-dire de l'avoir franchi. Il s'agit d'ailleurs d'un thème récurrent dans les épigrammes de Martial où il est fait mention

[119] Cf. tableau 1, annexe 5, qui liste les occurrences et les termes utilisés.

du *domitus Rhenus*, du *fractus Rhenus* et du *famulus Rhenus*[120]. Les caractéristiques physiques allouées au Rhin, au-delà de leur corrélation avec le débit réel du fleuve, traduisent à la fois l'admiration et la peur face à la grandeur et la puissance d'un tel environnement fluvial. L'évocation même de la violence du Rhin doit être mise en rapport avec les représentations romaines de la Germanie, la sauvage voisine du grand fleuve. Lorsqu'au début du 4e siècle, le panégyriste anonyme de Constantin utilisa le terme *immanis* pour qualifier le cours rhénan[121], il construisit sciemment l'image d'un environnement naturel prodigieux, démesuré, mais également monstrueux, féroce, barbare. Près de quatre siècles après la traversée du grand fleuve par César, le Rhin était toujours étiqueté d'une *immanitas* au même titre que la Germanie adjacente, ce territoire insoumis, farouche et excessif – *horrida Germania* comme la nomma Horace[122] – qui tourmentait les Romains, à la fois fascinés et effrayés. Dans le contexte d'une construction romaine des représentations géographiques de l'œkoumène, il semble en fait cohérent que l'image d'un fleuve puissant, imposant et virulent ait été favorisée pour border, voire braver, cette Germanie inhospitalière. La fougue du Rhin répondait en quelque sorte à la rudesse de la Germanie.

Bien qu'il coulât aux extrémités de l'Empire, loin du centre méditerranéen, le Rhin était bien connu des Romains : composante de l'éducation géographique de l'élite, frontière du monde romain, repère spatial et toponymique, fleuve puissant et impétueux… Les témoignages littéraires anciens regorgent tout au long de l'Antiquité d'exemples révélant la portée du grand fleuve dans la conception romaine des secteurs limitrophes germaniques. Le Rhin était au cœur des représentations de la région, élément central de l'organisation littéraire et sociale d'un espace riparien connu, représenté et imaginé. Et à l'extrémité nord de ce grand fleuve – secteur de l'Europe romaine parmi les plus éloignés de la capitale impériale – se trouvait le delta du Rhin, à cheval entre l'Empire et la Germanie, à cheval entre la terre et la mer.

[120] Martial *Ep.* 2.2, *Ep.* 7.7 et *Ep.* 9.1. Voir également Lucain *Phar.* 1.371. I. Östenberg (2009), 233, précise également que le Rhin est le fleuve le plus fréquemment signalé dans les récits décrivant les défilés de triomphe – *triumphus* – à Rome.

[121] Pan. Lat. 7.13.2.

[122] Horace *Carm*. 4.5.26.

B. Le delta du Rhin à l'époque romaine, le delta du Rhin chez les Romains

Les deltas se caractérisent par la division d'un cours d'eau, à l'approche de la mer, en plusieurs bras aux parcours souvent instables. Cette multiplication des branches fluviales est formée par l'accumulation de masses d'alluvions à l'embouchure d'un fleuve suffisamment puissant pour charrier une forte charge sédimentaire. Ce phénomène se produit principalement à la bouche des cours d'eau se jetant dans les mers sans marées – par exemple la Méditerranée – où l'absence de mouvements de flux et de reflux permet l'amoncellement des sédiments. De façon générale, les fleuves coulant vers les océans se déversent plutôt par une seule bouche sous la forme d'un estuaire. Toutefois, certains grands fleuves charriant d'énormes quantités d'alluvions – c'est le cas du Rhin – entraînent la création d'un delta malgré l'effet des marées[123]. Les Anciens savaient que les fleuves transportaient des sédiments et ils connaissaient le phénomène d'alluvionnement, notamment à l'origine de la création des deltas.

> ἅπαντες γὰρ μιμοῦνται τὸν Νεῖλον ἐξηπειροῦντες τὸν πρὸ αὐτῶν πόρον, οἱ μὲν μᾶλλον οἱ δὲ ἧττον· ἧττον μὲν οἱ μὴ πολλὴν καταφέροντες τὴν ἰλύν, μᾶλλον δὲ οἱ πολλήν τε καὶ μαλακόγειον χώραν ἐπιόντες καὶ χειμάρρους δεχόμενοι πολλούς […][124].

Bien que les textes anciens ne fassent pas directement allusion aux alluvions du Rhin, ces propos de Strabon confirment la connaissance gréco-romaine du phénomène d'accumulation sédimentaire à l'embouchure des fleuves qui, à l'instar du Nil, entraînaient dans leur course de nombreux débris alluvionnaires pouvant donner forme à une structure deltaïque.

Le mot moderne « delta », utilisé aujourd'hui pour décrire une embouchure fluviale se divisant en plusieurs bras, vient du grec, vient de la quatrième lettre de l'alphabet grec – δέλτα – qui sous sa forme majuscule – Δ – représente un triangle rappelant la configuration deltaïque. Cette représentation figurative du delta au moyen d'une lettre fut employée par Hérodote au 5^{e} siècle avant notre ère pour illustrer le delta du Nil[125]. Par la suite, les auteurs

---

[123] Cf. P. Leveau (2005), 104, P. Leveau (2004a), 13.

[124] « en effet, tous [les fleuves] sans exception imitent le Nil, unissant au continent la mer devant eux, les uns plus vivement, les autres moins; moins ceux ne charriant pas beaucoup d'alluvions, plus ceux qui en charrient beaucoup, traversant des contrées dont le sol est mou et recevant de nombreux torrents […] » – Strabon 1.3.7.

[125] Hérodote *Hist*. 2.13-19, *Hist.* 2.41, *Hist.* 2.59, *Hist.* 2.97 et *Hist.* 2.179. Cette dénomination imagée n'était sans doute pas une invention d'Hérodote lui-même; l'historien grec précise d'ailleurs qu'elle était répandue chez les Ioniens, cf. Hérodote *Hist*. 2.15. À ce sujet, voir également F. Celoria (1966).

anciens appliquèrent essentiellement le terme « delta », dans son sens géographique, à l'embouchure du Nil. Bien plus qu'une simple configuration hydrographique, le Delta de l'Égypte – τὸ Δέλτα τοῦ Αἰγυπτίου – devint un toponyme régional. Quatre siècles après Hérodote, Diodore de Sicile explique ainsi l'origine du nom de cette région nilote : « ὁ δ' οὖν Νεῖλος κατὰ τὴν Αἴγυπτον εἰς πλείω μέρη σχιζόμενος ποιεῖ τὸ καλούμενον ἀπὸ τοῦ σχήματος Δέλτα »[126]. Très rares sont en réalité les occurrences du terme « delta » ne se référant ni au Nil, ni à la lettre grecque. Strabon et l'historien Arrien mentionnent certes la forme triangulaire – évoquant la lettre Δ – de l'embouchure de l'Indus, mais ces allusions se présentent explicitement comme des comparaisons directes avec le Nil et la région égyptienne nommée Delta[127]. En latin, bien que rarement utilisé, le mot « delta », lorsqu'il ne se rapporte pas à l'alphabet, se réfère exclusivement au Nil. Tout comme dans les sources grecques, le terme ne correspondait donc pas à un environnement hydrographique particulier, mais plutôt à une région spécifique de forme triangulaire, à savoir l'embouchure du grand fleuve égyptien : « *ita se findente Nilo ut triquetram terrae figuram efficiat, ideoque mutli Graecae litterae uocabulo Delta appellauere Aegyptum* »[128]. L'appellation « delta » ne fut donc jamais utilisée dans les textes anciens pour référer aux bouches rhénanes. Ce terme étant en fait pratiquement réservé au Nil, les auteurs gréco-romains choisirent d'autres mots, d'autres expressions pour traduire la réalité environnementale du delta du Rhin. Sans avoir de vocables spécifiques leur permettant de définir et de signaler objectivement l'existence d'une zone deltaïque, les Anciens ont néanmoins su décrire la

[126] « Mais en fait, le Nil, dans le bas de l'Égypte, en se séparant en de nombreuses parties, fait naître [une région] nommée Delta d'après sa forme » – Diodore 1.33. De même, Strabon 17.1.4 explique à son tour que la région située entre la mer et les deux bras extérieurs du Nil était appelée Delta en raison de sa ressemblance avec la forme de la lettre de ce nom : « γέγονε δὴ νῆσος ἔκ τε τῆς θαλάττης καὶ τῶν ῥευμάτων ἀμφοῖν τοῦ ποταμοῦ, καὶ καλεῖται Δέλτα διὰ τὴν ὁμοιότητα τοῦ σχήματος ». La dénomination de Δέλτα pour référer à l'embouchure du Nil se trouve également chez Arrien *Anab*. 6.17, Ptolémée *Géo*. 4.5, Pausanias *Per.* 6.26 et Polybe *Hist*. 3.49. En outre, voir Diodore 1.34 et 1.50 ainsi que Strabon 1.2.23-25, 16.4.3, 17.1.3-6, 17.1.15, 17.1.18, 17.1.22-31 et 17.1.51.

[127] Arrien *Anab*. 5.4 et 6.14, Strabon 15.1.13 et 15.1.33. La seule autre mention du mot « delta », dans son sens géographique, qui a pu être répertoriée dans les sources grecques est faite par Xénophon *Anab*. 7.1 et *Anab*. 7.5; ce dernier signale une région de Thrace nommée Delta.

[128] « le Nil, en se divisant, donne une forme triangulaire à la région et, pour cette raison, de nombreux Grecs appellent l'Égypte du nom de la lettre Delta » – Pline *NH* 5.9.48. Pour la mention du delta nilote dans les sources latines, voir également Pseudo-César *Bell. Alex.* 27, Pomponius Mela 1.9.49-53 et, plus tardivement, Ammien Marcellin 22.15.12. Par ailleurs, Pline *NH* 3.20.121 indique que le Pô avait une zone triangulaire à son embouchure tout comme la région appelée Delta en Égypte.

multiplication des bras du fleuve pour ainsi offrir l'opportunité à l'historien moderne de confronter les témoignages antiques avec les données des sciences paléoenvironnementales.

a. Configurations anciennes : l'apport des sciences paléoenvironnementales

Le caractère mobile et dynamique intrinsèque des milieux deltaïques entraîne une évolution environnementale constante qui complique la connaissance des deltas antiques et oblige une véritable reconstitution de leur configuration ancienne[129]. De nos jours, le cours du Rhin, à son entrée dans les Pays-Bas, se divise entre trois défluents, soit le Waal – qui assume près de 67 % de la décharge fluviale totale, – le Nederrijn-Lek[130] – qui en reçoit environ 22 % – et l'IJssel – qui hérite des derniers 11 %[131]. Le Waal et le Nederrijn-Lek poursuivent leur course vers l'ouest pour se joindre à la Meuse avant de pénétrer dans la mer du Nord alors que le cours de l'IJssel, plus petit, coule vers le nord dans l'IJsselmeer[132]. La configuration actuelle du delta s'articule donc autour des trois bras principaux du Rhin – le Waal, le Nederrijn-Lek et l'IJssel – auquel s'ajoute la Meuse qui, par son embouchure commune avec le Waal, participe à la structure hydrographique de ce que les géographes modernes nomment, en toute cohérence, le « delta du Rhin et de la Meuse ». De plus, entre ces chenaux majeurs se dessine une multitude de branches fluviales secondaires découpant le territoire hollandais et contribuant à la configuration complexe du delta. Cette organisation deltaïque est relativement récente – aux yeux d'un antiquisant, – en témoigne par exemple l'évolution du cours du Lek qui n'est devenu un défluent

[129] L'archéologue néerlandais H. T. Waterbolk (1981) considère d'ailleurs que le patrimoine environnemental et géologique des Pays-Bas impose une méthode archéologique spécifique – l'archéologie du delta – caractérisée par une étroite collaboration avec la géologie de l'Holocène.

[130] Le Nederrijn – littéralement le « Rhin inférieur » – et le Lek sont aujourd'hui deux portions distinctes d'un même bras fluvial suivant une seule trajectoire et successivement nommées Nederrijn puis Lek à partir de la ville de Wijk bij Duurstede. Cette distinction hydronymique, en plus de refléter les spécificités hydrographiques des deux cours d'eau, trouve son origine dans la configuration passée du delta alors que – tel qu'il sera expliqué *infra* – la plus grande partie des eaux du Nederrijn ne s'écoulait pas vers le faible défluent que formait le Lek.

[131] Cf. F. Preusser (2008), 13, H. J. A. Berendsen (2005a), 7, H. J. A. Berendsen (2005b), H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 312.

[132] L'IJsselmeer – littéralement « lac de l'IJssel » – correspond en fait à l'ancien Zuiderzee, un golfe de la mer du Nord qui, en 1932, a été transformé en lac d'eau douce avec la construction de l'Afsluitdijk, une digue de 32 km séparant le nouvel IJsselmeer de la Waddenzee. Au sujet de la Waddenzee, cf. *infra*, note 173.

important du Rhin qu'à partir du Moyen Âge[133]. Au cours des derniers siècles, la montée du niveau de la mer[134], l'activité fluviale – principalement le phénomène d'avulsions[135] – et l'action humaine – canalisations, endiguements, drainage, etc. – ont sensiblement modifié la géographie du territoire et façonné de nouvelles structures fluviales. Cette versatilité du delta, marquée par une activité anthropique soutenue, rend de toute évidence impossible une reconstitution historienne du paysage deltaïque rhénan calquée sur la géographie actuelle de la région; l'apport des paléogéographes et des paléoenvironnementalistes est donc essentiel.

Cela s'entend, l'étude des environnements anciens profite sans cesse d'une interdisciplinarité fructueuse juxtaposant les efforts des géologues, géographes, archéologues, géomorphologues et autres spécialistes des paléoenvironnements. Toutefois, dans le contexte d'un milieu mouvant comme peut l'être un delta, le néophyte sera souvent confronté à des études scientifiques divulguant des résultats divergents ou des interprétations multiples. Chaque chercheur défendra inévitablement ses données, défendra

[133] Les paléogéographes situent la formation du Lek au tournant de notre ère, entre 2000 et 1950 ans ^{14}C BP (environ 25 avant notre ère et 45 de notre ère en années calendaires, après calibration). Toutefois, ce ne serait qu'à partir du début de l'époque médiévale, entre 300 et 700, que le Lek aurait accueilli un volume d'eau de plus en plus important lui permettant d'éventuellement devenir l'un des principaux défluents du Rhin. Pour la datation du Lek, cf. H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 107-108, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexe 3, 35, et annexe 4, 2, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 329, H. J. A. Berendsen (1990), 244, A. G. Lange (1990), 16, P. A. Henderikx (1986), 455, H. J. A. Berendsen (1982), 184-185.

Il est à noter que les calibrations des datations radiocarbones en années calendaires – lorsqu'elles n'avaient pas déjà été faites par les auteurs – ont été effectuées grâce au programme de calibration radiocarbone *CalPal* conçu par l'institut de préhistoire et protohistoire de l'Université de Cologne, cf. *Cologne Radiodcarbon Calibration & Paleoclimate Research Package (CalPal)*. Universität zu Köln, Institut für Ur- und Frühgeschichte, Radiocarbon Laboratory, http://www.calpal-online.de/, consulté en mars 2014.

[134] Depuis la période romaine, le niveau de la mer s'est élevé d'environ deux mètres, entraînant un phénomène d'érosion du littoral. On estime que la côte a ainsi reculé de près de 400 m entraînant la disparition du paysage côtier d'époque romaine. Cf. M. van Dinter (2013), D. J. Beets et A. J. F. van der Spek (2000).

[135] E. Stouthamer et H. J. A. Berendsen (2001) identifient pas moins de 34 avulsions – abandon naturel d'un chenal par un bras fluvial qui se déplace et forme un nouveau chenal – dans le delta du Rhin entre 3200 et 1400 cal BP (environ - 1250 à + 550). De même, E. Stouthamer (2001) a analysé la séquence des avulsions du delta rhénan et a pu en établir les causes, soit la montée du niveau de la mer, les mouvements néotectoniques, les changements dans la charge sédimentaire et la décharge fluviale ainsi que l'interférence humaine. Au sujet des avulsions, voir également M. van Dinter (2013), 19, E. Stouthamer, K. M. Cohen et M. J. P. Gouw (2011), B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 333-334, H. J. A. Berendsen (2007), 172-173, B. Makaske, H. J. A. Berendsen et M. H. M. van Ree (2007), H. J. A. Berendsen (2005a), 20-22, H. J. A. Berendsen (2005b), H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002).

sa méthode, défendra ses résultats. Or, il reste que les démonstrations peuvent diverger, que les conclusions peuvent varier et que, en définitive, le non-spécialiste se retrouve naturellement dans l'impossibilité de trancher. Il est bien sûr complètement hors de mes compétences d'historienne de juger la valeur scientifique d'une étude paléoenvironnementale sur une autre; jamais je ne me risquerais à pareille présomption. Je laisse donc ces débats – voire ces querelles – aux spécialistes des sciences de la Terre et de l'Univers et me limiterai ici aux interprétations qui, peut-être conservatrices, semblent éviter l'écueil conjectural. Il est d'ailleurs difficile d'arrimer les reconstructions géomorphologiques du delta du Rhin avec le temps historique des sociétés. De telles reconstructions s'articulent souvent sur des échelles temporelles de plusieurs milliers d'années, ce qui limite – sans évidemment la rendre impossible ou inintéressante – la possibilité d'une confrontation systématique entre les études paléogéographiques et les données historiques. La confrontation est profitable à l'historien, mais il apparaît essentiel de demeurer réaliste quant aux limites qu'elle présente pour l'histoire des sociétés deltaïques antiques.

Consciente du décalage entre temps géologique et temps historique, je peux néanmoins suggérer une cartographie indicative – et plausible – du système hydrographique du delta romain au 1er siècle de notre ère dessinée à partir des données et des cartes géomorphologiques produites par le département de géographie physique de l'Université d'Utrecht. Le travail de paléogéographie n'est donc pas le mien, mais bien celui des spécialiste de l'école d'Utrecht; mon apport cartographique s'est en réalité limité à un effort de synthèse des données géomorphologiques. Les cartes produites par les chercheurs de l'Université d'Utrecht superposent à la fois l'ensemble des structures géologiques du delta et l'ensemble des variations hydrographiques observées pour les différentes périodes géologiques. Leurs contenus s'avèrent souvent chargés et confus pour qui n'est pas familier avec les études géomorphologiques et paléogéographiques. Il m'a donc semblé pertinent et souhaitable de dessiner la carte suivante, épurée des données antérieures et postérieures à l'époque romaine, restreinte aux structures hydrographiques et adaptée aux besoins d'une analyse historique.

Figure 1 : Le delta du Rhin sous Auguste

Cette représentation géographique du delta rhénan au 1er siècle de notre ère – sans bien sûr constituer un portrait indubitable – peut faciliter la compréhension des données diffusées par les études paléoenvironnementales. Elle permet également d'illustrer les certitudes, les théories et les hypothèses présentées par les spécialistes de l'hydrographie fluviale. Partant de la prémisse que le delta antique comportait forcément plusieurs branches – sans quoi il

ne s'agirait pas d'un delta, – l'existence, spécifiquement à l'époque romaine, des différents bras rhénans identifiés par les paléogéographes n'est ainsi pas toujours assurée.

Quelques certitudes hydrographiques : l'Oude Rijn et le Waal

Les sources paléogéographiques et historiques concordent : à l'époque romaine, tout comme aujourd'hui, le Rhin amorçait sa scission deltaïque – ce que les géographes appellent l'apex – légèrement en aval de la ville moderne de Lobith par la division de son cours en deux bras fluviaux, le Nederrijn vers la droite et le Waal vers la gauche. Or, les similitudes s'arrêtent ici puisque, contrairement à la configuration deltaïque actuelle, le Nederrijn ne s'écoulait pas dans le Lek et le Waal n'était pas encore le premier des défluents rhénans. En fait, pendant toute la période romaine, la principale embouchure du Rhin fut celle de l'Oude Rijn – littéralement le « Vieux-Rhin » – qui coulait dans la mer du Nord à la hauteur de la ville actuelle de Katwijk, près de Leiden[136]. Selon l'hydronymie moderne, la trajectoire de ce bras rhénan était alors formée successivement du Nederrijn, du Kromme Rijn – littéralement le « Rhin courbé » – et de l'Oude Rijn. Ce système fluvial – Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn – prit naissance au 6^{e} siècle avant notre ère et occupa vraisemblablement une place prédominante dans la configuration du delta jusqu'à l'époque médiévale[137]. À la fin de l'Antiquité, le Nederrijn subit une bifurcation progressive de son cours vers le sud-ouest qui entraîna la concentration de l'écoulement de ses eaux vers le Lek et lui permit de demeurer un défluent important du delta. À l'inverse, le Kromme Rijn – entre Wijk bij Duurstede et Utrecht – et l'Oude Rijn – en aval d'Utrecht – devinrent quant à eux des cours d'eau chétifs sans véritable effet sur la structure deltaïque. Leur décharge fluviale est encore aujourd'hui pratiquement nulle et présente donc une situation fort contrastante avec l'hydrographie antique. Bien que le couloir Kromme Rijn-Oude Rijn

[136] H. van Londen *et al*. (2008), 13, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 105-106, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 324.

[137] Selon les datations présentées par H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, et généralement reprises par la majorité des auteurs, l'Oude Rijn serait devenu l'une des principales bouches du Rhin à partir du 5^{e} millénaire avant notre ère (~ 5600 ans ^{14}C BP), le Kromme Rijn aurait débuté sa sédimentation à la toute fin du 2^{e} millénaire avant notre ère (~ 3000 ans ^{14}C BP) et le Nederrijn se serait formé au milieu du 7^{e} siècle avant notre ère (~ 2500 ans ^{14}C BP).

demeurât toujours navigable en 780 selon le poète Alcuin[138], sa prééminence fut graduellement menacée au cours du Moyen Âge par l'émergence des bras méridionaux du delta, principalement par le Lek qui gagnait en importance. Les paléogéographes estiment ainsi que l'envasement de l'Oude Rijn commença au 8e siècle de notre ère pour devenir relativement important à partir du 11e siècle. Par la suite, l'obturation du Kromme Rijn en 1122 à proximité de Wijk bij Duurstede dévia définitivement la décharge du Nederrijn vers le Lek, condamnant le Kromme Rijn et l'Oude Rijn à un flot dérisoire qui ne rend aucunement justice à leur prestige passé[139].

De son côté, sans ravir à l'Oude Rijn son statut de principale bouche du delta rhénan à l'époque romaine, le Waal commença également à jouer à cette période un rôle majeur dans la structure hydrographique du delta. En fait, le cours actuel du Waal supérieur – en amont de la ville moderne de Tiel – daterait de l'Âge du fer, les spécialistes signalant une sédimentation fluviale dès la fin du 3e siècle avant notre ère[140]; la course actuelle de cette portion du fleuve suivrait donc approximativement la même trajectoire qu'à l'époque romaine. Une telle adéquation entre itinéraire fluvial antique et moderne ne s'applique toutefois pas pour le Waal inférieur, situé en aval de Tiel, puisque la sédimentation du lit actuel débuta beaucoup plus tard, autour du 5e siècle de notre ère selon les paléogéographes de l'Université d'Utrecht[141]. En fait, il semble que le cours inférieur du Waal suivît plutôt à l'époque romaine une trajectoire parallèle à son parcours actuel, une trajectoire plus septentrionale correspondant approximativement au cours de la Linge dont la sédimentation

---

[138] Alcuin *Carmina IV* (*Poetae Latini Aeui Carolini*, 1, 220-221). Dans ce poème, Alcuin relate le périple d'un navire depuis l'embouchure du Rhin (*ostia Rheni*) jusqu'à Utrecht (*Traiect*), puis Dorestad (*Dorstada*) et finalement Cologne (*Agripina*), un trajet nécessitant donc une navigation sur l'Oude Rijn et le Kromme Rijn.

[139] Cf. H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 110, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 324-330, P. A. Henderikx (1986), 455-456, 503-505, W. H. TeBrake (1985), 211.

[140] 2160 ± 60 ans ^{14}C BP, soit ~ 230 avant notre ère en année calendaire, après calibration. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 16, et surtout H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), 240 et annexe 3, qui précisent également que l'histoire hydrographique du Waal est relativement complexe puisque la portion supérieure du fleuve suit ou croise une multitude d'anciens chenaux fluviaux rendant difficile la datation des échantillonnages.

[141] Autour de 1625 ans ^{14}C BP, cf. H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, H. J. T. Weerts et H. J. A. Berendsen (1995), 207-209, T. E. Törnqvist (1993), 140-141. En fait, les différents échantillonnages réalisés dans le lit du Waal inférieur pour déterminer le début de sa sédimentation ont donné des datations variant entre 1815 et 1600 ans ^{14}C BP. Selon Berendsen et Stouthamer, une datation entre 1655 ± 50 et 1600 ± 50 ans ^{14}C BP – soit entre ~ 397 et 465 de notre ère, après calibration – semble la plus plausible en raison de la fiabilité des échantillonnages y étant associés.

débuta justement à la fin du 3e siècle avant notre ère à l'instar de la portion supérieure du Waal[142]. Ainsi, si l'on accepte les résultats diffusés par les chercheurs d'Utrecht, il est tout à fait possible de dresser un portrait de ce bras du delta à l'époque romaine : empruntant d'abord jusqu'à Tiel une trajectoire semblable à celle de son cours actuel, le Waal romain adoptait ensuite un itinéraire assimilable à celui de la Linge, puis confluait avec la Meuse avant d'atteindre la mer du Nord[143]. Ce ne fut donc qu'à la fin de la période romaine que le cours inférieur de ce bras fluvial, grâce à un phénomène d'avulsion, s'aligna sur sa trajectoire actuelle.

Peu de débats majeurs entourent la localisation des deux principales embouchures du Rhin romain. Rares sont les polémiques portant sur la position centrale de l'Oude Rijn et du Waal dans la configuration deltaïque antique. Aucune étude ne semble contester l'importance du Waal et du couloir Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn dans le paysage du delta rhénan à l'époque romaine. Bien sûr, l'équipe de l'Université d'Utrecht continue d'étudier les chenaux anciens, d'identifier les nombreuses avulsions, de débattre sur la trajectoire exacte des cours fluviaux, mais le portrait d'ensemble de ces deux bras rhénans apparaît plutôt unanime. C'est donc avec suffisamment de certitudes que l'on peut établir les trajectoires romaines du Waal et de l'Oude Rijn. L'histoire hydrographique du delta du Rhin montre cependant que le grand fleuve, au cours des derniers millénaires, ne s'est pas limité à seulement deux défluents. Or – je le rappelle à nouveau, – l'échelle des temps géologiques, formée de très longues séquences chronologiques couvrant plusieurs milliers d'années, est souvent difficile à concilier avec le temps historique, articulé autour d'une déclinaison annuelle et vécu à l'échelle de l'homme. Par conséquent, la chronologie exacte de plusieurs branches deltaïques demeure imprécise historiquement puisque, malgré les

[142] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 16, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4.

[143] S'appuyant sur les propos singuliers de César (cf. *infra*) et sur l'hydrographie moderne, les chercheurs ont longtemps cru que le Waal et la Meuse avaient à l'époque romaine une première confluence en amont, près de Heerewaarden où se trouve le fort St. Andries construit au tournant du 17e siècle. Par exemple, dans un commentaire de son édition du *Bellum Gallicum*, L.-A. Constans (Les Belles Lettres, 1926, p. 104), écrit que « le Waal devait joindre alors ses eaux à celles de la Meuse au fort Saint-André, comme il le faisait encore avant les travaux de 1856 ». En fait, comme le rappelle L.-A. Constans, les deux fleuves eurent bel et bien, avant la construction du canal de St. Andries au milieu du 19e siècle, une confluence dans la région de Heerewaarden où encore aujourd'hui ils coulent à moins de deux kilomètres de distance. Toutefois, si l'on accepte les données paléogéographiques démontrant que le Waal, à l'ouest de Tiel, se matérialisait au nord de sa position actuelle, il semble difficile d'admettre l'existence de cette confluence avant le 4e siècle de notre ère. À ce sujet, voir également *infra*, p. 69-70.

avantages évidents de l'utilisation du radiocarbone, les travaux de datations s'inscrivent généralement dans un dessein géologique et non historique. La multiplication des échantillonnages soumis à la datation radiocarbone offre évidemment des résultats de plus en plus opérationnels pour les historiens. Toutefois, les datations obtenues sont tributaires de la composition des carottes analysées et divergent parfois en fonction du lieu de l'échantillonnage, suscitant de la sorte des résultats variables, voire des désaccords entre les chercheurs. Les cas des bras septentrionaux du delta rhénan illustrent bien cette réalité scientifique.

Thèses et hypothèse au nord du delta : le Vecht, l'IJssel, l'Oer-IJ et la Vlie

L'histoire hydrographique récente du delta du Rhin enseigne que les principales branches du grand fleuve – Waal, Lek, Nederrijn, Oude Rijn – se sont invariablement dirigées vers l'ouest et le sud-ouest, empruntant de la sorte le chemin le plus court vers la mer. En fait, la portion septentrionale du delta n'offre pas de débouchés directs vers la mer, mais oblige un passage à travers un plan d'eau intermédiaire occupant le nord du delta depuis plusieurs millénaires et évoluant au rythme du temps géologique : zone lacustre pendant la période romaine, ce plan d'eau devint un golfe de la mer du Nord – le Zuiderzee – au cours du 13^{e} siècle à la suite de tempêtes maritimes ayant entraîné la destruction des dunes et des digues sur le littoral septentrional[144]. Depuis le début de l'Holocène, il semble que seuls deux bras deltaïques importants aient suivi un parcours vers le nord et la zone lacustre : le Vecht et l'IJssel[145]. Unanimes sur l'existence même de ces deux cours d'eau au cours des derniers millénaires – l'IJssel étant d'ailleurs encore aujourd'hui un fleuve très actif, – les paléogéographes continuent néanmoins de débattre sur leur chronologie et leur activité réelle pendant la période romaine. Alors que le Vecht, beaucoup plus ancien,

[144] La multiplication des tempêtes maritimes au cours du 13^{e} siècle fragilisa progressivement les dunes littorales et ce fut finalement le 14 décembre 1287 qu'eut lieu la rupture finale : la *Sint-Luciavloed* – « inondation de la Sainte-Lucie », – en plus de provoquer la mort de 50 000 à 80 000 personnes, fit pénétrer définitivement les eaux de la mer du Nord dans la région lacustre qui devint de la sorte maritime. Au sujet de la reconversion de la Zuiderzee en lac d'eau douce – l'IJsselmeer – au cours du 20^{e} siècle, cf. *supra*, note 132.

[145] I. J. Bos *et al*. (2009), 356.

suscite des questions quant à sa pérennité *jusqu'aux* siècles romains, l'IJssel alimente plutôt les discussions sur son origine putative *dès* le tournant de notre ère[146].

Le système fluvial du Vecht – démarrant sa course dans la région d'Utrecht à la faveur d'une connexion avec le Kromme Rijn – fut le premier défluent rhénan à suivre une trajectoire septentrionale vers la zone lacustre[147]. Son origine semble remonter au début du 1er millénaire avant notre ère, mais sa chronologie exacte suscite plusieurs questions chez les spécialistes. D'une part, la datation précise de sa connexion avec la structure deltaïque rhénane ne repose pas sur un consensus définitif de la communauté scientifique, laquelle s'accorde néanmoins sur une datation bien antérieure à l'époque romaine[148]. D'autre part, la chronologie du déclin de son cours entraîne des conclusions divergentes qui influencent directement la reconstruction de la configuration du delta romain. En fait, il semble que l'âge d'or du Vecht se soit concentré dans la première moitié du 1er millénaire avant notre ère et qu'à partir du 4e ou du 3e siècle avant notre ère, la réduction de la décharge rhénane destinée au système fluvial du Vecht ait entraîné la diminution de son flot sans néanmoins l'interrompre[149]. Sous la forme d'un chenal plus modeste, le Vecht semble ainsi avoir maintenu son embranchement avec la structure deltaïque du Rhin pendant la période romaine, puis médiévale alors que ce bras rhénan devint aux 10e et 11e siècles une importante voie fluviale pour le commerce[150]. D'ailleurs, on peut se questionner sur la modicité réelle du cours du Vecht à cette époque – et de ce fait également pour la période romaine – puisque, comme l'explique S. Lebecq, le chenal constituait une route commerciale

[146] L'histoire hydrographique de l'IJssel à partir de la fin du Moyen Âge est assez connue; ce sont plutôt l'âge et l'origine de ce bras fluvial qui suscitent depuis un siècle de nombreux débats entre historiens, archéologues, géographes et paléogéologues.

[147] Pour la période géologique récente (Holocène), soit les 10 000 dernières années. Cf. I. J. Bos *et al*. (2009), 371.

[148] Les datations habituellement retenues pour le début de l'activité fluviale du Vecht sont principalement celles proposées par T. E. Törnqvist (1993), 149-150, et reprises par H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, soit 2650 ± 80 ans ^{14}C BP (~ 790 avant notre ère en année calendaire, après calibration) et 2620 ± 50 ans ^{14}C BP (~ 800 avant notre ère). Certaines publications ont même adopté une datation arrondie à 2500 ans ^{14}C BP, soit ~ 650 avant notre ère, par exemple H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 107, et H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 329. Toutefois, dans une étude portant spécifiquement sur la paléogéographie du bassin du Vecht, I. J. Bos *et al*. (2009) ont rejeté la datation traditionnelle, la jugeant trop récente, et ont plutôt proposé une origine du système fluvial du Vecht vers 2970 ans cal BP, soit ~ 1020 avant notre ère. Pour un tableau des principales datations obtenues, cf. I. J. Bos *et al*. (2009), 365.

[149] I. J. Bos *et al*. (2009), 368-372.

[150] I. J. Bos *et al*. (2009), 369-370, J. C. Besteman, J. M. Bos et H. A. Heidinga (1993), P. A. Henderikx (1986), 456.

majeure, navigable, amplement utilisée par les marchands frisons et ayant contribué à la prospérité régionale[151]. Comment un cours d'eau modeste et négligeable aurait-il pu être un rouage si important de l'essor commercial frison au Moyen Âge? Ce fut finalement l'obturation du Kromme Rijn en 1122 qui sonna le glas du Vecht en le privant de la décharge rhénane définitivement déviée vers le Lek. Le Vecht continua néanmoins de fonctionner comme un système local de drainage des territoires voisins[152].

Dans le cas de l'IJssel – pour être plus précise du Gelderse IJssel[153], – les débats portent plutôt sur la datation de sa jonction avec le Nederrijn. Troisième défluent du delta actuel, cette branche du Rhin débute sa course à une dizaine de kilomètres en aval de la fourche initiale rhénane et coule vers le nord sur une centaine de kilomètres avant de se jeter dans l'IJsselmeer. Mais quel était le statut hydrographique de l'IJssel à l'époque romaine? La rivière était-elle déjà active, était-elle déjà un défluent du Rhin? En fait, il semble que pendant la majeure partie de l'Holocène une petite rivière ait coulé dans la future vallée de l'IJssel inférieur, drainant de la sorte l'eau des territoires avoisinants vers la zone lacustre au nord du delta[154]. Le débat scientifique – dans le contexte d'une histoire romaine du delta – porte proprement sur le moment où ce cours d'eau local s'est connecté au système fluvial rhénan entre les villes modernes de Westervoort et Doesburg. Depuis les années 1960, plusieurs séries d'échantillonnages ont été prélevées dans ce secteur et soumises à la datation radiocarbone conventionnelle pour déterminer le début de la sédimentation de la plaine inondable du fleuve. Loin de converger vers une datation consensuelle, les résultats oscillent entre 2000 ± 65 et 1265 ± 45 ans ^{14}C BP, situant ainsi la naissance de l'IJssel supérieur dans une tranche temporelle relativement longue entre le 1er siècle avant notre ère et le 8^{e} siècle de notre ère[155]. Les historiens et les archéologues

[151] S. Lebecq (1983), 124.

[152] I. J. Bos *et al*. (2009), 370. Aujourd'hui, la principale voie hydrographique dans ce secteur est le Amsterdam-Rijnkanaal, un canal artificiel reliant Amsterdam à la ville de Tiel sur le Waal.

[153] Pour ne pas confondre avec l'Hollandse IJssel ou même avec l'Oude IJssel. En raison de l'importance de son activité fluviale, le Gelderse IJssel jouit toutefois d'une certaine prérogative sur l'utilisation usuelle de l'hydronyme simplifié d'IJssel.

[154] Cette petite rivière locale était sans doute alimentée par la Berkel et surtout l'Oude IJssel, actuels affluents de l'IJssel, cf. B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 324, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, W. J. H. Willems (1981), 56, E. A. van de Meene et W. H. Zagwijn (1978).

[155] Pour un tableau complet des échantillonnages prélevés et des datations radiocarbones obtenues, cf. B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 326.

retiennent souvent pour l'IJssel l'âge radiocarbone de 2000 ans BP permettant de faire coïncider l'origine de ce défluent rhénan avec l'entrée de la région dans la sphère romaine[156]. De leur côté, les paléogéographes et autres paléoenvironnementalistes préfèrent généralement la datation radiocarbone de 1720 ans BP obtenue grâce à des échantillonnages plus récents, prélevés au début des années 1990[157]. Or, dans une étude publiée en 2008 et portant spécifiquement sur l'âge et l'origine de l'IJssel, B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk ont remis en question la validité de ces datations en raison des conditions d'échantillonnages et de la précision des techniques utilisées[158]. Rejetant *a priori* les datations radiocarbones classiques, ils réalisèrent de nouveaux échantillonnages dans la portion inférieure du fleuve où aucune datation n'avait encore été effectuée. Grâce à ces nouvelles données jugées plus fiables sur le plan méthodologique[159], ces chercheurs établirent que la sédimentation de la plaine inondable de l'IJssel inférieur avait débuté aux environs du 10^{e} siècle à la suite d'un changement hydrographique majeur en amont qu'ils associent à la connexion entre le système fluvial local de l'IJssel et celui du Rhin[160]. Acceptant un délai limité entre la naissance de la confluence et ses effets sur la sédimentation de la plaine de l'IJssel inférieur, ils réévaluèrent l'ensemble des datations radiocarbones disponibles pour la portion supérieure du fleuve et conclurent que, en considérant à la fois la

[156] Au sujet de l'échantillonnage et de sa datation en 2000 ± 65 ans ^{14}C BP, cf. M. J. Kooistra *et al*. (2006), 39, W. H. J. Willems (1981), 56-61, D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980), J. N. Lanting et W. G. Mook (1977), J. C. Vogel et H. T. Waterbolk (1972), J. N. B. Poelman et P. Harbers (1966).

[157] Au sujet de l'échantillonnage et de sa datation en 1720 ± 25 ans ^{14}C BP, cf. H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001), annexes 3 et 4, T. E. Törnqvist (1993), 150, D. Teunissen (1990). Des âges radiocarbones de 1575 ± 35 ans BP, 1420 ± 30 ans BP et 1265 ± 45 ans BP sont également régulièrement cités pour l'IJssel, cf. B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 325-326.

[158] En fait, B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008) jugent que les échantillons prélevés dans la vallée de l'IJssel supérieur ont subi des altérations naturelles, notamment dues à l'érosion, pouvant expliquer la variabilité des datations radiocarbones obtenues. De plus, ils notent que tous les résultats diffusés sont des datations radiocarbones conventionnelles issues d'échantillons de tourbes, une méthode généralement moins précise que la datation par AMS (*Accelerator mass spectometry*) faite à partir de macrofossiles terrestres.

[159] Les nouvelles datations obtenues ont été jugées supérieures, en termes de fiabilité, aux résultats précédents parce que, d'une part, les auteurs ont employé les techniques de datation par AMS considérées plus précises et, d'autre part, les échantillons utilisés, issus du cours inférieur, étaient moins altérés par des facteurs extérieurs que ceux prélevés dans le cours supérieur, cf. B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 332.

[160] Deux datations par AMS ont été obtenues, soit 1026 ans ^{14}C BP et 1142 ans ^{14}C BP. Le début de la sédimentation de la plaine inondable de l'IJssel inférieur a été provoqué par une hausse de la quantité de sédiments charriés par le fleuve et déposés dans la plaine adjacente lors des crues; une telle augmentation de la charge sédimentaire de l'IJssel fut causée par une hausse de son volume d'eau que Makaske, Maas et van Smeerdijk associent au branchement de la petite rivière locale au système fluvial rhénan à la suite d'une avulsion, cf. B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 327-333.

qualité des conditions d'échantillonnage et la trame temporelle probable, l'échantillon daté de 1420 ± 30 ans ^{14}C BP devait être retenu[161]. Selon cette réinterprétation des datations radiocarbones, la formation entre Westervoort et Doesburg du chenal supérieur de l'IJssel, origine *sine qua non* de la connexion avec le delta rhénan, daterait du début du 7^{e} siècle de notre ère. Par conséquent, si l'on accepte cette démonstration, l'IJssel n'aurait pas constitué un bras deltaïque du Rhin à l'époque romaine[162].

Contrairement aux autres bras deltaïques du Rhin, le Vecht et l'IJssel ont la particularité de se jeter non pas directement dans la mer du Nord, mais bien dans la zone lacustre localisée au nord du delta. Afin de clore ce bref tableau paléogéographique de la région à l'époque romaine, il me semble donc nécessaire d'aborder succinctement l'hydrographie de l'Oer-IJ et de la Vlie, deux anciens chenaux ayant relié la future Zuiderzee avec la mer du Nord. Au début du 3^{e} millénaire avant notre ère s'est créé aux environs des villes d'Haarlem et d'Amsterdam un système estuarien que les géographes nomment Oer-IJ et qui permettait à la fois de drainer la région et d'offrir une sortie maritime à la zone lacustre au nord du Rhin[163]. Découpant alors un paysage de tourbières, l'Oer-IJ débutait sa course au sud du grand lac et adoptait une trajectoire nord-ouest vers la mer. Influencée par les courants marins et le mouvement tributaire des dunes littorales, l'embouchure du chenal se déplaça progressivement vers le nord au cours des siècles jusqu'à se fixer entre les villes modernes de Castricum et d'Egmond au 6^{e} siècle avant notre ère[164]. L'évolution subséquente du cours d'eau est relativement imprécise – à l'échelle du

[161] C'est-à-dire ~ 620 de notre ère en année calendaire, après calibration. Cette datation, obtenue par D. Teunissen, provient de travaux non publiés, ce qui explique sa faible diffusion. Sur le plan méthodologique, B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), 333, soutiennent que l'échantillonnage a été réalisé dans de bonnes conditions de prélèvement, dans une zone non affectée par l'érosion.

[162] Au sujet du canal de Drusus, souvent associé au cours supérieur de l'IJssel, cf. *infra*, p. 363-368.

[163] P. Vos (2008), 83, date l'origine de l'Oer-IJ entre 3000 et 2750 avant notre ère. À cette période, un second système estuarien, légèrement plus au nord, près de la ville moderne de Bergen, offrait une autre ouverture maritime à la zone lacustre. Cet estuaire s'est toutefois refermé vers 2500 avant notre ère. Voir également R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 4. De leur côté, D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003), 135, soutiennent plutôt que le chenal est entré en activité en 2300 avant notre ère.

[164] P. Vos (2008), 83-88, S. Lange, E. A. Besselsen et H. van Londen (2004), 14, D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003), 121, et R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 4. L'embouchure de l'Oer-IJ se déplaça vers le nord, mais non le chenal proprement dit qui connut très peu d'avulsions en raison de la composition du sol de la région, lequel, très riche en limon, maintint le lit et les rives en place. Cf. D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003), 140-141.

temps historique – et sa pérennité jusqu'à l'époque romaine plutôt incertaine. En fait, l'Oer-IJ a aujourd'hui complètement disparu du paysage hydrographique régional : seule subsiste la petite rivière IJ reliant Amsterdam à l'IJsselmeer, un souvenir flou d'une géographie passée. La datation de la fermeture de l'estuaire de l'Oer-IJ – importante dans le cadre d'une histoire romaine de la région – demeure hypothétique. À partir du 1er millénaire avant notre ère, le sort de l'Oer-IJ devint en réalité intimement lié à l'évolution hydrographique du Vecht qui trouvait alors sa finalité maritime via cet émissaire de la zone lacustre. La décharge du Vecht alimentait l'Oer-IJ et le connectait au système deltaïque du Rhin qui y gagnait en quelque sorte une nouvelle embouchure maritime[165]. Conséquemment, la diminution de l'activité fluviale du Vecht au 4e ou 3e siècle avant notre ère – tel qu'il a été expliqué *supra* – eut nécessairement des répercussions directes sur l'écoulement de l'Oer-IJ. Les datations radiocarbones situent le début de l'envasement de son embouchure en 2270 ± 90 cal BP[166] – soit ~ 320 avant notre ère, – un phénomène ainsi en synchronie avec la réduction de la décharge du Vecht. Par ailleurs, entre l'amorce du processus d'envasement et l'obturation complète de l'estuaire, il n'y a souvent qu'un faible pas à franchir sur le plan de la rhétorique scientifique, notamment pour des chercheurs qui appréhendent l'évolution hydrographique à l'échelle du temps géologique. Certes, les données paléoenvironnementales tendent à montrer que l'estuaire de l'Oer-IJ était déjà complètement envasé à l'époque romaine, mais les données historiques poussent plutôt à croire que ce chenal était toujours navigable au tournant de notre ère. Bien que la question de l'occupation du territoire animera plutôt les pages du second chapitre, je trouve essentiel d'anticiper ici légèrement sur mon propos pour confronter aux datations radiocarbones les réponses archéologiques : les fouilles ont permis d'identifier dans la région de la ville moderne de Velsen, sur les rives de l'ancien Oer-IJ, un important *castellum* romain, port militaire de surcroît, construit au 1er siècle de notre ère[167]. Quoi que soutiennent les

[165] Confrontés au développement urbain dans la région d'Amsterdam, les paléogéographes sont incapables d'établir en toute certitude s'il existait une jonction directe entre le Vecht et l'Oer-IJ – le postulat généralement défendu – ou si la confluence se concrétisait indirectement via un courant déterminé dans la zone lacustre. Cf. I. J. Bos *et al*. (2009), 371, P. Vos (2008), 88, D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003), 140, W. H. Zagwijn (1971).

[166] I. J. Bos *et al*. (2009), 356, P. Vos (2008), 91.

[167] Les Romains établirent successivement deux forts militaires – Velsen I et II – correspondant à deux phases d'occupation distinctes sous les empereurs Tibère, d'une part, et Caligula et Claude, d'autre part. Cf. *infra*, p. 191 ainsi que A. Bosman et M. de Weerd (2004) et W. Groenman-van Waateringe (2004).

paléogéographes, il me semble totalement incohérent que les Romains, si pragmatiques, aient obtusément érigé un établissement portuaire stratégique sur les rives d'une rivière envasée et non navigable. Tout en admettant le fait que l'embouchure de l'Oer-IJ ne jouait sans doute plus un rôle influent dans le paysage hydrographique régional, il est toutefois probable que le chenal ait conservé quelque temps une connexion – sans doute petite, mais néanmoins navigable – avec la mer du Nord justifiant pour les Romains la construction d'un port militaire[168]. Par la suite, l'envasement toujours plus oppressant de l'estuaire restreignit sans doute continuellement les possibilités de déplacements navals et, jumelé aux conjonctures politico-militaires, put devenir une cause de l'évacuation du site par l'armée romaine au milieu du 1er siècle. Éphémère, l'ouverture navigable de l'estuaire de l'Oer-IJ n'a donc pas perduré pendant l'Antiquité. En s'appuyant à la fois sur les données archéologiques et paléogéographiques, il est vraisemblable d'affirmer que l'embouchure était définitivement close au tournant du 2e siècle, isolée de la mer par de nouvelles dunes littorales[169].

Le déclin de l'Oer-IJ apparaît également en corrélation avec la formation d'un nouveau chenal d'évacuation au nord de la zone lacustre : le couloir de la Vlie[170]. La communauté scientifique a diffusé très peu de données paléogéographiques portant spécifiquement sur cet exutoire maritime dont l'histoire hydrographique demeure dès lors plutôt approximative. Par un amalgame de phénomènes naturels et d'actions humaines, la géographie de cette région – la province actuelle de Friesland – a été fortement modifiée au cours des siècles, exigeant de la sorte un important effort d'abstraction à qui veut

[168] Cet argumentaire est notamment partagé par H. van Londen *et al*. (2008), 19, S. Lange, E. A. Besselsen et H. van Londen (2004), 19, et A. Bosman et M. de Weerd (2004), 31. Selon P. Vos (2008), 91-93, l'estuaire de l'Oer-IJ ne devait toutefois être navigable qu'à marée haute.

[169] Plusieurs chercheurs adhèrent à l'hypothèse d'un envasement définitif de l'embouchure de l'Oer-IJ à la fin du 1er siècle de notre ère ou au début du 2e siècle, notamment P. Vos (2008), 91-95, H. van Londen *et al*. (2008), 19, S. Lange, E. A. Besselsen et H. van Londen (2004), 52, D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003), 121, et P. Vos et R. W. Brandt (1988), 213-214. Agissant toujours comme système de drainage local, l'Oer-IJ aurait progressivement subi au cours de la période romaine une inversion de son flot : perdant son rôle d'exutoire, le chenal serait ainsi passé du statut de défluent – s'écoulant *hors* de la zone lacustre vers la mer – à celui d'affluent – drainant *vers* la zone lacustre les eaux recueillies dans les terres voisines. Cf. L. L. Therkorn *et al*. (2009), 47, P. Vos (2008), 93.

[170] Ce secteur, bien au-delà de la zone frontalière rhénane, n'a jamais explicitement fait partie de l'Empire romain. Toutefois, la Vlie s'érige comme la sortie maritime la plus septentrionale de la zone lacustre et par conséquent comme partie intégrante d'une configuration hydrographique cohérente. En ce sens, une appréhension juste des représentations gréco-romaines de l'environnement deltaïque ne peut faire fi de cet exutoire frison sous prétexte d'une domination romaine limitée aux bras rhénans méridionaux. Je considère de ce fait essentiel d'inclure la Vlie dans le portrait deltaïque du Rhin romain.

confronter le paysage régional antique à la cartographie moderne. L'érosion graduelle et constante de la côte septentrionale des Pays-Bas au cours de l'Holocène, prémices de la formation de l'archipel des îles frisonnes, a entraîné l'apparition d'un bras de mer – la Vlie – qui, en sectionnant le cordon sableux du littoral, a progressivement atteint la rive du grand lac nord deltaïque. Appuyé par un fort phénomène d'érosion, le chenal de la Vlie serait sans doute apparu en réponse à la fermeture du système estuarien de l'Oer-IJ à partir du 4e siècle avant notre ère alors que la zone lacustre nécessitait une nouvelle sortie maritime[171]. La Vlie se présentait ainsi à l'époque romaine comme l'ultime issue des eaux du Rhin vers la mer du Nord ou plutôt vers la lagune de la Waddenzee qui, localisée entre l'archipel frison et la côte germano-néerlandaise, formait une zone intertidale[172] entre les dunes littorales – archipel d'îles à marée haute – et le continent[173]. Au cours du Moyen-Âge, les tempêtes maritimes successives ont entraîné l'élargissement progressif du couloir de la Vlie jusqu'à la submersion permanente des basses terres adjacentes, provoquant l'élargissement de la lagune de la Waddenzee et surtout la création de la Zuiderzee[174]. Aujourd'hui encore, sur le fond plat de la lagune, on peut distinguer l'ancien chenal de la Vlie – le Vliestroom – qui, vestige d'une hydrographie ancienne, passe entre les îles frisonnes de Vlieland et Terschelling.

*

Ce portrait du delta du Rhin à l'époque romaine est bien sûr général, schématique, simplifié. Il ne vise pas à offrir une cartographie fixe, précise et indubitable du paysage deltaïque ancien tel que le conçoivent les paléogéographes. Il se veut plutôt un outil facilitant la compréhension des représentations gréco-romaines : il permet dès maintenant de positionner géographiquement les principaux bras du delta rhénan et de cerner les chenaux contemporains de la présence romaine dans la région; il permettra au cours des

[171] I. J. Bos *et al*. (2009), 357. En fait, jusqu'à l'époque médiévale, la Vlie constitua le seul exutoire maritime de la zone lacustre, cf. E. P. L. Elias (2006), 7, et E. P. L. Elias et A. J. F. van der Spek (2006), 9.

[172] C'est-à-dire un estran, une zone située entre les marées les plus basses et les marées les plus hautes, formée de bancs de sables, de vasières et de marais salants.

[173] La Waddenzee – mer des Wadden – existe depuis environ 5 000 ans, mais sa superficie et sa profondeur ont évolué au cours des siècles. Encore aujourd'hui, elle est formée majoritairement de zones intertidales submergées cycliquement selon le mouvement des marées. Cf. K. J. M. Philippart et E. G. Epping (2010), W. J. Wolff (2000) et M. C. Galestin (1999-2000), 226-227.

[174] I. J. Bos *et al*. (2009), 357, K. van Gijssel et B. van der Valk (2005), 70. Au sujet de la création de la Zuiderzee, cf. *supra*, note 144.

pages suivantes de confronter le regard qu'ont posé les Anciens sur les confins rhénans, de situer l'occupation humaine dans un espace riparien et d'asseoir l'organisation du territoire dans un environnement naturel intelligible. La représentation cartographique précédemment proposée l'illustre, les explications précédemment fournies le décrivent : le delta du Rhin à l'époque romaine se divisait d'abord en deux bras principaux, soit le couloir Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn qui constituait l'embouchure centrale du delta et le Waal qui confluait avec la Meuse avant de se jeter dans la mer du Nord; du Kromme Rijn émergeait le Vecht, un défluent septentrional coulant dans le grand lac situé au nord du delta; l'IJssel, suivant les dernières recherches, n'était alors qu'une rivière locale qui, sans connexion avec le système fluvial rhénan, ne formait pas encore un bras deltaïque; enfin, la zone lacustre avait d'abord trouvé un premier exutoire maritime en l'Oer-IJ qui, lié à la décharge du Vecht, s'était toutefois refermé dès le 1er siècle de notre ère alors que parallèlement une nouvelle ouverture maritime – la Vlie – s'était formée au nord du grand lac grâce à l'érosion des dunes littorales. Partant de ce portrait purement paléohydrographique, il est maintenant temps de se pencher sur les sources historiques et de confronter les représentations transmises par la littérature gréco-romaine avec cette configuration deltaïque ancienne issue des données paléoenvironnementales.

b. Les prémices césariennes : le delta du Rhin dans le Bellum Gallicum

Les conquêtes militaires menèrent César aux confins de la Gaule et aux extrémités du Rhin, une guerre que le plus connu des généraux romains prit bien soin de rapporter avec précision dans son célèbre *Bellum Gallicum*. Cette œuvre du milieu du 1er siècle avant notre ère offre la première description de l'embouchure du fleuve, c'est-à-dire le plus ancien portrait littéraire aujourd'hui accessible et par le fait même la première allusion à la configuration deltaïque du Rhin. D'une plume concise, César écrit que :

> *ubi Oceano adpropinquauit, in plures defluit partes multis ingentibusque insulis effectis, quarum pars magna a feris barbarisque nationibus incolitur, ex quibus sunt qui piscibus atque ouis auium uiuere existimantur, multisque capitibus in Oceanum influit*[175].

[175] « Lorsque [le Rhin] approche de l'Océan, il s'écoule en plusieurs cours, ce qui forme des îles nombreuses et immenses dont la grande partie est habitée par des nations sauvages et barbares – parmi lesquelles celles

Cette esquisse du delta est certes imprécise, mais réfère néanmoins clairement à une scission du cours fluvial en plusieurs branches distinctes à l'approche de l'Océan – c'est-à-dire la mer du Nord – et témoigne donc du fait que, dès l'époque de César, l'embouchure du Rhin pouvait concrètement être conçue et représentée non pas comme un estuaire atteignant la mer depuis un seul lit, mais bien comme un delta découpé en plusieurs bras fluviaux – *plures partes* – créant des îles nombreuses – *multae insulae* – et coulant dans la mer par de multiples bouches – *multa capita*. De plus, la référence au caractère immense – *ingens* – des îles deltaïques révèle une représentation romaine du delta rhénan en tant qu'espace fluvial vaste, étendu, imposant, dominant de toute évidence le paysage régional. Cette image de l'embouchure du grand fleuve, bien qu'indéniablement présentée comme une structure deltaïque, demeure toutefois approximative. Elle montre une connaissance limitée et sommaire des réalités géographiques régionales. C'est ainsi que le Rhin se séparait en un nombre multiple, certes, mais indéterminé de branches fluviales; c'est ainsi que les îles du delta étaient nombreuses et immenses, mais en vérité méconnues et mystérieuses; c'est ainsi que la région était occupée par des peuples farouches et sauvages, mais pourtant anonymes et postiches. Ce premier portrait du delta du Rhin suggère, me semble-t-il, un regard indirect de César sur l'environnement deltaïque. Son discours, imprécis, ne semble pas avoir été nourri par ses souvenirs personnels. La source de César a donc pu, à juste titre, ne pas être sa propre expérience des lieux, mais bien les observations, voire les rumeurs, rapportées par des témoins oubliés. Ce paragraphe du *Bellum Gallicum* ne s'insère d'ailleurs pas dans une séquence narrative décrivant des actions précises du général romain, mais plutôt dans une digression géographique permettant de décrire ce grand fleuve qui dominait le paysage gallo-germanique et revenait si régulièrement dans le récit césarien. Dans ce sens, il est tout à fait cohérent de penser que César – qui n'a ni conquis, ni tenté de conquérir le delta du Rhin – ne fut pas observateur direct de la situation régionale. Bien sûr, il a sans doute côtoyé la périphérie deltaïque lors des belligérances avec les Ménapes, Éburons et autres peuples gaulois limitrophes. Toutefois, César n'a manifestement pas exploré la région au-delà du Waal et son exposé géographique s'est

qui sont dites vivre de poissons et d'œufs d'oiseaux – puis il coule dans l'Océan par de multiples embouchures » – César *BG* 4.10.

donc sans doute appuyé sur le récit d'informateurs locaux, d'éclaireurs militaires ou de marchands.

Par ailleurs, quelques lignes avant d'asseoir sa description du delta du Rhin, César explique l'hydrographie de la Meuse en utilisant une phrase plutôt confuse :

> *Mosa […] parte quadam ex Rheno recepta, quae appellatur Vacalus, insulamque efficit Batauorum in Oceanum influit neque longius ab Oceano milibus passum LXXX in Rhenum influit*[176].

Cet extrait ne se limite pas à la géographie mosane, mais aborde également la configuration rhénane. En accord avec la paléohydrographie, César dévoile au lecteur l'existence d'une confluence entre les deux fleuves, en fait d'une confluence entre la Meuse et une partie du Rhin – *pars ex Rheno* – qui était appelée Vacalus – *quae appellatur Vacalus* – et qui correspondait en toute logique au Waal. *A priori* révélateur d'une appréhension romaine précise de l'hydrographie du bras méridional du Rhin à l'époque de César, ce passage du *Bellum Gallicum* comporte pourtant de nombreuses incongruités minant la valeur géographique du propos. D'emblée, cette citation apparaît incohérente, car elle contient deux affirmations contradictoires. Le texte indique d'abord que la Meuse reçoit une branche du Rhin appelée Vacalus, forme avec elle l'île des Bataves[177] et se jette dans l'Océan – *Mosa […] parte quadam ex Rheno recepta, quae appellatur Vacalus, insulamque efficit Batauorum in Oceanum influit* – puis il poursuit en précisant qu'à 80 000 pas de l'Océan[178] la Meuse se jette plutôt dans le Rhin – *neque longius ab Oceano milibus passum LXXX in Rhenum influit*. Ainsi construite, la phrase stipule que la Meuse se jette dans l'Océan et, par la suite, dans le Rhin, ce qui est évidemment un non-sens géographique. La présence d'une glose est donc envisageable. Différentes solutions ont été adoptées par les nombreux éditeurs du *Bellum Gallicum* pour corriger la confusion et réduire l'altération du texte original. Pour certains éditeurs[179], la formule *in Oceanum influit* utilisée à la fin de la

[176] « La Meuse […] ayant reçu une certaine partie du Rhin, qui est appelée Vacalus, et formé l'île des Bataves, coule dans l'Océan et pas plus loin qu'à 80 000 pas de l'Océan, coule dans le Rhin » – César *BG* 4.10.

[177] Suivant les descriptions faites par Tacite *Ann*. 2.6, *Hist*. 4.12 et par Pline *NH* 4.15.101, l'île éponyme des Bataves était située au cœur du delta rhénan, entre le chenal Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn, le Waal et la mer du Nord. Cf. *infra*, p. 97-98.

[178] ~ 120 km, un *passus* équivalant environ à 150 cm, cf. J.-L. Lespagnol (2007), 30.

[179] Par exemple, O. Seel (Teubner, 1961), H. J. Edwards (Harvard University Press, 1917), R. du Pontet (Clarendon, 1900), B. Dinter (Teubner, 1876) et F. Dübner (Typographeo Imperali, 1867).

première affirmation serait la glose corruptrice dénaturant le manuscrit. La proposition importune est donc carrément supprimée du texte latin de ces éditions, parfois sans apparat critique expliquant ce choix. Il est vrai qu'exempte de la formule *in Oceanum influit*, la description géographique proposée n'est plus absurde : la Meuse reçoit un bras du Rhin appelé Vacalus, forme l'île des Bataves et, à 80 000 pas de l'Océan, se jette dans (le cours principal) du Rhin. Puis, en toute logique, la suite du chapitre porte sur le Rhin proprement dit et son embouchure en particulier[180]. Or, le retrait des termes *in Oceanum influit* rend certes la description cohérente en soi, mais non soutenable sur le plan géographique. Pire, cette solution élimine une information exacte – la Meuse coule dans la mer – sans offrir d'alternative géographiquement acceptable. Les données paléoenvironnementales l'illustrent clairement, la Meuse avait bel et bien à l'époque romaine une confluence avec un bras rhénan, le Waal. Toutefois, la trajectoire mosane ne se portait pas ensuite vers le cours principal du Rhin – l'Oude Rijn, – mais bien vers la mer comme la formule *in Oceanum influit* le laisse entendre. Un décalage entre la représentation romaine de la géographie régionale et la situation géographique réelle est évidemment tout à fait vraisemblable, voire probable. Il ne faut donc pas sous-estimer cette possibilité. Pourtant, il serait plutôt surprenant qu'un observateur ait pu confondre l'embouchure maritime de la Meuse avec une confluence fluviale. Retirer l'expression *in Oceanum influit* permet à la phrase de faire sens dans une géographie absolue, mais s'éloigne beaucoup trop de la réalité hydrographique régionale. Les termes *in Oceanum influit*, exprimant une exactitude géographique, ne peuvent seuls être la glose recherchée. D'autres éditeurs ont ainsi choisi de conserver l'ensemble du texte en commentant néanmoins son incohérence notoire[181]. En fait, toute cette gymnastique philologique repose sur l'incompatibilité des deux affirmations adjointes. Prises individuellement, elles seraient défendables sur le plan géographique[182]. Confronté à deux assertions contradictoires, le lecteur doit choisir l'une ou l'autre des

[180] Il est intéressant de noter que l'expression *in Oceanum influit* se retrouve de manière identique à la fin du chapitre, quelques lignes plus bas, pour indiquer que le Rhin coulait dans l'Océan. Si l'on accepte la glose, on peut supposer qu'un glossateur a pu reprendre telle quelle la formule utilisée pour le cours du Rhin afin de souligner que la Meuse, elle aussi, coulait dans l'Océan. L'ajout de la proposition *in Oceanum influit* pourrait aussi être interprété, de façon tout à fait hypothétique, comme l'erreur d'un copiste qui, par inattention, aurait retranscrit deux fois la même expression.

[181] Par exemple W. Hering (Teubner, 1987), L.-A. Constans (Les Belles Lettres, 1926), T. Rice Holmes (Clarendon, 1914).

[182] La seconde affirmation sous-entend cependant que la confluence avec le Rhin est l'aboutissement mosan et elle omet conséquemment l'embouchure maritime de la Meuse.

descriptions proposées. L'interprétation de L.-A. Constans, éditeur de César aux Belles Lettres, peut d'ailleurs être citée :

> Les éditeurs ont jusqu'à présent essayé d'atténuer, à grand renfort de corrections, les contradictions que renferme cette phrase. Pour nous il est clair que le texte de César juxtapose deux conceptions géographiques différentes, et qu'il faut sacrifier l'un ou l'autre des deux membres de phrase qui les traduisent. Lequel? Le premier est géographiquement correct, grammaticalement incorrect; pour le second, c'est l'inverse. Donc celui-ci est de César, celui-là est d'un glossateur. En effet, l'exactitude du fond et l'incorrection de la forme dénoncent dans le membre de phrase que nous supprimons une correction marginale. Au contraire, il n'est pas vraisemblable qu'on ait corrigé une affirmation vraie par une fausse, et une erreur géographique n'est pas pour nous surprendre chez César. Il n'y a d'ailleurs pas ici erreur sur les faits, mais sur leur interprétation. César – ou le géographe dont il s'inspire, – a considéré le Waal […] comme étant non pas une dérivation du Rhin, mais le Rhin lui-même […][183].

Pour L.-A. Constans, la glose est ainsi formée par la totalité de la première affirmation. Un glossateur – à une période indéterminée – aurait tenté de corriger l'erreur géographique de César, à savoir qu'un bras du Rhin – le Waal – se jette dans la Meuse et non l'inverse. En fait, le contenu de cette première partie de la description mosane devrait, me semble-t-il, éveiller chez le lecteur averti un scepticisme critique ne se limitant pas à l'incohérence géographique. D'abord, il est plutôt surprenant de constater que cet extrait, pourtant au sujet de la Meuse, offre plus d'informations géographiques détaillées sur le delta rhénan que ne le fait le passage précédemment cité portant spécifiquement sur le Rhin[184]. Alors que la description de la Meuse révèle une toponymie tangible du delta – nommément le Vacalus et l'île des Bataves, – la description du Rhin, elle, demeure très vague : îles nombreuses et immenses, plusieurs bras fluviaux, peuples sauvages. De même, la mention par César de l'île des Bataves, et par extension des Bataves eux-mêmes, a de quoi rendre suspicieux; il s'agit de la seule allusion au peuple des Bataves dans le *Bellum Gallicum*. Il serait assez étonnant que César, si enclin à consigner toutes les tribus rencontrées, ait eu connaissance de l'existence des Bataves sans toutefois les répertorier explicitement. Un constat semblable peut également être fait pour l'utilisation de l'hydronyme Vacalus. Cette dénomination est unique dans les sources julio-claudiennes nous étant parvenues, elle

[183] L.-A. Constans (Les Belles Lettres, 1926, p. 103-104).
[184] Cf. *supra* p. 64 et note 175.

n'existe pas dans les textes des géographes du 1er siècle – Strabon, Pline, Pomponius Mela, etc. – et elle ne réapparaît en fait que 150 ans plus tard dans les écrits de Tacite sous la forme Vahalis[185]. Par conséquent, il me semble raisonnable, bien qu'hypothétique, de voir en ce mot un ajout par un correcteur ultérieur – ayant peut-être lu Tacite – plutôt qu'un hydronyme utilisé par César lui-même et oublié par les auteurs des décennies suivantes. Secondée par l'ensemble de ces arguments, je suis donc encline à adhérer à l'hypothèse défendue par L.-A. Constans et à soutenir que la première partie de la description mosane – *parte quadam ex Rheno recepta, quae appellatur Vacalus, insulamque efficit Batauorum in Oceanum influit* – serait possiblement l'œuvre d'un glossateur.

En définitive, face à ce brouhaha captieux des manuscrits césariens, que peut-on retenir de l'apport de César pour la compréhension de la géographie deltaïque rhénane? Une fois amputé des données potentiellement intruses, le texte retrouve son contenu imprécis et approximatif relaté précédemment : le Rhin se divise en plusieurs parties, forme plusieurs îles immenses, est occupé par plusieurs peuples. À cette représentation générale du delta, César ajoute la mention d'une confluence entre le Rhin et la Meuse, c'est-à-dire entre un bras du Rhin – le Waal – et la Meuse, telle que le confirme la paléogéographie. Cette jonction des deux systèmes fluviaux, explicitement mentionnée à nouveau par l'expression *confluens Mosae et Rheni* quelques chapitres plus loin[186], dévoile en fait la participation du cours mosan à la structure deltaïque rhénane et confirme donc la connaissance romaine de cette configuration commune des deux cours d'eau[187]. Ce portrait est un premier coup d'œil gréco-romain sur le delta du Rhin; ce sont des prémices césariennes mettant en quelque sorte la table pour les auteurs ultérieurs.

---

[185] Tacite *Ann*. 2.6. Cf. *infra*, p. 74-75.

[186] César *BG* 4.15.

[187] Reste la question de la localisation de cette confluence. César fournit des chiffres relativement précis : une distance de 80 000 pas de l'Océan, soit environ 120 km. Tel qu'il a été mentionné précédemment, cf. *supra*, note 143, une confluence existait entre le Waal et la Meuse près de la ville de Heerewaarden et du fort St. Andries pendant l'époque moderne. La distance entre ce point et le littoral de la mer du Nord approchant la centaine de kilomètres à vol d'oiseau, il est tentant de confondre les deux confluences et de croire, comme plusieurs historiens et philologues, que celle-ci correspondait à celle-là. Toutefois, dès le 17e siècle, le géographe allemand P. Clüver (1616), II, 144, soutint que la confluence du fort St. Andries était postérieure à l'époque romaine et, au 19e siècle, E. Desjardins (1876), 122-124, renchérit en arguant qu'elle était même de constitution moderne et qu'il était par conséquent erroné d'y voir la jonction mentionnée par César. Bien que les classicistes aient volontiers par la suite fait correspondre les deux confluences, les données paléogéographiques et géomorphologiques (cf. *supra*, p. 54-55) tendent plutôt aujourd'hui à prouver que P. Clüver et E. Desjardins avaient finalement raison et que la jonction du Waal et de la Meuse à Heerewaarden se développa beaucoup plus tardivement.

c. La construction d'un topos : le delta du Rhin de Strabon à Tacite

L'image diffusée par César d'un Rhin aux multiples cours perdura. Rapidement, les œuvres littéraires reprirent cette représentation environnementale en multipliant les allusions à une embouchure rhénane plurielle. Dès la période julio-claudienne, les auteurs anciens – géographes, poètes, historiens – embrassèrent cette vision du delta et participèrent à sa transmission : c'est ainsi que, par exemple, Strabon rappelle constamment la découpe deltaïque du Rhin en relatant les nombreuses « issues » – ἐκβολαί – du fleuve vers la mer[188]. Rares sont en vérité les textes du 1er siècle de notre ère qui, mentionnant l'embouchure rhénane, font fi de ses multiples sorties maritimes. L'un des seuls cas que j'ai pu répertorier provient des *Res Gestae Diui Augusti* où l'empereur, célébrant les exploits de son Principat, relate la navigation romaine dans la mer du Nord depuis la bouche du Rhin – *ostium Rheni* au singulier – jusqu'au territoire du peuple des Cimbres, soit la péninsule danoise[189]. Cette représentation du grand fleuve à une seule embouchure a bien sûr pu amplement circuler dans la société romaine puisque, suivant C. Nicolet[190], le texte des *Res Gestae* aurait été gravé sur des tables de bronze fixées au mausolée d'Auguste à Rome et, par conséquent, accessible à qui savait lire. Or, il est clair que ce testament politique du premier des empereurs ne visait pas à décrire le paysage conquis, mais bien à magnifier les succès romains. Dans ce sens, l'extrait ici rapporté ne répondait pas à une volonté géographique. Il servait à relater une trajectoire naviguée qui, pour atteindre la mer, passait par une seule bouche du Rhin sans toutefois insinuer qu'il s'agissait de *la seule* bouche rhénane[191]. D'ailleurs, les quelques descriptions géographiques détaillées de la région qu'ont laissées les érudits de l'époque – Strabon, Pomponius Mela, Tacite, Pline, Ptolémée – confirment que les Romains avaient bien discerné l'environnement deltaïque découpant l'embouchure fluviale.

---

[188] Strabon 1.4.3, 4.1.1, 4.3.4, 4.5.1-2, 7.1.3 et 7.2.4. Parallèlement, il est surprenant que Velleius Paterculus, pourtant acteur direct des guerres germaniques menées par Tibère, ne mentionne jamais l'environnement rhénan dans son *Historia Romana*.

[189] Auguste *RG* 26.

[190] C. Nicolet (1988), 29.

[191] Pline utilise également à une reprise l'expression, au singulier, *ostium Rheni* (*NH* 4.23.122). Toutefois, l'intention de Pline dans ce passage n'était pas de représenter de façon réaliste la configuration du delta rhénan – comme il le fait en *NH* 4.15.101, cf. *infra*, p. 77-80 – mais plutôt de fournir un repère géographique pour le calcul empirique des dimensions de l'Europe.

Strabon, Pomponius Mela, Tacite et le delta à deux bras

La rédaction d'une géographie de l'œkoumène l'obligeant, Strabon se devait évidemment de traiter du Rhin, ce rempart fluvial face à la Germanie. Sa *Géographie* nous fournit ainsi le premier portrait quantifiant les bras du Rhin. Citant les propos d'Asinius Pollion, le géographe décrit un Rhin à double bouche – δίστομον – et réfute ceux en énumérant davantage : « φησὶ δὲ καὶ δίστομον εἶναι μεμψάμενος τοὺς πλείω λέγοντας »[192]. Dans un langage somme toute expéditif, le géographe grec octroie clairement deux branches distinctes à l'embouchure rhénane, deux branches que l'on peut sans doute faire concorder avec les deux cours de la fourche deltaïque initiale, soit le Waal et le Nederrijn. Les propos de Strabon soulignent également la confusion de ses contemporains quant à la configuration exacte du delta en sous-entendant l'existence de désaccords sur le nombre des bras rhénans. De ce fait, on comprend que la représentation du delta véhiculée à cette époque dans la société méditerranéenne n'était pas figée, mais plutôt toujours en construction.

Quelques années après Strabon, à son tour soumis aux impératifs d'une description de l'œkoumène, Pomponius Mela présente un nouveau tableau, beaucoup plus élaboré, du delta du Rhin :

> *[…] diu solidus et certo alueo lapsus haud procul a mari huc et illiuc dispergitur, sed ad sinistram amnis etiam tum et donec effluat Rhenus, ad dextram primo angustus et sui similis post ripis longe ac late recedentibus iam non amnis sed ingens lacus ubi campos impleuit Fleuo dicitur, eiusdem nominis insulam amplexus fit iterum arctior iterumque fluuius emittitur*[193].

Beaucoup plus étoffé que les maigres indices offerts jusque-là par César et Strabon, le portrait dressé par Mela figure non seulement le nombre des bras rhénans, mais encore la description de leur cours. Mela identifie d'abord deux bras distincts orientés respectivement vers la gauche – *ad sinistram* – et vers la droite – *ad dextram*. Il est tentant d'y voir à nouveau, comme chez Strabon, la scission rhénane entre le Waal et le Nederrijn qui, pour

[192] « [Asinius] affirme que [le Rhin] a une double bouche, réfutant ceux en énumérant plus » – Strabon 4.3.3.

[193] « […] longtemps entier, s'écoulant dans un lit fixe, [le Rhin] se disperse çà et là non loin de la mer; vers la gauche, le cours est encore le Rhin jusqu'à ce qu'il s'écoule dans la mer; vers la droite, il est d'abord étroit et semblable, puis ses rives s'éloignant en longueur et en largeur, il n'est plus un cours d'eau, mais un immense lac nommé Flevo et recouvrant les plaines; ayant entouré une île du même nom, il devient à nouveau plus étroit et à nouveau un fleuve lorsqu'il sort dans la mer » – Pomponius Mela 3.2.24.

un témoin oculaire, demeurait le premier attribut deltaïque tangible du Rhin. Selon Mela, le bras de gauche maintenait sa structure fluviale jusqu'à l'Océan alors que le bras de droite, d'abord couloir fluvial, s'ouvrait ensuite sur un immense lac nommé Flevo puis retrouvait une forme fluviale pour finalement aboutir dans la mer. D'une part, la représentation du cours senestre, plutôt banale, peut évidemment concorder avec la trajectoire du Waal bien qu'elle omette la confluence mosane. Cette omission géographique – tout comme la simplicité même de la description – peut *a priori* surprendre le lecteur qui note avec quelle précision par la suite Mela dépeint le défluent droit du delta. En fait, l'œuvre de Mela, comme celles de plusieurs de ses contemporains, s'inscrivait dans une velléité glorificatrice des triomphes de Rome[194]. Dans ce sens, le contenu géographique du texte fait écho aux activités militaires romaines qui, dans la première moitié du 1er siècle de notre ère, s'articulaient davantage du côté germanique que du côté gaulois du delta. Par conséquent, l'absence de la mention de la confluence entre la Meuse et le Waal peut trouver réponse dans l'idée que cette caractéristique hydrographique n'ajoutait rien à l'exercice de glorification des victoires de Rome.

D'autre part, la représentation du cours dextre, beaucoup plus détaillée, illustre une configuration environnementale plus complexe où le bras deltaïque suit alternativement un parcours fluvial, lacustre, fluvial à nouveau, puis maritime. Le texte de Mela est le premier à indiquer, conformément aux reconstructions paléogéographiques, l'existence d'un lac dans la portion septentrionale du delta. Mieux encore, le géographe latin révèle le nom de ce lac – Flevo, – une information évidemment impossible à obtenir à partir des seules sciences paléoenvironnementales et qui témoigne d'une appréhension romaine de l'hydronymie régionale. Par ailleurs, Mela stipule clairement que le bras droit du Rhin coulait dans cet immense lac Flevo. Suivant les données paléogéographiques, il semble non seulement sensé, mais inévitable d'associer ce cours fluvial avec le Vecht : la datation radiocarbone ayant démontré la jonction tardive de l'IJssel avec le système deltaïque[195], le Vecht devient le seul défluent rhénan qui, au 1er siècle de notre ère, se jetait dans la zone lacustre.

---

[194] R. Dion (1965), 480-481, fit ainsi l'analyse suivante des objectifs géographiques poursuivis par Mela : « Mela, lorsqu'il traite de régions où les armes romaines se sont illustrées, semble attacher moins de prix à la description géographique proprement dite qu'à l'expression géographique de la gloire de Rome ou, plus précisément, à l'art de faire ressortir la participation des lieux à la gloire des empereurs ».

[195] Du moins selon l'étude de B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008), cf. *supra*, p. 58-60.

En revanche, localiser l'extrémité maritime de ce bras deltaïque, alors que celui-ci redevenait « à nouveau un fleuve » – *iterum fluuius*, – m'apparaît plus incertain. Au tournant de notre ère, la zone lacustre avait deux ouvertures distinctes vers la mer du Nord, soit l'Oer-IJ et la Vlie selon l'hydronymie moderne. Laquelle pourrait correspondre à la géographie de Mela? D'un côté, les données paléoenvironnementales indiquent que l'Oer-IJ était un cours d'eau mineur à cette époque, à l'aube de l'envasement définitif de son estuaire. De l'autre, la situation hydrographique de la Vlie, à la pointe nord du grand lac, positionnait cet exutoire très loin de l'embouchure du Vecht. Il est clair que la localisation de l'île Flevo mentionnée par Mela faciliterait le travail d'interprétation géographique. Or, nous demeurons ici dans le domaine de la conjecture. Sans nécessairement permettre de franchir le stade de l'hypothèse, plusieurs arguments, me semble-t-il, prêchent toutefois en faveur de l'Oer-IJ. Il a précédemment été montré grâce aux données archéologiques que, peut-être modeste, l'Oer-IJ avait sans doute maintenu un cours navigable jusqu'au 1er siècle de notre ère[196]. De plus, la description de Mela met en corrélation directe, voire en interdépendance, les portions ante- et post-lacustres du bras dextre du delta comme si elles constituaient deux tronçons d'un même couloir fluvial. Conséquemment, l'Oer-IJ me semble tout indiqué pour remplir le rôle de « cours inférieur » de cette branche deltaïque puisque, paléo-hydrographiquement, sa destinée fut fortement liée à celle du Vecht et que, historiquement, ses rives furent occupées par l'armée romaine[197]. Parallèlement, il me semble difficile pour un témoin oculaire comme l'étaient les sources des auteurs latins de voir une continuité fluviale entre le cours du Vecht et la lointaine Vlie. À l'autre extrémité du grand lac, est-ce que la Vlie – d'ailleurs plus semblable à un bras de mer qu'à un fleuve – pouvait être appréhendée par un observateur direct comme l'extension du Vecht? Peut-être, mais on peut en douter. Cette hésitation n'empêche cependant pas de synchroniser la description du delta à deux bras de Mela avec la situation paléogéographique : la branche fluviale de gauche se calquait sur un cours du Waal exempt, littérairement, de sa confluence mosane alors que la branche de droite semble avoir suivi le couloir Nederrijn-Kromme Rijn puis le Vecht – si l'on accepte une connexion tardive de l'IJssel au système deltaïque – et,

[196] Cf. *supra*, p. 60-62.

[197] À Velsen, cf. *supra*, p. 61-62 de même que *infra*, p. 191.

possiblement, l'Oer-IJ. Dans cette représentation du delta rhénan est toutefois absente la bouche de l'Oude Rijn que Mela n'a pas su, semble-t-il, différencier du Vecht.

Cette image du Rhin à deux embouchures, déjà véhiculée par Strabon et Pomponius Mela, fut également diffusée par Tacite. Pour ce contemporain de l'empereur Trajan, le delta du grand fleuve se partageait ainsi entre un bras germanique et un bras gaulois :

> *Nam Rhenus uno alueo continuus aut modicas insulas circumueniens apud principium agri Bataui uelut in duos amnis diuiditur, seruatque nomen et uiolentiam cursus, qua Germaniam praeuehitur, donec Oceano misceatur : ad Gallicam ripam latior et placidior adfluens (uerso cognomento Vahalem accolae dicunt), mox id quoque uocabulum mutat Mosa flumine eiusque inmenso ore eundem in Oceanum effunditur*[198].

La manifestation géographique du delta est ici explicite : le Rhin de Tacite se divise en deux fleuves – *in duos amnis diuiditur* – à l'entrée du territoire du peuple batave, sous-entendant de la sorte que cette scission fluviale dessinait une zone insulaire occupée par les Bataves. La naissance du delta est ainsi non seulement décrite – une division du Rhin en deux cours fluviaux, – mais également positionnée dans l'espace – au seuil de l'île des Bataves, c'est-à-dire la région néerlandaise actuelle de la Betuwe. Par sa forme et sa localisation, cette bipartition des eaux rhénanes s'accorde donc encore une fois avec l'apex du delta séparant le Nederrijn et le Waal. Dans un premier temps est évoqué un bras rhénan « germanique », conservant son nom ainsi que sa fougue et longeant la Germanie jusqu'à la mer du Nord, ce qui consiste une description pouvant visiblement correspondre au couloir Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn. Dans un second temps est exposé un bras rhénan « gaulois », large, tranquille, désigné du nom de Vahalis par les habitants locaux et joignant ses eaux à celles de la Meuse avant de se déverser dans la mer par une vaste embouchure, ce qui constitue un parcours fluvial identique à celui du Waal[199]. La confluence entre la

---

[198] « Ainsi le Rhin contenu dans un seul lit et n'entourant que des îles modestes, se divise pour ainsi dire en deux cours au début du territoire batave; il garde son nom et la violence de sa course en longeant la Germanie jusqu'à ce qu'il se joigne à l'Océan; il coule abondamment, plus large et plus tranquille, du côté de la rive gauloise, où les riverains le désignent du surnom de Vahalis, puis change encore sa dénomination pour celle de la Meuse avec laquelle il se déverse dans l'Océan par une immense embouchure commune » – Tacite *Ann*. 2.6.

[199] L'opposition chez Tacite entre la violence du bras germanique et la quiétude du bras gaulois ne doit pas nécessairement être comprise comme un miroir du régime hydrographique du delta. Selon R. Poignault (2001), 435, il s'agirait d'une analogie imaginée par l'historien latin pour opposer l'agressivité des Germains à la placidité des Gaulois au 1er siècle de notre ère. D'ailleurs, dans ses *Historiae*, Tacite mentionne que la pente du lit du Rhin entraînait plutôt de façon naturelle la majorité des eaux fluviales vers

Meuse et le Waal de même que leur sortie maritime commune furent d'ailleurs le théâtre d'une bataille navale dans le récit tacitéen de la révolte batave alors que les protagonistes s'affrontèrent dans cette espace où se rencontraient les eaux mosanes, rhénanes et océaniques : « *Spatium uelut aequoris electum, quo Mosae fluminis os amnem Rhenum Oceano adfundit* »[200]. Dans ce portrait hydrographique, la confluence entre les deux fleuves est localisée à proximité de leur embouchure commune, laquelle, en raison de l'utilisation de la formule *spatium aequoris*, apparaît plus semblable à un bras de mer qu'à une simple bouche fluviale et, par conséquent, semble conforme aux reconstitutions paléogéographiques.

Confrontée aux propos de Pomponius Mela, la représentation tacitéenne du delta du Rhin se révèle toutefois incomplète; du bras rhénan septentrional intégrant à l'architecture deltaïque le grand lac Flevo, Tacite ne dit mot. Or, l'historien latin connaissait bel et bien l'existence de cette zone lacustre qu'il signale brièvement à trois reprises dans son œuvre. Par deux fois Tacite relate ainsi la navigation de la flotte du général romain Germanicus par les lacs – *per lacus* – depuis la région de l'embouchure rhénane jusqu'à la mer[201], la seconde allusion se retrouvant d'ailleurs deux chapitres après la description tacitéenne du delta précédemment citée. De même, dans son ouvrage ethnographique sur les populations germaniques, Tacite traite du territoire du peuple frison – soit approximativement les actuelles provinces néerlandaises de Noord-Holland et de Friesland – et y dépeint des contrées qui, bordées par le Rhin et l'Océan, encerclaient d'immenses lacs – *ambiunt inmensos lacus* – sur lesquels naviguèrent les flottes romaines[202]. La mention par l'historien latin de lacs dans la région de l'embouchure du Rhin est donc sans équivoque. Comment alors expliquer l'absence de cette zone lacustre dans la description tacitéenne du delta rhénan? Il faut bien sûr se rappeler que les *Annales* de Tacite ne visaient pas à produire un ouvrage de nature géographique comme ceux de Strabon ou Pomponius Mela, mais bien une narration historique. La description du delta transmise par Tacite et citée *supra* s'inscrit

---

le cours gaulois au détriment du cours germanique : « *[…] Rhenumque prono alueo in Gallicam ruentem […]* » – Tacite *Hist*. 5.19.

[200] « Fut choisie l'étendue de mer, où la bouche du cours de la Meuse déverse le cours du Rhin dans l'Océan » – Tacite *Hist*. 5.23.

[201] Tacite *Ann*. 1.60, Tacite *Ann*. 2.8.

[202] « *Utraeque nationes usque ad Oceanum Rheno praetexuntur, ambiuntque inmensos insuper lacus et Romanis classibus nauigatos* » – Tacite *Germ*. 34. Voir également Tacite *Ann*. 13.54 au sujet des lacs à proximité du territoire frison.

ainsi dans le récit des campagnes germaniques du général romain Germanicus. Dans ce sens, l'ambition littéraire poursuivie par Tacite n'est pas une description de la géographie régionale. Le portrait deltaïque proposé sert uniquement de parenthèse géographique pour situer spatialement les évènements militaires racontés, soit le rassemblement de la flotte romaine à l'aube d'une expédition maritime vers la Germanie. Le dessein de Tacite n'étant donc pas une présentation de la configuration globale de la structure deltaïque, il n'est pas surprenant que la description se limite à la portion méridionale du delta où étaient stationnés les navires de l'Empire. Ce n'est finalement que deux chapitres plus loin, alors que la séquence des évènements militaires mène Germanicus à naviguer vers le nord et la mer, que Tacite fait finalement allusion à la zone lacustre qu'empruntent les bateaux du général romain entre le Rhin et l'Océan[203].

Par ailleurs, Tacite ajoute une autre pièce au casse-tête que constitue la reconstruction de la représentation ancienne du delta du Rhin. Dans ses *Historiae*, lors de son récit de la révolte batave clairement localisée dans la région deltaïque rhénane, l'historien latin mentionne que les négociations de paix entre les protagonistes eurent lieu sur un pont du fleuve Nabalia – *flumen Nabalia* –[204], un hydronyme totalement inédit et unique dans les sources anciennes. Or, le manuscrit des *Historiae* s'interrompt prématurément précisément au chapitre référent au Nabalia, et ce, sans fournir de renseignements géographiques supplémentaires sur ce cours fluvial. La seule véritable piste offerte par la littérature gréco-latine se trouve chez le géographe Ptolémée qui signale une ville appelée Navalia – Ναυάλια – près de ce qu'il nomme la bouche orientale du Rhin[205], ce qui permet de supposer que le fleuve du même nom devait être lié au système deltaïque rhénan. Des générations d'historiens et de philologues ont tenté en vain d'identifier ce Nabalia, unique dans la littérature latine[206]. Or, tout rapprochement entre ce fleuve tacitéen et une (paléo)

[203] En fait, la zone lacustre n'est pas toujours traitée, voire considérée, comme corrélative de l'environnement deltaïque rhénan. Par exemple, Dion Cassius, qui ne fait pourtant aucune allusion directe à la multiplicité des bouches rhénanes ou à la configuration deltaïque du grand fleuve, précise clairement que le Rhin menait à l'Océan par un lac – διὰ τῆς λίμνης – cf. Dion Cassius 54.32.

[204] Tacite *Hist*. 5.26.

[205] Ptolémée *Géo*. 2.11.13. En fait, Ptolémée ne dit pas explicitement que la ville de Navalia était à l'embouchure du Rhin, mais les coordonnées cartographiques des deux lieux sont pratiquement identiques. Pour la bouche orientale du Rhin chez Ptolémée, cf. *infra*, p. 80-82.

[206] À ce sujet, voir les commentaires de J. Hellegouarc'h dans son édition de Tacite (Les Belles Lettres, 1992, p. 208, note 1).

rivière de la région n'est en fait que pure conjecture : le tableau hydrographique des Pays-Bas antiques ne se limitait évidemment pas aux grandes branches deltaïques, mais incluait également une multitude de cours d'eau secondaires segmentant le territoire. Le *flumen Nabalia* pourrait en fait correspondre à n'importe laquelle de ces rivières, la rupture du texte des *Historiae* n'offrant pas d'indices supplémentaires quant à sa localisation. La mention du Nabalia par Tacite permet uniquement de constater que d'autres rivières existaient dans la région, d'autres rivières dont l'hydronymie était connue des Romains.

L'observateur et le cartographe : l'apport de Pline l'Ancien et de Ptolémée

À ces représentations du delta rhénan à deux bras véhiculées par Strabon, Mela et Tacite s'opposent les descriptions de Pline l'Ancien et de Ptolémée où la structure deltaïque du Rhin s'articule autour de trois embouchures. Le témoignage de Pline est particulièrement éloquent; sa *Naturalis Historia* nous a légué un contenu encyclopédique unique dans le corpus gréco-latin et exceptionnel par la qualité de son propos. C'est ainsi que l'encyclopédiste latin, observateur direct des réalités régionales sur la frontière rhénane[207], offre aux lecteurs modernes la description ancienne la plus précise et la plus détaillée de la configuration du delta rhénan :

> *In Rheno autem ipso, prope C in longitudinem, nobilissima Batauorum insula et Cannenefatium et aliae Frisiorum, Chaucorum, Frisiauonum, Sturiorum, Marsaciorum, quae sternuntur inter Helinium ac Fleuum. ita appellantur ostia, in quae effusus Rhenus a septentrione in lacus, ab occidente in amnem Mosam se spargit, medio inter haec ore modicum suo custodiens alueum*[208].

La formation deltaïque de l'embouchure du Rhin ne fait ici aucun doute. Pline cerne clairement trois branches fluviales découpant le territoire régional en de multiples îles

[207] Pline servit en Germanie au milieu du 1er siècle de notre ère : outre son témoignage personnel sur son séjour dans l'armée rhénane, une pièce décorative d'un harnais de cheval portant la mention *Plinio praef(ecto) eq(uitum)* (CIL XIII 10026, 22) a été retrouvée au camp militaire de Castra Vetera, près de la ville moderne de Xanten, et pourrait référer au célèbre auteur de la *Naturalis Historia*, cf. I. Jenkins (1985).

[208] « Dans le Rhin même, sur une longueur d'environ 100 milles, se trouve la très célèbre île des Bataves et des Canninéfates de même que d'autres îles des Frisons, des Chauques, des *Frisiauones*, des *Sturii* et des *Marsacii*, lesquelles s'étendent entre l'Helinium et le Flevum. Ainsi sont appelées les embouchures dans lesquelles le Rhin, dispersé, se jette vers le nord dans un lac, vers l'occident dans le cours de la Meuse et entre celles-ci, par une bouche du milieu, au lit modeste, conservant son nom » – Pline *NH* 4.15.101.

occupées par différents peuples, notamment les Bataves déjà évoqués par Tacite. Or, cette représentation du delta rhénan frappe par son adéquation avec les données paléogéographiques. Pline cantonne explicitement l'environnement deltaïque entre ce qu'il nomme l'Helinium et le Flevum. D'une part, il indique que l'Helinium coulait vers l'ouest dans le cours de la Meuse – *ab occidente in amnem Mosam*, – ce qui constitue un parcours évidemment assimilable à celui du Waal. D'autre part, il explique que le Flevum se dirigeait vers le nord dans une zone de lacs – *a septentrione in lacus*, – un itinéraire qui suivait vraisemblablement la trajectoire du Nederrijn-Kromme Rijn puis sans doute du Vecht qui se jetait dans la zone lacustre justement nommée « lac Flevo » par Mela. Entre ces deux bras périphériques, Pline ajoute un troisième défluent, plus modeste, conservant le nom de Rhin et pouvant facilement être associé à l'Oude Rijn qui, longtemps principale bouche du grand fleuve, perdait lentement sa prééminence au profit des chenaux méridionaux. Précisant davantage le portrait de la zone lacustre au nord du delta dans le livre 16 de sa *Naturalis Historia*, Pline y spécifie que la région comportait en fait deux lacs – *duo lacus* – où avait navigué la flotte romaine[209]. Cet extrait offre d'ailleurs la seule mention du nombre de ces lacs deltaïques maintes fois signalés par les Anciens. La description par Pline du delta du Rhin fournit donc au lecteur une appréhension relativement juste de la géographie régionale. Elle permet également de préciser l'hydronymie locale avec une rigueur nouvelle; Pline est le premier parmi les auteurs nous étant connus à utiliser les dénominations d'Helinium et de Flevum pour identifier les bras périphériques rhénans. En fait, l'Helinium de Pline correspond vraisemblablement au Vahalis de Tacite. Il est toutefois étonnant de constater que les deux auteurs ont utilisé une dénomination différente pour qualifier ce que les géographes modernes nomment le Waal puisque Tacite, de son propre aveu, puisa plusieurs de ses renseignements chez l'encyclopédiste, citant notamment l'ouvrage (perdu) de Pline sur les guerres

[209] Pline *NH* 16.2.5. En fait, Pline ne localise pas avec précision ces deux lacs et ne les associe pas directement avec le système deltaïque rhénan dont la description apparaît plutôt dans le livre 4 de la *Naturalis Historia*. Toutefois, le contexte environnemental dans lequel il positionne ces lacs semble tout à fait correspondre à celui de la zone lacustre du delta. Dans cet extrait, le seul indice géographique expressément fourni par Pline pour situer ces deux lacs est leur proximité avec le territoire du peuple côtier des Chauques; une telle contiguïté signifie que l'espace lacustre cité se trouvait au nord de la Germanie, près de la mer du Nord. Pline mentionne à une seule autre reprise la présence de lacs en Germanie : lors de sa description du delta rhénan précédemment citée où il souligne que le Flevum se jette dans des lacs. Par conséquent, il semble à la fois légitime et cohérent d'associer ces deux lacs navigables à la zone lacustre nord deltaïque déjà mentionnée de même qu'au lac Flevo signalé par Pomponius Mela.

germaniques[210]. Tacite avait donc lu l'œuvre de Pline. Pourquoi alors aurait-il adopté une hydronymie divergente de son prédécesseur qu'il savait observateur direct des réalités régionales? On peut bien sûr penser que les deux appellations étaient utilisées par des locuteurs distincts : romains / indigènes ou encore celtiques / germaniques[211]. Or, les lecteurs modernes tiennent habituellement pour acquis que l'Helinium et le Flevum désignaient les deux bras du delta rhénan. Toutefois, ce n'est pas ce qu'écrit Pline : le texte de la *Naturalis Historia* indique que l'Helinium et le Flevum étaient les noms donnés aux bouches – *ostia* – du Rhin et non les dénominations données aux cours fluviaux proprement dits[212]. Dans ce sens, les hydronymes proposés par Pline et par Tacite n'apparaitraient plus discordants, mais complémentaires : le Vahalis de Tacite serait le bras fluvial joignant ses eaux à la Meuse et se jetant dans la mer par une vaste ouverture maritime – *spatium aequoris* – que Pline nommait l'Helinium.

C'est ainsi que non seulement le portrait plinien des embouchures rhénanes réunit et complète l'ensemble des traits hydrographiques déjà mentionnés par Strabon, Mela et Tacite, mais il correspond aussi intégralement à la configuration deltaïque ancienne que proposent les paléogéographes. Seuls les exutoires maritimes de la zone lacustre – nommément l'Oer-IJ et la Vlie – sont absents de la représentation plinienne. Ce qui à première vue pourrait apparaître comme une lacune géographique n'en est peut-être pas une : tel qu'il a déjà été souligné, Pline servit dans l'armée rhénane au milieu du 1er siècle de notre ère et son exposé s'appuie par conséquent sur son expérience directe de la géographie régionale. Il est donc possible que l'estuaire de l'Oer-IJ ne fût déjà plus navigable à cette période et qu'il ait été incongru pour Pline d'y localiser la continuité du Flevum. Par ailleurs, la sortie maritime de la Vlie, par son éloignement du système fluvial du Vecht – le Flevum plinien, – a pu ne pas être perçue par le témoin oculaire qu'était Pline comme une partie intégrante ou comme une continuité de la structure deltaïque rhénane.

---

[210] Tacite *Ann*. 1.69.

[211] On trouve plusieurs hypothèses chez les linguistes quant à l'origine du terme Helinium, certains y voyant un mot d'origine celtique, d'autres un mot d'origine germanique. À ce sujet, voir entre autres D. Stifter (2012), 530-531, P. Sims-Williams (2006), 178-182, P. Schrijver (1995b), 37-39.

[212] Il est d'ailleurs possible, quoiqu'hypothétique, que les appellations Helinium et Flevum réfèrent également à des agglomérations situées aux extrémités de ces deux embouchures rhénanes comme le laisse sous-entendre la mention par Tacite *Ann*. 72-73 d'un camp miliaire romain nommé Flevum et par la Table de Peutinger d'une agglomération deltaïque nommée Flenio (ou Elenio?). Cf. *infra*, note 654.

D'ailleurs, l'auteur de la *Naturalis Historia* connaissait bien la zone lacustre au nord du delta puisqu'il participa personnellement à une expédition maritime dans cette région où il put observer lui-même les contrées du Nord et leurs populations[213]. Si l'exutoire de la Vlie lui avait paru intimement lié à la dynamique du delta en général et à l'écoulement du Flevum en particulier, Pline l'aurait sans doute spécifié. Or, cela ne signifie pas que Pline ignorait l'existence d'une ouverture maritime au nord du grand lac, mais simplement qu'il ne l'incorporait pas dans la configuration deltaïque rhénane. En fait, sans la mentionner explicitement, l'encyclopédiste sous-entend l'existence dans la zone lacustre d'une sortie septentrionale vers la mer et le littoral océanique – selon toute vraisemblance la Vlie – alors que, narrant l'expédition maritime à laquelle il avait pris part, il évoque un déplacement des navires romains entre les lacs deltaïques et la côte nord germanique[214]. En somme, pour Pline, le delta du Rhin avait donc trois embouchures, soit deux sorties maritimes et une lacustre. Bien qu'il y ait lui-même navigué, l'exutoire septentrional du grand lac Flevo – la Vlie – ne faisait ainsi pas partie de sa représentation de l'environnement deltaïque rhénan.

En diffusant la conception d'un delta à trois branches, jusqu'à preuve du contraire inédite chez ses prédécesseurs, Pline ne fit toutefois pas cavalier seul parmi la courte liste des érudits gréco-romains ayant décrit et quantifié les bouches rhénanes. Au début du 2e siècle, l'astronome Ptolémée, auteur d'un véritable manuel de cartographie de l'œkoumène, identifia – ou plutôt localisa – trois sorties maritimes au cours du Rhin. Or, tel qu'il a déjà été brièvement mentionné[215], le texte de Ptolémée ne se présente pas comme une géographie littéraire, mais bien comme un traité de science antique. Il diffère ainsi grandement des œuvres précédemment citées et mérite en ce sens qu'on s'intéresse à la nature de son propos[216]. Alors que les écrits de Strabon, Mela, Tacite et Pline concrétisent des intentions nettement littéraires et narratives visant une diffusion pour un public élargi, ceux de Ptolémée répondent à une logique purement « scientifique » et constituent un traité

[213] Pline *NH* 16.1.2.

[214] Pline *NH* 16.2.5. Une telle référence à un cours navigable reliant la zone lacustre à la mer et pouvant être assimilé à la Vlie se retrouve également chez Tacite *Ann*. 1.70 où l'historien fait mention du retour de la flotte de Germanicus depuis la mer vers le lac par un fleuve – *amnis* – localisé entre l'Ems et le Rhin. Sur la présence dans cet extrait d'une glose concernant l'hydronyme de ce fleuve, cf. C. O. Brink (1952).

[215] Cf. *supra*, p. 42.

[216] Au sujet du traité géographique de Ptolémée, voir principalement P. Gauthier Dalché (2009) qui s'est intéressé à la réception de l'œuvre jusqu'au 16e siècle. Aussi, cf. A. Berthelot (1935) qui traite spécifiquement de la conception de la Germanie chez Ptolémée.

technique s'adressant donc à un lectorat restreint, érudit de surcroît. L'astronome ne propose ainsi aucune description géographique du delta, mais liste plutôt une série de coordonnées spatiales afin de cartographier de multiples lieux, dont les trois bouches rhénanes[217] :

'Ρήνου ποταμοῦ τὸ δυσμικὸν στόμα	κς΄∠΄΄δ΄΄	νγ΄ γ΄΄
τὸ μέσον στόμα τοῦ ποταμοῦ	κζ΄	νγ΄ ς΄΄
τὸ ἀνατολικὸν στόμα τοῦ ποταμοῦ	κζ΄ γ΄΄	νδ΄

L'aridité du texte de Ptolémée a certes pu limiter sa diffusion, mais son contenu offre un apport significatif à notre compréhension du savoir géographique antique. Le texte fournit clairement trois séries de coordonnées correspondant à chacune des embouchures du Rhin, soit les bouches occidentale – δυσμικόν – médiane – μέσον – et orientale – ἀνατολικόν. Ptolémée ne distingue pas de nomenclatures particulières pour chacun des défluents rhénans, mais le rapprochement avec la configuration deltaïque décrite par Pline est évident : les trois embouchures mentionnées par Ptolémée correspondent sans nul doute dans la dénomination plinienne à l'Helinium, au cours central conservant le nom de Rhin et au Flevum respectivement. En revanche, l'adéquation n'est pas toujours limpide entre l'hydrographie deltaïque de Ptolémée et les reconstructions paléogéographiques de la région. D'une part, la mention de la bouche orientale du Rhin, ainsi désincarnée de sa réalité fluviale, banalise la structure effective et complexe du delta, notamment en négligeant la zone lacustre maintes fois mentionnée. Dans l'ensemble de son ouvrage, Ptolémée ne fait aucune allusion aux cours fluviaux proprement dits et, par la même occasion, aux lacs deltaïques. Son propos se limite à la localisation géographique des embouchures – et des sources – des différents fleuves. Les coordonnées fournies par Ptolémée, exemptes de contenu descriptif, permettent uniquement d'établir que la bouche rhénane orientale aboutit directement dans la mer contrairement à la description plinienne où le Flevum offre plutôt une sortie lacustre au Rhin. Conséquemment, il est révélateur de plutôt confronter la situation de l'embouchure orientale du delta de l'astronome à la représentation deltaïque de Pomponius Mela où le bras droit du fleuve, alternant entre les

[217] « la bouche occidentale du fleuve Rhin 26 3/4 53 1/3 »
« la bouche médiane du fleuve 27 53 1/6 »
« la bouche orientale du fleuve 27 1/3 54 »
– Ptolémée *Géo*. 2.9.1. Voir également *infra*, figures 5 et 6, p. 335 et 336, la carte obtenue de la région deltaïque grâce aux coordonnées géographiques de Ptolémée.

formes fluviale et lacustre, trouve possiblement son exutoire maritime via l'ancien chenal de l'Oer-IJ. En fait, les coordonnées géographiques retranscrites par Ptolémée positionnent la bouche orientale du Rhin légèrement au nord-est des deux autres embouchures rhénanes, reflet honnête de la localisation de l'estuaire de l'Oer-IJ. Cette ouverture maritime était certes envasée au 2e siècle de notre ère, mais Ptolémée ne fut pas témoin direct des réalités régionales et ses données étaient issues de sources antérieures. Associer cette bouche orientale du Rhin avec l'Oer-IJ me semble donc tout à fait plausible.

D'autre part, l'ouvrage de Ptolémée fait complètement fi de la confluence entre la Meuse et le Rhin ou plutôt entre la Meuse et ce qui est surnommée la bouche occidentale du Rhin : l'auteur grec identifie de façon distincte les embouchures des deux fleuves – les coordonnées de la bouche de la Meuse étant listées quelques lignes avant celles du Rhin – et construit ainsi l'image de deux cours d'eau complètement indépendants. De plus, lorsqu'on se donne la peine de tenter l'exercice cartographique proposé par l'astronome, on constate non seulement l'absence de confluence entre les deux fleuves, mais encore la distance considérable – deux degrés – entre leurs embouchures, rendant de la sorte carrément impossible toute conjonction entre les deux systèmes fluviaux. Ces décalages avec la paléogéographie ne réduisent toutefois pas la valeur et la singularité du témoignage de Ptolémée qui permet de toute évidence au chercheur moderne d'apprécier l'étendue des connaissances géographiques régionales à l'époque romaine et de mesurer la capacité des Anciens à cartographier le secteur du delta rhénan. Sachant que Ptolémée, un savant et non un explorateur, a utilisé les données des géographes antérieurs, notamment Marinus de Tyr qu'il cite amplement, on peut légitimement supposer que la représentation du delta rhénan à trois branches n'était pas l'apanage uniquement de Pline et Ptolémée et qu'elle circula parmi l'élite gréco-romaine. La triple embouchure rhénane fut également reprise et diffusée par la cartographie médiévale et moderne alors que les érudits byzantins, puis italiens reproduisirent souvent la carte de l'œkoumène d'après les instructions de Ptolémée[218].

Par ailleurs, la mention des trois bouches deltaïques n'est pas l'unique raison qui rend particulièrement intéressants pour la présente problématique les écrits de Ptolémée. Afin de permettre au lecteur éventuel de dessiner la carte de l'œkoumène – dans le cas qui

[218] Cf. P. Gauthier Dalché (2009).

nous concerne, la carte du littoral de la Germanie, – le traité cartographique énumère d'ouest en est les embouchures fluviales et les agglomérations qui, une fois reliées, permettront d'esquisser la côte maritime. C'est ainsi qu'après les bouches du Rhin – Μετὰ τὰς τοῦ ‘Ρήνου ποταμοῦ ἐκβολὰς – et avant celles de l'Ems – Ἀμισίου ποταμοῦ ἐκβολαί – Ptolémée localise l'embouchure de l'Οὐίδρος[219], latinisé en Vidrus par les humanistes du 15e siècle[220]. Or, la succession géographique des fleuves de Germanie qui est habituellement admise et reprise à la fois par les auteurs anciens et les historiens modernes – suivant la séquence Rhin (*Rhenus*), Ems (*Amisia*), Weser (*Visurgis*), Elbe (*Albis*)[221] – n'inclut pas ce *Vidrus inter Rhenum Amisiamque*. Ptolémée est en réalité le seul auteur ancien à mentionner ce Vidrus[222]. Quel était ce fleuve localisé entre le Rhin et l'Ems dont l'embouchure est positionnée par l'astronome légèrement au nord de la bouche rhénane orientale? Il me semble clair que ce cours d'eau doit être considéré en relation avec la zone lacustre au nord du delta : confrontée aux descriptions deltaïques proposées par Pline et par Pomponius Mela, la localisation de l'embouchure du Vidrus suggère que son cours était à proximité du grand lac ou même issu de ce lac. Je suis donc très tentée d'y voir le chenal de la Vlie. Selon les reconstitutions paléogéographiques, la Vlie constituait à l'époque romaine la principale ouverture maritime sur le cordon littoral frison : les spécialistes du paléoenvironnement confirment l'existence au début de notre ère de ce couloir reliant la mer et la zone lacustre[223]. Toutefois, ce n'est *a priori* que beaucoup plus tardivement, à l'époque médiévale, que son nom fut finalement mentionné par les sources textuelles. La *Lex Frisionum*, rédigée à l'époque carolingienne et codifiant les lois de la Grande Frise, nomme ainsi régulièrement la Fli qui agissait comme limite fluviale entre deux régions assujetties au code de lois frison. Évidemment, pour les Frisons du Haut Moyen Âge, la Vlie était située au cœur de

[219] Ptolémée *Géo*. 2.11.1.

[220] Cf. Conrad Celtis *Quatt. lib. amorum sec. quatt. lat. Germ.* 1.12.83, 3.12.69 et 4.2.9 (Teubner, p. 25, 70 et 77), Conrad Celtis, *De situ et moribus Norimbergae* (Teubner, p. 68, lig. 125), Antonius Bonfinius *Rerum Ungaricum decades* 1.1.5.190-191 (Teubner, p. 115, lig. 15-18).

[221] Par exemple, Pline *NH* 4.14.100, Pomponius Mela 3.3.29-30 et Strabon 7.1.3.

[222] En réalité, parmi les textes nous étant parvenus, on retrouve la mention du Vidrus chez un seul autre auteur ancien, soit le géographe et navigateur Marcien d'Héraclée qui rédigea une *Description de la mer extérieure* – Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης – possiblement au 5e siècle. Or, il semble clair que le passage mentionnant le Vidrus (Marcien 2.32) a pour source directe le traité de Ptolémée, car Marcien y utilise non seulement les mêmes toponymes et hydronymes que son prédécesseur, mais encore il les introduit selon une séquence identique. Une telle similitude est significative puisque plusieurs de ces nomenclatures sont totalement inusitées dans la littérature ancienne et ne se retrouvent chez aucun autre auteur.

[223] Cf. *supra*, p. 62-63.

leur territoire plutôt qu'aux limites de l'œkoumène gréco-romain, ce qui rendait sans aucun doute plus probante la nécessité de nommer ce cours d'eau. Mais les Romains connaissaient bien l'Ems et même la Weser; on aurait donc pu s'attendre à ce que la Vlie apparût plus systématiquement dans les descriptions de la région. Comme il a été montré précédemment[224], Pline et Tacite firent pourtant allusion à cette sortie maritime, distincte du système deltaïque rhénan, sans néanmoins la nommer. Ce pourrait-il que Ptolémée, utilisant l'hydronyme Vidrus, nous fournisse finalement le nom antique de cet exutoire du grand lac? Une telle affirmation demeure évidemment une hypothèse, mais elle m'apparaît comme la plus probable des hypothèses.

*

En somme, après avoir amplement lu et relu cette littérature ancienne, ces ouvrages techniques et historiques, ces textes narratifs et scientifiques, on peut constater l'étendue du savoir géographique romain. Les témoignages de Pline et de Ptolémée le confirment : la géographie romaine était suffisamment développée et précise pour que les auteurs anciens et autres Romains éduqués puissent afficher une bonne connaissance de la configuration deltaïque rhénane. Pline prouve que, conformément aux reconstitutions proposées par les paléogéographes, la civilisation romaine – du moins certains lettrés – savait que le Rhin avait trois embouchures, savait que le bras méridional du delta confluait avec la Meuse, savait que le bras septentrional se connectait à une zone lacustre. Ce savoir géographique empirique, miroir de la situation hydrographique régionale, existait et pouvait être diffusé. Comment alors expliquer les divergences notoires entre le portrait étoffé de Pline et les représentations lacunaires de Tacite, Mela et Strabon où le delta est limité à deux chenaux? Comment expliquer ce décalage entre la majorité des représentations romaines du delta et la véritable situation deltaïque pourtant connue des Anciens? Si l'on pose un regard global sur la structure générale de l'embouchure du Rhin, on note rapidement que le premier attribut proprement deltaïque qui initiait la formation du delta était cette fourche fluviale qui séparait à l'entrée du territoire batave le cours rhénan en deux bras indépendants : d'un côté le Waal auquel s'adjoignait le système mosan, de l'autre le couloir Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn auquel se rattachait le Vecht et la zone lacustre. Tout le delta s'articulait en

[224] Cf. *supra*, p. 79-80.

réalité autour de ces deux bras distincts, même dans la description de Pline. En l'absence, bien évidemment, d'une image aérienne et cartographiée du delta – commodité de la science moderne, – le regard romain sur la géographie régionale était nécessairement d'abord assujetti aux limites du paysage tangible. Il était bien sûr impossible pour un contemporain de Strabon ou de Tacite d'avoir, d'un seul coup d'œil, une vue d'ensemble de la totalité du delta. Conséquemment, la perception de la configuration deltaïque se concrétisait pour l'observateur par la scission du fleuve en deux bras distincts suivant des destinées séparées. Les frivolités hydrographiques subséquentes s'accrochaient toujours à ces deux branches initiales : confluence mosane pour le Waal, défluence du Vecht et convergence avec la zone lacustre pour le Nederrijn. L'intégralité de la structure deltaïque s'arrimait donc à ces deux bras. D'ailleurs, les manifestations deltaïques en aval de l'apex étaient relativement éloignées de ce dernier, renforçant de la sorte l'image singulière de cette première scission fluviale. Outre Ptolémée – dont le témoignage permet de situer les embouchures rhénanes, mais non les cours fluviaux proprement dits, – seul Pline l'Ancien, avec une précision notoire, allouait trois bras au delta rhénan, c'est-à-dire deux bras formés par la fourche rhénane initiale et un troisième chenal se détachant de l'un des bras originels. Je l'ai déjà mentionné, le texte de Pline est unique par la rigueur de son contenu et illustre à quel point ce dernier était un observateur pointu : sa compréhension du système deltaïque rhénan montre l'expérience directe d'un témoin oculaire ayant navigué sur le Rhin, emprunté le bras droit de la fourche deltaïque initiale, bifurqué sur le Vecht, puis atteint la zone lacustre et la mer. Or, la représentation plinienne du delta rhénan débute – comme chez Tacite, Pomponius Mela ou Strabon – par la division du grand fleuve en deux cours distincts. C'est ainsi que, contrairement à certains historiens et philologues qui tentèrent d'interpréter uniquement par les conjonctures politico-militaires le décalage entre les trois bras pliniens et les deux bras communément diffusés[225], je suis plutôt encline à favoriser l'argument du paysage tangible. Sans minimiser l'impact conjoncturel réel du contexte

[225] Par exemple, R. Dion (1965), 475-476, soutint que l'image des deux bras rhénans permettait de représenter le delta avec des traits favorables à l'accomplissement des ambitions impériales, c'est-à-dire comme « un moyen offert par la nature de pousser dans deux directions divergentes : vers l'île de Bretagne d'une part et vers la Basse-Germanie d'autre part […] »; il avança également que pour Strabon, seuls étaient dignes de mention les bras navigables du Rhin et que par conséquent, le fait que le géographe n'octroyait que deux bras au delta ne signifiait pas qu'il ignorât qu'il y en avait davantage (R. Dion (1965), 479); enfin, il expliqua l'absence de la zone lacustre dans la description de Tacite par le fait que cette région était alors passée aux mains de l'ennemi frison et qu'elle ne méritait donc plus qu'on s'y attardât (R. Dion (1965), 493).

historique sur la rédaction des œuvres littéraires, il me semble que la représentation romaine du Rhin à deux bras traduisait d'abord la situation hydrographique rhénane, marquée par la scission fluviale initiale, pour qui ne pouvait saisir d'un seul regard l'immensité du delta rhénan. Seules une navigation immédiate dans le delta – tel que Pline l'expérimenta – et une volonté d'exactitude scientifique quittant le domaine de la géographie littéraire à large diffusion – le cas de Ptolémée – pouvaient amener un auteur à créer une représentation du Rhin projetant le delta au-delà de la fourche initiale rhénane. Par ailleurs, véhiculer une image du Rhin se divisant en deux fleuves permettait également d'asseoir la description deltaïque dans la tradition littéraire latine qui, à la suite de Virgile, reprenait sans cesse la métaphore du *Rhenus bicornis*. Le *topos* construit d'un Rhin à deux cours, à deux bras, à deux cornes, était bien ancré.

d. Le « Rhenus bicornis » : Virgile et les auteurs tardifs

Bien avant les descriptions détaillées et cartésiennes de Tacite, Mela ou Pline, le Rhin et son embouchure avaient trouvé une première gloire littéraire post-césarienne dans la poésie augustéenne. Dans ce qui allait devenir la plus célèbre et la plus ambitieuse des épopées latines, Virgile évoque le *Rhenus bicornis*, un Rhin à deux cornes sculpté par Vulcain sur le bouclier d'Énée[226]. Cette image *a priori* anodine, fugace dans l'œuvre virgilienne, devint toutefois un *topos* de la littérature latine. Le prestige immédiat obtenu par l'*Énéide* répondit aux aspirations de son auteur : l'œuvre, on le sait, connut un succès sans précédent dans la culture latine et devint rapidement un enseignement fondamental pour le jeune Romain éduqué[227]. La large diffusion de l'*Énéide* dès l'époque augustéenne ne fait aucun doute. Texte d'autorité, il influença plusieurs générations d'auteurs. La métaphore du Rhin cornu – sans toutefois utiliser spécifiquement l'épithète *bicornis* – fut ainsi reprise d'abord par Ovide qui mentionne les cornes brisées – *cornua fracta* – du fleuve vaincu, puis par Martial qui décrit les cornes d'or – *cornua aurea* – d'un Rhin conquis[228]. Gardant en tête la représentation du delta à deux bras transmise par les historiens et géographes des 1er et 2e siècles, il est tentant pour le lecteur moderne de voir

[226] Virgile *Aen.* 8.727.

[227] F. Racine (2009), 13, P. Heuzé (1999), 33.

[228] Ovide *Trist*. 4.2.41-42, Martial *Ep*. 10.7.

dans ces références poétiques aux cornes rhénanes la confirmation d'une représentation romaine d'un fleuve à deux embouchures. Or, la métaphore du Rhin cornu – et surtout du Rhin « bicornu » – ne servait probablement pas à l'origine à illustrer la configuration deltaïque rhénane. Elle permettait plutôt de conférer une nature animale, sauvage, au Rhin qui, par la conquête romaine, voyait ses eaux être maîtrisées et, par analogie, ses cornes être brisées[229]. La représentation cornigère du grand fleuve ne franchit d'ailleurs pas les frontières de la poésie. Elle ne se retrouve donc pas dans les traités historiques ou géographiques, elle n'est pas employée dans le genre narratif. En fait, l'octroi métaphorique de cornes à une figure fluviale n'est pas exclusif au Rhin et l'adepte de poésie latine notera aisément les nombreuses occurrences, notamment lors de la description des divinités fluviales ou des rivières mythologiques : les cornes jumelles de l'Eridan et le Tibre cornu chez Virgile, le Granique à deux cornes et l'Achéloos aux cornes brisées chez Ovide, l'Inachos à doubles cornes chez Stace, etc[230]. L'image du fleuve cornigère exprime en fait une analogie entre la puissance et le grondement des eaux fluviales d'une part et la charge d'un taureau mugissant d'autre part. La comparaison apparaît déjà chez Homère qui décrit le Scamandre « μεμυκὼς ἠΰτε ταῦρος »[231]. Cette association entre fleuve et taureau devint d'ailleurs un lieu commun de la littérature ancienne. Commentant un extrait d'Horace où le poète mentionne l'Aufidus à forme de taureau – *tauriformis Aufidus* –[232], le grammairien Porphyrion précise ainsi que « *omnium fluminum genii taurino uultu etiam cum cornibus pinguntur propter impetus et fremitus ipsarum aquarum* »[233]. L'iconographie sans cesse réitérée du fleuve « tauriforme » est également confirmée par l'abréviateur du 2e siècle Festus qui, dans un abrégé du traité aujourd'hui perdu *De Verborum Significatu* de Verrius Flaccus, écrit que « *Taurorum specie simulacra fluminum, id est cum cornibus, formantur, quod sunt atrocia ut tauri* »[234]. Face à ce cliché maintes fois répété du fleuve cornigère, il

[229] Sur la personnification des fleuves et l'iconographie fluviale, notamment dans les défilés triomphaux, cf. I. Östenberg (2009), 215-218 et 230-245.

[230] Virgile *Georg*. 4.371-372, *Aen*. 8.77, Ovide *Met.* 11.763, *Am*. 3.6.36, Stace *Theb*. 2.217-218.

[231] « mugissant comme un taureau » – Homère *Il*. 21.237.

[232] Horace *Carm*. 4.14.25. L'Aufidus correspond aujourd'hui au fleuve Ofanto dans le sud de l'Italie.

[233] « les divinités de tous les fleuves sont représentées avec une apparence de taureau et des cornes en raison de leur impétuosité et du grondement de leurs eaux » – Porphyrion *Carm.* 4.14.25.

[234] « Les représentations des fleuves ont l'aspect des taureaux, c'est-à-dire avec des cornes, parce que [les fleuves] sont redoutables comme les taureaux » – Festus *De Verb. Sign. Fragm. ex Apogr. L. XX* (Teubner, p. 496).

me semble imprudent de voir dans la formule virgilienne *Rhenus bicornis* une volonté sentie du poète de révéler de façon délibérée, bien que figurée, une double embouchure rhénane. Le caractère cornu des représentations fluviales au 1er siècle de notre ère s'avère une tournure stylistique réservée à la poésie et non une illustration concrète du nombre des bras d'un fleuve[235]. D'ailleurs, bien que les poètes julio-claudiens aient utilisé l'image du Rhin cornu, la locution virgilienne *Rhenus bicornis* demeura longtemps quant à elle une formule exclusive à l'*Énéide*. Ce ne fut finalement qu'à l'époque tardive que l'épithète *bicornis* fut empruntée par les auteurs latins alors que les conventions littéraires encourageaient un retour constant aux textes d'autorité, Virgile en tête de liste.

À partir du 4e siècle, on note une multiplication des exemples d'auteurs latins calquant leurs représentations du delta rhénan sur la métaphore virgilienne avec laquelle était familier un Romain éduqué[236]. Les constructions littéraires renvoyant directement à Virgile et à son *Rhenus bicornis* sont fréquentes. Que ce soit chez Ausone, dans son poème voué à la Moselle, ou dans le panégyrique adressé à Constantin en 310, l'épithète *bicornis* fut consciemment utilisée pour qualifier le Rhin[237]. De même, le caractère cornigère du grand fleuve revient constamment chez Claudien et les panégyristes latins, notamment Eumène[238]. Or, bien que toujours limitées au monde des poètes et des panégyristes, les allusions aux cornes rhénanes semblent avoir dépassé chez les auteurs tardifs la simple analogie du puissant taureau mugissant pour véritablement devenir une métaphore quantifiant les bras rhénans. Commentant précisément la mention *Rhenus bicornis* de Virgile, le texte de *Servius*

---

[235] C'est ainsi qu'on voit par exemple Martial *Ep*. 7.7 évoquer la corne – au singulier – du Rhin. S'intéressant aux représentations iconographiques des fleuves lors des triomphes romains, I. Östenberg (2009), 238, arrive également à la même conclusion : « *The horns shown on anthropomorphic images of rivers were reminiscences of earlier representations, when they appeared in the form of bulls. This circumstance, together with the fact that horns were not exclusively reserved for the Rhine, strongly implies that the literary description of the Rhine as bicornis was not in the first place dependant on the number of its streams. Rather, the attribution of horns to the Rhine and other rivers should be seen in the context of a literary and iconographic tradition, which depicted river personifications as horned* ».

[236] Voir entre autres F. Racine (2009) qui a montré que l'éducation romaine était fondée sur l'enseignement de la mythologie et des textes classiques grecs et latins. F. Racine soutient ainsi que l'acquisition de connaissances géographiques ne visait pas un savoir pratique et concret des réalités géographiques, mais bien une connaissance littéraire des lieux mentionnés dans les textes d'autorité. De la sorte, cette géographie littéraire issue des œuvres classiques, dont évidemment l'*Énéide*, « *formed a geographical idiom shared by the elites of the Roman world, who employed it regularly to elevate their writings or to convey new information through this older frame of reference* » – F. Racine (2009), 7.

[237] Ausone *Mos*. 437, Pan. Lat. 7.11.5. Voir également Servius *Buc*. 8.44 qui, dans son commentaire sur les *Bucoliques* de Virgile, cite le passage de l'*Énéide* (*Aen*. 8.727) où apparaît l'expression *Rhenus bicornis*.

[238] Claudien *IV Cons*. 652, Claudien *Stili*. 1.220-221, Pan. Lat. 5.21.1, Pan. Lat. 7.13.2.

auctus indique que la désignation des deux cornes « *{aut commune est omnibus fluuiis, aut proprie de Rheno} quia per duos alueos fluit* »[239]. Le commentateur de Virgile retranscrit clairement son hésitation et spécifie qu'à la double corne rhénane pourrait correspondre une double embouchure du fleuve. Une telle association entre cornes fluviales et bras fluviaux apparaît également chez le panégyriste anonyme de 310 qui dépeint un Rhin impatient de quitter son lit unique pour se partager entre ses cornes[240], sous-entendant ouvertement une division du cours entre deux branches fluviales. Les poètes adeptes de la métaphore virgilienne présentaient également, parallèlement à la mention des cornes rhénanes, un Rhin se divisant en plusieurs bras à l'approche de la mer : Ausone décrit un fleuve se déversant par des embouchures séparées – *per diuersa ostia* – et Claudien mentionne le cours rhénan fendu en deux – *bifidus* – ainsi que les bouches (plurielles) du Rhin[241]. En fait, un regard global sur les sources tardives révèle que les représentations des embouchures rhénanes, lorsqu'elles sont exemptes de toute référence au fleuve cornigère, oscillent entre un Rhin à deux branches et un Rhin à multiples cours. Le panégyrique de 297 destiné à Constance Chlore rapporte ainsi la séparation – *diuortium* – du grand fleuve alors que Zosime décrit le Rhin se partageant en deux – δίχα σχιζόμενος – et réfère aux « issues » rhénanes – αἱ τοῦ 'Ρήνου ἐκβολαί – sous une forme plurielle[242]. Un indice semblable se retrouve chez les historiens Jordanès et Procope de Césarée qui utilisèrent à leur tour une formulation au pluriel – *ostia* et ἐκβολαί respectivement – pour identifier l'embouchure du grand fleuve[243].

Ces représentations des eaux deltaïques rhénanes, articulées autour de plusieurs bras fluviaux, demeurent relativement imprécises par rapport à ce que nous offraient Pline, Pomponius Mela ou Tacite au début de notre ère. En fait, contrairement à ce à quoi nous avaient habitué les traités historiques et géographiques des 1er et 2e siècles, on ne note aucune description détaillée du delta chez les auteurs tardifs. Zosime fournit des informations qui

---

[239] « {ou bien est commune à tous les fleuves, ou bien est propre au Rhin} qui coule par deux cours » – Servius *Aen*. 8.727. Le texte désigné sous l'appellation de *Servius auctus* est constitué du commentaire sur l'*Énéide* écrit par le grammairien Servius au 4e siècle enrichi de nombreux ajouts – peut-être des scolies ajoutées sur un ou des manuscrits de Virgile – qui ont été fusionnés, ultimenent, à l'œuvre de Servius par un compilateur au Moyen Âge. Le texte entre accolades découle de la fusion effectuée par le compilateur. Au sujet de *Servius auctu*s, voir entre autre D. Vallat (2012) et L. Holtz (2011).

[240] « *[…] aluei unius impatiens in sua cornua gestit excedere* » – Pan. Lat. 7.13.2.

[241] Ausone *Mos*. 433, Claudien *Stili*. 1.197-200, Claudien *De BGoth*. 335-336.

[242] Pan. Lat. 4.8.1, Zosime 3.6.1-4, Zosime 4.35.4.

[243] Jordanès *Get.* 2.11, Procope 8.20.4.

permettent de positionner l'embouchure rhénane sans néanmoins référer à la configuration deltaïque du fleuve[244]. Le navigateur du 5e siècle Marcien d'Héraclée note une bouche occidentale du Rhin sans toutefois offrir davantage d'explications[245]. Enfin, Pacatus, le panégyriste de Théodose, mentionne le Rhin et le Vahalis comme témoins des exploits de l'empereur, mais le texte ne met pas en interrelation les deux cours d'eau et ne les campe pas dans un contexte deltaïque; son discours prouve uniquement que l'orateur a possiblement lu Tacite sans néanmoins assimiler tout son contenu géographique[246]. Étrangement, la plus étoffée des descriptions tardives de l'embouchure rhénane n'est pas fournie par des écrits géographiques ou encore historiques, mais par un commentaire sur Virgile : le texte de *Servius auctus* précise que le Rhin « *per duos alueos fluit : per unum qua Romanum imperium est, per alterum {qua interluit barbaros, ubi iam Vahal dicitur et facit insulam Batauorum}* »[247]. Ce portrait deltaïque offre non seulement des informations hydrographiques – deux bras rhénans, l'un romain, l'autre « barbare », – mais également toponymiques. Or, ces toponymes pourraient surprendre dans un commentaire d'époque tardive, car ils paraissent partiellement erronés et désuets pour cette période. D'abord, le texte de *Servius auctus* confond les deux bras de la fourche initiale rhénane puisque le Vahalis, tel qu'il est défini chez Tacite, était situé du côté gaulois, c'est-à-dire romain, et non du côté germanique, c'est-à-dire « barbare ». Ce Vahalis, coulant dans un seul lit, ne pouvait en outre former seul l'île des Bataves comme le laisse entendre le commentateur. Enfin, l'utilisation même de la dénomination *insula Batauorum* surprend puisque, tel qu'il sera montré ultérieurement[248], la région portait plutôt le nom Batavia à cette période. En fait, il est clair que la description de

[244] Zosime 3.5.2 indique ainsi que le Rhin, aux extrémités de la Germanie, se jette dans l'océan Atlantique en un point de la côte qui se trouve à 900 stades de l'île de Bretagne : « Τοῦ 'Ρήνου πρὸς ταῖς ἐσχατιαῖς τῆς Γερμανίας […] εἰς τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος ἐκδιδόντος οὗ τῆς ἠόνος ἡ Βρεττανικὴ νῆσος ἐννακοσίοις σταδίοις διέστηκεν ».

[245] Marcien 2.30-37 mentionne à quelques reprises les embouchures – αἱ ἐκβολαί – et la bouche nommée occidentale – τὸ λεγόμενον δυσμικόν στόμα – du Rhin. Or, tel qu'il a été indiqué précédemment (note 222), les écrits de Marcien au sujet du littoral germanique sont en vérité une reprise quasi textuelle de l'ouvrage de Ptolémée.

[246] Pan. Lat. 12.5.2. L'hydronyme Vahalis apparaît également dans certaines éditions du panégyrique anonyme de 297 à Constance Chlore, par exemple E. Bährens (Teubner, 1874). Toutefois, la leçon habituellement retenue par les éditeurs est plutôt Scaldis (c'est-à-dire le fleuve Escaut), par exemple W. Bährens (Teubner, 1911), E. Galletier (Les Belles Lettres, 1949) et R. A. B. Mynors (Clarendon, 1964).

[247] « coule par deux cours : l'un est sous domination romaine, l'autre {coule chez les barbares où il est maintenant appelé Vahal et forme l'île des Bataves} » – Servius *Aen*. 8.727. Au sujet de *Servius auctus*, cf. *supra*, note 239.

[248] Cf. *infra*, p. 98-99.

Servius auctus s'appuie sur une source antérieure. On peut ainsi penser que les informations du commentateur remontaient ultimement à Tacite à qui semble avoir été empruntées les nomenclatures *insula Batauorum* et surtout Vahalis : parmi les textes gréco-romains connus, seul le corpus tacitéen utilise ces dénominations[249]. Dans une étude sur l'acquisition des connaissances géographiques chez les Anciens, F. Racine a montré que l'enseignement géographique dans l'Antiquité tardive se basait sur l'apprentissage d'une géographie dite littéraire, à savoir la géographie présentée dans les textes classiques qui, sans nécessairement correspondre à la réalité physique et environnementale, permettait au Romain éduqué de modéliser son savoir et sa culture sur la littérature classique[250]. Dans ce sens, les propos de *Servius auctus* s'inscrivaient véritablement dans cette volonté d'asseoir la définition du monde – dans ce cas-ci, la représentation du delta rhénan – sur l'autorité des auteurs passés. La description de l'embouchure du Rhin révèle ainsi une filiation directe avec le tableau deltaïque de Tacite malgré les quelques confusions géographiques. L'intention n'était donc pas de fournir au lecteur un portrait objectif, scientifique, fidèle aux réalités environnementales de l'époque comme l'exigerait la géographie moderne, mais plutôt de continuer à ériger en « vulgate » géographique les représentations littéraires classiques du delta.

Par ailleurs, les allusions au delta du Rhin, si fréquentes lors des siècles précédents, devinrent de plus en plus rares dans les textes narratifs de la période tardive. Parmi les historiens, seuls Jordanès, Zosime et Procope de Césarée, cités précédemment, mentionnent succinctement la région deltaïque rhénane, eux qui non seulement ne furent jamais observateurs directs de la situation régionale, mais encore évoluaient historiquement dans un cadre culturel gréco-byzantin tourné vers l'Empire d'Orient. Il est dans ce sens surprenant de constater l'absence complète de référence à la configuration deltaïque dans les écrits d'Ammien Marcellin et de l'empereur Julien qui furent pourtant des acteurs militaires sur la frontière rhénane, s'opposant au milieu du 4^{e} siècle aux Transrhénans. Le récit historique d'Ammien l'amène pourtant régulièrement à s'attacher à la géographie rhénane, théâtre des activités militaires décrites. Or, à la lecture de ses *Res Gestae*, on constate que la

[249] À l'exception du panégyrique de Pacatus précédemment cité, cf. Pan. Lat. 12.5.2.

[250] F. Racine (2009). Voir également *supra*, note 236. Pour les Romains de l'Antiquité tardive, la littérature classique latine correspondait généralement aux auteurs du 1er siècle avant notre ère, par exemple Virgile. Bien que Tacite se situe légèrement plus tardivement, il semble que la promotion de son œuvre par l'empereur Claudius Tacitus, convaincu de sa filiation avec l'historien, favorisa la diffusion du corpus tacitéen. L'œuvre de Tacite est d'ailleurs mentionnée par Jérôme *In Zach*. 3.14.45-47.

représentation du Rhin construite par l'historien se veut schématique et exclut dès lors tout découpage deltaïque. Le fleuve y suit un parcours linéaire jusqu'à la mer : Ammien écrit par exemple qu'on a fortifié « *Rhenum omnem a Raetiarum exordio ad usque fretalem Oceanum* »[251] sans aucune référence à la scission des eaux fluviales. Une construction littéraire semblable se retrouve chez Julien qui, mettant justement en scène ses campagnes militaires dans la zone deltaïque du Rhin, fait complètement abstraction de la division des eaux rhénanes. Tout comme chez Ammien, le Rhin de Julien apparaît rectiligne, sans fioriture, depuis sa source jusqu'à l'océan[252]. L'objectif d'Ammien et de Julien n'était pas de dessiner un portrait géographique réaliste et complet de l'environnement fluvial, mais bien de situer schématiquement le lecteur en lui rappelant rapidement l'orientation générale du fleuve vers l'océan germanique. La région deltaïque rhénane, déjà aux limites du monde romain sous les Julio-Claudiens, apparut sans doute démesurément éloignée à plusieurs auteurs tardifs, généralement méditerranéens, évoluant dans un contexte politique et culturel de plus en plus tourné vers l'espace gréco-byzantin. Le delta du Rhin se situait plus que jamais aux confins du monde et son schéma hydrographique n'apparut sans doute pas une information essentielle à fournir au lectorat. On ne retrouve d'ailleurs pas la configuration deltaïque sur la Table de Peutinger comme si l'illustration de l'environnement fluvial n'ajouterait rien à la représentation politique et pragmatique de la région. Bien que les routes et les agglomérations y soient signalées avec une rigueur notoire, le système fluvial – restreint au *fl. Renus* et au *fl. Patabus*[253] – est d'ailleurs terriblement simplifié par sa réduction à deux couloirs linéaires.

---

[251] « […] tout le Rhin, du début de la Rhétie jusqu'au détroit de l'Océan » – Ammien Marcellin 28.2.1. Voir également Ammien Marcellin 15.4.4 et 16.1.5. Par ailleurs, certains traducteurs des *Res Gestae* ont choisi de rendre l'expression *fluenta Rheni* (Ammien Marcellin 15.10.1) par « les bras du Rhin » (E. Galletier, Les Belles Lettres, 1968) ou par « the channels of the Rhine » (J. C. Rolfe, Harvard University Press, 1950, qui introduit même une note spécifiant qu'à son entrée dans la mer, le Rhin se divisait en plusieurs cours). De telles traductions – et interprétations – signifieraient qu'Ammien fait alors allusion au delta rhénan. Or, le terme *fluentum*, qui exprime l'idée d'un flot, d'un torrent, d'une rivière, est habituellement utilisé au pluriel, ce que soulignent à la fois le dictionnaire Gaffiot et le Oxford Latin Dictionary. Conséquemment, contrairement à ce que crurent les traducteurs E. Galletier et J. C. Rolfe, l'utilisation par Ammien du terme *fluenta* au pluriel n'insinuait pas la présence de plusieurs branches rhénanes, mais exprimait plutôt l'idée de flot, de cours, de torrent du Rhin.

[252] Julien indique ainsi que les terres longeant le Rhin étaient toutes occupées par les barbares de la source du fleuve jusqu'à l'extrémité de l'Océan : « ἧς δ' ἐνέμοντο γῆς ἐπὶ τάδε τοῦ 'Ρήνου πάσης οἱ βάρβαροι τὸ μέγεθος ὁπόσον ἀπὸ τῶν πηγῶν αὐτῶν ἀρχόμενος ἄχρι τοῦ Ὠκεανοῦ περιλαμβάνει » – Julien *Ep. Ath*. 278a-b.

[253] *Fl. Patabus*, le « fleuve batave », sans doute la Meuse. Voir la portion de la Table de Peutinger illustrant la région du delta du Rhin en annexe 3. Au sujet de la représentation des rivières sur la Table de Peutinger, voir R. J. A. Talbert (2010), 103-104.

*

La majorité des auteurs gréco-romains – de Strabon à Zosime – forgèrent une représentation d'un delta rhénan constitué de deux bras, conception pouvant vraisemblablement refléter l'image que se faisait Rome de l'espace deltaïque rhénan indépendamment de sa configuration réelle selon une géographie moderne et objective. Déjà au milieu du 1er siècle avant notre ère, César avait construit une représentation d'un Rhin à plusieurs bras fluviaux, à plusieurs embouchures maritimes. Par la suite, hormis chez Pline et Ptolémée, l'image qui revint généralement dans la littérature ancienne fut soit celle d'un delta *bicornis* – pour reprendre la formule consacrée, – soit celle, plus indécise, d'un Rhin à embouchures multiples. Cette représentation gréco-romaine du delta s'est principalement forgée aux 1er et 2e siècles grâce à l'apport d'érudits tels que Strabon, Pomponius Mela et Tacite. Sans étoffer davantage la figure deltaïque du Rhin – et peut-être sans même connaître sa configuration réelle, – les auteurs tardifs conservèrent le *topos* construit d'un fleuve s'écoulant dans la mer du Nord via plusieurs bras, via un delta.

L'acceptation générale dans le discours ancien d'une embouchure rhénane à plusieurs chenaux sous-entend une représentation romaine de la région comme un environnement deltaïque avec ses contraintes, ses avantages, ses spécificités. Le fait que les auteurs gréco-romains – et leurs contemporains méditerranéens – concevaient le Rhin comme un fleuve ayant diverses bouches influença évidemment leurs perceptions des cadres d'occupation et d'exploitation de la région : un delta signifie plusieurs sorties peut-être navigables vers la mer et plusieurs cours fluviaux facilitant le transport et les déplacements. Mais un delta signifie également la présence de zones marécageuses et inondables entraînant donc la nécessité d'établir des structures de franchissements et de protection contre des aléas fluviaux. Il m'apparaît essentiel de saisir la corrélation entre les représentations d'un espace riparien et la conception des conditions de l'occupation. La prévalence de la représentation du Rhin à plusieurs embouchures dans la littérature ancienne suggère donc la diffusion possible de l'image d'une région favorisée sur le plan de la navigation et du transport fluvial, mais soumise aux contraintes d'un milieu palustre et inondable qui nécessitait des aménagements essentiels pour assurer un développement avantageux. L'appréhension – même imprécise – d'une configuration deltaïque du Rhin eut probablement des effets sur la perception romaine des possibilités de mise en valeur de la

région et, conséquemment, sur le développement régional proprement dit. Une telle interprétation des représentations gréco-romaines du Rhin – indépendamment de la réalité fluviale – révèle ainsi des indices essentiels pour la compréhension des attitudes romaines quant à l'occupation et au développement dans la région, lesquelles seront abordées dans les deuxième et troisième chapitres. De même, une telle interprétation suggère que les représentations anciennes de la région ne se cantonnèrent pas à la seule configuration fluviale, mais qu'elles inclurent également l'environnement deltaïque dans son ensemble.

C. Entre les bras du delta : la terre et la mer

La géographie du delta rhénan ne se réduit évidemment pas à la trajectoire des bras fluviaux. La présence d'un delta implique une terre ferme entre les cours d'eau, implique une mer où aboutissent les cours d'eau. La connaissance moderne de la paléotopographie de la région deltaïque rhénane est bien sûr à nouveau l'œuvre des spécialistes des sciences paléoenvironnementales qui ont pu en reconstituer la géographie ancienne. Tout comme aujourd'hui, le relief du secteur était relativement plat à l'époque romaine; seules de rares collines à l'entrée du delta brisaient l'horizon linéaire de la région[254]. Une telle topographie n'a pas de quoi surprendre : un relief plat favorise habituellement la création de deltas actifs. À cette uniformité du relief ne correspond toutefois pas une homogénéité géologique. Les sols de la région se divisaient à l'époque romaine en plusieurs types d'unités paysagères : zones arénacées, dunes littorales, dépôts argileux et tourbières[255]. La formation de ces structures géologiques est récente par rapport à la chronologie terrestre puisqu'elle date généralement de l'Holocène, la présente période géologique. En fait, seuls les sols sableux périphériques, au nord-est et au sud-est du delta, se sont formés lors de la période antérieure,

[254] Ces collines, atteignant à leur point le plus haut à peine 100 m d'altitude, sont situées au sud-est du delta de même que dans la région du Veluwe, au nord du Nederrijn et à l'ouest de l'IJssel. Elles ont été formées par la poussée des glaces lors de la période glaciaire saalienne il y a plus de 130 000 ans. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 13, et H. T. Waterbolk (1981), 240-242.

[255] Cf. figure 1, p. 52. L'évolution paléogéographique du delta a été étudiée de façon extensive par H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001). Voir également P. H. Nienhuis (2008), 29, R. van Heeringen (2005), 581, R. van Heeringen (1989), 219, et P. A. Henderikx (1986), 449. Par ailleurs, P. Vos (2008), 81, indique que les géologues tendent de plus en plus à abandonner lors des descriptions géologiques les anciennes appellations à dimension temporelle – par exemple Dunkerque – et préfèrent plutôt appliquer un nouveau système de désignation des couches géologiques insistant non pas sur la datation, mais sur le caractère lithologique ainsi que sur le processus de formation des dépôts sédimentaires. Je me conforme donc ici aux désignations privilégiées par les géologues.

le Pléistocène. De leur côté, les dunes littorales sont apparues au 3e millénaire avant notre ère, ce qui modifia fortement le paysage côtier qui passa d'un littoral ouvert sur la mer à une côte fermée par une barrière élevée protégeant l'arrière-pays contre les incursions marines[256]. Cette formation géologique constituait une ligne continue de dunes percée uniquement par les estuaires des bras fluviaux. Elle s'étendait de l'actuelle province de Zeeland, au sud du delta entre l'Escaut et la Meuse, jusqu'à la Friesland où l'érosion du rivage avait entraîné la création progressive des îles frisonnes[257]. Derrière ces dunes littorales se dessinait un environnement de plaines inondables argileuses et de tourbières, « *a complex matrix of peat with intercalated clay layers and channel belts* »[258]. D'une part, des dépôts sédimentaires fluviaux et marins offraient un sol argileux fertile, mais limité aux secteurs riverains. Je l'ai souvent répété, la région deltaïque rhénane était – et est toujours – découpée par un éventail de cours d'eau. En plus des grands bras fluviaux déjà abordés, une multitude de rivières d'importance variable drainaient le territoire et déposaient sur les rives et les plaines inondables des couches sédimentaires argileuses surélevant et fertilisant les sols qui devenaient ainsi propices à l'occupation humaine. Ces zones alluviales, marécageuses dans les secteurs de basses terres, se retrouvaient non seulement en bordure des rivières, mais également dans les anciens chenaux fluviaux, abandonnés à la suite d'une avulsion, et à l'embouchure maritime des fleuves où les dépôts sédimentaires étaient formés d'argile marine plutôt que fluviale[259]. Enfin, entre ces sols argileux se déroulait un tapis de

---

[256] La création de ces dunes littorales – généralement nommées « vieilles dunes » (*older dunes*) par opposition aux « jeunes dunes » (*younger dunes*) apparues à partir du 10e siècle – est due à la montée du niveau de la mer et au mouvement des vagues qui ont entraîné le dépôt sur la côte d'une grande quantité de sables issus du fond marin peu profond et sableux. Selon A. G. Lange (1990), 17, la structure des dunes littorales serait demeurée relativement stable à l'époque romaine, soit entre 100 et 650. Au sujet de la datation et de l'évolution de la morphologie de la côte, cf. H. J. A. Berendsen (2005a), 25, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 105, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 325, E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990), 71.

[257] La morphologie de la côte néerlandaise a grandement évolué depuis l'époque romaine. Non seulement de nouvelles dunes littorales se sont formées à l'époque médiévale (cf. *supra*, note 256), mais le phénomène d'érosion a également entraîné le recul de la côte vers l'est provoquant d'ailleurs la perte de plusieurs sites archéologiques emportés par la mer. De plus, la région côtière de la Zeeland avait à l'époque romaine un littoral continu et n'avait donc pas encore subi l'érosion massive de son rivage qui créa à partir du 3e siècle l'archipel d'îles aujourd'hui si caractéristique de cette province néerlandaise. Voir notamment H. van Londen *et al*. (2008), 14 et 29, K. van Gijssel et B. van der Valk (2005), 70, D. J. Beets et A. J. F. van der Spek (2000), 8-10, S. Rippon (2000), 81-83, P. Vos et H. de Wolf (1993), 300, W. H. TeBrake (1985), 68-69 et 147.

[258] H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 107.

[259] Cf. M. van Dinter (2013), 16-18, M. Groot (2008), 16, T. E. Törnqvist (1990), 223, W. J. H. Willems (1988), 244, L. P. Louwe Kooijmans (1974), 90-93. Les rives fluviales et les anciens chenaux étaient surélevés – d'un mètre et demi maximum – en raison de l'accumulation des couches sédimentaires

tourbières dominant le paysage régional. À partir du 2e millénaire avant notre ère, la protection des dunes littorales contre les incursions de la mer de même que l'apport en eau douce dû aux précipitations et aux inondations fluviales accélérèrent la formation de grandes étendues de tourbières. À l'époque romaine, la portion centrale de la région deltaïque rhénane était ainsi en grande partie recouverte de ces tourbières inhabitables et difficilement accessibles[260]. Ce ne fut finalement qu'avec l'assèchement artificiel de ces terres grâce à la création de polders à la fin du Moyen Âge que l'étendue habitable de la région deltaïque rhénane put être augmentée[261]. La géologie moderne permet de construire ce tableau relativement précis de la structure paléogéologique de la région à l'époque romaine. Bien sûr, le témoignage des sources littéraires anciennes ne propose pas une vision aussi détaillée et scientifique de l'environnement deltaïque rhénan. Le discours gréco-romain modèle néanmoins des représentations sociales du milieu naturel articulées par les spécificités extra-fluviales du delta, soit le caractère insulaire de cet environnement, la prééminence des zones palustres et la présence voisine de la mer.

a. Une terre entourée d'eau, une terre insulaire

Aux confins du monde romain, le delta du Rhin demeurait pour les auteurs anciens une région éloignée, reculée, souvent méconnue et embrouillée. Sans désignation administrative officielle[262], ce secteur était généralement identifié par une référence aux bouches rhénanes, aux *ostia Rheni*. Or, le caractère insulaire de ce milieu a également inspiré la dénomination régionale, notamment dans les récits historiques où le delta fut le théâtre d'activités militaires. C'est ainsi que le toponyme *insula Batauorum* – île des Bataves

---

argileuses issues des cours d'eau. Ces sols portent en anglais le nom *stream ridges* exprimant bien à la fois leur caractère linéaire et surélevé.

[260] Le phénomène d'expansion des tourbières prit fin dans la région au tournant de notre ère. On y retrouvait deux types de tourbières, soit les tourbières ombrotrophes (*bogs*) formant des plateaux surélevés pauvres en minéraux et alimentés uniquement par les précipitations ainsi que les tourbières minérotrophes (*fens*) situées dans des basses terres plus riches en minéraux et alimentées par la nappe souterraine et les eaux de ruissellement. Cf. H. J. A. Berendsen (2005a), 25, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 329, E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990), 72-74, L. P. Louwe Kooijmans (1974), 118. Sur le processus de formation des zones humides, cf. S. Rippon (2000), chap. 2.

[261] À ce sujet, voir S. Rippon (2000), 47-50, et W. H. TeBrake (1985).

[262] Les provinces de *Germania inferior* et, plus tardivement, de *Germania secunda* englobaient un espace géographique beaucoup plus large.

– apparaît régulièrement dans les sources littéraires pour qualifier de façon éponyme le territoire deltaïque occupé par ce peuple germanique, pour identifier cet espace riparien, amphibie, niché entre la *Gallia Belgica* et la grande *Germania*. En fait, l'extrémité rhénane fut régulièrement perçue comme une région caractérisée par une architecture insulaire. De Plutarque, qui présente que les Bataves comme « νῆσον οἰκοῦντες ὑπὸ τοῦ 'Ρήνου περιρρεομένην »[263], à Zosime, qui quatre siècles plus tard confirme que « ἣν δίχα σχιζίμενος ὁ 'Ρῆνος νῆσον ποιεῖ πάσης ποταμίας μείζονα νήσου »[264], on retrouve ponctuellement dans les discours anciens des références à la topographie insulaire de la région.

Tacite utilise à répétition la formule *insula Batauorum* pour identifier le secteur des embouchures rhénanes et décrit brièvement la géographie insulaire de cette contrée : « *Bataui […] insulam iuxta sitam occupauere, quam mare Oceanus a fronte, Rhenus amnis tergum ac latera circumluit* »[265]. Suivant ces propos, l'île dite des Bataves était circonscrite par l'Océan et les bras du Rhin ou, si l'on adopte l'hydronymie moderne, par la mer du Nord et deux défluents rhénans, le Nederrijn-Oude Rijn et le Waal. Elle s'allongeait donc de la fourche initiale du delta à la côte maritime et couvrait de la sorte, d'est en ouest, la quasi-totalité de l'espace deltaïque rhénan. De ce fait, il n'est pas étonnant que le toponyme *insula Batauorum* ait si régulièrement servi à Tacite pour désigner la région deltaïque rhénane dans son ensemble.

L'observateur direct que fut Pline affirme également le caractère insulaire du territoire batave : « *In Rheno autem ipso, prope C in longitudinem, nobilissima Batauorum insula et Cannenefatium […]* »[266]. Fournissant des renseignements géographiques inédits, l'encyclopédiste soutient ainsi que l'île des Bataves avait une longueur de 100 milles romains, soit près de 150 km. Il ajoute également que l'île était très connue – *nobilissima* – du lectorat romain, sous-entendant de la sorte que les représentations de la région construites par les auteurs anciens étaient partagées par leurs contemporains. On peut donc légitimement imaginer la prééminence de cette représentation insulaire dans la conception romaine de la

[263] « habitant une île par le fait que le Rhin coule autour » – Plutarque *Oth.* 12.4-5.

[264] « le Rhin, se séparant en deux, crée cette île plus grande que toute île du fleuve » – Zosime 3.6.1-4.

[265] « Les Bataves occupaient […] une île, située tout près [de la côté gauloise], baignée à l'avant par l'Océan, à l'arrière et sur les côtés par le Rhin » – Tacite *Hist*. 4.12. Voir également Tacite *Ann*. 2.6 et Tacite *Germ*. 29.

[266] « Dans le Rhin même, sur une longueur d'environ 100 milles, se trouve la très célèbre île des Bataves et des Canninéfates […] » – Pline *NH* 4.15.101.

région. Or, lorsque l'on s'intéresse à la cartographie régionale, il apparaît surprenant que le pays des Bataves ait reçu unilatéralement le qualificatif d'« île » chez les Anciens. Certes encerclée, comme Tacite l'explique, par la mer et deux bras du Rhin, l'*insula Batauorum* ressemble plus à un territoire continental segmenté par de multiples rivières qu'à une véritable île, c'est-à-dire à une étendue de terre entièrement entourée d'eau, une étendue de terre émergeant de l'eau. D'ailleurs, suivant les propos de Pline, l'*insula Batauorum* avait des dimensions démesurées pour une île fluviale[267]. En fait, l'immense territoire batave ne pouvait, me semble-t-il, être imaginé sous une forme insulaire que s'il était observé depuis la fourche initiale du delta rhénan où la scission fluviale entre le Waal et le Nederrijn faisait effectivement naître l'image tangible d'une île entourée des bras rhénans. Par la suite, en aval de cet apex, il est clair que la contrée batave perdait en quelque sorte pour le témoin oculaire son caractère insulaire pour devenir simplement une rive fluviale. L'association systématique faite par les Anciens entre le territoire batave et la notion d'île reposait ainsi, selon moi, non pas sur une appréhension globale du paysage deltaïque, mais bien sûr un regard spécifique, limité à la fourche initiale du delta, cette même fourche qui arrimait la représentation du delta à deux bras précédemment présentée.

L'appellation géographique *insula Batauorum* fut abandonnée à l'époque tardive au profit du toponyme Batavia, principalement utilisé par les panégyristes latins. Déjà chez Dion Cassius au début du 3e siècle, on constate un usage flottant des deux dénominations, l'historien employant à la fois les expressions « ἡ τῶν Βατάουων νῆσος » et « ἡ Βατάουα »[268]. Par la suite, les panégyristes latins délaissèrent les références insulaires et choisirent d'utiliser exclusivement le toponyme Batavia pour identifier la région[269]. En fait, la formule *insula Batauorum* disparut des sources tardives à l'exception d'une mention chez Servius qui, comme je l'ai montré précédemment, reprenait ultimement les écrits des auteurs classiques[270]. De même, le souvenir tardif d'une représentation insulaire de la

[267] La plus grande île fluviale d'Europe est aujourd'hui la Žitný ostrov en Slovaquie et elle s'étend sur une longueur de 84 km. À titre comparatif, l'île de Montréal s'étend sur à peine 50 km.

[268] Dion Cassius 54.32, Dion Cassius 55.24. L'historien grec prend toutefois la peine de spécifier que la Batavia était une île du Rhin : « […] τῆς Βατάουας τῆς ἐν τῷ 'Ρήνῳ νήσου […] ».

[269] Pan. Lat. 7.5.3 utilise même la formule *terra Batauia* évacuant toute notion d'île. Voir également Pan. Lat. 4.3.3, Pan. Lat. 5.21.2, Pan. Lat. 6.4.2, Pan. Lat. 9.25.2. En outre, Pan. Lat. 5.4.1 utilise l'adjectif *Batauicus*, « de Batavie », à ma connaissance inédit dans la littérature latine.

[270] Servius *Aen*. 8.727.

Batavia se retrouve chez l'historien Zosime qui, depuis la lointaine Constantinople, rappelle à deux reprises que la Βατάβια était en fait une île[271]. De son côté, la Table de Peutinger ne mentionne ni n'illustre la Batavia; elle signale simplement, parallèle au Rhin, le *flumen Patabus* – le fleuve batave – correspondant sans doute à la Meuse conformément aux noms des villes adjacentes. L'utilisation de l'adjectif *patabus* pour désigner le cours mosan est complètement inusitée dans les sources anciennes et rend conséquemment difficile d'expliquer ce choix terminologique. La seule interprétation prudente est en fait d'affirmer que la Meuse avait un autre hydronyme directement associé au toponyme régional. Cette représentation cartographique du monde antique, par son format et sa structure schématique, évacue toutefois toute configuration insulaire de la région et ignore évidemment la nature marécageuse du territoire.

b. « Terra non est » : un pays de marécages

Indépendamment de la nomenclature choisie pour désigner la région deltaïque rhénane, indépendamment du nombre de bras alloué au Rhin, une constance demeure dans les représentations environnementales véhiculées par les Anciens : le delta rhénan, aux confins du monde romain, était continuellement perçu comme un pays de marécages. *Paene terra non est*, écrit un panégyriste latin[272]. La victoire de Constance Chlore sur les usurpateurs Carausius et Allectus à la fin du 3e siècle – un épisode de l'histoire romaine s'étant notamment déroulé dans le delta rhénan[273] – a d'ailleurs donné l'occasion à l'orateur anonyme du panégyrique de 297 d'amplement décrire la région :

> *Ita penitus aquis inbuta permaduit ut non solum qua manifeste palustris est cedat ad nisum et hauriat pressa uestigium, se etiam ubi paulo uidetur firmior pedum pulsu temptata quatiatur et sentire se procul mota pondus testetur. Ita, ut res est, subiacentibus innatat et suspensa late uacillat, ut merito quis dixerit exercendum fuisse tali solo militem ad nauale certamen*[274].

---

[271] Zosime 3.6.2, Zosime 3.8.1.

[272] « *[illa regium] paene, ut cum uerbi periculo loquar, terra non est* » – « [cette région] n'est pratiquement pas une terre, si je puis oser une telle expression » – Pan. Lat. 4.8.1.

[273] À ce sujet, cf. *infra*, p. 214-216.

[274] « [Cette région] est profondément imbibée par les eaux et entièrement trempée de telle sorte que, non seulement là où elle est de toute évidence marécageuse, elle cède et se creuse sous la pression des pas qui s'y enfoncent, mais encore où elle semble un peu plus ferme, elle est ébranlée par le choc des pieds et le

La représentation de l'environnement régional construite par ce texte est sans équivoque : la région deltaïque rhénane y est perçue comme un milieu dominé par l'eau, envahi par les eaux, détrempé, marécageux, s'enfonçant sous les pas, incapable de supporter le poids des hommes; la région y est figurée comme une île flottante, nageant et vacillant dans les eaux, plus semblable au théâtre d'une bataille navale qu'au terrain d'un affrontement terrestre[275]. Bien sûr, l'objectif de l'orateur anonyme était de magnifier les exploits de Constance Chlore, exploits qui étaient dès lors campés dans un décor extrême, monstrueux, servant nécessairement le dessein glorificateur. Malgré ce biais à saveur propagandiste, le témoignage du panégyriste révèle tout de même une représentation sociale du delta du Rhin profondément marquée par la nature humide et marécageuse des sols, une représentation fondamentalement négative où le statut amphibie du territoire devient gage d'instabilité et d'insécurité. Le rapport intrinsèque établi entre le delta du Rhin et son environnement palustre permet d'ailleurs par la suite à l'auteur de dénoncer les *fraudes locorum*, les « perfidies des lieux », comme si les pires calomnies étaient inhérentes au milieu marécageux[276].

Il est vrai que l'image des terres palustres n'a jamais joui d'une renommée particulièrement positive non seulement chez les Anciens, mais également dans nos sociétés modernes. Milieux saturés d'eau, souvent vaseux, peu propices à l'occupation humaine, les marécages n'ont évidemment pas de quoi séduire l'observateur néophyte qui sera par conséquent enclin à conserver une impression négative de ces écosystèmes[277]. Tout au long de l'Antiquité, la littérature ancienne insista ainsi régulièrement sur le caractère paludéen d'un territoire hostile pour accentuer les sentiments d'antipathie et d'aversion du public. L'exemple le plus révélateur est sans aucun doute celui de la Germanie qui, perçue comme un vaste territoire insoumis, effrayant et peuplé d'hommes farouches, était

---

moindre poids ressenti au loin la fait bouger. La réalité est qu'elle nage dans des eaux souterraines et que, flottant, elle chancelle si largement qu'il est justifié de dire qu'un tel sol conviendrait pour exercer le soldat au combat naval » – Pan. Lat. 4.8.2-3.

[275] Il me semble également possible d'interpréter cette représentation du paysage deltaïque submergé non pas comme une situation permanente, mais bien comme le résultat d'une inondation temporaire causée par une crue fluviale. À ce sujet, cf. *infra*, note 398.

[276] Pan. Lat. 4.8.4.

[277] Vitruve 1.4.1 disait ainsi qu'il fallait éviter le voisinage des zones marécages : « *deinde si euitabitur palustris uicinitas* ». Voir également P. Leveau (2004a), 24-25, au sujet de la répugnance des sociétés à l'égard des zones marécageuses.

constamment affublée, sur un ton accusateur, du manteau marécageux : « *Terra […] paludibus foeda* » clamait Tacite[278], « *Terra […] magna ex parte siluis ac paludibus inuia* » s'indignait Pomponius Mela[279]. Les allusions à la nature palustre des terres germaniques sont nombreuses et visent invariablement une dévalorisation du milieu et de ses populations. Le site du désastre de Varus, retrouvé par Germanicus, était ainsi investi de cette charge marécageuse conférant au secteur un côté lugubre, sombre, *maestus locus* écrit Tacite[280]. De même, les tribus autochtones, lorsqu'elles portaient le titre d'ennemies, devenaient rapidement coupables d'occuper des zones marécageuses – coupables d'être des *paludicolae* pour reprendre l'expression de Sidoine Apollinaire, – ajoutant en quelque sorte à leur nature sauvage : les Ménapes chez César, les Frisons chez Tacite, les Alamans chez Hérodien, les Saxons chez Orose…[281] L'association entre les environnements palustres et les territoires insoumis, entre marécages et Germains hostiles, est patente et présente tout au long de la période romaine. Bien que la représentation marécageuse d'une région offrît sans doute un reflet réaliste, mais partiel, de la situation environnementale du secteur, elle participait également à la construction et à la diffusion dans la société romaine d'une représentation négative du territoire ciblé.

Le panégyrique de 297 précédemment cité entretenait ainsi cette représentation négative de la région deltaïque rhénane en décrivant un territoire dominé par les zones humides. Bien avant les faits d'armes de Constance Chlore, le delta avait déjà ce caractère palustre chez Tacite qui signale des terres basses, marécageuses et inondables sur l'île des Bataves[282] ou chez Strabon qui relate des lieux humides et marécageux – ἕλη – près des embouchures du fleuve[283]. Plusieurs siècles plus tard, ce visage palustre collait toujours à la

[278] « Une terre enlaidie par les marécages » – Tacite *Germ*. 5.

[279] « Une terre en grande partie inaccessible en raison des forêts et des marécages » – Pomponius Mela 3.3.29-30. Voir aussi Strabon 7.1.4, Tacite *Ann*. 1.65-68, *Ann*. 2.5, *Hist*. 4.73, Claudien *Stili*. 3.304. Seule exception à la règle, Pline *NH* 19.26.83 parle sans aucune connotation négative de la terre humide – *terra umida* – en Germanie propice à la culture du *raphanus*, le radis noir.

[280] Tacite *Ann*. 1.61. Les marécages sont d'ailleurs omniprésents dans le récit tacitéen des campagnes de Germanicus contre Arminius en Germanie. Voir également Velleius Paterculus 2.119 et Florus 2.30.

[281] Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.1.4. Au sujet du territoire marécageux des Ménapes, cf. César *BG* 3.28, *BG* 5.5, Strabon 4.3.4, Orose *Hist*. 6.10.15; des Frisons, cf. Tacite *Ann*. 4.73, *Ann*. 13.54; des Alamans, cf. Hérodien 7.2.5-6; des Saxons, cf. Orose *Hist*. 7.32.10; des Francs, cf. Hist. Aug. *Prob*. 12.3.

[282] « *[…] palustrem humilemque insulam in faciem stagni [...]* » – Tacite *Hist*. 5.23.3. Voir également Tacite *Hist*. 5.14-18 qui mentionne des marécages aux environs du camp de Vetera, quelques kilomètres en amont du delta.

[283] Strabon 4.3.4.

région, notamment chez Claudien qui mentionne les bouches marécageuses du Rhin[284]. Mais est-ce un portrait fidèle de la situation environnementale dans la région deltaïque rhénane à l'époque romaine? Le tableau paléogéologique reconstitué par les sciences paléoenvironnementales et présenté *supra* montre que le delta du Rhin, bien que formé de plusieurs unités paysagères, était dominé par des basses terres humides. Sans être des marécages sur le plan écosystémique, les tourbières et les sols argileux demeurent des milieux humides facilement assimilables à des zones palustres pour l'observateur ignorant les subtilités géographiques des deux écosystèmes. La représentation romaine du delta rhénan comme un milieu marécageux n'apparaît donc pas incongrue. Elle put à juste titre non seulement participer à la construction d'une image négative du secteur rhénan, mais également refléter la situation environnementale de la région. Or, les paléo-environnementalistes affirment que le paysage deltaïque ne se limitait pas à un tapis de tourbières et incluait des zones plus propices à l'occupation humaine, notamment les sols fertiles créés par les chenaux fluviaux. Les descriptions anciennes des contrées rhénanes, du moins de la portion inférieure du fleuve, restreignent souvent les terres dites fertiles à la rive gauloise, par exemple à la région de Cologne, territoire des loyaux Ubiens et de leur colonie romaine[285]. Cette fertilité des terres conquises, occupées par des peuples pacifiés, s'oppose en quelque sorte dans la littérature à la stérilité de la Germanie voisine, ennemie, qui porte de façon quasi permanente son voile marécageux. Une telle dichotomie ne doit évidemment pas aveugler l'historien; la géographie des terres transrhénanes était bien entendu plus complexe et le corpus gréco-latin n'est d'ailleurs pas exempt d'allusions à des plaines ou des pâturages en Germanie[286]. De même, certains auteurs anciens – en fait Tacite et Pomponius Mela – révèlent à quelques reprises l'existence de terres fertiles dans le delta du Rhin. Utilisant tour à tour des termes tels qu'*arua*, *agri* et *campi*, Tacite dévoile ainsi la présence de sols cultivables, convoités successivement par plusieurs groupes

[284] « *[…] iuncta paludibus ora* » – Claudien *Stili*. 1.199.

[285] Pline *NH* 17.4.47, Tacite *Ann*. 13.57. L'image des sols fertiles à proximité de Cologne continua d'être véhiculée dans des textes bien plus tardifs, par exemple Grégoire de Tours *Hist*. 2.9.

[286] Mais les occurrences sont rares et se concentrent surtout dans les textes narratifs, voir entre autres Pline *NH* 17.3.26, Tacite *Ann*. 2.11, *Ann*. 2.16, Velleius Paterculus 2.108, Denys *Ant. Rom*. 14.2-4. Par ailleurs, la Germanie représentée n'était pas que marécageuse et les allusions aux forêts et aux boisés – sujet traité *infra*, chapitre 1.3 – étaient très nombreuses.

transrhénans[287]. Il situe aussi explicitement sur l'île des Bataves des plaines et des champs exploités par la population locale[288]. De son côté, Pomponius Mela utilise le mot *campus* pour définir le territoire traversé par le bras droit du grand fleuve[289] et, de façon plus générale, décrit la côte septentrionale gauloise jusqu'aux rives du Rhin – *ad ripas Rheni amnis* – comme une terre fertile – *ferax* – particulièrement pour les céréales et le pâturage : « *Terra est frumenti praecipue ac pabuli ferax* »[290].

Les représentations romaines du delta du Rhin en tant qu'espace marécageux et rebutant supplantent bien sûr dans la littérature ancienne les rares remarques, souvent indirectes, sur la fertilité des sols régionaux. La société romaine méditerranéenne a développé et maintenu dans son imaginaire collectif la vision d'un territoire « souillé » par un couvert palustre et assujetti à cette « perfidie », pour reprendre le vocabulaire du panégyriste de 297. Bien que la fertilité réelle du sol – du moins d'une partie du sol – ait en réalité permis une occupation humaine de la région pendant toute la période romaine, les représentations véhiculées par les auteurs anciens demeurèrent dominées par l'image d'un pays stérile, inculte et inhospitalier. Cette perception dotait le delta du Rhin d'un caractère ingrat et répulsif qui influença certainement les représentations romaines des populations deltaïques, ainsi que l'organisation du développement régional par le pouvoir impérial, deux thèmes qui seront abordés dans les deuxième et troisième chapitres. Cette nature excessive et hostile fut également exacerbée par le voisinage d'une mer insoumise trônant à l'extrémité du monde connu.

c. L'Océan septentrional : « nouissimum ac sine terris mare »

Si le delta du Rhin était aux frontières du monde romain, la mer du Nord, elle, était véritablement aux confins de l'œkoumène : une mer lointaine et immense, aux pourtours indéfinis, « *nouissimum ac sine terris mare* » écrit Tacite[291]. Accueillant les eaux rhénanes lors de leur ultime écoulement, la mer du Nord joue bien sûr un rôle essentiel dans la

[287] Tacite *Ann*. 13.54-56.
[288] Tacite *Hist*. 4.18.3, *Ann*. 5.23.3.
[289] Pomponius Mela 3.4.24.
[290] Pomponius Mela 3.2.16-17.
[291] « la dernière mer, sans terre au-delà » – Tacite *Ann*. 2.24.

dynamique environnementale du delta puisque les phénomènes naturels maritimes – marées, tempêtes, transgressions marines, etc. – influencent l'activité deltaïque. Cette interrelation entre milieux maritime et fluvial est facilement perceptible dans les descriptions anciennes de la région alors que la mer, baignant le littoral germanique, devenait immanquablement la destination finale des bras rhénans. Les représentations sociales de l'environnement maritime participaient donc à la construction d'une image globale du secteur, une image toujours plus marquée par le sentiment d'immensité et d'inhospitalité d'un milieu naturel à la fois effrayant et fascinant pour les Romains méditerranéens.

Selon la représentation ancienne du monde, un vaste océan circulaire entourait les terres habitées[292], un vaste océan qui dans sa portion nord, à partir du Rhin, était désigné en latin sous le nom *Oceanus septentrionalis*[293]. Cet Océan septentrional, qui formait la frontière nord de la grande Germanie[294], correspond évidemment dans la géographie moderne à la mer du Nord dont l'hydronyme a gardé l'essence même de la nomenclature latine et exprime encore aujourd'hui la position septentrionale de cette mer par rapport au centre européen. Contrairement au delta du Rhin, cet espace maritime se situait dans l'Antiquité à l'extérieur de l'orbite romaine, une mer étrangère – *aliena aequora* – selon le poète Albinovanus Pedo[295]. En fait, la présence militaire de Rome y fut plutôt sporadique et généralement corrélative de la stratégie de conquête de la Germanie transrhénane au 1er siècle de notre ère. Velleius Paterculus, acteur militaire lors des campagnes germaniques au début de notre ère, relate brièvement dans son *Historia Romana* l'expédition maritime menée par la flotte romaine dans l'Océan septentrional en l'an 5 : « *[…] classis, quae Oceani circumnauigauerat sinus, ab inaudito atque incognito ante mari flumine Albi subuecta […]* »[296]. Velleius nous

[292] Voir par exemple Strabon 1.3 et 1.7-8 qui fait remonter cette conception à Homère.

[293] Tacite *Germ*. 1, Pline *NH* 2.67.167, *NH* 4.19.109, *NH* 18.30.121, *NH* 37.11.42 et Suétone *Cl*. 1. La forme grecque ἀρκτῷος Ὠκεανός est plutôt rare, je l'ai répertoriée uniquement chez Marcien 2.27. En fait, les auteurs anciens utilisent habituellement les termes génériques *Oceanus* ou Ὠκεανός et le contexte géographique du récit sous-entend qu'il s'agit de l'Océan septentrional. Par ailleurs, Ptolémée *Géo*. 2.11.1 utilise plutôt l'expression Océan germanique – Γερμανικὸς Ὠκεανός – alors que Claudien *BGoth*. 335, dans une formule à saveur mythologique, parle de la mer des Cimbres – *Cimbrica Thethys*, – référant de la sorte à la nymphe des mers et au peuple des Cimbres qui occupait la péninsule danoise.

[294] Ce que rappellent plusieurs textes anciens, par exemple Auguste *RG* 26, Pomponius Mela 3.3.25, Tacite *Germ*. 1 et Pan. Lat. 2.2.6.

[295] Cité par Sénèque *Suas*. 1.15.

[296] « […] la flotte, qui avait navigué le long de la côte sinueuse de l'Océan, remonta le fleuve Elbe depuis cette mer jusque-là inconnue et dont personne n'avait entendu parler […] » – Velleius Paterculus 2.106.

apprend ainsi que la flotte navigua sur la mer du Nord jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, mais également que ce secteur maritime avait jusque-là été peu exploré et qu'il s'agissait en fait, suivant les mots mêmes de l'historien, d'une mer inconnue dont on n'avait jamais entendu parler auparavant : *inauditum atque incognitum ante mare*. En réalité, les Romains s'étaient aventurés dans la mer du Nord dès les premières campagnes augustéennes en Germanie; Suétone indique ainsi que le général Drusus – mort en 9 avant notre ère – a été le premier des généraux romains à naviguer sur la grande mer septentrionale[297]. Celle-ci n'était donc pas « inconnue » à proprement parler. Or, Velleius ne stipule pas que l'expédition maritime de l'an 5 a été la première des Romains dans l'Océan septentrional; il insiste plutôt sur le fait que cette zone maritime, aux extrémités de l'Empire, était très peu connue de la société méditerranéenne et qu'elle n'était finalement apparue dans les représentations romaines des contrées septentrionales qu'à partir de ce moment. À la lecture du corpus gréco-latin, on constate d'ailleurs l'absence de la mer germanique avant le texte de Velleius, lequel devient le *terminus post quem* d'une reconstruction historienne de la perception romaine de cet environnement maritime marginal[298]. On peut du reste présumer que les représentations romaines de la mer du Nord commencèrent réellement à se construire dans la société méditerranéenne à partir des campagnes germaniques de Tibère au début de notre ère. Ayant navigué jusqu'à la péninsule danoise, la flotte du futur empereur avait alors sans doute largement parcouru et exploré cet Océan septentrional, repoussant ainsi les limites du monde connu : « *septentrionalis uero oceanus maiore ex parte nauigatus est, auspiciis Diui Augusti Germaniam classe circumuecta ad Cimbrorum promunturium […]* »[299]. Malgré une

---

Les *Res Gestae* d'Auguste font certainement référence à cette expédition lorsque l'empereur affirme que la flotte romaine a navigué jusqu'à l'Elbe, cf. Auguste *RG* 26.

[297] « *[…] Oceanum septemtrionalem primus Romanorum ducum nauigauit […]* » – Suétone *Cl.* 1. Voir également Tacite *Germ*. 34. L'historiographie moderne a longtemps sous-estimé la valeur historique de l'œuvre de Suétone en raison du genre biographique qu'il affectionne, insistant sur les anecdotes futiles. Toutefois, depuis les années 1950 et surtout à la suite des travaux de P. Galand-Hallyn (1991), on constate une réhabilitation progressive de l'apport historique de Suétone dont la fiabilité, la méthode et le scrupule sont aujourd'hui reconnus. Voir également E. Wolff (2009), 227, et T. D. Benediktson (1992-1993).

[298] César *BG* 4.10 mentionne certes que le Rhin et la Meuse coulaient dans l'Océan, mais ces allusions présentent la mer comme un bassin figé exempt de ses spécificités environnementales. L'environnement maritime n'est donc pas décrit ou représenté, mais simplement utilisé pour organiser l'espace deltaïque. Au sujet des représentations anciennes des secteurs au-delà des périphéries du monde gréco-romain, voir entre autres J. S. Romm (1992).

[299] « Par ailleurs, l'Océan septentrional a été parcouru dans sa plus grande partie sous les auspices du divin Auguste par la flotte qui a fait le tour de la Germanie jusqu'au promontoire des Cimbres […] » – Pline *NH* 2.67.167.

multiplication des séjours de la flotte impériale en mer du Nord, lesquels permirent une véritable exploration maritime de la région[300], l'incapacité romaine à intégrer militairement les territoires germaniques laissa toujours l'Océan septentrional à l'extérieur du monde romain, baignant les « *extrema litora mundi* »[301]. De ce fait, la mer du Nord, si éloignée, demeurait continuellement enveloppée dans l'imaginaire collectif d'un voile de mystères, d'incertitudes et d'impénétrabilité. Tacite indique ainsi que l'Océan septentrional « *raris ab orbe nostro nauibus aditur* »[302], une affirmation qui souligne certes les rares visites romaines dans la région à l'aube du 2e siècle, mais surtout qui oppose clairement le monde que connaissait l'auteur – « notre monde » – à cette mer septentrionale qui, aux confins de l'œkoumène, devenait donc un « autre monde ». Dans ce schéma représentationnel, le delta du Rhin jouait d'une certaine façon le rôle de porte d'entrée vers cet « autre monde ». L'embouchure du fleuve était le pont entre le monde connu et cette mer étrangère.

De même, bien que la flotte impériale ait plus d'une fois sillonné la côte germanique, les représentations romaines de l'Océan septentrional demeurèrent tout au long de l'Antiquité imprégnées de cette incertitude terrifiante qui entoure souvent l'image des contrées lointaines et méconnues : une mer immense – *inmensum* – écrit Pline, impétueuse – *feruidum* – soutient Ammien Marcellin, aux profondeurs incertaines – *incertum profundum* – selon Lucain[303]. L'environnement maritime était décrit et perçu comme un milieu hostile, sauvage et instable, particulièrement chez Tacite qui rappelle le danger de cette mer redoutable et inconnue : « *periculum horridi et ignoti maris* »[304]. L'historien multiplie les allusions au caractère menaçant et inhospitalier de la mer du Nord. Sous sa plume, l'Océan septentrional devenait terrifiant et excessif : il était plus violent que les autres mers[305], il était immense, hostile et lointain[306], il était si vaste et si profond qu'on

[300] Principalement sous les Julio-Claudiens. Les périodes phares de la navigation romaine en mer du Nord semblent avoir été l'époque de Tibère, sous l'égide de Germanicus – cf. Tacite *Ann*. 1.60-70 et *Ann*. 2.6-23 – de même que le Principat de Claude, notamment sous le commandement du général Corbulon en 47, cf. Tacite *Ann*. 11.18. À ce sujet, cf. *infra*, chap. 3.3.

[301] « les derniers rivages du monde » – Albinovanus Pedo, cité par Sénèque *Suas*. 1.15.

[302] « est visité par de rares navires de notre monde » – Tacite *Germ*. 2.

[303] Pline *NH* 2.67.167, Ammien Marcellin 15.9.4, Lucain *Phar.* 2.570-572.

[304] Tacite *Germ*. 2.

[305] « *[...] uiolentior cetero mari Oceanus [...]* » – « […] l'Océan [septentrional] est plus violent que le reste de la mer […] » – Tacite *Ann*. 2.24.

le concevait comme la limite de l'univers[307]. Les représentations de la mer germanique diffusées par la littérature ancienne étaient donc profondément négatives et construisaient l'image d'un environnement naturel démesuré et menaçant. Elles influencèrent sans doute la perception romaine du cours rhénan, lequel s'écoulait dans cette mer hostile et se fondait dans ce milieu maritime. Les représentations de l'environnement deltaïque rhénan, qui reprenaient les thèmes de l'immensité, de l'inaccessibilité et de l'hostilité du territoire, n'étaient d'ailleurs pas si différentes de celles de l'Océan septentrional. Bien sûr, l'image inhospitalière du delta rhénan reposait principalement sur sa nature marécageuse alors que celle de la mer du Nord provenait surtout de ses abîmes insondables et de ses pourtours indéfinis, mais l'interaction entre les deux environnements permettait aux représentations de l'un d'appuyer et de renforcer les représentations de l'autre.

*

Bien plus qu'un amalgame de cours d'eau découpant le paysage régional, l'environnement deltaïque rhénan était perçu à l'époque romaine comme un espace riparien à la fois insulaire, marécageux et limitrophe de la « redoutable » mer du Nord. D'une part, les représentations topographiques de la région s'articulaient autour d'une conception insulaire du territoire où l'*insula Batauorum* des Anciens, observée depuis l'apex du delta du Rhin, se confondait avec une véritable île fluviale. Le caractère insulaire des terres bataves, sans cesse réitéré par les auteurs des premiers siècles, s'est toutefois dissous à l'époque tardive alors que la région était plutôt désignée par le toponyme Batavia qui évacuait la connotation insulaire. D'autre part, le territoire deltaïque fut toujours représenté dans les sources anciennes comme une région dominée par les marécages, inondée par les zones humides, envahie par les terres palustres, une région qui, en conséquence, ne pouvait qu'être perçue comme rebutante et inhospitalière. Il est vrai que les tourbières, qui constituaient la principale unité paysagère du delta, étaient des milieux inappropriés pour l'occupation humaine, mais le tableau géologique régional comportait également des sols argileux qui, beaucoup plus propices à la présence humaine, étaient toutefois inexistants

[306] « *[…] inmensus ultra utque sic dixerim aduersus Oceanus […]* » – « […] l'immense et, pour ainsi dire, hostile Océan de là-bas […] » – Tacite *Germ*. 2.

[307] « *[…] uasto et profundo ut credatur nouissimum ac sine terris mare* » – « […] si vaste et si profonde qu'on la croit la dernière mer, sans terre au-delà » – Tacite *Ann*. 2.24.

dans le portait gréco-romain. Se concentrant sur le caractère marécageux du territoire, les représentations anciennes de l'environnement deltaïque exacerbaient donc la vision d'un milieu hostile, sauvage et dangereux. Parallèlement, le visage du delta rhénan était également influencé par les représentations véhiculées au sujet de la vaste mer voisine. L'Océan septentrional, aux extrémités méconnues du monde, impulsait à l'imaginaire collectif une dose de mystères et d'incertitudes, mais également un sentiment d'effroi, d'aversion et de démesure. Les textes anciens diffusent une image de l'Océan septentrional mettant en scène l'éloignement, l'impénétrabilité et la violence de la grande mer du Nord, une représentation qui se répercutait dans la construction de la figure rhénane puisque le delta du grand fleuve affrontait constamment cet environnement maritime sauvage.

Somme toute, il me semble clair que l'eau, sous ses différentes formes, fut véritablement le principal ingrédient ayant pimenté la recette représentationnelle du delta du Rhin. La prééminence de l'eau dans l'environnement deltaïque, que ce soit sous la forme de fleuves, de rivières, de lacs, d'océan ou de marécages, pouvait sans doute surprendre et frapper l'imaginaire collectif d'une société méditerranéenne habituée à une mer pratiquement sans marées et à des sols peu humides où l'irrigation était souvent souhaitable. De ce fait, une terre constamment humide, traversée de multiples cours d'eau, tolérant les marécages et voisine d'un océan insondable devait sans doute apparaître exotique, voire étrange, au Romain méditerranéen. C'est d'ailleurs ce statut en quelque sorte amphibie de la région qui choqua le panégyriste de Constance Chlore et l'amena à décréter, pantois, que *paene terra non est*; selon ses propres référents, ce sol ne pouvait être considéré comme une véritable terre. Les représentations littéraires du delta du Rhin insistaient donc sur cette prépondérance exotique de l'eau en rappelant sans cesse à un lectorat peu familier avec la région la force de l'élément hydrique, la crainte de l'inondation, l'inaccessibilité des marécages et la violence de la mer extérieure. Ce reflet partiel de l'environnement régional érigeait une image essentiellement négative qui distordait la situation environnementale réelle en attisant le caractère certes exotique, mais surtout ingrat, hostile et menaçant du milieu. La perception romaine de l'inhospitalité du delta trouvait sens dans son opposition au référent méditerranéen. Elle faisait également écho d'une certaine façon à l'image sauvage et farouche de la Germanie transrhénane qui était profondément ancrée dans l'imaginaire romain. L'amplification dans les textes anciens

du côté exotique et surtout hostile du milieu deltaïque se remarque également dans les descriptions du climat et des phénomènes naturels alors que la région est présentée comme un pays constamment assujetti aux extrêmes climatiques et météorologiques.

2. Les extrêmes d'un milieu : climat et phénomènes naturels

À proprement parler, les hommes ne perçoivent pas le climat et ne sont pas affectés directement par les variations climatiques. En fait, les hommes perçoivent plutôt les effets du climat sur l'environnement naturel et sont affectés par les conséquences des variations climatiques sur leur milieu. Les sociétés anciennes n'étaient donc pas préoccupées par les changements climatiques – une inquiétude récente, – mais bien par les fluctuations des températures saisonnières, par les manifestations météorologiques et par leurs incidences sur l'environnement régional et sur le mode de vie des communautés. On confond ainsi régulièrement climat et météorologie; alors que les oscillations climatiques s'arriment sur des tendances séculaires inscrites dans la longue durée, les phénomènes météorologiques ou atmosphériques sont ponctuels et frappent à court terme, sur quelques jours ou quelques mois, bien que leurs conséquences, elles, puissent se prolonger dans le temps[308]. De ce fait, l'évolution du climat s'appréhende généralement sur des échelles temporelles inadéquates pour l'historien et sa temporalité humaine :

> Les climatologues des sciences de la Terre travaillent à un degré de précision spatiale et temporelle où les temps historiques sont à peine perceptibles. Les reconstitutions qu'ils proposent, par exemple les variations de température à la surface de la Terre, couvrent des échelles de temps supérieures à celle de l'Holocène ou donnent une moyenne pour des espaces trop vastes. Dans le premier cas, l'Antiquité ne se distingue donc guère sur la courbe. Dans la seconde situation, les restitutions ne permettent pas de cerner les particularités [régionales][309].

[308] M. Magny et H. Richard (1992), 5. Voir aussi R. Bedon (2009), 183 et 187. De la même façon, il faut différencier le phénomène climatique – processus relativement lent, pouvant certes modifier les conditions de vie, mais s'instaurant progressivement et n'ayant pas d'effets traumatisants sur les populations – et la catastrophe naturelle, ou crise environnementale, qui, perçue comme catastrophique par les contemporains, perturbe directement la vie des hommes. Voir entre autres E. Hermon (2009b), 13-16, C. Allinne (2008), 92-94, E. Hermon (2005), 30-32, S. van der Leeuw et C. Aschan-Leygonie (2001).

[309] C. Allinne (2008), 90.

Tout comme c'était le cas pour la paléogéographie fluviale, la question des climats anciens pose plusieurs difficultés quant à l'adéquation entre les échelles de temps géologique et historique. Pour les climatologues qui s'intéressent à des séquences temporelles de plusieurs centaines de milliers – voire de millions – d'années, le climat est demeuré relativement stable au cours des derniers millénaires[310]. Par exemple, des reconstitutions paléoclimatiques réalisées par des chercheurs néerlandais ont montré que les courbes de température moyenne aux Pays-Bas s'étaient peu déplacées depuis plus de 3000 ans[311]. Or, à l'échelle du temps des hommes, on note de légères oscillations du climat, notamment marquées sur le plan de la pluviométrie, entraînant une alternance entre des cycles plus humides et souvent plus frais et des cycles plus secs et généralement plus chauds[312]. Les marqueurs climatiques traditionnels – température et précipitations – permettent ainsi de déceler pour la période romaine, grossièrement entre 300 avant notre ère et 300 de notre ère, une phase relativement chaude, affectée par des précipitations modérées et favorable à l'occupation humaine particulièrement dans les régions centrales et septentrionales de l'Europe, une phase que plusieurs historiens et archéologues ont surnommée l'*optimum romanum*[313]. Cette courbe climatique ne fut évidemment pas homogène sur l'ensemble du territoire européen, mais elle semble refléter une tendance généralisée. Les spécialistes évaluent que le climat de l'*optimum romanum* était en réalité assez semblable à celui de l'époque

[310] En fait, selon les climatologues, le climat actuel se serait imposé à partir du début de l'Holocène. Cf. C. Allinne (2008), 93-94, M. Magny (1995), 116-117 et 132.

[311] La seule variation majeure, quoique minime à l'échelle du temps géologique, est le refroidissement observé au cours de la période dite « petit âge glaciaire » ayant débuté à la fin du Moyen Âge. Voir le tableau climatique établi par H. J. A. Berendsen, W. Z. Hoek et E. A. Schorn (1995) et repris par H. J. A. Berendsen (2005a), 12, de même que celui de W. H. Zagwijn (1994), 82, spécifiquement pour la région d'Amsterdam.

[312] Pour plusieurs chercheurs, ces oscillations des indicateurs climatiques, perceptibles à l'échelle du temps historique, seraient dues non pas à des causes naturelles, mais bien à des facteurs anthropiques, cf. E. Hermon (2009b), 4-5, J. Peyras (2009), 352-354, J.-F. Berger (2009), 223, J. Boersma (2005), 559. Les expressions « péjoration » ou « détérioration » climatique sont parfois utilisées pour référer au retour généralisé à des conditions plus humides et plus froides. Or, comme l'a montré C. Allinne (2008), 94, ces termes, empruntés au vocabulaire des climatologues qui étudient des phases climatiques défavorables au développement de la vie sur Terre, perdent leur sens à l'échelle humaine puisqu'une période plus humide et plus froide peut être favorable dans une zone plus aride alors que les sociétés éprouvent les effets positifs de cette oscillation du climat sur leur environnement, par exemple l'amélioration des possibilités agricoles. Voir également P. Leveau (2008), 144.

[313] Entre autres J.-F. Berger (2009), 222-223, E. Hermon (2009b), 11-12, F. Ortolani et S. Pagliuca (2009), 58-59, S. Rippon (2000), 34-36. Certains archéologues notent toutefois un léger retour à un temps plus frais et pluvieux du 1er siècle avant notre ère jusqu'au 2e siècle de notre ère, cf. J.-F. Berger (2009), 225, et C. Allinne (2008), 93.

actuelle, du moins avant les oscillations récentes[314]. En revanche, à la fin de l'Antiquité, à partir du 4e ou du 5e siècle, le climat européen entra dans une phase de refroidissement des températures moyennes et d'augmentation générale de l'humidité.

On retrouve des tendances semblables dans le cas spécifique des territoires néerlandais à l'époque romaine. Au tournant de notre ère, le climat y était comparable à celui existant aujourd'hui, soit un climat océanique tempéré avec des précipitations annuelles moyennes de 750 mm et une température moyenne oscillant entre 1,7 °C en hiver et 17 °C en été[315]. Au cours des premiers siècles de notre ère, des conditions chaudes et relativement sèches prévalurent donc aux Pays-Bas, favorisant de la sorte l'occupation du territoire[316]. Or, bien que le niveau des précipitations demeurât modéré, l'activité fluviale – alors marquée par une forte décharge rhénane – entraîna de nombreuses avulsions et inondations; malgré un cycle climatique considéré plus sec, la région deltaïque rhénane était donc un territoire offrant des conditions assez humides indépendamment du niveau réel de précipitations[317]. Reflet de la situation générale en Europe, les Pays-Bas romains connurent par la suite, à partir du 4e siècle, un refroidissement climatique et une augmentation des précipitations annuelles entraînant une montée des eaux souterraines et une détérioration des conditions de drainage d'un sol déjà très humide[318]. Nombreux sont

[314] Pour les références, cf. E. Hermon (2009b), 11-12, F. Ortolani et S. Pagliuca (2009), 55, R. Bedon (2009), 185, O. Buchsenschutz (2004), 17-18, A. G. Lange (1990), 17-18.

[315] W. Jülich et K. Lindner (2006), 31, W. H. Zagwijn (1994), 82. Le climat océanique tempéré se distingue généralement par de faibles écarts de températures entre les saisons, ce qui donne des hivers doux, mais pluvieux et des étés frais et humides.

[316] A. G. Lange (1990), 17-18, parle d'une température moyenne pouvant atteindre 0,5 °C de plus que la température moyenne actuelle. Voir également W. H. TeBrake (1985), 93-94 et 173.

[317] M. Groot (2008), 3, H. J. A. Berendsen (1990), 248, A. G. Lange (1990), 16. Étudiant un site archéologique près de Zwolle, dans l'actuelle province néerlandaise de l'Overijssel, U. Sass-Klaassen et E. Hanraets (2006), 68-70, ont montré une alternance, à tous les 20 à 40 ans, des périodes humides et des périodes sèches pendant l'Antiquité. De même, H. J. A. Berendsen (1990), 243 et 248, soutient que des conditions sèches et humides ont sans doute coexisté à l'époque romaine. Il est toutefois probable que la région néerlandaise, tout comme le reste de l'Europe, ait connu un cycle plus sec lors des premiers siècles de notre ère : des fouilles archéologiques menées à Tiel, sur le Waal, ont montré l'absence de fossés d'irrigation entre 40 et 150, ce qui, selon M. Groot (2008), 15, pourrait être un indice d'une période plus sèche n'ayant donc pas forcé la communauté à effectuer des activités de drainage

[318] Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 87, F. Ortolani et S. Pagliuca (2009), 58-59, M. S. M. Kok (2008), 118, M. J. Kooistra *et al*. (2006), 57, A. G. Lange (1990), 17-18, W. H. TeBrake (1985), 102, 117 et 176.

les chercheurs modernes[319] à avoir associé cette période à une phase de transgression marine[320] – la fameuse Dunkerque II – qui, par la hausse du niveau de la mer du Nord entre 250 et 600, aurait bloqué la décharge maritime des rivières et entrainé des débordements fluviaux. Le modèle dunkerquien, illustrant des fluctuations synchroniques du niveau de la mer sur tout le littoral de la mer du Nord, est toutefois critiqué, voire contesté ou carrément abandonné depuis les années 1970[321]. Alors que l'on a longtemps pensé que les effets des transgressions – et des régressions – marines se manifestaient systématiquement sur l'ensemble des côtes maritimes, des études récentes tendent de plus en plus à montrer que les contrecoups des oscillations du niveau de la mer ne peuvent s'exprimer en termes de transgressions suprarégionales comme le sous-entend la terminologie dunkerquienne qui minimise les circonstances géologiques locales et les facteurs anthropiques. La plupart des chercheurs préfèrent aujourd'hui se concentrer sur les variations régionales sans référer à un phénomène global, ce qui a amené K. van Gijssel et B. van der Valk à affirmer que « *the simple transgression / regression model is no longer commonly accepted [...]* »[322]. Trancher sur la question de la validité du modèle dunkerquien serait m'insérer dans un débat hors de mes compétences. Qu'il y ait eu objectivement transgression dunkerquienne ou non, il semble néanmoins clair que les territoires deltaïques, principalement côtiers, devinrent beaucoup plus humides et sensibles aux inondations à partir du 4^{e} siècle; qu'il s'agisse ou non des conséquences d'une réelle transgression marine ne change pas les effets observés sur le territoire : détérioration des conditions hydrauliques, érosion du littoral, montée des eaux souterraines, etc. Variations climatiques ou transgressions marines, ce furent ces effets sur l'environnement régional que perçurent les sociétés anciennes et non les phénomènes scientifiques et séculaires.

Au demeurant, les sources littéraires ne fournissent évidemment pas de données climatologiques, thermométriques, pluviométriques ou marégraphiques. Elles témoignent

[319] Par exemple S. Lebecq (2011), 169-175, K. E. Behre (2007), M.-P. Detalle (2002), 82-83, S. Lebecq (1996), 182-183, J. Haywood (1991), A. G. Lange (1990), W. H. Tebrake (1985), O. van de Plassche (1982), L. P. Louwe Kooijmans (1974).

[320] C'est-à-dire une phase de submersion générale et séculaire des plaines littorales par suite du relèvement du niveau de la mer, pour reprendre la définition de S. Lebecq (2011), 170.

[321] Entre autres C. Baeteman, M. Waller et P. Kiden (2011), C. Baeteman (2008), H. J. T. Weerts *et al.* (2005), 165, C. Baeteman (2005), J. H. J. Ebbing, H. J. T. Weerts et W. E. Westerhoff (2003), S. Rippon (2000), 32-33 et 144-145, A. Ervynck *et al.* (1999) et les références que ces derniers citent.

[322] K. van Gijssel et B. van der Valk (2005), 68.

plutôt des effets tangibles du climat et des phénomènes naturels : le froid, la pluie, les tempêtes, les inondations, les marées… Elles constituent ainsi une interface pour saisir les représentations romaines des conditions atmosphériques, des précipitations et autres manifestations météorologiques ponctuelles ainsi que des phénomènes hydrologiques perceptibles à l'échelle humaine.

A. Les rigueurs du Nord : le froid et la glace

Pour exprimer les conditions atmosphériques, les Romains utilisaient habituellement le terme *caelum* qui signifie « ciel » et par extension « air » ou même « condition générale de l'air ». En grec, on employait plutôt le mot ἀήρ qui traduit également l'idée d'« air » ou d'« atmosphère » et peut ainsi recevoir des qualificatifs : froid, chaud, tempéré, etc. Le mot *aer* existe en latin, mais il est beaucoup plus rarement utilisé que *caelum*. De même, les termes *temperies* et κρᾶσις pouvaient parfois servir à exprimer l'idée de « température » bien que les occurrences en ce sens ne soient pas très nombreuses dans le corpus gréco-latin. Par ailleurs, bien que le mot moderne « climat » provienne du grec κλίμα, on ne peut traduire systématiquement celui-ci par celui-là. Le terme grec κλίμα faisait d'abord référence à l'angle d'inclinaison de la Terre vers le pôle à partir de l'équateur, d'où son utilisation dans le sens de « région », « zone géographique », plus souvent « latitude » ou plutôt « bande de terre entre deux latitudes », voire même « point cardinal », ultimement et très rarement « climat » pour référer à la situation climatique dans une zone géographique, entre deux latitudes[323]. Par exemple, Strabon utilise une cinquantaine de fois le mot κλίμα dans son œuvre géographique, mais rarement dans le sens moderne de « conditions atmosphériques ».

Les termes *caelum* et ἀήρ – de même que *temperies*, κρᾶσις et κλίμα – sont souvent rendus en français, lorsque le contexte s'y prête, par le mot « climat »; or, il serait faux de croire à une adéquation véritable entre les termes latins, grecs et moderne. *Caelum*, ἀήρ, *temperies* et κρᾶσις expriment davantage le temps météorologique tangible, perçu par le

[323] Voir les explications de Strabon 2.5.34-35 de même que le commentaire de G. Aujac dans le tome 1 (2e partie) de son édition de la *Géographie* de Strabon (Les Belles Lettres, 1969, p. 186-187). Issu du grec, le terme latin *clima* a également le sens d'inclinaison de la Terre ou de latitude, mais est très peu utilisé dans les textes anciens.

témoin direct et représenté en fonction d'un référent méditerranéen et non, bien sûr, en fonction de données objectives. Les représentations anciennes du climat d'un lieu se construisaient toujours par rapport au point de référence gréco-romain, c'est-à-dire par rapport au climat méditerranéen qui constituait la « normalité », le point zéro à partir duquel s'étendaient les possibilités climatiques jusqu'aux extrêmes inhabitables : extrêmement chaud, extrêmement froid, extrêmement humide, extrêmement sec. Ce schéma suivait en fait la représentation géographique ancienne de la Terre, divisée en cinq zones « climatiques » – dans son sens grec – et à laquelle adhérait, à quelques variantes près, la majorité des savants grecs depuis Ératosthène jusqu'à Strabon en passant par Posidonios[324]. De chaque côté d'une zone torride, inhabitable, les Anciens se représentaient d'abord deux zones tempérées, dont l'une correspondait au monde gréco-romain, puis aux extrémités deux zones polaires ou glaciales. Dans cette conception du monde, les climats des secteurs périphériques de l'œkoumène, s'éloignant de la zone tempérée et s'approchant donc des régions inhospitalières, furent toujours représentés comme étant moins cléments, moins favorables à l'homme que le point de référence méditerranéen. Dès lors, les représentations climatiques des régions septentrionales de l'Empire romain étaient généralement négatives : un climat âpre, cruel, intraitable et surtout un climat froid, glacial, rigoureux…

a. Hivers cruels, hivers éternels : le topos du froid

Le climat froid était invariablement présenté négativement dans la littérature ancienne[325]. Les températures froides recevaient régulièrement des qualificatifs exprimant la rigueur, la dureté, l'âpreté, voire la cruauté : *rigidus*, *durus*, *asper*, *saeuus*, *crudelis*, *crudus*… À des conditions climatiques froides étaient associés des lieux inhospitaliers, un ciel austère, un paysage monotone et des adversités terribles[326]. Selon Strabon, les

[324] Selon Posidonios, cité par Strabon 2.2.2, la théorie de la division terrestre en cinq zones aurait été proposée par Parménide. Voir aussi Aristote *Météo.* 2.5.10-11.

[325] Sur les représentations de l'hiver dans la poésie latine, cf. P.-J. Dehon (1993).

[326] Par exemple Sénèque *De Pro*. 4.14-15 parle du *triste caelum* et de la *horrenda iniquitas* des climats froids, Pan. Lat. 3.9.1-2 se plaint de l'aspect monotone du ciel et de la terre en hiver et Tacite *Hist.* 1.51 rappelle que le service militaire est pénible lorsqu'assujetti à un climat rigoureux. Il est par ailleurs révélateur que le mot grec χειμών puisse signifier à la fois le « mauvais temps », la « tempête », le « froid » et l'« hiver » ainsi que, dans son sens figuré, les « troubles », les « agitations », voire le « danger ». L'association entre le froid et le danger est de la sorte inhérente en grec.

extrémités du schéma terrestre étaient inhabitables en raison du froid – ἀοίκητοι διὰ ψῦχος – et par conséquent, suivant cette représentation climatique du monde, plus une région s'approchait de ces zones polaires, plus le froid la rendait odieuse, plus le froid obligeait à une vie misérable, plus le froid exacerbait la violence des hommes[327]. La conception ancienne des climats s'articulait par rapport au référent méditerranéen – zone tempérée par excellence dans la représentation grecque du monde – et de ce fait, les contrées septentrionales, par leur proximité avec la zone polaire, étaient systématiquement associées au froid et surtout à la rigueur du froid : « *nihil hac plaga infestius. Atrox caelum, perinde ingenia* »[328]. Dans cette tirade de Florus, le froid du Nord, climat atroce, devient en quelque sorte l'explication de la pugnacité des peuples septentrionaux. À la violence du froid répondait la violence des populations, à l'hostilité de l'environnement naturel répondait l'hostilité du climat.

Le *topos* du Nord glacé s'était d'abord construit chez les Grecs, à l'époque classique, alors que la Scythie, au nord-est de la mer Noire, incarnait dans la tradition géographique et ethnographique grecque ce « paradigme du Nord gelé »[329]. Cette image de la froide Scythie fut par la suite reprise par les poètes latins, notamment Virgile, Horace et Lucain[330], qui souhaitaient opposer à la tempérance méditerranéenne les excès des limites de l'œkoumène. L'expansion romaine vers l'Europe offrit ensuite de nouveaux archétypes au paradigme du Nord gelé. Au 1er siècle avant notre ère, la Gaule fut ainsi représentée sous son jour hivernal, froide et glaciale : « κειμένη δὲ κατὰ τὸ πλεῖστον ὑπὸ τὰς ἄρκτους κειμέριός ἐστι καὶ ψυχρὰ διαφερόντως » écrit Diodore de Sicile[331]. Mais rapidement, ce fut plutôt la sauvage et insoumise Germanie transrhénane qui s'imposa comme le *topos* du pays froid en Europe. Déjà chez César, le territoire des Suèves transrhénans était présenté comme une région non seulement froide, mais très froide – *frigidissimus*, – relayant en

[327] Strabon 2.5.3-8. Le géographe grec soutient par exemple que les populations au nord de la Bretagne connaissent une existence misérable en raison du froid (Strabon 2.5.8) et Pline associe la violence des Chauques à la rigueur du climat (Pline *NH* 2.80.189).

[328] « rien n'est plus hostile que cette région [le Nord]. Le climat est atroce, tout comme le caractère des hommes » – Florus 1.37.

[329] Expression de S. Nemeti (2009), 415. Sur le climat froid de la Scythie dans les textes grecs classiques, cf. Hippocrate *Aer*. 17-22 et surtout Hérodote *Hist*. 4.28-31.

[330] Virgile *Georg*. 3.349-383, Horace *Carm*. 4.5.25-26, Lucain *Phar*. 1.17-18, *Phar*. 6.325.

[331] « Se situant en grande partie sous les constellations de l'Ourse, [la Gaule] est hivernale et particulièrement froide » – Diodore 5.25. Voir également Tite-Live *Hist.* 5.48.2-3.

quelque sorte la Gaule à un statut climatique plus clément[332]. Cette même verve hyperbolique se retrouve au 1er siècle chez Pomponius Mela qui dépeint une Germanie très fortement assujettie au froid – *maxime frigus*, – chez Sénèque qui évoque la rigueur continuelle du climat germanique – *perpetuus caeli rigor*, – chez Tacite qui n'hésite pas à soutenir que « *truculentia caeli praestat Germania* »[333]. L'hiver germanique n'était pas simplement froid, il était également cruel, inhumain, *saeua hiems* écrit Mela[334]. Au cours des siècles suivants, reflet de la situation militaire de l'Empire, le *topos* du froid germanique devint de plus en plus un *topos* du froid rhénan. Dès l'époque augustéenne, Virgile se plut certes à peindre dans ses *Bucolica* une région rhénane hivernale et hostile en rappelant les périls liés aux froids du Rhin – *frigora Rheni* – et à sa glace cruelle – *glacies aspera*, –[335] mais les épithètes glaciales demeuraient surtout l'apanage de la grande Germanie voisine. Or, les campagnes militaires du 4e siècle menées sur la frontière rhénane contre les Francs et les Alamans reportèrent d'une certaine façon sur les rives du grand fleuve et la périphérie gauloise le paradigme du Nord gelé. Tout comme Pomponius Mela avant eux, Ammien Marcellin et le panégyriste Nazarius qualifièrent ainsi d'hiver cruel – *cruda hiems* – la saison froide dans la région du Rhin[336]. Le froid rhénan, toujours excessif, est d'ailleurs constamment présent dans l'œuvre d'Ammien. Pour ce dernier, la région rhénane était un pays de glaces – *glaciales terrae* – où la violence du climat – *aeris saeuitia* – entravait les activités militaires, où les cruelles gelées – *crudeles pruinae* – châtiaient les soldats et où le ciel glacial – *rigens caelum* – dessinait le quotidien[337]. Le *topos* du froid néfaste domina véritablement les représentations climatiques de la région tout au long de la période romaine.

Par ailleurs, l'image du climat glacial frappe également par son caractère immuable; les auteurs anciens insistent sans cesse sur les températures froides et rigoureuses des

[332] César *BG* 4.1.

[333] « la Germanie se distingue par la rudesse de son climat » – Tacite *Ann*. 2.24. Aussi Pomponius Mela 3.3.26 et Sénèque *De Ira* 1.11.3-4.

[334] Pomponius Mela 3.3.26. Sur le climat froid de la Germanie, voir également Pline *NH* 16.2.5, *NH* 19.26.83, *NH* 19.28.90, Tacite *Germ*. 2, *Germ*. 16, *Germ*. 22, *Hist*. 2.80.3, Sénèque *De Pro*. 4.14-15.

[335] Virgile *Buc.* 10.44-49. Dans la poésie latine, voir également Stace *Sil*. 5.1.128-129 qui mentionne les froids ternes du Rhin – *pallida Rheni frigora*.

[336] Ammien Marcellin 20.5.4, Pan. Lat. 10.36.5. Voir aussi Pan. Lat. 3.9.1.

[337] Respectivement Ammien Marcellin 20.8.8, 17.1.10, 17.9.4 et 20.5.4. Voir également Dion Cassius 69.9 et Libanios *Or.* 59.128.

territoires rhénans, *a fortiori* germaniques, comme si l'hiver, déjà considéré cruel, était un état permanent, comme si le froid pourtant saisonnier était annuel. Il est vrai que ces régions, surtout en hiver, pouvaient sembler bien froides en comparaison avec le pourtour méditerranéen d'où était originaire la majorité des auteurs gréco-romains. Mais ce refroidissement de l'air était momentané, le temps d'une saison, parenthèse frigide avant le retour des températures chaudes de l'été. Or, seule l'idée du froid glacial et cruel est véhiculée dans les sources anciennes. Rares sont les allusions directes à une saison chaude dans ces contrées limitrophes de l'Empire[338]. En fait, une grande partie des textes anciens abordant la région rhénane ne s'attarde pas à la question climatique, ce qui laisse supposer un climat sans excès, approchant la « normalité » méditerranéenne, un climat finalement « ordinaire » ne méritant pas qu'on s'y arrête. S'intéressant au cas du climat de la Gaule romaine, R. Bedon indique ainsi que :

> […] le silence des auteurs sur les conditions climatiques ou météorologiques qui entourent les évènements, privés, publics ou militaires qu'ils rapportent, cas qui se révèle de loin le plus fréquent, suggère qu'ils ne trouvent rien à dire de particulier à ce sujet, dans un sens ou dans l'autre, autrement dit que le climat, ou la météorologie, ne gênent en rien leur vie quotidienne, leurs activités ou leurs entreprises, n'appellent aucun commentaire, et correspondent de ce fait à une définition tempérée, ni trop sèche ni trop humide, bref ce que nous appelons le beau temps, ou un temps de saison, lequel est considéré comme la référence, et dont il est en principe inutile de parler[339].

Les données paléoclimatiques montrent que les Pays-Bas romains connurent un climat océanique tempéré, semblable aux conditions actuelles, et que de ce fait les températures froides demeuraient relatives et surtout épisodiques. En revanche, tout au long de la période romaine, ce fut plutôt l'exotisme du froid, subjectif et dicté par le référent méditerranéen, qui ficela les représentations sociales du climat rhénan, transformant l'occasionnel, voire

[338] Ammien Marcellin 16.11.19 mentionne furtivement un été torride – *aestas torrida* – sur le Rhin supérieur, une situation néanmoins présentée comme exceptionnelle. Même surprise chez Mamertin (Pan. Lat. 2.12.5) qui considère inhabituelle la douceur printanière d'un hiver où les protagonistes n'avaient pas l'impression de subir le climat du Nord, mais bien la clémence du ciel méridional : « *iam non septentrioni nos putauimus subiacere sed […] meridiani caeli clementiam sensimus* ». De son côté, Tacite *Germ*. 22 sous-entend l'existence d'une saison estivale en Germanie lorsqu'il soutient que l'hiver accapare la majorité de l'année : « *[…] plurimum hiems occupat* ». Par ailleurs, le fait que les campagnes militaires d'été puissent durer jusqu'en décembre (Velleius Paterculus 2.105) et que les Germains soient régulièrement dépeints nus ou avec peu de vêtements (César *BG* 4.1, Pomponius Mela 3.3.26, Sénèque *De Pro*. 4.14-15) laisse croire à une certaine clémence du climat.

[339] R. Bedon (2009), 203.

l'exceptionnel – un froid intense – en situation permanente. Une mutation semblable, toujours liée à l'exacerbation du froid, est aussi perceptible dans les représentations anciennes du gel du Rhin, un phénomène naturel cyclique qui est trop souvent cité candidement par l'historiographie moderne.

b. Fleuve de glace : la question du gel rhénan

L'une des manifestations ultimes du froid est la glaciation des cours d'eau, un phénomène périodique dans les pays nordiques, mais beaucoup plus rare en climat tempéré. De nos jours, le gel du Rhin n'est pas un phénomène régulier et ne se produit qu'à l'occasion d'hivers exceptionnels[340]. Pour l'Antiquité, la situation est plus équivoque; elle a peu été étudiée et plusieurs historiens, s'appuyant sur quelques allusions éparses dans la littérature latine, ont simplement considéré comme acquise la glaciation hivernale du Rhin. D'ailleurs, le célèbre franchissement du grand fleuve à l'hiver 406 par un important groupe de tribus d'Europe centrale composé principalement de Vandales, de Suèves et d'Alains – l'un des évènements majeurs de la période dite des grandes migrations à la fin de l'Antiquité – est habituellement présenté par l'historiographie moderne comme une traversée opportuniste des barbares sur le fleuve glacé. Pourtant, quiconque étant familier avec les sources tardives sait que ni Orose, ni Procope de Césarée, ni aucun autre auteur ancien relatant les évènements de 406 ne fait allusion au passage sur un Rhin glacé[341]. La prémisse d'une traversée sur le cours gelé du fleuve provient en vérité d'une simple hypothèse émise par E. Gibbon à la fin du 18e siècle dans sa fameuse *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, hypothèse qui devint pratiquement un postulat du discours historien dans plusieurs monographies et manuels d'histoire romaine[342]. Mais que disent précisément les sources gréco-romaines sur la glaciation du Rhin? Non seulement la mention du gel fluvial dut participer à la construction par les Méditerranéens de représentations sociales de la

[340] W. Jülich et K. Lindner (2006), 31.

[341] Orose *Hist*. 7.38.4, *Hist*. 7.40.3, Procope 3.3.1. De même, cf. Zosime 6.3.1, Jérôme *Ep.* 123.16, Prosper d'Aquitaine 1230, Renatus Profaturus Frigeridus, cité par Grégoire de Tours *Hist*. 2.9. Par ailleurs, M. Kulikowski (2000), 325-331, conteste la date généralement admise du 31 décembre 406 et soutient que le franchissement rhénan a plutôt eu lieu en décembre 405.

[342] E. Gibbon (1787), chap. xxx, 185, écrit clairement que le passage sur le Rhin gelé est une possibilité, certes probable, mais néanmoins non confirmée : « *[…] in a feafon when the waters of the Rhine were moft probably frozen, they entered, without oppofition, the defencelefs provinces of Gaul* ».

région rhénane en tant qu'environnement froid et glacial, mais encore de telles allusions peuvent fournir des indices sur la fréquence du phénomène et sa réapparition périodique.

Les témoignages littéraires sur le secteur rhénan à l'époque romaine sont bien sûr épars et répartis chronologiquement de façons inégales par suite des conjonctures politico-militaires de Rome. Or, une confrontation systématique dans la longue durée des sources gréco-romaines permet un traitement novateur de la question du gel du Rhin, de la pérennité ou non du phénomène, de sa perception par les Anciens et de son évolution pendant cette première période dite historique, c'est-à-dire pour laquelle nous avons des sources écrites. Une première fenêtre d'observation est naturellement la période littéraire de César à Tacite en raison de la richesse de la documentation produite au sujet de la zone rhénane dans cet intervalle. Il s'agit d'une première fenêtre d'observation fort intéressante précisément parce que cette période ne nous offre aucun exemple ou allusion directe à une glaciation du Rhin. Diodore de Sicile indique certes, dans une assertion globale et sans nuance portant sur la totalité des fleuves gaulois, que « οἱ ποταμοὶ πηγνύμενοι διὰ τῆς ἰδίας φύσεως γεφυροῦνται »[343], mais son propos ne vise pas spécifiquement le Rhin et semble plutôt référer à la glaciation de petites rivières qui, avec un tirant d'eau limité et une faible décharge, devaient se solidifier plus aisément sous l'effet du froid. Ce commentaire succinct de Diodore demeure donc indéfini, sans référence au Rhin, et ne peut par conséquent être une preuve d'un gel rhénan. Du reste, les textes anciens traitant directement du Rhin à l'époque julio-claudienne ne mentionnent, quant à eux, aucune glaciation du grand fleuve[344]. Le champ lexical utilisé par ces auteurs pour décrire le cours rhénan ne transmet pas une impression de froideur et de glaciation. Tel qu'il a été montré précédemment, les substantifs et les adjectifs choisis pour définir le Rhin sont plutôt des mots exprimant l'idée de violence, de force et de puissance du courant fluvial : *uiolentia*, *rapiditas*, ῥοώδης, *citatus*, τραχύς, ὀξύς, βίαιος, etc[345]. Dans un contexte où la littérature ancienne reproduisait sans cesse le *topos* du Nord gelé et où les représentations gréco-romaines de la Germanie véhiculaient l'image d'un pays continuellement froid, il serait surprenant que la glaciation du Rhin, phénomène à la fois exotique et spectaculaire, n'ait

[343] « les fleuves gelant, ils forment des ponts par eux-mêmes de façon naturelle » – Diodore 5.25.

[344] César signale même à quelques reprises l'utilisation de bateaux sur le Rhin en hiver, cf. César *BG* 4.1, *BG* 4.4, *BG* 5.55.

[345] Cf. *supra*, p. 45-46, et tableau 1, annexe 5.

trouvé aucun écho dans le corpus gréco-latin du 1er siècle. S'il y avait gel fluvial, les textes anciens auraient, me semble-t-il, exploité cette particularité pour appuyer l'image d'une région au climat glacial. D'ailleurs, les auteurs de cette période relatent, souvent avec étonnement, le gel d'autres cours d'eau. Strabon évoque ainsi avec stupéfaction la possibilité de traverser l'embouchure des Marais-Méotide sur pont de glace[346]. Si une telle possibilité existait sur le Rhin, ne l'aurait-il pas également souligné? Lucain note que le froid entraînait la glaciation des eaux de la mer des Scythes, du Danube et de l'Hellespont[347]. Si une telle glaciation existait sur le Rhin, ne l'aurait-il pas également souligné? Le Rhin est très présent dans la littérature du 1er siècle et le gel d'un fleuve aussi imposant avait de quoi étonner, de quoi surprendre, de quoi susciter l'intérêt. La glaciation d'un cours d'eau majeur, de l'ampleur du Rhin, est encore aujourd'hui un phénomène impressionnant pour l'observateur, époustouflant pour l'étranger. Si un tel phénomène naturel existait au 1er siècle, la littérature n'en ferait-elle pas écho? On pourrait arguer le fait que les campagnes militaires romaines avaient lieu en été et que conséquemment les Romains ne profitaient pas de la possibilité de franchir le Rhin sur pont de glace. Mais les armées rhénanes avaient leurs quartiers d'hiver sur le grand fleuve, de Vetera à Mogontiacum; les soldats auraient au moins vu le phénomène de glaciation. Parallèlement, les populations locales, non assujetties au calendrier militaire, auraient certainement, de leur côté, profité de la formation de ponts de glace sur le Rhin. Or, on ne trouve aucune mention de ce mode de franchissement par les riverains alors que, par exemple, Florus n'hésite pas à relater les traversées du Danube gelé par les Daces[348].

Dans l'ensemble du corpus gréco-latin s'étendant de César à Tacite, je n'ai pu cerner en fait qu'un seul exemple pouvant *a priori* référer de façon indirecte à un gel du Rhin : une citation de Suétone dans la vie de Domitien. Dans cet extrait, le biographe latin raconte qu'une tentative de guerre civile menée par le commandant de Germanie supérieure Lucius Antonius Saturninus avorta parce que les troupes de barbares transrhénans sollicitées par Saturninus ne purent traverser le Rhin pour le rejoindre :

---

[346] Strabon 7.3.18.

[347] Lucain *Phar*. 1.17-18 et *Phar*. 5.436-438.

[348] Florus 2.28. De même, une scène de la colonne Trajane montre les Daces surpris par la rupture des glaces alors qu'ils traversaient le Danube gelé.

Bellum ciuile motum a L. Antonio, superioris Germaniae praeside, confecit absens felicitate mira, cum ipsa dimicationis hora resolutus repente Rhenus transituras ad Antonium copias barbarorum inhibuisset[349].

Le texte latin dit expressément que le « Rhin soudainement fondu » – *resolutus repente Rhenus* – empêcha les groupes transrhénans de traverser le grand fleuve pour rejoindre Saturninus. La traduction de *resolutus Rhenus* par l'idée d'une fonte, d'un dégel ou d'une débâcle du Rhin est sans surprise l'interprétation adoptée par la grande majorité des traducteurs[350]. La structure du texte est somme toute relativement simple et sa signification *a priori* sans ambiguïté. Toutefois, ce passage de Suétone m'a toujours dérangée : il s'agirait du seul et unique exemple d'un gel du Rhin au 1er siècle de notre ère dans un corpus littéraire pourtant riche en référence sur la région rhénane. Et encore, Suétone ne mentionne en vérité aucun gel du Rhin, il ne fait que souligner sa fonte. Si ce dégel résultait d'une glaciation exceptionnelle ou inhabituelle du grand fleuve, Suétone l'aurait sans doute spécifié. Loin de là, Suétone signale la fonte du Rhin comme s'il s'agissait d'un événement saisonnier, régulier, qui n'avait pas de quoi surprendre le lecteur. Ce décalage entre discours ancien et situation environnementale mérite qu'on s'y attarde davantage. Bien que le texte de Suétone semble assez clairement signifier un dégel du Rhin, un tel phénomène naturel apparaît complètement incompatible avec le contexte environnemental du 1er siècle alors qu'aucun autre auteur ne fait allusion à un possible gel du grand fleuve. Par le prisme de l'histoire environnementale, on peut donc légitimement se demander, me semble-t-il, si cet extrait de Suétone ne pourrait pas être interprété autrement.

On sait que le substantif latin *solutio* exprime l'idée de fonte, de passage de l'état solide à l'état liquide. Par conséquent, l'adjectif *resolutus* ici utilisé par Suétone se réfère à une fonte. Toutefois, dans un contexte hydrographique où le Rhin ne serait pas gelé et ne pourrait donc pas à proprement parler fondre, le terme *resolutus* pourrait s'appliquer à une fonte en amont, aux sources du Rhin dans les Alpes, à savoir une fonte des neiges alpines

[349] « [Domitien], même absent des lieux, vint à bout d'une guerre civile provoquée par L. Antonius, à la tête de la Germanie supérieure, grâce à une étonnante fortune alors que le Rhin soudainement fondu empêcha les troupes de barbares de le traverser et d'ainsi rejoindre Antonius au moment même du combat » – Suétone *Dom*. 6.

[350] Par exemple, P. Klossowski (Bartillat, 2010), C. Edwards (Oxford University Press, 2000), H. Ailloud (Les Belles Lettres, 1932), J. C. Rolfe (Harvard University Press, 1914), A. Thompson (Gebbie & Co., 1883), T. Baudement (Dubochet, Le Chevalier et Cie, 1845).

entraînant une augmentation subite du niveau et du débit du cours fluvial et empêchant ainsi la traversée du grand fleuve. Un lecteur du début du 2e siècle, pour qui la glaciation du Rhin – et son franchissement sur pont de glace – n'était pas une situation connue, a pu comprendre l'expression *resolutus Rhenus* comme un Rhin fondu en amont, c'est-à-dire dont les neiges alpines à sa source avaient fondu et causé une augmentation du débit fluvial, voire une crue du fleuve, phénomène en vérité assez connu et généralement commun à plusieurs cours d'eau au printemps[351]. La littérature ancienne regorge d'ailleurs d'allusions à ce phénomène : la Loire chez César, le Pô chez Polybe et Strabon, le Sontius – actuel fleuve Isonzo – chez Hérodien[352], etc. Le panégyriste Mamertin se plut même à utiliser la métaphore du fleuve grossi par la fonte des neiges pour illustrer l'emportement de Maximien[353]. La réinterprétation du texte de Suétone dans le sens d'une fonte nivale nourrissant le cours du fleuve demeure bien sûr une hypothèse visant à concilier les propos du biographe et la situation environnementale rhénane. Néanmoins, elle m'apparaît tout à fait plausible et défendable considérant le fait qu'aucune mention du Rhin glacé – phénomène naturel remarquable – ne figure dans les sources de cette période. Sans tordre le texte latin ou proposer une interprétation abracadabrante, il est possible d'assimiler ici l'idée d'un Rhin fondu – *resolutus Rhenus* – non pas à une débâcle du fleuve, mais bien à une crue du fleuve causée par la fonte des neiges à sa source. Je pense que ce passage de Suétone doit ainsi être compris et que conséquemment il ne réfère pas à une glaciation du Rhin[354].

Mais existe-t-il dans le corpus gréco-romain de véritables mentions, claires et sans ambiguïté, du gel du Rhin? Dans la seconde moitié du 2e siècle, la *Périégèse* de Pausanias, bien que constituant une description géographique de la Grèce, fournit la première allusion directe à la glaciation rhénane :

[351] Sur la fonte des neiges de montagne engendrant des crues fluviales, voir les explications de H.-J. Scarwell et R. Laganier (2004), 33-34.

[352] César *BG* 7.55, Polybe *Hist*. 2.16.9, Strabon 5.1.5, Hérodien 8.4.1.

[353] Pan. Lat. 2.5.1.

[354] Je tiens à remercier le professeur Alban Baudou; nos riches discussions et ses réflexions de latiniste m'ont inspiré cette nouvelle interprétation du texte de Suétone.

> Ἴστρον μέν γε καὶ Ῥῆνον, ἔτι δὲ Ὕπανίν τε καὶ Βορυσθένην καὶ ὅσων ἄλλων ἐν ὥρᾳ χειμῶνος τὰ ῥεύματα πήγνυται, τούτους μὲν χειμερίους κατὰ ἐμὴν δόξαν ὀρθῶς ὀνομάσαι τις ἄν […][355].

Le propos de Pausanias me semble cependant peu concluant et j'hésite à y voir réellement une preuve d'un gel du Rhin à cette période. Ce chapitre de la *Périégèse* oppose en fait la fraîcheur et l'agrément des cours d'eau de la Grèce à la nature glaciale et cruelle des fleuves du Nord. L'objectif de Pausanias n'était donc pas de traiter du Rhin ou du Danube, mais bien de créer un modèle antinomique pour appuyer et renforcer sa représentation favorable des rivières de la Grèce. De ce fait, il a construit un schéma général – et généralisant – du fleuve nordique et l'a appliqué à tous les cours d'eau des régions froides. D'ailleurs, ce qui unit les fleuves cités n'est pas tant leur cours gelé que leur localisation dans des contrées réputées froides. Dans ce contexte, le Rhin n'est qu'un fleuve parmi d'autres, exempts de ses spécificités, choisi en raison de son environnement climatique froid. Considérant le fait que le cours du Danube gelait probablement à cette période[356], il me semble même permis d'envisager que Pausanias, méconnaissant l'hydrographie septentrionale, ait considéré comme une propriété inhérente de ces fleuves une caractéristique en réalité d'exception[357]. Bien sûr, il est possible que le Rhin, en cette fin du 2e siècle, ait vu épisodiquement son cours emprisonné par les glaces, mais ce ne sont pas, selon moi, les commentaires du périégète grec qui peuvent nous confirmer un tel phénomène.

À mon sens, il faut attendre le 3e siècle pour trouver, sous la plume d'Hérodien, la première véritable mention explicite de la glaciation du cours rhénan. Alors qu'il relate pourtant les campagnes estivales de Sévère Alexandre sur le Rhin, Hérodien se permet une courte digression sur la possibilité de franchir le grand fleuve sur pont de glace en hiver :

---

[355] « À l'Ister (Danube), au Rhin, de même qu'à l'Hypanis, au Borysthène et à d'autres [fleuves] aussi grands dont le cours gèle pendant la saison de l'hiver, il semble sensé, à mon avis, de donner le nom [de fleuves] hivernaux […] » – Pausanias *Per*. 8.28.2.

[356] Cf. *supra*, p. 120. L'examen exhaustif des sources gréco-romaines pour cerner des références à une glaciation de l'Hypanis ou du Borysthène demeure à faire.

[357] D'ailleurs, la connaissance du Rhin par Pausanias est parfois fantaisiste, par exemple lorsqu'il déclare que le grand fleuve était infesté de monstres marins avides de chair humaine (encore une fois par opposition aux cours d'eau de la Grèce exempts de ces désagréments monstrueux), cf. Pausanias *Per*. 4.34.2.

« […] τοῦ δὲ χειμῶνος παγέντες ὑπὸ τοῦ κρύους ἐν πεδίου σχήματι καθιππεύονται »[358]. Il ajoute également, stupéfait, que cette eau fluviale devenait en hiver si dure et solide que non seulement elle pouvait être foulée par les chevaux et les hommes, mais encore elle devait être récoltée par les riverains à l'aide de haches, sous forme de blocs qu'ils emportaient comme des pierres[359]. Ce contenu anecdotique ne participe pas au récit historique d'Hérodien et trahit en vérité l'étonnement de l'historien face à une situation régionale insolite à ses yeux. Or, cette stupéfaction caractérisant le témoignage d'Hérodien disparait complètement chez les auteurs ultérieurs alors que, à partir du 4e siècle, les mentions de la glaciation du Rhin se multiplièrent, notamment chez Ammien Marcellin qui signale le gel rhénan sans aucune émotion, sans aucun étonnement, comme s'il s'agissait d'un phénomène récurrent. Ammien relate ainsi un discours fait par Valentinien 1er en 367 dans lequel l'empereur recommandait à son fils Gratien, nouvellement nommé Auguste, de s'habituer à passer sans crainte le Rhin rendu accessible ou praticable – *peruius* – grâce au gel : « *[…] adsuesce impauidus penetrare cum agminibus peditum gelu peruios Histrum et Rhenum […]* »[360]. L'utilisation par l'historien du verbe *adsuescere* exprime la nécessité de s'habituer à recourir aux ponts de glace et sous-entend donc la fréquence du phénomène du gel fluvial. Ammien emploie à nouveau l'expression *Rhenus gelu peruius* en racontant que, lors des froids du mois de février, des bandes de pillards alamans passaient le grand fleuve gelé devenu ainsi accessible : « *Rhenum gelu peruadunt peruium pruinis Februario mense* »[361]. De même, le panégyrique de 310 relate les péripéties d'un groupe de peuples germaniques qui, attiré par le « Rhin durci par le gel » – *duratus gelu Rhenus*, – avait traversé le grand fleuve à pied : « *quid immanem ex diuersis Germanorum populis multitudinem, quam duratus gelu Rhenus illexerat […] pedestri agmine ausa transmitterre […]* »[362]. Enfin, Claudien soutient que le Rhin et le Danube étaient marqués sur leur surface

[358] « […] en hiver, se solidifiant par l'effet du froid, on les traverse [le Rhin et le Danube] à cheval à la manière d'une plaine » – Hérodien 6.7.6. La question des ponts de glace sera davantage explorée *infra*, chap. 3.1.

[359] Hérodien 6.7.7.

[360] « […] habitue-toi sans crainte à pénétrer avec les troupes d'infanteries sur le Danube et le Rhin praticables grâce au gel […] » – Ammien Marcellin 27.6.12.

[361] « ils s'avancent sur le Rhin accessible grâce au gel pendant les frimas du mois de février » – Ammien Marcellin 31.10.4.

[362] « une immense multitude de divers peuples de Germains, que le Rhin durci par le gel avait attirée […] osa traverser à pied » – Pan. Lat. 7.6.4.

glacée par les roues – *ambo glacialia secti tergo rotis* – suggérant de la sorte des passages fréquents, avec chariots, sur les ponts de glace des deux grands fleuves[363].

Ces exemples sont explicites : ils révèlent une glaciation épisodique du Rhin au 4e et au 5e siècle. De plus, ces témoignages décrivent un phénomène qui ne semble pas exceptionnel ou inhabituel, mais plutôt fréquent et cyclique, un phénomène dont semblent avoir su régulièrement profiter les armées rhénanes et les populations riveraines. Ces quelques exemples de glaciation du Rhin à la fin de l'Antiquité sont parallèlement corroborés par le champ lexical servant alors à décrire le cours rhénan. Tandis qu'au 1er siècle le grand fleuve était défini comme rapide, puissant ou violent, le vocabulaire utilisé au 4e siècle est fondamentalement différent. Ammien et ses contemporains emploient communément des termes exprimant l'idée du froid, d'un fleuve glacé, d'un Rhin gelé : *glacialis*, *gelu*, *rigens*, *gelidus*, etc.[364] On retrouve ainsi des formules comme *duratus gelu Rhenus* et *Rhenus resistat gelu* exprimant sans ambiguïté l'état solide et immobile des eaux rhénanes en raison du gel[365]. De même, de façon assez révélatrice, le poète Ausone, pour référer à la Germanie, se servit non pas de l'expression courante au 1er siècle *trans Rhenum*, mais bien de la forme *trans gelidum Rhenum*, c'est-à-dire « au-delà du Rhin gelé »; le poète choisit ainsi d'ajouter le qualificatif *gelidus* au Rhin bien que ce détail n'aidât en rien à préciser la localisation géographique de la Germanie transrhénane[366]. L'association entre le Rhin et le froid, entre le Rhin et la glace, est de toute évidence l'idée qui prédominait dans les descriptions littéraires du fleuve à cette période[367]. Bien sûr, pendant la majorité de l'année, le Rhin n'était pas gelé, la glaciation étant un phénomène ponctuel, éphémère, se concrétisant à peine quelques jours par année. Ce fut néanmoins cette représentation du fleuve glacé, nécessairement exotique pour un Méditerranéen, qui régna dans la littérature du 4e siècle.

---

[363] Claudien *De BGoth*. 338-339.

[364] Cf. tableau 2, annexe 6, qui liste les occurrences et les termes utilisés.

[365] Pan. Lat. 7.6.4, Pan. Lat. 7.11.1.

[366] Ausone *Biss*. 3.

[367] De même, Ammien Marcellin 17.2.3 mentionne le cours de la Meuse « vaincu » par le gel – *gelu uinctum amnem* – et la création de couches de gelée – *crustis pruinarum* – sur le fleuve. Tout comme pour le Rhin, de telles allusions au gel de la Meuse ne se retrouvent pas chez les auteurs du 1er siècle.

Les sources anciennes sont éloquentes : on ne retrouve aucune allusion directe à la glaciation du Rhin chez les auteurs du 1er siècle alors que les mentions du Rhin gelé sont nombreuses au 4e siècle. Du reste, le vocabulaire utilisé pour décrire le grand fleuve de César à Tacite réfère constamment à la rapidité du courant rhénan alors que le champ lexical tardif tourne plutôt autour du thème de la glace. La confrontation des sources littéraires dans la longue durée, marquée par une forte concentration des données au 1er siècle et au 4e siècle, permet de dessiner une évolution de la dynamique hydrographique du Rhin : le gel du fleuve dans l'Antiquité ne suivit pas un rythme invariable dans le temps et semble donc s'être limité à la période tardive. Une telle conclusion permet certes à l'historien de véritablement participer à la compréhension des environnements anciens, mais cette participation ne peut faire fi de l'apport fondamental des paléoenvironnementalistes et, dans ce cas-ci, des paléoclimatologues; le danger serait d'adopter un raisonnement qui pécherait par sa simplicité, un mauvais syllogisme en quelque sorte, par exemple affirmer que le Rhin était uniquement glacé au 4e siècle, que la glace se forme par le froid et que conséquemment le 4e siècle était plus froid. Les questions climatiques sont beaucoup plus complexes et les facteurs pouvant entraîner le gel cyclique d'un fleuve ne sont pas uniquement les variations du froid. Il est vrai que les tendances climatiques présentées par les climatologues et exposées *supra* laissent entendre un refroidissement atmosphérique à partir du 4e siècle. Or, les variations de la décharge du Rhin influencèrent sans doute aussi grandement les potentialités de glaciation. Une grande décharge fluviale, entraînant un courant puissant et rapide, réduit évidemment la possibilité d'un gel fluvial. Des études paléoenvironnementales soutiennent ainsi que le Rhin connut une forte décharge fluviale entre le 3e siècle avant notre ère et le début du 3e siècle de notre ère, ce qui a pu empêcher la formation de glaces sur le cours du fleuve à cette période[368]. La réduction de l'activité fluviale à partir du 3e siècle, sans doute jumelée à un refroidissement climatique, a pu par la suite favoriser le phénomène de glaciation sur le Rhin. Les causes environnementales exactes des épisodes de gel rhénan devront bien sûr être établies par les spécialistes des sciences de la Terre. Qu'elle ait été provoquée par des facteurs anthropiques, climatiques

[368] Cf. A. G. Lange (1990), 16, et B. Becker et B. Frenzel (1977) qui indiquent que les variations de la décharge fluviale du Rhin ne seraient pas dues aux oscillations climatiques, mais plutôt aux facteurs anthropiques : une plus grande activité humaine en amont – par exemple une hausse des défrichements – aurait modifié les schémas d'érosion et de sédimentation du fleuve et influencé sa décharge.

ou hydrologiques – sans doute un peu des trois, – la glaciation du Rhin n'en demeure pas moins un phénomène observé et vécu par les sociétés à la fin de l'Antiquité. Elle constituait une manifestation naturelle tangible à l'échelle humaine qui eut des effets directs sur l'occupation du territoire, thème des deuxième et troisième chapitres.

Les preuves se multiplient. L'environnement rhénan – continuité géographique de la Germanie insoumise – était continuellement représenté de façon négative par les Anciens : un pays de marécages, envahi par les eaux, aux hivers cruels, au climat intolérable… La région rhénane était sans cesse perçue comme un milieu inhospitalier, hostile et excessif, un milieu indomptable, ingrat et désagréable, un milieu repoussant, terrifiant et monstrueux. Cette image démesurée pouvait également se répercuter dans les descriptions des précipitations et des phénomènes météorologiques : la pluie, le vent et les tempêtes pouvaient s'y déchaîner de façon effrénée.

B. Les fureurs du ciel : la pluie, le vent et les tempêtes

Les variations pluviométriques cernées par les climatologues pour la période romaine[369] ne se reflètent évidemment pas dans les sources littéraires. Tout comme pour les conditions atmosphériques, le référent des Anciens était spatial et non temporel : une région était considérée pluvieuse par rapport au point de référence méditerranéen et non, de toute évidence, par rapport à une période antérieure. Que la région deltaïque rhénane ait objectivement reçu moins de précipitations aux 1er et 2e siècles de notre ère que lors des siècles précédents ne transparaît bien sûr pas dans les textes latins. Que le littoral septentrional de l'Europe ait subi une hausse de ses précipitations annuelles à partir du 3e siècle n'est certes pas expliqué par les géographes grecs. Dans le cadre d'une histoire environnementale, les témoignages des auteurs gréco-romains peuvent donc difficilement servir à reconstituer les courbes pluviométriques et météorologiques; ce travail demeure réservé aux spécialistes des sciences de la Terre. Cela dit, les précipitations et les intempéries ponctuelles étaient des phénomènes naturels saisissables pour le témoin oculaire et par conséquent des phénomènes pouvant aisément être rapportés par les sources écrites. Dans le cas de la région du Rhin, la neige, la pluie, le vent et les tempêtes purent

[369] Cf. *supra*, p. 110-113.

donc peut-être à leur tour participer à la construction des représentations romaines de l'environnement rhénan.

Alors que les *topoi* du climat glacial et du tapis marécageux revenaient sans cesse dans les descriptions anciennes de la région, la question des précipitations demeura, quant à elle, relativement effacée. D'une part, considérant le fait que les auteurs anciens insistaient constamment sur l'intensité du froid rhénan, on aurait pu s'attendre, en toute cohérence, à une amplification littéraire semblable au sujet des précipitations nivales. Or, la neige n'est pas très présente dans les textes anciens. Dans un élan poétique, Virgile mentionne certes les neiges – *niues* – du Rhin[370], mais aucune allusion à l'enneigement de la région ne se retrouve dans les écrits plus pragmatiques de Tacite ou de Pline qui, pourtant, traitèrent régulièrement des tribulations romaines sur les rives du grand fleuve[371]. En réalité, dans tout le corpus d'époque romaine, seul Pausanias – avec des généralités hasardeuses nécessitant, tel qu'il a été montré *supra*, une multiplication des bémols – fait référence à un enneigement important et cyclique des régions septentrionales incluant nommément les terres rhénanes[372]. De façon plus générale, la Germanie voisine suscita quelques commentaires sporadiques au sujet de son couvert enneigé, mais les exemples sont rares et concentrés chez les auteurs tardifs : mention des neiges germaniques – αἱ χιόνες Κελτικαί – chez Dion Cassius[373], allusion au pays des Francs menacé, « infesté » par les neiges – *niuibus infestum* – par le panégyriste Nazarius[374] et narration par Ammien des campagnes de Julien en Germanie transrhénane où « *per eos tractus superfusae niues oppleuere montes simul et campos* »[375]. Le peu de références directes à l'enneigement de la région rhénane et

[370] Virgile *Buc.* 10.22-23.

[371] Pline connaissait cependant bien le phénomène des précipitations nivales qu'il explique avec lucidité dans la *Naturalis Historia*, cf. Pline *NH* 2.61.152.

[372] Pausanias *Per*. 8.28 et *supra*, p. 123, pour les réticences quant à la fiabilité du propos du périégète. Pausanias indique en fait que les fleuves du Nord, tels que le Danube, le Rhin, l'Hypanis et le Borysthène, coulent dans des contrées enneigées la plupart du temps : « οἳ ῥέουσι μὲν διὰ γῆς τὸ πολὺ τοῦ χρόνου νειφομένης […] ».

[373] Dion Cassius 69.9. Il est à noter que chez Dion, le terme Κέλται et ses déclinaisons réfèrent habituellement aux Germains et à la Germanie plutôt qu'aux Gaulois et à la Gaule. Par exemple, au livre 38.35 de son histoire romaine, Dion mentionne les Κέλται d'Arioviste alors que la littérature latine utilise l'ethnonyme *Germani*. Pour référer aux Gaulois, on retrouve généralement chez les auteurs grecs le mot Γαλάται.

[374] Pan. Lat. 10.36.5.

[375] « […] à travers ces contrées, les neiges répandues recouvraient les montagnes et les plaines » – Ammien Marcellin 17.1.10. Voir également Ammien Marcellin 17.9.4 où l'historien fait référence au couvert de neige dans la région de la Meuse.

de la Germanie ne signifie évidemment pas l'absence réelle de neige en hiver dans ces secteurs : le désintérêt des auteurs anciens pour les précipitations nivales reposait sans doute sur le fait qu'une neige ponctuelle et fugace n'influençait pas véritablement la vie quotidienne des communautés et n'apparaissait donc pas comme un attribut environnemental suffisamment exotique ou spectaculaire pour mériter, tel le froid ou les marécages, un rôle majeur dans les représentations sociales de la région. Il est vrai que, tout comme le climat rigoureux et les milieux palustres, des neiges abondantes auraient pu participer à l'image négative du territoire. Or, rares sont les récits anciens où ce fut véritablement la neige – et non le froid ou la glace – qui accabla les hommes[376]; un tel constat amène à penser que l'enneigement annuel à l'époque romaine dans ces régions devait être modéré et éphémère, que la couche de neige devait être relativement mince et de courte durée, enfin que les conditions hivernales devaient somme toute être semblables à la situation actuelle[377]. Le voile blanc de l'hiver ne semble donc pas avoir bouleversé ou perturbé les protagonistes et les observateurs. En fait, les rares mentions littéraires de l'enneigement des territoires rhénans et de la Germanie servaient la plupart du temps uniquement à renforcer l'image déjà forte du climat glacial et rigoureux des contrées septentrionales sans traiter davantage des spécificités et des contraintes d'un sol couvert de neige. Parallèlement, un regard global et scrupuleux sur le corpus littéraire gréco-latin ne m'a pas permis de cerner une seule mention dans la zone rhénane de véritables précipitations nivales, c'est-à-dire de chutes de neige, *a fortiori* de tempêtes de neige. Les représentations littéraires dessinent toujours un paysage hivernal figé où la neige ne tombe pas, mais se retrouve plutôt déjà au sol, recouvrant les plaines, encombrant les routes. Il semble ainsi clair que le rôle de la neige demeura marginal dans les représentations anciennes de la région rhénane et que les précipitations nivales, sans doute limitées, n'ébranlèrent pas la vie des communautés frontalières.

---

[376] On trouve néanmoins quelques exemples, principalement Ammien Marcellin 17.9.4 qui indique que les soldats se plaignaient d'endurer la neige (et le froid) et Nazarius (Pan. Lat. 10.36.5) qui mentionne des routes difficilement praticables en raison de la neige (et du gel).

[377] Selon les statistiques publiées par le *Koninklijk Nederlands Meteorologisch Instituut* (« Institut royal de météorologie des Pays-Bas »), la région deltaïque a connu en moyenne entre 3 et 21 jours de neige par année en fonction des secteurs entre 1981 et 2010. Toutefois, l'enneigement annuel varie grandement : alors qu'aucune accumulation de neige au sol n'a été enregistrée à l'hiver 2006-2007, on a compté en moyenne à travers le pays une quarantaine de jours avec neige au sol à l'hiver 2009-2010. Cf. Koninklijk Nederlands Meteorologisch Instituut (2012), 2.

D'autre part, ni la Germanie, ni la zone rhénane n'étaient ouvertement associées à des pluies récurrentes et excessives qui, parallèlement au froid et aux marécages, auraient pu également alimenter l'image de contrées rebutantes et inhospitalières. En fait, les sources littéraires offrent très peu de digressions géographiques portant précisément sur les précipitations moyennes du secteur rhénan et les auteurs reconnus pour leur contenu géographique – Strabon, Pomponius Mela, Pline l'Ancien, etc. – n'abordent pas cette question. Seul Sénèque souligne le climat humide – *caelum umidum* – de la Germanie, ajoutant que « *ne aestas quidem imbribus caret* »[378]. L'auteur des *Naturales Quaestiones* ne construit toutefois pas une image extravagante des confins de l'œkoumène; il ne fait que lancer un commentaire factuel, sans connotation négative, s'appuyant en fait sur une comparaison sous-entendue avec le référent méditerranéen où la pluie demeurait réduite en été. La Germanie n'était donc pas présentée par Sénèque comme un milieu démesurément humide et pluvieux, mais simplement comme un territoire où les précipitations étaient régulières tout au long de l'année. Contrairement aux paradigmes du froid et du marécage utilisés à outrance pour accentuer le caractère hostile et terrifiant du territoire, la pluie ne servit pas à construire dans les traités géographiques une image négative de la région rhénane ou de la Germanie. En revanche, dans les récits événementiels et historiques, dès que la pluie faisait son apparition, elle était toujours déchaînée et diluvienne. Lors de son récit de la révolte batave, Tacite mentionne ainsi des pluies soudaines et abondantes – *repente fusi imbres* – qui empêchèrent la cavalerie romaine de poursuivre les ennemis germains lors d'une bataille dans le delta en 70[379]. L'historien décrit également les pluies répétées de l'équinoxe – *crebri per aequinoctium imbres* – qui, la même année, firent déborder les cours d'eau deltaïques et interrompirent la saison des campagnes militaires[380]. De même, Dion Cassius rapporte la pluie forte et violente – ὑετός λάβρος – qui avait dispersé les troupes et empêché les Romains d'avancer ou de s'arrêter en sûreté lors du désastre de Varus en Germanie[381] et le panégyriste Mamertin relate des pluies abondantes –

[378] « […] pas même l'été n'est dénué de pluies » – Sénèque *Nat.* 3.6.2. On pourrait également ajouter le fait que Tacite *Ann*. 1.56 indique que les sécheresses sont rares dans la région du Rhin, ce qui insinue évidemment des précipitations régulières évitant un assèchement des sols.

[379] Tacite *Hist*. 5.18.2.

[380] Tacite *Hist*. 5.23.3.

[381] Dion Cassius 56.20.3 et 56.21.3.

largi imbres – qui avaient haussé le niveau des cours d'eau sur la frontière germanique[382]. Les allusions aux précipitations sont peu nombreuses, mais chaque fois, elles font état d'averses violentes et abondantes : la pluie, pourtant providentielle sur le pourtour méditerranéen, devenait ainsi torrentielle et dangereuse dans la région rhénane. Elle dispersait les troupes, stoppait les campagnes militaires et nuisait aux déplacements terrestres.

Par ailleurs, on aurait également pu s'attendre à ce que la récurrence du *topos* du froid rhénan entraîne parallèlement la diffusion chez les Anciens d'une représentation sociale du littoral septentrional comme un milieu soumis, par sa proximité avec l'Océan et la « zone polaire », à un vent glacial et cruel. Sénèque explique d'ailleurs comment l'horrible Boreas – *horrifer boreas* – soufflait sur les contrées septentrionales[383] et Pline indique que « *uentorum frigidissimi sunt quos a septentrione diximus spirare* »[384]. Ces associations explicites entre la froideur des vents du Nord et le climat rigoureux demeurèrent toutefois confinées aux explications théoriques de Sénèque et de Pline dans leur traité d'histoire naturelle et n'eurent pas véritablement d'échos dans les narrations historiques. Tout comme c'était le cas pour la question de l'enneigement, le vent et ses effets sont pratiquement absents des récits gréco-romains mettant en scène l'environnement rhénan. Du reste, lorsque le vent s'invite dans les descriptions anciennes, ce n'est pas son caractère glacial qui attire l'attention, mais plutôt la puissance de son souffle. Pline mentionne ainsi les importants vents frappant le littoral germanique, plus efficaces que le soleil pour sécher la tourbe[385]. Il relate également les paysages cataclysmiques créés par les vents violents dans la zone lacustre du delta : vents déracinant de grands chênes qui partaient ainsi à la dérive et obligeaient les flottes romaines à engager « un combat naval contre les arbres » – *proelium nauale aduersus arbores*[386]. De son côté, Dion Cassius

[382] Pan. Lat. 2.12.6.

[383] Sénèque *Nat*. 5.16.1.

[384] « les plus froids des vents sont ceux dont nous avons dit qu'ils soufflaient du Nord » – Pline *NH* 2.48.126. Quelques paragraphes auparavant, Pline *NH* 2.46.119 précise que le Septentrio et l'Aquilo, nommé en grec Aparctias et Boreas respectivement, sont les vents du Nord.

[385] « *[…] lutum uentis magis quam sole siccantes […]* » – Pline *NH* 16.1.4.

[386] Pline *NH* 16.2.5.

insiste sur le grand vent – ἄνεμος μέγας – qui, jumelé à la pluie forte et violente, rendait pénible les déplacements en Germanie[387].

Ce couple pluie et vent, pouvant incarner la tempête ou le ciel orageux, ne fut pas souvent repris par les auteurs anciens pour décrire le temps météorologique des contrées rhénanes. Aucune source littéraire traitant de la frontière germanique ne rapporte de véritables orages, de véritables perturbations atmosphériques réunissant la foudre, le tonnerre, la pluie et les rafales de vent. La seule tempête explicitement signalée dans la région est celle subie par la flotte de Germanicus dans la mer du Nord. Dans une narration dramatique traduisant la terreur des soldats et le désarroi du jeune général, Tacite raconte le désastre de la flotte romaine soumise aux effets dévastateurs d'une tempête maritime au retour d'une campagne militaire en Germanie en l'an 16. Des nuages sombres, de la grêle, des bourrasques de vent, des vagues tumultueuses, un horizon incertain, des navires impossibles à contrôler… La tempête dispersa vers le large l'immense flotte de Germanicus incapable de s'ancrer, inondée sous le poids des vagues :

> *mox atro nubium globo effusa grando, simul uariis undique procellis incerti fluctus prospectum adimere, regimen impedire; milesque pauidus et casuum maris ignarus dum turbat nautas uel intempestiue iuuat, officia prudentium corrumpebat. omne dehinc caelum et mare omne in austrum cessit, qui humidis Germaniae terris, profundis amnibus, immenso nubium tractu ualidus et rigore uicini septentrionis horridior rapuit disiecitque naues in aperta Oceani aut insulas saxis abruptis uel per occulta uada infestas. quibus paulum aegreque uitatis, postquam mutabat aestus eodemque quo uentus ferebat, non adhaerere ancoris, non exhaurire inrumpentes undas poterant : equi iumenta sarcinae, etiam arma praecipitantur quo leuarentur aluei manantes per latera et fluctu superurgente*[388].

[387] Dion Cassius 56.20.3 et 56.21.3.

[388] « Bientôt, la grêle jaillit d'une masse sombre de nuages et, simultanément, de dangereuses vagues, créées par des bourrasques inconstantes venant de toutes parts, enlevèrent toute visibilité et entravèrent la conduite des navires. Le soldat, effrayé et ignorant des hasards de la mer, en dérangeant les matelots expérimentés ou même en tentant de les aider inadéquatement, nuisait à leur travail. Ensuite, tout le ciel et toute la mer se soumirent au vent du Sud qui, rendu puissant par les terres humides de la Germanie, par les fleuves profonds, par l'étendue immense des nuages, et plus terrible encore par la rigueur des contrées septentrionales voisines, dispersa les navires et les entraîna vers le large ou bien vers des îles aux rochers abrupts ou infestés de bas-fonds cachés et dangereux. Les navires s'échappèrent quelque peu et avec difficulté, mais après que la marée ait changé et se fût déplacée dans le même sens que le vent, il ne fut plus possible de demeurer fixés aux ancres, ni d'évacuer les flots qui envahissaient les navires. Les chevaux, les bêtes de somme, les bagages et même les armes furent jetés par-dessus bord afin d'alléger les coques des bateaux menacées sur les côtés et pressées sur le dessus par les vagues » – Tacite *Ann*. 2.23.

Cette tempête fut pour l'armée romaine un véritable désastre, comparable à une défaite militaire lourde en perte matérielle et humaine. Or, Rome ne plia pas ici devant la supériorité d'un peuple ennemi, mais bien devant la puissance et l'hostilité de l'environnement naturel. Suivant les propos de Tacite, « *illa clades nouitate et magnitudine excessit* »[389], ce qui sous-entend en quelque sorte le malaise romain face aux incertitudes d'une mer mal connue[390]. Cette tempête maritime, destructrice pour l'armée romaine, a sans doute marqué les Méditerranéens et exacerbé l'inhospitalité et la menace de l'Océan septentrional, vaste voisin du delta du Rhin. Frappant la flotte de Germanicus aux confins du monde connu, elle avait d'ailleurs inspiré le poète Albinovanus Pedo qui, contemporain des évènements, s'était plu à narrer son caractère effrayant et surnaturel[391]. Cet épisode d'intempéries en mer du Nord est toutefois unique dans le corpus gréco-latin et n'entraîna pas le développement d'un *topos* de la tempête ou de l'orage sévissant en continu aux limites septentrionales de l'œkoumène.

Somme toute, les précipitations, les vents et les tempêtes – phénomènes naturels qui auraient pu participer activement à la construction d'une image négative de l'environnement rhénan – ont peu été exploités par les auteurs anciens, ce qui laisse supposer que ces phénomènes météorologiques, d'envergure sans doute limitée, bouleversèrent peu les hommes et, à quelques exceptions près, ne marquèrent pas l'imaginaire collectif romain. En fait, contrairement au climat froid ou au gel fluvial, les précipitations et le vent, même exacerbés, demeuraient des phénomènes familiers pour les Anciens; des pluies torrentielles ou des rafales violentes de vent, même impressionnantes, n'étaient pas inusitées pour les Méditerranéens et n'ajoutaient donc pas une couleur exotique aux contrées rhénanes. Certains événements météorologiques, telle la tempête qui détruisit la flotte de Germanicus, frappèrent assurément les esprits, mais ces épisodes sont isolés et ne transformèrent pas une situation exceptionnelle, saisonnière ou localisée en *topoi* permanents et élargis comme ce fut le cas pour les marécages, le froid ou la glaciation fluviale. Les représentations sociales de ces manifestations atmosphériques respectaient donc la nature dynamique, cyclique et

[389] « […] ce désastre surpassait par sa nouveauté et son ampleur » – Tacite *Ann*. 2.24. L'historien latin décrit ensuite, dans un langage exprimant toute la tragédie du moment, l'ampleur des destructions subies par la flotte et la détresse de Germanicus.

[390] Comme le soulignent P. Jordan (2004), 9, et R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 3, la mer du Nord a toujours été reconnue pour ses fréquentes tempêtes maritimes, notamment sur les côtes néerlandaises.

[391] Cité par Sénèque *Suas*. 1.15.

éphémère de ces expressions climatiques et empêchaient l'enracinement dans la société romaine d'une image du delta comme un paysage figé, immobile. Cette versatilité de l'environnement naturel rhénan s'exprima également à travers les phénomènes hydrologiques qui, dans un milieu dominé par l'eau, se répétaient régulièrement et régissaient la vie des populations.

C. Les excès de l'eau : les crues et les marées

L'architecture environnementale d'un delta implique le développement d'un écosystème choyé en ressource hydrique, un écosystème où l'eau (sur)abonde, où l'eau domine le paysage régional. Avec ses multiples bras fluviaux, ses nombreuses rivières secondaires, ses eaux souterraines, ses zones humides, ses précipitations et, ultimement, sa voisine océanique, le delta du Rhin répond entièrement aux impératifs hydriques d'un tel milieu. Les phénomènes hydrologiques ont ainsi toujours rythmé cycliquement la situation environnementale de la région : crues saisonnières, marées quotidiennes, avulsions répétées… À cette activité hydrologique soutenue correspond bien sûr une fréquence élevée des inondations du territoire. Les grands travaux d'aménagements orchestrés dans le delta depuis le 10^{e} siècle ont certes atténué progressivement les effets sentis des mouvements naturels des eaux, mais l'activité hydrologique, inhérente à l'état deltaïque de la région, n'a évidemment pas disparu.

La mention des épisodes hydrologiques par les sources historiques ne constitue évidemment pas un reflet objectif de la réalité environnementale de ces phénomènes naturels. Les textes anciens – du moins la grande majorité – sont profondément anthropocentriques et présentent généralement les manifestations naturelles, voire les crises environnementales ou les catastrophes naturelles, en fonction de leurs répercussions sur les sociétés. Les auteurs gréco-romains ne s'intéressaient donc pas véritablement aux phénomènes naturels au sens propre, mais bien à l'expérience humaine face aux phénomènes naturels. Le legs littéraire des Anciens ne fournit pas un regard neutre et désintéressé sur les aléas hydrologiques, mais bien une fenêtre subjective sur la perception qu'en eurent les contemporains.

> L'accent [dans les textes anciens] est mis sur les évènements remarquables ressentis comme des crises. Toutefois, ceux-ci ne reflètent pas nécessairement la réalité météorologique ou climatique des phénomènes observés. En outre, catastrophe humaine ne rime pas forcément avec catastrophe climatique [ou environnementale]. Ainsi, une crue sera décrite comme catastrophique si elle détruit des installations situées dans des zones inondées, mais cela ne signifie pas que la crue a été exceptionnelle[392].

L'intensité ou la violence du phénomène hydrologique relaté par un texte ancien doit donc nécessairement être comprise en termes relatifs où l'ampleur des perturbations présentées se mesure non pas par rapport à leurs incidences sur l'environnement naturel, mais bien en fonction de leurs conséquences pour l'homme. De ce fait, ce que les historiens qualifient parfois de crise environnementale ne révèle pas une véritable situation de crise du milieu naturel, mais reflète plutôt une perception anthropique des perturbations naturelles vécues comme une crise à l'échelle humaine[393]. Ce sont d'ailleurs ces perceptions des phénomènes naturels qui, transmises par les sources littéraires, nourrissent les représentations sociales véhiculées par la société au sujet d'un environnement naturel donné.

Les textes d'époque romaine témoignent à quelques reprises du débordement périodique des cours d'eau du delta rhénan et de l'inondation conséquente des basses terres, notamment sur l'île des Bataves. De même, la submersion diurnale des zones côtières a également retenu l'attention des auteurs anciens plutôt familiers d'une mer sans marée. Les crues, les marées ainsi que les inondations corollaires trouvent donc écho dans les sources écrites et participèrent à la construction des représentations gréco-romaines du delta du Rhin. En revanche, la littérature ancienne ne contient cependant aucune allusion pour l'espace deltaïque rhénan au phénomène d'avulsion, c'est-à-dire à l'abandon naturel d'un chenal par un bras fluvial ou une rivière qui se déplace et forme un nouveau chenal. Pourtant, le delta du Rhin connut plusieurs avulsions majeures pendant l'Antiquité puisqu'il s'agit d'un phénomène clé dans la formation et l'évolution d'une structure deltaïque[394]. De plus, les avulsions sont des perturbations naturelles tangibles, observables, affectant directement la vie des hommes. Le déplacement naturel du lit d'un cours d'eau n'est pas un événement furtif; il s'agit d'un mouvement fluvial ostensible ayant

[392] C. Allinne (2008), 92.

[393] À ce sujet, cf. S. van der Leeuw et C. Aschan-Leygonie (2001).

[394] Au sujet des avulsions dans la région deltaïque rhénane, cf. *supra*, note 135.

nécessairement des effets brutaux pour les communautés riveraines. Comment explique-t-on alors le silence des sources écrites? Je l'ai dit précédemment, les phénomènes naturels, et *a fortiori* les crises environnementales, se matérialisent habituellement dans les récits des auteurs anciens, méditerranéens de surcroît, en fonction des perceptions humaines du milieu et surtout des répercussions qu'occasionnent les changements environnementaux sur les sociétés locales. Les données paléohydrographiques sont claires : la région deltaïque rhénane fut le théâtre de multiples avulsions au cours de la période romaine. Or, l'absence du phénomène et de ses effets dans le corpus gréco-latin laisse supposer qu'aucune avulsion n'affecta l'occupation romaine de la région, c'est-à-dire que les déplacements du lit de certaines rivières purent avoir des conséquences importantes pour des communautés locales, mais ils épargnèrent sans doute les camps riverains des armées romaines et, contrairement aux crues et aux marées, ne trouvèrent donc pas de plumes méditerranéennes pour les immortaliser. Nourrissant les représentations romaines d'une contrée hostile dominée par les excès de l'eau, les inondations et les débordements fluviaux étaient plutôt présentés dans la littérature comme l'œuvre des crues et surtout des marées, aussi démesurées et excessives que l'environnement naturel.

a. Entre inondations et sécheresses

La dynamique hydrologique du Rhin n'a jamais été monotone : le débordement périodique des eaux rhénanes s'est régulièrement révélé une source d'inondations dévastatrices pour les populations riveraines. La liste des crues majeures du Rhin au cours des siècles est longue et spectaculaire et les exemples d'engloutissements de villages et de déplacements brutaux du lit fluvial pimentèrent sans cesse l'histoire régionale des contrées limitrophes du grand fleuve[395]. C'est d'ailleurs avec une certaine déférence biblique que la crue catastrophique de 1480 est passée à la postérité sous le nom de « déluge du Rhin »[396]. Pour l'époque romaine, la littérature ancienne permet de cibler, notamment dans le delta, quelques inondations fluviales importantes qui, sans que l'on puisse établir leur

[395] Voir par exemple les cas rapportés par E. Babelon (1916), 16-17, cité *supra*, p. 36. Tel que je l'ai souligné précédemment, l'ampleur des perturbations naturelles se mesurant généralement, à l'échelle sociétale, en fonction des effets éprouvés par les populations, la (très) forte anthropisation du couloir rhénan à partir de l'époque médiévale a certainement exacerbé le nombre des crues « catastrophiques » du Rhin.

[396] Voir notamment les historiens et géographes du 19e siècle, par exemple M. Champion (1864), 24.

ampleur environnementale réelle, affectèrent l'occupation du territoire. Lors de son récit de la révolte batave en 70, Tacite nous offre le principal témoignage d'un épisode de débordement fluvial dans la zone deltaïque rhénane. Alors que le général romain Cerialis et ses soldats dévastaient les terres bataves abandonnées par Civilis et les siens, les Romains furent surpris par l'irruption des flots :

> *[…] crebris per aequinoctium imbribus superfusus amnis palustrem humilemque insulam in faciem stagni oppleuit. Nec classis aut commeatus aderant, castraque in plano sita ui fluminis differebantur*[397].

La narration de Tacite expose à la fois le phénomène naturel de la crue – c'est-à-dire le débordement d'un cours fluvial qui, par suite d'une hausse marquée des précipitations, inonde les terres avoisinantes et les transforme en lacs – et ses répercussions sur l'occupation humaine, ici la destruction des campements militaires. Or, considérant l'image généralement négative de l'environnement naturel rhénan transmise par les sources anciennes, le flegme de la plume tacitéenne peut surprendre. Bien que la crue fût clairement destructrice, le discours de Tacite n'est pas alarmiste, effrayant ou excessif comme l'étaient les passages insistant sur le caractère glacial ou marécageux du delta. L'historien latin demeure pondéré et ne cherche pas à transformer en situation permanente un événement sporadique[398]. D'ailleurs, les textes anciens utilisèrent très peu le paradigme de la crue diluvienne pour construire leurs représentations d'un milieu deltaïque défavorable. L'extravagance du climat germanique, si souvent exprimée à travers le *topos* du froid, n'était donc pas attisée davantage dans l'imaginaire romain par la vision de crues meurtrières qui auraient systématiquement noyé les pays rhénans. En fait, malgré l'omniprésence de l'eau sans cesse réitérée par les auteurs anciens, les descriptions d'inondations catastrophiques dans le delta rhénan furent plutôt rares. Au 3e siècle, Eumène

[397] « […] le cours d'eau, qui débordait en raison des pluies répétées de l'équinoxe, inonda l'île basse et marécageuse qui avait ainsi l'aspect d'un étang. Ni la flotte, ni le ravitaillement n'étaient accessibles et les camps, situés dans une zone plane, étaient dissipés par la violence du fleuve » – Tacite *Hist*. 5.23.3.

[398] Transformer l'occasionnel en permanent, c'est peut-être l'altération qu'a subi l'environnement naturel dans la représentation du milieu deltaïque décrite par le panégyriste anonyme de 297 cité *supra*, p. 99-100 (Pan. Lat. 4.8.2-3). La vision présentée par l'auteur était celle d'un milieu regorgeant d'eau, dominé par l'eau, constamment inondé par les eaux. *Terra non est* écrivait-il. Or, il est possible d'envisager que le paysage décrit était celui d'un territoire inondé en période de crue et que, par souci de tremper les exploits de Constance Chlore dans un décor ingrat, le panégyriste gaulois ait présenté la situation exceptionnelle d'une crue fluviale et d'une inondation temporaire comme un état permanent du milieu naturel deltaïque.

présente certes comme possible la submersion complète des territoires deltaïques, mais il s'agit d'une situation potentielle et non effective[399]. Le Rhin connut évidemment des épisodes de fortes activités hydrologiques pendant la période romaine; la grande décharge du fleuve entre le 3e siècle avant notre ère et le 3e siècle de notre ère favorisa la multiplication des phases de débordements fluviaux. Des traces d'inondations ont d'ailleurs été identifiées sur plusieurs sites militaires fouillés dans le delta[400]. Toutefois, les auteurs anciens témoignèrent peu de ces perturbations naturelles du niveau des eaux rhénanes.

Il est vrai que le phénomène des crues fluviales n'était évidemment pas exclusif au Rhin et n'avait donc pas de quoi surprendre les Anciens. Ponctuant le mouvement naturel de la plupart des cours d'eau, il était bien connu à travers le monde gréco-romain : non seulement le Tibre, au cœur de la capitale impériale, s'illustra plus d'une fois en ce domaine[401], mais encore le plus encensé des fleuves de l'Antiquité, le Nil, était célèbre pour ses crues prodigieuses qui fertilisaient sa plaine alluviale, « δῶρον τοῦ ποταμοῦ » pour reprendre cette fameuse formule d'Hérodote déjà si souvent citée[402]. Malgré l'énigme entourant le cas nilote[403], les érudits grecs et romains ont su expliquer avec simplicité et justesse ces fluctuations des eaux fluviales : « ἔκ τε δὴ τῶν χιόνων καὶ τῶν ὑετῶν πληρουμένους ποταμοὺς ποτίζειν τὰ πεδία » suivant Strabon[404], « *saepe repentinis imbribus uel niuibus solent exundare torrentes* » selon Végèce[405]. Le phénomène des crues et des inondations fluviales n'était donc pas inusité pour les auteurs anciens et leur lectorat. Contrairement au froid ou à la glace, les débordements du Rhin n'étaient visiblement pas des manifestations naturelles exotiques. Il n'était sans doute pas nécessaire ou pertinent pour les auteurs anciens d'insister sur les crues fréquentes du grand fleuve. Cette familiarité gréco-romaine avec l'inondation fluviale aurait d'ailleurs rendu en quelque sorte inefficace

[399] Pan. Lat. 5.18.3.

[400] M. van Dinter (2013), 20.

[401] Au sujet des crues du Tibre, voir notamment l'étude de P. Leveau (2008).

[402] Hérodote *Hist*. 2.5.

[403] Alors que la majorité des grands fleuves connaissaient leurs principaux épisodes de crues au printemps, le Nil sortait de son lit au cœur de l'été, ce qui évidemment intriguait les Anciens. Sénèque *Nat*. 4.2.17-30 réfute ainsi successivement les théories d'Anaxagore, de Thalès de Milet, d'Euthyménès de Marseille, d'Œnopidès de Chios et de Diogène d'Apollonie sur l'origine des crues du Nil sans fournir lui-même de réponses satisfaisantes. Voir également les commentaires d'Hérodote *Hist*. 2.19-25 et de Strabon 17.1.

[404] « les fleuves, alors grossis par les neiges et les pluies, inondent les plaines » – Strabon 15.1.17.

[405] « souvent les torrents sont habitués de déborder en raison de pluies ou de neiges soudaines » – Végèce *Mil*. 1.10.

l'exacerbation du phénomène pour renforcer l'image hostile, excessive et repoussante de la région puisque cet aléa hydrologique était connu, courant et enflammait peut-être plus difficilement l'imaginaire collectif. Par son état fluvial, la région rhénane devait être considérée par les Romains comme sujette aux crues et aux inondations et l'apparition de ces phénomènes ne devait finalement que répondre aux attentes et valider une banalité. Ce fut donc sans surprise pour son auditoire que Mamertin put souligner, dans son panégyrique de 289, la crue providentielle des fleuves gaulois qui facilita la navigation de la flotte de Maximien vers l'Océan septentrional et vers la victoire contre l'usurpateur Carausius[406]. De même, ce fut bien conscient des dynamiques hydrologiques du secteur que trois siècles plus tôt Germanicus put anticiper – et également appréhender – les pluies et la crue des eaux – *imbres et fluminis auctus* – pouvant affecter le déplacement de ses troupes lors de sa campagne militaire en Germanie en l'an 15[407].

En réalité, ce ne furent pas les débordements du Rhin qui frappèrent les observateurs romains, mais bien les assèchements partiels de son cours. Des périodes de baisses sévères du niveau fluvial sont relatées dans les textes anciens avec surprise, parfois avec émoi. Généralement qualifiés d'exceptionnels ou d'inusités en ces secteurs, les tarissements du fleuve renforcèrent indirectement la représentation d'une région très humide et régulièrement inondée. L'assèchement du cours rhénan dans la région de Cologne en 69 fut clairement présenté comme inhabituel par Tacite : « *[…] Rhenus incognita illi caelo siccitate uix nauium patiens […]* »[408]. L'historien est formel; il qualifie carrément cette sécheresse d'*incognita illi caelo*, un assèchement inconnu, voire inouï en ce climat. En plus des complications pour la navigation fluviale[409], il précise que le tarissement des eaux entraînait également la création de passages à gué et gonflait ainsi la crainte romaine d'une traversée massive du Rhin par les groupes ennemis transrhénans. Tacite exprime d'ailleurs la stupeur et l'inquiétude de ses contemporains :

---

[406] Pan. Lat. 2.12.3.

[407] Tacite *Ann*. 1.56.

[408] « […] le Rhin, supportant difficilement les navires en raison d'une sécheresse inconnue en ce climat […] » – Tacite *Hist*. 4.26.1.

[409] Tacite rapporte d'ailleurs quelques lignes plus loin le naufrage d'un navire de ravitaillement incapable de poursuivre sa route sur un Rhin affaibli, cf. Tacite *Hist*. 4.27.

Apud imperitos prodigii loco accipiebatur ipsa aquarum penuria, tamquam nos amnes quoque et uetera imperii munimenta desererent : quod in pace fors seu natura, tunc fatum et ira dei uocabatur[410].

Le témoignage de Tacite montre que l'assèchement des cours fluviaux constituait pour plusieurs un prodige, une fatalité, un signe de la colère des dieux en temps de guerre. La diminution du niveau des eaux rhénanes ne semble donc pas avoir été un phénomène fréquent. En l'an 15, la sécheresse et la très faible hauteur des cours d'eau en Germanie furent aussi présentées comme un « fait rare sous ce climat » – *rarum illo caelo*[411]. Quelques siècles plus tard, la rareté du phénomène d'assèchement fluvial était toujours soulignée : la création de nombreuses zones guéables sur le Rhin au milieu du 4e siècle fut jugée par Ammien Marcellin comme la conséquence d'un été exceptionnellement torride[412]. Il est clair que ce n'était pas véritablement la diminution naturelle des eaux rhénanes qui inquiétait les Romains, mais plutôt ses effets sur l'occupation du territoire. Au-delà des contraintes pour la navigation, le tarissement des eaux du Rhin présentait surtout un danger sous-jacent : la création de passages à gué facilitant le franchissement du grand fleuve pour les populations hostiles de l'autre rive. Dans la conception romaine de la frontière rhénane, ce fut toujours cette menace réputée latente, et non la sécheresse fluviale à proprement parler, qui préoccupa les contemporains et rendit si terrifiante la baisse du niveau d'eau du Rhin[413]. Un décalage semblable se note dans le rapport romain aux marées : bien que les Anciens connussent le phénomène, ils en subirent néanmoins les contrecoups, impuissants et médusés devant la force de l'Océan.

b. Le choc des marées

La mer Méditerranée est très peu affectée par les mouvements de flux et de reflux, ce qui lui vaut souvent le qualificatif de « mer sans marées ». Il est vrai qu'une oscillation

[410] « Auprès des ignorants, le manque d'eau est compris en soi comme le résultat d'un prodige, comme si les fleuves aussi, antiques remparts de l'Empire, nous abandonnaient : ce qui, en temps de paix, était considéré comme un hasard ou un fait de la nature, était alors appelé une fatalité et une colère d'un dieu » – Tacite *Hist*. 4.26.2.

[411] Tacite *Ann*. 1.56. À l'inverse de la situation rhénane, ces années furent marquées par des crues majeures du Tibre, cf. P. Leveau (2008).

[412] Ammien Marcellin 16.11.9.

[413] Par exemple, Cicéron *In Pis*. 33, Pan. Lat. 2.7.7 et Pan. Lat. 7.11.1.

quotidienne moyenne de 30 cm du niveau des eaux méditerranéennes[414] crée un marnage plutôt négligeable par rapport aux variations de plusieurs mètres observées en contexte océanique. Même si le milieu méditerranéen était peu touché par les marées, le phénomène était connu des Grecs et des Romains. Comme le note Strabon, on retrouvait déjà chez Homère quelques allusions aux mouvements de flux et de reflux de l'Océan[415]. La succession des marées est bien sûr aisément observable pour qui s'attarde quelques heures sur un rivage océanique et il n'est donc pas surprenant que cette submersion quotidienne du littoral ait régulièrement été décrite par plusieurs auteurs[416]. Le portrait proposé par Pomponius Mela résume bien en quelques mots la cadence des eaux de la vaste mer extérieure : « *Ingens infinitumque pelagus it magnis aestibus concitum, ita enim motus eius adpellant, modo inundat campos, modo late nundat ac refugit* »[417]. Les Anciens savaient également que les marées étaient un mouvement naturel régulier et continu, commun et simultané sur tout le littoral océanique[418]; ils savaient que le flux et le reflux se produisaient deux fois par jour[419] et que le marnage était exacerbé lors de la pleine lune[420]; enfin, ils savaient que la marée pouvait refouler dans les embouchures fluviales et entraîner le débordement des fleuves[421]. L'expansion de l'Empire au-delà du pourtour méditerranéen permit sans doute à plusieurs Romains d'observer les grandes marées et de se familiariser avec ce phénomène exotique. Les causes de ce mouvement infini d'élévation et

[414] A. Lahaye-Collomb (2002), 11.

[415] Par exemple Homère *Il*. 16.399 où le poète mentionne l'« Océan qui reflue sur lui-même » – ἀψόρροος Ὠκεανός – ainsi qu'Homère *Od*. 12.105 où il fait allusion à Charybde qui, monstre marin, « relâchait [ses eaux] trois fois par jour et trois fois les ravalait » – τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναροιβδεῖ […] ». Strabon 1.1.7 précise toutefois que le phénomène se produit non pas trois, mais deux fois par jour et voit dans la phrase d'Homère soit une erreur d'observation, soit une erreur de copiste.

[416] Étonnamment, la question des marées est absente des *Naturales Quaestiones* de Sénèque. À ce sujet, voir le commentaire de P. Oltramare dans l'introduction de son édition (Les Belles Lettres, 1929, p. xi-xii).

[417] « La mer, immense et infinie, agitée par les grandes marées – car c'est ainsi qu'est appelé ce mouvement – tantôt inonde les plats rivages, tantôt recule et les laisse largement à nu » – Pomponius Mela 3.1.1.

[418] Cf. notamment Strabon 7.2.1, Pomponius Mela 3.1.1-2, Pline *NH* 2.99 et Pan. Lat. 4.6.2.

[419] Cf. notamment César *BG* 3.12, Strabon 1.1.7 et 7.2.1 ainsi que Pline *NH* 2.99 et 16.1.

[420] Une particularité que César apprit lors d'un séjour en Bretagne : « *Eadem nocte accidit ut esset luna plena, qui dies a maritimos aestus maximos in Oceno efficere consueuit, nostrisque id erat incognitum* » – « Il arriva qu'en cette nuit la lune fût pleine, ce qui est le jour où ont l'habitude de se produire les plus grandes marées de l'Océan, ce que les nôtres ignoraient » – César *BG* 4.29. Voir également Strabon 4.5.3 et Pline *NH* 2.99.

[421] Ce que rappelle Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16) au sujet du Rhin et de la Meuse alors qu'il indique que le général Corbulon construisit un canal « ἵνα μὴ οἱ ποταμοὶ ἐν τῇ τοῦ ὠκεανοῦ πλημμυρίδι ἀναρρέοντες πελαγίζωσιν » – « afin que les fleuves, coulant à contre sens par rapport au flux de l'Océan, ne débordent pas ». Voir également Pan. Lat. 2.12.6. Au sujet du canal de Corbulon, cf. *infra*, chap. 3.3.

d'abaissement de l'Océan demeuraient toutefois nébuleuses, ce qui donna lieu à une multiplication d'hypothèses parfois raisonnables, parfois farfelues. Par exemple, Strabon soutenait que le flux et le reflux étaient le résultat des oscillations des fonds marins qui, en se soulevant et en s'affaissant, entraînaient la mer dans leurs déplacements[422]. Dans une dynamique anthropomorphiste, le panégyriste anonyme de 297 y voyait plutôt les lents mouvements d'inspiration et d'expiration de l'Océan[423]. De son côté, le poète Lucain avouait humblement ignorer si le flux et le reflux étaient causés par le vent, la lune ou le soleil; pour lui, un phénomène si mystérieux ne pouvait que suivre la volonté divine : « *at mihi semper tu, quaecumque moues tam crebros causa meatus, ut superi uoluere, late* »[424]. Quant à Pomponius Mela, bien qu'il insiste sur l'ignorance de ses contemporains quant aux causes exactes formant les marées, il énumère néanmoins plusieurs théories émises par ses prédécesseurs : respiration du « monde » – *mundi anhelitus*, – grottes sous-marines où se retiraient les eaux, actions de l'astre lunaire…[425] Par ailleurs, c'est sans grande surprise chez Pline l'Ancien, toujours fin observateur du monde réel, que se trouve l'explication la plus juste et la plus complète du phénomène des marées :

> *Et de aquarum natura complura dicta sunt, sed aestus maris accedere ac reciprocare maxime mirum, pluribus quidem modis, uerum causa in sole lunaque. Bis inter duos exortus lunae adfluunt bisque remeant uicenis quaternisque semper horis, et primum attollente se cum eam undo intumescentes, mox a meridiano caeli fastigio uergente in occasum residentes, rursusque ab occasu subter ad caeli ima et meridiano contraria accedente inundantes, hinc, donec iterum exoriatur, se resorbentes […] Multiplex etiamnum lunaris differentia, primumque septenis diebus : quippe modici a noua ad diuiduam aestus, pleniores ab ea exundant plenaque maxime feruent; inde mitescunt, pares ad septimam primis, iterumque alio latere diuidua augentur […] augentibus ea cuncta solis annuis causis, duobus aequinoctiis maxime tumentes et autumnali amplius quam uerno, inanes uero bruma et magis solstitio […] Omnes autem aestus in oceano maiora integunt spatia nudantque quam in reliquo mari, siue quia totum in uniuersitate animosius quam parte est, siue quia*

[422] Strabon 1.3.5.

[423] Pan. Lat. 4.6. Voir également Albinovanus Pedo, cité par Sénèque *Suas*. 1.15. Le panégyriste admet cependant que ces immenses masses d'eau pourraient être mues par d'autres causes : « *[…] seu quacumque alia ratione motus* ».

[424] « mais pour moi toujours, quelle que soit la cause qui provoque tes mouvements si fréquents, elle reste cachée, car il s'agit de la volonté des dieux d'en haut » – Lucain *Phar*. 1.418-420.

[425] Pomponius Mela 3.1.2. Sans prioriser une explication, le chorographe précise toutefois que les oscillations du niveau de la mer varient en fonction des levers et des couchers de la lune.

magnitudo aperta sideris uim laxe grassantis efficacius sentit, eandem angustiis arcentibus; qua de causa nec lacus nec amnes similiter mouentur[426].

Pline liait ainsi directement le mouvement des marées à l'activité lunaire et solaire, une explication scientifiquement exacte puisque les marées sont causées par l'effet conjugué des forces de gravitation de la lune et du soleil. Alors que chez ses contemporains, l'apport de la lune sur le marnage océanique demeurait une hypothèse parmi d'autres, Pline éleva cette théorie au statut d'explication consacrée. Avec justesse, il nota l'influence des phases lunaires et des périodes équinoxiales sur l'amplitude des marées et put expliquer l'absence de marnage en milieu lacustre ou fluvial.

Par des observations empiriques, les érudits romains avaient donc acquis un savoir relativement exact quant au mouvement de flux et de reflux touchant les rivages océaniques. Or, décrire et expliquer un phénomène naturel ne suffit pas à l'apprivoiser. En dépit de cette connaissance – en vérité théorique, – les Romains subirent régulièrement les contrecoups de marées océaniques puissantes, imposantes, déconcertantes pour qui provenait d'une région sans marées. Nombreux sont les exemples où la mauvaise anticipation de la marée, notamment à proximité du delta rhénan, fut catastrophique pour les armées romaines et transforma un phénomène naturel pourtant connu en calamité aux

[426] « Sur la nature des eaux, enfin, beaucoup a déjà été dit; mais l'avance et le retrait alternatifs des flots sont le plus extraordinaires; cependant, si le phénomène offre beaucoup de variétés, sa cause réside dans le soleil et la lune. Entre deux levers de la lune, la mer monte deux fois et redescend deux fois dans chaque intervalle de 24 heures. D'abord, à mesure que la sphère céleste s'élève avec la lune, les flots se gonflent; puis, après son passage au méridien, pendant qu'elle s'incline vers le couchant, ils s'abaissent, pour recommencer leur crue, lorsque du couchant la lune s'enfonce dans les parties inférieures du ciel et s'approche de la région opposée au méridien, et ensuite se retirent jusqu'à son nouveau lever […] En outre, l'action de la lune présente de multiples variations, et d'abord tous les sept jours. De fait, les marées sont médiocres depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier, montent ensuite avec plus de force et atteignent leur plus haut degré d'impétuosité lorsqu'elle est pleine. Puis elles s'affaiblissent, égales au bout de sept jours à leur premier état, pour augmenter de nouveau quand le quartier de lune est tourné de l'autre côté. […] tout cela est augmenté par les influences annuelles du soleil : aux deux équinoxes correspondent les deux marées les plus hautes et à celui d'automne plus fortement qu'à celui du printemps, tandis qu'elles sont très faibles au solstice d'hiver et surtout au solstice d'été. […] Toutes les marées de l'Océan couvrent et dégagent de plus grands espaces que celles des autres mers, soit que l'ensemble de la mer dans son immensité ait plus d'impétuosité que dans une de ses parties, soit qu'une grande étendue librement ouverte ressente d'une manière plus efficace l'action de l'astre, quand il plane sur de larges surfaces, tandis qu'elle est entravée par des limites étroites. C'est pour cette raison que ni les lacs ni les cours d'eau ne connaissent semblable mouvement » (traduction de J. Beaujeu, Les Belles Lettres, 2003) – Pline *NH* 2.99.

limites de l'œkoumène[427]. Lors des campagnes militaires en Germanie, ce fut à l'extrémité nord du delta rhénan, près de l'exutoire maritime de la zone lacustre, que le dynamisme des marées dérouta le plus inéluctablement la confiance romaine. Suivant Dion Cassius, l'armée du général Drusus, à la fin du 1er siècle avant notre ère, se retrouva ainsi en situation fort périlleuse lorsque sa flotte, pénétrant en pays ennemi après avoir traversé le grand lac deltaïque, fut surprise par le reflux de la mer et s'échoua sur la grève : « […] ἐς τὴν Χαυκίδα διὰ τῆς λίμνης ἐμβαλὼν ἐκινδύνευσε, τῶν πλοίων ὑπὸ τῆς τοῦ ὠκεανοῦ παλιρροίας ἐπὶ τοῦ ξηροῦ γενομένων »[428]. De même, quelques années plus tard, alors que l'armée de Germanicus revenait par la mer de ses campagnes militaires transrhénanes, la mauvaise appréhension romaine du rythme et de l'amplitude des marées causa de lourdes pertes humaines et matérielles : souhaitant alléger les navires qui circulaient dans des hauts-fonds, le jeune général avait fait descendre sur la côte plusieurs légions afin qu'elles reviennent par voie terrestre, mais celles-ci furent surprises par la montée des eaux. Dans une description dramatique, Tacite exprime la détresse et l'impuissance des soldats engloutis par le soulèvement des flots : le gonflement de l'Océan, les colonnes emportées, les terres recouvertes d'eau, les bagages flottant, les soldats immergés jusqu'à la tête, puis le retrait des eaux[429]. La violence de la description tacitéenne laisse bien sûr supposer qu'une agitation maritime particulièrement intense accompagnait la marée haute – la mer du Nord étant d'ailleurs très sujette aux tempêtes, – mais le phénomène de flux et de reflux est néanmoins indéniable et présenté par Tacite comme un déluge terrible et brutal. Saisissant mal le mouvement réel des marées dans ces secteurs éloignés du monde, Drusus et Germanicus se retrouvèrent victimes d'un phénomène naturel pourtant régulier et prévisible pour les riverains. Suivant les indices géographiques laissés à la fois par Dion Cassius et par Tacite, il est fort probable que les épisodes de grandes marées subis par les deux armées eurent lieu dans la Waddenzee, cette zone maritime située au nord-est du delta du Rhin, entre les îles frisonnes et la côte germano-néerlandaise. Mer côtière ceinte par l'archipel frison et s'étendant jusqu'au Danemark, la Waddenzee est en grande partie

[427] Par exemple, César *BG* 4.29 perdit une grande partie de sa flotte lors de son séjour en Bretagne alors que l'eau montante envahit les bateaux tirés à sec et malmena ceux ancrés au large. Ces évènements sont également racontés par Strabon 4.5.3.

[428] « […] s'étant jeté sur le pays des Chauques après avoir traversé le lac, il était en danger, car les navires étaient sur un terrain devenu sec en raison du reflux de l'océan » – Dion Cassius 54.32.

[429] Tacite *Ann*. 1.70. Voir l'extrait complet, avec traduction, en annexe 4.

formée de zones intertidales submergées cycliquement par les flots. La hauteur des marées – entre 1,5 m et 3 m pour le secteur néerlandais[430] – et leur avancée sur plusieurs kilomètres a véritablement pu surprendre une flotte romaine peu accoutumée à un estran si vaste.

Bien que le balancier du flux et du reflux maritimes fût connu et expliqué par les Méditerranéens, l'ampleur des hautes marées océaniques put surprendre et surtout ébranler la navigation romaine sur la mer extérieure. Les récits des mésaventures romaines dans les zones intertidales du littoral germanique insistent sur la dangerosité et la menace que constituaient les marées pour les navires et les hommes. Les Anciens pouvaient certes se plaire à décrire et à théoriser le mouvement de flux et de reflux de mers lointaines, mais une fois confrontés à l'amplitude du phénomène en secteur océanique, ils faisaient face à une manifestation hydrologique mal connue et exotique, une réalité environnementale qui, tout comme l'Océan septentrional, le climat glacial ou l'environnement naturel germanique, pouvait apparaître excessive à un observateur étranger venu du monde méditerranéen.

*

En s'attachant spécifiquement au contenu climatique, météorologique et hydrologique des textes anciens, on constate que le climat et les phénomènes naturels participèrent inégalement à la construction des représentations romaines de l'environnement deltaïque rhénan. Alors que le *topos* du froid cruel alimenta continuellement l'image négative de la région, la figure du Rhin glacé se limita à l'époque tardive. Quant aux précipitations, aux intempéries et aux inondations, ils jouèrent un rôle modeste dans la perception méditerranéenne de la périphérie rhénane. D'une part, certaines manifestations atmosphériques et hydrologiques propres aux régions septentrionales étaient plus insolites et inusitées pour des Méditerranéens, ce qui sans doute intensifia l'exotisme environnemental de ces contrées et excita l'imaginaire collectif romain. Le froid, le gel fluvial et, dans une moindre mesure, les grandes marées océaniques impressionnèrent et parfois horrifièrent des auteurs habitués à des climats tempérés, à des rivières courantes et à une mer sans marées. Parallèlement, il est vrai que les précipitations, les rafales de vent et les crues fluviales étaient des manifestations naturelles vécues en milieu méditerranéen et par conséquent plus anodines et moins étonnantes. D'autre part, à l'exception de quelques récits événementiels

[430] Cf. K. J. M. Philippart et E. G. Epping (2010), 399. Sur la Waddenzee, voir *supra*, note 173.

– à savoir la tempête maritime ayant détruit la flotte de Germanicus, l'inondation des basses terres de l'île de Bataves et les grandes marées ayant submergé les légions dans la Waddenzee, – on constate que les auteurs anciens de César à Julien présentaient aux lecteurs un environnement naturel souvent figé, faisant fi des dynamismes inhérents au milieu rhénan : le climat froid et le gel du Rhin exposés comme des états permanents plutôt que des situations temporaires ou exceptionnelles, la neige toujours dépeinte déjà au sol sans précipitations nivales préalables, le vent glacial du Nord expliqué théoriquement, mais jamais expérimenté, les crues annuelles témoignant de la mobilité fluviale rarement signalées, etc. Plusieurs textes anciens peignent ainsi des portraits immobiles de l'environnement naturel régional où les phénomènes naturels peuvent certes être soupçonnés sans toutefois être clairement mentionnés. De ce fait, l'apport de ces phénomènes dans les représentations littéraires de l'environnement régional demeura plus limité.

Plusieurs phénomènes climatiques, météorologiques et hydrologiques reçurent néanmoins dans les descriptions gréco-romaines un traitement empreint d'excès et de démesure : le froid, le gel fluvial, certains épisodes de pluies diluviennes, la tempête maritime et les grandes marées – à quoi on peut également ajouter les marécages et l'Océan septentrional – traduisirent sans cesse, tout au long de la période romaine, le caractère excessif de cet environnement naturel quasi insupportable pour l'homme « civilisé ». Par conséquent, il est clair que les populations autochtones qui occupaient ces territoires aux climats et aux phénomènes naturels excessifs et repoussants ne pouvaient qu'être elles-mêmes, aux yeux des Romains, excessives et repoussantes. Si l'on s'imagine collectivement un milieu naturel hostile, démesurément froid et impropre à l'occupation humaine, on s'imagine nécessairement les populations l'occupant comme inébranlables, résistantes, mais surtout inhumaines, insensibles ou étrangères au bien-être et au confort. Les représentations du climat et de l'environnement naturel germanique véhiculées par la société romaine méditerranéenne influencèrent nécessairement l'image collective du Germain et, du coup, les rapports avec le Germain, deux questions qui seront abordées dans les deuxième et troisième chapitres. Mais avant de se pencher sur la place de l'homme dans l'environnement deltaïque rhénan, le tableau représentationnel doit être conclu avec un regard sur la flore et à la faune de la région.

3. IMMENSITÉ ET MYSTÈRES : LA FLORE ET LA FAUNE AUX CONFINS GERMANIQUES

Au cours du dernier millénaire, la très forte anthropisation des Pays-Bas a eu un impact majeur sur la flore et la faune du territoire. De ce fait, le seul travail des historiens n'est évidemment pas suffisant pour cerner pleinement les composantes végétales et animales de l'environnement naturel ancien et l'apport des paléoenvironnementalistes est donc à nouveau essentiel. D'une part, la multiplication des études palynologiques réalisées par les chercheurs néerlandais depuis les années 1980 a permis de reconstituer progressivement le couvert végétal du territoire deltaïque à l'époque romaine. En plus des zones d'herbage et des différentes variétés d'arbustes – notamment la viorne, l'argousier et le sureau[431], – plusieurs secteurs forestiers couvraient la grande région du delta rhénan. Ces zones sylvestres – dominées par le chêne, le frêne, l'orme et l'aulne – se retrouvaient à la fois sur les sols argileux à proximité des fleuves, sur les reliefs sableux en périphérie du delta, sur les dunes littorales et dans certains types de tourbières; autrement dit, une végétation de forêts pouvait s'observer dans chacune des unités géologiques de la région[432]. Les rives fluviales, les anciens chenaux et les autres zones humides, telles que les tourbières minérotrophes (fortement minéralisées), accueillaient principalement l'aulne – bien adapté aux sols humides, – le saule, le frêne, l'orme, parfois le pin, le noisetier, le chêne, le merisier ainsi que de la végétation de marais, notamment le roseau, le jonc et la laîche. Les sols arénacés et plus secs jumelaient surtout le chêne, le bouleau et le frêne, parfois l'orme, le tilleul et le hêtre[433]. Une pression humaine de plus en plus forte à partir du 1er siècle avant notre ère et surtout à partir de l'arrivée romaine entraîna certes un recul du couvert forestier et une hausse des zones d'herbages, mais les espaces boisés demeurèrent tout de même très présents dans la région.

D'autre part, la reconstitution de la faune ancienne des territoires néerlandais repose essentiellement sur la zooarchéologie. L'identification des différentes espèces animales ayant évolué dans la région à l'époque romaine se fait presque exclusivement grâce aux

---

[431] Cf. M. S. M. Kok (2008), 96-97, W. J. Kuijper et H. Turner (1992), 190-191.

[432] Sur les unités géologiques dans le delta du Rhin, cf. *supra*, p. 94-96.

[433] Cf. M. van Dinter (2013), 18, M. Groot (2008), 17, M. S. M. Kok (2008), 96-97, L. I. Kooistra (2008), 113 et 120, M. J. Kooistra *et al*. (2006), 51-56, W. J. Kuijper et H. Turner (1992), 190-191, W. J. H. Willems (1991), 214, P. A. Henderikx (1986), 449 et 473, W. J. H. Willems (1984), 51 et 54, D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980), 268-269.

ossements retrouvés sur les sites archéologiques d'occupation humaine. Un tel contexte zooarchéologique crée évidemment un biais : seuls sont représentés les animaux domestiqués, chassés ou tués par l'homme. Néanmoins, les données recueillies offrent tout de même un tableau varié de la faune régionale. Outre les bêtes domestiques – bœufs, porcs, moutons, chèvres, chevaux, chiens, etc. – les spécialistes ont pu identifier une multitude d'espèces animales. Parmi les mammifères, on retrouve notamment des élans, des cerfs, des chevreuils, des aurochs, des sangliers, des castors, des lièvres et des loutres, auxquels s'ajoutent certains mammifères marins présents à proximité des côtes tels que les dauphins et les phoques. Du côté des oiseaux, on compte principalement des oies et des canards, mais également des grues, des aigles, des cygnes, des corbeaux, des bécassines, des hérons, etc. Enfin, les nombreuses rivières deltaïques accueillaient une grande variété de poissons : anguilles, perches, saumons, poissons-chats, brochet, plie, alose, etc[434].

Les sources littéraires anciennes n'offrent évidemment pas un témoignage aussi précis sur la flore et la faune de la région. Des plantes, des arbres et des animaux sont signalés, mais le regard offert est très sommaire. Parallèlement aux quelques singularités végétales et animales, ce furent surtout les représentations sociales de la forêt germanique qui, immense et terrifiante, colorèrent sombrement les récits anciens.

A. Oppression sylvestre : « *terra horrida siluis* »

Les textes gréco-romains, si loquaces au sujet de la géographie fluviale et du climat rhénan, sont étonnement silencieux à propos de la flore germanique. Les rares références, qui se retrouvent surtout chez Pline au 1er siècle, ne permettent pas de dresser un tableau représentatif du couvert végétal du secteur à l'époque romaine. Quelques allusions éparses à la présence de chênes – *quercus*, *robora*, *ilices*, – de joncs – *palustres iunci* – ou de roseaux – *harundines* – ponctuent parfois les descriptions de la région rhénane et du littoral océanique tout au long de l'Antiquité[435], mais ces mentions sont anecdotiques et ne

[434] Cf. M. Groot (2008), 61-68, M. S. M. Kok (2008), 95-96, R. C. G. M. Lauwerier (1988), R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 9, W. J. H. Willems (1984), 54.

[435] Par exemple Pline *NH* 16.1.4, *NH* 16.2.5-6, Claudien *Stili*. 3.305 et Ammien Marcellin 17.1.9 qui mentionne également sur le territoire transrhénan des Alamans la présence de frênes (*fraxini*) et de sapins (*abietes*). Pour la dénomination du chêne, le terme *quercus* est le mot générique alors que les termes *robur* et *ilex* correspondent à des espèces de chênes, soit le chêne pédonculé et le chêne vert respectivement.

traduisent pas une volonté claire de décrire la flore régionale. De même, bien que les livres 12 à 17 de la *Naturalis Historia* de Pline portent spécifiquement sur les différentes espèces d'arbres et d'arbustes à travers l'œkoumène, l'encyclopédiste latin aborde rarement la végétation germanique[436]. Or, on aurait pu s'attendre à un contenu plus étoffé de la part de Pline puisque non seulement ce dernier a été observateur direct des réalités régionales, mais encore il traite en détail de la flore d'autres régions périphériques de l'Empire, notamment l'Inde et l'Arabie. De plus, comme il sera montré *infra*, la Germanie et les territoires rhénans étaient célèbres chez les Anciens pour leur épais couvert forestier, ce qui aurait pu entraîner la description de plantes sylvestres. En fait, Pline s'intéresse à plusieurs essences d'arbres et d'arbustes que les études palynologiques modernes ont identifiées dans le delta du Rhin – frêne, orme, hêtre, chêne, roseau, jonc, sureau, saule, etc. – mais il ne les localise pas explicitement dans les contrées rhénanes. La *Naturalis Historia* permet d'apprécier l'étendue du savoir julio-claudien concernant la végétation des régions méridionales de l'œkoumène, une végétation décrite avec une très grande précision, avec de nombreux détails, au plaisir sans doute des adeptes de botanique. En revanche, les écrits de Pline permettent également de constater un certain désintérêt romain pour la végétation des contrées septentrionales. Une telle indifférence traduisait peut-être le manque d'exotisme des plantes rhénanes pour qui était habitué aux couleurs parfois éclatantes de la végétation méditerranéenne. D'ailleurs, dans l'ensemble de la littérature ancienne, la flore germanique est rarement dépeinte et seule en fait est diffusée l'image d'un territoire « hérissé de forêts », rendu redoutable, terrifiant, repoussant en raison du couvert forestier, *terra horrida siluis* écrit Tacite[437].

Exacerbant en quelque sorte l'image d'un environnement sauvage et hirsute, éloigné de toute civilisation, les représentations romaines du couvert végétal de la grande Germanie

[436] Les exemples sont peu nombreux : la mention de cerisiers sur les rives rhénanes (Pline *NH* 15.30.102-103), la présence à Gelduba du *siser*, un légume tuberculeux correspondant peut-être au panais ou à la raiponce (Pline *NH* 19.28.90) et la rapide allusion à la *daphnidis*, une plante qui, suivant Pline, était surnommée *isocinnamon* en raison de sa ressemblance avec la cannelle (Pline *NH* 12.43.98). L'identification exacte de la *daphnidis* demeure incertaine et plusieurs hypothèses ont été émises, principalement par les latinistes du 19e siècle; il pourrait ainsi s'agir du daphné gnidium (communément appelé garou ou saint-bois), du daphné lauréole (aussi appelée laurier des bois) ou encore du laurier-casia. Cf. A. L. A. Fée (1833), 42, ainsi que les commentaires des certains éditeurs de Pline, notamment A. Ernout (Les Belles Lettres, 1947, p. 96) et M. E. Littré (Firmin-Didot, 1865, p. 491).

[437] Tacite *Germ*. 5.

transrhénane étaient dominées par la vision de forêts immenses, denses et démesurément hautes, de forêts infinies se dressant aux marges du monde romain et masquant la totalité des terres. Pline exprime ainsi l'étonnement de ses contemporains face à l'envergure inusitée de ces espaces sylvestres : « *Aliud e siluis miraculum : totam reliquam Germaniam operiunt adduntque frigori umbras* »[438]. De même, le contexte forestier réapparaît continuellement au cours des siècles suivants dans les récits des campagnes militaires dans la région rhénane alors que l'activité des légions se déroulait généralement dans des forêts très denses, très fournies en arbres, ὕλαι εὔδενδροι selon l'expression d'Hérodien, τὰ δένδρα πυκνὰ suivant Dion Cassius[439]. Les zones sylvestres de la sauvage Germanie impressionnaient également les Méditerranéens en raison de la taille des arbres. Dion souligne expressément qu'ils étaient d'une hauteur excessive : « τὰ δένδρα […] ὑπερμήκη ἦν »[440]. Calque de la Germanie voisine, le delta du Rhin était aussi figuré par les Anciens comme un environnement naturel riche en couverts forestiers. Pline soutient même que les plus hautes forêts de Germanie se situaient autour des lacs deltaïques[441]. Or, les milieux sylvestres germaniques ne jouissaient pas d'une réputation enviable auprès de la société méditerranéenne qui semble avoir entretenu un sentiment de crainte et d'aversion envers les forêts septentrionales. Non seulement l'immensité et l'obscurité des forêts intimidaient les Romains habitués aux paysages bucoliques de l'Italie, mais le traumatisme du désastre de Varus, où les légions avaient été prises en embuscade dans les profondeurs des forêts germaniques, avait également participé à la construction au 1er siècle d'une image négative des étendues sylvestres au-delà du Rhin[442]. Pour décrire ces forêts, les auteurs anciens choisissaient ainsi un vocabulaire conférant un caractère lugubre, sombre et oppressant à ces milieux : on parle de boisés obscurs – *obscuri*, – de lieux funèbres – *maesti* – et de

[438] « Une autre chose étonnante à propos des forêts : elles recouvrent tout le reste de la Germanie et ajoutent l'ombrage au froid » – Pline *NH* 16.2.5.

[439] Hérodien 7.2.4, Dion Cassius 56.20. Voir également pour le 1er siècle Strabon 7.1.4, Velleius Paterculus 2.119, Pomponius Mela 3.2.16-17 et 3.3.29-30, Frontin *Strat*. 1.3.10, Pline *NH* 16.2.6, Tacite *Ann.* 1.50, *Ann*. 1.61, *Ann*. 2.5, *Ann*. 2.14 et *Germ*. 5 ainsi que Florus 2.30. Déjà chez César, on retrouvait cette image de forêts très denses – *densissimae siluae* – dans les contrées septentrionales de la Gaule, principalement chez les Ménapes, peuple belge voisin du delta rhénan. Cf. César *BG* 3.28, *BG* 4.38, *BG* 5.5 ainsi que Orose *Hist*. 6.10.15.

[440] Dion Cassius 56.20.

[441] Pline *NH* 16.2.5. Voir également Tacite *Ann*. 13.54, *Hist*. 5.20.2, Pan. Lat. 4.8.4 et Pan. Lat. 5.21.2. Suivant les propos de Pline *NH* 16.1.2-3, le littoral océanique, notamment occupé par le peuple des Chauques dans sa portion septentrionale, était toutefois dépourvu d'arbres et d'arbustes.

[442] Voir notamment Velleius Paterculus 2.119, Tacite *Ann*. 1.61 et Florus, 2.30.

profondeurs mystérieuses – *occulta* – qui terrifient les soldats et offrent à l'ennemi des refuges impénétrables[443]. D'ailleurs, les armées romaines éprouvaient de grandes difficultés à combattre dans l'espace restreint qu'offraient les secteurs forestiers. Les colonnes légionnaires étaient habituées de se déployer dans des zones ouvertes telles que les prairies et la densité des forêts germaniques contraignaient donc constamment les mouvements des soldats[444]. Ces espaces sylvestres étaient également présentés comme des terres incultes, stériles et non cultivées : Varron explique ainsi que ni la vigne, ni l'olivier, ni aucun arbre fruitier ne poussaient sur les rives du Rhin – *nec uitis nec olea nec poma nascerentur* – comme si la fertilité d'une terre dépendait pour les Romains de sa capacité à accueillir la vigne ou l'olivier, des cultures en réalité typiquement méditerranéennes[445].

Les représentations du couvert forestier germanique reprenaient somme toute les mêmes thèmes que ceux utilisés pour décrire les espaces marécageux : un environnement naturel hostile, repoussant et terrifiant, mal connu des Romains et défavorable aux légions. En fait, les descriptions des contrées germaniques associaient régulièrement milieux sylvestres et milieux palustres. Les territoires transrhénans étaient considérés inhospitaliers et ingrats parce qu'ils étaient couverts non seulement de profonds marécages, mais également d'immenses forêts. La description physique de la Germanie par Tacite est d'ailleurs sans équivoque, l'historien latin indiquant que cette terre est « *aut siluis horrida aut paludibus foeda* »[446]. Par ailleurs, l'absence de la flore germanique dans les récits anciens – notable principalement dans la *Naturalis Historia* de Pline qui, si explicite dans ses descriptions botaniques, néglige les plantes et les arbres des contrées septentrionales – laisse supposer une véritable méconnaissance romaine de la végétation de la Germanie, une ignorance de ses propriétés, de ses spécificités et de ses vertus alimentaires ou médicinales. On aurait pu croire à une amélioration de cette connaissance au cours des siècles

[443] Voir entre autres Frontin *Strat*. 1.30.10, Tacite *Ann*. 1.50, *Ann*. 1.61, *Ann*. 2.5, Pomponius Mela 3.3.29-30 et Dion Cassius 56.20-21.

[444] La Germanie était ainsi souvent considérée par les Romains comme un territoire impraticable en raison des forêts, cf. Strabon 7.1.4, Pomponius Mela 3.3.29-30, Tacite *Ann*. 2.5 et Dion Cassius 56.21. Voir aussi l'expérience de César dans les forêts des Ménapes, cf. César *BG* 4.38 et Orose *Hist*. 6.10.15.

[445] Varron *Rust*. 1.7.8. Tacite *Germ*. 5 souligne également que le sol de la Germanie ne pouvait accueillir d'arbres fruitiers : « *[…] frugiferarum arborum inpatiens […]* ». Pourtant, Pline *NH* 15.30.102-103 mentionne la présence de cerisiers dans la région.

[446] « soit hérissée de forêts, soit enlaidie par les marécages » – Tacite *Germ*. 5. De même, les descriptions du site du désastre de Varus jumèlent un décor à la fois de forêts et de marécages, cf. Velleius Paterculus 2.119, Tacite *Ann*. 1.61 et Florus 2.30.

considérant la permanence de la présence romaine dans la périphérie rhénane, mais il n'en est rien; la même ignorance de la flore germanique semble frapper les auteurs tardifs. On peut conséquemment soupçonner que les Romains utilisaient peu les ressources végétales des confins rhénans et qu'il n'existait pas de véritable exploitation commerciale et d'importation de produits agricoles vers la Méditerranée. Le savoir limité des Romains quant à la flore germanique entraîna sans doute les auteurs anciens à focaliser leur discours sur un aspect tangible, menaçant et mystérieux du couvert végétal de la région, soit l'immensité des forêts dans ces secteurs limitrophes du monde romain. De la même façon, les connaissances environnementales romaines étaient limitées à propos des animaux sauvages présents dans les forêts du Nord, des animaux qui parfois relevaient de l'imaginaire plutôt que du réel.

B. Bêtes sauvages, animaux imaginaires : la faune germanique

Conclure ce regard sur l'environnement naturel rhénan à l'époque romaine implique de se tourner vers les représentations anciennes de la faune régionale. Or, tout comme le couvert végétal, les animaux des contrées septentrionales ne furent pas régulièrement abordés par les auteurs gréco-romains. Le livre huit de la *Naturalis Historia* de Pline est à ce titre un bon exemple : traitant spécifiquement de la faune terrestre de l'œkoumène, Pline y décrit, parfois de façon très détaillée, une multitude d'animaux des régions méridionales – éléphant, serpent, chameau, rhinocéros, hippopotame, etc. – mais se contente d'une simple énumération succincte pour les animaux évoluant au nord de l'Europe[447]. Il est évident que l'élan ou l'aurochs, pour prendre ces exemples, n'avaient pas l'exotisme et la singularité de la girafe, du crocodile ou de l'éléphant dont les couleurs, la morphologie et l'allure générale avaient de quoi fasciner[448]. Bien qu'impressionnants par leur taille, l'élan ou l'aurochs devaient apparaître en quelque sorte comme un gros chevreuil ou un gros bœuf, diminuant ainsi leur originalité et du même coup l'intérêt des Romains. Néanmoins, malgré un traitement moins étoffé, la faune germanique trouva tout de même plusieurs plumes latines

[447] Cf. Pline *NH* 8.15-16. Seul l'*achlis*, qui sera abordé *infra*, reçoit un traitement plus étoffé de la part de l'encyclopédiste.

[448] En témoignent les animaux importés à Rome pour les jeux du cirque, lesquels étaient pratiquement toujours des animaux originaires d'Afrique; l'exotisme et le spectaculaire s'incarnaient pour les Romains principalement à travers les espèces africaines.

pour la décrire et construire des représentations animalières frôlant parfois l'invraisemblance.

D'emblée, la faune d'une région inclut les animaux domestiqués par l'homme. À l'époque romaine, l'occupation humaine du delta du Rhin s'articulait principalement autour d'une économie pastorale dominée par l'élevage bovin[449]. Tel qu'il a été expliqué précédemment, la zooarchéologie a permis d'identifier la présence de bœufs, mais également de porcs, de moutons, de chèvres et de chevaux dans la région deltaïque, reflets directs de cette économie pastorale. Ces animaux de ferme représentaient l'éventail traditionnel des activités d'élevage dans l'ensemble de l'Europe. Banalités rurales pour les Méditerranéens, ils étaient donc rarement mentionnés par les textes anciens. Seuls les chevaux et le bétail étaient parfois signalés, généralement pour rappeler leur médiocrité : les chevaux des Germains étaient « petits et difformes » – *parua atque diformia* – selon César, les bêtes domestiques étaient « modestes » – *modica* – suivant Tacite[450]. Les Anciens se figuraient ainsi des animaux domestiques de taille réduite, une image incarnant assez fidèlement la situation régionale puisque les travaux de zooarchéologie ont pu montrer que le bétail de ces secteurs, notamment dans le delta du Rhin, était plus petit que celui des éleveurs méditerranéens[451]. À cette vision pragmatique des animaux domestiqués, issue d'un contact direct et régulier avec les exploitations agricoles locales, s'opposaient toutefois les représentations romaines de bêtes sauvages généralement immenses et parfois mystérieuses.

La littérature ancienne témoigne clairement de la présence d'une faune sauvage dans les territoires septentrionaux, d'une faune parfois mal connue, cachée dans les épais couverts forestiers. Déjà chez César, les forêts germaniques apparaissent fécondes en étranges bêtes sauvages : « *multaque in ea genera ferarum nasci constat, quae reliquis in locis uisa non sint* »[452]. Les multiples campagnes militaires romaines au-delà du Rhin ne modifièrent pas cette représentation de la faune germanique et, plus de 150 ans après le

[449] Cf. *infra*, chap. 3.2.

[450] César *BG* 4.2, Tacite *Ann*. 4.72. Voir également César *BG* 7.65 qui souligne que les chevaux des cavaliers germains étaient inférieurs à ceux des Romains.

[451] N. Roymans (1996), 47-48, 60 et 82.

[452] « il est reconnu qu'il existe en ce lieu plusieurs espèces de bêtes sauvages qu'on ne voit pas ailleurs » – César *BG* 6.25.

témoignage de César, Tacite note à son tour que « *ingentium beluarum feraces saltus […] sunt* »[453], insistant de la sorte non seulement sur la présence de bêtes sauvages, mais également sur leur taille immense. Certains de ces animaux n'étaient toutefois pas exclusifs aux contrées septentrionales et étaient assez bien connus des Romains. Pline signale ainsi, sans trace d'étonnement, la présence dans ces régions de certaines races de bœufs sauvages – *boum ferorum genera*, – de bisons à crinière – *iubati bisontes*, – de troupeaux de chevaux sauvages – *equorum greges ferorum*, – d'oies blanches – *candidi anseres* – et de grives – *turdi*, – tous des animaux observables ailleurs dans le monde romain[454]. À cette liste peuvent s'ajouter le brochet – *isox*, – seul poisson explicitement localisé dans le cours rhénan et parmi les plus gros poissons de l'œkoumène[455], ainsi que le sanglier – *aper* – démesurément grand sur les rives du Rhin[456]. Par ailleurs, l'aurochs – *urus* – était également un animal des forêts germaniques souvent mentionné par les auteurs anciens. Semblable au taureau, confondu avec le buffle, ce grand bovin sauvage fascinait les Méditerranéens par sa taille, sa puissance, sa vélocité et surtout ses cornes gigantesques : Pline souligne que « *[…] excellentique et ui et uelocitate uros, quibus inperitum uolgus bubalorum nomen inponit* »[457], mais surtout César explique que :

> *hic sunt magnitudine paulo infra elephantos, specie et colore et figura tauri. Magna uis eorum est et magna uelocitas, neque homini neque ferae quam conspexerunt parcunt. […] Amplitudo cornuum et figura et species multum a nostrum boum cornibus differt*[458].

---

[453] « les bois [de la Germanie] sont fertiles en énormes bêtes sauvages » – Tacite *Ann*. 4.72. Voir également Pomponius Mela 3.3.28 et Pline *NH* 2.80.189.

[454] Pline *NH* 8.15.38, *NH* 8.16.39, *NH* 10.27.53-54 et *NH* 10.37.72. Au sujet des bisons, voir également Solin *Poly*. 21 : « *in hoc tractu sane, et in omni septentrionali plaga bisontes frequentissimi, qui bouis feri similes, setosi colla, iubas horridi, ultra tauros pernicitate, capti assuescere manu nesciunt* » – « dans ces contrées et dans toute la zone septentrionale, les bisons sont très communs; semblables aux bœufs sauvages, ils ont le cou velu, la crinière hérissée et sont plus agiles que les taureaux; une fois capturés, ils sont incapables de s'accoutumer à la mainmise de l'homme ». Vivant en zones forestières, le bison s'étendait sur une grande partie de l'Europe dans l'Antiquité, cf. Z. Pucek *et al*. (2004), 11, 16-17 et 29-30.

[455] Pline *NH* 9.17.44. Au sujet du terme latin *isox* qui correspond au brochet, cf. C. Deroux (1976).

[456] Claudien *Stili*. 3.303-306.

[457] « […] les aurochs, auxquels la populace ignorante donne le nom de buffle, sont remarquables par leur force et leur rapidité » – Pline *NH* 8.15.38.

[458] « Ceux-ci sont de taille un peu inférieure aux éléphants et ont l'aspect, la couleur et la forme du taureau. Ils ont une grande force et une grande vitesse et ils n'épargnent ni les hommes, ni les bêtes qu'ils ont aperçus […] La grandeur, la forme et l'aspect de leurs cornes diffèrent beaucoup des cornes de nos bœufs » – César *BG* 6.28. Voir également Solin *Poly*. 21. L'aurochs (*bos primigenius*) était un bovin sauvage de grande taille qui habitait en Europe des zones forestières et marécageuses. Reconnue pour son imposant cornage, cette race de bovidés a disparu au 17e siècle. Cf. C. T. van Vuure (2005, 2002) et C. Guintard (2005).

En dépit du fait que l'aurochs était un animal relativement bien connu des auteurs anciens, on constate que les représentations sociales romaines insistaient sur son physique imposant – à peine plus petit qu'un éléphant selon l'image construite par César – et sa très grande force, ce qui conférait à ce bovin sauvage une allure exagérément grandiose.

Parallèlement à cette faune plus commune pour les Romains, les auteurs anciens décrivent également des animaux plus exotiques, mystérieux, parfois merveilleux, des curiosités animalières dont l'existence réelle pouvait attiser le scepticisme d'un Pline ou d'un Tacite. Modelés par les rumeurs, frôlant la légende, ces animaux quasi imaginaires étaient néanmoins réputés habiter les profondeurs sylvestres des limites septentrionales de l'œkoumène. Pline avait ainsi entendu dire qu'il existait dans les forêts de Germanie des espèces inusitées d'oiseaux dont les plumes brillaient la nuit à la manière du feu[459]. Quelques siècles plus tard, cet animal féérique faisait toujours partie des représentations romaines de la faune germanique : ajoutant même une goutte supplémentaire de fantaisie, le grammairien Solin précisait que les voyageurs nocturnes se servaient de ces oiseaux lumineux pour s'orienter dans l'obscurité[460]. Encore plus mystérieux, encore plus merveilleux, certains grands cervidés du nord de l'Europe demeuraient mal connus des Méditerranéens et entraînèrent tout au long de la période romaine des représentations parfois farfelues. Dans son *Bellum Gallicum*, César se permit quelques digressions sur la faune des forêts germaniques et a notamment décrit un certain « bœuf à forme de cerf » :

> *Est bos cerui figura, cuius a media fronte inter aures unum cornu exsistit excelsius magisque directum his, quae nobis nota sunt, cornibus : ab eius summo sicut palmae ramique late diffunduntur*[461].

Utilisant des référents animaliers et morphologiques intelligibles pour les Méditerranéens – bœuf, cerf, cornes, palmiers, rameaux, – César dépeint un animal exotique, peu connu et du

---

[459] « *In Hercynio Germaniae saltu inusitata genera alitum accepimus quarum plumae ignium modo conluceant noctibus* » – Pline *NH* 10.67.132.

[460] « *Saltus Hercynius aues gignit quarum pinnae per obscurum emicant et interlucent, quamuis densa nox denset tenebras. Inde homines plerumque nocturnos excursus sic destinant, ut illis utantur ad praesidium itineris dirigendi, praeiactisque per opaca calliu rationem uiae moderentur indicio plumarum refulgentium* » – Solin *Poly*. 21.

[461] « Il y a un bœuf ayant la forme d'un cerf et dont la corne unique se dresse au milieu de son front, entre les oreilles, plus haute et plus droite que les cornes qui nous sont connues; à son sommet, elle s'étend largement telles des branches de palmiers ou de rameaux » – César *BG* 6.26.

coup difficile pour nous à identifier. Alors que L.-A. Constans, l'éditeur de César aux Belles Lettres, a cru voir en cette bête mi-bœuf mi-cerf la description d'un renne[462], je pense plutôt qu'il faut y voir un élan, ce gros cervidé dont la taille rappelle celle du bœuf, la silhouette celle du cerf et la forme aplatie des bois celle des feuilles de palmiers[463]. Par suite d'une présence romaine accrue sur la frontière rhénane, l'élan fut sans doute de mieux en mieux connu des Méditerranéens et put être appréhendé d'une façon plus pragmatique[464]. Selon l'auteur de l'*Histoire Auguste*, le défilé triomphal d'Aurélien à Rome en 274 incluait d'ailleurs des élans aux côtés des éléphants et des tigres[465]. Malgré un rapport plus direct avec ce grand cervidé, des représentations littéraires loufoques persistaient, notamment chez Solin qui, au 3e siècle, précise que la lèvre supérieure de l'élan était si longue que le pauvre animal ne pouvait paître qu'à reculons[466]. S'appuyant grandement sur la *Naturalis Historia*, le grammairien semble toutefois avoir ici confondu différentes informations fournies par sa source puisque ce handicap labial caractérisait chez Pline un tout autre cervidé des régions septentrionales :

> *item natam in Scadinauia insula nec umquam uisam in hoc orbe, multis tamen narratam, achlin haud dissimilem illi, sed nullo suffraginum flexu, ideoque non cubantem et adclinem arbori in somno eaque incisa ad insidias capi, alias uelocitatis memoratae. Labrum ei superius praegrande; ob id retrograditur in pascendo, ne in priora tendens inuoluatur*[467].

---

462 L.-A. Constans (Les Belles Lettres, 1926, p. 194).

463 Les détracteurs de cette hypothèse affirmeront sans doute que César *BG* 6.27 fait déjà référence à un autre animal qu'il nomme *alces*, terme latin désignant habituellement l'élan et d'ailleurs repris dans la terminologie scientifique moderne. Or, comme je le montrerai *infra*, la description de l'animal que César appelle l'*alces* ne me semble pas pouvoir référer à l'élan et il m'apparaît donc plus probable d'y voir simplement une erreur terminologique de César.

464 Par exemple, la description fournie par Pline une centaine d'années après César : « *septentrio fert [...] praeterea alcen iumento similem, ni proceritas aurium et ceruices distinguat* » – « Le Nord engendre […] en outre l'élan, semblable à une bête de somme, mais dont la longueur des oreilles et le cou l'en distinguent » – Pline *NH* 8.16.39.

465 Hist. Aug. *Aur*. 33.4.

466 « *est et alces mulis comparanda, adeo propenso labro superiore, ut nisi recedens in posteriora uestigia pasci non queat* » – Solin *Poly*. 21. Il est également surprenant que Solin compare l'*alces* à une mule puisque l'élan était beaucoup plus grand. À ce sujet, cf. *infra*, note 469.

467 « De même, originaire de l'île Scandinavia et jamais vue dans cette partie du monde, mais dont on a dit beaucoup de choses, l'*achlis* n'est pas dissemblable de celui-là [*alces*], mais n'a aucune flexion aux jarrets et pour cette raison ne peux se coucher; pour dormir, il s'appuie sur un arbre et si on le coupe, il est pris au piège et est ainsi capturé; autrement, sa vitesse est célèbre. Sa lèvre supérieure est énorme, pour cette raison il recule lorsqu'il broute, par l'avant sa lèvre aurait tendance à s'enrouler » – Pline *NH* 8.16.39.

Des attributs plutôt surprenants coloraient les représentations romaines de cet animal que Pline nomme l'*achlis* : absence d'articulations aux pattes, incapacité de se coucher, lèvre supérieure surdimensionnée, nécessité de brouter à reculons… voilà la description d'un animal fort mal adapté à la vie sauvage, voilà la description d'un animal partiellement imaginaire. Or, cette bête fantastique aux pattes inflexibles apparaît en quelque sorte comme un lieu commun des représentations romaines de la faune germanique pendant l'Antiquité. Non seulement au 3e siècle Solin mentionnait encore l'existence d'un cervidé semblable à l'élan dont les jambes ne pouvaient plier[468], mais déjà, plusieurs siècles auparavant, l'animal que César nommait *alces* correspondait en tout point – jusqu'à la méthode pour le chasser – à cet *achlis* décrit par Pline. En outre, César ajoute quelques précisions quant à la taille réduite de la bête confirmant de la sorte qu'il ne s'agissait pas d'un élan : « *harum est consimilis capris figura […] sed magnitudine paulo antecedunt* »[469]. En partie imaginaires, les représentations de ce cervidé des forêts septentrionales ont pu néanmoins se fonder sur un animal réel, forestier, habitant le nord de l'Europe et n'ayant jamais été vu à Rome, un animal qui, un peu plus gros qu'une chèvre, aurait ressemblé à l'élan. L'identification de cet *achlis*, pour utiliser la nomenclature plinienne, demeure évidemment incertaine, mais il me semble possible d'associer cet animal au renne. Vivant dans la toundra arctique et les forêts boréales du nord de l'Europe – la *taïga* eurasienne –[470], les rennes ont plusieurs caractéristiques qui coïncident avec les descriptions anciennes : semblables à l'élan, mais de taille plus petite, ils occupaient les contrées nordiques et ne pouvaient donc avoir été vus dans les régions méditerranéennes. La multiplication des récits fantaisistes circulant à leur sujet – notamment leur incapacité à plier les pattes – souligne d'ailleurs la méconnaissance romaine de ces animaux habitant des régions éloignées du monde connu des Méditerranéens. Le fait que Pline traite déjà des rennes – *tarandrus* – de Scythie dans sa *Naturalis Historia*[471] ne me semble pas infirmer la présente hypothèse. Il est fort possible

[468] Solin *Poly*. 21.

[469] « la forme de ceux-ci est grandement semblable à celle de la chèvre […], mais ils sont légèrement supérieurs en grandeur » – César *BG* 6.27. De même, il est fort plausible que l'*alces* décrit par Solin *Poly*. 21 (cf. *supra*, note 466) et dont la taille est comparée à celle d'une mule corresponde non pas à un élan, mais bien à ce même cervidé nommé *achlis* par Pline.

[470] A. S. Blix (2005), 139.

[471] Pline *NH* 8.52.123.

que l'encyclopédiste n'ait pas mis en relation ces cervidés localisés dans des espaces géographiques différents : d'un côté le Nord européen, très peu connu des Romains, de l'autre la Scythie plus familière pour les Méditerranéens depuis la colonisation grecque de la mer Noire. Par ailleurs, il est probable que le *tarandrus* et l'*achlis* aient correspondu en fait à deux types différents de rennes. La répartition actuelle des sous-espèces de rennes situe par exemple le renne de la toundra eurasienne – *rangifer tarandus tarandus* – notamment dans la péninsule norvégienne alors que le renne de la *taïga* eurasienne – *rangifer tarandus fennicus* – se retrouve surtout dans la forêt boréale sibérienne[472].

Jusqu'ici les représentations romaines de la faune germanique ont porté presque exclusivement sur les animaux terrestres. En fait, la faune marine de l'Océan septentrional, évidemment difficile à observer, n'était pratiquement jamais abordée dans la littérature ancienne. Pline traite pourtant dans sa *Naturalis Historia* des baleines, requins et autres animaux marins hantant les eaux de l'Inde et de l'Asie[473], mais il demeure silencieux quant à la faune de la mer du Nord. Outre l'allusion fantaisiste de Pausanias au sujet de monstres marins tueurs d'hommes dans les eaux du Rhin[474], les seules références littéraires mentionnant la faune marine au nord de l'œkoumène se trouvent dans les textes racontant les infortunes des naufragés de la flotte de Germanicus en mer du Nord. Alors que le poète Pedo, dans un lyrisme attisant les émotions du lecteur, évoque les « monstres cruels » – *immania monstra*, – les « baleines sauvages » – *saeuae pristes* – et autres « bêtes marines » – *ferae marinae* – hantant les eaux septentrionales[475], Tacite note avec un scepticisme senti les récits mirifiques des rescapés : « *ut quis ex longinquo reuenerat, miracula narrabant, uim turbinum et inauditas uolucres, monstra maris, ambiguas hominum et beluarum formas, uisa siue ex metu credita* »[476]. Confrontés à l'immensité océanique, les hommes croyaient avoir vu une faune marine tout aussi démesurée. Il est clair que ce paysage (sous-) marin, voilé par les eaux océaniques et situé

[472] A. S. Blix (2005), 138.

[473] Pline *NH* 9.2.4-5.

[474] Pausanias *Per*. 4.33.2.

[475] Cité dans Sénèque *Suas*. 1.15.

[476] « quand quelqu'un revenait de lieux lointains, il racontait des choses étonnantes – tourbillons puissants et oiseaux étranges, monstres marins et formes ambiguës d'hommes et de bêtes sauvages – qu'il avait vues ou avait cru voir sous l'effet de la peur » – Tacite *Ann*. 2.24.

aux marges du monde connu, était en fait travesti par l'imaginaire collectif qui transformait une faune inaccessible et inconnue en animaux extraordinaires.

*

Suivant Strabon, la température des différentes zones climatiques exerçait une grande influence sur la constitution des animaux et des plantes[477]. De ce fait, la perception de la flore et de la faune par les Anciens devait certainement être influencée par les représentations sociales du climat et des phénomènes naturels. Or, à la représentation romaine du climat froid et cruel des pays rhénans ne correspondaient pas une végétation hostile et une faune féroce. Que ce soit chez les auteurs julio-claudiens ou tardifs, les contrées septentrionales n'apparaissent pas stériles, les plantes n'y semblent pas dangereuses et les animaux, bien que parfois représentés avec un soupçon chimérique, n'y sont ni menaçants, ni effrayants. Face à un environnement naturel et un climat perçus comme ingrats, sauvages et inhospitaliers, la flore et la faune semblent étonnamment banales. Seul l'environnement sylvestre entraînait chez les Romains un sentiment de crainte et d'aversion. Malgré le contact récurrent du monde romain avec la périphérie germanique, ces représentations sociales se maintinrent jusqu'à la fin de l'Antiquité. Alors que la végétation du nord de l'Europe romaine a peu intéressé les auteurs anciens et que la faune germanique, même mal connue, était représentée comme inoffensive, une image profondément négative de la forêt germanique – immense, dense, obscure et terrifiante – fut continuellement véhiculée dans la société romaine.

***

Somme toute, le corpus gréco-latin offre un contenu suffisamment dense pour pouvoir dresser un portrait cohérent du delta rhénan, portrait qui constitue un reflet des représentations que se faisait Rome de l'environnement naturel régional. D'emblée, on a pu constater que le Rhin était bien connu des Romains : l'un des principaux fleuves de l'œkoumène, coulant dans les contrées septentrionales et frontière du monde romain, il était reconnu pour sa rapidité et sa puissance. Son embouchure, articulée autour de trois défluents majeurs identifiés grâce aux études paléogéographiques – Waal, Oude-Rijn et Vecht – fut clairement conçue par les Anciens comme une structure deltaïque formée de

[477] Strabon 2.3.1.

plusieurs branches fluviales. Toutefois, la figure du delta à deux bras domina les représentations littéraires de la région jusqu'à la période tardive au détriment de la situation réelle – trois embouchures – pourtant décrite par Pline. Le delta du Rhin était également présenté comme un territoire tapissé de marécages, voisin d'un Océan incertain, et était perçu comme un secteur extrêmement froid, aux hivers longs et cruels. Sur terre ou sur mer, cette région déconcertait : alors que le littoral océanique était frappé de grandes marées souvent mal anticipées par les Romains, les contrées germaniques étaient, quant à elles, représentées comme entièrement couvertes de forêts denses et obscures. En fait, tout au long de l'Antiquité, les représentations romaines de la géographie fluviale, du climat, de certains phénomènes naturels et du couvert forestier reprirent continuellement le même refrain, celui du milieu hostile, inhospitalier, sauvage et menaçant. Ce qui ressort de l'image construite du delta du Rhin et de la Germanie est l'extravagance environnementale, l'excès du milieu, son immensité, son hostilité, voire sa monstruosité : le Rhin est rapide et violent, le delta est lointain et complexe, les marécages sont nombreux et profonds, la mer du Nord est impétueuse et insondable, le climat est glacial et intolérable, les tempêtes peuvent être dévastatrices, les marées sont démesurées, les forêts sont infinies et obscures… Les représentations littéraires des contrées septentrionales de l'Europe rhénane sont constamment marquées d'un caractère extrême, excessif, repoussant, voire terrifiant. Évoluant peu au cours des siècles, elles ne dressent pas un portrait très alléchant de ces régions. Indépendamment de la situation environnementale réelle, elles alimentèrent sans doute chez les Méditerranéens une appréhension profondément négative de cette zone frontalière du monde romain. Or, si l'on se représente collectivement un milieu naturel comme sauvage, hostile, dépourvu des attraits nécessaires à l'occupation humaine, on se représentera vraisemblablement les populations d'un tel environnement comme elles-mêmes sauvages, hostiles, dépourvues des spécificités civilisationnelles caractérisant notre propre mode de vie. La perception gréco-romaine des communautés occupant le delta du Rhin, l'un des thèmes du second chapitre, devra donc être comprise en relation avec les représentations environnementales véhiculées au sujet de la région rhénane et de la Germanie.

Par ailleurs, les représentations environnementales construites par les auteurs anciens ne répondaient pas à un dessein d'objectivité et, par conséquent, ne constituaient

pas un tableau exact de la situation géographique et environnementale à l'époque romaine. Profondément anthropocentriques, les représentations littéraires insistaient sur les éléments du milieu naturel interagissant avec l'homme et exacerbaient l'exotisme d'un environnement régional opposé au référent méditerranéen. Par conséquent, le tableau environnemental proposé par les auteurs anciens peut évidemment apparaître incomplet au regard d'une (paléo) géographie moderne et scientifique. On note d'ailleurs à quelques reprises un décalage entre les données paléoenvironnementales disponibles, cherchant une reconstruction fidèle et objective des environnements anciens, et les représentations géographiques fournies par la littérature ancienne, lesquelles se concentrent sur les éléments du milieu naturel influençant l'homme et son occupation du territoire. Le témoignage des auteurs gréco-romains, bien que subjectif et lacunaire, permet de saisir les perceptions romaines de l'environnement naturel régional et, du coup, de mieux comprendre comment s'insère le développement sociétal dans cet environnement et comment interagirent les sociétés avec celui-ci, sujets des prochains chapitres.

CHAPITRE II

LE SAUVAGE GERMAIN, LE SOLDAT ROMAIN : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DES HOMMES DANS UN ESPACE FRONTALIER

Quis porro […] Asia aut Africa aut Italia relicta,
Germaniam peteret, informem terris, asperam caelo,
tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit?

Tacite *Germ*. 2[478]

Une région sauvage, hostile et inhospitalière assujettie à un environnement naturel ingrat, glacial et menaçant : les représentations romaines du delta du Rhin pourraient facilement dissuader le plus enthousiaste des colons. Qui pourrait souhaiter vivre dans un pays de marécages, un pays soumis à un climat cruel et couvert de forêts obscures et de terres stériles « excepté si c'est sa patrie », *nisi si patria sit* comme l'a écrit Tacite?[479] La place de l'homme dans ce milieu naturel à la fois austère et excessif avait de quoi laisser dubitatives les élites italiennes qui avaient sans doute une appréhension imprécise des contrées périphériques de l'œkoumène. Bien sûr, les tableaux environnementaux construits par les Anciens étaient en décalage avec la situation régionale; ils exacerbaient des particularités ponctuelles, ils transformaient l'occasionnel en permanent[480]. Mais l'environnement deltaïque confrontait néanmoins l'homme à un milieu naturel dynamique, mobile, nécessitant souvent une adaptation de l'occupation aux contraintes fluviales, requérant parfois une modification artificielle du paysage régional.

L'intégration de l'homme dans l'environnement naturel est trop souvent réduite à une conquête humaine sur la nature : la dichotomie entre l'homme et la nature, entre système social et système naturel, est d'ailleurs le paradigme ayant longtemps dicté – et dictant encore – la conception anthropocentriste du monde[481]. Les sociétés modernes ont

[478] « Qui donc […] quittant l'Asie, l'Afrique ou l'Italie, chercherait à gagner la Germanie, ses terres informes, son climat rigoureux, son genre de vie et son aspect tristes, excepté si c'est sa patrie? »

[479] Tacite *Germ*. 2, cf. *supra*, citation en exergue et note 478.

[480] Voir la démonstration du chapitre précédent.

[481] La pensée philosophique occidentale s'est longtemps appuyée sur cette opposition entre l'homme doté de raison et les éléments de la nature qui en sont dépourvus. Cette dichotomie se retrouvait déjà dans la pensée judéo-chrétienne alors que le livre de la *Genèse* différencie clairement la création de la terre et des

tendance à se percevoir séparément de la nature, au-dessus de la nature, comme si elles étaient en charge ou en contrôle de celle-ci[482]. L'opposition homme / nature donne ainsi une fausse impression des interactions entre les groupes humains et leur milieu. L'environnement naturel ne se réduit pas à un simple décor pour l'activité humaine, décor que les sociétés pourraient modifier à leur guise; l'environnement naturel constitue plutôt un véritable acteur du développement humain influençant directement le devenir des sociétés. Sans évidemment tomber dans un déterminisme environnemental incongru[483], il me semble clair qu'un regard sur l'occupation humaine du territoire serait incomplet sans considération des facteurs environnementaux. À travers ses spécificités, ses avantages et ses contraintes, l'environnement naturel d'une région oriente l'éventail des possibilités de développement pour les sociétés. Le climat germanique ne permet pas la culture de l'olive, de l'orange ou de la datte, l'économie rurale y a donc emprunté d'autres avenues. La multiplication des rivières dans le delta rhénan favorise la navigation fluviale, les déplacements s'y sont donc orchestrés autour d'un réseau de voies navigables. Pour maintenir une occupation durable du territoire, les communautés ont dû s'adapter aux particularités du delta, exploiter ses atouts et parfois modifier son architecture. En d'autres mots, elles ont dû constamment interagir avec l'environnement naturel.

Une présence humaine permanente dans le delta du Rhin se concrétisa certes dès le Néolithique, mais l'entrée de la région dans l'orbite romaine ajouta un nouvel acteur dans

---

animaux de la création des hommes appelés à dominer : « Dieu créa l'homme à son image […] mâle et femelle il les créa […] et Dieu leur dit : "Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre!" » – *Gn*. 1.27-28. Malgré une réinterprétation (parfois une évacuation) de l'aspect divin, l'opposition homme-nature s'est souvent maintenue dans la philosophie moderne, par exemple chez Descartes qui indique que, par notre capacité à raisonner et à comprendre, nous pouvons « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature » – *Discours de la méthode*, sixième partie, 2e paragraphe.

[482] Cf. J. D. Hughes (2006), 4. Cette conception d'un rapport de force entre l'homme et la nature est absente chez plusieurs sociétés non occidentales, par exemple chez les groupes structurés autour d'une pensée animiste. À ce sujet, voir notamment l'ouvrage *Par-delà nature et culture* de l'anthropologue P. Descola (2005); spécialiste des populations indigènes d'Amazonie, P. Descola a grandement critiqué le dualisme nature / culture.

[483] Le déterminisme environnemental, à l'opposé du déterminisme culturel, présente l'évolution des sociétés comme inévitablement guidée par des facteurs environnementaux et non par des volontés humaines. L'histoire environnementale cherche à comprendre les interactions entre les sociétés et leur environnement et, du coup, ne souscrit pas à une telle approche déterministe. Néanmoins, les travaux de certains historiens de l'environnement – par exemple J. Diamond (1997) – ont été fortement critiqués pour avoir un peu trop flirté avec les théories du déterminisme environnemental.

le développement régional[484]. La mainmise romaine positionna le couloir rhénan au cœur d'un espace frontalier grandement militarisé où une nouvelle démographie, jumelant les apports locaux et méditerranéens, intégrant les ingrédients civils et militaires, prit rapidement forme. Incapable de conquérir les territoires transrhénans, hantée par le souvenir du désastre de Varus, Rome amena sur les rives du grand fleuve, jusqu'aux extrémités deltaïques de la zone frontalière, une population militaire nombreuse qui, appuyée par une capacité technologique sans précédent, influença directement les interactions humaines avec le système naturel et modifia le devenir d'une région qui, pendant plus de quatre siècles, évolua dans le giron romain.

Toujours confrontées aux données matérielles, les descriptions anciennes des hommes évoluant dans le delta du Rhin permettront de saisir les représentations romaines de l'occupation régionale et de comprendre l'image que se faisait Rome des populations locales, une image profondément marquée par la figure du Germain. Le cœur de ce chapitre abordera ainsi l'évolution de la présence humaine dans le contexte frontalier de la région jusqu'à l'effritement de la mainmise romaine. Par la suite, après un bref préambule prenant des allures de prolégomènes sur le sens même du terme *Germani* chez les Anciens et les historiens modernes, je traiterai des représentations sociales romaines de la figure du Germain créée et maintenue par Rome et pour Rome.

1. DES HOMMES AUX FRONTIÈRES DU MONDE ROMAIN, DES HOMMES AUX EXTRÉMITÉS DU RHIN : LES REPRÉSENTATIONS D'UN ESPACE FRONTALIER EN MUTATION

L'occupation d'un territoire dans la longue durée – quatre siècles dans le cas qui nous concerne – n'est évidemment pas un phénomène statique qui figerait les communautés dans le temps et l'espace, qui les immobiliserait dans une réalité intemporelle, voire anhistorique, et les condamnerait à ne jamais prospérer. L'occupation d'un territoire est dynamique, en évolution constante, influencée par les différents agents politiques, économiques, sociaux et environnementaux qui animent les sociétés. Alternant les périodes de stabilité et d'instabilité, multipliant les spécificités locales, l'occupation d'un territoire

[484] Sur l'occupation néolithique, voir surtout les travaux récents du préhistorien néerlandais L. P. Louwe Kooijmans (2010, 2007) ainsi que L. P. Louwe Kooijmans et L. B. M. Verhart (2007), L. P. Louwe Kooijmans et P. F. B. Jongste (2006) et L. P. Louwe Kooijmans *et al.* (2005).

est modelée par les continuités et les changements qui permettent aux communautés de croître, de se transformer, de progresser et parfois de déchoir. Le delta du Rhin de César à Julien ne fait pas exception; la présence humaine y connut des périodes d'expansion et de déclin qui traduisent les conjonctures militaires, sociopolitiques et environnementales ayant agité la région. Bien sûr, proposer un portrait – certes imparfait, mais néanmoins juste – de l'implantation humaine dans le delta rhénan à l'époque romaine implique un effort heuristique qui entraînera nécessairement la présentation d'un tableau général discriminant les particularités locales. Malgré ses faiblesses, un tel portrait permettra d'appréhender l'évolution de la place de l'homme dans la région pour ensuite mieux comprendre, au chapitre suivant, les interactions entre les communautés et leur environnement.

Se pencher sur la présence de l'homme dans le delta rhénan depuis les campagnes gauloises de César jusqu'aux ultimes efforts militaires de Julien[485] signifie parcourir un horizon temporel s'étendant sur plus de quatre siècles. La période à couvrir est importante et elle correspond à l'entrée de la région dans la sphère romaine et son histoire. Or, l'établissement humain dans le delta du Rhin n'a évidemment pas débuté avec l'arrivée des Romains. Tel que je l'ai déjà mentionné à quelques reprises, l'occupation permanente de la zone deltaïque rhénane, marquée par les premiers défrichements et les premières installations agricoles, remonterait selon les préhistoriens et les archéologues à la période néolithique, soit à plus de 4 000 ans avant notre ère[486]. Ce fut toutefois à partir de l'Âge du bronze que la densité démographique régionale augmenta de façon significative, principalement sur le littoral frison au nord de l'Oude-Rijn[487]. R. van Heeringen a ainsi

[485] Tel qu'il a été expliqué en introduction, cf. *supra*, p. 8-9, les données archéologiques montrent le maintien d'une présence romaine dans la région deltaïque rhénane après le règne de Julien, notamment sous Valentinien 1er; or, ces activités militaires ne sont jamais mentionnées dans les sources littéraires anciennes et ne peuvent ainsi participer à la reconstruction historienne des représentations littéraires romaines de la région.

[486] Voir notamment la culture archéologique de Vlaardingen qui se développa surtout au cours de la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, cf. H. van Londen *et al*. (2008), 12, H. J. A. Berendsen (2005a), 26, H. J. A. Berendsen (2005b), H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002), 110, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 329-330, J. F. van Regteren Altena *et al*. (1962). Sur l'occupation néolithique du delta du Rhin, voir également L. P. Louwe Kooijmans (2010, 2007) ainsi que L. P. Louwe Kooijmans et L. B. M. Verhart (2007), L. P. Louwe Kooijmans et P. F. B. Jongste (2006) et L. P. Louwe Kooijmans *et al.* (2005).

[487] Voir par exemple la culture archéologique de Hoogkarspel dans la province de Noord-Holland, cf. J. Buurman (1996), 9-34, J. Buurman (1993), 69-70, G. F. IJzereef et J. F. van Regteren Altena (1991). Par ailleurs, au sujet des sites d'occupation dans le delta du Rhin à l'Âge du bronze, se référer en premier lieu à la synthèse de S. Arnoldussen (2007).

dénombré près de 400 sites d'occupation sur la côte néerlandaise pour les siècles s'étendant du Bronze récent jusqu'à la fin de l'Âge du fer[488]. À cette période correspond aussi une augmentation progressive de la densité démographique dans la portion orientale du delta, c'est-à-dire dans la zone deltaïque située à l'intérieur des terres, près de l'apex du delta et de ses nombreux défluents; de 250 à 300 sites d'occupation dans ce secteur dateraient de la fin de l'Âge du fer[489]. Dans cette périphérie nord de l'aire de diffusion de La Tène, les populations protohistoriques connurent une occupation inégalement influencée par le contact avec les communautés de la Gaule. Alors que des épées, des fibules et des monnaies laténiennes ont été retrouvées dans l'est de la zone deltaïque, de tels objets n'ont pas atteint le littoral et la Frise septentrionale[490]. L'histoire préromaine du delta du Rhin ne se synchronisa donc pas avec celle des civilisations de La Tène, mais elle n'en fut toutefois pas totalement coupée. En fait, tout au long de l'Âge du fer, l'occupation autochtone de la région ne connut pas une progression civilisationnelle constante et stable qui aurait permis aux communautés de se complexifier et d'évoluer vers la formation de villages de type *oppidum* comme ce fut le cas en Gaule[491]. À l'arrivée des Romains, le delta du Rhin était jonché d'établissements ruraux épars généralement concentrés à l'entrée du delta, le long de la branche fluviale du Nederrijn-Kromme Rijn-Oude Rijn et sur le littoral, c'est-à-dire dans les zones alluviales du delta qui, grâce aux dépôts sédimentaires argileux des fleuves et de la mer, formaient des terres fertiles propices à l'occupation humaine[492].

---

[488] R. van Heeringen (2005), 581-583.

[489] W. J. H. Willems (1986a), 223, W. J. H. Willems (1984), 63 et 66. Étudiant spécifiquement le site d'Oss, dans le Noord-Brabant au sud-ouest de Nijmegen, K. Schinkel (2005), 524-530, a montré que la densité démographique du secteur était passée de 3 à 6 personnes / km^2 au début de l'Âge du fer à 9 personnes / km^2 au milieu de l'Âge du fer puis à 18 personnes / km^2 à la fin de l'Âge du fer. Voir également P. van den Broeke (2005c), 684.

[490] Cf. N. Roymans et J. Aarts (2009), N. Roymans (2004) 11 et 104-127, N. Roymans (1996), 15, W. J. H. Willems (1984), 201-204, N. Roymans et W. van der Sanden (1980), L. P. Louwe Kooijmans (1974), 44.

[491] On note l'absence d'établissements fortifiés préromains dans le delta, cf. K. Schinkel (2005), 519. Par ailleurs, de nombreux sites du delta rhénan ont connu une occupation discontinue au cours de l'Âge du fer, alternant les périodes d'abandon des établissements puis de recolonisation des terres. On constate une telle fluctuation de l'occupation dans certains secteurs côtiers affectés cycliquement par la montée des eaux et la transformation des terres fertiles en tourbières, cf. J. Buurman (1993), 69-70. Voir également le cas du site de Tiel-Passewaaij, dans la portion est de l'île des Bataves, qui fut abandonné de 175 à 60 avant notre ère pour être ensuite réoccupé de façon continue jusqu'à la fin de l'Antiquité, cf. M. Groot (2008).

[492] Voir *supra*, chap. 1, p. 94-96 ainsi que la figure 1, p. 52.

A. À l'aube de l'histoire romaine : les populations locales à l'arrivée des Romains

La connaissance moderne des groupes humains ayant évolué dans le delta du Rhin jusqu'au tournant de notre ère – moment charnière marquant l'entrée de la région dans la sphère romaine – est quasi exclusivement guidée par les données matérielles fournies par l'archéologie et les sciences paléoenvironnementales. Notre compréhension des dynamiques de l'occupation deltaïque préromaine repose donc essentiellement sur l'analyse et l'interprétation des vestiges d'habitation et de culture matérielle et laisse peu de place aux fondements sociopolitiques, idéologiques ou représentationnels des sociétés. Or, l'arrivée des Romains aux bouches du Rhin et sur les côtes de la mer du Nord sortit en quelque sorte les communautés deltaïques de leur situation protohistorique pour les engager dans une histoire romaine écrite et décrite. Avant que Rome jette son regard conquérant sur les extrémités rhénanes, les populations de la région étaient inconnues des sources historiques; l'apport des textes gréco-romains est donc majeur pour notre appréhension extramatérielle des mécanismes de l'occupation régionale. Certes romanisés, les ethnonymes deltaïques issus directement de la littérature ancienne – Bataves, Canninéfates, Frisons – permettent de nommer et d'identifier ces communautés du delta jusque-là anonymes[493]. Construisant les représentations sociales de l'espace frontalier, les sources littéraires méditerranéennes témoignent d'ailleurs du besoin constant des Romains de catégoriser les peuples autochtones, de les territorialiser, de les circonscrire à l'intérieur de frontières relativement précises, au sein de *ciuitates* pour les groupes internes, au sein de *gentes* pour les groupes extérieurs[494]. Or, la mobilité des tribus transrhénanes complexifiait nécessairement l'édification d'un tableau ethnographique par les Romains : les processus migratoires ponctuant l'occupation préromaine demeuraient flous et les populations locales étaient souvent représentées comme des communautés restreintes à un territoire précis et ainsi positionnées dans l'espace frontalier en construction.

[493] Tel qu'il sera expliqué *infra*, p. 229, ces nomenclatures tribales ne sont possiblement pas issues des peuples locaux eux-mêmes, mais elles reflètent néanmoins les représentations ethnographiques romaines de la démographie deltaïque. À ce sujet, cf. M. C. Galestin (2007-2008).

[494] T. S. Burns (2003), 147.

a. Le souvenir d'une occupation gauloise

Jusqu'au 1er siècle avant notre ère, plusieurs secteurs du delta rhénan – principalement la portion orientale, à proximité de l'apex deltaïque – subirent l'influence des civilisations de La Tène sans néanmoins être véritablement intégrés au complexe laténien[495]. Des monnaies d'or de type celtique ont été découvertes dans le sud-est de la région et ont amené plusieurs chercheurs à supposer une occupation gauloise de ce secteur du delta à la fin de l'Âge du fer[496]. Délimitant la périphérie la plus septentrionale de l'aire de diffusion numismatique de La Tène, ces monnaies sont des pièces d'or sur lesquelles était frappé un triskèle, c'est-à-dire un motif celtique à trois branches spiraliformes. Cette émission prit fin au milieu du 1er siècle avant notre ère et sa distribution se concentra dans le nord de la Gaule belge, soit dans la région de la Meuse, de l'Escaut et, ultimement, du Waal et du Rhin[497]. En confrontant avec les sources littéraires ces cadres chronologique et géographique, il est possible, bien qu'hypothétique, d'attribuer la production de ces pièces aux Éburons, un peuple belge localisé par César dans la région de la Meuse et qui, lors d'un épisode sanglant de la guerre des Gaules en 53 avant notre ère, fut pillé et massacré, entraînant de la sorte sa disparition des sources historiques ultérieures[498]. Non seulement la localisation du territoire historique des Éburons rend probable une diffusion de leur monnaie dans le delta, mais la contemporanéité de l'arrêt de l'émission monétaire et du massacre des Éburons ajoute également un argument chronologique[499]. La circulation des

---

[495] Cf. *supra*, p. 167 ainsi que N. Roymans et J. Aarts (2009), N. Roymans (2004), 11 et 104-127, N. Roymans (1996), 15, W. J. H. Willems (1984), 201-204, N. Roymans et W. van der Sanden (1980), L. P. Louwe Kooijmans (1974), 44.

[496] Par ailleurs, aucune monnaie laténienne n'a été trouvée sur le littoral et dans la portion septentrionale du delta. Voir surtout N. Roymans (2004), 23 et 31-57, de même que J. Slofstra (2002), 23.

[497] Monnaies de type Scheers 31, décrites et classifiées par S. Scheers (1977). Voir également S. Scheers (1996, 1995, 1986), N. Roymans et J. Aarts (2009), 12-13, N. Roymans (2004), 31-57. On a retrouvé environ 160 spécimens de ce type de monnaies répartis dans seulement 35 sites, principalement en Belgique et dans le sud-est des Pays-Bas, ce qui laisse croire à une très petite émission.

[498] Dans le corpus gréco-latin, l'ethnonyme *Eburones* se retrouve quasi exclusivement chez César. À l'exception de Strabon 4.3.5, les rares occurrences post-césariennes (par exemple Tive-Live *Per*. 106, Florus 1.45) réfèrent toujours aux évènements de la guerre des Gaules. Pour le récit du massacre des Éburons, cf. César *BG* 5.24 et *BG* 6.31-35.

[499] Cf. N. Roymans (2004), 31-53 surtout 43-49, J. Slofstra (2002), 23, J. Heinrichs (1999), S. Scheers (1986). En plus des cadres géographique et chronologique, l'iconographie des pièces semble un indice additionnel appuyant l'hypothèse éburonne : on retrouve sur les monnaies des Trévires, alliés des Éburons, une iconographie semblable laissant supposer une influence mutuelle entre les deux pouvoirs. Plusieurs critiques ont toutefois été formulées quant à l'origine éburonne de ces pièces, notamment par C. Haselgrove (1999) qui a remis en question le système de datation des monnaies de la Gaule belge

monnaies d'or à triskèle jusque dans le sud-est du delta laisse ainsi suggérer une activité éburonne – donc gauloise – dans la zone deltaïque à l'époque préromaine[500]. Bien qu'il soit difficile, voire arbitraire, d'établir une synchronie certaine entre le massacre des Éburons raconté par César et une rupture de l'occupation régionale[501], les découvertes monétaires révèlent, selon toute vraisemblance, une présence éburonne dans la région, une présence qui fut possiblement ébranlée par les évènements de 53.

Contrairement aux témoignages numismatiques, les sources littéraires n'offrent pas quant à elles un souvenir limpide d'une présumée occupation gauloise – *a fortiori* belge – du delta rhénan au 1er siècle avant notre ère. Chez César, le territoire des Éburons est clairement localisé au sud du delta, dans la portion de la Gaule belge située entre la Meuse et le Rhin – *inter Mosam ac Rhenum* –[502]; bien que le pays éburon ait pu s'étendre vers le nord au-delà du Waal tel que tend à le montrer la numismatique, le général romain ne fit jamais allusion à une telle expansion extraterritoriale dans la zone deltaïque. César ne construit ainsi aucune représentation d'une occupation éburonne de l'embouchure rhénane. La seule référence directe dans le *Bellum Gallicum* à la démographie deltaïque se trouve dans la description géographique des bouches du Rhin alors que, de manière élusive, le delta est dit peuplé par des nations sauvages et barbares – *ferae barbaraeque nationes* – sans néanmoins que celles-ci soient pourvues d'une origine gauloise[503].

Dans la littérature ancienne, l'unique souvenir d'une possible occupation gauloise du delta rhénan au 1er siècle avant notre ère met en scène les Ménapes, peuple côtier du nord de la Gaule. Les quelques allusions à leur présence deltaïque, exclusivement chez

---

préromaine. Face à une datation parfois incertaine et sujette à la révision, plusieurs spécialistes voient un risque d'interprétation anachronique lorsqu'est forcée l'association entre un type de monnaie et un peuple nommé dans le corpus césarien.

[500] En raison de l'importance des trésors monétaires retrouvés dans la moitié est du delta rhénan, N. Roymans (2004), 49, est enclin à y voir une véritable occupation contrôlée par les Éburons plutôt que de simples échanges économiques avec des tribus locales indépendantes.

[501] Pour le delta, on note plutôt la continuité de l'occupation de plusieurs sites de l'est du delta, notamment dans la région de Nijmegen, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 107-109, W. J. H. Willems (1984), 73, 83 et 210. Voir également l'exemple de Geldermalsen-Hondsgemet, cf. M. Groot (2009), 54, J. van Renswoude et J. van Kerckhove (2009).

[502] César *BG* 5.24. Le territoire éburon correspondait, grosso modo, à l'actuelle province néerlandaise du Limburg et s'étendait ainsi possiblement sur les deux rives mosanes.

[503] César *BG* 4.10. Voir également l'analyse de la description césarienne du delta du Rhin dans le premier chapitre, *supra*, p. 64-69.

César et Strabon, demeurent toutefois très imprécises. Les deux auteurs ne réfèrent pas directement à une occupation ménape du delta et obligent donc le lecteur à déduire une localisation deltaïque certes vraisemblable, mais néanmoins hypothétique. Relatant le franchissement du Rhin « *non longe a mari* »[504] par des tribus germaniques en 55 avant notre ère, César précise que leur traversée fluviale s'effectua dans la région occupée par les Ménapes, lesquels « *[…] ad utramque ripam fluminis agros, aedificia uicosque habebant* »[505]. De même, Strabon explique que ces derniers habitaient près de l'embouchure du Rhin, sur chacun des deux côtés du fleuve : « […] Μενάπιοι πλησίον τῶν ἐκβολῶν ἐφ' ἑκάτερα τοῦ ποταμοῦ κατοικοῦτες [...] »[506]. Les témoignages de César et de Strabon ne permettent pas d'affirmer avec certitude la présence des Ménapes dans le delta du Rhin, encore moins de circonscrire leur territoire avec exactitude. Ils laissent néanmoins sous-entendre la possibilité d'une occupation belge de l'embouchure du Rhin au 1er siècle avant notre ère[507].

Somme toute, que les Éburons, les Ménapes ou tout autre groupe dit gaulois aient véritablement occupé le delta du Rhin à la période préromaine ne change pas le fait que ces peuples sont complètement absents des descriptions gréco-romaines de la démographie régionale. Alors que les Éburons avaient été partiellement décimés sous César, les Ménapes n'étaient plus localisés dans l'espace deltaïque au 1er siècle de notre ère. Ils occupaient plutôt les terres au sud-ouest du delta, à proximité de l'Escaut selon Pline, sur la rive gauche de la Meuse suivant Tacite[508]. Ils ne furent jamais clairement présentés dans la

[504] « non loin de la mer » – César *BG* 4.1.

[505] « […] avaient, sur chacune des rives du fleuve, des champs, des maisons et des villages » – César *BG* 4.4. Sur l'occupation des Ménapes, voir aussi César *BG* 2.4, *BG* 4.38 et *BG* 6.6. Selon S. J. De Laet (1961), 23, ce passage du *Bellum Gallicum* situe clairement le territoire transrhénan des Ménapes à l'embouchure de l'Oude-Rijn près des villes modernes de Katwijk et Leiden et non, comme plusieurs l'ont cru, en amont de l'apex deltaïque près de Xanten et de l'actuelle frontière entre l'Allemagne et les Pays-Bas. Je ne pense toutefois pas que le texte de César nous permette de localiser avec autant de précisions le territoire deltaïque des Ménapes.

[506] Strabon 4.3.4. Le géographe grec rappelle également à quelques reprises que les peuples belges – sans nécessairement nommer les Ménapes – occupaient le littoral du nord de la Gaule jusqu'aux bouches du Rhin, cf. Strabon 4.1.1, 4.4.3 et 4.5.2. Voir aussi Dion Cassius 39.1.

[507] Selon W.J.H. Willems (1984), 204, l'ouest du delta – c'est-à-dire la côte maritime – aurait été occupé par des Ménapes alors que l'est de la région – à proximité de Nijmegen – aurait plutôt accueilli des Éburons.

[508] Pline *NH* 4.17.106, Tacite *Hist*. 4.28.1. L'occupation ménape apparaît relativement stable au cours de la période romaine; à la fin de l'Antiquité, ils sont toujours localisés dans la même région par Orose *Hist*. 1.76. Aurelius Victor *Caes*. 39.20 parle même de la région de la Menapia. De même, la *Notitia Dignitatum*

littérature ancienne comme une population deltaïque. Pour César, émetteur et diffuseur des premières représentations méditerranéennes du delta rhénan, les bouches du grand fleuve étaient habitées par des peuples méconnus, farouches et sauvages. Ce n'est finalement que plus tardivement, à partir du 1er siècle de notre ère, qu'un vrai portrait démographique de la région deltaïque se dessina progressivement dans les sources historiques, un portrait dominé par le peuple des Bataves.

b. De la préséance des Bataves

Les premiers siècles de l'histoire romaine du delta rhénan mettent de l'avant une occupation régionale dominée par un peuple que les textes anciens nomment les Bataves. La protohistoire des Bataves, construite à partir des indices archéologiques et des témoignages indirects gréco-romains, demeure relativement incertaine, mais leur présence dans la zone deltaïque rhénane à l'époque romaine est toutefois indéniable. D'une part, l'empreinte batave est aisément perceptible dans la toponymie régionale. Les dénominations anciennes du territoire deltaïque rappellent sans cesse leur présence : l'*insula Batauorum* chez Pline et Tacite[509] – et la version grecque ἡ τῶν Βατάουων νῆσος[510], – la Batavia chez les panégyristes latins[511], la Βατάουα chez Dion Cassius[512] ou encore la Βατάβια chez Zosime[513]. De même, les noms gréco-romains de certaines agglomérations du secteur réfèrent directement aux Bataves, que ce soit l'*oppidum Batauorum* et la ville de *Batauodurum* chez Tacite, Βαταουόδουρον et Λουγόδουνον Βαταουῶν chez Ptolémée ou encore la *ciuitas Batauorum* et le *municipium Batauorum* dans plusieurs dédicaces[514]. À cela s'ajoute également la mention du *flumen Patabus* dans la Table de Peutinger. Selon les analyses étymologiques de W. Sprey, le mot « batave » serait d'origine (proto-) germanique; constitué des éléments linguistiques *bat / bet* signifiant « bon, fertile » et *aue*

---

mentionne plusieurs unités militaires ménapes dans l'Empire, cf. Not. Dig. *Or.* 8, *Occ.* 5.1-124, *Occ.* 7 et *Occ.* 41.

[509] Pline *NH* 4.15.101, Tacite *Ann.* 2.6, *Hist*. 4.18, *Hist*. 5.23.

[510] Dion Cassius 54.32.

[511] Pan. Lat. 4.3.3, 5.4.1, 5.21.2, 6.4.2, 7.5.3, 9.25.2.

[512] Dion Cassius 55.24.

[513] Zosime 3.6.2, 3.8.1.

[514] Tacite *Hist*. 5.19, *Hist*. 5.20, Ptolémée *Géo*. 2.9.8, *Géo*. 2.9.1, CIL XIII 8771, AE 1959 10 = AE 1958 38, AE 1975 630 = AE 2001 1499, AE 1975 646 = AE 2001 1488.

signifiant « île », il se référerait directement à la topographie régionale et pourrait se traduire par « île fertile »[515]. D'autre part, les sources littéraires sont explicites quant à la localisation deltaïque des Bataves au début de l'époque romaine. Les écrits de Tacite sont sans ambiguïté et multiplient les allusions à l'occupation batave de la grande île rhénane[516], une île clairement deltaïque, une île « *quam mare Oceanus a fronte, Rhenus amnis tergum ac latera circumluit* » précise l'historien latin[517]. Le récit tacitéen de la révolte éponyme des Bataves trouve d'ailleurs comme principal théâtre d'activités les bouches du grand fleuve où les protagonistes germaniques avaient leurs demeures[518]. La zone deltaïque rhénane était donc représentée comme un fief batave.

Or, les Bataves sont complètement absents de l'ethnographie deltaïque chez les auteurs antérieurs ayant décrit la région, nommément César et surtout Strabon. Alors que le général romain soutient, sans autre détail, que le delta était habité par des peuples farouches et sauvages[519], le géographe grec se contente de rappeler l'occupation de l'embouchure rhénane par des Germains anonymes[520]. Considérant le fait que l'expérience de César en Gaule eut lieu au milieu du 1er siècle avant notre ère et que les données géographiques de Strabon sur les contrées septentrionales provenaient de sources antérieures – notamment Posidonios, – il n'est pas surprenant que les Bataves soient complètement absents des tableaux ethnographiques césarien et strabonien; selon Tacite, les Bataves n'étaient pas originaires du delta rhénan, mais plutôt de la Germanie transrhénane. Ancienne faction des Chattes – peuple germanique localisé dans l'actuelle région allemande de la Hesse, – ils

---

[515] W. Sprey (1953), 14-15. Ce dernier soutient ainsi que ce ne serait pas les Bataves qui auraient donné leur nom à la région, mais plutôt l'ethnonyme latinisé « *Bataui* » – (le peuple de) l'île fertile – qui viendrait du toponyme autochtone. Par ailleurs, si l'on accepte l'interprétation étymologique de Sprey, l'expression *insula Batauorum* devient ainsi un pléonasme.

[516] Par exemple : « *Bataui non multum ex ripa, sed insulam Rheni amnis colunt* » – « les Bataves n'habitent pas une grande portion de la rive, mais une île du Rhin » – Tacite *Germ*. 29.

[517] « baignée à l'avant par l'Océan, à l'arrière et sur les côtés par le Rhin » – Tacite *Hist*. 4.12. Voir également Tacite *Ann*. 2.6, *Germ*. 29, Pline *NH* 4.15.101, *NH* 4.17.106, Plutarque *Oth*. 12.4-5.

[518] Cf. livres 4 et 5 des *Historiae* de Tacite. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'à l'exception du récit détaillé de Tacite, la seule autre mention explicite de la révolte des Bataves se trouve chez Flavius Josèphe *Guer*. 7.4.2; depuis l'Orient méditerranéen, le témoignage de l'historien juif se limite toutefois à l'évocation d'un soulèvement des Germains maté par le général Cerialis au moment où Titus orchestrait le siège de Jérusalem. De même, Dion Cassius 66.3 fait également très brièvement allusion aux actions de Cerialis en Germanie sans référence directe aux Bataves.

[519] Cf. César *BG* 4.10 Tel que je l'ai montré dans le premier chapitre – cf. *supra*, p. 66-69, – la mention de l'*insula Batauorum* par César *BG* 4.10 est possiblement une glose.

[520] Cf. Strabon 7.2.4. De même, les Bataves ne sont pas mentionnés par Pomponius Mela.

auraient migré, postérieurement aux guerres césariennes, dans les terres deltaïques à la suite de troubles internes. Tacite explique dans la *Germania* que les Bataves étaient « *Chattorum quondam populus et seditione domestica in eas sedes transgressus, in quibus pars Romani imperii fierent* »[521]. L'historien latin présente ainsi le mouvement migratoire des Bataves comme ayant non seulement entraîné l'implantation cisrhénane d'une nouvelle entité tribale indépendante, mais encore comme étant à l'origine de l'intégration batave à l'Empire romain. Ces racines transrhénanes sont à nouveau mentionnées par Tacite dans son récit de la révolte des Bataves alors que l'origine chatte des insurgés et leur antique migration vers le delta sont rappelées par l'historien :

> *Batavi, donec trans Rhenum agebant, pars Chattorum, seditione domestica pulsi extrema Gallicae orae uacua cultoribus simulque insulam iuxta sitam occupauere, quam mare Oceanus a fronte, Rhenus amnis tergum ac latera circumluit*[522].

À deux reprises, Tacite livre donc un témoignage du mouvement migratoire des Bataves et, du coup, de leur implantation relativement récente dans le delta du Rhin.

Ces brèves allusions tacitéennes à la migration batave sont uniques dans le corpus gréco-latin. Elles permettent de figurer le déplacement d'une communauté entière depuis un territoire transrhénan vers les *extrema Gallicae orae uacua cultoribus*, les « extrémités inhabitées de la côte gauloise ». Bien sûr, une telle migration massive dans une région inoccupée devrait avoir laissé des traces archéologiques; la présence d'habitations et l'introduction d'une culture matérielle inédite marqueraient la nouvelle anthropisation régionale. Or, l'archéologie ne permet pas de corroborer le témoignage de Tacite et tend même à partiellement l'infirmer. En fait, les terres fertiles de la future *ciuitas Batauorum*, dans la portion est du delta, ne connurent pas de discontinuités claires de l'occupation entre la période dite éburonne, précédant la guerre des Gaules, et la période romaine. Bien que le massacre des Éburons sous César ait entraîné une dépopulation dans le nord de la Gaule, le territoire périphérique deltaïque ne semble pas, malgré l'influence éburonne, avoir subi cette même rupture démographique. Les fouilles archéologiques ont montré une continuité

[521] « autrefois un peuple des Chattes, mais en raison d'une sédition domestique, ils ont traversé en ces demeures, dans lesquelles ils devinrent partie de l'empire de Rome » – Tacite *Germ*. 29.

[522] « Les Bataves, tant qu'ils vivaient au-delà du Rhin, faisaient partie des Chattes; chassés par une sédition domestique, ils occupèrent les extrémités inhabitées de la côte gauloise en même temps qu'une île, située tout près, baignée à l'avant par l'Océan, à l'arrière et sur les côtés par le Rhin » – Tacite *Hist*. 4.12.

de l'occupation humaine du delta – notamment dans la région de Nijmegen, cœur de la *ciuitas Batauorum* – entre la fin de l'Âge du fer et le début de la période romaine, que ce soit sur le plan des habitations ou de la culture matérielle[523]. Contrairement à l'affirmation de Tacite, le territoire où aurait migré le sous-groupe chatte à l'origine des Bataves n'aurait donc pas été vierge d'occupation humaine. En revanche, certains indices matériels – surtout numismatiques – offrent des preuves tangibles de la migration batave et, de ce fait, appuient le témoignage de l'historien latin.

La période post-césarienne vit l'introduction dans la région deltaïque rhénane d'une nouvelle monnaie d'argent de type *triquetrum* – c'est-à-dire frappée d'un motif à trois branches spiraliformes, – laquelle détrôna les anciennes pièces d'or éburonnes. Figurant un triskèle ceint d'une couronne de laurier sur l'avers, ces pièces se distinguent par huit anneaux disposés en forme pyramidale sur le revers[524]. Elles se retrouvent en grande quantité dans la portion est du delta à partir du milieu du 1er siècle avant notre ère : plus de 600 pièces provenant de 129 sites différents ont été découvertes dans la région[525]. De ce nombre, 86 % furent retrouvées dans de petits établissements ruraux de la future *ciuitas Batauorum*, ce qui permet de supposer une rapide reconnaissance et adoption de la nouvelle monnaie par les communautés locales. À l'aube de l'intégration du delta à la sphère romaine, les pièces d'argent de type *triquetrum* étaient la principale monnaie en circulation dans la région. Or, une telle émission monétaire n'était pas sans précédent : des pièces d'or semblables, frappées des mêmes motifs spiraliformes et pyramidaux, ont été découvertes dans l'actuelle région allemande de la Hesse[526], précisément où les sources anciennes localisent les Chattes, peuple d'origine des Bataves selon Tacite. Les données numismatiques semblent ainsi appuyer les propos de l'historien latin : un groupe natif du pays chatte aurait migré vers le delta dans la seconde moitié du 1er siècle avant notre ère, apportant avec lui son système monétaire. Selon N. Roymans, la forte concentration des pièces d'argent de type *triquetrum* dans la zone deltaïque et leur large diffusion dans les agglomérations rurales

[523] Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 107-109, N. Roymans (2004), 55, W. J. H. Willems (1984), 210.

[524] Cf. N. Roymans (2004), 67-96 et surtout 72-73, pour une reproduction de certaines des pièces d'argent.

[525] N. Roymans et J. Aarts (2009), 8-10, N. Roymans (2004), 47 et 67-96.

[526] N. Roymans et J. Aarts (2009), 8, P. van den Broeke (2005b), 615, J. Slofstra (2002), 22-23, W. J. H. Willems (1984), 211.

permettent même de croire à la mise en place progressive d'un centre de production local ayant permis aux nouveaux arrivants d'ancrer leur pouvoir dans la région[527].

La confrontation des données littéraires et numismatiques tend à corroborer l'hypothèse d'une migration batave depuis des terres transrhénanes au milieu du 1er siècle avant notre ère. Pourtant, malgré la vraisemblance d'un tel mouvement migratoire, il n'en demeure pas moins que peu d'indices archéologiques traduisent le changement démographique qui aurait été intrinsèque à une migration massive et à un nouveau contrôle territorial[528]. De ce fait, il semble que l'arrivée de ce groupe de Transrhénans n'ait pas véritablement bouleversé l'occupation deltaïque. Sans doute appelés à exercer une certaine mainmise sur l'économie régionale par le succès de leur émission monétaire, les nouveaux arrivants ne semblent pas avoir imposé – ou même tenté d'imposer – une domination politique ou militaire sur les populations locales; la continuité de l'occupation et la stabilité des communautés tendent plutôt à montrer une intégration des nouveaux arrivants aux structures autochtones[529]. Par conséquent, on peut penser que ce serait de cette fusion entre les élites indigènes et le sous-groupe chatte que serait née l'entité politique des Bataves, une entité n'ayant donc pas, comme le croyait Tacite, une identité ethnique singulière et allogène, mais ayant plutôt été construite par des apports culturels multiples et diversifiés[530].

Lorsque Drusus arriva dans le delta du Rhin à la fin du 1er siècle avant notre ère pour mener ses campagnes militaires en Germanie, la région était donc dominée par cette entité politico-ethnique batave, une entité qui, selon toute vraisemblance, entretenait de

---

[527] N. Roymans et J. Aarts (2009), 13-14, N. Roymans (2004), 33, 43 et 88-96, N. Roymans et W. van der Sanden (1980). Voir également W. H. J. Willems (1984), 211.

[528] K. Schinkel (2005), 530-533, note certes l'introduction d'un nouveau type d'habitat à Oss au 1er siècle avant notre ère, mais il semble hasardeux d'associer avec certitude cette nouveauté locale avec l'arrivée des Bataves. Voir également P. van den Broeke (2005b), 615, qui lie la migration des Bataves à la découverte, à proximité de pièces d'argent de type *triquetrum*, de certains objets inédits dans la région.

[529] Il s'agit de l'hypothèse généralement admise chez les archéologues, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 81, N. Roymans (2004), 7, 25-27, 55 et 251, J. Slofstra (2002), 23, J. Slofstra (1991), 171, W. J. H. Willems (1986b), 294, W. J. H. Willems (1984), 207.

[530] Une telle situation concorderait, par ailleurs, avec la théorie étymologique de W. Sprey (1953), cf. *supra*, p. 172-173 et note 515, selon laquelle le mot batave signifierait « île fertile » et aurait été adopté de façon post-migratoire à partir d'un toponyme local.

bonnes relations avec le pouvoir impérial[531]. Contrairement à la Gaule césarienne, la région n'était toutefois pas organisée autour de centres urbains ou semi-urbains contrôlant la gouvernance et l'économie régionale. Bien que densément peuplé dans ses couloirs fertiles, le delta accueillait une population majoritairement rurale et dispersée : les fouilles portant sur le matériel préromain ont surtout permis de mettre en lumière de petits établissements agricoles non fortifiés, basés sur l'élevage et concentrés dans les zones alluviales[532]. Selon les estimations de W. J. H. Willems, la population deltaïque batave devait compter de 30 000 à 40 000 personnes au tournant notre ère, soit de 4 000 à 6 000 familles réparties dans près de 1 500 villages[533]. Certes nombreux et prépondérants, les Bataves n'étaient cependant pas les seuls occupants du delta rhénan à l'époque julio-claudienne. La littérature ancienne révèle la présence de peuples deltaïques riverains de la mer du Nord, localisés aux limites du delta du Rhin, toujours plus éloignés du centre méditerranéen, toujours plus près des périphéries de l'œkoumène.

c. Aux extrémités du delta : Frisons et Canninéfates

Observateur direct des réalités régionales, Pline l'Ancien offre un témoignage inédit sur les extrémités septentrionales de l'œkoumène. Je l'ai montré au chapitre précédent, sa description du delta rhénan apporte un éclairage unique sur l'hydrographie de la région[534]. Or, son apport ne se limite pas aux cadres géographiques du delta : Pline offre également un témoignage inédit sur la démographie régionale. Outre la mention des Bataves et de leur « très célèbre » île, l'encyclopédiste énumère une série d'autres peuples qu'il localise entre l'Helinium et le Flevum, c'est-à-dire entre les deux bras extérieurs du Rhin[535]. Il note ainsi la présence des Frisons et des Canninéfates – deux peuples qui réapparaissent régulièrement

[531] Tacite *Germ*. 29 parle d'une « antique alliance » – *antiqua societas* – entre Bataves et Romains (voir également Tacite *Hist*. 4.12.3). S'appuyant sur l'exemple des Ubiens transférés sur la rive gauche du Rhin par Agrippa, W. J. H. Willems (1984), 206-207, soutient que la migration batave fut elle aussi orchestrée par le pouvoir romain afin de créer une zone tampon entre la Gaule romaine et les peuples hostiles de Germanie. Voir également N. Roymans (2004), 55-61.

[532] Voir par exemple les excavations à Wijk bij Duurstede et à Houten, cf. H. van Enckevort *et al*. (2005), 5-6. De même, K. Schinkel (2005), 519, et W. J. H. Willems (1984), 216-237.

[533] W. J. H. Willems (1988), 244, W. J. H. Willems (1986a), 395-397, W. J. H. Willems (1984), 235-237.

[534] Cf. *supra*, p. 77-80.

[535] Cf. Pline *NH* 4.15.101 ainsi que *supra*, p. 77-79 au sujet de l'Helinium et du Flevum.

dans la littéraire ancienne – de même que celle des *Chauci*, des *Frisiauones*, des *Sturii* et des *Marsacii*.

De ces peuples, les Frisons sont sans aucun doute les plus connus. Tout comme les Bataves, ils sont toutefois complètement absents des récits de César et de Strabon. Ils firent leur entrée dans l'histoire romaine à la fin du 1er siècle avant notre ère alors que le général Drusus menait une expédition maritime dans le nord du delta en direction de l'Océan septentrional :

> ἔσ τε τὸν ὠκεανὸν διὰ τοῦ ‘Ρήνου καταπλεύσας τούς τε Φρισίους ᾠκειώσατο, καὶ ἐς τὴν Χαυκίδα διὰ τῆς λίμνης ἐμβαλὼν ἐκινδύνευσε, τῶν πλοίων ὑπὸ τῆς τοῦ ὠκεανοῦ παλιρροίας ἐπὶ τοῦ ξηροῦ γενομένων[536].

Cette mésaventure racontée par Dion Cassius offre de nombreux indices géographiques pour localiser les Frisons : le Rhin, la mer du Nord, un lac, une zone intertidale affectée cycliquement par les marées océaniques… il semble que le voyage de Drusus l'ait mené au nord du delta dans la zone lacustre décrite par Pline – le lac Flevo de Pomponius Mela[537], – puis vers l'exutoire de la Vlie et, enfin, la Waddenzee, cette mer côtière longeant le littoral germano-néerlandais et formée de vastes estrans submergés par les hautes marées[538]. Quoique moins précis, les écrits de Tacite concordent également, sur le plan géographique, avec le témoignage de Dion Cassius :

> *Maioribus minorisbusque Frisis uocabulum est ex modo uirium. Vtraeque nationes usque ad Oceanum Rheno praetexuntur ambiuntque inmensos insuper lacus et Romanis classibus nauigatos*[539].

L'historien latin fait ainsi référence à un peuple côtier – divisé en deux groupes, les Frisons *maiores* et *minores* – occupant un territoire situé entre le Rhin, la mer du Nord et les rives d'immenses lacs. Il évoque d'ailleurs à quelques reprises la présence d'importantes zones lacustres chez les Frisons et précise régulièrement que ces derniers sont un peuple

[536] « Naviguant en descendant le long du Rhin jusqu'à l'Océan, il s'allia les Frisons, mais en traversant le lac pour se lancer sur le pays des Chauques, il se retrouva en danger, car sa flotte, par suite du reflux de l'Océan, se retrouva à sec » – Dion Cassius 54.32.

[537] Cf. *supra*, p. 71-74.

[538] Au sujet de la Waddenzee, cf. *supra*, note 173.

[539] « On les appelle grands et petits Frisons en fonction de l'étendue de leurs forces. Ces deux nations sont bordées par le Rhin jusqu'à l'Océan et entourent en outre des lacs immenses où ont navigué les flottes romaines » – Tacite *Germ*. 35.

transrhenanus, habitant donc des terres au-delà du grand fleuve[540]. Beaucoup plus succinct, Ptolémée se contente de son côté de confirmer la situation côtière des Frisons qui, suivant l'astronome grec, se seraient étendus depuis le Rhin jusqu'à l'Ems, embrassant de la sorte les rives de la Vlie, le Vidrus ptoléméen[541]. Au final, l'ensemble des allusions aux territoires des Frisons – au nord du Rhin, sur le littoral de la mer du Nord, sur les rives de lacs immenses, dans les environs de la Vlie – semblent concorder avec une localisation frisonne dans les provinces modernes néerlandaises de Noord-Holland et de Friesland.

En appui aux données littéraires, les fouilles archéologiques témoignent justement d'une grande similitude de la culture matérielle dans ces régions pour la période s'étendant de l'Âge du fer à la fin de l'époque romaine[542]. Les archéologues ont ainsi noté une certaine homogénéité des structures d'occupation du territoire le long de la côte néerlandaise, dans les provinces de Noord-Holland, de Friesland et, au-delà, de Groningen, principalement en ce qui a trait au type d'habitats – de larges maisons à trois allées – et à la céramique produite localement et caractérisée par ses bandes décoratives[543]. Par la confrontation des sources écrites et archéologiques – et en s'appuyant sur la localisation du pays frison au Haut Moyen Âge[544], – il est possible d'associer cette culture matérielle nord deltaïque avec les communautés historiques frisonnes. En fait, il semble qu'un groupe de population dite « proto-frisonne » serait arrivé sur le littoral de la Frise dès le 4e siècle avant notre ère pour s'étendre ensuite jusqu'à l'Ems vers l'est et sur les rives de l'Oer-IJ au sud-ouest; on a identifié dans ces secteurs une importante concentration d'habitats préromains – fermes éparses construites selon un modèle similaire et localisées sur les dunes littorales ou les zones argileuses fertilisées par les dépôts sédimentaires – dont l'occupation s'est poursuivie jusqu'à l'époque romaine[545]. Les Frisons des sources gréco-latines auraient donc occupé les

[540] Cf. Tacite *Ann*. 1.60, *Ann*. 4.72, *Ann*. 13.54, *Hist*. 4.15.2.

[541] Ptolémée *Géo*. 2.11.7. Au sujet du Vidrus, cf. Ptolémée *Géo*. 2.11.1 ainsi que *supra*, p. 83-84.

[542] Pour une synthèse des fouilles archéologiques effectuées en Frise dans la première moitié du 20e siècle, voir en premier lieu P. C. J. A. Boeles (1951) ainsi que H. T. Waterbolk (1965-1966). Pour une synthèse des fouilles récentes, cf. M. C. Galestin (2010), H. van Londen *et al*. (2008) ainsi que M. S. M. Kok (2008) pour la région de l'Oer-IJ.

[543] Cf. M. C. Galestin (2010), 74, H. van Londen *et al*. (2008), 15-19, E. Taayke (1996), 175, W. H. TeBrake (1985), 94.

[544] Sur les Frisons au Haut Moyen Âge, voir entre autres S. Lebecq (2011, 1983, 1980), W. H. TeBrake (1985), H. H. van Regteren Altena et H. A. Heidinga (1977).

[545] H. van Londen *et al*. (2008), 15-19, W. H. TeBrake (1985), 94 et 117-118, S. Lebecq (1983), 106-107, W. H. TeBrake (1978), 5. Les « proto-Frisons » seraient arrivés sur la côte néerlandaise depuis la région de

terres nord deltaïques de façon continue depuis déjà quelques siècles à l'arrivée de Drusus dans ce secteur à la fin du 1er siècle avant notre ère.

Quant aux Canninéfates[546], ils partagent dans la description plinienne du delta le territoire insulaire des Bataves : évoquant la *nobilissima Batauorum insula et Cannenefatium* – la très célèbre île des Bataves et des Canninéfates, – l'encyclopédiste latin les positionne au cœur du système deltaïque rhénan. Certes moins renommés que leurs voisins bataves, les Canninéfates sont néanmoins des acteurs réguliers des narrations historiques de Tacite, notamment dans le récit de la révolte batave alors qu'ils s'associèrent promptement aux insurgés de Civilis. Leur implication dans le soulèvement offre d'ailleurs à Tacite l'occasion de dresser un bref tableau ethnographique : « *ea gens partem insulae colit, origine lingua uirtute par Batauis; numero superantur* »[547]. Non seulement l'historien latin y confirme la localisation insulaire des Canninéfates évoquée par Pline, mais encore il les compare directement aux Bataves, laissant de la sorte supposer des liens étroits entre les deux peuples, liens d'ailleurs illustrés par l'entrée hâtive des Canninéfates dans la révolte batave[548]. Au demeurant, il semble clair que les Canninéfates occupaient le delta rhénan au 1er siècle de notre ère, mais où étaient véritablement leurs demeures? La première mention des Canninéfates dans les textes anciens se trouve chez Velleius Paterculus dans une énumération de peuples germaniques soumis par Tibère en l'an 4. Or, cette première apparition dans les sources historiques n'offre pas de contexte géographique clair qui permettrait de situer les tribus assujetties[549]. Il faut plutôt se tourner vers l'épigraphie pour arriver à circonscrire

---

Drenthe, arrière-pays de la Frise, mieux protégé des aléas maritimes, mais beaucoup moins propice à une économie agropastorale en raison de ses sols sableux. Selon W. H. TeBrake (1985), 171, la population frisonne aurait connu une croissance importante à la fin de l'Âge du fer; il calcule qu'au 1er siècle de notre ère, la population de la seule région du Westergo atteignit 20 000 personnes, soit une densité de 27 personnes par km^2.

[546] On retrouve dans les sources anciennes les graphies *Canninefates*, *Caninefates*, *Cannenefates*, *Canenefates*, *Cananefates* et *Cannanifates*. Sur l'étymologie sans doute celtique du mot, cf. L. Toorians (2006), A. Falileyev et G. R. Isaac (2003), P. Schrijver (1995a).

[547] « ce peuple habite une partie de l'île, semblable aux Bataves par l'origine, la langue et le courage; ils sont inférieurs en nombre » – Tacite *Hist*. 4.15.

[548] Le Canninéfate Brinno fut même l'un des meneurs de la révolte, cf. Tacite *Hist*. 4.15.

[549] Velleius Paterculus 2.105. La soumission des Canninéfates est mentionnée par Velleius juste avant son récit des expéditions de Tibère en mer du Nord survenues en l'an 5 et, de ce fait, elle pourrait avoir été en quelque sorte une prémisse à la réussite de l'entreprise maritime; la collaboration des Canninéfates était peut-être nécessaire au passage de la flotte romaine dans l'espace deltaïque. Cette hypothèse n'explique toutefois pas pourquoi la liste des peuples soumis en 4 par Tibère comprend également les *Attuarii* – correspondant sans

davantage le pays des Canninéfates. Bien que ces derniers soient très rarement mentionnés dans le corpus épigraphique gréco-romain, quatre inscriptions s'avèrent particulièrement révélatrices : il s'agit de quatre bornes milliaires découvertes dans la même région, sur la côte sud de la province de Zuid-Holland, dans les villes de Rijswijk, Den Haag et Naaldwijk, soit dans le secteur géologique des dunes littorales entre l'Oude-Rijn au nord et l'estuaire de la Meuse et du Waal – l'Helinium plinien – au sud. Deux des inscriptions mentionnent explicitement une *ciuitas* des Canninéfates alors que les deux autres font sans doute référence à un *municipium Cananefatium*[550]. Ces témoignages épigraphiques révèlent ainsi une occupation canninéfate concentrée sur le littoral de la mer du Nord entre les embouchures de la Meuse et de l'Oude Rijn. Alors que l'arrière-pays était couvert de tourbières inhabitables, les dunes littorales et les rives fluviales constituaient des zones propices à l'occupation humaine en raison des dépôts alluviaux qui avaient permis la création de sols fertiles idéals pour le pâturage[551]. Comme le laisse entendre Pline, le territoire canninéfate aurait donc bel et bien été situé sur la grande *insula Batauorum*, mais à son extrémité occidentale, face à l'Océan septentrional. Cette localisation sur le littoral de la mer du Nord concorde avec le fait que les Canninéfates semblent avoir été particulièrement habiles en contexte maritime : on les voit attaquer avec succès la flotte romaine arrivée de Bretagne lors de la révolte batave et exercer des activités de pirateries sur les côtes gauloises[552].

Les fouilles archéologiques ont dévoilé une forte concentration au 1er siècle de notre ère d'établissements ruraux indigènes au nord de l'estuaire de la Meuse, sur les terres argileuses créées par les alluvionnements fluviaux et marins[553]. Au début de la

---

doute aux Χαττουαρίοι de Strabon 7.1.4 et aux *Chasuarii* de Tacite *Germ*. 34, – les Bructères et les Chérusques, des tribus généralement localisées sur la rive droite du Rhin, bien en amont du delta.

[550] AE 1965 118 = CIL XVII 587, AE 2003 1232, AE 2000 1022 = AE 2003 1229, CIL XIII 9165 = CIL XVII 588 = AE 2006 913. Les mentions M A E C et M A C sur les milliaires de Naaldwijk et Den Haag sont généralement interprétée par M(unicipium) Ae(lium) C(ananefatium), cf. *infra*, p. 206-208 ainsi que T. M. Buijtendorp (2010), 92-93, M.-T. Raepsaet-Charlier (1999), 284-285, M.-T. Raepsaet-Charlier (1996), 265-266, J. E. Bogaers (1972), 318-326, J. E. Bogaers (1964a), 49, J. E. Bogaers (1960-1961), 308.

[551] R. J. van Zoolingen (2011), 7-8. Selon l'archéologue J. H. F. Bloemers (1983), 170, le territoire habitable entre les embouchures fluviales était d'environ 430 km^2.

[552] Pour l'attaque de la flotte romaine, voir le récit de Tacite *Hist*. 4.79. Pour la piraterie, voir l'exemple de l'ancien auxiliaire canninéfate Gannascus qui, déserteur, s'était exilé chez les Chauques d'où il menait des raids maritimes sur les côtes de la Gaule, cf. Tacite *Ann*. 11.18-19. Voir aussi *infra*, chap. 3.3.

[553] J. H. F. Bloemers (1983), 170-171, parle même d'une densité démographique pouvant atteindre deux établissements agricoles par km^2. Selon J. E. Bult et D. P. Hallewas (1990b), 73, il faudra ensuite attendre à l'an 1000 pour retrouver une densité démographique aussi importante dans la région. En revanche,

période romaine, la population canninéfate aurait peut-être compté jusqu'à une dizaine de milliers de personnes selon certaines estimations[554]. Contrairement à la côte frisonne plus au nord, le littoral maritime de l'*insula Batauorum* n'a toutefois pas connu une occupation humaine continue entre l'Âge du fer et la période romaine. Les données archéologiques révèlent ainsi un abandon des établissements situés sur les dunes littorales au début du 1er siècle avant notre ère suivi d'une recolonisation au tournant de notre ère[555]. L'implantation canninéfate dans la région aurait donc été relativement récente à l'arrivée des Romains. Mais d'où venaient ces nouvelles populations? Suivant les propos de Tacite, le groupe des Canninéfates serait *origine lingua uirtute par Batauis*, « semblable aux Bataves par l'origine, la langue et le courage »[556]; interprétant *stricto sensu* cette affirmation de l'historien latin, on a souvent présenté les Canninéfates comme un peuple affilié ethniquement aux Bataves, également issus des Chattes, également arrivés dans la région deltaïque à la suite d'une migration depuis la Hesse transrhénane[557]. Or, les liens entre Canninéfates et Bataves semblent avoir été de nature politico-économique plutôt qu'ethnique. D'une part, les travaux archéologiques menés sur le littoral canninéfate ont permis de mettre au jour une culture matérielle fortement influencée par les Frisons : la céramique produite localement ressemble grandement au matériel découvert sur les côtes septentrionales des provinces de Noord-Holland, de Friesland et de Groningen, soit dans l'ancien pays frison[558]. D'autre part, il semble que les pièces d'argent de type *triquetrum* utilisées abondamment chez les Bataves à la

---

l'embouchure de l'Oude-Rijn semble avoir accueilli une population beaucoup moins nombreuse à cette période, cf. J. H. F. Bloemers (1983), 170-171.

554 L'estimation de la population autochtone peut se calculer en fonction du nombre d'hommes recrutés dans les forces auxiliaires romaines; considérant que l'armée romaine comptait deux unités canninéfates, soit près de 1 000 hommes, J. H. F. Bloemers (1983), 180, estime que la population totale de la région pouvait atteindre 7 500 personnes alors que W. J. H. Willems (1984), 235, évalue que ce nombre pouvait s'élever à plus de 9 000. Plus récemment, P. Heather (2009), 72, et C. R. Whittaker (1989a), 54, ont plutôt estimé la population canninéfate à 14 000 personnes. Il est évidemment difficile d'avancer une estimation juste considérant les maigres indices matériels et textuels disponibles. Il apparaît toutefois clair que, conformément aux propos de Tacite, les Canninéfates étaient beaucoup moins nombreux que les Bataves.

555 H. van Londen *et al*. (2008), 13-15, R. van Heeringen (2005), 583, N. Roymans (2004), 205, R. van Heeringen (1989), 243.

556 Tacite *Hist*. 4.15. Voir également *supra*, p. 180.

557 Par exemple, W. Spickermann (2001), 14, M. Carroll (2001), 31, W. H. TeBrake (1985), 95, E. Demougeot (1969), 92.

558 R. van Heeringen (2005), 583, E. Taayke (2002), R. van Heeringen (1989), 243.

période préromaine aient très peu circulé dans le territoire canninéfate[559]. Alors que la similitude des cultures matérielles canninéfate et frisonne laisse supposer des liens étroits entre les deux communautés, l'absence des monnaies de type *triquetrum* chez les Canninéfates – ainsi que leur isolement économique sous-jacent – témoigne d'une intégration tardive de ces populations au réseau d'échanges bataves et rend difficile l'acceptation d'une origine commune et d'un mouvement migratoire simultané des deux peuples. Par conséquent, il est probable que les Canninéfates n'étaient pas une tribu d'origine partiellement chatte comme les Bataves, mais plutôt une communauté d'origine frisonne, ayant migré depuis le littoral septentrional vers la région de la Zuid-Holland au tournant de notre ère. Les Canninéfates n'étaient donc sans doute pas ethniquement liés aux Bataves, mais peut-être simplement une tribu cliente du grand peuple deltaïque[560].

Aux Bataves, Frisons et Canninéfates, Pline ajoute également dans son énumération des peuples du delta les *Chauci*, les *Frisiauones*, les *Sturii* et les *Marsacii*. Pour sûr, le pays des Chauques était localisé bien au-delà du delta. Les témoignages sont nombreux : ils occupaient le littoral de la mer du Nord entre l'Ems et l'Elbe, le long de la côte allemande[561]. Tout comme les Frisons, ils firent leur entrée dans l'histoire romaine lors des expéditions maritimes de Drusus en mer du Nord alors que la flotte du général romain atteignit leur territoire côtier. Relativement bien localisés par l'historiographie moderne, les Chauques n'occupaient donc pas le delta du Rhin bien qu'ils n'en fussent pas très éloignés. Contrairement aux Chauques, l'existence même des *Frisiauones*, des *Sturii* et des *Marsacii* est, quant à elle, plutôt énigmatique : à l'exception d'une brève allusion aux *Marsacii* chez Tacite[562], Pline est le seul auteur ancien à mentionner ces ethnonymes. Il s'agissait peut-être de petites tribus clientes des Bataves qui occupaient les territoires au sud du delta, dans

[559] Cf. N. Roymans et J. Aartz (2009), 20-21, N. Roymans (2004), 92-93, N. Roymans (2001), 131, N. Roymans (1998), 30-31. Au sujet des pièces d'argent de type *triquetrum* chez les Bataves, cf. *supra*, p. 175-176.

[560] N. Roymans (2004), 92-93, N. Roymans (2001), 131, Roymans (1998), 30-31. Sur l'origine ethnique des Canninéfates, voir également W. de Jong et C. Milot (1997).

[561] Cf. Pline *NH* 4.14.99-100, *NH* 16.1.2-4, Tacite *Germ*. 35, Ptolémée *Géo*. 2.11.7, Velleius Paterculus 2.106, Dion Cassius 54.32 et plus tardivement Hist. Aug. *Did. Iul*. 1.7.

[562] Dans son unique et succincte mention des *Marsacii*, Tacite *Hist*. 4.56 les associe avec les Canninéfates, eux-mêmes peut-être clients des Bataves.

la Flandre zélandaise[563]. De toute évidence, il s'agissait certainement de petites communautés jouant un rôle effacé dans la structure démographique régionale.

Voilà le portrait que se faisait Rome des populations qui occupaient le delta rhénan à l'arrivée de Drusus, à la fin du 1er siècle avant notre ère. Mal connue des Méditerranéens, la région était perçue comme un espace à dominer – bien que sa conquête ne fût jamais une fin en soi, mais plutôt une étape vers la soumission de la grande Germanie, – mais également comme un espace occupé par une population batave favorable aux velléités romaines. C'est donc dans ce contexte démographique que se concrétisèrent la conquête romaine et l'organisation frontalière sous-jacente du territoire.

B. La construction frontalière : de la conquête à la stabilité

L'expansion de l'Empire romain à l'époque augustéenne s'articula autour d'un appareil militaire puissant et efficace qui permettait la conquête et l'occupation rapide de nouveaux territoires. Lorsqu'ébranlée par l'affront subi par Lollius en 16 avant notre ère[564], Rome entama sa grande poussée vers la Germanie transrhénane et mit ainsi en marche une force conquérante de plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Les troupes romaines, jusque-là cantonnées à l'intérieur de la Gaule, furent transportées sur le Rhin, à l'orée de la grande Germanie à conquérir : de cinq à six légions, accompagnées de nombreux corps auxiliaires, s'installèrent sur les rives du fleuve, modifiant pour les siècles à venir la démographie et les structures d'occupation du territoire rhénan[565].

---

[563] C'est également l'hypothèse de N. Roymans (2004), 207. Le cas des *Frisiauones* a fait couler beaucoup d'encre en raison non seulement de leur nom qui rappelle étrangement celui des Frisons, mais encore du fait qu'ils sont mentionnés sur une inscription honorifique découverte au pied d'une statue à Bulla Regia en Tunisie (AE 1962 0183). Au sujet des *Frisiauones*, voir en premier lieu l'étude de M. C. Galestin (2007-2008) de même que M.-T. Raepsaet-Charlier (1999), 282-284.

[564] La légion *V Alaudae*, commandée par le légat Marcus Lollius, fut attaquée et battue par un groupe d'assaillants germains. Cf. Velleius Paterculus 2.97, Suétone *Aug*. 23 et Dion Cassius 54.20 ainsi que *supra*, p. 2.

[565] Auguste lui-même arriva en Gaule en 16 pour réorganiser personnellement les provinces gauloises. Les troupes transférées sur le Rhin n'étaient pas réparties également tout au long du fleuve, mais étaient plutôt concentrées dans certaines zones stratégiques. Les légions XVII et XVIII, anéanties quelques années plus tard lors du désastre de Varus, furent sans doute stationnées au camp de Vetera, près de l'actuelle ville de Xanten, alors que la légion XIX, également attaquée par les Chérusques lors de la défaite de l'an 9, était postée dans les environs de Cologne. À ces trois légions à la sombre destinée s'ajoutaient, pour sûr, la *I Germanica* et la *V Alaudae* ainsi qu'une pléiade d'unités auxiliaires. Pour l'histoire de chacune de ces légions, cf. R. Wiegels (2000b), T. Franke (2000), K. Strobel (1988), H. Schönberger (1969), 145.

Les récits anciens constituent des sources privilégiées pour la reconstitution historienne de l'organisation des territoires conquis et occupés par Rome. La présence massive des armées romaines sur les rives du Rhin à la fin du 1er siècle avant notre ère n'est pas passée inaperçue dans la littérature gréco-romaine et les témoignages des Anciens offrent le portrait d'une occupation complexe et en évolution : d'abord concrétisées par une force militaire ambulatoire, temporaire, destinée à conquérir et occuper la Germanie transrhénane, les assises romaines sur le Rhin se sont transformées, à la suite de l'échec germanique, en positionnements permanents structurant une zone frontalière militarisée, cœur de la nouvelle organisation du territoire. À la fin du règne d'Auguste, des vingt-cinq légions en service à travers l'Empire, huit étaient stationnées sur le Rhin, dont quatre dans la portion inférieure du fleuve[566]; les armées rhénanes constituaient ainsi près du tiers des effectifs militaires impériaux. C'est donc sans surprise que les auteurs anciens – qui privilégiaient habituellement une histoire factuelle glorifiant les épisodes politico-guerriers – ont édifié un tableau quasi exclusivement militaire de l'occupation régionale, un tableau focalisant sur l'activité des troupes romaines sur les rives rhénanes. Les représentations anciennes de l'implantation humaine dans le delta figurent ainsi un paysage civil marginal, souvent absent des descriptions démographiques. Par conséquent, un regard sur la situation de Rome dans le delta rhénan entraîne une dichotomie entre les structures d'occupation militaire d'une part, clairement représentées à la fois par les sources littéraires et les données archéologiques, et les structures d'occupation civile d'autre part, mentionnées de façon ténue dans les textes anciens et, de ce fait, jouant un rôle négligeable dans les représentations que se faisait Rome de l'occupation du territoire deltaïque.

a. Rome la conquérante : occupation militaire d'un environnement hostile

Les représentations sociales romaines de l'occupation du delta rhénan, telles qu'elles apparaissent dans la littérature ancienne, se sont principalement construites et diffusées grâce aux récits évènementiels des exploits – et des revers – de Rome dans la périphérie germanique. Adeptes d'histoire factuelle, priorisant la chronique militaire, les auteurs anciens ont généralement polarisé le contenu de leur témoignage autour des

[566] Cf. Tacite *Ann*. 1.3, *Ann*. 4.5, *Hist*. 1.57.

évènements historiques ayant rythmé l'histoire militaire de la région : campagnes de Drusus, désastre de Varus, opérations militaires de Germanicus, rébellion des Frisons, activités militaires de Corbulon, révolte des Bataves… Rares sont les données littéraires sur l'occupation romaine du delta rhénan ne s'inscrivant pas dans l'un de ces contextes militaires. Conséquemment, il me semble profitable d'utiliser cette séquence chronologique d'évènements historiques comme fil conducteur pour saisir la genèse de la construction matérielle de l'espace frontalier deltaïque, une genèse représentée dans la société méditerranéenne comme essentiellement militaire[567].

Les échafaudages de la conquête germanique avant le désastre de Varus

Les fouilles archéologiques menées à Nijmegen, à l'entrée du delta, sur la rive sud du Waal, ont mis en lumière l'existence d'un camp légionnaire sur la colline de Hunerberg[568]; de très grandes dimensions – 650 m x 650 m, soit suffisamment vaste pour accueillir deux légions, – ce *castra* a été établi dès l'an 19 avant notre ère, lors du second séjour d'Agrippa en Gaule[569]. Cette datation précoce est révélatrice : contrairement à ce que laissent entendre les récits anciens, la présence militaire romaine dans le delta rhénan se serait donc concrétisée avant la défaite de Lollius en 16, bien avant le début des campagnes germaniques de Drusus en 12. Pourtant, dans la littérature ancienne, la présence romaine dans le delta est décrite comme débutant avec l'arrivée de Drusus, comme débutant avec l'orchestration des grandes campagnes de conquête de la Germanie transrhénane. Les auteurs gréco-romains demeurent donc complètement muets quant à une occupation légionnaire antérieure. Ils présentent l'offensive romaine en Germanie comme une réponse aux attaques des Germains, une réponse donc légitime puisque provoquée par la menace

[567] Pour la localisation de tous les camps militaires mentionnés dans ce chapitre, cf. figures 2, 3 et 4 ainsi que la carte des sites romains du delta, annexe 2.

[568] Localisée au sud-est du centre-ville de Nijmegen, le Hunerberg est une petite élévation d'à peine 50 m formée par la poussée des glaces lors de la période glaciaire saalienne.

[569] La date de 19 avant notre ère est confirmée à la fois par le matériel archéologique et par la numismatique. Au sujet du camp légionnaire, voir en premier lieu les travaux de P. Franzen (2009) et J. K. Haalebos (2006, 2002, 1999, 1995, 1991) de même que W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 31-35, et H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 8-14. Sur les activités d'Agrippa en Gaule, cf. J.-M. Roddaz (1984), 66-75 et 383-418.

germanique alors qu'en vérité les armées romaines étaient déjà prêtes à la guerre, étaient même peut-être la cause de l'assaut germain sur les troupes de Lollius.

Par la suite, dans le contexte des guerres de conquête drusianiennes, le delta du Rhin devint l'une des principales plateformes de lancement des expéditions transrhénanes, notamment des opérations navales vers la mer du Nord et le littoral de la Germanie. Dion Cassius relate ainsi les activités maritimes menées par le jeune général en l'an 12 avant notre ère alors que sa flotte avait traversé les lacs deltaïques et la Vlie pour atteindre l'Océan septentrional[570]. Les représentations anciennes des campagnes de Drusus sont toutefois exemptes d'allusions à une occupation militaire durable appuyée sur des camps permanents dans la zone deltaïque[571]. De manière générale, les témoignages littéraires tendent plutôt à décrire une armée romaine en mouvement, avançant toujours plus profondément en terre transrhénane; une telle image reflétait l'idée alors répandue à Rome selon laquelle Drusus avait « dompté » la Germanie et poussé bien au-delà du Rhin la mainmise romaine. Suivant cette croyance en une Germanie conquise, les représentations sociales de l'occupation du territoire n'insistaient pas sur une présence romaine cisrhénane, mais bien sur l'extension d'assises militaires au-delà du Rhin.

Pour ce qui est du delta, l'archéologie montre pourtant un maintien de la présence militaire dans la région de Nijmegen. Le *castra* du Hunerberg fut utilisé par Drusus, puis remplacé par un nouvel établissement plus petit et fonctionnel aménagé sur le Kopse Hof, une seconde colline localisée à quelques centaines de mètres au sud-est du Hunerberg[572]. Au cours des années suivantes, alors que se structurait progressivement l'organisation provinciale transrhénane, il semble que l'occupation romaine du delta se soit limitée à un

[570] Dion Cassius 54.32 et *supra*, p. 178. Voir également Suétone *Cl.* 1. Les campagnes de Drusus en Germanie sont relatées par plusieurs autres auteurs, cf. Strabon 7.1.3, Sénèque *Cons. Marc.* 3.1, *Cons. Pol.* 15.5, Velleius Paterculus 2.97, Orose *Hist*. 6.21.12-16 de même que Dion Cassius 54.32-33, 54.36 et 55.1-2. Les *Periochae* indiquent que Tite-Live a lui aussi raconté les campagnes de Drusus, cf. Tite-Live *Per.* 139-142.

[571] Seul Florus 2.30, écrivant plus d'une centaine d'années après les évènements, mentionne de façon imprécise la construction par Drusus d'une cinquantaine de fortins sur les rives du Rhin.

[572] Légèrement plus élevé que le Hunerberg, le Kopse Hof (plateau du Kops) atteint une hauteur de 64 m et constitue le point le plus élevé de Nijmegen. Tout comme le Hunerberg, cette colline a été formée par la poussée des glaces à l'ère saalienne. Au sujet du camp militaire du Kopse Hof, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 35-43, H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 8-14, W. J. H. Willems et H. van Enckevort (1994), W. J. H. Willems (1992, 1991), D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980). Sur le *castra* du Hunerberg et son abandon, voir les références déjà citées *supra*, note 569.

stationnement légionnaire ou auxiliaire sur le Kopse Hof[573]; ni les sources littéraires, ni le matériel archéologique ne permettent de cerner une extension deltaïque de l'occupation romaine à cette période[574].

Au tournant de notre ère, Rome avait pour objectif affiché d'intégrer concrètement les territoires germaniques à l'Empire et de créer une nouvelle province transrhénane. C'est dans ce dessein, alors qu'on se figurait la Germanie conquise et contrôlée par l'occupation militaire[575], que Varus fut envoyé outre-Rhin et que l'armée romaine fut campée toujours plus profondément en territoire germanique, notamment le long de la Lippe[576]. Fidèle au rêve de l'*imperium infinitum*, le programme militaire romain ne cherchait pas à ce moment à construire un espace frontalier sur le Rhin. Pour cette période d'expansion transrhénane, les données archéologiques et numismatiques permettent ainsi d'identifier la construction d'un seul nouveau poste militaire dans le delta; un *castellum* fut fondé près de la ville moderne de Vechten, sur le Kromme Rijn, face à la confluence avec le Vecht, vraisemblablement par le général Tibère – le futur empereur – lors de ses campagnes germaniques en 4 ou 5 de notre ère[577]. Velleius Paterculus indique que ces campagnes avaient été l'occasion pour Tibère de soumettre les Canninéfates, puis d'entraîner la flotte sur « la côte sinueuse de l'Océan »[578], ce qui permet de croire que le camp militaire de Vechten[579] avait possiblement servi de point

[573] Les quelques estampilles, graffiti et autres inscriptions retrouvés sur le Kopse Hof permettent de dresser un tableau sommaire des garnisons s'étant possiblement succédées dans le camp. À ce sujet, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 38-41, W. J. H. Willems (1991), 213, W. J. H. Willems (1986a), 249.

[574] On peut toutefois penser qu'il existait un poste militaire dans les environs de Herwen-De Bijland où est peut-être localisée la digue construite par Drusus (au sujet de la digue, cf. *infra*, p. 357-360). Les vestiges de l'agglomération ont été effacés par les avulsions du Rhin, mais plusieurs artefacts romains ont été trouvés dans le secteur, de même qu'une épitaphe militaire identifiant le lieu sous le toponyme Carvium (AE 1939 107 = AE 1939 130). Cf. W. H. J. Willems (1986a), 257-258, J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 90-92.

[575] Voir par exemple Velleius Paterculus 2.97, 2.105 et Dion Cassius 56.18.

[576] Une série de camps militaires fut établie sur les rives de la Lippe, affluent germanique du Rhin inférieur, notamment près des villes allemandes de Haltern et Oberaden.

[577] Au sujet du *castellum* de Vechten, cf. W. Hessing *et al*. (1997), M. Polak et S. L. Wynia (1991), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 62-66, J. D. J. Spaan (1972).

[578] Velleius Paterculus 2.105-106.

[579] Dont le nom latin semble avoir été Fectio; le lieu est ainsi identifié sur une dédicace retrouvée à Vechten, cf. CIL XIII 8815 = ILS 4757, H. Wagenvoort (1939). Il est difficile d'établir si au nom Fectio correspond le toponyme Fletio apparaissant sur la Table de Peutinger. Selon J. H. J. Joosten (1996), le toponyme Fletio correspondrait plutôt à un autre site localisé à Vleuten-De Meern.

d'appui naval vers le pays canninéfate et, surtout, vers la mer du Nord grâce au passage par le Vecht, la zone lacustre et l'Oer-IJ ou la Vlie[580].

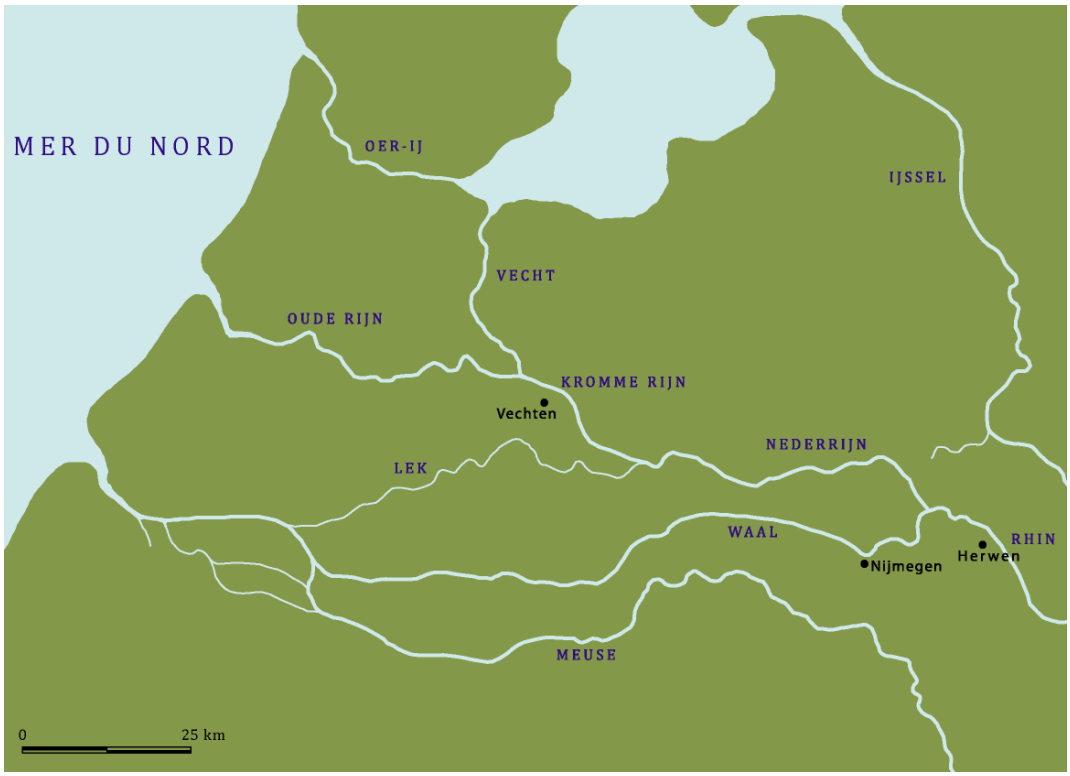


Figure 2 : Les camps militaires du delta rhénan sous Auguste

Le désastre de Varus en l'an 9 ébranla toutefois fortement le rêve augustéen d'une Germanie romaine et refroidit rapidement les ardeurs de l'Empire dans la périphérie germanique. Les populations deltaïques ne participèrent pas à la victoire d'Arminius et ne se joignirent pas ensuite à la résistance chérusque. Néanmoins, la sanglante défaite de Varus eut des conséquences sur le développement de l'occupation régionale. La dynamique de conquête territoriale qui avait rythmé jusque-là la présence romaine dans la région rhénane laissa place à une édification frontalière et à un renforcement graduel des positions militaires sur le Rhin. Au cours de la période julio-claudienne, bien que les représentations sociales romaines continuassent de véhiculer l'idée d'un *imperium infinitum*, les *castella* se multiplièrent progressivement sur la rive gauche du couloir fluvial formé par le Nederrijn et l'Oude Rijn et matérialisèrent ainsi de plus en plus l'espace frontalier rhénan.

[580] Les vestiges d'un quai romain d'une longueur de 550 m ont d'ailleurs été retrouvés à Vechten, cf. G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 84.

Le deuil d'une Germanie romaine : les derniers efforts de Germanicus

Lorsque le jeune général Germanicus, fils de Drusus, prit le commandement des armées rhénanes en 14 de notre ère, les assises militaires de Rome sur le Rhin inférieur étaient, suivant Tacite, concentrées dans les environs de Cologne et à Castra Vetera, près de Xanten, en amont du delta[581]. La présence romaine dans la zone deltaïque se limitait sans doute encore au stationnement de quelques *uexillationes* à Nijmegen. En 15 et en 16, Germanicus mit toutefois en branle deux importantes expéditions maritimes qui entraînèrent la flotte romaine à travers les lacs deltaïques jusqu'à l'Océan septentrional[582]. Ces campagnes navales d'envergure s'organisèrent depuis le delta rhénan comme nous l'apprend Tacite : « *insula Batauorum in quam conuenirent praedicta, ob facilis adpulsus accipiendisque copiis et transmittendum ad bellum opportuna* »[583]. La célèbre île des Bataves apparut ainsi dans les représentations méditerranéennes de la région comme un point d'appui majeur pour la flotte romaine. La logistique exacte des expéditions maritimes de Germanicus ne nous est pas révélée par les auteurs anciens[584], mais les données matérielles permettent de corroborer une extension progressive de la présence romaine dans le delta. Non seulement les camps militaires de Vechten et de Nijmegen connurent de nouvelles phases d'occupation à l'époque des campagnes de Germanicus, mais il semble que le général romain ait également édifié de nouveaux *castella* dans la région : des indices archéologiques trouvés à proximité des villes d'Arnhem et de Driel, sur le Nederrijn, ont révélé la présence de vestiges de cantonnements militaires érigés pendant la seconde décennie du 1er siècle de notre ère, soit à l'époque des campagnes de Germanicus[585]. De

[581] Les légions I et XX étaient stationnées dans les environs de Cologne alors que la V et la XXI avaient leurs quartiers d'hiver à Vetera, cf. Tacite *Ann*. 1.39, *Ann*. 1.45.

[582] Tacite *Ann*. 1.60 pour l'an 15 et *Ann*. 2.6-8 pour l'an 16. L'objectif de Germanicus était d'atteindre et de remonter l'Ems afin de prendre les Germains en souricière en les surprenant sur leurs arrières pendant que des troupes terrestres parties du Rhin faisaient pression sur leurs avants. Les succès maritimes de Germanicus furent mitigés : la flotte se heurta fortement aux aléas de la mer du Nord, notamment en 16 alors que la majorité des navires de Germanicus furent complètement détruits par une tempête. À ce sujet, cf. *supra*, p. 132-133 de même que Tacite *Ann*. 1.70 et *Ann*. 2.23.

[583] « l'île des Bataves, sur laquelle il avait été convenu de se rassembler, était commode en raison de ses accès faciles pour l'embarquement des troupes et le transport de la guerre de l'autre côté [du Rhin] » – Tacite *Ann*. 2.6.

[584] Tacite indique que quatre légions furent embarquées sur la flotte en 15 (*Ann*. 1.60) et qu'un millier de navires prirent la mer en 16 (*Ann*. 2.6), mais il ne nous informe pas sur les cantonnements ayant accueilli pendant les mois de préparation cette armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

[585] Au sujet du *castellum* d'Arnhem, cf. R. S. Hulst (2001), W. H. J. Willems (1986a), 329-356, W. H. J. Willems (1984), 169-196, W. H. J. Willems (1980). Les vestiges se trouvent dans le quartier de

même, un établissement militaire datant de la même période a été découvert dans les environs de la ville de Velsen, sur la rive sud de l'ancien chenal de l'Oer-IJ. Situé dans l'antique pays frison, ce poste est signalé dans le corpus plinien : l'encyclopédiste latin y réfère explicitement en soulignant que le jeune général avait établi un camp au-delà du Rhin, en Germanie, à proximité de la mer du Nord[586], un camp justement situé chez les alliés frisons[587]. Ce *castellum* fut possiblement érigé dans le cadre des expéditions maritimes de Germanicus et sa localisation tend par ailleurs à prouver une navigation romaine sur l'Oer-IJ au début de notre ère[588].

Le rappel de Germanicus par Tibère à la fin de l'an 16 sonna le glas des efforts de conquête de la Germanie transrhénane. Les activités militaires subséquentes, visant plutôt le contrôle des rives rhénanes et le maintien des positions romaines dans une dynamique de stabilisation de l'espace frontalier, trouvèrent peu d'échos chez les auteurs anciens. Tacite nous apprend toutefois que l'occupation militaire romaine s'était poursuivie dans le nord du delta, en pays frison : en 28, les Frisons révoltés contre l'autorité romaine pourchassèrent le centurion primipile chargé de la gouvernance de leur territoire et assiégèrent un fort nommé Flevum où des « *ciuium sociorumque manus litora Oceani praesidebat* »[589]. L'historien latin construit ainsi l'image d'une occupation militaire romaine maintenue en territoire frison malgré l'abandon des ambitions transrhénanes de l'Empire, une occupation

---

Meinerswijk, sur la rive sud du Rhin. Il est généralement admis que le *castellum* d'Arnhem correspondrait au *Castra Herculis* mentionné sur la Table de Peutinger et par Ammien Marcellin, 18.2.4. Au sujet du *castellum* de Driel, cf. W. H. J. Willems (1986a), 237-238, W. H. J. Willems (1986b), 295-297, W. H. J. Willems (1984), 77-78. Les traces du *castellum* de Driel ont aujourd'hui été effacées par l'érosion et les avulsions. Toutefois, les archéologues ont identifié suffisamment d'artefacts de surface dans ce secteur pour confirmer et dater la présence militaire romaine.

[586] « *in Germania trans Rhenum castris a Germanico Caesare promotis maritimo tractu […]* » – Pline *NH* 25.6.20-21.

[587] « *Frisi gens tum fida in qua castra erant […]* » – Pline *NH* 25.6.20-21.

[588] Le chenal de l'Oer-IJ n'était donc pas encore totalement envasé à cette période, cf. *supra*, p. 60-62. Les restes d'un quai ont d'ailleurs été retrouvés, cf. G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 79. Deux camps distincts ont été érigés par les Romains dans la région : Velsen I daterait de l'époque de Tibère alors que Velsen II aurait été occupé sous Caligula et Claude, cf. *infra* de même que L. L. Therkorn *et al*. (2009), 127-128, H. van Londen *et al*. (2008), 19-20, M. S. M. Kok (2008), 114, A. Bosman et M. De Weerd (2004), W. Groenman-van Waateringe (2004), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 30-32.

[589] « […] des troupes de citoyens et d'alliés surveillaient le rivage de l'Océan » – Tacite *Ann*. 4.72. Selon Tacite, la révolte des Frisons fut causée par l'avidité du centurion primipile Olennius qui augmenta déraisonnablement le tribut imposé aux populations frisonnes. Voir à ce sujet Tacite *Ann*. 4.72-74 pour un récit des évènements de 28.

matérialisée par le stationnement permanent de troupes à Flevum, un *castellum* correspondant visiblement aux vestiges découverts à Velsen[590].

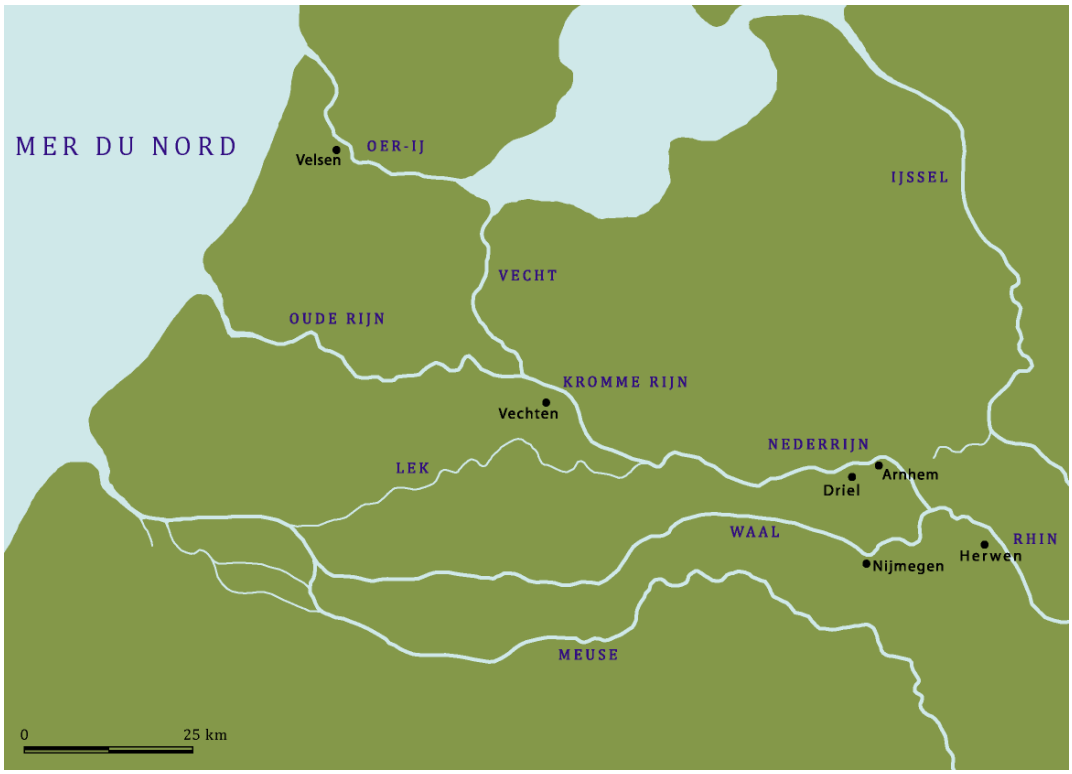


Figure 3 : Les camps militaires du delta rhénan sous Tibère

Or, dans le récit de la révolte frisonne, une phrase de Tacite permet de réellement saisir les représentations que se faisait Rome de l'occupation romaine dans le nord du delta, aux limites de l'œkoumène : « *neque senatus in eo cura an imperii extrema dehonestarentur : pauor internus occupauerat animos [...]* »[591]. Dans un contexte où Rome, affaiblie par un empereur vieillissant, voyait son préfet du prétoire accumuler les pouvoirs et alimenter les intrigues de cour, Tacite présente un sénat romain davantage préoccupé par les manigances de Séjan que par les escarmouches frontalières. Le Romain méditerranéen, tourmenté par les problèmes de la capitale, ne devait appréhender que très

[590] D'une part, il paraît cohérent, sur le plan toponymique, qu'un lieu nommé Flevum ait été situé à proximité d'une branche fluviale du même nom, soit le Flevum plinien, bras septentrional du Rhin. D'autre part, les fouilles menées à Velsen ont permis d'identifier une phase d'interruption de l'occupation autour de l'an 30 de notre ère. Le toponyme Φληούμ (*Fleoum*) est également utilisé par Ptolémée *Géo*. 2.11.12 pour identifier un établissement situé sur la côte frisonne. Au sujet du camp de Velsen, cf. *supra*, note 588.

[591] « Et le sénat ne se souciait guère que l'on soit déshonoré aux extrémités de l'Empire; la crainte des troubles internes accaparait les esprits […] » – Tacite *Ann*. 4.74.

vaguement la portée des évènements frisons, aux confins du monde romain, démesurément éloignés des réalités de Rome. Les représentations sociales de l'occupation rhénane devaient difficilement figurer les spécificités deltaïques et les difficultés quotidiennes sous-jacentes. Certes essentielle dans la tradition de l'*imperium infinitum*, une mainmise effective sur cette périphérie lointaine, sur son environnement naturel perçu comme inhospitalier, sur ses populations considérées sauvages[592], devait parfois apparaître futile aux yeux d'une élite méditerranéenne embourbée dans les turpitudes de Rome. Dans ce contexte, on peut penser que les efforts qu'était prêt à déployer le pouvoir central pour garder le contrôle de la région demeuraient inscrits dans une dynamique militaire; une colonisation civile de cet environnement naturel jugé hostile et stérile ne constituait pas la méthode d'occupation du territoire privilégiée à cette période.

L'édification frontalière : une multiplication des camps militaires deltaïques

Indépendamment des vicissitudes réelles ayant animé la périphérie rhénane après le rappel de Germanicus, les auteurs anciens s'intéressèrent peu aux structures d'occupation dans les confins deltaïques. Ils participèrent plutôt à la construction d'une représentation de la frontière septentrionale contrôlée, stabilisée, voire rassérénée. Souhaitant peut-être s'inscrire dans la lignée de son père Germanicus, de son grand-père Drusus et de son grand-oncle Tibère, le jeune empereur Caligula entreprit certes de relancer les campagnes germaniques en 39; or, ses expéditions furent rapidement tournées en ridicule par ses contemporains. Suétone raconte avec une dérision apparente plusieurs épisodes de ces campagnes : ordre à des Transrhénans de la garde impériale de se faire passer pour des ennemis, cueillette de coquillages par les soldats comme « preuve » de la victoire, (faux) triomphe lors duquel des hommes de grande taille furent déguisés en Germains, etc. De telles frasques nourrirent assurément la raillerie à Rome et créèrent sans doute le sentiment que la frontière germanique n'était plus véritablement menacée[593].

[592] Sur les représentations romaines des populations locales, cf. *infra*, p. 235-248.

[593] Suétone *Cal.* 43-47. Sur le ridicule des campagnes de Caligula, voir également Tacite *Germ*. 37, *Hist*. 4.15, Aurelius Victor *Caes*. 3.1 et Eutrope 7.12.

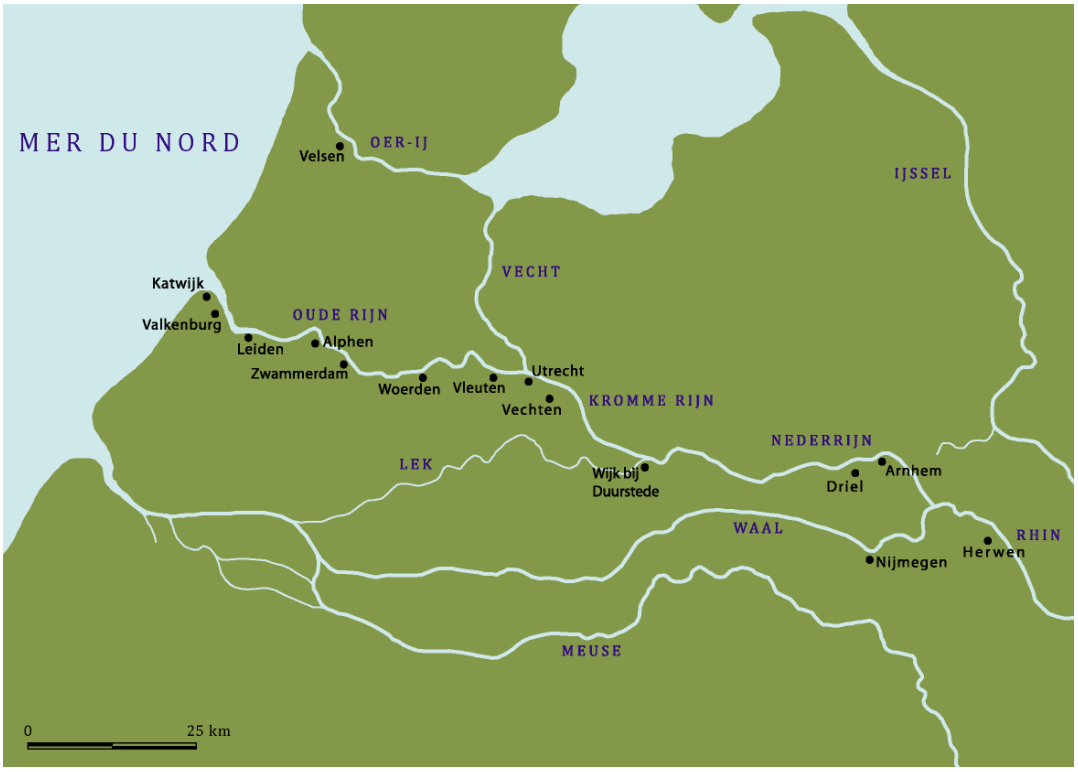


Figure 4 : Les camps militaires du delta rhénan au milieu du 1er siècle

Il faut ensuite attendre le principat de Claude pour voir réapparaître la zone deltaïque rhénane dans les narrations historiques. En 47, le général Corbulon reçut le mandat de s'attaquer aux pirates chauques qui terrorisaient la côte septentrionale de la Gaule[594]. L'expédition maritime mise en branle par Corbulon – et à laquelle semble avoir participé Pline alors qu'il servait dans l'armée rhénane[595] – entraîna la flotte romaine dans les sinuosités du delta, sur le Nederrijn et peut-être le Vecht, puis sur les lacs deltaïques et dans les territoires frisons vers le grand Océan septentrional[596]. Tacite nous apprend que Corbulon en profita pour rasseoir l'autorité romaine chez les Frisons « hostiles et peu fidèles depuis la révolte » – *post rebellionem infensi aut male fidi* – et pour rétablir un *praesidium* sur leur territoire[597]. La présence militaire romaine se serait donc maintenue

[594] Au sujet du peuple des Chauques, localisé sur le littoral de la mer du Nord au-delà du pays frison, cf. *supra*, p. 183.

[595] Pline *NH* 16.25.

[596] Au sujet des activités militaires de Corbulon dans la zone deltaïque, cf. Tacite *Ann*. 11.18-20, Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16), Pline *NH* 16.2.5.

[597] Tacite *Ann*. 11.19. Ce nouveau *praesidium* correspond possiblement au second camp militaire – Velsen II – excavé dans cette zone, cf. *supra*, note 588. Par ailleurs, il semble que le camp fut évacué quelques

dans la zone deltaïque rhénane pendant la période julio-claudienne bien que les sources littéraires offrent peu d'indices de cet ancrage et qu'elles tendent plutôt à dresser le tableau d'une région relativement stabilisée, voire pacifiée. En fait, la construction d'un espace frontalier militarisé s'était poursuivie ardemment : les fouilles archéologiques menées dans le delta du Rhin ont permis d'identifier une série de fortins qui, alignés pour la plupart le long de l'Oude Rijn, ont été érigés au milieu du 1er siècle de notre ère en complément des camps augustéens et tibériens. Les données matérielles montrent ainsi qu'un premier groupe de *castella* a d'abord été construit autour de l'an 40 à proximité des villes modernes de Katwijk[598], Valkenburg[599], Alphen aan den Rijn[600], Woerden[601] et Vleuten-De Meern[602]. Quelques années plus tard, possiblement lors des campagnes de Corbulon, de nouveaux postes militaires ont ensuite été établis à Leiden[603], Zwammerdam[604], Utrecht[605] et Wijk bij

---

années plus tard, sans doute en raison de l'envasement définitif de l'Oer-IJ qui rendait de la sorte impossible la navigation dans ce secteur.

[598] D'importantes tempêtes maritimes en 1520, 1552 et 1562 laissèrent à découvert sur la plage près de Katwijk des vestiges d'aménagements militaires romains. Aujourd'hui effacé par la montée des eaux et le recul du littoral, ce site militaire romain – identifié par le nom Brittenburg depuis le 16e siècle et correspondant possiblement au *Lugdunum* mentionné sur la Table de Peutinger, dans l'Itinéraire antonin et chez Ptolémée *Géo*. 2.9.1 – est surtout connu grâce aux efforts du cartographe Abraham Ortelius qui, au 16e siècle, a publié une carte illustrant le plan des vestiges. Cf. D. Parleviet (2002), M. D. De Weerd (1986), J. H. F. Bloemers et M. D. De Weerd (1984), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 36-39, H. Dijkstra et F. C. J. Ketelaar (1965).

[599] La découverte dans le fort de Valkenburg d'un tonneau sur lequel apparaît le nom de Caligula – AE 1999 1102 – amène à croire que l'empereur a possiblement séjourné au *castellum* dans le cadre de ses campagnes germaniques. Un tonneau semblable a également été retrouvé au fort de Vechten. Le camp militaire de Valkenburg est habituellement associé au toponyme Praetorium Agrippinae mentionné sur la Table de Peutinger. Les publications portant sur le camp de Valkenburg sont très nombreuses, voir entre autres A. De Hingh et W. Vos (2005), W. Vos et J. J. Lanzing (2000), R. M. van Dierendonck, D. P. Hallewas et K. E. Waugh (1993), E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990a, 1987, 1986), M. D. De Weerd (1977), W. Groenman-van Waateringe (1977), W. Glasbergen (1967), J. E. Bogaers (1964b).

[600] Au sujet du fort d'Alphen, habituellement associé au toponyme Albaniana apparaissant sur la Table de Peutinger et Albiniana sur l'Itinéraire antonin, cf. M. Polak, R. Niemeijer et E. van der Linden (2012), M. Polak, R. P. J. Kloosterman et R. Niemeijer (2004), R. S. Kok (1999), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 47-48.

[601] Lors de fouilles menées au centre-ville de Woerden en 1978, un établissement militaire romain a été identifié. Ce dernier est généralement associé au toponyme Laurium (ou Laurum) mentionné sur la Table de Peutinger. Cf. E. Blom et W. Vos (2008), E. Blom, T. Hazenberg et W. Vos (2006), W. Vos *et al*. (2003), J. P. Pals et T. Hakbijl (1992), P. C. Beunder (1980), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 53-54.

[602] Selon J. H. J. Joosten (1996), le fortin de Vleuten-De Meern correspondrait au toponyme Fletio mentionné sur la Table de Peutinger; cette hypothèse ne fait toutefois pas l'unanimité. Au sujet de Vleuten-De Meern, cf. J. G. A. Bazelmans et E. Jansma (2004), E. P. Graafstal (1998), C. A. Kalee et C. Isings (1984), C. A. Kalee (1982), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 55-57, C. Isings et J. H. Jongkees (1963).

[603] Le *castellum* de Leiden a été érigé à l'extrémité nord de la *fossa Corbulonis* (cf. *infra*, p. 361-363); de ce fait, la garnison stationnée à Leiden avait sans doute une double tâche, soit contrôler le territoire frontalier et surveiller le canal. Le camp de Leiden est généralement associé au toponyme Matilo mentionné sur la

Duurstede[606]. De toute évidence, ces *castella* étaient occupés par des unités auxiliaires chargées de surveiller et de contrôler le territoire; différentes données épigraphiques confirment la présence en ces lieux de cohortes auxiliaires ou d'ailes de cavalerie[607].

Bien qu'essentiellement appréhendée grâce aux données archéologiques, cette forte concentration des troupes matérialisées par la cartographie des *castella* deltaïques, écho d'une démographie militaire et militarisée, a tout de même laissé des traces dans les témoignages littéraires et permet de penser que la militarisation de la région n'était pas ignorée du Romain méditerranéen. Sans offrir le tableau détaillé que permettent les fouilles archéologiques, le récit de la révolte batave rédigé par Tacite façonne l'image d'une région ponctuée de camps militaires. Suivant l'historien latin, la rébellion débuta sur le territoire canninéfate où les insurgés attaquèrent les établissements romains : Tacite parle d'abord d'un assaut surprise sur les *hiberna* de deux cohortes situés à proximité de l'Océan, puis d'attaques systématiques sur les autres camps de l'île des Bataves. Il raconte ensuite que les unités romaines, incapables de défendre leurs positions, se résolurent à incendier les camps, puis à évacuer temporairement la région, en attente des renforts légionnaires[608]. Les postes romains pris – *expugnata castra*, – les cohortes anéanties – *deletae cohortes*, – pour un temps le nom romain fut chassé de l'île des Bataves : « *pulsum Batauorum insula Romanum nomen* »[609]. Conformément aux données matérielles, le récit de Tacite transmet ainsi

---

Table de Peutinger. Cf. C. R. Brandenburgh et W. Hessing (2005), M. Polak, J. van Doesburg et P. A. M. M. van Kempen (2005), T. Hazenberg (2000), E. Lems (1995), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 44-46.

[604] Le fortin de Zwammerdam a été découvert et fouillé en 1971. À proximité du *castellum*, les vestiges d'un quai et de six navires ont été retrouvés. Le camp de Zwammerdam est généralement associé au toponyme Nigrum Pullum mentionné sur la Table de Peutinger. Cf. M. D. De Weerd (1988), P. C. Beunder (1980), J. K. Haalebos (1977), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 49-52, J. K. Haalebos et J. E. Bogaers (1971).

[605] Les vestiges du *castellum* d'Utrecht ont été découverts à la « Place de la cathédrale » – *Domplein* – au centre de la ville actuelle, à l'ombre de la cathédrale d'Utrecht. Le camp est identifié dans l'Itinéraire antonin sous le toponyme Traiectum d'où la ville moderne tire son nom. Cf. C. van Rooijen (1999), L. R. P. Ozinga *et al*. (1989), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 58-61.

[606] Situé au sud-est de la ville de Wijk bij Duurstede, à proximité du petit village de Rijswijk, le *castellum* se trouve dans le chenal actuel du Rhin et, de ce fait, peut difficilement être étudié. Néanmoins, plusieurs objets romains ont été trouvés à la suite de dragage et ont permis l'identification et la datation du camp. Ce dernier correspond vraisemblablement au toponyme Levefanum mentionné sur la Table de Peutinger. Cf. W. A. van Es et W. J. H. Verwers (2010), 19-20, J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 67. Le célèbre port médiéval de Dorestad fut établi sur les vestiges de l'ancien fort romain.

[607] Par exemple la *cohors III Gallorum equitata* à Valkenburg (AE 1975 633).

[608] Tacite *Hist*. 4.15-16.

[609] Tacite *Hist*. 4.18.1.

l'image d'une région parsemée de camps militaires occupés par de petites unités auxiliaires. On peut supposer que les insurgés, initiant possiblement leur révolte par l'attaque du camp de Katwijk ou de Valkenburg[610] – deux sites à proximité de la mer du Nord, – poursuivirent leur offensive vers l'est, le long de l'Oude Rijn, en attaquant successivement chacun des fortins s'alignant sur le fleuve : Leiden, Alphen, Zwammerdam, Woerden, Utrecht, Vechten, Wijk bij Duurstede, Arnhem, etc. Des traces archéologiques claires de destruction ont d'ailleurs été identifiées pour tous ces camps.

Sous le commandement du général Cerialis, Rome réussit à réprimer la rébellion et à rétablir le pouvoir romain dans le delta dès 70. La révolte des Bataves eut néanmoins un effet patent sur l'occupation romaine et ses représentations : les forts détruits, les troupes évacuées, le « nom romain chassé »… et surtout une remilitarisation soutenue de la région. Il est vrai que les empereurs flaviens, nouvellement installés à Rome à la suite de la guerre civile de 69, se désintéressèrent de la frontière septentrionale et tournèrent plutôt leur regard conquérant vers la région danubienne : c'est dans ce contexte que s'opéra le glissement des effectifs romains vers le Rhin supérieur et le Danube et que furent conquis les *agri decumates*, saillant géographique situé au-delà des cours supérieurs des deux fleuves. La nouvelle stratégie flavienne entraîna littéralement la disparition de la région deltaïque des témoignages littéraires post-julio-claudiens comme si le delta, une fois la révolte batave matée, avait été considéré officiellement pacifié, dès lors sans intérêt pour les récits politico-militaires et, par conséquent, quasi oublié dans les représentations sociales romaines de l'œkoumène. Or, l'archéologie et l'épigraphie montrent clairement le maintien jusqu'au 3e siècle d'une présence militaire forte dans la région. Non seulement tous les camps deltaïques détruits pendant la révolte batave furent reconstruits – d'abord en bois, puis, au cours du 2e siècle, en pierre[611], – mais encore de nouveaux établissements militaires furent établis, notamment près des villes modernes de Maurik[612] et Rindern[613].

[610] Ou peut-être des deux camps si les deux cohortes mentionnées par Tacite étaient cantonnées dans des *hiberna* distincts.

[611] Le *castellum* de Leiden fut reconstruit en pierre entre 100 et 125, celui d'Arnhem vers 120, celui de Vechten entre 140 et 160, celui de Woerden après 150, celui d'Alphen après 160, ceux de Valkenburg et Zwammerdam après 175, celui de Vleuten-De Meern vers 200 et celui d'Utrecht vers 210. Pour les références, cf. *supra*, notes 577, 585, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604 et 605.

[612] Le *castellum* de Maurik semble correspondre au toponyme Mannaritium mentionné dans l'Itinéraire antonin. Possiblement érigé seulement après la révolte batave – bien qu'une datation antérieure ne soit pas impossible, – il était utilisé pour loger des unités de cavalerie : trois inscriptions retrouvées sur le site

Parallèlement, le camp légionnaire du Hunerberg, à Nijmegen, fut réoccupé à partir de 70. Dans le contexte post-insurrectionnel, Rome considérait sans doute les troupes auxiliaires insuffisantes pour maintenir l'autorité impériale dans la région; on choisit ainsi d'évacuer le petit camp auxiliaire du Kopse Hof et de réaménager le Hunerberg pour y stationner à nouveau une légion, corps militaire jugé plus apte à contrôler le secteur[614]. Plusieurs inscriptions, principalement des briques estampillées, confirment ainsi les présences successives de la *Legio X Gemina*, de la *Legio VIIII Hispana* et de la *Legio XXX Vlpia Victrix*[615].

Le début du 2e siècle est également marqué par un effort de restructuration et de reconstruction des voies militaires romaines dans le delta. En fait, bien que les auteurs anciens soient complètement muets sur l'existence de routes dans la région – un mutisme qui pourrait à nouveau exacerber l'image d'un territoire sauvage, peu aménagé par l'homme, inapproprié pour les déplacements, – un réseau routier construit par Rome sillonnait bel et bien l'île des Bataves. Non seulement les fouilles archéologiques ont rendu possible l'identification de plusieurs tronçons, mais encore l'Itinéraire antonin et la Table de Peutinger permettent de suivre les tracés principaux[616]. Quatre axes routiers importants

---

prouvent notamment la présence de la *cohors II Thracum equitata* et de la *cohors II Hispanorum equitata* (AE 1975 638b, AE 1975 639f, AE 1975 639g). Cf. J. K. Haalebos (1986, 1976), J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 68-70.

[613] Selon toute vraisemblance, les vestiges retrouvés à Rindern correspondent au camp auxiliaire d'Arenacum mentionné par Tacite *Hist*. 5.20.1 et apparaissant sous le nom Arenanum sur la Table de Peutinger et Harenatium dans l'Itinéraire antonin. Dans le cadre de la réponse romaine aux rebelles bataves, Tacite explique que la légion X fut temporairement stationnée à Arenacum. On ignore toutefois s'il existait déjà un camp en ce lieu. Par la suite, il semble que le site ait continué d'accueillir une unité auxiliaire ou, du moins, d'être utilisé comme station intermédiaire. Cf. W. J. H. Willems (1986a), 258, J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 93-95.

[614] Plus petit que le précédent (350 m x 460 m), le nouveau camp légionnaire fut d'abord construit en bois, puis en pierre à la fin du 1er siècle. Un système d'aqueducs et d'égout aurait alors été installé. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 48-64, D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980), 269-272.

[615] Entre autres, pour la légion X, cf. AE 1979 416, CIL XIII 8713, CIL XIII 8715, CIL XIII 8732, CIL XIII 8733, CIL XIII 8734, CIL XIII 8735 = AE 1979 414, CIL XIII 8736 et AE 1979 0415; pour la légion IX, cf. AE 1977 541; pour la légion XXX, cf. CIL XIII 8719, CIL XIII 8723 et CIL XIII 8730. La grande quantité de briques portant l'estampille de la *Legio X Gemina* vient sans doute du fait que la reconstruction en pierre du camp fut exécutée par cette légion. Quant à la *Legio XXX Vlpia Victrix*, elle était en réalité stationnée dans la région de Xanten, à Castra Vetera; seul un détachement de la légion devait être cantonné sur le Hunerberg, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 56.

[616] Cf. la carte de l'occupation romaine dans le delta du Rhin, annexe 2. Parmi les 372 itinéraires mentionnés par le recueil de l'Itinéraire antonin se trouve la route *a Lugduno Argentorato*, de Lugdunum – le camp romain près de la ville moderne de Katwijk – à Argentoratum, aujourd'hui Strasbourg (cf. It. Ant. 368-

peuvent ainsi être restitués[617] : d'abord, une première voie romaine suivait le Rhin, traversait le Waal et longeait ensuite le Nederrijn et l'Oude Rijn, sur la rive nord de l'île des Bataves, afin de relier les camps frontaliers jusqu'à la côte de la mer du Nord; une seconde route partait de Leiden et longeait le canal de Corbulon jusqu'à l'estuaire commun de la Meuse et du Waal – l'Helinium plinien –[618]; un troisième itinéraire débutait également le long du Rhin, mais à l'apex du delta il suivait plutôt la rive gauche du Waal pour atteindre Nijmegen puis continuer vers l'est, sur la rive nord de la Meuse, jusqu'à la mer du Nord; enfin, une dernière route importante suivait une trajectoire nord-sud, passant par Nijmegen, traversant le Waal puis atteignant la route rhénane dans les environs de Driel. La datation de la mise en place de ce réseau routier demeure incertaine. En revanche, des analyses dendrochronologiques réalisées sur des tronçons partiellement en bois retrouvés à proximité des forts de Valkenburg, Woerden et Vleuten-De Meern ont permis de discerner avec certitude des phases de reconstruction ou de rénovation majeure d'abord sous Trajan vers 99 ou 100, puis sous Hadrien vers 124 ou 125[619]. De tels efforts d'entretien des axes routiers sous les Antonins tendent à prouver la volonté qu'avait alors le pouvoir romain de bien ancrer dans des structures permanentes l'occupation militaire de la région.

Malgré l'abandon de la conquête germanique, malgré le désintérêt des auteurs anciens envers la frontière rhénane, le maintien par Rome d'une présence militaire forte dans le delta est indéniable et servit ainsi à la construction et à la stabilisation frontalière[620].

---

372). De même, la portion de la Table de Peutinger illustrant la région du delta du Rhin figure deux routes qui, au départ de Noviomagus, longent jusqu'à l'Océan le Rhin et la Meuse respectivement (cf. annexe 3).

[617] Au sujet des voies romaines dans le delta rhénan, voir en premier lieu A. Luksen-IJtsma (2010) et W. H. J. Willems (1981), 63-70 de même que M. van Dinter (2013), 24, H. van Londen *et al*. (2008), 7, 21 et 25, H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 18, W. H. TeBrake (1985), 98-99, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 63-64.

[618] Deux bornes milliaires – AE 1965 118 et CIL XIII 9165 – ont été retrouvées sur le tracé de cette route, cf. A. Deman (1975), 301, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 58. Par ailleurs, il est également probable que, parallèle à cette voie, une autre route se soit étendue sur les dunes littorales depuis Katwijk, à l'embouchure de l'Oude Rijn, jusqu'à l'estuaire de la Meuse et du Waal. Au sujet du canal de Corbulon, cf. *infra*, p. 361-363. Au sujet de l'Helinium, cf. *supra*, p. 77-79.

[619] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 10, W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 45-47, H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 25, W. J. H. Willems et J. K. Haalebos (1999), 253-254.

[620] D'ailleurs, ce portrait de l'occupation romaine du delta n'est pas complet : certains sites n'ont toujours pas été identifiés, d'autres ont disparu, victimes de l'érosion. Par exemple, plusieurs indices laissent croire à l'existence d'un établissement militaire à Kesteren, cf. W. H. J. Willems (1986a), 250, J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 70-71. Par sa localisation, le site de Kesteren pourrait correspondre au toponyme Carvo mentionné sur la Table de Peutinger et dans l'Itinéraire antonin. De même, pratiquement aucun vestige d'une occupation militaire romaine dans les environs de Randwijk n'a pu être identifié. Or, la

À cette population militaire d'envergure, source d'une altération démographique inédite, s'ajouta bien sûr une occupation civile incontournable, mais néanmoins marginale dans les représentations forgées par la littérature ancienne.

b. Dans l'ombre des camps : murmure d'une occupation civile

Sous l'égide de Rome, la démographie du delta rhénan ne se limitait évidemment pas à un ancrage militaire matérialisé par la construction de *castella* frontaliers. Non seulement la gouverne romaine entraîna son lot d'acteurs civils, mais encore elle s'implanta dans un territoire déjà occupé par une population autochtone qui se concentrait sur les terres fertiles des couloirs fluviaux. Or, les textes anciens demeurent plutôt discrets, voire muets, au sujet des communautés civiles. Partant du fait que les représentations romaines de l'occupation humaine du delta du Rhin insistent principalement sur les structures militaires de la région, le tableau de l'occupation civile – lorsqu'il existe – se limite souvent à des allusions éparses à une population intrinsèquement liée aux établissements militaires, habitant les *uici* à l'ombre des camps. Les représentations romaines de la région évacuent généralement le développement d'agglomérations urbaines et omettent carrément l'existence de villages ruraux comme si les populations locales, par leur statut de Germains sauvages et primitifs[621], ne pouvaient concrétiser une occupation stable et organisée du territoire.

Une vie civile en contexte militaire

Les très rares allusions littéraires à la présence civile dans la région amènent à penser que l'implantation non militaire était secondaire dans les représentations romaines de l'espace frontalier militarisé. Tacite offre néanmoins un aperçu de la façon dont Rome se figurait la présence civile en contexte militaire. Introduisant la révolte batave, l'historien

---

localisation stratégique de ce site – à la jonction de deux routes romaines, l'une longeant le Rhin, l'autre le traversant – rend fort plausible la présence d'un établissement militaire. Comme le pense W. H. J. Willems (1986a), 251, « *no doubt any route crossing the Rhine, and thereby the Roman frontier, would have been guarded* ». Enfin, malgré l'absence de vestiges tangibles, la présence d'un établissement militaire à proximité de Loowaard est pratiquement assurée; lors d'opérations de dragage du Pannerdensch Kanaal, de grandes quantités d'artefacts romains ont été retrouvées, notamment des fragments de briques portant des estampilles militaires. Cf. W. J. H. Willems (1986a), 256-257. La datation et le site exact du camp sont toutefois difficiles à établir puisque les vestiges ont tous été érodés par les avulsions rhénanes.

[621] Sur les représentations romaines du Germain sauvage et primitif, cf. *infra*, p. 243-248.

mentionne ainsi sur le territoire canninéfate, dans le secteur des camps de Katwijk et Valkenburg – donc aux extrémités maritimes du delta, – la présence de vivandiers et de marchands romains dispersés çà et là comme en temps de paix et attaqués par les insurgés : « *dein uagos et pacis modo effusos lixas negotiatoresque romanos inuadunt* »[622]. La référence de Tacite au déploiement « *pacis modo* » de négociants romains dans les ultimes confins du delta sous-entend l'existence d'une population civile qui, nourrie par des intérêts économiques, accompagnait les troupes militaires stationnées dans les périphéries de l'Empire et participait ainsi à l'économie locale. L'érection de camps militaires abritant plusieurs milliers d'hommes attirait systématiquement son lot de commerçants, d'artisans, d'entrepreneurs en tout genre et d'habitants locaux qui y voyaient l'opportunité de monnayer différents produits et services utiles – et moins utiles – aux soldats. Tacite note ainsi la constitution d'un tel « village » à Castra Vetera près de Xanten, un véritable *uicus* érigé en temps de paix, non loin du camp, à la manière d'un municipe : « *[…] longae pacis opera, haud procul castris in modum municipii extructa […]* »[623]. Les sources archéologiques corroborent d'ailleurs la présence à l'ombre des *castella* du delta de petites agglomérations civiles, ponctuelles, liées à la vie militaire[624]. Ces établissements, souvent appelés *canabae* en référence aux baraques utilisées par les commerçants pour entreposer leurs marchandises, devenaient de véritables *uici* militaires, c'est-à-dire de petits villages occupés par des civils, mais intimement liés à la vie des camps, offrant différents services et produits aux soldats[625]. Le fait que Tacite compare explicitement les *canabae* de Castra

---

[622] Tacite *Hist*. 4.15.3.

[623] « […] les bâtiments d'une longue paix, non loin du camp, [étaient] construits à la manière d'un municipe […] » – Tacite *Hist*. 4.22.1.

[624] Le cas de Valkenburg est particulièrement bien documenté, cf. W. J. H. Willems et J. K. Haalebos (1999) 251-252, J. H. F. Bloemers (1983), 175, W. Groenman-van Waateringe (1977), 235, J. E. Bogaers (1964b), 240. Pour Nijmegen, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 59-64. Pour les autres camps, cf. W. J. H. Willems (1986a), 267-272, W. J. H. Willems (1984), 107-112.

[625] W. J. H. Willems (1986a), 267-268, différencie ainsi le *uicus* civil du *uicus* militaire : « *Literally, vicus simply means "dwelling-place". In practice, the term is used for all kinds of settlement, from non-urban villages generally not exceeding 20 ha to small towns, covering up to 60 ha. [...] A more fundamental distinction may be that between civil and military vici. At a structural level, both share many similarities. They may include several sorts of public buildings, such as a temple, an inn, and a bathhouse, but also more humble public facilities such as shops and workshops. The houses are usually of the narrow rectangular strip-house type. At a functional level there may, however, be a difference. The military vici could undoubtedly function as a centre for the surrounding area, but their main purpose was to provide services for the soldiers. Regardless of the impetus for their origin, the civilian vici did not usually have such a limited purpose* ». Sur les *uici* militaires, voir également M. Tarpin (2002), J.-P. Petit et M. Mangin (1994), H. A. Hiddink (1991).

Vetera à un municipe, à savoir une communauté civile organisée ayant un statut juridique défini et des droits spécifiques, est d'ailleurs révélateur : les *uici* militaires, à l'ombre des remparts, étaient des implantations civiles structurées et stables accueillant des populations diverses, mais toujours étroitement liées au monde militaire. Les auteurs anciens mentionnent d'ailleurs à quelques reprises la présence de femmes et d'enfants avec les troupes romaines[626]; interactions avec les femmes locales, voire concubinages des soldats vraisemblablement tolérés par l'autorité militaire, on peut supposer que ces familles habitaient les *uici* à l'ombre des camps[627].

Nonobstant les preuves archéologiques, les allusions à la population civile des *canabae* sont plutôt rares dans les sources littéraires. Or, il semble clair que, dans la conception romaine de l'occupation militaire, les troupes stationnées sur les frontières de l'Empire étaient nécessairement accompagnées d'une importante population civile directement liée à la vie des camps et que, conséquemment, les représentations sociales romaines d'une occupation militaire du delta sous-entendaient une présence de *uici* à proximité des cantonnements des troupes. Mais qu'en est-il des communautés civiles ne s'étant pas développées dans la dépendance des camps militaires? Qu'en est-il des agglomérations urbaines et de l'occupation rurale?

Ville romaine dans le delta : le cas de Nijmegen

Il a été montré que les descriptions littéraires de l'occupation humaine du delta rhénan se concentraient sur l'édification militaire et, de ce fait, omettaient généralement les structures d'implantation civile. Se représentant la région comme un environnement naturel hostile et contraignant habité par une population autochtone sauvage, il n'est évidemment pas surprenant que les auteurs gréco-romains – pour la plupart témoins indirects des réalités régionales – n'aient pas *a priori* conçu le delta du grand fleuve, aux extrémités de

[626] Entre autres Tacite *Ann*. 1.40-44 et Dion Cassius 56.20-22.

[627] Aux 1er et 2e siècles, le mariage était officiellement interdit pour les soldats avant la fin du service militaire, cf. S. E. Phang (2001), B. Campbell (1978). Étudiant les artefacts de cuir retrouvés dans le camp de Zwammerdam, C. van Driel-Murray (1977), 161, a identifié des chaussures appartenant assurément à des femmes et à des enfants, prouvant leur présence en contexte militaire. Au sujet de la présence des femmes dans les camps rhénans, voir également P. M. Allison (2006) qui soutient notamment que plusieurs femmes logeaient à l'intérieur des camps.

l'œkoumène, comme une zone propice à l'urbanisation romaine, voire simplement à l'occupation humaine. Dans le cadre d'un *imperium infinitum* imaginé depuis Rome, seule devait sembler possible et nécessaire une présence militaire forte assurant la mainmise romaine sur le secteur, protégeant l'Empire des menaces transfrontalières. Les références littéraires aux structures urbaines – reflet des représentations romaines de l'occupation civile du delta – sont donc rares et peu instructives. De nombreux toponymes sont connus grâce aux sources écrites, mais ceux-ci réfèrent généralement à des sites militaires. Par exemple, l'Itinéraire antonin énumère six agglomérations deltaïques; grâce aux données archéologiques, on sait toutefois que chacun de ces sites constituait un camp d'unités auxiliaires[628]. Considérant que l'Itinéraire antonin listait peut-être, à l'intention du voyageur, les *mansiones* sur les différentes routes de l'Empire, il est néanmoins possible que les lieux cités aient également comporté des accommodations destinées aux civils, mais à l'ombre des *castella*, ces accommodations étaient néanmoins intégrées aux *uici* militaires.

Un constat semblable peut être fait pour plusieurs toponymes apparaissant sur la Table de Peutinger[629] ainsi que pour certains lieux répertoriés par Ptolémée, nommément Λουγόδουνον Βαταουῶν et Φληούμ correspondant respectivement au camp de Katwijk et Velsen[630]. Le géographe grec cite également les toponymes Ναυάλια, Μαρναμανὶς et Βαταουόδουρον[631]. Les cas de Navalia et Marnamanis sont plutôt énigmatiques : localisées par Ptolémée dans la partie septentrionale du delta, visiblement en pays frison, ces nomenclatures sont uniques dans la littérature ancienne et, de ce fait, ne participèrent sans doute pas à la construction des représentations sociales romaines de l'occupation du delta[632]. En revanche, la ville de *Batauodurum*, de par son suffixe d'origine celte,

---

[628] L'Itinéraire antonin mentionne ainsi Lugdunum, Albiniana, Traiectum, Mannaritium, Carvo et Harenatium, toponymes correspondant, selon toute vraisemblance, aux camps militaires de Katwijk, Alphen aan den Rijn, Utrecht, Maurik, Kesteren et Rindern respectivement.

[629] C'est le cas de Lugdunum, Praetorium Agrippinae, Matilo, Albaniana, Nigrum Pullo, Laurium, Fletio, Levefanum, Carvo et Castra Herculis, lesquels se réfèrent à des *castella* deltaïques, cf. *supra*, p. 194-196. Pour ce qui est de Noviomagus et de Forum Hadriani, également mentionnés sur la Table de Peutinger dans la région du delta rhénan, il s'agissait certainement d'établissements civils, cf. *infra*, p. 205-208. Enfin, la nature des agglomérations nommées Flenio, Tablis, Calpingio et Grinnes, situées sur la rive nord du *flumen Patabus*, demeure imprécise, cf. *infra*, note 654.

[630] Ptolémée *Géo*. 2.9.1, *Géo*. 2.11.12. Voir également *supra*, notes 590 et 598.

[631] Ptolémée *Géo*. 2.11.13, *Géo*. 2.11.1 et *Géo*. 2.9.8.

[632] Pour ce qui est de Navalia, Ptolémée lui octroie pratiquement la même localisation que l'embouchure orientale du Rhin, soit l'ancien estuaire de l'Oer-IJ. Outre son toponyme, nous n'avons aucune indication sur la nature de ce lieu : civil ou militaire, romain ou autochtone… Il semble toutefois logique de mettre en

correspondait sans aucun doute à un établissement civil. Ce lieu est également mentionné par Tacite dans le cadre du récit de la révolte batave. En fait, l'historien latin réfère dans l'ensemble de son œuvre à seulement deux agglomérations civiles dans le delta du Rhin : *Batauodurum* et l'*oppidum Batauorum*[633]. Or, la narration de Tacite – la seule à mentionner des agglomérations civiles deltaïques en contexte historique – nous donne très peu d'information sur la nature de ces communautés à l'exception de leurs localisations, sur la rive sud du Waal, vraisemblablement à Nijmegen. Devant les limites des fouilles archéologiques dans un secteur aujourd'hui très urbanisé, les historiens ont longtemps cru que l'*oppidum Batauorum* et *Batauodurum* correspondaient à une même agglomération civile[634]. Une telle hypothèse apportait toutefois son lot de questionnements légitimes, notamment sur les motifs qui auraient poussé Tacite à utiliser deux toponymes distincts, à quelques lignes d'intervalle dans son récit, pour identifier un seul et même lieu. Tacite nomme explicitement deux établissements civils contemporains sur le territoire batave et, par conséquent, diffuse l'image d'un secteur détenant deux centres urbains (ou semi-urbains). Pourquoi modeler une telle représentation si une seule ville existait?

L'historien désirant un tableau plus précis des agglomérations civiles du delta rhénan au cours des 1er et 2e siècles doit nécessairement se tourner vers l'archéologie et l'épigraphie. Les fouilles effectuées à Nijmegen ont d'abord permis d'identifier un établissement civil dans le centre actuel de la ville, sur la rive du Waal. Le site, couvrant une vingtaine d'hectares, se trouve au nord-ouest du Hunerberg, en partie sur le Valkhof – portion occidentale du plateau nimègois, – en partie au pied de la colline. Les archéologues considèrent que cette agglomération devait former l'*oppidum Batauorum* de Tacite : des traces claires d'incendies témoignent de la destruction de la ville par Civilis telle que

---

relation ce lieu nommé Navalia par Ptolémée et la rivière nommée Nabalia par Tacite *Hist*. 5.26.1, cf. *supra*, p, 76-77. Tacite mentionne le *Nabaliae fluminis pons*, le « pont de la rivière Nabalia » qui, en fait, pourrait également se traduire par le « pont de la rivière de Nabalia », comme si Nabalia était un lieu où passait la rivière et où avait été construit un pont. Pour ce qui est de Marnamanis, Ptolémée spécifie qu'il s'agit d'un port – λιμήν – au sud-est de l'embouchure du Vidrus; il semble donc plausible de le localiser sur une rive du lac nord deltaïque. À ce sujet, cf. *infra*, p. 333-337. Je n'ai trouvé qu'une seule autre mention de ce lieu dans le corpus gréco-romain, soit chez le navigateur tardif Marcien 2.32 qui, en vérité, reprend quasi littéralement le contenu de Ptolémée.

633 Et surtout, il y réfère à quelques lignes d'intervalle, cf. Tacite *Hist*. 5.19.1, *Hist*. 5.20.1-2.

634 Entre autres N. Roymans (2004), 202, M.-T. Raepsaet-Charlier (1999), 280, M.-T. Raepsaet-Charlier (1996), 256, W. J. H. Willems (1986), 229 et 403, W. J. H. Willems (1984), 69 et 243, J. E. Bogaers (1979), J. E. Bogaers (1960-1961), 274 et 312.

décrite par l'historien latin : « *non tamen ausus oppidum batauorum armis tueri, raptis quae ferri poterant, ceteris iniecto igni, in insulam concessit* »[635]. Or, cet *oppidum* dit des Bataves était visiblement un établissement romain, construit selon les règles romaines, occupé par une population romanisée : non seulement le plan de la ville suit un aménagement typiquement romain, mais les artefacts retrouvés témoignent également d'une présence romaine[636]. Après la révolte batave, la ville détruite ne fut pas reconstruite *in situ*; le lieu fut abandonné au profit d'un nouveau site, à 1 500 m à l'ouest de l'*oppidum Batauorum* déchu, dans le quartier actuel de Waterkwartier[637]. Le noyau urbain de la région, principale agglomération civile sur le territoire batave, fut ainsi relocalisé après 70. De nouvelles fouilles archéologiques ont toutefois montré que ce second centre urbain régional n'avait sans doute pas été bâti *ex nihilo*; plusieurs artefacts autochtones préromains ont été découverts dans le secteur de même qu'une centaine de pièces de monnaie datées d'avant 70. De tels indices laissent croire à une implantation civile antérieure à la révolte batave, peut-être même antérieure à la présence romaine[638]. Il semble plausible, bien qu'hypothétique, de voir en cet établissement civil batave la ville de *Batauodurum* mentionnée par Tacite et Ptolémée et d'ainsi accepter la représentation tacitéenne selon laquelle deux agglomérations civiles contemporaines existaient à Nijmegen.

Le nouveau centre urbain érigé après la révolte batave en remplacement de l'*oppidum Batauorum* détruit est ignoré des sources littéraires : aucun auteur post-julio-claudien ne fait référence aux structures urbaines de la région bien que les témoignages épigraphiques prouvent l'essor de la nouvelle ville. Sous Trajan, l'agglomération reçut le nom d'Ulpia Noviomagus[639], un toponyme sous-entendant possiblement l'octroi à la ville

---

[635] « N'osant cependant pas défendre l'*oppidum Batauorum* par les armes, [Civilis] déroba ce qui pouvait être emporté, mit le feu au reste et se retira sur l'île [des Bataves] » – Tacite *Hist*. 5.19.1.

[636] Voir entre autres W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 72, A. Vanderhoeven (1996), 190-192, N. Roymans (1995), 56-58, J. H. F. Bloemers (1990), 75-76, et W. J. H. Willems (1990), 31-35.

[637] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 72-75.

[638] Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 69-70, H. van Enckevort et J. R. A. M. Thijssen (2003, 2001).

[639] Plusieurs inscriptions confirment le nouveau nom, cf. CIL III 11936 = CIL III 5918b, CIL VI 3237, CIL VI 3284, CIL VI 32834 = CIL VI 32837q = CIL VI 32860, CIL VI 32843, AE 1944 97 = AE 1969/1970 526 = AE 2001 1675a ainsi que M. P. Speidel (1994), 110, 144, 166, 173, 181, 211 et 284. Le toponyme Noviomagus apparaît également sur la Table de Peutinger et est identifié grâce à une vignette exprimant le statut civil de l'agglomération.

du *ius nundinarum*, le droit de tenir des marchés[640]. Un tel privilège fut peut-être accordé à la communauté civile pour compenser le départ, au début du 2e siècle, de la *Legio X* qui était stationnée sur le Hunerberg. Ce déplacement de troupes signifiait pour la région le départ de plusieurs milliers de soldats, consommateurs des produits et services offerts par l'agglomération voisine. Par la suite, à la fin du 2e siècle ou au début du 3e siècle, la ville reçut vraisemblablement le titre de *municipium* puisque trois dédicaces mentionnent le *municipium Batauorum*[641]. Or, de ces évolutions du développement civil régional, les sources littéraires ne disent mot : aucune représentation sociale de l'urbanisation dans le delta n'est diffusée par les auteurs tardifs. L'image véhiculée chez Dion Cassius, Mamertin ou Sidoine Apollinaire demeure celle d'un territoire dominé par une occupation militaire et une population autochtone hostile.

Une urbanisation oubliée chez les Canninéfates

Cette évacuation du facteur urbain dans les représentations romaines du delta rhénan ne se limitait pas à la ville d'Ulpia Noviomagus : les textes anciens sont également exempts de toute référence à une seconde agglomération civile d'envergure dans la région, une agglomération pourtant connue grâce aux sources épigraphiques et archéologiques. À l'autre extrémité de la grande île des Bataves, à proximité du littoral océanique, un centre urbain s'était développé chez les Canninéfates, près de l'actuelle ville de Voorburg, sur les dunes littorales entre l'Oude Rijn et la Meuse[642]. Suivant les données archéologiques, le site connut d'abord une occupation autochtone préromaine, puis se développa davantage à l'époque claudienne sous l'impulsion du général Corbulon[643]. Ce ne fut toutefois qu'après

[640] Les privilèges obtenus de Trajan avec l'attribution du nouveau nom – et de l'épithète *Vlpia* – sont en fait inconnus. Or, l'octroi du *ius nundinarum* semble l'hypothèse la plus plausible, car non seulement le toponyme celte Noviomagus signifie justement « nouveau marché », mais encore le *ius nundinarum* était un droit accordé par l'empereur selon le *Digeste* 50.11 et l'épithète *Vlpia* allouée à la ville témoigne précisément d'un privilège reçu de *Marcus Vlpius Traianus*. Selon M.-T. Raepsaet-Charlier (1996), 264, le privilège accordé pourrait aussi être le droit latin.

[641] AE 1959 10 = AE 1958 38, AE 1975 630 = AE 2001 1499, AE 1975 646 = AE 2001 1488.

[642] Au sujet de l'agglomération civile de Voorburg, voir en premier lieu la magistrale étude de T. M. Buijtendorp (2010).

[643] Voorburg étant localisé directement le long du canal construit par Corbulon au milieu du 1er siècle (cf. *infra*, chap. 3.3), il est fort probable que l'agglomération urbaine se développa en relation avec le canal. Au sujet de l'occupation autochtone antérieure, cf. T. M. Buijtendorp (2010), chap. 3, H. van Londen *et al*. (2008), 16, J. H. F. Bloemers (1983), 172.

la révolte batave et la création de la province de Germanie inférieure sous les Flaviens que débuta l'organisation de l'agglomération en centre urbain régional, capitale de la nouvelle *ciuitas Cananefatium*. À partir de 120, possiblement sous l'initiative de l'empereur Hadrien, une véritable petite ville romaine commença à s'ériger avec ses rues rectangulaires, ses édifices publics et ses maisons de style méditerranéen[644]. Plusieurs inscriptions montrent que la ville reçut alors le nom de Forum Hadriani[645] – marché d'Hadrien, – un titre peut-être accompagné d'un octroi du *ius nundinarum* par l'empereur[646]. L'essor urbain se poursuivit jusqu'à l'obtention, sans doute sous Antonin, du statut municipal : le terme *municipium* apparaît sur un fragment retrouvée à Voorburg[647] alors que l'abréviation M A C inscrite sur deux bornes milliaires découvertes dans la périphérie de la ville est habituellement interprétée par la nomenclature *Municipium Aelium Cananefatium*[648]. Sans doute en lien avec sa municipalisation, la ville connut au cours du 2e siècle un développement à grande échelle avec, notamment, la construction de thermes publics, l'élévation d'une arche ornementale à la porte ouest de la ville et l'édification d'un rempart circonscrivant l'espace urbain[649]. Habitée par une population romanisée – si l'on se fie à la prédominance de la *terra sigillata* sur la céramique autochtone quasi absente[650], – la ville continua de prospérer jusqu'au milieu du 3e siècle.

L'archéologie et l'épigraphie le prouvent : Forum Hadriani se développa définitivement en centre urbain régional avec édifices publics, remparts et processus de municipalisation complété. Or, la ville n'existe carrément pas dans les sources littéraires

---

644 T. M. Buijtendorp (2010), chap. 10, a montré que plusieurs habitations de la ville deltaïque étaient semblables aux maisons retrouvées en contexte méditerranéen, notamment à Herculaneum. Voir également H. van Londen *et al*. (2008), 16 et 21, J. E. Bogaers (1964a).

645 AE 1965 118 = CIL XVII 587, CIL III 4279, AE 1994 1286.

646 Tout comme pour Ulpia Noviomagus, nous ignorons les privilèges obtenus par l'agglomération avec l'attribution de son nouveau nom, cf. M.-T. Raepsaet-Charlier (1996), 265.

647 Et sur laquelle est également inscrit le nom Forum Hadriani, cf. AE 1994 1286.

648 CIL XIII 9165 = CIL XVII 588 = AE 2006 0913 et AE 2000 1022 = AE 2003 1229. L'abréviation inscrite sur le milliaire de Naaldwijk se lit en fait M A E C; plutôt que l'épithète Ae(lium), J. E. Bogaers a plusieurs fois proposé d'y lire *M(unicipium) A(urelium) E( ) C(ananefatium)* et, du coup, a supposé une municipalisation sous Marc-Aurèle, cf. J. E. Bogaers (1972), 318-326, J. E. Bogaers (1964a), 49, et J. E. Bogaers (1960-1961), 308. En vérité, comme l'indique M.-T. Raepsaet-Charlier (1996), 265, note 136, « dans M A E C, [le] E continue à faire problème à moins de lire *Ae(lium)* malgré le point de séparation; rien n'interdit de penser toutefois que le nom officiel du municipe comprenait en outre une épithète encore inconnue ».

649 T. M. Buijtendorp (2010), chap. 6 et chap. 15.

650 T. M. Buijtendorp (2010), chap. 20, et J. H. F. Bloemers (1983), 176.

anciennes. Seule la Table de Peutinger mentionne l'agglomération – Forum Adriani, – une mention furtive qui, sur la route longeant la rive nord du *flumen Patabus*, n'est pas accompagnée d'une vignette permettant, comme pour Noviomagus, d'illustrer son statut civil et d'ainsi différencier la communauté des établissements militaires voisins. Les représentations sociales romaines de la région sont exemptes d'allusion à la présence d'une population civile et civilisée dans ce secteur du delta : les territoires canninéfates et frisons demeuraient dans la conception gréco-romaine de la frontière deltaïque une zone d'occupation militaire sise dans un environnement naturel inhospitalier où, par conséquent, ne pouvaient que s'établir des populations autochtones farouches.

Les auteurs anciens sont d'ailleurs très discrets au sujet de l'occupation autochtone du territoire deltaïque. Embourbés dans leurs représentations sociales du Germain sauvage et féroce[651], ils ne semblent pas avoir conçu l'occupation du territoire dans une dynamique rurale d'exploitation agricole par des paysans locaux. L'image des populations locales véhiculée par la littérature ancienne n'était pas celle de groupes humains sédentarisés vivant de l'agriculture et de l'élevage. Tacite mentionne certes la villa d'un certain frison nommé Cruptorix[652] – le terme « villa » laissant toutefois croire au transfert d'un référent romain pour exprimer une réalité locale – et il signale les terres et les domaines du rebelle Civilis sur l'île des Bataves[653], mais ainsi se terminent les allusions aux établissements ruraux de la région[654]. Face au *topos* du Batave guerrier, exceptionnel au combat, vivant pour et par la guerre[655], face au *topos* de l'environnement deltaïque inhospitalier, glacial et marécageux, il devait sembler incongru pour les auteurs gréco-romains, majoritairement témoins indirects des réalités régionales, de figurer une population locale rurale et sédentaire,

[651] Sur les représentations romaines du Germain, cf. *infra*, p. 235-248.

[652] Tacite *Ann*. 4.73. Le nom Cruptorix, par sa sonorité celtique, a de quoi surprendre : est-ce la celtisation d'un nom germain? Est-ce le nom d'un Frison d'origine gauloise? Est-ce le nom d'un Gaulois établi chez les Frisons?

[653] Tacite *Hist*. 5.23.3.

[654] La Table de Peutinger mentionne également les toponymes Flenio, Tablis, Calpingio et Grinnes sur la rive nord du *flumen Patabus*. La nature et la localisation exactes de ces agglomérations sont difficiles à établir : s'agissait-il d'établissements civils ou militaires? Romains ou autochtones? Suivant T. M. Buijtendorp (2010), 1070, Flenio devrait être localisé à proximité de la ville moderne de Vlaardingen, près de l'antique estuaire de l'Helinium plinien, Tablis se situerait aux environs d'Alblasserdam et Calpingio au voisinage de Gorinchem. Quant à Grinnes, on sait par Tacite *Hist*. 5.20.1 que ce site accueillit une unité auxiliaire lors de la révolte batave. On le situe habituellement à Rossum.

[655] Cf. *infra*, p. 247-248.

vivant au rythme d'un mode de vie typiquement agricole. Pourtant, les fouilles archéologiques ont permis de révéler dans le secteur deltaïque des centaines de petits sites d'occupation autochtone centrés autour d'une économie agraire, principalement axée sur l'élevage[656]. Les textes anciens font toutefois fi de cette vie rurale locale et gardent ainsi intactes les représentations sociales romaines du Germain féroce, cruel et non civilisé vivant dans un environnement naturel sauvage et stérile, non propice à l'occupation humaine.

*

Les données matérielles permettent d'identifier quatre types d'établissements dans le delta du Rhin aux 1er et 2e siècles : camps militaires, *uici* militaires, agglomérations urbaines et établissements ruraux autochtones. Or, les représentations anciennes de l'occupation du territoire rhénan insistent quasi exclusivement sur la lourde présence militaire, conséquence des efforts de conquête de la Germanie et de la militarisation subséquente de la zone frontalière. Certes, il est vrai que la genèse de l'occupation romaine de la région s'inscrivit avant tout dans un contexte militaire, mais les implantations civiles – notamment les agglomérations urbaines de Noviomagus et Forum Hadriani – jouèrent nécessairement un rôle important dans le développement régional, un rôle complètement occulté dans la littérature ancienne par la sphère militaire. De ce fait, un regard sur les structures civiles nécessite de la part de l'historien une utilisation plus systématique des données matérielles, trahissant de la sorte la reconstitution de l'image que se faisait Rome de l'occupation régionale. Considérant le peu de références littéraires aux agglomérations urbaines et à la population civile, il semble que les représentations sociales de l'occupation humaine du delta véhiculée au sein de la société méditerranéenne étaient celles d'une contrée dominée par les acteurs militaires, une contrée où les apports civils demeuraient marginaux. De telles représentations ne sont toutefois pas surprenantes et apparaissent cohérentes dans une dynamique représentationnelle diffusant l'image d'un milieu naturel hostile et d'une population locale menaçante : seule une force militaire établie par nécessitée politico-militaire – et non une population (gallo-) romaine civile, pacifique, motivée par des intérêts économiques et sociaux – pouvait braver un environnement germanique imaginé comme inhospitalier et truffé d'hommes violents et farouches.

[656] Cf. entre autres R. J. van Zoolingen (2011), 8-20, M. Groot (2008), 33, N. Roymans (1995), 50-53, W. J. H. Willems (1986, 1984), J. H. F. Bloemers (1983), 172. Au sujet de l'élevage, cf. *infra*, chap. 3.2.

La consolidation et la pacification de la frontière rhénane sous les Flaviens et les Antonins, notamment illustrées par le transfert des troupes impériales vers le couloir danubien, engendrèrent une période de calme et de stabilité pour la région deltaïque. L'absence de vicissitudes politico-militaires aux extrémités rhénanes se traduisit toutefois par un désintérêt des auteurs anciens pour ces contrées septentrionales. Néanmoins, la présence romaine demeura bien ancrée dans la région jusque dans la seconde moitié du 3e siècle alors que les troubles internes et les pressions externes modifièrent la dynamique frontalière.

C. L'effritement de la mainmise romaine

Aux extrémités septentrionales du couloir rhénan, la consolidation de la présence romaine avait permis, au cours du 2e siècle, un essor régional oublié des sources littéraires. Malgré les versatilités dynastiques ayant ponctué l'air romain à la suite de l'assassinat de Commode en 192, la région deltaïque rhénane maintint une stabilité enviable possiblement favorisée par sa localisation excentrée, loin des querelles impériales, loin des préoccupations des auteurs gréco-romains. En ces années de turbulence, l'absence de frasques politico-militaires sur la frontière rhénane laissa en quelque sorte la région se développer dans l'indifférence méditerranéenne. Par conséquent, les représentations sociales romaines du delta rhénan évoluèrent sans doute très peu au cours de ce 2e siècle pourtant faste pour la région. Sans surprise, les bouches du Rhin devaient encore apparaître aux yeux du Romain méditerranéen comme une contrée lointaine, mal définie, mal connue, certes conquise et contrôlée par Rome, mais toujours sise aux périphéries sauvages et inhospitalières de l'œkoumène. Dans ce contexte représentationnel, il n'est pas surprenant que les premiers signes de la décroissance régionale au milieu du 3e siècle, premiers pas vers l'effritement de la mainmise romaine, n'aient pas reçu dans la littérature ancienne l'attention dévolue aux évènements menaçant directement le cœur méditerranéen de l'Empire, notamment la pression exercée par les Alamans sur le Rhin supérieur, par les Goths sur le Danube et par les Perses en Orient.

À nouveau, les sources matérielles constituent donc un moyen essentiel pour pallier les lacunes des textes anciens dans la reconstitution historienne des représentations romaines de l'occupation du delta du Rhin à la fin de l'Antiquité. Les données

archéologiques témoignent ainsi de perturbations majeures sur les rives rhénanes à partir du milieu du 3e siècle. Non seulement des traces de destruction et d'abandon des agglomérations militaires deltaïques marquent les règnes de Gallien et de ses successeurs[657], mais encore plusieurs indices montrent une diminution brusque de la densité démographique témoignant de la pression subie par les communautés civiles. Sur le territoire batave, dans l'est du delta, le nombre de sites d'occupation diminua de 75 % à partir de 270[658]; cette réduction de la densité démographique aurait même atteint 90 % sur le littoral canninéfate[659]. Au cours de cette période, Forum Hadriani fut pratiquement désertée[660] alors que le site d'Ulpia Noviomagus fut abandonné au profit de la colline de Valkhof, mieux fortifiée[661]. Suivant des estimations réalisées à partir de la taille des cimetières locaux, la ville serait passée d'un centre urbain de plus de 3 000 personnes aux 2e et 3e siècles à une petite agglomération de moins de 700 personnes au 4e siècle[662]. L'occupation du territoire à partir de la seconde moitié du 3e siècle souffrit d'une instabilité nouvelle causée à la fois par la faiblesse du pouvoir central – empêtré dans ses lourdeurs administratives et dépassé par l'immensité de son territoire – et par la témérité de populations transrhénanes enclines à piller, voire à s'approprier, un territoire mal protégé. Les derniers milles romains aux bouches du Rhin furent ainsi marqués par l'arrivée des Francs dans le décor deltaïque, une arrivée dans l'histoire qui bouleversa fortement l'occupation régionale et, de surcroît, la destinée médiévale de l'Europe. Rome reprit certes contrôle des confins rhénans à la fin du 3e siècle, mais ce retour de l'Empire fut dès lors

[657] Par exemple, les camps de Vleuten-De Meern, Wijk bij Duurstede et Vechten furent abandonnés en 270, ceux d'Utrecht, de Zwammerdam et de Maurik en 260. Cf. P. Périn et L.-C. Feffer (1987), 34-37, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 81-84, H. Schönberger (1969), 177-180, J. Mertens (1962), 51-52.

[658] W. J. H. Willems (1988), 244-248, et W. J. H. Willems (1984), 142-143, estiment que la population passa de 50 000 personnes au 2e siècle à moins de 14 000 au 4e siècle. Voir également l'exemple du site rural de Tiel-Passewaaij, étudié par M. Groot (2008), qui montre exactement les mêmes tendances.

[659] La région côtière des Canninéfates était densément peuplée au 2e siècle, densité démographique qui resta inégalée jusqu'à l'an 1000. Or, à partir de 250, on note en l'espace d'à peine deux générations une réduction importante de la densité démographique ainsi qu'une régénération de la forêt. Cf. M. F. P. Dijstra (2011), 380, R. J. van Zoolingen (2011), 9, E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990b), 73.

[660] T. M. Buijtendorp (2010), chap. 8, N. Roymans (1995), 57. La présence de pièces de monnaie laisse toutefois supposer une activité limitée au cours du 4e siècle.

[661] Le nouvel établissement était situé sur le lieu de l'ancien *oppidum Batauorum*, cf. H. van Enckevort et J. R. A. M. Thijssen (2003), 71, W. J. H. Willems (1990), 79-84, J. H. F. Bloemers et J. R. A. M. Thijssen (1990), 135-140, W. J. H. Willems (1986a), 306-308.

[662] J. H. F. Bloemers (1983), 187.

toujours teintée par la présence franque, une présence qui hanta la mainmise de l'Empire jusqu'au dernier souffle romain dans la région.

a. Usurpations aux confins du Rhin

Les fouilles archéologiques menées dans le nord de la Gaule et sur les rives rhénanes ont révélé des traces claires de destruction et d'abandon des établissements dans la seconde moitié du 3e siècle. Longtemps, les historiens modernes crurent que cette période de crise avait eu pour cause initiale la mobilité agressive des peuples transrhénans et transdanubiens : on estimait que ces populations migrantes avaient déstabilisé le monde romain en forçant les frontières de l'Empire, en razziant les territoires et en engendrant ce mouvement migratoire devenu célèbre sous le nom d'« invasions barbares »[663]. Cette vision de l'histoire romaine tardive est toutefois aujourd'hui fortement nuancée. G. Halsall a notamment montré que cette période de crise, prémices du déclin de l'Empire romain d'Occident, avait d'abord été causée par une dégradation des structures internes de l'Empire : incapable de maintenir sa gouvernance centralisatrice, Rome avait laissé vacant l'encadrement politique et militaire des régions périphériques, un vide qui avait encouragé et facilité la migration des populations d'Europe centrale menées par des élites ambitieuses[664]. Ce fut dans ce contexte politique décentralisé, alors que Rome sacrifiait en quelque sorte la gouvernance et la protection des confins de l'Empire, qu'apparurent dans l'histoire romaine ceux que les sources anciennes nomment les Francs.

À la lecture des auteurs gréco-romains, l'entrée en scène des Francs dans le monde romain au 3e siècle apparaît comme un tableau alternant les périodes d'invasions, de pillages, de répliques militaires et, finalement, de traités autorisant les migrants francs à

[663] Par exemple, P. Courcelle (1948), F. Lot (1935), J. B. Bury (1928), C. Jullian (1920).

[664] G. Halsall (2007) identifie cinq facteurs ayant provoqué la dégradation des structures politico-administratives du monde romain et ainsi rendu possible la migration dans l'Empire de populations germaniques : 1) la production matérielle d'objets de culture romaine dans les provinces qui, par conséquent, n'achetaient plus de produits italiens; 2) l'octroi en 212 de la citoyenneté romaine à tous les hommes libres, éliminant de la sorte le prestige de ce statut pour les élites locales; 3) une sururbanisation commanditée par le gouvernement central, mais ne pouvant être supportée par les économies régionales; 4) le déclin de la participation des élites locales dans les services municipaux; 5) l'inflation. Déjà au 19e siècle, N. D. Fustel de Coulanges (1877) n'adhérait pas à l'idée d'une invasion ou d'une conquête politico-militaire unilatérale de la Gaule par les Germains transrhénans au cours des 3e et 4e siècles. Plus récemment, cf. P. Heather (2009), A. Barbero (2006), W. Goffart (2006).

s'installer sur les terres gauloises. Sous l'appellation de Francs, les Anciens regroupaient différentes tribus d'origine transrhénane qui commencèrent à menacer au 3e siècle la stabilité de la frontière du Rhin inférieur[665]. C'est ainsi que tour à tour, Gallien, Aurélien et Probus durent faire face à cette pression agressive des populations transrhénanes[666]. Ces affronts lointains des Francs, tout comme leurs représentations littéraires, furent sans doute exacerbés par la lente réaction de Rome. Le pouvoir central était alors beaucoup plus préoccupé à protéger son centre méditerranéen : depuis le milieu du 3e siècle, les empereurs romains étaient confrontés non seulement à la multiplication des usurpations, mais encore aux raids répétés des Goths, des Vandales et des Alamans sur la frontière danubienne ainsi qu'aux pressions des Perses en Orient, lesquels capturèrent l'empereur Valérien en 260. Les aspirations franques sur les territoires septentrionaux de la périphérie gauloise devaient ainsi apparaître bien secondaires face aux menaces touchant directement le cœur de l'Empire. Ironiquement, la réponse romaine aux assauts francs se concrétisa grâce à l'usurpation du général rhénan Postumus et à la constitution de ce que la postérité a nommé l'« Empire des Gaules »[667]. Face à un pouvoir central incapable de maintenir la protection de sa périphérie septentrionale, l'usurpation de Postumus – profondément romaine et non indépendantiste gauloise[668] – permit une réplique régionale au pillage franc. *A posteriori*, l'auteur de l'Histoire Auguste put ainsi affirmer que cette usurpation avait été un cadeau divin, permettant de défendre le sol romain contre les Transrhénans : « *Quos omnes datos diuinitus credo, ne, cum illa pestis inauditae luxuriae impeditur malis, possidendi Romanum solum Germanis daretur facultas* »[669]. Malgré les efforts de Postumus et de ses successeurs,

[665] La question de l'identité des Francs et leurs représentations dans la société méditerranéenne seront traitées *infra*, p. 252-255.

[666] Sous Gallien, cf. Aurelius Victor *Caes*. 33.3, Hist. Aug. *Gal*. 8.7; sous Aurélien, cf. Hist. Aug. *Aur*. 7.1, *Aur*. 33.4; sous Probus, cf. Hist. Aug. *Prob*. 12.3, *Prob*. 13.5-8. Voir également la dédicace retrouvée sur un autel à Augsburg relatant la victoire de Simplicinius Genialis contre des « barbares » transrhénans et la libération de « plusieurs miliers de captifs italiens », cf. AE 1993 1231. Au sujet de cette inscription, voir en premier lieu L. Bakker (1993).

[667] Sur Postumus et l'Empire des Gaules, cf. J. F. Drinkwater (1987, 1974). À travers la numismatique, cf. N. Parisot, M. Prieur et L. Schmitt (2011).

[668] Contrairement à l'interprétation souvent véhiculée dans les manuels d'histoire romaine, l'usurpation de Postumus ne visait pas l'indépendance des Gaules : « [L'Empire des Gaules était] profondément romain, car organisé avec un sénat, des cohortes prétoriennes, des consuls, des frappes monétaires sur le modèle romain et sans aucun particularisme gaulois. Postumus agit au nom de Rome […] » – J.-P. Martin, A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni (2001), 316.

[669] « Je crois que tous [les usurpateurs de l'Empire des Gaules] furent envoyés par la puissance divine, au moment où ce fléau [l'empereur Gallien] était empêtré dans les perversions d'excès sans précédent, afin

la migration progressive des Francs en Gaule ne fut pas interrompue : jusqu'à la fin de l'Empire romain, la frontière germanique subit sans cesse cette pression transrhénane.

La seconde moitié du 3e siècle est ainsi clairement illustrée dans les sources anciennes comme une période d'instabilité pour les provinces septentrionales de l'Europe romaine. Les territoires gaulois sont représentés sous une menace constante, négligés du pouvoir central, submergés par les groupes transrhénans. La région du delta du Rhin est toutefois absente de ce premier tableau historico-littéraire des malheurs de la Gaule. Dans un contexte où même les provinces gauloises étaient laissées à elles-mêmes – obligeant un usurpateur local à prendre en charge la défense du territoire, – il n'est pas surprenant que les extrémités rhénanes, si éloignées du centre méditerranéen, aient été pour un temps sacrifiées par Rome, oubliées des témoins littéraires : face à la pression franque, le delta – toujours représenté comme un environnement inhospitalier occupé par une population peu civilisée – devenait sans doute une portion négligeable du territoire menacé. Or, sous le règne de Dioclétien, de nouveaux dénouements politico-militaires obligèrent Rome à tourner son regard vers les bouches du Rhin.

À la fin du 3e siècle, un certain Carausius était commandant de la flotte romaine en mer du Nord et avait été chargé de combattre les pirates francs et saxons qui ravageaient les côtes de la Gaule. Le témoignage d'Eutrope explique la suite des évènements :

> *Per haec tempora etiam Carausius qui uilissime natus strenuae militiae ordine famam egregiam fuerat consecutus, cum apud Bononiam per tractum Belgicae et Armorici pacandum mare accepisset, quod Franci et Saxones infestabant. Multis barbaris saepe captis nec praeda integra aut prouincialibus reddita aut imperatoribus missa cum suspicio esse coepisset consulto ab eo admitti barbaros, ut transeuntes cum praeda exciperet atque hac se occasione ditaret, a Maximiano iussus occidi purpuram sumpsit et Britannias occupauit*[670].

---

que la possibilité de s'emparer du sol romain ne fût pas offerte aux Germains » – Hist. Aug. *Tyr.* 5.6. Postumus fut à la tête de l'« Empire des Gaules » possiblement jusqu'en 268 ou 269; il fut assassiné par ses propres soldats et ses successeurs connurent des règnes instables et brefs jusqu'à ce que Tetricus se soumît finalement à l'empereur romain Aurélien en 274, mettant ainsi fin à l'usurpation rhénane.

[670] « À cette époque, Carausius, qui, de basse naissance, avait acquis une renommée remarquable grâce à un parcours militaire actif, avait reçu à Bononia [Boulogne] le mandat de pacifier la mer qu'infestaient les Francs et les Saxons le long de la Belgique et de l'Armorique. De nombreux barbares étaient fréquemment capturés, mais l'ensemble du butin n'était ni restitué aux provinciaux, ni envoyé aux empereurs, ce qui fait qu'on commença à le soupçonner de laisser à dessein les barbares avoir accès à ces côtes et, lorsqu'ils

Au cours de l'année 286, Carausius se proclama ainsi empereur. Fort d'une armée payée à même le butin soutiré aux pirates francs et saxons, le nouvel usurpateur exerçait son autorité sur la Bretagne et les côtes septentrionales de la Gaule. Par ailleurs, on sait grâce aux panégyristes latins que Carausius renforça sa puissance maritime en s'alliant aux pirates francs qu'il devait initialement combattre[671]. De ce fait, la riposte impériale, orchestrée par un Constance Chlore nouvellement nommé César, obligeait Rome non seulement à museler Carausius – et son successeur Allectus[672], – mais également à combattre les alliés francs de l'usurpateur. Or, les sources littéraires indiquent de façon explicite que ces alliés francs habitaient alors le delta du Rhin. Nombreux sont les panégyriques qui rappellent et célèbrent la victoire de Constance Chlore sur les Francs en Batavia[673] :

> *[…] terram Batauiam sub ipso quondam alumno suo a diuersis Francorum gentibus occupatam omni hoste purgauit […]*[674].
>
> *Multa ille Francorum milia, qui Batauiam aliasque cis Rhenum terras inuaserant, interfecit depulit, cepit abduxit*[675].
>
> *Purgauit ille Batauiam aduena hoste depulso […]*[676].

De même, en 297, un panégyrique fut entièrement consacré à la victoire de Constance sur les usurpateurs Carausius et Allectus et, par conséquent, l'orateur y décrit largement le triomphe du César dans le delta du Rhin. Il y mentionne notamment la soumission des rebelles « *cum coniugibus ac liberis ceteroque examine necessitudinum ac rerum suarum* »[677] ainsi que la déportation en Gaule des familles de captifs assignées là-bas à

---

passaient avec le butin, de les surprendre et de s'enrichir lui-même par cette occasion. Maximien ayant ordonné sa mise à mort, il prit les vêtements pourpres et s'empara des Bretagnes » – Eutrope 9.21. Ce récit est également repris par Orose *Hist*. 7.25.3. Voir aussi Aurelius Victor *Caes*. 39.20.

[671] Cf. Pan. Lat. 2.12.1, Pan. Lat. 4.12.1-2. La force navale de Carausius était importante; elle mit en échec la flotte romaine en 288-289, cf. Pan. Lat. 4.12.2.

[672] Bras droit de Carausius, Allectus assassina ce dernier en 293 et s'empara du trône usurpé. Cf. P. J. Casey (1994, 1977) et N. Shiel (1977).

[673] Au sujet du toponyme Batavia, remplaçant progressivement l'appellation *insula Batauorum*, cf. *supra*, p. 98-99.

[674] « […] il débarrassa de tout ennemi la terre de Batavia qui était à ce moment occupée par diverses tribus de Francs sous l'autorité d'un enfant du pays […] » – Pan. Lat. 7.5.3.

[675] « Celui-là tua, chassa, fit prisonniers et emporta des milliers de Francs qui avaient envahi la Batavia et d'autres terres cisrhénanes » – Pan. Lat. 6.4.2.

[676] « Celui-là purgea la Batavia en y chassant l'ennemi étranger » – Pan. Lat. 9.25.2.

[677] « avec leurs épouses et leurs enfants, le reste de la multitude de leurs parents et leurs biens » – Pan. Lat. 4.8.4.

l'exploitation de terres en friche[678]. Le fait que le panégyriste souligne la présence de femmes et d'enfants chez les Francs de Batavia est révélateur : les populations franques établies dans le delta du Rhin n'étaient pas de simples mercenaires germains occupant des campements temporaires; il s'agissait de véritables communautés civiles formées de familles entières recherchant, possiblement, l'occupation stable de terres cultivables.

b. Le dernier souffle de Rome

La reconquête de la Batavia par Constance Chlore à la fin du 3e siècle fut dûment célébrée par ses contemporains et régulièrement rappelée, par la suite, par les panégyristes de son fils Constantin[679]. Malgré cette victoire présentée par la propagande impériale comme une poigne renouvelée de l'Empire sur les embouchures du Rhin, la région demeura en réalité l'apanage des Francs qui, établis sur les terres bataves depuis plusieurs années, maintinrent leur occupation du delta. En fait, ces Francs furent possiblement autorisés à demeurer dans le secteur sous le statut de *foederati*, un statut qui permettait à Rome de se représenter la région deltaïque comme pleinement sous contrôle de l'Empire malgré l'absence d'un véritable pouvoir effectif romain. À cette période, le système frontalier visait principalement à protéger la Gaule fertile et romanisée – et non la Batavia « stérile » et marécageuse – et s'articulait donc autour d'une stratégie défensive qui misait sur la surveillance de la route liant Cologne à Boulogne – via Tongres et Bavay, – une route qui passait au sud du delta rhénan et, par conséquent, une défense qui excluait complètement la région des bouches du Rhin[680]. Dans ce contexte, les *foederati* francs en Batavia apparaissaient certainement pour le pouvoir central une façon efficace d'assurer son ascendance sur la région sans néanmoins déployer les efforts requis pour la protéger et l'intégrer véritablement à l'administration impériale. Ce procédé ne freina toutefois pas

[678] Pan. Lat. 4.8.4, 4.9.1, 4.9.3, 4.21.1, 7.5.3. Bien que présentés par la propagande impériale comme l'asservissement de prisonniers barbares, ces déplacements de populations civiles franques depuis la Batavia vers les zones agricoles abandonnées de la Gaule n'apparaissent pas comme un dispositif à sens unique visant simplement à assujettir un peuple vaincu; la migration, sous l'égide de Rome, de communautés civiles sous-entend l'existence de traités profitables à la fois aux Francs, qui recevaient des terres agricoles, et à l'autorité romaine, qui y gagnait des paysans exploitant des zones en friche.

[679] Voir Pan. Lat. 6.4.2 en 307, Pan. Lat. 7.5.3 en 310 et Pan. Lat. 9.25.2 en 313.

[680] J.-M. Carrié et A. Rousselle (1999), 169, E. James (1988), 118-119, H. Schönberger (1969), 178-179. La route Cologne-Tongres-Bavay-Boulogne avait largement été empruntée par les pilleurs transrhénans dans la seconde moitié du 3e siècle et resta une route de pénétration en Gaule au siècle suivant.

l'avancée franque et les empereurs du 4e siècle eurent successivement à intervenir dans la zone rhénane pour tenter de préserver un Empire de plus en plus menacé.

Constantin et ses fils : l'illusion de la mainmise romaine

À l'aube de l'avènement de Constantin, la situation frontalière sur le Rhin était relativement contrôlée, mais demeurait néanmoins instable puisque des groupes de Transrhénans tentaient périodiquement l'incursion en territoire gaulois chaque fois que Rome, prise dans ses tribulations aux quatre coins de l'Empire, détournait son attention de la périphérie rhénane. Au début du 4e siècle, sous l'impulsion du nouvel empereur Constantin, un véritable effort de consolidation de la zone frontalière germanique fut toutefois mis en branle. Les panégyristes gaulois, aux premières loges des vicissitudes rhénanes, se plurent ainsi à encenser – certes à l'aide d'hyperboles à peine voilées – les actions de l'empereur pour sécuriser le couloir rhénan. En 307, un orateur anonyme parle de rois francs punis par Constantin, enchaînés par la peur, châtiés pour leurs crimes passés[681]. En 310 sont louangés les navires armés sur toute la longueur du Rhin, les troupes romaines postées jusqu'à l'Océan et les troupeaux pataugeant dans les deux bras du fleuve[682]. Enfin, en 313, un troisième panégyriste anonyme salue la présence sur le Rhin de l'armée romaine et de sa flotte, prêtes au combat, et rappelle la crainte qu'inspire Constantin aux Transrhénans qui n'osent plus franchir le grand fleuve[683]. Les sources anciennes présentent ainsi un Constantin actif sur la frontière rhénane, enclin à remilitariser la région, enclin à affronter et repousser les populations transrhénanes.

Dans ce tableau panégyrique vantant les activités constantiniennes sur le Rhin, la région du delta n'est pas spécifiquement abordée[684]. Elle est néanmoins incluse dans le portrait général de l'espace rhénan garni de troupes et de navires *usque ad Oceanum*,

[681] Pan. Lat. 6.4.2.

[682] Pan. Lat. 7.11.5 et 7.13.1. L'orateur anonyme du panégyriste de 310 célèbre également avec admiration la construction sous Constantin d'un pont en pierre permettant de traverser le Rhin à Cologne, cf. Pan. Lat. 7.11.3-4 et 7.13.2-3.

[683] Pan. Lat. 9.2.6, 9.3.2 et 9.22.6.

[684] Seules peuvent être mentionnées les allusions furtives du panégyrique de 310 aux *cornua* du Rhin et au fleuve *bicornis*, expression empruntée à Virgile, cf. *supra*, chap. 1.1, p. 88-89.

« jusqu'à l'Océan »[685]. En ce début de 4e siècle, les représentations sociales romaines de la frontière germanique figuraient une reprise par Constantin de la mainmise militaire de l'Empire sur la périphérie rhénane jusqu'aux confins océaniques. Les données matérielles tendent à confirmer cette propagande impériale : dans le delta rhénan, un effort de restauration des postes militaires et des ouvrages défensifs fut entamé sous Constantin. À Nijmegen, l'agglomération du Valkhof fut fortifiée[686]; à Maurik, le *castellum* fut réoccupé[687]; à Rossum et à Malden, des postes militaires routiers furent édifiés[688]; enfin, à Cuijk, une place forte – nommée Ceuclum sur la Table de Peutinger – fut érigée[689]. Sans doute favorisée par la proximité d'*Augusta Treuerorum* – devenue résidence impériale, – cette réintroduction de la présence militaire romaine dans le delta par Constantin fut somme toute réussie et favorisa certainement la stabilité régionale. Or, l'image véhiculée par les sources anciennes demeure celle d'un contrôle essentiellement militaire; la région rhénane est présentée par les panégyristes comme une zone certes pacifiée, mais surtout occupée militairement. En fait, en dehors des *castella* et autres postes fortifiés, l'occupation civile et rurale du delta du Rhin – exempte d'agglomérations urbaines à l'époque tardive – était fondamentalement germanique : alors que les populations romanisées des premiers siècles avaient quitté la région depuis quelques générations déjà, les Francs qui avaient migré en Batavia à la fin du 3e siècle étaient toujours présents. Beaucoup moins intégrés au monde romain, ils voyaient sans doute leur quotidien être peu affecté par ce renouveau militaire de Rome[690].

---

[685] Pan. Lat. 7.13.1.

[686] Et l'augmentation significative du nombre de monnaies datant de la période constantinienne tend également à montrer une occupation plus organisée de l'agglomération. Cf. A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003), 73, J. H. F. Bloemers et J. R. A. M. Thijssen (1990), 139, W. J. H. Willems (1986), 306-308 et 445, J. H. F. Bloemers (1983), 192.

[687] C'est, du moins, ce que laissent entendre les découvertes numismatiques, cf. A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003), 71, W. J. H. Willems (1986), 445.

[688] À Rossum, on réutilisa peut-être l'ancien camp auxiliaire de Grinnes (cf. *supra*, note 654). À Malden, le poste de contrôle routier fut établi sur la route reliant Nijmegen et Cuijk. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 95-97, A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003), 72, W. J. H. Willems (1986), 445.

[689] Localisé au sud de Nijmegen, sur la Meuse, le site de Cuijk se trouve en fait en périphérie du delta. Au cours des premiers siècles de notre ère, il joua un rôle secondaire dans le tableau de l'occupation régionale. Or, au 4e siècle, Cuijk prit une place importante dans le système défensif constantinien; un pont permanent y fut construit pour franchir la Meuse et des fortifications furent érigées pour protéger la traversée. Les infrastructures de Cuijk permettaient ainsi de sécuriser les déplacements sur la route liant Nijmegen à Tongres. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 95, A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003), 72, W. J. H. Willems (1986), 308 et 445.

[690] La démographie militaire était évidemment loin d'avoir la même ampleur que celle qu'avait connue la région au 1er siècle de notre ère. Comme l'expliquent W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 27, les

La relative stabilité instaurée sur la frontière rhénane au début du 4e siècle fut sans surprise une situation éphémère. Les fils de Constantin eurent rapidement à jongler avec une recrudescence de la pression des Transrhénans, une pression qu'ils étaient incapables de contenir[691], une pression qui s'accompagnait de saccages des villes, de destruction des fortifications et de dévastation des villages. Les auteurs anciens sont catégoriques : les décennies précédant l'entrée en scène de Julien sont clairement représentées comme une période de chaos pour la Gaule rhénane. Ammien Marcellin relate la destruction de Cologne, la prise de forts frontaliers et l'absence de ripostes romaines; il parle de pillages, de dévastations et d'incendies exercés en toute impunité[692]. De même, Zosime évoque les calamités des débuts du règne de Constance II :

> καὶ Φράγκους μὲν καὶ Ἀλαμαννοὺς καὶ Σάξονας ἤδη τεσσαράκοντα πόλεις ἐπικειμένας τῷ ‘Ρήνῳ κατειληφότας, καὶ αὐτὰς μὲν ἀναστάτους πεποιηκότας, τοὺς δὲ τούτων οἰκήτορας ἄπειρον ὄντας πλῆθος λῃσαμένους μετὰ πλούτου λαφύρων ἀναριθμήτου[693].

De son côté, Libanios mentionne les villes rhénanes en ruine, les agglomérations prospères ravagées, les villages dévastés, les fortifications rabattues, les femmes et les enfants enlevés ainsi que les hommes asservis[694]. Dans son panégyrique de 362, Claudius Mamertinus indique lui aussi qu'avant l'arrivée de Julien en Gaule, « *florentissimas quondam antiquissimasque urbes barbari possidebant* »[695]. Enfin, Julien lui-même se plut à rappeler dans ses écrits les fléaux qui frappaient l'Europe romaine avant sa venue : Germains innombrables installés sans crainte dans l'Empire, murs des villes gauloises rasés, citadelles

---

forts romains sur le Rhin inférieur devaient apparaître comme des postes isolés alors que les terres étaient de plus en plus monopolisées par les migrants francs. Parallèlement au site romain du Valkhof, des établissements francs ont d'ailleurs été identifiés pour cette période dans la région de Nijmegen ainsi qu'à Gennep et Wijchen.

691 Les vastes frontières de l'Empire décuplaient les menaces extérieures et les rivalités internes mobilisaient les troupes. Par exemple, l'usurpation de Magnence au milieu du 4e siècle fut certes stoppée par Constance II, mais elle dégarnit fortement la frontière rhénane, facilitant de la sorte le déplacement des Transrhénans dans l'Empire. C'est d'ailleurs dans ce contexte que s'établirent les Francs Saliens en Batavia et, éventuellement, en Toxandrie. Cf. W. J. H. Willems (1988), 250.

692 Ammien Marcellin 15.5.2, 15.8.19, 16.3.1, 17.2.1-2, 17.9.1, 20.10.2 et 21.5.3.

693 « Les Francs, les Alamans et les Saxons s'étaient déjà emparés de quarante villes situées près du Rhin, les avaient dévastées et avaient emmené comme butin les habitants de celles-ci – qui formaient une multitude innombrable – et la richesse infinie des pillages » – Zosime 3.1.1. Voir également Zosime 3.3.1 et 3.7.1-7.

694 Libanios *Or*. 18.31 et *Or*. 18.34.

695 « les barbares s'étaient emparés des villes autrefois les plus florissantes et les plus importantes » – Pan. Lat. 11.4.1.

et fortins tombés… « ἧς δ' ἐνέμοντο γῆς ἐπὶ τάδε τοῦ 'Ρήνου πάσης οἱ βάρβαροι τὸ μέγεθος ὁπόσον ἀπὸ τῶν πηγῶν αὐτῶν ἀρχόμενος ἄχρι τοῦ Ὠκεανοῦ περιλαμβάνει »[696]. Bien sûr, ces sources littéraires – à l'exception de l'œuvre de Zosime – s'inscrivaient dans des contextes de glorification des actions salutaires de Julien et cherchaient donc, immanquablement, à dramatiser la situation pré-julienne pour mieux auréoler les succès de l'empereur louangé[697]. Néanmoins, l'image construite de la Gaule rhénane à cette période demeurait celle d'une région fortement affectée par les transferts de populations, s'anémiant sous le poids des pilleurs transrhénans, loin de conserver sa prospérité d'antan. Les textes anciens présentent une région abandonnée par les troupes romaines, appelant désespérément l'Empire à sa rescousse. Les représentations sociales de la frontière rhénane en cette première moitié du 4e siècle insistent constamment sur la désolation gauloise et la dévastation rhénane. Un tel contexte, à la fois réel et représentationnel, apparut ainsi assurément propice à la réalisation des entreprises militaires de Julien sur le Rhin et, surtout, dans le delta du grand fleuve.

Épilogue d'une histoire romaine du delta rhénan

À partir du milieu du 4e siècle, les représentations romaines des bouches du Rhin s'estompent de plus en plus dans les sources anciennes comme si, aux yeux des Méditerranéens, ce territoire si éloigné de l'*Vrbs*, toujours couvert d'une nature inhospitalière et occupé par des populations étrangères, n'avait alors plus la tangibilité nécessaire pour être représenté, décrit ou simplement mentionné. Bien que Rome étira sa présence militaire dans la région jusqu'à l'aube du 5e siècle, les derniers actes romains dans le delta relatés par les auteurs anciens se synchronisent avec les activités en Gaule du jeune Julien. Après sa mort en 363, les confins deltaïques du Rhin disparaissent complètement des représentations gréco-latines de l'Europe romaine. L'image politico-géographique de l'Empire diffusée à partir du règne de Jovien par les textes anciens nous étant parvenus est carrément amputée de la périphérie deltaïque : aucune allusion aux efforts de Valentinien,

[696] « Les barbares occupaient alors tout le pays de ce côté-ci du Rhin, depuis les sources du fleuve jusqu'à l'Océan » – Julien *Ep. Ath*. 279a-b. Voir également Julien *Or*. 1.35a.

[697] Alors que Julien vantait lui-même ses actions et que le panégyriste de 362 visait nécessairement à célébrer le jeune empereur, Libanios et Ammien Marcellin étaient tous deux ouvertement favorables à Julien.

aucune allusion à la défense militaire tardive. L'existence du delta romain dans les représentations méditerranéennes se termine avec Julien.

Étrange destinée que celle de Julien, empereur éphémère du début des années 360 : homme de lettres et adepte de philosophie, peu expérimenté en matière militaire, rare survivant des massacres dynastiques orchestrés par les héritiers de Constantin, ce petit-fils de Constance Chlore fut néanmoins une figure marquante de la riposte militaire de Rome sur le Rhin au 4e siècle. Libanios explique :

> ἦν μὲν οὖν γνώμη τῷ νεανίσκῳ ταῖς Ἀθήναις ἐμβιῶναί τε καὶ ἐντελευτῆσαι καὶ τοῦτο κέκριτο πέρας εὐδαιμονίας, τῶν πραγμάτων δὲ ἀπαιτούντων βασίλεα δεύτερον ἐφθαρμένων μὲν τῶν περὶ τὸν Ῥῆνον πόλεων [...][698].

En 355, Julien fut donc nommé César par Constance II avec pour mandat de réorganiser la défense de la Gaule et assurer l'obédience de la Germanie. La tâche fut réussie et les succès rhénans de Julien furent amplement célébrés, construisant de la sorte l'image d'un resserrement de l'autorité romaine dans la zone frontalière. Eutrope indique ainsi que sous Julien « *summotique ultra Rhenum Germani et finibus suis Romanum imperium restitutum* »[699]. Orose souligne que le César « enchaîna les Germains au Rhin » – *Rheno Germanos reuinxit* – alors que Claudius Mamertinus parle d'une « *Germania uniuersa deleta* », une Germanie entièrement anéantie[700]. De même, Ammien Marcellin proclame la Germanie abattue – *strata* – et le cours du Rhin pacifié grâce à Julien[701]. Bien que les populations franques et alamanes installées sur les territoires cisrhénans ne cessassent en réalité de foisonner, les textes anciens véhiculent tous la vision d'une Germanie à nouveau soumise militairement, d'une région rhénane à nouveau occupée par les forces de l'Empire. Or, ces éloges à l'endroit du jeune César ne furent pas uniquement le fruit d'enflures dithyrambiques. Concrètement, Julien avait notamment réussi à reprendre Cologne tombée

---

[698] « le dessein du jeune homme était en fait de vivre et de mourir à Athènes, ce qu'il jugeait être le comble du bonheur, mais les affaires de l'État réclamaient deux chefs, car les villes près du Rhin étaient dévastées […] » – Libanios *Or*. 18.31.

[699] « les Germains furent repoussés au-delà du Rhin et l'Empire romain fut rétabli dans ses frontières » – Eutrope 10.14.

[700] Orose *Hist*. 7.29.15, Pan. Lat. 11.4.3.

[701] Ammien Marcellin 16.1.5.

aux mains des Francs ainsi qu'à rétablir le contrôle romain dans la région mosane[702]. Ce fut toutefois en 358 que Julien tourna finalement son regard vers le delta du Rhin pour entamer une véritable reconquête des bouches fluviales.

Nous pouvons, me semble-t-il, véritablement parler d'une reconquête du delta du Rhin par Julien puisqu'il apparaît clair que le secteur n'était plus réellement sous le giron romain depuis plusieurs années. Non seulement les représentations littéraires de la période pré-julienne nous décrivent une région rhénane dévastée par les pilleurs transrhénans, mais encore elles figurent un delta du Rhin de plus en plus difficile d'accès pour les Romains. La migration des Francs en Batavia avait visiblement réduit la portée du pouvoir romain dans la région; lors de l'entrée en scène de Julien, les Saliens et les Chamaves – deux tribus franques[703] – occupaient les territoires deltaïques et bloquaient la circulation des bateaux romains. Or, Libanios nous apprend que la navigation dans le delta était un rouage important du système d'approvisionnement des troupes rhénanes :

> τοῦ σίτου γὰρ ἀπὸ τῆς νήσου πάλαι φοιτῶντος μετὰ τὴν θάλατταν διὰ τοῦ 'Ρήνου καὶ τῶν βαρβάρων οὐκέτ' ἐπειδήπερ ἴσχυσαν, ἐπιτρεπόντων ὁλκάδες αἱ πάλαι μὲν ἀνειλκυσμέναι κατεσάπησαν, ὀλίγαι δὲ ἔπλεον, ὧν ἐν λιμέσι τὸν γόμον ἐξαιρουμένων ἁμάξας ἐχρῆν ἀντὶ τοῦ ποταμοῦ τῷ σίτῳ γενέσθαι, καὶ τὸ πρᾶγμα ἦν ἡ μεγίστη δαπάνη[704].

Malgré la vision continuellement reconduite par les auteurs anciens d'une région rhénane toujours intégrée à l'appareil romain, Rome avait en réalité complètement perdu sa mainmise sur les embouchures du fleuve. Les fils de Constantin avaient ainsi sacrifié cette périphérie inhospitalière de l'Empire pour mieux concentrer les efforts militaires en deçà de

---

[702] Pour la reprise de Cologne, cf. Ammien Marcellin 16.3.2 et 17.2.2 ainsi que Julien *Ep*. *Ath*. 279a-b. Pour les interventions sur la Meuse, cf. Ammien Marcellin 17.2.3 et 17.9.1. Pour les autres activités de Julien dans la région rhénane, voir également Libanios *Or*. 18.70 et *Or*. 18.88-89 de même qu'Ammien Marcellin 20.10.2.

[703] Cf. *infra*, p. 253-254. Les Saliens ont possiblement migré dans le delta après la mort de Constantin, au cours de cette période d'instabilité ayant affaibli la succession dynastique et accaparé les armées romaines. Ils sont mentionnés pour la première fois par Julien *Ep*. *Ath*. 280a-b, puis par Ammien Marcellin 17.8.3. Suivant Zosime 3.6.1-4, les Saliens furent ensuite chassés de la Batavia par un groupe de Saxons qu'il nomme les Κουάδοι et correspondant peut-être aux Chauques.

[704] « Autrefois, le blé était transporté depuis l'île [de Bretagne] par la mer puis par le Rhin, mais depuis que les barbares tenaient fortement la région, on ne pouvait plus y confier les vaisseaux de transports qui avaient été depuis longtemps tirés à sec et laissés à pourrir; quelques-uns naviguaient toujours, mais il fallait décharger la cargaison dans un port et faire le transport par chariots à quatre roues plutôt que par le fleuve, une méthode plus coûteuse » – Libanios *Or*. 18.83.

la ligne Cologne-Tongres-Bavay-Boulogne[705]. Or, l'abandon du delta du Rhin signifiait une coupure de la circulation fluviale depuis la mer du Nord. Le ravitaillement de l'armée ne pouvait plus ainsi être acheminé par voie navigable depuis la Bretagne et devait donc être effectué par voie terrestre, depuis la lointaine Aquitaine selon Ammien[706]. Pragmatique, Julien voulut rétablir l'ancienne voie fluviale afin de faciliter le transport des céréales destinées à l'armée rhénane, un projet que le jeune César mit rapidement à exécution. Julien lui-même explique qu'à l'aide d'une flotte de 600 navires, il put soumettre les « barbares » et assurer le passage des convois fluviaux :

> ἑξακοσίων νηῶν ἀνήγαγον στόλον, ὧν τὰς τετρακοσίας ἐν οὐδὲ ὅλοις μησὶ δέκα ναυπηγησάμενος πάσας εἰσήγαγον εἰς τὸν ‘Ρῆνον, ἔργον οὐ μικρὸν διὰ τοὺς ἐπικειμένους καὶ παροικοῦντας πλησίον βαρβάρους. ὁ γοῦν Φλωρέντιος οὕτως ᾤετο τοῦτο ἀδύνατον, ὥστε ἀργύρου δισχιλίας λίτρας ὑπέσχετο μισθὸν ἀποτίσειν τοῖς βαρβάροις ὑπὲρ τῆς παρόδου [...] ἐδόθη μὴν αὐτοῖς οὐδέν : ἀλλ’ ἐπ’ αὐτοὺς στρατεύσας […] ὑπεδεξάμην μὲν μοῖραν τοῦ Σαλίων ἔθνους, Χαμάβους δὲ ἐξήλασα, πολλὰς βοῦς καὶ γύναια μετὰ παιδαρίων συλλαβών[707].

Confronté à une population deltaïque hostile et non subordonnée à Rome, Julien opéra donc une véritable reconquête de la région. Malgré le silence – volontaire ou non – des auteurs anciens, il est clair qu'avant l'intervention de Julien, le delta du Rhin n'était plus d'aucune façon un territoire romain; les anciens *foederati* francs n'étaient visiblement plus tributaires de l'Empire, se permettant même d'interdire aux navires romains l'accès à la région. La campagne deltaïque de Julien ramena ainsi une présence romaine dans les embouchures rhénanes puisque non seulement le couloir fluvial accueillit à nouveau les embarcations romaines, mais encore certains établissements militaires furent réoccupés.

---

[705] On voit d'ailleurs Julien à l'hiver 358 s'opposer aux incursions des Francs en tentant de les empêcher de franchir la Meuse; cet épisode révèle en fait un positionnement défensif romain laissant le delta du Rhin à l'extérieur de la zone défendue. Cf. Ammien Marcellin 17.2.3.

[706] Ammien Marcellin 17.8.1.

[707] « J'ai conduit une flotte de 600 navires, dont 400 furent entièrement construits en moins de 10 mois, et je les ai tous menés sur le Rhin, affaire non négligeable considérant le fait que les barbares habitant les voisinages nous menaçaient. Or, Florentius [préfet du prétoire des Gaules] pensait que cela serait impossible de passer, de telle sorte qu'il promit aux barbares de payer une redevance de 2000 pièces d'argent pour un passage […] Assurément, aucun paiement ne leur fut remis. Marchant plutôt contre eux […], j'ai reçu la soumission d'une partie du peuple des Saliens, chassé les Chamaves et j'ai emporté plusieurs bœufs et des femmes avec leurs jeunes enfants » – Julien *Ep*. *Ath*. 280a-b. Au sujet de la réouverture par Julien du delta rhénan à la navigation romaine, voir également le récit de Zosime 3.5.2, Libanios *Or*. 18.87 et Ammien Marcellin 17.8.3-5 ainsi que 18.2.3 où l'historien confirme le retour d'un ravitaillement régulier en provenance de la Bretagne.

Ammien Marcellin explique qu'une fois le passage deltaïque rouvert à la navigation, Julien voulut assurer la remise en état de plusieurs places fortes localisées sur le Rhin et laissées à l'abandon depuis plusieurs années[708]. L'historien relate ainsi la réoccupation militaire et la restauration des murailles de sept *ciuitates* rhénanes, dont Castra Herculis, un lieu également mentionné par la Table de Peutinger. Situé dans le delta au nord-ouest de Noviomagus, sur la route longeant la rive sud du Nederrijn, Castra Herculis s'élevait, selon toute vraisemblance, aux environs d'Arnhem où un *castellum* existait depuis le 1er siècle de notre ère[709]. Les fouilles archéologiques menées dans ce secteur confirment le témoignage d'Ammien : après une absence de plusieurs décennies, les données matérielles montrent un retour des Romains dans la seconde moitié du 4e siècle[710]. De même, les installations constantiniennes de Cuijk, Valkhof, Malden et Rossum, à l'entrée du delta, demeurèrent en fonction. Il est également possible que les anciens postes militaires de Valkenburg, Utrecht, Driel et, de façon moins certaine, Katwijk et Woerden – occupés quelques années plus tard sous Valentinien – aient été rétablis dès l'époque de Julien[711]. Parallèlement à ces sites militaires, Ammien signale également la construction dans la région de nouveaux entrepôts – *horrea* – pour stocker les céréales envoyées de Bretagne[712]. En effet, le transport par voie d'eau du blé breton jusqu'aux troupes rhénanes impliquait une rupture de charge à l'orée du delta : Zosime explique ainsi que les vaisseaux maritimes devaient laisser leurs cargaisons à des embarcations fluviales – ποτάμια πλοῖα – pour permettre la remontée du fleuve[713]. Cette logistique de transbordement est attestée par la découverte à Valkenburg, à l'embouchure de l'Oude Rijn, d'au moins deux *horrea* datant du 4e siècle[714]. Aux extrémités du delta, la présence d'entrepôts permettait d'assurer le

[708] Ammien Marcellin 18.2.3-6.

[709] Cf. *supra*, note 585.

[710] W. J. H. Willems (1986), 308 et 352-354, W. J. H. Willems (1980), 671.

[711] Cf. *infra* et W. J. H. Willems (1986), 307-310. À Driel, le *castellum* du 1er siècle avait été abandonné au profit d'un nouveau site situé plus à l'ouest, dans le quartier actuel d'Oldenhof.

[712] Ammien Marcellin 18.2.3-4.

[713] Zosime 3.5.2.

[714] Un *horreum* existait peut-être également à Katwijk; bien que le *castellum* ait aujourd'hui disparu, érodé par la montée des eaux, les plans des vestiges réalisés au 16e siècle par le cartographe Abraham Ortellius laissent croire qu'un dépôt agraire avait été construit dans les fortifications tardives. Cf. A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003), 66, W. J. H. Willems (1988), 250, ainsi que *supra*, note 598. Au sujet des *horrea* de Valkenburg, cf. W. Groenman-van Waateringe (1990, 1986, 1977).

stockage des marchandises romaines lors de la transition nécessaire entre le transport maritime et le transport fluvial.

Julien fut actif dans le delta du Rhin et les sources anciennes nous offrent un portrait réaliste de la présence romaine dans la région à cette période. Il est vrai que la propagande impériale – exprimée à travers des textes favorables au jeune César – exagérait sans doute l'image de soumission formelle du couloir rhénan à l'autorité de Rome, mais il n'en demeure pas moins que les efforts de Julien avaient véritablement permis de réintroduire les positions romaines dans la région. Or, le devenir de cette réoccupation militaire du delta du Rhin fut en quelque sorte évacuée des descriptions de l'Europe romaine après la mort de l'empereur. Les représentations sociales de l'Empire d'Occident à la fin du 4e siècle sont muettes sur le sort du delta rhénan. Ammien mentionne certes sous Valentinien Ier la présence de camps romains jusqu'à l'Océan, mais la formule littéraire « *ad usque Oceanum* » semble être une figure de style factice plutôt qu'un reflet réaliste de la situation militaire deltaïque[715]. De même, la mention *a priori* surprenante du « Vahalis témoin des exploits de Théodose » par le panégyriste Pacatus en 389 doit, selon moi, être comprise comme une référence érudite, peut-être indirecte, à Tacite – qui fournit la seule mention attestée dans le corpus gréco-latin de l'hydronyme Vahalis – et non comme une représentation franche des activités de l'empereur sur le Waal[716].

Or, l'archéologie nous apprend que l'expérience romaine dans le delta se poursuivit jusqu'au début du 5e siècle. Sans doute avec l'objectif de maintenir la route fluviale vers la Bretagne, les empereurs préservèrent plusieurs postes dans la zone deltaïque : Katwijk, Valkenburg, Woerden, Utrecht, Driel, Arnhem, Rossum, Valkhof, Cuijk… tous des sites occupés militairement par Rome dans la seconde moitié du 4e siècle[717]. Sous Valentinien, le

[715] Ammien Marcellin 28.2.1.

[716] Pan. Lat. 12.5.2. En fait, Pacatus réfère possiblement à des activités militaires menées par Théodose sous Valentinien. Sur l'hydronyme Vahalis dans le corpus tacitéen, cf. *supra*, chap. 1, p. 74-75. Sur l'utilisation par les auteurs tardifs de référents géographiques issus des textes classiques, cf. entre autres F. Racine (2009).

[717] Cf. H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 5, W. J. H. Willems (1986), 446-456. À Katwijk, l'occupation tardive est uniquement connue grâce au plan des vestiges du *castellum* dessiné au 16e siècle par Abraham Ortellius (voir *supra*, notes 598 et 714). À Woerden, les traces du *castellum* tardif n'ont pu être identifiées, mais les indices numismatiques confirment une occupation sous Valentinien et Théodose. À Driel, le *castellum* du 1er siècle avait été abandonné en faveur d'un nouveau site dans le quartier actuel d'Oldenhof (voir *supra*, note 711). Enfin, d'autres sites deltaïques ont possiblement été réoccupés par Rome dans la

castellum de Cuijk fut même reconstruit en pierre et les fortifications sur le Valkhof restaurées[718]. Ce ne fut finalement qu'avec la sortie de la Bretagne du giron romain au début du 5e siècle que le delta du Rhin perdit véritablement sa position stratégique dans le système de ravitaillement des troupes. L'usurpation en Bretagne de Constance III et le rapatriement des armées frontalières par Stilichon sonnèrent le glas de l'occupation militaire romaine dans la région. Par la suite, la prise de Cologne par les Francs en 459 mit un réel terme à l'influence de Rome aux embouchures du fleuve. Quelques années plus tard, Sidoine Apollinaire regrettait ainsi l'éloquence du langage des Romains « *Belgicis olim siue Rhenanis abolita terris* »[719].

*

Pendant tout le 4e siècle, Rome travailla à maintenir sa présence militaire dans la région deltaïque rhénane. Des forts et des postes routiers furent occupés, réoccupés, restaurés, aménagés… La navigation fluviale fut établie, rétablie, sécurisée, maintenue… Des dépôts agraires furent construits, rénovés, utilisés, garnis… Ces derniers souffles de l'Empire romain dans la région se concrétisèrent ainsi par une occupation exclusivement militaire. Les représentations romaines tardives des périphéries rhénanes sont d'ailleurs dépourvues de toute référence à une occupation civile; l'image de la région véhiculée par les sources littéraires demeure celle d'un secteur militarisé, nécessitant une présence de l'armée pour contrer la menace et les violences des populations locales. Il est vrai que, contrairement aux siècles précédents au cours desquels fleurirent les villes d'Ulpia Noviomagus et de Forum Hadriani, plus aucune agglomération urbaine n'existait dans le delta au 4e siècle si ce n'est le petit établissement du Valkhof qui, fortifié et accueillant une garnison militaire[720], constituait vraisemblablement la plus importante agglomération de la région. Tout comme à l'époque de Tacite, une population civile, intimement liée à la vie des camps, accompagnait sûrement les troupes stationnées dans la région, mais ces groupes devaient demeurer plutôt marginaux dans le paysage régional. À partir de la fin du 3e siècle,

seconde moitié du 4e siècle – par exemple Maurik, Vleuten-De Meern ou Huissen, – mais les données matérielles ne permettent pas de le confirmer.

[718] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 97-100, J. H. F. Bloemers et J. R. A. M. Thijssen (1990), 139.

[719] « abolie des terres belges ou rhénanes » – Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.17.2.

[720] Garnison possiblement formée de soldats auxiliaires d'origine germanique si l'on se fie à la nature des sépultures militaires retrouvées dans un cimetière tardif de la région de Nijmegen. Cf. J. H. F. Bloemers et J. R. A. M. Thijssen (1990), 139.

les communautés civiles du delta rhénan étaient essentiellement d'origine germanique. La mainmise des Francs sur les terres deltaïques avait affaibli la portée du pouvoir romain dans la région. Malgré un certain succès de la réappropriation territoriale par Julien, les gloires de l'Empire étaient chose du passé et la notoriété romaine aux confins rhénans ne pouvait que constamment décroître jusqu'à l'abandon militaire des rives du Rhin, jusqu'à la perte de Cologne au milieu du 5e siècle.

Par ailleurs, l'histoire romaine du delta du Rhin – de César à Julien – s'articula pendant quatre siècles au sein d'un espace frontalier qui mit constamment en contact les populations militaires romaines avec des communautés locales présentées et définies comme germaniques par les sources littéraires. La vision romaine du Germain entraîna la création d'une figure autochtone construite par Rome et façonnée par les préjugés méditerranéens. De même, les représentations sociales du Germain diffusées dans la société gréco-romaine influencèrent certainement la perception ancienne des populations locales et de leur environnement et participèrent donc à leur tour à la création et à la propagation d'une image sauvage et inhospitalière de la région deltaïque rhénane.

2. DES HOMMES SAUVAGES, DES HOMMES BARBARES : LA VISION ROMAINE DU GERMAIN

La conquête romaine du delta du Rhin n'ajouta pas à l'édifice impérial un territoire vierge de présence humaine. Je l'ai montré précédemment, à l'arrivée des Romains, des groupes protohistoriques étaient déjà bien ancrés dans la région. Or, pour l'historien moderne, l'identification et la dénomination de ces populations autochtones[721] demeurent souvent incertaines puisque leurs nomenclatures modernes nous ont généralement été transmises par les sources littéraires gréco-romaines et non par les peuples eux-mêmes. De ce fait, les ethnonymes des groupes protohistoriques émanent inévitablement des représentations ethnographiques construites par les sociétés historiques grecques et romaines et incarnent donc une conception gréco-romaine de l'étranger, celui que les Anciens nommaient le

[721] Bien sûr, dans le contexte protohistorique de la région du Rhin où l'occupation du territoire était marquée par une importante mobilité démographique, l'allusion au caractère « autochtone » des populations est cohérente uniquement en fonction d'un regard romain dans la mesure où ces groupes précédèrent l'arrivée des Romains dans la région sans néanmoins être nécessairement originaires du secteur. Cf. le cas des Bataves, *supra*, p. 172-177.

barbare[722]. Soumises au regard méditerranéen et à une tradition rhétorique de l'altérité, les représentations des populations autochtones – notamment rhénanes – se dessinaient ainsi au moyen d'un vocabulaire gréco-latin, c'est-à-dire un vocabulaire exprimant des cadres ethnographique, socio-politique et juridique issus du champ notionnel romain. Par ce qu'on pourrait considérer comme une forme d'*interpretatio romana*, les auteurs anciens appréhendaient les entités ethno-politiques étrangères à travers une démarche comparative; les structures politiques, culturelles, sociales, religieuses et économiques des peuples rhénans, telles qu'elles sont présentées par les sources littéraires, n'ont de sens que si elles sont examinées en fonction de référents gréco-romains, de référents parfois inappropriés dans le contexte des communautés autochtones. Les cadres de la société romaine devenaient nécessairement le pôle de référence des descriptions ethnographiques, car une société ne peut en vérité que difficilement « échapper aux modèles dominants dans sa propre sphère culturelle »[723]. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas spécifique au monde romain et est en fait le propre des puissances colonisatrices[724]. Tout comme c'était le cas pour le climat ou la géographique régionale, la littérature gréco-latine fournit donc une image des peuples deltaïques correspondant non pas à une réalité objective, mais plutôt à une perception, à une idée reçue, à une représentation subjective véhiculée par la société romaine. Après avoir examiné le concept même de Germain et m'être positionnée dans le débat sur son utilisation chez les historiens modernes, j'analyserai au cours des prochaines pages les représentations romaines de la figure du Germain et leur évolution jusqu'à la fin de l'Antiquité.

A. Auteurs anciens, historiens modernes : la notion de Germain

Les textes anciens dévoilent le nom de plusieurs tribus du delta du Rhin – Bataves, Canninéfates, Frisons, – mais il est difficile, en l'absence de sources écrites autochtones, de

[722] La question des représentations du barbare dans l'Antiquité a intéressé plusieurs historiens, voir entre autres A. Gillet (2007), R. W. Mathisen (2006), L. Méry (2005), M. Dubuisson (2001), P. Heather (1999), E. Demougeot (1984), E. Levy (1984), Y. A. Dauge (1981).

[723] A. Daubigney (1985), 426. On pourrait également se référer à l'hypothèse Sapir-Whorf sur la relativité linguistique qui soutient que le langage ne sert pas uniquement à exprimer oralement des idées, mais permet également de les créer et de les concevoir et que conséquemment, il est difficile pour l'humain de penser en dehors des limites de son propre langage puisque celui-ci définit sa structure cognitive du monde, cf. P. Kay et W. Kempton (1984).

[724] À ce sujet, voir entre autres D. Howland (2003), E. Cheyfitz (1991), chap. 3, et V. L. Rafael (1988), 1-7.

savoir si ces ethnonymes étaient des constructions romaines ou de véritables nomenclatures utilisées par les locaux et latinisées par le conquérant[725]. Cela dit, au-delà des spécificités tribales souvent mal connues du lectorat méditerranéen, les Anciens se représentaient surtout les populations deltaïques comme faisant partie de ce vaste ensemble ethnoculturel qu'ils nommaient les Germains. Le terme « Germain » pose plusieurs problèmes conceptuels et attire régulièrement la critique historienne[726]. Certes, l'existence archéologique d'une culture matérielle spécifiquement germanique se synchronisant avec le monde germanique des sources littéraires a été contestée; en fait, les données archéologiques ne permettent pas de distinguer une rupture ou une discontinuité culturelle entre les rives rhénanes, c'est-à-dire entre la Gaule et la Germanie telles qu'elles sont délimitées par les sources littéraires[727]. Conséquemment, le concept de Germain a été malmené au cours des dernières années par des historiens et des archéologues enclins à attaquer l'adéquation artificielle entre les témoignages subjectifs des auteurs anciens et les données « objectives » fournies par l'archéologie[728]. De plus, les détracteurs de l'ethnonyme « Germain » soulignent que ce nom ne fut jamais employé par les groupes humains qu'il désigne, le « fait germanique » se

[725] M. C. Galestin (2007-2008) pense que les tribus du delta rhénan sont passées à la postérité sous leurs noms romains et non sous leurs noms autochtones. Comme en témoigne l'épigraphie, il est toutefois possible que les tribus aient adopté dans leurs relations avec Rome ces nouvelles identités définies par les Romains, car elles leur permettaient d'acquérir un statut légal, social et militaire et ainsi de participer à la vie romaine. N. Roymans (2004), 5, a d'ailleurs repéré 62 inscriptions votives où le défunt s'identifiait comme un Batave. Sur l'utilisation par les populations locales du concept identitaire de Germain, voir notamment l'étude d'A. Lund (1998).

[726] Sur la question de l'utilisation moderne du concept de Germain, cf. M. S. Morin (2010) où je développe davantage les arguments ici présentés.

[727] Par ailleurs, plusieurs cultures archéologiques du nord de l'Allemagne datant du Bronze récent et de l'Âge du fer – telles que les cultures de Jastorf et Harpstedt – ont été qualifiées de germaniques ou de pré-germaniques par opposition aux cultures de La Tène et d'Hallstatt, plus au sud, habituellement définies comme celtiques. Cette catégorisation s'appuie sur une longue tradition de l'archéologie européenne qui, dès le 19e siècle, a utilisé des concepts ethniques pour expliquer les structures et les changements régionaux dans la culture matérielle. Or, cette vision normative du concept de culture a sévèrement été critiquée (voir notamment S. Brather (2000), S. Jones (1997) ainsi que N. Roymans (2004), 1-2, pour le cas spécifique du delta rhénan), car elle dépeint des groupes de populations homogènes, statiques, enfermés dans une identité purement matérielle. Au sujet des cultures archéologiques de Jastorf et d'Harpstedt, voir entre autres J. Brandt (2001), W. Künnemann (1995) et H. Schutz (1983).

[728] Voir surtout les critiques de W. Goffart (2006) – dont le chapitre 7 est explicitement intitulé *None of Them Were Germans* – et G. Halsall (2007) de même que les explications de P. J. Geary (1988), 50-51, sur la difficile concordance pour l'espace dit germanique entre données littéraires, archéologiques et linguistiques. Plusieurs historiens et archéologues vont ainsi préférer parler de sociétés celto-germaniques ou encore utiliser des qualificatifs géographiques : peuples rhénans ou transrhénans, peuples d'Europe centrale, barbares du Nord, etc.

rapportant uniquement à un groupe linguistique inconscient, à la période antique, de son appartenance à une entité culturelle commune :

> *"German" was basically a Roman word, used by authors in the early Empire as a shorthand term for many of the northern barbarians. [...] The peoples surveyed by Tacitus or those of the Migration Age were fragmented; they did not call themselves Germans but bore particular names, and they did not live in a territory they called "Germany". [...] At best, they spoke dialects that our linguists call "Germanic", but even that common bond was (as far as we may tell) unknown to themselves until the eight century*[729].

Pour ces historiens, le non-usage du vocable « Germain » par les peuples qu'il désigne fait de ce mot une appellation inappropriée pour évoquer les populations anciennes d'Europe centrale. W. Goffart parle d'ailleurs de « *nonexistence* » des Germains antiques qui seraient plutôt une « *illusion of misguided scholars* »; l'historien pousse même son raisonnement jusqu'à parler d'anachronisme : « *To evoke Germans and Germany before the Middle Ages is, very simply, an anachronism – an injection of the future into the past* »[730]. De telles accusations nécessitent qu'on s'y oppose puisque les termes latins *Germani* et *Germania* étaient utilisés par les Romains eux-mêmes. De ce fait, l'utilisation de l'ethnonyme « Germain » dans le contexte historique de Rome ne peut être taxée d'anachronisme. La notion antique est en fait le produit de représentations romaines des populations transrhénanes et transdanubiennes. Sa validité n'est donc pas entachée par cette origine gréco-romaine qui, pertinemment, permet plutôt d'appréhender l'image que se faisait la société méditerranéenne des populations situées au-delà des frontières septentrionales de l'Empire.

Or, le débat entourant la question du vocable « Germain » s'anime principalement dans l'historiographie anglo-saxonne en raison de la polysémie du mot anglais *Germans*, lequel se réfère à la fois aux Germains anciens et aux Allemands modernes. Cette homonymie peut évidemment créer une certaine confusion et entraîner un désaveu de l'ethnonyme ancien puisqu'il est clair que toute forme d'ascendance singulière entre

---

[729] W. Goffart (2006), 5. De même, selon G. Halsall (2007), 17, les populations de langues germaniques ne se reconnaissaient aucune affiliation linguistique : « *Roman ethnographers, to be sure, grouped the inhabitants of the lands north of the Rhine and upper Danube together as Germani but there is no evidence that these felt themselves to be unified by language* ».

[730] W. Goffart (2006), 20 et 5.

Germans antiques et *Germans* modernes est tout à fait inexacte. W. Goffart le souligne d'ailleurs avec justesse :

> *Despite its antiquity and its endorsement by admirable scholars too numerous to mention, the linear projection of modern Germany out of an ancient one is a mistake, no longer in keeping with the way we do history*[731].

Conséquence des mouvements migratoires, l'héritage des peuples dits germains n'est pas exclusif au territoire allemand, pour preuve la mainmise des Francs sur le territoire de la future France et la migration des Saxons dans les îles britanniques. En revanche, cette association sous-entendue, mais impropre, entre *Germans* antiques et modernes se pose évidemment beaucoup moins en français puisqu'on différencie clairement d'une part, les Germains et, d'autre part, les Allemands[732].

En réalité, les tares imputées au concept moderne de Germain reposent sur son élargissement immodéré l'éloignant sans cesse de son sens originel pour couvrir des réalités éparses de façon, il est vrai, quasi anachronique. Il faut, me semble-t-il, garder en tête le fait que le terme « Germains » – *Germani* en latin, Γερμανοί en grec – n'est pas une création artificielle des érudits du 19e siècle, mais un vocable ethnographique utilisé par les Romains eux-mêmes depuis César[733] pour identifier les populations du nord de l'Europe, notamment celles de la région rhénane : « Οὗτοι ἅπαντες, ὅσοι τὸ παλαιὸν ἀμφὶ Ῥῆνον ἑκατέρωθεν ποταμὸν ᾤκηντο, ἰδίου μέν τινος ὀνόματος ἕκαστοι μετελάγχανον, ἐπὶ κοινῆς δὲ Γερμανοὶ ἐκαλοῦντο ἅπαντες »[734]. L'utilisation moderne du concept de Germain ne doit pas, selon moi, trahir la notion ancienne; elle doit s'articuler en fonction des conceptions romaines et refléter l'esprit de la société méditerranéenne, émettrice et propagatrice du

---

[731] W. Goffart (2006), 5.

[732] De même, le problème de polysémie ne se pose pas non plus en allemand où l'on différencie les termes *Germanen* et *Deutschen*.

[733] César est le premier auteur latin connu à avoir utilisé systématiquement l'ethnonyme « Germain », cf. A. Lund (1998). Suivant Athénée 4.39.153e, le livre 30 de l'œuvre historique de Posidonios aurait traité des Germains. 50 ans avant César, Posidonios n'a sans doute pas utilisé spécifiquement le mot « Germain », car le terme grec Γερμανοί est en fait une translittération du latin *Germani* qui vient de l'adjectif *germanus* signifiant « vrai, authentique ». À ce sujet, voir les explications de Strabon 7.1.2 : « γνήσιοι γὰρ οἱ Γερμανοὶ κατὰ τὴν 'Ρωμαίων διάλεκτον ». Il est plus probable, bien qu'hypothétique, qu'en présentant une ethnographie de la Gaule, Posidonios ait mentionné des tribus rhénanes ou même transrhénanes qu'Athénée a pu par la suite associer à la catégorie ethnoculturelle des Germains.

[734] « Tous ces peuples qui autrefois habitaient aux environs du Rhin sur chaque côté du fleuve avaient certes chacun leur nom propre, mais tous étaient appelés du nom commun de Germains » – Procope 8.20.3.

concept : « *the terms reveal more about the dominant culture's preconception and inherited terminology than about those being described* »[735].

La notion de Germain existait donc chez les Anciens; la manier permet de mieux saisir les représentations sociales romaines des populations qu'elle servait à désigner. Cela dit, cette sphère ethnoculturelle germanique construite par les Romains et diffusée par les auteurs anciens incluait clairement les populations du delta du Rhin. Pline indique ainsi que toute la côte de l'Océan septentrional jusqu'à l'Escaut – fleuve à l'ouest de la Meuse – était habitée par des Germains[736] et il précise que les Bataves et les autres peuples des îles deltaïques étaient d'origine germanique[737]. De même, Tacite réfère constamment aux insurgés de la révolte batave en les identifiant clairement comme des Germains, allant même jusqu'à leur prêter des discours où ils se seraient présentés eux-mêmes d'ascendance germanique[738]. Les représentations romaines du Germain s'appliquaient donc également aux populations du delta, et ce, sans égard à la présence réelle chez celles-ci de caractéristiques linguistiques ou culturelles « objectivement » germaniques.

Il m'apparaît essentiel de bien comprendre les représentations sociales romaines du Germain, figure de ce macro-concept ethnoculturel défini par Rome et pour Rome afin de circonscrire ce groupe de peuples mal connus évoluant aux frontières septentrionales du monde romain, notamment dans le delta du Rhin. La vision romaine du Germain – croyances, perceptions, préjugés – influença les représentations anciennes de l'occupation autochtone et orienta sans doute les rapports des Romains avec ces territoires.

B. La création romaine de la figure du Germain

Les combats de César contre Arioviste, la défaite de Lollius, les guerres de conquête de Drusus et de Tibère, le désastre de Varus, les affrontements de Germanicus contre

[735] T. S. Burns (2003), 20, voir aussi 21-24. De même, F. Dupont (1995), 218, rappelle que pour les Romains « la catégorie du Germain sert à penser et à dire ces envahisseurs terrifiants qui passent les fleuves-frontières du Nord, menacent la civilisation puis repartent s'engloutir dans leurs forêts. C'est le *limes* qui crée les Germains non le contraire ».

[736] « *Toto autem mari ad Scaldim usque fluuium Germaniae accolunt gentes* » – Pline *NH* 4.13.98.

[737] Pline *NH* 4.17.106.

[738] Voir entre autres Tacite *Hist*. 4.14, *Hist*. 4.64-65 et *Hist*. 5.17 ainsi que, de façon générale, les livres 4 et 5 des *Historiae*. Au sujet des Bataves, voir aussi Tacite *Germ.* 29. Les Frisons sont également clairement qualifiés de Germains par Tacite, voir par exemple *Ann*. 4.72, *Ann*. 11.19 et *Ann*. 13.54.

Arminius, la révolte des Bataves… autant d'évènements qui, dès le premier siècle de présence romaine dans la région rhénane, opposèrent farouchement, voire fatalement, les armées de l'Empire à ces populations locales que les textes anciens qualifient de *Germani*. Depuis César, le Germain était donc une figure connue du récit événementiel des exploits militaires de Rome aux frontières septentrionales : « Τίς ὑμῶν οὐκ ἀκοῇ παρείληφεν τὸ Γερμανῶν πλῆθος· » pouvait ainsi s'exclamer Flavius Josèphe[739]. Bien sûr, les Anciens savaient que sous l'étiquette germanique se cachait une kyrielle de tribus locales aux aspirations concurrentes; les querelles et les alliances entre les peuplades germaniques étaient connues et Rome se plut d'ailleurs régulièrement à attiser les rivalités tribales pour son propre intérêt[740]. Or, malgré cette compréhension romaine des divisions tribales, les représentations sociales des peuples germains édifiaient habituellement l'image d'un ensemble ethnique homogène, politiquement cohérent et culturellement uni. Tacite l'écrit explicitement :

> *Ipse eorum opinionibus accedo, qui Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos propriam et sinceram et tantum sui similem gentem extitisse arbitrantur*[741].

Aux 1er et 2e siècles, les Germains apparaissaient comme une entité « immaculée », sans métissage, où tous les individus étaient liés par une ascendance commune. Malgré leurs nombreuses guerres fratricides, ils étaient souvent considérés comme un bloc politique unitaire, s'exprimant d'une seule voix et s'opposant ensemble à l'envahisseur romain[742]. Du reste, le monde germanique était sans cesse décrit comme une unité culturelle partageant des caractéristiques communes et des valeurs collectives. La première partie de la *Germania* de Tacite traduit parfaitement cette homogénéité culturelle : mêmes mœurs, mêmes cultes, mêmes pratiques sociales, même mode de vie, mêmes vêtements, même alimentation, même éducation, mêmes rites funéraires, même apparence, mêmes structures

---

[739] « Qui de vous n'a pas entendu parler de la multitude des Germains? » – Flavius Josèphe *Guer*. 2.16.376.

[740] Voir par exemple la *Germania* de Tacite, ce traité ethnographique sur les Germains dont la seconde partie identifie plus d'une cinquantaine de tribus différentes.

[741] « Moi-même, je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les populations de la Germanie n'ont pas été altérées par des mariages avec aucun autre peuple et sont ainsi demeurées une race particulière, pure, semblable qu'à elle-même » – Tacite *Germ*. 4. Tacite *Germ*. 2 soutient aussi que les Germains forment une entité indigène – *indigena* – n'ayant pas connu de métissages ethniques. Sur l'image du Germain spécifiquement chez Tacite, cf. O. Devillers (2010).

[742] Le discours prêté à Arminius par Tacite (*Ann.* 1.59) est un bon exemple. Voir également Dion Cassius 55.6 où Auguste veut un traité de paix unique pour tous les Germains ainsi que Hist. Aug. *Hadr*. 12.7 où Hadrien établit un roi chez les Germains – *Germanis regem constituit* – comme si tous les Germains étaient dirigés par un seul monarque.

politiques et économiques, même caractère… « *Haec in commune de omnium Germanorum origine ac moribus accepimus* » pouvait ainsi conclure l'historien latin[743]. Bien qu'en décalage avec la réalité, cette conception romaine d'une entité germanique homogène permit l'élaboration et la diffusion dans la société méditerranéenne de représentations universalisant le Germain, cet ennemi de Rome habitant les confins de l'œkoumène, habitant cette Germanie insoumise au-delà du monde romain.

a. Une Germanie qui engendre le Germain

Maints historiens ont voulu montrer que les peuples du Rhin, contrairement aux représentations anciennes, ne relevaient pas d'un ensemble culturel proprement germanique, mais correspondaient plutôt à des groupes de populations celtes ou celtisées parlant des dialectes celtiques[744]; maints historiens ont, avec raison, contesté le rôle historique de délimitation ethnique joué par le grand fleuve et ont préféré voir sur les deux rives rhénanes une continuité culturelle héritière de La Tène[745]. Or, la caractéristique principale du Germain des textes anciens, base du concept ethnoculturel construit et diffusé par la société romaine, n'était pas une supposée appartenance à une culture spécifiquement germanique, à un ensemble politique ou religieux homogène, encore moins à un groupe linguistique distinct. Dans la littérature gréco-romaine, le Germain est d'abord celui qui

[743] « Voilà ce que nous avons appris au sujet de l'origine et des mœurs qu'ont en commun tous les Germains » – Tacite *Germ*. 27. Les représentations sociales des Germains comme un ensemble homogène partageant des caractéristiques communes se retrouvent chez César (entre autres *BG* 1.31-39, *BG* 4.7, *BG* 5.55 et *BG* 6.21-29) et chez une multitude d'auteurs anciens des 1er et 2e siècles, par exemple Flavius Josèphe *Guer*. 2.16.4 et *Guer*. 7.4.2, Pomponius Mela 3.3.26-28, Sénèque *Nat*. 6.7.1 et *De Ira* 1.11.3-4, Strabon 7.1.1-4, Tite-Live *Per*. 104-107, Velleius Paterculus 2.97 de même que dans de très nombreux passages des œuvres historiques de Tacite.

[744] La question de l'origine culturelle des groupes protohistoriques de la région rhénane a longtemps opposé deux visions antagonistes, soit celle de Germains celtisés et celle de Celtes germanisés, cf. K. Sallmann (1987), 124-125, G. Mildenberger (1977), 80, C. M. Wells (1972), 23-30, E. Demougeot (1969), 89-90. Certains chercheurs modernes en sont même venus à adopter une vision très restrictive et nationaliste du découpage ethnique, par exemple G. Cerbelaud-Salagnac (1992), 165-166, C. Colignon (1987), 386, R. Hachmann (1971) et E. A. Thompson (1965). Plusieurs études archéologiques et toponymiques ont toutefois pertinemment montré une très grande présence de l'héritage celtique dans la région rhénane, sur les deux rives du fleuve. Voir notamment O. Buchsenschutz (2004), qui s'est penché sur le développement et la propagation de la culture dite celte à l'Âge du fer, de même que P. B. Ellis (1990), 13, et E. James (1988), 34.

[745] Voir entre autres A. Barbero (2006), 23-24, T. S. Burns (2003), 122-124, F. Dupont (1995), C. R. Whittaker (1989a), 34-38, C. R. Whittaker (1989b), 66.

vient de Germanie, celui qui vient de cet immense territoire au-delà du Rhin que les Romains, incapables de l'appréhender dans son entièreté, ont nommé la *Germania*[746].

Dès le paragraphe introductif de son *Bellum Gallicum*, César pose clairement les fondations de la conception romaine du Germain : sans détour, il explique que les Germains, voisins des Gaulois, sont ceux « *qui trans Rhenum incolunt* », qui habitent au-delà du Rhin[747]. D'emblée, dès les premières lignes de son célèbre ouvrage, César caractérise les Germains non pas en fonction d'une culture ou d'une langue, mais bien en fonction d'un espace géographique[748]. Les spécificités civilisationnelles des groupes dits germaniques étaient ainsi secondaires. Le lecteur doit d'ailleurs patienter plusieurs chapitres avant de voir le général romain s'y attarder. Bien sûr, l'instrumentalisation du Rhin par César pour diviser arbitrairement les entités gauloises et germaniques avait pour objectif, dans une dynamique propagandiste, de présenter le général romain comme le conquérant de toute la Gaule, ce qui était au-delà du Rhin n'étant plus gaulois. Or, cette définition territoriale du Germain perdura; elle demeura le premier attribut des peuples germaniques non seulement chez Tite-Live, Strabon, Suétone ou Tacite, mais encore, bien plus tardivement, chez Dion Cassius, Julien, Eutrope, Orose ou Zosime[749].

Cet attachement rhétorique et intrinsèque des Germains à la Germanie orientait la vision romaine de l'occupation du territoire : tout ce qui était au-delà du Rhin, depuis les Alpes jusqu'à la mer du Nord, était ainsi germain. Voilà qui explique l'association incongrue que fit le général romain Cerialis, sous la plume de Tacite, entre les Germains

---

[746] Avant d'emprunter le nom Γερμανία au latin, les Grecs du 1er siècle avant notre ère semblent avoir inclus la Germanie dans le grand ensemble géographique de la Κελτική (voir notamment Denys *Ant. Rom*. 14.2-4); ce toponyme était d'ailleurs toujours utilisé au début du 3e siècle par Dion Cassius (par exemple 56.18 et 60.30) pour référer à la Germanie transrhénane. Celle-ci demeurait clairement un territoire difficile à circonscrire pour les Anciens et le toponyme *Germania* englobait ainsi un espace géographique mal défini si ce n'est sa situation transrhénane (et transdanubienne). Étudiant la représentation géographique de la Germanie chez Tacite, F. Dupont (1995), 195, a expliqué avec justesse le rapport de l'historien latin avec l'espace géographique transrhénan : « Ainsi Tacite après avoir circonscrit le territoire [de la Germanie] de cette façon dissymétrique […] ne dit rien de l'intérieur, il ne donne ni repères topographiques ou toponymiques, il n'oriente pas l'espace par rapport aux quatre points cardinaux pas plus qu'il ne fournit d'informations sur les distances et les dimensions du territoire ou encore sur les fleuves qui le parcourent. […] La Germanie n'a ni forme ni histoire, ce qui fait d'elle un désert […] ».

[747] César *BG* 1.1. L'expression est également reprise dans César *BG* 1.28.

[748] Sur la signification géographique du terme *Germani*, voir la convaincante étude d'A. Chastagnol (1984).

[749] Par exemple Tive-Live *Per*. 140, Strabon 4.3.4, 7.1.1-2 et 7.2.4, Suétone *Caes*. 25, Tacite *Germ*. 1-2, Dion Cassius 39.49 et 51.22, Julien *Or*. 2.56a-b et *Or*. 2.74b, Eutrope 6.17 et *Brev*. 10.14, Orose *Hist*. 7.22.7 et *Hist*. 7.29.15, Zosime 4.16.1, 4.34.2 et 5.26.3. Voir également Hist. Aug. *Max*. 11.7-9 et *Max*. 12.1.

d'Arioviste et les insurgés de Civilis comme si, telle une récurrence de l'histoire, les torts des uns perpétuaient ceux des autres[750]. Par ailleurs, non seulement les Germains vivaient dans un territoire circonscrit, mais encore ils ne devaient pas en sortir. Nombreuses furent de ce fait les tribus transrhénanes s'étant rendues coupables, aux yeux des Romains, d'avoir franchi le grand fleuve et ainsi ébranlé, en quelque sorte, l'archétype du Germain fixé au-delà du Rhin[751]. Le mot « Germain » devint d'ailleurs rapidement synonyme de Transrhénan. Déjà dans le *Bellum Gallicum*, on note la première utilisation du terme *Transrhenani* dans un sens ethnonymique[752]. Ce qualificatif géographique devenu ethnonyme fut par la suite employé par plusieurs auteurs ultérieurs traitant des populations germaniques, notamment par Tacite lors de son récit de la révolte batave[753].

Dans les représentations romaines, le Germain venait donc de Germanie, le Germain était donc un Transrhénan. Partant de ce constat géographique, le lecteur de César ou de Tacite sera peut-être surpris de constater l'existence dans l'ethnographie ancienne de Germains dits cisrhénans – *Germani cisrhenani*, – c'est-à-dire de populations clairement identifiées par les auteurs gréco-latins comme germaniques, mais occupant des territoires situés « en deçà du Rhin » – *cis Rhenum*, – sur la rive gauche du grand fleuve[754]. Or, ces Germains cisrhénans – ainsi qualifiés par les sources anciennes par opposition aux Transrhénans – ne brisaient nullement la cohérence du construit géographique germanique établi depuis César. En effet, bien qu'occupant la rive romaine du Rhin, les Germains cisrhénans étaient toujours originaires de la Germanie et la mémoire collective romaine – ou gauloise – conservait le souvenir de cette origine transrhénane. Le cas des Ubiens est révélateur : ce peuple transrhénan, habitant la Germanie des textes anciens lors de son entrée dans l'histoire romaine au milieu du 1er siècle avant notre ère, était clairement

[750] Les insurgés de Civilis étaient accusés par Cerialis de vouloir envahir la Gaule comme leurs « ancêtres » germains sous la gouverne d'Arioviste près de 125 ans plus tôt (et plusieurs centaines de kilomètres plus au sud). Voir Tacite *Hist*. 4.73.3.

[751] Inversement, Tacite *Germ*. 29 sentit le besoin d'expliquer que les habitants des *agri decumates*, bien que situés au-delà du Rhin et du Danube, n'étaient pas des peuples germaniques, mais des Gaulois qui, poussés par la misère, avaient migré dans cette région. L'historien latin conservait ainsi intacte la représentation romaine d'une Germanie transrhénane (et transdanubienne) engendrant exclusivement des Germains.

[752] César *BG* 4.16.

[753] En fait, on retrouve dans les cinq livres des *Historiae* plusieurs références à la Germanie et aux Germains utilisant le vocable *transrhenanus* et ses déclinaisons.

[754] Voir par exemple César *BG* 2.3, *BG* 6.2, *BG* 6.32 et *BG* 8.25, Strabon 4.3.4 et 7.1.3, Pline *NH* 4.17.106, Tacite *Germ*. 28 et *Ann*. 1.56.

présenté comme germanique par César; or, sa migration cisrhénane orchestrée par Agrippa ne l'émancipa pas de son statut germanique. Les Ubiens devinrent donc chez Strabon, Pline et Tacite des Germains cisrhénans[755], c'est-à-dire une population occupant certes la rive gauche du Rhin, mais dont le souvenir de ses racines transrhénanes demeurait bien présent. Au 1er siècle, un tel passé germanique – dans son sens géographique – caractérisait également d'une façon explicite d'autres groupes qualifiés de Germains cisrhénans tels que les Tongres, les Vangions, les Triboques et les Némètes[756]. Ainsi peut également se comprendre la filiation germanique octroyée à cette période à plusieurs tribus belges, par exemple les Condruses, les Éburons et les Sègnes chez César ou les Trévires et les Nerviens chez Tacite[757]. Selon leurs propres druides, les Gaulois n'auraient pas tous été originaires de la Gaule; on savait que plusieurs groupes avaient jadis migré depuis les contrées transrhénanes[758]. La mémoire collective gauloise – sur laquelle devait s'appuyer l'ethnographie romaine de la Gaule – avait donc conservé le souvenir d'une migration passée depuis les territoires au-delà du Rhin[759]. Le souvenir de cette origine géographique a sans doute entraîné le maintien d'une identité transrhénane, devenue germanique dans la sémantique romaine. Au sujet des Belges, César était d'ailleurs catégorique : « *plerosque Belgas esse ortos a Germanis Rhenumque antiquitus traductos […]* »[760]. On peut ainsi penser que le degré d'affiliation germanique de certains groupes cisrhénans – de l'Ubien migrant récent au Belge devenu Gaulois – a donc pu être inversement proportionnel à l'ancienneté de la migration cisrhénane : plus le souvenir de l'abandon du territoire germanique était récent, plus l'association directe avec la notion ethnoculturelle de Germain semble avoir été forte. Alors que les tribus belges, dont le passé transrhénan demeurait flou, jonglaient dans les représentations anciennes entre leurs ascendances gauloise et germanique, les Ubiens, dont le processus migratoire s'était concrétisé sous

[755] Voir entre autres Strabon 4.3.4, Pline *NH* 4.17.106 ainsi que Tacite *Germ*. 28, *Ann*. 12.27 et *Hist*. 4.64.

[756] Strabon 4.3.4, Tacite *Germ*. 2 et *Germ*. 28, Pline *NH* 4.17.105-106.

[757] César *BG* 2.4, *BG* 6.32, Tacite *Germ*. 28. Voir également Orose *Hist*. 6.7.14.

[758] Ammien Marcellin 15.9.4.

[759] Les relations amicales et soutenues qu'entretenaient toujours ces groupes avec les populations transrhénanes au début de la période romaine pourraient d'ailleurs en témoigner. Voir par exemple le cas des Trévires qui sollicitèrent régulièrement l'aide des Transrhénans lors de la conquête de la Gaule par César (César *BG* 5.2, *BG* 5.55, *BG* 6.2, *BG* 6.9, Dion Cassius 40.32) et qui se joignirent à la révolte batave en 69-70 de notre ère (Tacite *Hist*. 4.55, *Hist*. 5.19).

[760] « la plupart des Belges étaient issus des Germains et avaient anciennement traversé le Rhin […] » – César *BG* 2.4.

l'égide romaine, étaient profondément affiliés dans le discours gréco-romain à l'espace germanique[761].

Somme toute, il me semble clair que, dans l'architecture ethnographique gréco-romaine, le Germain était véritablement engendré par la Germanie. La condition *sine qua non* de l'existence du Germain pour les Romains n'était pas une culture matérielle spécifique ou un ensemble linguistique (proto-) germanique, mais bien une origine géographique. Le Germain était systématiquement celui qui habitait ou avait habité la Germanie. La notion de Germain était un construit romain structuré en fonction d'un cadre géographique spécifique : c'était l'origine géographique transrhénane qui créait le Germain à qui, ensuite, on allouait des caractéristiques ethnoculturelles communes. Dans les représentations romaines des populations septentrionales, l'identité germanique s'appuyait d'abord sur une assise territoriale : était germain, ce qui venait de Germanie, ce qui était originaire d'au-delà du Rhin; ensuite apparaissaient les particularités physiques, sociales et culturelles.

b. « Immania corpora » : le topos du physique germanique

Dans la conception romaine de l'altérité germanique, non seulement le Germain venait de Germanie, mais encore le Germain ressemblait à la Germanie. Tout au long de l'Antiquité, le physique du Transrhénan est apparu démesuré et terrifiant, reflet de cette extravagance environnementale qui caractérisait les représentations romaines des contrées septentrionales. À l'hostilité et à l'immensité de l'environnement naturel rhénan répondaient les corps gigantesques et puissants des populations locales. Les descriptions gréco-romaines insistent constamment sur le physique imposant et la haute stature des hommes du Nord. De César qui évoque la taille démesurée – *ingens magnitudo* – des Germains d'Arioviste à Sidoine Apollinaire qui, cinq siècles plus tard, parle du Transrhénan d'une hauteur de sept pieds – *septipes*, – les auteurs anciens ont sans cesse répété et alimenté le *topos* du Germain au physique très grand et imposant[762]. La littérature gréco-romaine fait constamment allusion à la taille – μέγεθος – et surtout à la haute taille – *proceritas* – des Transrhénans, lesquels étaient plus grands – *celsiores* – que les Romains,

[761] En témoigne leur position ambivalente, selon Tacite *Hist*. 4.64, lors de la révolte batave.
[762] César *BG* 1.39, *BG* 4.1, Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

« plus grands que les plus grands » – μείζους τῶν μεγίστων – pour reprendre l'expression d'Appien[763]. On faisait ainsi référence à leurs grands corps – *magna corpora*, – à leurs immenses corps – *immensa corpora*, – à leurs statures gigantesques – *ingentes*, – à leurs corps allongés – σώματα ἐπιμήκη – à leurs longs membres – *magni artus, procera membra, lati artus* – et à leur grandeur excessive – πλεονασμός τοῦ μεγέθους[764]. Pour les Méditerranéens, les Germains n'étaient pas simplement grands, ils étaient très grands, ils étaient *grandissimi*, ils étaient *altissimi*. Et cette haute taille caractérisait non seulement les hommes, mais également les femmes, au grand étonnement de Tacite[765]. La corrélation entre haute stature et peuples de Germanie était si ancrée dans l'imaginaire collectif romain que toute personne de grande taille à Rome pouvait potentiellement se voir attribuer une origine transrhénane[766]. Ce physique gigantesque pouvait certes susciter l'admiration de certains[767], mais il demeurait pour les Romains un gage supplémentaire de la démesure et de l'excès qui frappaient la Germanie et ses populations.

L'utilisation par César, Pomponius Mela et Florus de l'adjectif *immanis* pour décrire le corps des Transrhénans laisse d'ailleurs au lecteur une impression d'hypertrophie germanique, voire d'abomination germanique : *immanis* est un terme polysémique, il permet à la fois de peindre l'image d'hommes immenses, mais aussi d'hommes monstrueux, féroces, redoutables, effroyables… Par l'expression *immania corpora*, ces auteurs cherchaient non seulement à rappeler la grandeur excessive des corps des Germains, mais également à évoquer leur monstruosité. Une même *immanitas* accompagnait ainsi le Germain et la Germanie, accompagnait le Germain et le Rhin[768], donnant la force nécessaire à celui-ci pour affronter l'environnement naturel de celui-là. Le

[763] Appien *Celt*. 1.3.

[764] Voir le tableau 3, annexe 7, qui liste les occurrences et les termes utilisés pour décrire le physique germanique.

[765] Tacite *Germ*. 20.

[766] Par exemple, après leur victoire contre Vitellius – empereur éphémère de l'an 69 qui avait compté sur l'appui de plusieurs groupes auxiliaires germains lors de la guerre civile post-néronienne, – le camp des Flaviens aurait massacré à Rome toute personne « de haute taille et d'allure jeune », un signalement correspondant à celui du Germain, cf. Tacite *Hist*. 4.1.1. Voir également le récit par Suétone *Cal*. 47 au sujet du (faux) triomphe de Caligula où l'empereur aurait utilisé des Gaulois de très grande taille pour personnifier les Germains vaincus.

[767] Par exemple Columelle *De Rust*. 3.8 : « *[rerum natura] Germaniam decorauit altissimorum hominum exercitibus* » – « [La nature des choses] a honoré la Germanie d'armées d'hommes très grands ».

[768] Voir le panégyrique anonyme de Constantin (Pan. Lat. 7.13.2 et *supra*, p. 46) qui utilise également le terme *immanis* pour décrire le Rhin.

Germain des représentations sociales romaines n'était donc pas uniquement grand, il était aussi fort, puissant et robuste – *ualidus*, *robustus*, ἄλκιμος – outillé pour braver en quelque sorte l'environnement hostile et menaçant des contrées septentrionales[769]. Confronté au climat cruel de son pays, on le considérait endurant au froid; confronté aux terres stériles de son milieu, on le disait indifférent à la faim[770]. Pour les Romains, le physique germanique répondait à la rudesse de son environnement naturel.

Par ailleurs, d'autres caractéristiques physiques marquaient la figure du Germain dans l'archétype construit et diffusé par les Anciens. D'une part, le *topos* du Transrhénan était invariablement blond ou roux, un détail capillaire qui retenait souvent l'attention des auteurs gréco-romains habitués aux chevelures foncées des populations méditerranéennes. Les adjectifs *flauus*, *aureus*, *rutilus*, ξανθότης, *russus* et *rufus* colorent ainsi régulièrement les descriptions physiques des populations transrhénanes tout au long de la période romaine[771]. De même, les chevelures germaniques surprenaient par leur longueur; aux cheveux courts et soignés des Romains, les Germains opposaient de longues tignasses souvent tressées qui, comme le note Tertullien, étaient un *insigne*, une marque distinctive des populations transrhénanes[772]. L'iconographie romaine reprenait d'ailleurs constamment le thème de la longue chevelure – et de la longue barbe – pour illustrer les barbares des régions septentrionales[773]. Le Transrhénan était donc qualifié de *crinitus*, de chevelu, un statut capillaire élevé au rang de coutume barbare suivant Tacite[774]. Symbole de sa

[769] Voir entre autres Sénèque *De Ira* 1.11.1, Flavius Josèphe 2.16.4, Tacite *Germ*. 20, *Ann*. 2.14, Dion Cassius 40.39, Ammien Marcellin 16.12.47.

[770] Voir Pomponius Mela 3.3.26, Appien *Celt*. 1.3 ainsi que Tacite *Germ*. 4 qui souligne également que le Germain était peu résistant à la chaleur et à la soif, une affirmation cohérente dans le discours ethnographique romain alors que le Germain, en symbiose avec la Germanie froide et humide, n'avait pas à y souffrir de la chaleur et de la soif.

[771] Pline *NH* 28.51.191 mentionne même l'utilisation par les Germains d'un savon rendant les cheveux plus roux, plus brillants. Voir également Strabon 7.1.2, Sénèque *De Ira* 3.26.3, Lucain *Phar*. 2.51-52, *Phar*. 10.129-130, Martial *Ep*. 5.37, *Ep*. 14.176, Pline *NH* 2.80.189, Tacite *Agric*. 11.2, *Germ*. 4, *Hist*. 4.61.1, Suétone *Cal*. 47, Ausone *Biss*. 3, Claudien *Eutrop*. 1.380, *IV Cons*. 446, *Stili*. 1.203, *Stili*. 3.18-19, *De BGoth*. 419, Jérôme *Vit. S. Hil*. 22.

[772] Tertullien *Virg*. 10.2. Voir aussi Ovide *Trist*. 4.2.43, Sénèque *De Ira* 3.26.3, Martial *Ep*. 5.37, Pline *NH* 2.80.189, Tacite *Hist*. 4.61.1, Suétone *Cal*. 47, Claudien *Eutrop*. 1.382-383, *IV Cons*. 655, Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

[773] Voir par exemple les barbares transdanubiens sur la colonne Trajane et les Marcomans sur la colonne de Marc-Aurèle. Voir également les représentations du barbare transrhénan et de la Germanie dans les défilés triomphaux, cf. I. Östenberg (2009), 220-230.

[774] Tacite *Hist*. 4.61.1.

soumission aux impératifs de Rome, le Transrhénan devait ainsi se tondre à l'époque tardive pour servir sous les enseignes romaines[775]. D'autre part, certains auteurs insistent sur la couleur bleue – *caerula* – des yeux des hommes du Nord[776]. On peut bien sûr supposer qu'un regard cérulé et clair avait de quoi fasciner le Méditerranéen habitué à soutenir le regard noir de ses compatriotes. Jumelés aux corps gigantesques et aux longues chevelures blondes, des yeux pâles pouvaient sans doute surprendre, voire troubler les Romains. À ces caractéristiques « aryennes » s'ajoutaient également quelques allusions à l'extrême pâleur de la peau des Transrhénans : au 1er siècle, Pline parle d'une peau de glace – *glacialis cutis*, – au 4e siècle, Jérôme évoque une blancheur éclatante du corps – *candor corporis*, – au 5e siècle, Sidoine Apollinaire mentionne des joues grises, verdâtres – *glaucae genae*[777].

Ces représentations sociales du Germain – très grand, cheveux blonds et longs, yeux bleus, peau pâle – demeurèrent tout au long de la période romaine le *topos* du physique de tous les barbares de Germanie : « *[…] habitus quoque corporum, tamquam in tanto hominum numero, idem omnibus* »[778]. Non seulement cette description du Germain alimentait les sources littéraires, mais encore elle guidait les représentations iconographiques et influençait la personnification des peuples dans les défilés triomphaux[779]. D'ailleurs, la population de Rome eut régulièrement l'occasion de voir défiler des captifs germains aux traits souvent exacerbés par un contexte triomphaliste où l'allure ethnicisée du prisonnier germanique se devait de refléter les représentations sociales romaines des hommes de Germanie[780]. La mise en scène du triomphe exigeait que les acteurs ethniques du défilé répondent aux attentes des spectateurs comme en témoigne Suétone qui relate le triomphe de Caligula lors duquel l'empereur fit déguiser des hommes de haute taille en Germains, notamment en leur teignant les cheveux, afin que ceux-ci représentent adéquatement les peuples transrhénans censés avoir été vaincus[781]. Or, ce qui fascine dans les représentations gréco-romaines du

[775] Claudien *Eutrop*. 1.382-383, Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

[776] Voir entre autres Tacite *Germ*. 4 ainsi que, plus tardivement, Ausone *Biss*. 3 et Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

[777] Pline *NH* 2.80.189, Jérôme *Vit. S. Hil*. 22, Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

[778] « […] l'allure générale des corps est la même chez tous, autant que cela soit possible pour un si grand nombre d'hommes » – Tacite *Germ*. 4.

[779] À ce sujet, voir surtout I. Östenberg (2009).

[780] Plusieurs auteurs font ainsi allusion à la présence de Germains « d'allure germanique » dans des défilés triomphaux, par exemple Strabon 7.1.2, Flavius Josèphe *Guer*. 2.16.4, Florus 1.38 et Dion Cassius 51.22.

[781] Suétone *Cal*. 47.

physique germanique est l'exact antagonisme entre le Germain et le Romain. Avec sa grande taille, son corps robuste, ses cheveux blonds et longs, ses yeux bleus et sa peau pâle, le Germain était l'antithèse du Romain tel qu'il se décrivait lui-même : petit, menu, cheveux foncés et courts, teint mat, traits foncés… Dans son traité fort prisé sur l'art militaire, Végèce rappelle d'ailleurs que le succès militaire de Rome ne reposait nullement sur la force et le physique de ses compatriotes : « *Quid aduersus Germanorum proceritatem breuitas potuisset audere?* »[782] En fait, dans la structure ethnographique romaine, les Germains étaient le symbole ultime de l'altérité; tout comme la Germanie opposée à l'Italie, ils incarnaient un parfait contraire non seulement sur le plan de l'apparence, mais également sur le plan des mœurs et de la civilisation, un être sauvage opposé au Romain civilisé.

c. Le sauvage, le traître et le guerrier

Une tendance récurrente dans l'ethnographie ancienne était la conviction que plus on s'éloignait du monde méditerranéen, plus les populations étaient sauvages, primitives, inhumaines… jusqu'à devenir carrément chimériques[783]. Dans le discours ethnoculturel romain sur l'altérité barbare, le Transrhénan, habitant d'une Germanie ingrate, incarnait l'extrémité sauvage, voire bestiale, de l'homme par opposition à l'être civilisé et cultivé symbolisé par le Romain et le Grec. Certes intransigeant, le jugement de Velleius Paterculus sur les Germains reflète bien cette perception méditerranéenne : « *[…] nihil praeter uocem membraque haberent hominum* »[784]. Le caractère sauvage, cruel et inhumain des populations transrhénanes – miroir de leur territoire – est un *topos* ethnographique constamment réutilisé par la littérature ancienne pendant toute la période romaine. Une avalanche d'adjectifs convergeant vers le thème de la violence, de la cruauté et de la férocité fut employée pour dépeindre les peuples de Germanie : *ferus*, *barbarus*, *rigidus*,

[782] « Que pourrait oser la petite taille [des Romains] contre la grande taille des Germains » – Végèce *Mil*. 1.1.

[783] Par exemple, César *BG* 4.3 révèle que les Ubiens sont plus civilisés en raison de leur proximité avec les Romains et les Gaulois alors que, trois siècle plus tard, le panégyriste Mamertin (Pan. Lat. 2.5.1) souligne plutôt que les plus redoutables des barbares sont également les plus éloignés de la civilisation romaine. À ce sujet, voir entre autres F. Dupont (1995), 193-194. Pour des exemples de peuples fantaisistes habitant aux marges du monde connu, cf. *supra*, note 80.

[784] « [les Germains] n'ont rien des hommes à l'exception de la voix et des membres » – Velleius Paterculus 2.117. Voir également au 4e siècle Prudence *C. Symm*. 2.816-819.

bestialis, ἄγριος, *ferox* et *ferocissimus*, *immanis* et *immanissimus*, *atrox*, *immansuetus*, *trux*, σφοδρός…[785] Les auteurs anciens multiplièrent les références aux mœurs sauvages – *feritas* – des Germains, une *feritas* considérée innée – *insita* – par Pomponius Mela, considérée extrême – *summa* – par Velleius[786]. Les peuples des contrées septentrionales étaient d'ailleurs régulièrement comparés à des bêtes sauvages, imbattables selon Dion Cassius, indomptables selon Mamertin[787]. Sans nuance, Flavius Josèphe soutint même que les Germains avaient « τοὺς δὲ θυμοὺς τῶν ἀγριωτάτων θηρίων σφοδροτέρους »[788]. Représentés comme des êtres sauvages et violents semblables à des animaux féroces, les Transrhénans étaient conséquemment perçus comme des populations primitives et incultes, « dépourvus de la maîtrise de soi et du contrôle de ses pulsions que seules peuvent donner l'éducation et la culture »[789]. Pour les Romains, non seulement les Germains se voyaient dépourvus de la discipline et de la tempérance caractérisant les hommes civilisés[790], mais encore ils appartenaient, dans la construction ethnographique gréco-romaine, à un stade d'évolution civilisationnelle bien inférieur à celui des Romains et, dans une moindre mesure, à celui des Gaulois. Les allusions anecdotiques à leurs habitudes primitives sont nombreuses : cavaliers chevauchant sans selle, utilisation de pirogues rudimentaires, incapacité à conduire un siège militaire, incompréhension du fonctionnement des machines de guerre, ignorance de l'écriture, etc[791]. Pomponius Mela mentionne leur mode de vie âpre et sauvage – *asper incultusque uictus*, – César souligne la pauvreté, la privation et la résignation – *inopia*, *egestas*, *patientia* – qui frappaient leur quotidien et Sénèque précise

[785] Cf. tableau 4, annexe 8, qui liste les occurrences et les termes utilisés.

[786] Pomponius Mela 3.3.26, Velleius Paterculus 2.118. De César à Julien les textes anciens abondent d'anecdotes monstrueuses – et parfois improbables – exacerbant la violence et la cruauté des Germains. Par exemple, Orose *Hist*. 6.21.17 explique que les femmes transrhénanes, lorsqu'attaquées inopinément par les Romains et confrontées à une pénurie d'armes de trait, projetaient à la tête de leurs ennemis leurs jeunes bébés qu'elles avaient préalablement tués en les frappant au sol, réalisant de la sorte un double infanticide (*bis parricida*). De même, voir Tacite *Hist*. 4.61.1-3 qui raconte la cruauté de Civilis, Ammien Marcellin 16.11.8 qui mentionne les hurlements sauvages et lugubres des Transrhénans ainsi que Julien *Mis*. 337c qui soutient que leurs chansons sauvages étaient composées dans un langage comparable au croassement rauque d'un oiseau. Voir également A. Daubigney (1985), 420-421.

[787] Dion Cassius 38.35, Pan. Lat. 2.7.6. Voir également Lucain *Phar*. 8.364, Appien *Celt*. 1.3 et Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.1.4.

[788] « une âme plus violente que celle des bêtes les plus sauvages » – Flavius Josèphe *Guer*. 2.16.4.

[789] M. Dubuisson (2001), 10.

[790] Voir par exemple Ammien Marcellin 16.12.47, Tacite *Ann*. 1.50, *Ann*. 11.16, *Hist*. 1.64, *Hist*. 2.22, *Hist*. 4.76.1-2, Appien *Celt*. 1.3, *BCiv*. 2.64.

[791] César *BG* 4.2, Pline *NH* 16.76.203, Dion Cassius 56.22 (Zon. 10.37), Sénèque *De Vit. Beat*. 26.3, Tacite *Hist*. 4.23.3, *Germ*. 19. Voir également C. R. Whittaker (1989a), 83-85.

qu'ils étaient sans domicile, sans résidence : « *Nulla illis domicilia nullaeque sedes sunt nisi quas lassitudo in diem posuit* »[792]. Le thème du nomadisme germanique se retrouvait aussi chez Strabon où, pareillement, il participait à renforcer l'écart civilisationnel entre les habitants de Rome et ceux de la Germanie :

> κοινὸν δ' ἐστὶν ἅπασι τοῖς ταύτῃ τὸ περὶ τὰς μεταναστάσεις εὐμαρὲς διὰ τὴν λιτότητα τοῦ βίου καὶ διὰ τὸ μὴ γεωργεῖν μηδὲ θησαυρίζειν, ἀλλ' ἐν καλυβίοις οἰκεῖν ἐφήμερον ἔχουσι παρασκευήν : τροφὴ δ' ἀπὸ τῶν θρεμμάτων ἡ πλείστη καθάπερ τοῖς νομάσιν, ὥστ' ἐκείνους μιμούμενοι τὰ οἰκεῖα ταῖς ἁρμαμάξαις ἐπάραντες ὅπῃ ἂν δόξῃ τρέπονται μετὰ τῶν βοσκημάτων[793].

Se représentant, de façon simpliste, les Transrhénans comme des populations ne pratiquant pas l'agriculture[794], n'accumulant pas de richesses matérielles, possédant peu de biens, vivant dans des habitations temporaires et se déplaçant au gré des aléas régionaux, ces auteurs marquent clairement le statut civilisationnel inférieur des peuples de Germanie. En vérité, l'inhospitalité de l'environnement naturel germanique, telle qu'elle était représentée par les Méditerranéens, ne pouvait qu'entraîner la conception d'un mode de vie rustique pour ses habitants.

Au début de la période romaine, cette primitivité des Transrhénans était également confirmée, dans l'imaginaire collectif romain, par la multiplication des allusions au fait que ces barbares vivaient (presque) nus, sans vêtements, comme les animaux[795]. Les rares

---

[792] « ils n'ont aucune habitation et aucun domicile si ce n'est ceux que leur lassitude fixe tous les jours » – Sénèque *De Pro*. 4.14-15. Sénèque fait ici référence à des Germains transdanubiens. Voir également Pomponius Mela 3.3.28 et César *BG* 6.24. Selon N. Roymans (2004), 225, l'image du Germain nomade s'appuyait sur le paradigme ethnographique scythe.

[793] « Est commune à tous [les peuples] de cette contrée la capacité de migrer avec facilité du fait de la simplicité de leur mode de vie et du fait qu'ils ne sont pas cultivateurs et qu'ils ne conservent pas d'argent, mais habitent dans de petites cabanes de fabrication provisoire; comme les nomades, leur nourriture vient le plus souvent des animaux et ils les imitent encore du fait que, comme eux, ils placent leurs biens sur des chariots et se déplacent ainsi, accompagnés de leurs troupeaux, où ils jugent être le mieux » – Strabon 7.1.3. Par ailleurs, il est intéressant de noter que chez Tacite, un siècle plus tard, les Germains ont perdu ce caractère nomade et habitent plutôt des villages certes rudimentaires, mais néanmoins permanents. Cf. N. Roymans (2004), 225-226.

[794] Malgré plusieurs mentions épisodiques d'activités agricoles en Germanie, par exemple César *BG* 4.1-4, *BG* 4.19, Pline *NH* 17.4.47 et Tacite *Ann*. 13.54. À ce sujet, cf. *infra*, p. 301-310.

[795] Cf. César *BG* 4.1, *BG* 6.21, Pomponius Mela 3.3.26, Sénèque *De Ira* 1.11.3, *De Pro*. 4.14-15. Pourtant, dans les représentations iconographiques, le Germain porte généralement un pantalon, caractéristique des barbares du Nord. Voir par exemple la colonne Trajane de même que I. Östenberg (2009), 226, au sujet des défilés triomphaux. Par ailleurs, l'image du Germain nu ne semble pas s'être maintenue à la période tardive puisque l'absence de vêtements n'est pas une caractéristique du Transrhénan chez les auteurs de la fin de l'Antiquité.

références littéraires à l'habillement des Germains font état de vêtements en étoffe grossière – *sagum*, – en écorce d'arbre – *liber arborum* – ou en peaux de bêtes sauvages – *ferarum pellis*, – des matériaux accentuant encore plus l'image rustre de ces populations[796]. Bien sûr, il apparaît difficile de concilier cette vision romaine du Germain vivant continuellement nu ou mal vêtu avec les nombreuses représentations du climat glacial de la Germanie; une telle incohérence attise évidemment la perspicacité moderne et permet de nuancer la réalité, c'est-à-dire de supposer des pratiques vestimentaires variables, saisonnières, chez les Germains. Or, la juxtaposition par les auteurs des premiers siècles de ces deux représentations sociales, le Germain nu d'une part, la Germanie glaciale d'autre part – deux représentations suivant, cela s'entend, des temporalités annuelles distinctes et mutuellement exclusives – entraîna la construction d'une image du barbare rhénan en décalage avec la réalité, une image nouvelle le transformant en être quasi inhumain, capable de supporter nu des froids insupportables, capable de supporter les excès environnementaux de son territoire.

Par ailleurs, tout au long de l'Antiquité, le statut primitif des Transrhénans se justifiait également dans l'ethnographie gréco-romaine par le fait que ces peuples étaient réputés pour leur bêtise et leur manque d'intelligence. À trois siècles d'intervalle, Florus et Sidoine Apollinaire parlent tous deux de la stupidité – *stoliditas* – des barbares de Germanie alors que, successivement, Strabon mentionne plutôt leur sottise – ἄνοια – Tacite les considère ni astucieux, ni rusés – *non astuti nec callidi*, – Dion Cassius les dit sans intelligence – οὔτε σοφίας – et sots – εὐήθεις – et l'orateur anonyme du panégyrique de 313 souligne leurs esprits niais et bestiaux – *stolidae ac ferae mentes*[797]. Au 1er siècle, Martial se permit même de traiter d'« oreille batave » – *auris bataua* – ceux de ses contemporains qui ignoraient son œuvre, qui étaient insensibles à l'art, sourds, tel un Batave, à la musicalité de sa poésie[798].

---

[796] Cf. César *BG* 4.1, *BG* 6.21, Pomponius Mela 3.3.26 et Tacite *Germ*. 17.

[797] Florus 1.38, Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.1.4, Strabon 4.4.5, Tacite *Germ*. 22, Dion Cassius 78.13.3 (Exc. Val. 372) et Pan. Lat. 9.22.5. Voir également Sidoine Apollinaire *Epist*. 5.5.3, Prudence *C. Symm*. 2.819 ainsi que Pseudo-Aurelius Victor *Epit*. 42.11 qui explique pourquoi le Franc Silvanus, bien qu'il fût un barbare d'origine transrhénane, était néanmoins cultivé.

[798] Martial *Ep*. 6.82.

En outre, les peuples rhénans furent célèbres au cours des siècles pour leur amour du pillage et du butin. Alors que les raids romains en territoires germaniques étaient toujours présentés comme des offensives militaires justes ou des campagnes punitives méritées, les incursions barbares dans les contrées cisrhénanes étaient systématiquement décrites comme des pillages illégitimes motivés par l'appât du gain[799]. En plus d'être sauvage, violent, primitif et sot, le Transrhénan était donc représenté par les Anciens comme un pilleur – *praedator* – aveuglé par sa cupidité – *auaritia* – et son amour du butin – *praedae cupido*, – traversant le Rhin en quête de richesses[800]. Décrits comme des hommes se battant *ad praedam*, séduits par l'argent et les présents qui seuls pouvaient les corrompre – *pecuniam ac dona, quis solis corrumpantur*[801], – les Transrhénans étaient conséquemment souvent accusés de perfidie ou de traîtrise. Mamertin parle d'individus trompeurs – *lubrici* – et insidieux – *fallaces*, – Tacite les désigne comme des traîtres – *proditores*, – Dion Cassius comme des fourbes – ἀπατεῶνες – le panégyriste anonyme de 313 comme des ingrats et des perfides – *ingrati et perfidi*[802]. Ils sont considérés comme des hommes sans honte de l'ignominie – *sine pudore flagitii* – qui facilement pouvaient violer les traités – παρασπονδεῖν – et rompre leur fidélité en riant – *ridendo fidem frangere*[803]. Dès l'époque augustéenne, Velleius Paterculus les qualifia même de « *natum mendacio genus* », de race née pour le mensonge[804]. Ces représentations romaines cinglantes étaient par ailleurs exaltées par le traumatisme du désastre de Varus, épisode militaire lors duquel les Romains avaient été complètement leurrés et trahis par la félonie – ou la ruse, selon le point de vue adopté – des Germains d'Arminius qui avaient feint l'amitié avec Rome pour mieux surprendre et anéantir les armées impériales occupant leur territoire[805]. Florus put par la

[799] À ce sujet, voir H. Ziche (2011) qui s'est intéressé à l'opposition, dans les représentations gréco-romaines du barbare, entre l'image négative du barbare pilleur, s'attaquant aux territoires de l'Empire, et l'image positive du barbare paysan, occupant, cultivant et protégeant les terres abandonnées de la Gaule.

[800] Voir surtout le récit de Tacite sur la révolte batave, notamment *Hist*. 4.21.2, *Hist*. 4.23.3, *Hist*. 4.73.3, *Hist*. 4.76.2, *Hist*. 4.78.1 et *Hist*. 5.17.1-3. Plus tardivement, voir également Hérodien 6.7.2 et 6.7.9, Dion Cassius 56.22 (Zon. 10.37), Pan. Lat. 4.9.3, Libanios *Or*. 18.34, Ammien Marcellin 15.5.2, 20.10.2, 21.5.3 et 27.8.5.

[801] Tacite *Hist*. 4.76.2.

[802] Pan. Lat. 2.11.4, Tacite *Hist*. 4.21.2, Dion Cassius 78.13.3 (Exc. Val. 372), Pan. Lat. 9.23.3-4.

[803] Tacite *Ann*. 2.14, Strabon 7.1.4, Hist. Aug. *Quatt. Tyr*. 13.4.

[804] Velleius Paterculus 2.118.

[805] L'hypocrisie d'Arminius et des Chérusques est d'ailleurs rappelée par plusieurs auteurs, notamment Strabon 7.1.4 et Dion Cassius 56.18-20.

suite résumer ainsi l'affront subi par Rome : « *Hac clade factum, ut imperium, quod in litore Oceani non steterat, in ripa Rheni fluminis staret* »[806].

Sauvages, féroces, violents, cruels, primitifs, incultes, simples d'esprit, cupides, traîtres, perfides… Voilà un portrait fort peu flatteur des peuples rhénans. Aux yeux des Romains, ces traits caractéristiques, jumelés à un physique imposant, rendaient toutefois les barbares du Nord particulièrement aptes à la guerre et vigoureux au combat. Tacite parle ainsi d'une *laeta bello gens* et Sénèque d'une *auida belli gens*[807]. De même, plusieurs siècles plus tard, Végèce explique que « *septentrionales populi, remoti a solis ardoribus, inconsultiores quidem, sed tamen largo sanguine redundantes, sunt ad bella promptissimi* »[808]. Les textes anciens rappellent régulièrement la passion des Germains pour les armes et les belligérances, une passion transmise précocement aux jeunes enfants et partagée par les femmes[809]. Les représentations romaines des groupes germaniques figuraient donc des sociétés profondément martiales plaçant l'activité guerrière au cœur de leurs valeurs et de leurs mœurs : « *uita omnis […] in studiis rei militaris consistit* » écrit César[810]. La valeur militaire des Transrhénans était connue et reconnue par les auteurs anciens. Au 2e siècle, Pausanias les décrit comme « μαχιμώτατοι […] τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ βαρβάρων »[811]; au 4e siècle, Libanios soutient que « ἀντὶ πολλῶν σωμάτων ἕκαστος ἦν »[812]. Bien sûr, l'image de guerriers redoutables, voire invincibles, était particulièrement

[806] « Ce désastre arrêta sur la rive du Rhin l'Empire qui n'avait pas été arrêté par le littoral de l'Océan » – Florus 2.30.

[807] « peuple qui prend plaisir à la guerre » – Tacite *Hist*. 4.16.1; « peuple avide de guerre » – Sénèque *Nat.* 6.7.1. Voir également César *BG* 1.39, *BG* 6.22 et Pomponius Mela 3.3.27.

[808] « les peuples du Nord, éloignés des ardeurs du soleil, certes plus imprudents, mais débordant d'une grande vigueur, sont les plus disposés à la guerre » – Végèce *Mil*. 1.1.2.

[809] On note ainsi l'étonnement de Tacite *Germ*. 7 et de Dion Cassius 72.3.1 (Xiph. 259.13-26) lorsqu'ils relatent la présence de femmes dans les armées germaniques. Les auteurs anciens soulignent également l'aversion des Transrhénans pour la paix et la quiétude, voir entre autres Tacite *Germ*. 14 et Florus 2.30.

[810] « Toute leur vie consiste à […] s'exercer dans les choses militaires » – César *BG* 6.21. De même, Sénèque *De Ira* 1.11.3 : « *Germanis quid est animosius? Quid ad incursum acrius? Quid armorum cupidius, quibus innascuntur innutriunturque, quorum unica illis cura est in alia neglegentibus?* » – « Qui est plus courageux que les Germains? Qui est plus impétueux dans l'assaut? Qui aime plus les armes, parmi lesquelles ils ont grandi et ont été élevés et qui sont leur unique intérêt, le reste étant négligé? » Sur l'idéologie et les valeurs martiales des sociétés rhénanes, cf. N. Roymans (1995). Par ailleurs, il est révélateur que certains groupes cisrhénans aient revendiqué des origines germaniques pour se dissocier de l'image du Gaulois oisif. Voir par exemple le cas des Nerviens et des Trévires chez Tacite *Germ*. 28.

[811] « les plus guerriers des barbares d'Europe » – Pausanias *Per*. 8.43.

[812] « chacun est l'égal de plusieurs hommes » – Libanios *Or*. 18.70. Libanios parle ici spécifiquement des Francs. Au sujet de la valeur militaire des Francs, voir également Pan. Lat. 9.24.2 de même que Libanios

valorisante pour Rome lorsque ses légions étaient victorieuses des Germains. Parallèlement, dans les armées romaines, les auxiliaires germains étaient toujours présentés comme les soldats les plus combattants – μαχιμώτατοι – les plus redoutables – *atrocissimi*, – les plus forts – *fortissimi*, – les plus vigoureux – *ualidissimi*[813]. Malgré leur image d'hommes sauvages et incultes, ils étaient valorisés et célébrés pour leurs capacités guerrières exceptionnelles. La réputation militaire des Transrhénans était telle que l'usage de soldats germains dans les gardes personnelles des empereurs fut très répandu, notamment chez les Julio-Claudiens[814].

*

En dépit de cette reconnaissance avouée de la valeur militaire des barbares de Germanie, la société méditerranéenne maintint néanmoins très fortes les représentations sociales du Transrhénan sauvage, primitif et perfide. On aurait pu légitimement s'attendre à ce que la récurrence des contacts entre Rome et les populations germaniques modifie progressivement le stéréotype du barbare des contrées septentrionales au fil des siècles, mais il n'en est rien. Statique, l'image du Germain julio-claudien fut constamment réutilisée et reproduite par la littérature ancienne pour décrire jusqu'à l'époque tardive les populations originaires d'au-delà du Rhin, notamment les Francs, les Saxons et les Alamans, ce qui entraîna le transfert des stéréotypes de la figure julio-claudienne du Germain aux nouveaux groupes rhénans. H. Ziche résume avec justesse les mécanismes idéologiques et rhétoriques justifiant la stagnation des représentations romaines des barbares transrhénans :

> *Given the changing reality of the late Roman Empire – more barbarian raids, more barbarian soldiers, and possibly a higher presence of barbarian peasants in the countryside – an unbiased observer would expect an evolution of barbarian stereotypes in place since the*

Or. 59.127 où le rhéteur grec associe fautivement le nom des Francs – qu'il écrit Φρακτοί plutôt que Φράγγοι ou Φράγκοι – au verbe grec φράττω – « protéger », « fortifier » – et considère ainsi cet ethnonyme comme un témoignage de leurs capacités militaires. Nombreux furent évidemment les auteurs modernes à avoir pointé l'incohérence d'une étymologie grecque pour un ethnonyme germanique. Voir par exemple B. Schouler (1984), 831, R. Grand (1965), 48 ainsi que P.-L. Malosse dans son édition de Libanios (Les Belles Lettres, 2003, p. 206-207).

[813] Julien *Or.* 1.34c-d, Tacite *Hist*. 2.32.1, *Hist*. 2.28. Voir également Tacite *Agric.* 36.1.

[814] Cf. Tacite *Ann*. 1.24, *Ann*. 13.18, *Ann*. 15.58, Suétone *Aug*. 49, *Cal*. 43, *Cal*. 45, *Cal*. 58, *Nér*. 34, *Galb*. 12, Dion Cassius 55.24 et 56.23. De même, chez les dynasties subséquentes, cf. Dion Cassius 63.17 (Xiph. 198.17-200), Hist. Aug. *Max. et Bal.* 13-14. Au sujet de l'origine germanique des gardes personnelles des empereurs, cf. N. Roymans (2004), 225-227, et surtout H. Bellen (1981).

> *beginning of the empire. But these stereotypes – barbarians being fierce, disloyal, undisciplined, and uncivilized by nature – changed very little, and were applied by both pro- and anti-barbarian writers. The growing contact with and presence of barbarians did not lead to a reformulation of barbarian stereotypes and to a new, more realistic Roman barbarology, but rather produced ideological models that allowed an easier transformation of barbarians into Romans. It may still have been difficult to think of barbarians as ordinary, taxpaying, barbarian peasants, but the rhetorical models developed by late Roman writers made it easier either to conveniently forget that some Roman peasants actually were barbarian peasants, or to pretend that assimilation was an automatic, rapid, and inevitable outcome*[815].

Contrairement aux Grecs qui organisaient leurs rapports avec le monde extérieur selon une dynamique d'exclusion, les Romains adoptèrent une politique d'inclusion répondant à la vocation universelle de l'*imperium romanum*[816]. Le barbare transrhénan sauvage, primitif et inculte – image inversée du Romain civilisé et cultivé – devenait l'archétype de l'être inachevé, imparfait, à qui Rome avait la mission d'apporter la civilisation par la conquête et la domination[817]. L'état sauvage du Germain n'était pas perçu comme une fatalité irréversible; une fois intégrés au monde romain, les hommes perdaient progressivement leur nature primitive pour devenir des provinciaux[818] et le *topos* ethnographique du barbare transrhénan était ainsi transféré aux nouvelles tribus qui occupaient les rives du Rhin, permettant ainsi de conserver intactes les représentations sociales des populations de Germanie.

C. Le maintien de la figure du Germain

Il ne fait aucun doute, César et ses successeurs des 1er et 2e siècles participèrent activement à la propagation de la figure romaine du Germain : un Transrhénan démesurément grand, fort, guerrier, mais surtout sauvage, primitif et perfide. La question du maintien de cette image julio-claudienne du Germain pendant l'Antiquité tardive est toutefois sujette à débat chez les historiens modernes. Je l'ai mentionné précédemment,

---

[815] H. Ziche (2011), 219. Voir également C. R. Whittaker (1989a), 84-85.

[816] Cf. J. Peyras (2005b), 209, E. Demougeot (1969), 71.

[817] Voir surtout l'étude de F. Toulze (1995) qui s'est penchée sur l'opposition entre le barbare et l'identité romaine dans la *Germania* de Tacite.

[818] Le cas des Ubiens, devenus progressivement les *Agrippinenses* après leur migration dans l'Empire, est un excellent exemple. Voir également Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.1.4 qui explique que l'éducation et l'acquisition de préceptes philosophiques peuvent changer les barbares transrhénans.

l'utilisation même du concept de Germain en histoire romaine est reconsidérée par certains chercheurs et l'abandon du terme est même prôné par une minorité[819]. J'ai toutefois expliqué pourquoi j'étais plutôt encline à conserver l'usage de l'ethnonyme contentieux comme outil conceptuel permettant d'appréhender les représentations que se faisait Rome des populations transrhénanes : loin d'être une invention des érudits du 19e siècle, le terme *Germani* était utilisé par les Romains eux-mêmes et ne peut, de ce fait, être simplement écarté du vocabulaire de l'histoire romaine sous prétexte d'une mauvaise utilisation historienne. Il m'apparaît plus sage et utile pour la recherche historique d'exploiter les représentations sociales romaines sous-jacentes à la notion ancienne, ce que j'ai fait au cours des pages précédentes.

Or, le combat des détracteurs du mot « Germain » devient plus virulent lorsqu'il est question de l'usage du concept pour l'époque tardive :

> *My main concern […] is to dislodge the barbarians of late antiquity from the "Germanic" setting in which they have commonly lived. I would be content if "German" and its derivatives were banished from all but linguistic discourse on this subject*[820].

Pour ces historiens, la remise en question de la pertinence de ce vocable repose non seulement sur le fait que l'ethnonyme germanique ne fut jamais employé à l'interne par les groupes qu'il désigne, mais encore sur l'idée que le terme serait tombé en désuétude chez les Romains eux-mêmes à la période tardive. Cette affirmation est toutefois surprenante chez des historiens chevronnés; certes, l'ethnonyme *Germani*, régulièrement utilisé dans la littérature des premiers siècles, apparaît plus rarement dans les sources anciennes à partir du 3e siècle alors que l'Empire romain entrait dans une nouvelle phase d'affrontements avec les peuples d'Europe centrale dans le cadre des grands mouvements migratoires de la fin de l'Antiquité. On retrouve alors beaucoup plus souvent chez les auteurs anciens l'utilisation du mot « barbare » pour décrire les populations originaires des contrées situées au-delà des frontières romaines. Dans un contexte marqué à la fois par les confrontations avec le monde extérieur et par l'intégration massive des groupes transfrontaliers dans l'appareil militaire romain, le vocable *barbari* permettait en quelque sorte aux Romains de se distinguer eux-mêmes des communautés non romaines et incarnait sans doute une image d'opposition ou de séparation

[819] Cf. *supra*, p. 228-232.
[820] W. Goffart (2006), 5.

avec des populations étrangères – parfois ennemies, parfois alliées, parfois nouvellement intégrées à l'Empire romain – sans néanmoins imposer une corrélation avec un territoire extérieur spécifique. En revanche, il est tout à fait inexact de penser que le mot « Germain » avait complètement été abandonné par les auteurs de la fin de l'Antiquité : les *Germani* colorent les récits d'Ammien Marcellin, d'Aurelius Victor, d'Ausone, de Claudien, d'Eutrope, de Julien, d'Orose, de Sidoine Apollinaire, de Solin, de Jordanès, de Zosime… La notion de Germain ne disparut donc pas du discours gréco-romain tardif et, en conséquence, peut continuer, me semble-t-il, à servir d'outil conceptuel pour les historiens modernes afin de comprendre les représentations que se faisait la société méditerranéenne des populations septentrionales. Parallèlement à cet usage tardif de l'ethnonyme germanique, il est toutefois intéressant de noter que les caractéristiques de la figure romaine du Germain construite depuis César se transférèrent également aux nouvelles entités ethno-politiques transrhénanes qui apparurent dans l'histoire romaine à partir du 3e siècle. Et aux premières loges de ces nouveaux groupes « *qui trans Rhenum incolunt* » se trouvaient bien sûr les Francs.

a. L'entrée en scène des Francs

L'entrée en scène des Francs dans l'histoire romaine au milieu du 3e siècle s'est orchestrée dans un contexte d'instabilité, voire de crise politique, sociale et économique dans l'Empire. Tel qu'il a été expliqué précédemment, l'historiographie tend aujourd'hui à nuancer le poids des pressions des peuples d'Europe centrale comme élément déclencheur du déclin de l'Empire d'Occident à partir du 3e siècle et voit plutôt dans ces déplacements de populations une conséquence de la dégradation des structures internes de l'Empire ayant fortement affaibli la capacité du pouvoir central à maintenir sa gouvernance sur l'ensemble de son immense territoire, notamment dans les secteurs périphériques et éloignés du centre méditerranéen[821]. Le désengagement romain dans la périphérie septentrionale avait dégarni la zone frontalière rhénane de sa force militaire caractéristique et ainsi facilité la pénétration dans l'Empire de populations transrhénanes parmi lesquelles se trouvaient bien sûr les Francs sur le Rhin inférieur.

[821] Cf. *supra*, p. 212 ainsi que la démonstration de G. Halsall (2007) qui identifie cinq facteurs ayant entraîné la dégradation des structures politico-administratives de l'Empire et ainsi favorisé la migration cisrhénane des populations d'Europe centrale (cf. *supra*, note 664).

Bien que les groupes transrhénans, notamment francs, n'aient sans doute pas été la source initiale de l'affaiblissement de l'Empire romain au 3e siècle, il serait faux de croire que leur pression continue sur la frontière fluviale n'influença pas le devenir des secteurs périphériques et que leur migration dans l'Empire se fit sereinement : les représentations romaines de l'entrée en scène des Francs ne figurent pas une arrivée pacifique, légitime, axée sur l'exploitation agricole de terres vacantes. Les sources anciennes parlent de pillages et d'invasion par les Francs, de villes prises et de piraterie sur les côtes[822]. Mais qui étaient ces populations transrhénanes qui firent une entrée si remarquée dans l'histoire?

L'historien byzantin Procope de Césarée fournit une explication simple et claire au sujet de l'origine des Francs : « οἱ δὲ Φράγγοι οὗτοι Γερμανοὶ μὲν τὸ παλαιὸν ὠνομάζοντο »[823]. Procope associe ainsi directement les Francs et les Germains, plaçant en continuité linéaire les Germains des temps augustéens et les Francs d'époque tardive. Cette représentation ethnographique de l'origine franque est également utilisée par son contemporain Agathias : « εἶεν δ' ἂν οὗτοι οἱ πάλαι ὀνομαζόμενοι Γερμανοί »[824]. En fait, l'image des Francs transmise par la littérature ancienne s'inscrit explicitement dans la pérennisation du *topos* du Transrhénan pilleur et perfide. Tout comme les Germains avant eux, les Francs sont caractérisés par leur férocité et leur caractère sauvage, par leur passion furieuse et leur nature farouche[825]. En 313, le panégyriste anonyme de Constantin résumait sa vision du Franc à un homme cruel, se nourrissant exclusivement de bêtes sauvages, méprisant la vie en raison du caractère avilissant de sa propre existence : « *trucem Francum ferina sola carne distentum, qui uitam pro uictus sui uilitate contemnat* »[826]. On retrouve ainsi encore bien ancrés à l'époque tardive les mêmes stéréotypes qui alimentaient la figure du Germain aux 1er et 2e siècles. Mais peut-on véritablement lier ethnographiquement les populations dites franques et celles dites germaniques?

---

[822] Cf. Aurelius Victor *Caes*. 33.3, Ammien Marcellin 17.2.1-2, 20.10.2, 27.8.5, Eutrope 9.21, Hist. Aug. *Aur*. 7.1, *Prob*. 13.5-8, Libanios *Or*. 12.48, *Or*. 18.70, *Or*. 59.129, Orose *Hist*. 7.25.3, Pan. Lat. 3.7.2, Pan. Lat. 6.4.2, Pan. Lat. 10.17.1, Zosime 3.1.1.

[823] « les Francs étaient autrefois appelés Germains » – Procope 5.11.29. Voir également Procope 3.3.1 et 5.12.8-9 où l'historien indique à deux reprises que les Germains « sont maintenant appelés les Francs » : « νῦν Φράγγοι καλοῦνται ».

[824] « ce sont eux qu'on nommait autrefois Germains » – Agathias *Hist*. 1.2.1.

[825] Cf. Pan. Lat. 5.18.3, Pan. Lat. 7.5.3, Pan. Lat. 10.17.1.

[826] Pan. Lat. 9.24.2.

À l'instar du terme « Germain » à la période julio-claudienne, le mot « Franc » apparaît comme un ethnonyme général et généralisant qui permettait aux auteurs gréco-latins d'identifier une multitude de tribus occupant à partir du 3e siècle les terres au-delà du Rhin inférieur. L'orateur anonyme du panégyriste de 310 mentionne ainsi l'existence de « diverses tribus de Francs » – *diuersae Francorum gentes*[827], – sous-entendant de la sorte que cette appellation englobait plusieurs groupes de populations. Les Francs sont ainsi représentés dans la littérature gréco-romaine comme un regroupement de tribus incluant essentiellement les Chamaves[828], les Attuaires[829], les Bructères[830], les Saliens[831], les Ampsivariens[832] et, selon Sulpice Alexandre, les Chattes[833]. S'agit-il d'une représentation fidèle de la situation franque? Difficile à établir, mais on peut penser que l'entité ethnographique franque était formée de peuplades transrhénanes pour la plupart déjà connues de Rome depuis les temps augustéens : elles avaient épisodiquement affronté les armées rhénanes depuis les campagnes de Drusus, elles avaient sporadiquement pressé la frontière du grand fleuve depuis la mise en place du système frontalier, elles avaient jusque-là été incluses dans le grand ensemble ethnoculturel des Germains. À partir du milieu du 3e siècle, leur réintroduction dans la narration historique romaine se fit donc sous la facture ethnonymique franque, une nouvelle nomenclature pour une nouvelle phase d'occupation du territoire.

---

[827] Pan. Lat. 7.5.3

[828] Sur la Table de Peutinger est inscrite, sur la rive droite du Rhin, la phrase *Chamaui qui et Franci*. De même, cf. Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours *Hist*. 2.9, Pan. Lat. 4.9.3, Pan. Lat. 10.18.1, Julien *Ep. Ath*. 280a-b, Ammien Marcellin 17.8.5, 17.9.2-3, Ausone *Mos*. 434-435, Lat. Veron. 13. Les Chamaves étaient déjà présents au 1er siècle dans le récit tacitéen des années néroniennes, cf. Tacite *Ann*. 13.55.

[829] Cf. Ammien Marcelin 20.10.2. Les *Attuarii* sont également mentionnés au 1er siècle par Velleius Paterculus 2.105, par Strabon 7.1.4 sous la forme Χαττουαρίοι et par Tacite *Germ*. 34 sous la forme *Chasuarii*. Voir également *supra*, note 549.

[830] Cf. Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours *Hist*. 2.9, Pan. Lat. 7.12.1-3, Pan. Lat. 10.18.1, Claudien *IV Cons.* 451. Les Bructères étaient déjà connus des Romains depuis les campagnes de Drusus au 1er siècle avant notre ère, cf. Strabon 7.1.3-4 de même que Velleius Paterculus 2.105, Tacite *Germ*. 30-33, *Ann*. 1.51, *Ann*. 1.60, *Hist*. 5.18.1, Suétone *Tib*. 19, Pline *Epist*. 2.7.2, Ptolémée *Géo*. 2.11.6-7.

[831] Cf. Ammien Marcellin 17.8.3-4, Julien *Ep. Ath*. 280a-b, Claudien *Stili*. 1.222, Zosime 3.6.1-4.

[832] Cf. Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours *Hist*. 2.9. Les Ampsivariens apparaissent également dans le récit de Tacite au sujet du règne de Néron, cf. Tacite *Ann*. 13.55-56.

[833] Cf. Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours *Hist*. 2.9 ainsi que Claudien *De BGoth*. 420. Toutefois, les Chattes sont habituellement localisés plus au sud, au-delà du Rhin supérieur, cf. Tacite *Germ*. 30-31, Hist. Aug. *Mar. Ant.* 8.7-8 et *Did. Iul*. 1.9. Les Chattes sont entrés dans l'histoire romaine dès les campagnes de Drusus, cf. Florus 2.30 de même que Pline *NH* 4.14.99-100, Suétone *Dom*. 6, Tacite *Ann*. 1.56, *Ann*. 2.7, *Ann*. 2.41, Dion Cassius 54.36, Pseudo-Aurelius Victor *Epit.* 11.2, Frontin *Strat.* 2.3.23, Orose *Hist*. 6.21.15. Outre ces peuples explicitement identifiés par les sources littéraires, le regroupement franc comptait peut-être également les Usipètes, les Tenctères et les Tubantes. Cf. E. James (1988), 35-38, P. J. Geary (1988), 98-100, P. Périn et L.-C. Feffer (1987), 26-27, E. Demougeot (1969), 472-473, et C. Jullian (1920), 542-543.

Suivant les témoignages des panégyristes latins, des Francs auraient migré au cours du 3e siècle dans la région deltaïque rhénane. Cette affirmation concorde avec les données archéologiques qui révèlent d'abord un abandon de plusieurs sites de la région entre 260 et 270, puis l'apparition par la suite de nouveaux groupes d'occupants dans certains secteurs, groupes pouvant ainsi correspondre à des migrants francs[834]. Ces nouvelles populations deltaïques sont clairement représentées dans la littérature latine comme des étrangers, des « barbares », des ennemis s'étant indûment installés dans la région romaine, sans autorisation du pouvoir impérial : le panégyriste anonyme de 313 parle ainsi de la reconquête de la Batavia ainsi libérée du joug des *aduenae hostes*[835]. Mais si des groupes de migrants francs ont accaparé le delta du Rhin à partir des années 260, qu'est-il alors advenu des populations deltaïques autochtones dépeintes par les auteurs des 1er et 2e siècles? Que sont devenus les Bataves et les Canninéfates, habitants de cette Batavia depuis la période préromaine?

b. Le mystère batave : un hiatus identitaire

La disponibilité réduite des données littéraires traitant de la région rhénane pendant les 2e et 3e siècles ne facilite évidemment pas l'appréhension de l'histoire des populations deltaïques. Je l'ai déjà mentionné, les données archéologiques montrent une diminution considérable de la population de la région à partir de 260, ce qui laisse croire qu'une portion importante des communautés historiques bataves et canninéfates fut sans doute forcée sous la pression franque de quitter le territoire deltaïque, mettant en péril la survie des structures administratives de la *ciuitas Batauorum* et de la *ciuitas Cananefatium*[836]. En

[834] Voir notamment le cas du site rural de Tiel-Passewaaij étudié par M. Groot (2009, 2008) et où une nouvelle phase d'occupation débutant vers 270 est visible en raison d'un changement du type d'habitation et de la présence d'objets de métal et de céramique inédits. Voir également P. A. Henderikx (1986), 478-481, W. J. H. Willems (1984), 272-275.

[835] Pan. Lat. 9.25.2. Voir également Pan. Lat. 4.8.4 et 4.9.1 où l'orateur parle de *barbari*. En fait, la victoire de Constance Chlore mena à la pacification – plutôt qu'à la libération – de la Batavia; les communautés franques établies dans le delta ne furent pas toutes chassées et plusieurs furent autorisées à demeurer dans la région, ce qui permit peut-être de remettre en fonction les anciennes structures administratives romaines, cf. W. J. H. Willems (1986), 433-434.

[836] À cette période tardive, aux yeux d'un témoin méditerranéen, les communautés romanisées du delta devaient de plus en plus s'apparenter – politiquement, administrativement et culturellement – aux populations gallo-romaines du nord de l'Europe romaine. Dans la crainte des pilleurs transrhénans, on peut penser que les populations civiles des deux *ciuitates* se sont déplacées vers la Gaule, sous l'autorité de

fait, la situation post-julio-claudienne des Bataves et des Canninéfates demeure peu documentée sur le plan textuel. Alors que l'ethnonyme *Canninefates* disparait carrément des sources littéraires, laissant au stade de conjecture la destinée de ces populations, c'est plutôt la pérennité de l'emploi du terme *bataui* dans les sources tardives qui rend nébuleuse et complexe la compréhension du devenir batave.

La dernière mention des Canninéfates dans la littérature ancienne se trouve chez Tacite dans le cadre de son récit de la révolte de Civilis. Par conséquent, la reconstruction historienne de la destinée des Canninéfates s'appuie exclusivement sur les témoignages épigraphiques et archéologiques, eux-mêmes relativement restreints. Nous savons grâce aux données matérielles que le 2e siècle fut une période faste pour le territoire canninéfate, marquée par une complexification des structures administratives avec la création de la *ciuitas Cananefatium* et la municipalisation de Forum Hadriani[837]. Or, dès le siècle suivant, les Canninéfates disparurent complètement des sources historiques. Tel qu'il a été mentionné précédemment, les fouilles archéologiques ont clairement montré une désertion de l'agglomération urbaine dans la seconde moitié du 3e siècle ainsi qu'une diminution sévère et rapide de la densité démographique[838]. Le littoral deltaïque fut très largement délaissé, mais contrairement aux territoires bataves en amont, il ne connut pas immédiatement de nouvelles phases d'occupation initiées par l'arrivée de populations transrhénanes[839]. Il est vrai qu'avec la fin de l'Antiquité correspond une période de refroidissement du climat européen et d'augmentation générale des précipitations et de l'humidité. Dans le cas des Pays-Bas, ces phénomènes se sont notamment traduits par une

---

praefecti laetorum Batauorum comme l'indique la *Notitia Dignitatum* (Not. Dig. *Occ*. 42). À ce sujet, voir la nouvelle interprétation du terme *laetus* proposée par A. Barbero; dans l'Antiquité tardive, les *laeti* ne désigneraient pas des immigrés barbares, mais bien des « prisonniers romains que les barbares [auraient] été contraints de relâcher et qui [auraient] été réintégrés dans la société selon une procédure précise du droit romain, celle du *postliminium* » – A. Barbero (2006), 198. Les communautés civiles du delta, sous le joug franc avant l'intervention de Constance Chlore, pourraient ainsi avoir migré en Gaule sous le statut de *laeti*. Ce ne serait en fait que plus tardivement que « des foyers d'immigrés, qui n'avaient jamais été citoyens ni sujets de l'Empire, [auraient été] accueillis et encadrés selon les mêmes règlements et qualifiés, eux aussi, de lètes » – A. Barbero (2006), 202.

[837] Cf. *supra*, p. 206-209.

[838] Cf. *supra*, p. 210-211 ainsi que notes 659 et 660. Selon M. F. P. Dijstra (2011), 380, à peine 300 personnes occupaient la côte entre les embouchures de l'Oude Rijn et de la Meuse aux 4e et 5e siècles alors que la région avait accueilli jusqu'à 10 000 personnes durant les siècles précédents.

[839] Ce n'est finalement qu'au 6e siècle que le littoral sera réoccupé de façon significative, cf. E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990b), 73-74.

montée des eaux souterraines et une détérioration des conditions de drainage du sol[840]. Il est donc tout à fait possible que, confrontée à un milieu de plus en plus humide, l'occupation humaine du littoral canninéfate fût alors devenue trop pénible et peu attrayante[841].

Contrairement aux Canninéfates, les Bataves ne disparurent pas des sources littéraires après la révolte de 69-70. En fait, le terme « Batave » était toujours utilisé à l'époque tardive pour définir certaines cohortes de l'armée romaine, ce qui pourrait laisser croire *a priori* à la pérennité du groupe ethnoculturel batave. On voit ainsi Ammien Marcellin parler des *Batauorum uexillum*, des *bataui auxiliares uelitares* et des *bataui auxiliares milites*; on voit aussi Zosime mentionner un τάγμα τῶν Βατάβων et la *Notitia Dignitatum* répertorier une dizaine d'unités auxiliaires et de corps de cavalerie dits bataves[842]. Mais est-ce que ces utilisations tardives du mot « batave » référaient à l'ethnonyme du 1er siècle? Est-ce que ces cohortes qualifiées de « bataves » au 4e siècle étaient véritablement recrutées chez le peuple du même nom? Le devenir des communautés bataves demeure encore aujourd'hui une question non résolue; plusieurs historiens ont souvent simplement évacué le problème en supposant, sans approfondir la question, un maintien à l'époque tardive du groupe ethnoculturel batave, lequel serait demeuré pour l'armée romaine une source continue d'auxiliaires servant dans des unités dites bataves[843]. Or, il m'apparaît clair que la question de l'identité ethnique batave et de sa pérennité au cours des siècles est au cœur de cette énigme historique.

Au 1er siècle, les Bataves étaient représentés – et certainement perçus – par les Romains comme une entité ethnique[844]; les Bataves sont dépeints comme un peuple occupant un territoire déterminé, parlant une langue spécifique et partageant des origines et

[840] À ce sujet, cf. *supra*, chap. 1, p. 109-113.

[841] Cf. W. H. TeBrake (1978), 10. Cette désertion de la région sans réoccupation immédiate du territoire sonna visiblement le glas de la *ciuitas Cananefatium*.

[842] Ammien Marcellin 27.1.6, 20.1.3, 20.4.2, voir également Ammien Marcellin 16.12.45, 27.8.7, 31.13.9; Zosime 4.9, voir également Zosime 3.8.1, 3.35.2; Not. Dig. *Or.* 5, *Or*. 6.27-33, *Occ*. 5, *Occ*. 6, *Occ*. 7, *Occ*. 35, *Occ*. 40, *Occ*. 42.

[843] Par exemple, E. Demougeot (1979), 237-269.

[844] Bien sûr, tel qu'il a été montré précédemment (cf. *supra*, p. 176), les Bataves étaient d'abord une entité politique née de la fusion entre des migrants chattes et des élites indigènes. Néanmoins, il reste que les représentations sociales romaines figuraient toujours les Bataves comme une entité ethnoculturelle singulière.

une *uirtus* distinctives[845]. Parallèlement, on note dans les sources épigraphiques des 1er et 2e siècles l'ancrage d'une véritable identité batave fondée sur l'origine ethnique : une soixantaine d'inscriptions votives où le défunt s'identifiait lui-même comme « Batave par la "race" » – *natione Batauus* – ont ainsi été répertoriées[846]. En tant que groupe ethnique, les Bataves étaient célèbres pour leurs qualités guerrières et, de ce fait, étaient massivement recrutés dans des unités auxiliaires à caractère ethnique commandées par l'un des leurs[847]. Tacite explique d'ailleurs que l'« alliance » – *societas* – des Bataves avec Rome exigeait que ceux-ci fournissent périodiquement des recrues pour l'armée impériale[848]. Or, cette logistique ethnicisée des troupes auxiliaires romaines ne se maintint pas jusqu'à la fin de l'Empire. Dès l'époque flavienne, les cohortes auxiliaires répondaient déjà de moins en moins aux signalements ethniques caractéristiques des années julio-claudiennes et n'étaient plus dirigées par des membres de l'élite locale[849]. Aux 2e et 3e siècles, les unités auxiliaires dites bataves n'étaient donc plus formées exclusivement de Bataves et n'étaient plus stationnées en Batavia. Dès lors, face à cette nouvelle logistique militaire, le maintien du qualificatif « batave » dans l'armée du 4e siècle amène différents questionnements : est-ce que les allusions aux cohortes bataves avaient encore à l'époque tardive une connotation ethnique ou ethnographique? Qui étaient ces auxiliaires bataves? Quels étaient les représentations sociales du Batave à la fin de l'Antiquité?

---

[845] Voir en premier lieu les descriptions de Tacite, notamment *Germ*. 28 et *Hist*. 4.15.1.

[846] T. Derks (2004). Ces inscriptions ont généralement été découvertes à l'extérieur de la région deltaïque rhénane : « *These were for the most part inscriptions from the gravestones and votives altars of military men who were outside their homeland, thus illustrating the general principle that an individual's ethnic origin is only reported if that person is in a foreign environment. In the home region itself, a person's ethnicity was not considered worth mentioning in inscriptions* » – N. Roymans (2004), 232. Sur le concept d'identité ethnique et l'idée d'une ethnicité batave profondément martiale entretenue par Rome, cf. N. Roymans (2004), chap. 10 et 11.

[847] Par les *nobilissimi popularium* suivant l'expression de Tacite *Hist*. 4.12.3. Voir les cas de Chariovalda (Tacite *Ann*. 2.11), de Julius Civilis et de son frère Julius Paulus (Tacite *Hist*. 4.13.1-2, *Hist*. 4.32.1-3), de Julius Briganticus (Tacite *Hist*. 2.22.1-3, *Hist*. 5.21.1) et de Claudius Labeo (Tacite *Hist*. 4.18.4).

[848] Tacite *Germ*. 29, *Hist*. 4.12.3. L'un des motifs de révolte des Bataves en 69-70 aurait d'ailleurs été la rapacité et l'excès des recruteurs romains selon Tacite *Hist*. 4.14.1-4.

[849] Pour le cas des Bataves, l'expérience de la révolte de 69-70, marquée par la défection et le ralliement au rebelle Civilis des cohortes auxiliaires bataves, avait sans aucun doute convaincu le pouvoir impérial de la nécessité de restreindre la force et l'appartenance tribale des auxiliaires de l'armée romaine. Les unités auxiliaires bataves furent ainsi démantelées, puis reconstituées avec un recrutement ouvert à tous et relocalisées dans des régions éloignées de leur territoire d'origine. À ce sujet, cf. T. Derks (2009), 243-247, D. Dana (2008), J. A. van Rossum (2004), S. Demougin (1999), 361-363, N. Roymans (1996), 40-41, J. H. F. Bloemers (1983), 166-167.

Que ce soit chez Ammien ou chez Zosime, le terme tardif « batave » est exclusivement utilisé en contexte militaire pour référer à des unités auxiliaires de l'armée romaine. L'aspect proprement ethnique essentiel dans l'ethnonyme julio-claudien disparait totalement à l'époque tardive. Lorsque les Bataves sont mentionnés, aucune allusion n'est faite à une entité ethnique, à un peuple, à un groupe tribal partageant des caractéristiques culturelles et des valeurs communes. Au 4e siècle, le terme « batave » servait uniquement à définir certaines troupes auxiliaires. Dans les représentations sociales romaines post-dioclétiennes, les Bataves étaient ainsi dissociés d'un quelconque passé tribal et étaient plutôt devenus des figures militaires. Ayant quitté sa Batavia natale, le peuple batave disparut carrément des constructions ethnographiques gréco-latines. Exempts de connotations ethniques, qui étaient alors ces Bataves militarisés mentionnés par Ammien, Zosime et la *Notitia Dignitatum*? Dans un contexte d'abandon du recrutement ethnique julio-claudien, étaient-ils encore liés au delta du Rhin? Preuves archéologiques à l'appui, nous savons que la majorité des établissements de la *ciuitas Batauorum* furent abandonnés à partir du milieu du 3e siècle. Par conséquent, les communautés connues aux 1er et 2e siècles sous l'ethnonyme batave n'occupaient plus le delta à l'époque tardive. De même, les références à une identité ethnique batave disparurent complètement des sources épigraphiques du 4e siècle; reflet de la situation littéraire, la nomenclature batave fut exclusivement utilisée dans les inscriptions tardives pour identifier des contingents militaires[850]. En revanche, le toponyme Batavia demeura bien ancré : la région deltaïque rhénane continua d'être régulièrement identifiée sous ce nom dans plusieurs textes du 4e siècle. Considérant l'existence synchronique de la Batavia d'une part et des auxiliaires *bataui* d'autre part, il serait surprenant que cette contemporanéité soit dénuée de corrélation entre les deux termes et que la nomenclature militaire ne se rapportât jamais à l'appellation toponymique.

En conséquence, je pense que pour saisir la nature de ces *Bataui* militaires du 4e siècle, il faut revoir le sens même de l'épithète tardif. En se détachant de la connotation ethnographique du terme *batauus* – connotation intrinsèque à l'ethnonyme du 1er siècle, – il devient possible de concevoir cette utilisation tardive du terme « batave » comme une référence à la provenance géographique des cohortes – la Batavia – plutôt qu'à leur filiation

[850] Cf. CIL V 8743, CIL V 8752, CIL V 8759, CIL V 8761, CIL V 8773, CIL V 8776, AE 1891 101 de même que T. Derks (2009), 247, et D. Hoffmann (1969), 61-101.

proprement ethnique. Il me semble ainsi sage de voir dans les unités bataves du 4e siècle non pas des descendants de Civilis, mais bien des troupes formées d'habitants de la Batavia – ou même de la *ciuitas Batauorum*[851] – indépendamment de leur origine tribale réelle. À l'instar de M. P. Speidel, je pense ainsi que « *these "Batavi" are likely to be Franks who lived in the former country of the Batavians* »[852]. Les populations de Francs qui s'établirent dans le delta du Rhin au 3e siècle n'étaient certes pas des Bataves au sens ethno-historique, mais ils occupaient néanmoins la Batavia – ou la *ciuitas Batauorum* – et par conséquent devinrent en quelque sorte des Bataves au sens géographique et politico-administratif. D'ethnonyme, le terme « Batave » serait ainsi devenu un gentilé. Cette tendance se dessinait déjà chez Dion Cassius; l'historien grec mentionne la cavalerie des Bataves ἀπὸ τῆς Βατάουας – venant de Batavia – comme si la prérogative des Bataves n'était plus ethnique, mais bien géographique[853]. L'existence d'un gentilé batave peut également expliquer l'affirmation d'Eumène selon laquelle une bande de brigands « de Batavia » – *batauica* – aurait saccagé Autun en 269[854]; ces pilleurs ne seraient pas des Bataves romanisés, mais bien des Francs implantés en Batavia, des Francs *batauici*.

Au cours du 3e et du 4e siècle, les groupes ethnoculturels canninéfate et batave ont quitté le delta du Rhin, pressés par les populations migrantes franques, et ont ainsi disparu des sources historiques. Se déplaçant vraisemblablement vers la Gaule, ils se sont sans doute fondus progressivement dans l'espace politico-culturel gallo-romain. En revanche, le maintien du toponyme Batavia a pu entraîner la transformation de l'ethnonyme batave en gentilé régional. Les cohortes militaires dites bataves régulièrement mentionnées dans les

---

[851] En supposant que cette structure administrative avait été remise en fonction après la victoire de Constance Chlore et conservée par les nouveaux occupants francs sous tutelle romaine. L'adoption d'une identité civile issue du nom de la *ciuitas* ne serait pas un phénomène inédit dans la région rhénane : on constate dans les sources épigraphiques une utilisation accrue à partir du 2e siècle d'identités civiles dérivées des noms des *coloniae* rhénanes, nommément les *Agrippinenses* dans la *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* et les *Traianenses* dans la *Colonia Vlpia Traiana*. Les gentilés, exprimant une appartenance à la communauté civique, se substituaient ainsi aux ethnonymes locaux, construits autour des liens de sang. Suivant Tacite *Germ*. 28, ce phénomène débuta dès le 1er siècle chez les Ubiens, lesquels se nommaient plus volontiers *Agrippinenses* : « *libentius Agrippinenses […] uocentur* ». Pour ce qui est de la *ciuitas Batauorum*, une épitaphe du 3e siècle découverte à Lyon mentionne un personnage s'identifiant comme un *ciuis Batauus*, cf. CIL XIII 1847.

[852] M. P. Speidel (1996), 167.

[853] Dion Cassius 55.24.

[854] Pan. Lat. 5.4.1.

sources du 4e siècle auraient ainsi été formés d'habitants de la Batavia, à savoir des hommes majoritairement d'origine franque qui perpétuait la figure romaine du Germain.

*

La vision romaine du Germain mettait en scène un ensemble ethnique homogène et cohérent, et ce, indépendamment de la variété tribale réelle des peuples transrhénans. Pour les Romains, tous les Germains étaient semblables autant physiquement que socialement ou culturellement. Ils avaient préalablement pour caractéristique commune d'être originaires de la Germanie; c'était cette appartenance territoriale qui, d'abord, structurait le macro-concept romain du Germain. Une fois ce cadre géographique fondateur établi, les Anciens purent ensuite allouer aux populations transrhénanes une multitude d'attributs physiques, sociaux et civilisationnels uniformisant la figure du Germain. Ce dernier était ainsi systématiquement représenté comme un homme terriblement grand, un homme profondément sauvage et primitif, enfin un homme pilleur et déloyal, traître et perfide. Les représentations sociales romaines des populations germaniques constituaient en quelque sorte un miroir de la Germanie. À l'exubérance de l'environnement naturel répondait la démesure des corps des hommes; à la rudesse du climat répliquait la sauvagerie des habitants. Que ce soit par son physique, ses comportements ou son mode de vie, le Germain était représenté comme un être marqué par la démesure – démesurément grand, démesurément violent, démesurément primitif, – un être évoluant dans une Germanie tout aussi démesurée. Dans les sources littéraires, le rapport intrinsèque entre les populations germaniques et leur environnement naturel est irréfutable et il m'apparaît clair que les représentations sociales romaines du milieu influencèrent directement la perception de ses habitants, une influence qui, notons-le, ne fut possiblement pas un mécanisme à sens unique. On constate ainsi sans surprise que, bien avant Montesquieu[855], un déterminisme

[855] À Montesquieu (*L'Esprit des lois*, livre 14) revient souvent l'honneur d'avoir popularisé ce que les historiens nomment la théorie des climats, c'est-à-dire la théorie selon laquelle le climat influencerait de façon substantielle la nature des hommes et des sociétés. Or, la question de l'influence du climat sur la nature des hommes fut abordée dès le 4e siècle avant notre ère par Hippocrate *Aer*. 12 et 23 et continua d'alimenter les discours ethnographiques jusqu'à l'époque moderne. Pour un aperçu historique de la théorie des climats, cf. M. Pinna (1989). La nouveauté chez Montesquieu fut toutefois d'appliquer la théorie des climats à la sphère politique : « Ce sont les différents besoins dans les différents climats, qui ont formé les différentes manières de vivre; et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois » (Montesquieu, *L'Esprit des lois*, livre 14, chapitre 10). Évidemment, un tel déterminisme climatique – ou même environnemental – est aujourd'hui réfuté, cf. *supra*, note 483.

environnemental et climatique orientait le discours ethnographique des Anciens et opposait à la pondération méditerranéenne l'exotisme des populations des extrémités de l'œkoumène, du Germain voisin de la zone polaire à l'Éthiopien aux limites de la zone torride[856].

Au cours de l'Antiquité tardive, l'ethnonyme *Germani* fut progressivement détrôné au profit de nouvelles dénominations ethniques – Francs, Alamans, Saxons, etc. – et du terme générique « barbare ». Tel qu'il a été expliqué précédemment[857], il est toutefois faux de croire qu'à l'époque tardive l'utilisation ethnonymique du mot « Germain » disparut totalement du discours gréco-romain; le terme apparaît sporadiquement chez plusieurs auteurs, notamment Ammien Marcellin – principalement dans les livres 15 et 16 de son histoire romaine, – mais aussi chez Aurelius Victor, Ausone, Claudien, Eutrope, Julien, Orose, Sidoine Apollinaire, Solin, Jordanès, Zosime ainsi que dans l'Histoire Auguste, la *Notitia Dignitatum* et les panégyriques latins. Il est vrai, en revanche, que l'utilisation tardive du terme « Germain » avait alors évolué : l'ethnonyme ne cherchait plus à circonscrire une situation ethnoculturelle inscrite dans un territoire donné, mais avait plutôt acquis une valeur symbolique servant à personnifier pour les Romains cet ennemi héréditaire du Nord. Néanmoins, les représentations romaines du barbare septentrional – grand, sauvage, violent – demeurèrent vives dans les constructions ethnographiques méditerranéennes et continuèrent à stéréotyper à la fin de l'Antiquité les (nouvelles) populations rhénanes menaçant l'Empire depuis cette même Germanie insoumise, territoire historique de ceux que l'on nommait les Germains. Ce fut ainsi dans ce contexte perçu comme germanique depuis l'époque césarienne que s'inséra la présence militaire romaine dans le delta du Rhin et que se construisit sur le grand fleuve un espace frontalier militarisé.

***

Par son positionnement aux extrémités germaniques de l'Empire, le delta du Rhin eut un rôle important dans l'histoire de l'Europe romaine : point d'appui pour la conquête de la Germanie, porte d'entrée pour la navigation sur l'Océan septentrional, lisière nord de la frontière militarisée, couloir fluvial pour le ravitaillement rhénan… Malgré son éloignement du centre méditerranéen, la région trouva suffisamment de plumes gréco-

[856] Par exemple Pline *NH* 2.80.189. Voir aussi Hippocrate *Aer*. 12 et 23, Aristote *Pol.* 7.1327b, Vitruve 6.1, Tacite *Germ*. 29, Végèce *Mil*. 1.2.

[857] Cf. *supra*, p. 251.

latines non seulement pour décrire son environnement naturel – ce que j'ai montré dans le premier chapitre, – mais également pour commenter la présence de l'homme dans cet environnement perçu comme inhospitalier, froid et menaçant. D'ailleurs, les auteurs anciens articulèrent adroitement leur portrait des habitants de la région pour qu'il soit cohérent avec l'idée même d'une terre deltaïque ingrate et inhospitalière. En fait, les représentations sociales romaines de l'occupation du delta du Rhin construisirent l'image d'une démographie régionale répondant aux extrêmes de l'environnement deltaïque. Dans un milieu naturel imaginé si hostile et repoussant, seule une population autochtone sauvage pouvait vivre, seule une occupation militaire âpre pouvait survivre.

Les auteurs gréco-romains incluaient les peuples deltaïques dans le grand ensemble ethnoculturel des Germains, un ensemble construit par Rome et pour Rome afin de penser, de circonscrire et d'universaliser l'altérité transrhénane. Par conséquent, les représentations des populations du delta correspondaient au paradigme du Germain grand et sauvage, violent et primitif, enfin sot et pilleur. L'image du Germain véhiculée par les textes anciens constituait selon moi un reflet de l'environnement naturel germanique représenté : un physique imposant pour affronter la rudesse du climat, un mode de vie austère pour surmonter la stérilité des terres, des mœurs sauvages pour résister à l'inconfort des marécages. Ces représentations du Germain étaient toutefois en décalage avec la situation des populations deltaïques. Que ce soient chez les Bataves, les Frisons ou les Canninéfates – ou même chez les Francs tardifs, – les données matérielles montrent une occupation rurale sédentarisée, organisée autour d'une économie agricole, axée sur un mode vie traditionnel et frappée au 3^{e} siècle par les mêmes malheurs que la Gaule.

À cette population locale conçue dans l'imaginaire romain comme sauvage et perfide, l'Empire opposa un vaste déploiement militaire. Rome a ainsi produit une situation frontalière militarisée et, conséquemment, a édifié et diffusé une image fondamentalement militaire de la périphérie rhénane. Les représentations littéraires de l'action de Rome dans le delta figurent systématiquement une activité militaire fondée sur une présence de l'armée impériale : les campagnes de Drusus, les expéditions navales de Tibère, les efforts de Germanicus, les assises de Corbulon, les combats de Civilis et Cerialis, les réponses de Postumus, la victoire de Constance Chlore, la restauration de Constantin, la reconquête de Julien… En dehors des grands évènements militaires, la région deltaïque rhénane est

négligée des auteurs anciens. Ainsi, on ne trouve aucune référence littéraire au développement urbain dans la région de Nijmegen, à la municipalisation chez les Canninéfates ou la migration des populations romanisées au 3e siècle. Les Romains représentés dans le delta rhénan sont habituellement dépeints comme des figures militaires, gages d'une armée romaine forte dans la région.

Bien qu'imparfaites, les représentations sociales romaines de l'occupation des embouchures rhénanes illustrent néanmoins le développement de communautés viables ayant maintenu jusqu'aux troubles du 3e siècle des établissements stables et prospères. Qu'elle fût militaire ou civile, la présence humaine dans l'environnement deltaïque dut toutefois s'adapter aux contraintes et aux aléas d'un milieu naturel fort différent de la péninsule italienne. Après avoir retracé les représentations romaines de l'environnement naturel deltaïque d'une part et de l'occupation régionale d'autre part, la cohérence de mon propos exige maintenant d'ouvrir un nouveau chapitre qui se penchera cette fois sur les représentations des interactions entre l'homme du delta et son milieu.

CHAPITRE III

À LA RECHERCHE D'UNE SYMBIOSE : LES REPRÉSENTATIONS ROMAINES DES INTERACTIONS ENTRE LES HOMMES ET L'ENVIRONNEMENT DELTAÏQUE

Nec de elementis uideo dubitari quattuor esse ea :
ignium summum […]; proximum spiritus, […] uitalem
hunc et per cuncta rerum meabilem totoque consertum;
huius ui suspensam cum quarto aquarum elemento
librari medio spatii tellurem

Pline *NH* 2.4.10[858]

Quel choc pour un Romain, originaire d'un secteur chaud et fertile de la péninsule italienne, d'arriver dans l'environnement naturel froid et marécageux du delta rhénan. Quel choc pour un citadin de Rome de quitter une ville urbanisée et cultivée pour les confins sauvages et inhospitaliers de l'œkoumène. La région rhénane n'était certes pas aussi glaciale et stérile que le véhiculaient les représentations romaines de l'environnement régional; les populations locales n'étaient certes pas aussi primitives et dépourvues de civilisation que le figurait l'imaginaire collectif romain. Néanmoins, il reste qu'un Romain méditerranéen confronté au milieu deltaïque rhénan se retrouvait nécessairement dans un environnement naturel étranger, insolite, fort différent des contrées familières de l'Italie. Notre appréhension et notre perception d'un milieu sont généralement influencées par nos propres expériences, par nos propres référents. Le delta du Rhin semblait froid aux Romains en comparaison de la chaude région méditerranéenne; il semblait humide en comparaison des terres bien asséchées de l'Italie. De même, nos interactions avec un nouvel environnement naturel seront également pilotées par ces expériences et ces référents : l'habitant des rives d'une mer sans marées répondra d'abord péniblement aux aléas inconnus des grandes marées océaniques; l'habitué des ponts romains souhaitera constamment reproduire ce mode de franchissement en milieu fluvial. Pour un contexte environnemental donné, les réponses anthropiques varient : soumission aux contraintes

[858] « Je ne vois pas d'incertitudes au sujet des éléments, lesquels sont au nombre de quatre : le plus élevé est le feu […]; ensuite vient l'air, […] celui-ci est vital et pénètre à travers toutes les choses, liant tout ensemble; par la force de l'air, la terre est soutenue en équilibre au milieu de l'espace avec l'eau, le quatrième élément ».

naturelles, acclimatation aux spécificités régionales, modification et transformation artificielle du milieu, exploitation des ressources… Par ailleurs, la capacité d'adaptation d'une communauté influencera fortement ses interactions avec le système naturel qui l'entoure et pourra éventuellement mener les hommes à faire preuve de résilience face aux contraintes de leur environnement.

En effet, la notion de résilience – qui connaît en histoire environnementale une diffusion appréciable depuis le début des années 2000 – vise habituellement à étudier les réactions des systèmes socio-naturels en période de perturbation. La résilience est ainsi généralement définie comme la capacité des sociétés ou des écosystèmes à résister et à répondre à une situation de crise en absorbant ou en utilisant les effets de la perturbation sans modifier l'équilibre de leur structure intrinsèque[859]. Selon ce modèle, les incidences d'une instabilité environnementale sur les rapports entre un groupe humain et un milieu naturel ne dépendent pas des perturbations réelles vécues par le système socio-naturel, mais bien de la perception et, surtout, de la réaction des contemporains face à l'instabilité. Les représentations sociales d'une perturbation environnementale – ou même sociétale – sont influencées par la capacité d'une société à absorber, à s'adapter et parfois à utiliser positivement – essence même de la résilience – les changements provoqués par l'instabilité initiale et ainsi revenir à l'équilibre. Dans ce sens, la crise devient une situation où les sociétés sont incapables de répondre aux changements, sont incapables de retrouver l'équilibre et la stabilité. Ainsi présenté, le concept de résilience cherche donc à circonscrire les réactions des systèmes sociaux – et naturels – lorsqu'un évènement perturbateur vient déséquilibrer leur fonctionnement. Dès lors, on peut se demander si, de l'adaptation à la résilience, de telles réponses humaines face aux spécificités du milieu deltaïque rhénan peuvent être observées à l'époque romaine.

Par son tableau environnemental et démographique, le delta du Rhin à l'époque romaine apparaît une plateforme idéale pour la construction d'interactions complexes entre les sociétés et l'environnement naturel et, par conséquent, pour examiner l'adaptation des différentes communautés en présence. Pour maintenir une occupation viable dans la région, autochtones et Romains ont dû s'ajuster à un environnement naturel spécifique et

[859] S. van der Leeuw et C. Aschan-Leygonie (2001), 9. Voir également O. Petit (2010), 16-17, et A. Dauphiné et D. Provitolo (2007).

capricieux, tributaires des aléas fluviaux. Or, les représentations sociales de l'environnement deltaïque – certes froid, marécageux et inhospitalier, mais également navigable et frontalier – ont certainement influencé la compréhension même qu'avaient les Anciens des possibilités de développement et d'aménagement du territoire : alors qu'on ne cherchera pas à exploiter sur le plan agricole une terre perçue comme stérile, on voudra sans doute profiter des atouts d'une flotte dans des couloirs fluviaux présentés comme nombreux et navigables. Encore une fois, les représentations romaines de l'environnement deltaïque rhénan et de ses interactions avec l'homme jouèrent assurément un rôle essentiel dans le façonnement par Rome d'un espace frontalier militarisé, mais dont les ressources demeurèrent peu exploitées par le pouvoir romain.

L'occupation humaine dans le cadre environnemental décrit par la littérature gréco-romaine mit en scène, dans un contexte riparien, non seulement des communautés autochtones s'adaptant aux spécificités du territoire et exploitant ses possibilités, mais encore une importante population militaire romaine modifiant le milieu naturel et accélérant l'anthropisation de la région. Toujours confrontées aux données matérielles, les sources anciennes offriront dans ce chapitre la possibilité de comprendre l'empreinte de l'environnement naturel sur le développement des sociétés riveraines à travers les représentations de l'adaptation humaine, de l'exploitation des ressources et de la modification du milieu. Suivant une métaphore inspirée d'Empédocle, je me pencherai d'abord sur l'air, c'est-à-dire sur les représentations anciennes – certes peu nombreuses, mais éloquentes – des réponses humaines aux spécificités climatiques de la région; puis, j'aborderai la terre, c'est-à-dire les rapports de l'homme avec les sols deltaïques, que ce soit sur le plan des contraintes, de l'exploitation ou de l'aménagement; enfin, je traiterai de l'eau, c'est-à-dire des interactions des hommes avec le milieu fluvial proprement dit, démonstration au cœur du présent chapitre.

1. L'AIR : L'HOMME ET LE CLIMAT

Les contrées germaniques étaient invariablement représentées dans la littérature gréco-romaine comme un environnement austère où l'air était glacial, où le ciel était morose. Au cours du premier chapitre, j'ai ainsi montré comment les représentations

sociales romaines construisaient et diffusaient l'image d'une région continuellement froide, affligée d'un climat intolérable pour le Méditerranéen : *rigidus*, *durus*, *asper*, *saeuus*, *crudelis* et *crudus* étaient les épithètes utilisées pour décrire le climat régional[860]. J'ai expliqué que les sources anciennes insistaient régulièrement sur les températures froides et rigoureuses de la périphérie rhénane comme si l'hiver glacial était un état permanent et ingrat que devaient constamment braver les habitants locaux. Bien que le paléoclimat néerlandais fût plutôt tempéré – les épisodes de froids intenses étant exceptionnels, – l'image d'une contrée glaciale dominait les représentations climatiques de la région. Il est vrai que l'exotisme du froid demeurait déconcertant pour qui était habitué à la clémence méditerranéenne. Suivant les témoignages anciens, les Romains se retrouvèrent régulièrement dans des situations où ils subirent les effets négatifs du froid, où ils souffrirent du froid. Les auteurs gréco-latins présentent ainsi des groupes romains déboussolés face au climat rhénan, peu adaptés aux spécificités climatiques de la région. Seule la glaciation fluviale à l'époque tardive est représentée par la littérature ancienne comme un évènement climatique apprivoisé et exploité par l'armée romaine. À l'opposé, les sources textuelles dressent un portrait inattendu de l'acclimatation des communautés autochtones qui réussirent à adapter leur mode de vie aux exigences et aux contraintes du climat rhénan et du gel fluvial. Cette section traitera d'abord des réponses anthropiques aux températures froides de la zone rhénane pour ensuite se pencher sur l'utilisation des effets de la glaciation fluviale par les différents groupes de la région.

A. Insupportable froid : réponses anthropiques aux hivers rhénans

D'emblée, les Méditerranéens se sont représenté la vie dans les régions du nord de l'Europe comme inévitablement pénible et cruelle pour les hommes. Strabon parle des populations occupant les extrémités septentrionales de l'œkoumène comme « ἀγρίων τελέως ἀνθρώπων καὶ κακῶς οἰκούωτων διὰ ψῦχος »[861]. L'existence des hommes du Nord,

[860] Cf. *supra*, p. 114-118.

[861] « des hommes complètement sauvages et vivant misérablement en raison du froid » – Strabon 5.2.8. Voir également Pline *NH* 2.80.189 où l'encyclopédiste soutient que la rigueur du climat rend les hommes farouches ainsi que Florus 1.37 où sont associées l'atrocité du climat et la violence des hommes.

à l'orée de la zone polaire du schéma climatique grec[862], était donc jugée par Strabon misérable « διὰ ψῦχος », misérable en raison du froid. La rigueur du climat devenait ainsi, dans les représentations gréco-romaines, la cause première du statut misérable de ces populations. Au climat froid – devenu glacial dans l'imaginaire collectif méditerranéen – était associée une occupation humaine pénible et éprouvante. Une telle représentation de la vie septentrionale n'était évidemment pas incongrue pour qui était originaire de la chaude Italie et il est vrai que, tout au long de l'Antiquité, les auteurs anciens témoignent des difficultés que rencontraient les soldats romains confrontés aux spécificités climatiques de la région rhénane. Les sources littéraires présentent ainsi des populations militaires affectées par le froid, mal adaptées au froid, souffrant du froid : « *diu infructuosam et asperam militiam toleraverant ingenio loci caeli […]* » explique Tacite au sujet des légionnaires des armées germaniques en 69[863]. Cette relation trouble du Romain avec le froid se maintint au cours des siècles suivants. Malgré le contact récurrent des troupes romaines avec le climat des régions septentrionales de l'Europe continentale, l'hiver continua de torturer le soldat méditerranéen. Le panégyriste Mamertin mentionne les hommes paralysés par le froid à l'hiver 290-291 et Ammien Marcellin note les plaintes des soldats qui, stationnés dans la région mosane en 358, devaient endurer les neiges et les gelées cruelles[864]. Les sources littéraires témoignent donc d'une réponse négative du Romain en contexte climatique froid et exacerbent de la sorte l'image d'une région hostile et inhospitalière. Or, il est clair qu'une fois le choc de l'inclémence du climat passé, les populations romaines ripostaient en adaptant leur occupation régionale, que ce soit sur le plan de l'habillement ou du chauffage. On peut ainsi penser que les sandales des soldats – les célèbres *caligae* – pouvaient se porter avec des *udones* – sorte de chaussons – comme en témoigne l'une des tablettes découvertes au camp romain de Vindolanda dans le nord de

[862] Au sujet de la représentation ancienne de la Terre, divisée en cinq zones « climatiques », soit une zone torride, inhabitable, bordée par deux zones tempérées suivies de deux zones polaires également inhabitables, cf. Strabon 2.5.3 et *supra*, chap. 1, p. 114.

[863] « depuis longtemps ils enduraient un service militaire pénible et sans profit en raison de la nature du lieu et du ciel […] » – Tacite *Hist*. 1.51.2. Voir également Tacite *Hist*. 2.80.3 et Suétone *Vesp*. 6 qui pareillement rappellent les désagréments du service militaire en Germanie. Utilisant l'exemple de l'hiver arménien, Tacite *Ann*. 13.35 raconte en outre que la rigueur du climat pouvait devenir une source de découragement et de désertion pour les soldats.

[864] Pan. Lat. 3.9.1-2 et Ammien Marcellin 17.9.4.

l'Angleterre[865]. De même, on peut bien sûr penser que les soldats allumaient chaque soir des feux de bois pour se réchauffer. D'ailleurs, bien que les auteurs anciens soient muets à ce sujet, les données archéologiques ont révélé la présence dans la région de Nijimegen de villae assorties d'hypocaustes, c'est-à-dire de systèmes de chauffage par feu de bois permettant d'assurer un usage confortable des maisons même en hiver[866]. Que ce soit à l'aide de simples foyers ou d'installations techniques complexes, les Romains avaient la capacité de se réchauffer et d'ainsi combattre un froid désagréable.

Par ailleurs, le calendrier militaire et le ravitaillement des troupes étaient également soumis aux spécificités du climat rhénan. La logistique des armées devait nécessairement s'adapter aux contraintes du milieu. Lors des campagnes romaines en Germanie, l'arrivée de l'hiver et l'impossibilité de trouver localement un approvisionnement suffisant obligeaient généralement les légions à retraiter sur la rive gauche du Rhin, dans des quartiers d'hiver aménagés et ravitaillés pour la durée de la saison froide[867]. Sous les Julio-Claudiens, les activités militaires étaient ainsi interrompues pendant l'hiver et les armées demeuraient cantonnées dans leurs *hiberna*. Or, au cours des siècles suivants, ce calendrier militaire se modifia; on voit ainsi au 4^{e} siècle les armées romaines en action pendant la saison hivernale et, de ce fait, davantage victimes des contraintes du climat froid. Relatant les campagnes de Crispus contre les Francs au cours de l'hiver 320-321, l'orateur Nazarius mentionne les difficiles déplacements des troupes à travers une route infestée par les neiges – *iter niuibus infestum* – et impraticable en raison de la glace – *gelu intractabile*[868]. De son côté, Ammien fait allusion à des offensives de Julien stoppées en 357 par une épaisse couche de neige et signale l'année suivante l'impossibilité pour son armée de recevoir les convois de ravitaillement attendus avant la fonte des neiges et des glaces[869]. Tout au long de la période romaine, les sources littéraires persistent à nous transmettre l'image d'une population militaire romaine assujettie au climat rhénan, bravant certes plus

[865] *Tab. Vindol*. II 346. Voir aussi G. Summer (2009), 103.

[866] Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 177. Au sujet des hypocaustes, voir les explications de Vitruve 5.10 ainsi que H. Cüppers (1977).

[867] Par exemple, Dion Cassius 54.33 explique qu'en 11 avant notre ère l'armée de Drusus ne put poursuivre sa marche jusqu'à la Weser et dut plutôt revenir en Gaule en raison du manque de provisions et de l'approche de l'hiver. Néanmoins, suivant Velleius Paterculus 2.105, le climat germanique n'empêcha pas Tibère en 4 de notre ère d'allonger sa campagne d'été jusqu'en décembre.

[868] Pan. Lat. 10.36.5.

[869] Ammien Marcellin 17.1.10 et 17.8.1.

audacieusement à l'époque tardive les contrées enneigées, mais subissant toujours les soubresauts climatiques.

En revanche, une telle conception des rapports de l'homme avec le climat colorait rarement les représentations gréco-romaines des communautés autochtones. Outre l'allusion furtive de Pline au fait que les Chauques avaient les « entrailles raidies par le Nord » – *rigentia septentrionale uiscera*[870], – on ne trouve pratiquement aucune référence à une soumission résignée des populations locales aux infortunes du climat rhénan[871]. En fait, l'image diffusée par les sources anciennes est plutôt celle d'une symbiose sans cesse renouvelée des hommes du Nord. Au 1er siècle de notre ère, le Germain apparaît comme un être résistant au froid, pouvant supporter sans vêtement les rigueurs de son environnement climatique[872]. Une conception semblable se réitère chez Libanios au 4e siècle alors qu'il parle des Francs pour qui la neige et les fleurs procurent le même plaisir, – οἷς ταὐτὸν εἰς ἡδονὴν χιών τε καὶ ἄνθη – pour qui le froid du Nord est plus agréable que le climat tempéré – κρυμὸς δὲ ἀρκτῷος εὐκρασίας ἀέρων ἡδίων[873].

Malgré cette image d'êtres inflexibles face aux violences du froid, les habitants des contrées septentrionales de l'Europe romaine ne subissaient pas sans broncher, implacables, les désagréments climatiques; ils connaissaient sans contredit le pouvoir calorifique du feu et s'en servaient pour se réchauffer. Dans ces territoires partiellement sylvestres où les représentations sociales romaines figuraient de hautes forêts incommensurables[874], le bois était évidemment un combustible de choix pour les populations locales. Avec sa haute température de combustion, il constituait une source de chaleur puissante, efficace et facilement accessible[875]. L'usage du feu de bois pour contrer les effets du froid était évidemment un mode de chauffage répandu non seulement dans les provinces septentrionales, mais également dans l'ensemble de l'Empire romain comme en témoignent

[870] Pline *NH* 16.1.4.

[871] On trouve quelques rares cas pour l'époque tardive, par exemple Ammien Marcellin 16.12.15 qui rapporte la pénible survie des Alamans sur le Rhin supérieur lors d'un hiver particulièrement froid.

[872] Voir par exemple Tacite *Germ*. 4, Sénèque *De Ira* 1.11.3-4, Lucain *Phar*. 8.363-366. Pour les représentations romaines des Germains nus, sans vêtements ou mal vêtus – représentations concentrées au 1er siècle de notre ère, – cf. César *BG* 4.1, *BG* 6.21, Pomponius Mela 3.3.26, Sénèque *De Ira* 1.11.3, *De Pro*. 4.14-15, Tacite *Germ*. 17 ainsi que *supra*, p. 244-245.

[873] Libanios *Or*. 18.70 et *Or*. 59.128.

[874] Sur les représentations romaines des forêts germaniques, cf. *supra*, p. 148-152.

[875] L'utilisation des ressources ligneuses sera traitée plus largement *infra*, p. 290-299.

les découvertes nombreuses et éparses d'hypocaustes dans les sites archéologiques romains. Bien sûr, l'utilisation du feu de bois comme source de chaleur n'était pas inusitée pour les Anciens; il s'agissait d'une réponse anthropique conventionnelle aux températures froides et qui, par conséquent, attira rarement l'attention des auteurs gréco-romains. En revanche, Pline mentionne l'emploi par les Chauques, au nord du delta rhénan, d'un combustible inédit chez les Romains : « *[…] captumque manibus lutum uentis magis quam sole siccantes terra cibos et rigentia septentrione uiscera sua urunt* »[876]. L'encyclopédiste latin décrit ici l'utilisation par les communautés nord deltaïques de blocs de tourbe séchée comme combustible pour la cuisson et le chauffage[877]. S'adaptant aux particularités de leur milieu naturel – marqué par une dominance des tourbières et par des étendues sylvestres limitées, – les Chauques du littoral de la mer du Nord avaient ainsi favorisé l'utilisation d'une source de combustion exploitant les ressources disponibles dans leur environnement. Ce qui apparaît aux yeux de Pline comme une étrange pratique pouvant renforcer l'image primitive de ces populations constitue en vérité une adaptation ingénieuse aux spécificités du milieu.

Par ailleurs, les sources anciennes nous décrivent également des communautés germaniques adaptant leur logistique alimentaire aux contraintes de la saison froide. Non seulement les populations devaient s'assurer d'accumuler des provisions suffisantes pour l'hiver[878], mais encore il fallait pouvoir conserver la nourriture pendant plusieurs mois. À ce sujet, Tacite fournit un témoignage fort intéressant décrivant la méthode de conservation des aliments utilisée par les populations transrhénanes :

> *Solent et subterraneos specus aperire eosque multo insuper fimo onerant, suffugium hiemi et receptaculum frugibus, quia rigorem frigorum eius modi locis molliunt, et si quando hostis*

[876] « […] et ils font sécher au vent plutôt qu'au soleil de la boue ramassée avec les mains; au moyen de cette terre, ils chauffent leur nourriture et leurs entrailles raidies par le Nord » – Pline *NH* 16.1.4.

[877] L'exploitation de la tourbe comme mode de combustion existe encore aujourd'hui, notamment dans les régions septentrionales de l'Europe, par exemple en Écosse, en Irlande et en Finlande. La tourbe fut longtemps une source alternative de combustible fort utile dans les régions pauvres en ressources ligneuses. Sur la tourbe comme combustible, voir entre autres S. Rippon (2000), 41, ainsi que H. Caron (1980) et C. Lévesque (1979).

[878] On voit par exemple chez César *BG* 4.4 les Usipètes et les Tenctères utiliser les stocks de nourriture qu'avaient entreposés les Ménapes pour la saison hivernale.

aduenit, aperta populatur, abdita autem et defossa aut ignorantur aut eo ipso fallunt quod quaerenda sunt[879].

L'historien latin révèle l'existence chez les Germains de chambres froides creusées suffisamment profondément dans le sol pour ne pas être atteintes par le gel hivernal. Ces populations avaient compris que sous la surface gelée du sol la terre conservait une température plus appropriée à la conservation des céréales et autres vivres nécessaires à leur alimentation pendant l'hiver. Adaptés aux spécificités climatiques locales, de tels aménagements permettaient aux communautés de protéger la nourriture contre les méfaits du froid, mais également, sans aucun doute, de conserver plus longuement certains aliments affectés par les fortes chaleurs estivales. Ces dépôts alimentaires assuraient le maintien de l'occupation humaine en hiver et prouvent l'ingéniosité des populations germaniques qui surent s'ajuster aux contraintes climatiques de leur environnement[880].

Les températures froides de la zone rhénane ne compromettaient pas l'occupation humaine du territoire. Le climat régional en hiver pouvait certes choquer au premier abord le Romain méditerranéen habitué à la chaude Italie et les auteurs anciens se sont donc plu à rappeler les désagréments du service militaire en Germanie. Or, les communautés locales réussirent, de leur côté, à faire sans cesse preuve d'une adaptation qui leur permit d'atténuer les contraintes du froid hivernal. De même, ils surent utiliser à bon escient les effets de la glaciation fluviale.

B. Fleuve glacé, ponts de glace

Au premier chapitre, la question de la glaciation du Rhin a été étudiée; grâce à une confrontation entre les textes du 1er siècle et les sources tardives, j'ai pu montrer que le gel des eaux du grand fleuve n'avait pas été un phénomène naturel récurrent tout au long de la

[879] « Et [les Germains] ont coutume de creuser des grottes souterraines qu'ils recouvrent sur le dessus avec beaucoup de fumier; ils ont ainsi un abri contre l'hiver et un magasin pour les céréales parce qu'ils atténuent la rigueur des froids de cette façon; et si jamais un ennemi arrive, les lieux à découvert sont pillés tandis que ceux cachés et enfouis sont soit ignorés, soit échappent à l'ennemi par le fait même qu'il faut les chercher » – Tacite *Germ*. 16.

[880] À l'inverse, on voit par exemple Strabon 7.3.18 parler des effets pervers du froid sur les provisions alimentaires – les hydries de bronze se brisent et les liquides dans les amphores gèlent – sans fournir de solutions pour contrer ces désagréments du froid, sans mentionner de moyens pour éviter ces actions néfastes du gel.

période romaine. La formation de glace suffisamment épaisse et solide pour soutenir le poids d'un homme – voire de plusieurs hommes accompagnés de chevaux et de chariots – ne caractérisa jamais l'hiver rhénan sous les Julio-Claudiens ou les Flaviens alors que le phénomène était habituel au 4e siècle, revenant annuellement sans surprendre les riverains[881]. Nouvelle manifestation naturelle apparue progressivement sans doute à partir du 3e siècle[882], le gel rhénan engendra une situation environnementale qui modifia les paramètres de l'occupation humaine en hiver et entraîna, conséquemment, une adaptation des populations locales, voire une forme de résilience, car les communautés utilisèrent les effets d'un changement environnemental. La possibilité dans l'Antiquité tardive de franchir à pied, sans pont ni embarcation, le cours fluvial pendant la saison froide facilita les déplacements dans le secteur et transforma les rapports de l'homme avec l'environnement régional.

Le gel rhénan est un phénomène naturel s'étant concrétisé tardivement dans l'histoire romaine. Large fleuve au fort débit, le Rhin avait besoin de conditions environnementales particulières – décharge fluviale réduite et températures froides prolongées[883] – pour voir son cours se glacer, ce qui se produisit à la fin de l'Antiquité. Or, le gel saisonnier des petits cours d'eau dans les régions septentrionales de l'œkoumène était un phénomène naturel connu depuis plusieurs siècles par les Romains et l'utilisation de ponts de glace pour franchir ces plans d'eau gelés était une technique éprouvée. Au 1er siècle avant notre ère, Diodore de Sicile mentionne ainsi l'usage par les armées romaines de ce mode de franchissement lorsque l'eau des rivières gauloises était figée par le gel :

> […] οἱ ποταμοὶ πηγνύμενοι διὰ τῆς ἰδίας φύσεως γεφυροῦνται· οὐ μόνον γὰρ οἱ τυχόντες ὁδῖται κατ' ὀλίγους κατὰ τοῦ κρυστάλλου πορευόμενοι διαβαίνουσιν, ἀλλὰ καὶ στρατοπέδων μυριάδες μετὰ σκευοφόρων καὶ ἁμαξῶν γεμουσῶν ἀσφαλῶς περαιοῦνται[884].

[881] Cf. *supra*, p. 118-127.

[882] Ou peut-être à partir de la fin du 2e siècle; la glaciation du Rhin est mentionnée pour la première fois dans les textes anciens au 3e siècle par Hérodien 6.7.6-7 alors qu'il s'agit d'un phénomène inconnu chez les auteurs du début du 2e siècle tels que Tacite, Florus ou Suétone, lesquels traitent pourtant régulièrement du grand fleuve. Quant aux études paléoenvironnementales consultées, elles ne fournissent pas de datations significatives à l'échelle du temps historique. Sur la difficile adéquation entre les échelles de temps des sciences de la Terre et le temps historique, cf. *supra*, p. 109-110.

[883] Cf. *supra*, p. 127.

[884] « […] les fleuves gelant, ils forment des ponts par eux-mêmes de façon naturelle; en effet, non seulement les voyageurs présents par hasard peuvent traverser quelques-uns à la fois en marchant sur la glace, mais

Pour l'époque augustéenne, Strabon relate également la conversion en hiver, sous l'effet du froid, de l'embouchure des Marais-Méotide en chaussée de glace pouvant être aisément franchie avec des chariots alors que Florus rappelle les traversées épisodiques du Danube gelé par les Daces[885]. Bien avant la création à l'époque tardive de ponts de glace sur le Rhin, ce mode de franchissement était donc connu des Romains et, bien sûr, utilisé par les locaux là où le phénomène de glaciation des eaux était observé. Diodore fournit même quelques indices sur la gestion et l'entretien des ponts de glace : l'historien explique ainsi que de la paille – ἄχυρον – était déposée sur la glace afin de réduire les possibilités de chute et d'assurer aux marcheurs une foulée stable[886]. Le témoignage de Diodore montre que l'utilisation de ponts de glace ne se limitait pas à un usage fortuit et opportuniste au gré des épisodes de gel fluvial, mais constituait également une véritable stratégie saisonnière de passage des rivières, un mode de franchissement organisé et aménagé exploitant les particularités climatiques régionales.

En ce qui a trait au Rhin, comme je l'ai montré précédemment[887], ce ne fut qu'à partir du 3e siècle que le cours puissant du grand fleuve put geler suffisamment pour permettre la traversée sur ponts de glace. Racontant les guerres de Sévère Alexandre contre les Transrhénans, Hérodien indique que le gel du Rhin en hiver permettait de franchir le fleuve à cheval « à la manière d'une plaine » – πεδίου σχήματι – puisque l'eau ainsi figée devenait si solide qu'elle pouvait supporter le poids des hommes et des chevaux[888]. Plus de 130 ans après Hérodien, Ammien Marcellin réaffirme l'utilisation usuelle par les armées romaines de ponts de glace sur le Rhin : dans un discours prêté à l'empereur Valentinien Ier et cité précédemment[889], l'historien latin parle ainsi de la nécessité de s'habituer – *adsuescere* – à franchir le Rhin *gelu peruius*, « praticable grâce au gel ». Par l'utilisation du verbe *adsuescere*, Ammien atteste non seulement de la périodicité de la glaciation rhénane

---

encore des myriades d'armées avec leurs bagages et leurs chariots chargés peuvent traverser en toute sécurité » – Diodore 5.25.

885 Strabon 7.3.18, Florus 2.28.

886 Diodore 5.25. De façon plus anecdotique, Pline *NH* 8.42.103 explique que dans les régions glacées – *loci rigentes* – les rivières et les lacs gelés étaient franchis uniquement aux endroits où des traces de renards étaient visibles puisque cet animal, en apposant son oreille sur la glace, aurait été capable d'en évaluer l'épaisseur.

887 Cf. *supra*, chap. 1, p. 118-127.

888 Hérodien 6.7.6.

889 Ammien Marcellin 27.6.12 et cf. *supra*, p. 124.

– démonstration mise de l'avant au premier chapitre[890], – mais encore il révèle un usage courant par l'armée romaine de ce mode de franchissement intrinsèquement lié aux conditions climatiques et environnementales de la région. Cette utilisation fréquente des ponts de glace sur le Rhin dans l'Antiquité tardive se dégage également des écrits de Claudien. Ce dernier fait allusion à la surface gelée du fleuve marquée par les roues – *secta rotis*[891] – et sous-entend de la sorte non pas des traversées insolites et inopinées au hasard des déplacements, mais bien des passages répétés et organisés, avec chariots, comme si le pont de glace, accessible de façon saisonnière, était carrément intégré à un itinéraire de voyage construit en fonction des possibilités offertes par le gel rhénan.

De façon plus épisodique et moins structurée, on voit aussi des groupes transrhénans profiter de la formation naturelle de ponts de glace sur le Rhin pour pénétrer aisément dans l'Empire, à l'insu des autorités romaines : un panégyriste anonyme de Constantin signale ainsi en 310 la traversée à pied, sur le Rhin gelé, d'une multitude immense de Germains alors qu'Ammien parle de l'arrivée en Gaule, pendant les frimas du mois de février 378, de pilleurs transrhénans ayant profité du gel fluvial pour franchir rapidement la frontière rhénane[892]. En fait, la glaciation du Rhin eut certainement un impact majeur sur l'image de la zone frontalière construite depuis le 1er siècle autour de l'idéologie romaine des frontières naturelles[893]. Bien sûr, l'espace frontalier rhénan ne se manifestait pas dans les faits comme une barrière linéaire et hermétique; loin de favoriser le clivage, le Rhin était un élément intégrateur qui, grâce à sa voie navigable, facilitait le développement humain[894]. Or, il n'en demeure pas moins que le grand fleuve constituait une délimitation tangible simplifiant pour le Romain méditerranéen la représentation géographique de la frontière germanique. Sans être un reflet des réalités régionales, le cours rhénan devenait ainsi dans les représentations littéraires un élément discriminant privilégié pour délimiter l'espace

[890] Cf. *supra*, chap. 1, p. 124-127.

[891] Claudien *De BGoth*. 338-339.

[892] Pan. Lat. 7.6.4, Ammien Marcellin 31.10.4.

[893] Développée dans le contexte de l'expansion territoriale de l'Empire, la conception augustéenne des frontières naturelles considérait l'Empire romain comme une entité géographique et stratégique cohérente encadrée par des éléments de l'environnement physique, principalement les grands fleuves, c'est-à-dire le Rhin, le Danube et l'Euphrate.

[894] À ce sujet, voir le concept d'espace frontalier, *supra*, introduction, p. 19-21, et le cas du Rhin représenté comme frontière, *supra*, p. 38-40. Voir également l'étude de M. S. Morin (2008).

géographique[895]. Par conséquent, la glaciation du Rhin à la période tardive détruisait en quelque sorte le modèle du Rhin protecteur – *uetus imperii munimentum* suivant Tacite[896] – en transformant le cours du fleuve, conçu par Rome comme un obstacle naturel[897], en véritable plaine facilement franchissable. Le gel rhénan devait ainsi sans aucun doute frapper l'imaginaire collectif romain qui voyait le grand Rhin sous l'effet des températures froides perdre son statut de « frontière naturelle ».

Par ailleurs, les auteurs anciens présentent généralement les ponts de glace comme un phénomène naturel facilitant les déplacements humains. La saison hivernale rendant pénible le voyage terrestre, le pont de glace devenait un atout offert par l'environnement naturel et exploité par l'homme. Le gel des fleuves est toutefois une situation éphémère et, assurément, certaines traversées à l'orée du printemps devaient s'avérer téméraires, voire dangereuses. Or, la littérature ancienne ne signale pratiquement aucun cas de soumission anthropique aux impératifs du dégel ou aux conséquences irréversibles de la rupture des glaces fluviales. Le panégyriste de 310 mentionne certes le cas d'un groupe de Germains qui, ayant atteint une île rhénane en utilisant un pont de glace, se retrouva prisonnier de l'île à la suite d'un dégel du fleuve[898], mais cette anecdote ne positionne pas les populations dans une situation de crise et ne sous-entend pas une mauvaise appréhension de la solidité de la glace; elle révèle plutôt une mauvaise anticipation du dégel fluvial, peut-être le résultat d'une débâcle hâtive. De toute évidence, plusieurs voyageurs durent pourtant se faire surprendre par une rupture imprévue des glaces fluviales; le contraire serait étonnant puisqu'encore aujourd'hui de tels accidents sont relativement courants. Or, les textes anciens n'insistent jamais sur ces situations où l'homme subit brutalement les effets d'une surface insuffisamment gelée ou simplement fragilisée[899]. Les représentations sociales véhiculées par les auteurs gréco-romains au sujet des ponts de glace sont celles d'un phénomène naturel connu, maîtrisé et exploité par l'homme.

---

[895] Cf. M. S. Morin (2008), 108-112.

[896] « antique rempart de l'Empire » – Tacite *Hist*. 4.26.2.

[897] Dans le cadre de l'idéologie des frontières naturelles; dans les faits, le Rhin constitua rarement un obstacle aux déplacements des populations riveraines.

[898] Pan. Lat. 7.6.4.

[899] Dans les sources iconographiques, une scène de la colonne Trajane illustre les Daces surpris par la rupture des glaces du Danube gelé, mais il s'agit de l'un des rares exemples que j'ai pu répertorier.

En ce sens, les sources tardives témoignent non seulement d'une utilisation par l'homme du phénomène de glaciation lors de ses déplacements, mais encore d'une véritable gestion des eaux glacées. Hérodien explique ainsi les contraintes engendrées par le gel fluvial pour la collecte de l'eau et révèle l'adaptation des populations riveraines :

> ἀντιτυπὲς δὲ οὕτω καὶ στερρὸν γίνεται τό ποτε ῥεῖθρον ὡς μὴ μόνον ἵππων ὁπλαῖς καὶ ποσὶν ἀνθρώπων ἀντέχειν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀρύσασθαι θέλοντας μὴ κάλπεις ἐπ' αὐτὸ μηδὲ κοῖλα σκεύη φέρειν, πελέκεις δὲ καὶ δικέλλας, ἵν' ἐκκόψαντες γυμνόν τε σκεύους ἀράμενοι τὸ ὕδωρ φέρωσιν ὥσπερ λίθον[900].

Confrontés au gel de l'eau à la surface du Rhin, les populations locales brisaient des blocs de glace sur les rives du fleuve, les emportaient et, une fois fondus, utilisaient l'eau ainsi récoltée[901]. Une autre forme de réactions humaines face au phénomène de glaciation apparaît dans un récit d'Ammien alors qu'il raconte comment les armées de Julien s'opposèrent aux Francs à l'hiver 358 dans la région mosane. Afin de bloquer le passage des Transrhénans sur la Meuse qui menaçait de geler, Julien fit quotidiennement rompre, par des soldats montés sur des embarcations légères, les couches de glaces se formant sur le fleuve[902]. Cet épisode militaire montre bien plus qu'une simple adaptation humaine aux spécificités du milieu; il témoigne d'une véritable modification de l'environnement régional sous l'action de l'homme. Alors que la Meuse, suivant les conditions météorologiques et hydrologiques, était censée geler à cette période, l'intervention des hommes de Julien empêcha l'eau du fleuve de se figer. Les Romains transformèrent de la sorte le paysage régional pour l'adapter à leurs besoins. Non seulement ils maîtrisaient et exploitaient les possibilités offertes par la glaciation fluviale, mais encore ils furent capables d'empêcher le phénomène du gel sur la Meuse et d'ainsi limiter certains effets du climat tout en modifiant le milieu naturel. Comme je le montrerai dans les prochaines

[900] « Les eaux du fleuve, jadis courantes, deviennent tellement dures et solides que non seulement elles résistent aux sabots des chevaux et aux pieds des hommes, mais encore ceux qui veulent la puiser ne la transportent pas au moyen de cruches ni même de récipients creux, mais brisent la glace avec des haches et des hoyaux à deux pointes et, sans emporter de récipients, transportent l'eau comme de la pierre » – Hérodien 6.7.7.

[901] Selon le témoignage d'Hérodien, les populations riveraines cassaient donc la glace en bordure du fleuve, là où l'eau était entièrement gelée jusqu'au fond et obligeait ainsi une récolte sous forme solide; les populations ne cherchaient donc pas à puiser l'eau courante disponible sous la couche de glace, là où le fleuve était assez profond pour que le gel n'atteigne pas le fond.

[902] Ammien Marcellin 17.2.3.

sections, la modification artificielle de l'environnement naturel, plutôt que la simple adaptation à ses particularités, fut d'ailleurs un choix régulièrement adopté par Rome dans ses rapports avec son territoire.

*

Les représentations des interactions des hommes avec le climat rhénan à l'époque romaine mirent en scène des réponses anthropiques variées aux spécificités climatiques de la région : soumission des soldats romains aux effets du froid, acclimatation des locaux aux contraintes du climat, exploitation des sources de combustible disponibles, utilisation du phénomène de gel fluvial, modification artificielle de l'environnement naturel glacé… Il est clair que l'adaptation des groupes humains face au climat rhénan se renouvela sans cesse tout au long de l'Antiquité. Les changements majeurs engendrés par la glaciation fluviale entraînèrent même certains types de résilience – que l'on pense à la rupture artificielle des glaces mosanes – puisque les hommes eurent alors à réagir à une nouvelle situation environnementale. Les multiples formes que prit l'adaptation humaine dans ce contexte climatique froid permirent aux populations locales d'éviter l'apparition de situations de crise, lesquelles auraient pu mettre en péril la pérennité de l'occupation humaine dans la région. Alors que l'utilisation par les Chauques de la tourbe comme combustible dans un contexte où les ressources en bois étaient limitées assura le maintien de leur occupation sur les côtes de la mer du Nord, la capacité des populations riveraines du Rhin à briser la surface gelée du fleuve pour emporter des blocs de glace leur garantit un approvisionnement constant en eau.

Par ailleurs, à la fin de la période romaine, les effets du froid sur le cours du Rhin eurent certainement des conséquences importantes sur les représentations romaines de la frontière fluviale. Depuis le 1er siècle, le Rhin était perçu, dans la conception méditerranéenne des frontières naturelles, comme un rempart de l'Empire. Or, sa glaciation récurrente à partir du 3^{e} siècle affecta sans aucun doute son image de fleuve frontière. Sous l'effet du froid, le Rhin perdait en quelque sorte son statut de barrière tel qu'il était imaginé par Rome pour devenir une plaine accessible et franchissable. Bien que le cours rhénan ne fût pas un obstacle aux déplacements des populations, il demeurait un repère tangible et

linéaire dans la représentation romaine de l'espace frontalier. Toutefois, le gel de ses eaux effaçait d'une certaine façon la spécificité fluviale de la frontière construite depuis Auguste.

Certes peu nombreuses, les représentations anciennes des interactions entre l'homme et le climat sont sans contredit éloquentes. Les effets du froid sur le Rhin influencèrent vraisemblablement la perception romaine de la frontière rhénane, mais surtout les sources montrent clairement une adaptation humaine face aux particularités climatiques d'une région située aux confins du monde romain. Éloignés de la fertile Italie, les habitants des contrées septentrionales jonglaient également avec des conditions d'occupation du sol complètement différentes de ce que connaissait le Romain méditerranéen. La présence humaine aux embouchures du Rhin nécessitait donc non seulement une adaptation aux phénomènes climatiques, mais également aux spécificités du territoire.

2. LA TERRE : ENTRE MARÉCAGES ET PÂTURAGES

L'occupation humaine d'un territoire est évidemment influencée par la fertilité des sols et par les possibilités d'exploitation des ressources naturelles. Les conclusions du premier chapitre ont montré que les représentations romaines de l'environnement naturel du delta rhénan étaient profondément négatives : pendant toute l'Antiquité, les sources anciennes ont diffusé le portrait d'un milieu hostile, inhospitalier, ingrat, sauvage… Cette image de la région s'articulait non seulement autour de la perception méditerranéenne du climat régional, mais également autour de représentations sociales insistant sur l'improductivité des sols du delta. Dans le corpus gréco-latin, les références à la stérilité des contrées germaniques éclipsent les très rares allusions à la fertilité des terres rhénanes. De Strabon à Claudien, les auteurs anciens ont sans cesse décrit les embouchures du Rhin comme un environnement marécageux et, ce faisant, ont véhiculé l'image d'un milieu lugubre et inculte, inhospitalier pour l'homme[903]. Parallèlement, le paysage forestier de la Germanie alimentait constamment chez les Anciens un sentiment de crainte et d'aversion difficilement conciliable avec l'idée d'une terre arable riche et féconde, favorable à l'homme, productive pour l'agriculture. Les espaces sylvestres des contrées septentrionales

[903] Cf. *supra*, p. 99-103.

étaient dépeints de façon sinistre et effrayante, ce qui rendait évidemment peu accueillants de tels environnements[904].

En dépit des représentations sociales construites et diffusées par la société méditerranéenne au sujet de l'espace deltaïque rhénan, la région connut une occupation humaine continue pendant la période romaine. Bien sûr, tel qu'il a été montré au premier chapitre[905], le delta du Rhin était un secteur dominé par des terres humides, principalement par des tourbières inhabitables et difficiles d'accès pour l'homme, mais il offrait néanmoins dans ses zones ripariennes des sols argileux fertiles et des ressources forestières nombreuses. Bien que des défis environnementaux incontournables accompagnent l'occupation d'un delta, les populations anciennes trouvèrent aux bouches du Rhin des sols et des ressources naturelles propices à la présence humaine. Les communautés locales surent asseoir et stabiliser leurs établissements grâce à une adaptation de leur mode de vie aux spécificités de leur environnement naturel. Ajustant leur économie rurale et exploitant les ressources du milieu, les populations deltaïques firent constamment preuve d'une symbiose avec l'environnement régional et purent ainsi maintenir une occupation humaine viable. Dans un premier temps, il sera ainsi question des rapports de l'homme avec les milieux palustres, unité paysagère caractéristique de la région; alors que Rome se représentait ces environnements comme répulsifs, les groupes locaux réussirent à s'y adapter et à en exploiter les atouts. Par la suite, le cas des ressources forestières sera abordé et je mettrai ainsi de l'avant les multiples usages du bois pour les communautés deltaïques. Enfin, je traiterai de la mise en valeur des terres fertiles à travers le développement de structures agraires et de modes d'approvisionnement adaptés aux particularités des sols deltaïques.

A. Aise et malaise en milieu palustre

Les reconstitutions du paysage deltaïque rhénan grâce aux données paléo-environnementales ont permis au premier chapitre d'établir la place importante occupée par les milieux humides dans la topographie régionale à l'époque romaine[906]. Au cours des

[904] Cf. *supra*, p. 148-152.
[905] Cf. *supra*, p. 94-96.
[906] Cf. *supra*, p. 94-96.

deux derniers millénaires avant notre ère, l'expansion des tourbières avait été favorisée à la fois par l'apport récurrent d'eau douce dû aux précipitations et aux inondations fluviales et par la protection naturelle qu'offraient les dunes littorales contre les incursions marines. Les tourbières couvraient donc de grandes étendues de territoire dans la région et constituaient, il est vrai, des secteurs difficiles d'accès où les déplacements étaient pénibles et l'occupation humaine peu viable[907]. De ce fait, il n'est pas surprenant que ces milieux aient été perçus négativement par la société méditerranéenne. Les espaces marécageux étaient représentés comme des terrains perfides et stériles, comme des environnements naturels hostiles, terrifiants, dangereux… Comment l'homme aurait-il pu vivre et prospérer dans de tels territoires? Ces représentations sociales influencèrent non seulement l'interprétation que fit Rome des rapports entre les communautés deltaïques et leur environnement, mais également les formes d'interactions qu'eurent les protagonistes romains avec ces milieux.

Trop humides et peu fertiles, les marais et les tourbières ne sont évidemment pas *a priori* des environnements attractifs pour l'homme qui, cela s'entend, n'a jamais cherché à les « édéniser » pour reprendre le néologisme de Victor Hugo[908]. L'image romaine du marécage inhospitalier et rebutant n'est bien sûr pas saugrenue et se perpétue encore aujourd'hui[909]. Milieux marginaux, les zones palustres ont longtemps limité l'occupation humaine et freiné son expansion. Elles ont souvent été des contraintes pour les déplacements, obstacles à franchir ou à contourner, et ont généralement été peu exploitées par l'homme. Dans le contexte deltaïque rhénan, les communautés anciennes n'ont donc jamais cherché à s'établir dans les secteurs marécageux, mais ont plutôt choisi d'occuper les zones ripariennes, secteurs argileux et fertiles sur les rives des bras fluviaux. Or, les systèmes de tourbières dominaient le paysage deltaïque rhénan, ce qui en faisait des agents environnementaux majeurs avec lesquels devaient jongler les populations locales. Alors que les marais apparaissent constamment comme de lourdes contraintes pour les armées

[907] Le mauvais drainage des tourbières néerlandaises rendait la présence humaine très difficile; l'expansion des tourbières entraîna parfois l'interruption de l'occupation et put créer des barrières naturelles entre les populations. Cf. M. J. Kooistra *et al*. (2006), 55, W. A. Casparie (2005), 401, H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000), 317-318, P. Vos et R. W. Brandt (1988), 207, L. P. Louwe Kooijmans (1974), 118.

[908] *Les Travailleurs de la mer* (1866), tome 1, p. 93.

[909] Même dans son sens figuré ou littéraire, le mot marécage véhicule l'idée de l'infamie, du bourbier, de l'abjection; on parlera par exemple, de façon péjorative, des marécages de la politique.

romaines évoluant dans le delta rhénan et dans les contrées germaniques, les sources littéraires nous présentent des groupes autochtones adaptés aux milieux palustres, s'y déplaçant aisément et profitant de leurs avantages stratégiques et économiques.

a. Un environnement contraignant : les difficultés romaines en secteur marécageux

Pomponius Mela le mentionne sans détour : les terres germaniques étaient impraticables – *inuiae* – en raison des marais[910]. La présence de zones humides constituait clairement pour Rome une contrainte importante pour les déplacements et, de ce fait, les campagnes militaires aux frontières du Rhin entrainèrent régulièrement les troupes dans des situations précaires. Lourdement chargées, les armées romaines s'avéraient généralement maladroites et inefficaces dans les zones marécageuses : sur un terrain palustre, la marche des soldats était entravée et ralentie, les chariots de bagages s'enlisaient et, surtout, la capacité des légions à combattre était fortement affectée. Tacite rapporte ainsi les difficultés rencontrées par les légions de Germanicus lors du retour des campagnes transrhénanes en l'an 15 :

> *Et cuncta pariter Romanis aduersa, locus uligine profunda, idem ad gradum instabilis procedentibus lubricus, corpora grauia loricis; neque librare pila inter undas poterant*[911].

Et l'historien latin en rajoute : les bagages restaient pris dans la boue et les fossés – *haesere caeno fossisque impedimenta*, – les soldats tout autour étaient en désordre – *turbati circum milites*, – enfin l'ordre des enseignes étaient incertains – *incertus signorum ordo*[912]. Le portrait dessiné par Tacite représente les armées romaines désarçonnées par le caractère marécageux du territoire, mal adaptées aux entraves des zones humides. Or, cette représentation tacitéenne des interactions entre les Romains et l'environnement palustre n'est pas unique dans le corpus gréco-latin et s'est poursuivie chez les auteurs ultérieurs. On voit par exemple Dion Cassius décrire les troupes romaines se retrouvant, lors de la

---

[910] Pomponius Mela 3.3.29. Voir également Strabon 7.1.4 qui explique que les déplacements entre le Rhin et l'Elbe exigeaient de longs détours, car les chemins étaient sans cesse coupés par des marécages.

[911] « Tout, sans distinction, semblait contre les Romains; en raison d'un sol humide en profondeur, le lieu était à la fois instable pour le pas et glissant lorsqu'ils s'avançaient, les corps alourdis par les cuirasses; et ils ne pouvaient pas lancer les javelots au milieu des eaux » – Tacite *Ann*. 1.64.

[912] Tacite *Ann*. 1.65. Voir également Tacite *Hist*. 5.15.1 où les armes et les chevaux des Romains sont « engloutis » – *haurirentur* – par les marécages.

conquête de la Bretagne, dans des « marais difficiles à franchir » – ἕλη δυσδιέξοδα – où les pertes furent nombreuses[913]; on voit au 3e siècle Hérodien raconter les campagnes de Maximin le Thrace au-delà du Rhin où la profondeur des marais rendait les lieux dangereux pour les Romains[914]; on voit Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours, mentionner le massacre de troupes romaines dans des marécages transrhénans en 388, les soldats empêtrés dans la boue, incapables de riposter aux attaques des Francs[915]. Nullement résilients face aux défis du milieu palustre germanique, les Romains sont représentés subissant plutôt les contraintes d'un environnement nouveau sans être capables d'absorber, de s'adapter ou d'utiliser les éléments spécifiques du marécage.

Pourtant, les Romains avaient déjà prouvé, de façon monumentale, leur capacité à maîtriser les milieux marécageux. Dans un extrait des *Fasti*, le poète Ovide rappelle que le *Forum romanum*, cœur de la vie publique de l'*Vrbs*, avait autrefois été un grand marais humide, cycliquement inondé par le Tibre : « *Hoc, ubi nunc fora sunt, udae tenuere paludes; amne redundatis fossa madebat aquis* »[916]. Or, dès l'époque royale, le roi Tarquin l'Ancien entreprit d'assécher cette zone marécageuse pour en faciliter l'usage, un travail qui fut optimisé grâce à la construction de la célèbre *cloaca maxima*, le grand égout de Rome[917]. Sans aucun doute perçus comme des milieux défavorables au développement urbain, les espaces marécageux du centre de la ville avaient ainsi été éliminés de façon artificielle par l'homme dès le 6e siècle avant notre ère. Le cas du Forum est évidemment exceptionnel par son ampleur, mais il montre néanmoins que l'ingénierie romaine avait la capacité de modifier et de maîtriser, voire de supprimer, un milieu palustre nuisible à l'occupation humaine. Plutôt que de s'adapter aux contraintes d'un marécage et de chercher à exploiter ses atouts, Rome avait choisi – et avait eu la capacité technologique de choisir – d'entreprendre une modification artificielle du milieu pour que ce dernier réponde adéquatement à ses besoins.

---

[913] Dion Cassius 60.20.

[914] Hérodien 7.2.5-6. Cet épisode est également relaté par Hist. Aug. *Max*. 12.6 qui indique que la profondeur des marais empêchait de les franchir.

[915] Grégoire de Tours *Hist*. 2.9.

[916] « Là où est maintenant le forum se trouvaient des marais humides; le fond était imprégné d'eau en raison des débordements du fleuve » – Ovide *Fast*. 6.401-402.

[917] Voir Tite-Live *Hist*. 1.38.6 ainsi que R. Jenkyns (2013), 167, J. N. N. Hopkins (2007), 6-13, J.-P. Martin, A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni (2001), 21-22.

Sans surprise, de tels travaux d'assèchement des zones humides ne furent jamais entamés dans le delta du Rhin par le pouvoir romain[918]. Dans la périphérie germanique, les Romains se retrouvaient dans un environnement naturel mal connu, difficile à maîtriser, où les secteurs marécageux s'étendaient à perte de vue, où les populations pouvaient souvent demeurer hostiles à la présence romaine. Néanmoins, on note à quelques reprises dans les récits anciens la mise en place par les armées romaines d'aménagements facilitant la traversée de territoires palustres. Lors des campagnes de Germanicus dans les forêts de Germanie, le général Caecina fut ainsi mandaté à la construction de ponts et de chaussées dans les zones marécageuses où circuleraient les colonnes de troupes : « *praemisso Caecina ut occulta saltuum scrutaretur pontesque et aggeres umido paludum et fallacibus campis inponeret* »[919]. La même stratégie fut utilisée par Lucius Apronius lorsque l'armée romaine voulut franchir les marais nord deltaïques lors de la révolte des Frisons : « *igitur proxima aestuaria aggeribus et pontibus traducendo grauiori agmini firmat* »[920]. Avant le désastre de Varus, en prévision d'une provincialisation de la grande Germanie transrhénane, d'importants chemins de traverse – les *pontes longi* – avaient même été établis dans des secteurs particulièrement humides afin de faciliter les déplacements dans la nouvelle province : « *angustus is trames uastas inter paludes et quondam a L. Domitio aggeratus, cetera limosa, tenacia graui caeno aut riuis incerta erant* »[921]. Lorsque la logistique militaire le permettait, les généraux romains choisissaient donc d'aménager le milieu humide afin qu'il soit plus propice aux mouvements des troupes romaines lourdement armées et chargées de bagages[922]. En fonction de la nature des sols et des matériaux disponibles, on optait soit pour la construction de structures de bois semblables à des ponts,

[918] Ce n'est que bien plus tardivement, à partir du 11e siècle, que de larges travaux de mise en valeur des terres humides par la création de polders concrétisèrent un véritable assèchement artificiel de plusieurs secteurs du delta. Voir notamment l'étude d'A. W. Hesselink (2002) ainsi que W. H. TeBrake (1985).

[919] « Caecina avait été envoyé devant afin qu'il explore les parties inconnues des bois et installe des ponts et des chaussées dans les zones humides des marécages et sur les terrains trompeurs » – Tacite *Ann*. 1.61.

[920] « Alors [L. Apronius] met en place un chemin solide dans les lagunes les plus proches au moyen de chaussées et de ponts afin de faire traverser les troupes plus lourdes » – Tacite *Ann*. 4.73.

[921] « cette voie étroite avait été élevée autrefois au milieu de vastes marais par L. Domitius, le reste de la région étant formé de sols fangeux, d'une boue épaisse et compacte ainsi que de ruisseaux incertains » – Tacite *Ann*. 1.63.

[922] Voir également Suétone *Cal*. 51 qui mentionne la présence de *pontes* au-delà du Rhin, sans doute à nouveau des installations pour franchir des marécages, ainsi que César *BG* 8.14 où les troupes romaines traversent aussi un marais à l'aide de ponts sur le territoire des Bellovaques en Gaule belge.

soit pour l'élévation artificielle de chaussées de terre permettant de circuler à sec[923]. Ces méthodes exigeaient toutefois une programmation précise des campagnes militaires; non seulement les stratèges romains devaient préalablement connaître les aménagements qui seraient nécessaires dans des territoires parfois mal connus, mais encore des équipes de construction devaient précéder les armées en marche et, par la suite, entretenir les installations. Au tournant de notre ère, au moment où Rome pensait la Germanie conquise et en voie de devenir une province de l'Empire, les Romains avaient ainsi investi temps et énergie à la construction d'aménagements d'envergure, notamment dans le cas des *pontes longi*. L'échec germanique avait toutefois réduit les ardeurs du pouvoir impérial et les armées se trouvèrent à devoir affronter aux frontières de l'Empire des environnements palustres non aménagés. Alors qu'en contexte civil on évitait sans doute simplement de s'établir dans les tourbières, en contexte militaire les zones marécageuses apparaissaient souvent de façon fortuite lors des déplacements des troupes. Par ailleurs, les peuples locaux se plaisaient généralement à transporter les batailles contre Rome sur des terrains palustres, particulièrement désavantageux pour le soldat romain.

b. Des « paludicolae » : l'adaptation des communautés locales

Considérant l'expérience des légions romaines en secteur paludéen, il n'est pas surprenant que les représentations sociales des milieux humides se soient articulées autour des thèmes de la perfidie, de l'inhospitalité ou de la menace. Le rapport embarrassant des Romains avec les marais en contexte militaire oppose en fait souvent la maladresse des légions à l'aisance des Germains : par exemple, lors de la révolte batave, le chef rebelle Civilis choisit sciemment une plaine marécageuse dans les environs du camp de Vetera pour affronter les troupes de Cerialis. La narration de Tacite construit ainsi l'image d'un environnement naturel désavantageux pour l'armée romaine, mais profitable aux insurgés :

[923] Malgré le silence des textes anciens, l'aménagement de sentiers surélevés dans les tourbières ne semble pas avoir été une exclusivité romaine. À ma connaissance, aucun vestige autochtone de chaussées de bois ne fut retrouvé dans le delta du Rhin, mais les fouilles réalisées dans la région de Drenthe (nord des Pays-Bas) et dans le nord-ouest de l'Allemagne ont permis de retrouver, conservées dans les sols vaseux, de multiples chaussées de bois de fabrications diverses datant de l'Âge du fer, de l'Âge du bronze et même parfois de la fin du Néolithique. Cf. W. A. Casparie (2005), J. Briard (1997), 108.

Ea loci forma, incertis uadis subdola et nobis aduersa : quippe miles Romanus armis grauis et nandi pauidus, Germanos fluminibus suetos leuitas armorum et proceritas corporum attollit[924].

L'image du Germain agile et confiant en secteur marécageux est un refrain constamment repris par la littérature ancienne, un refrain qui amena Sidoine Apollinaire, après cinq siècles de contacts récurrents, à carrément qualifier de *paludicolae* – habitants des marais – les populations germaniques[925]. Dès l'époque césarienne, le *topos* se construit : on note la facilité avec laquelle les auxiliaires germains de César circulaient dans les zones palustres, traversant avec aisance les marais ayant préalablement stoppé les légions romaines[926]. De même, ce furent les auxiliaires canninéfates et transrhénans qui en 28, lors de la révolte des Frisons, découvrirent les gués permettant de franchir les marécages adjacents au territoire des révoltés[927]. Face au malaise romain en contexte marécageux, la capacité des Germains à se déplacer dans les zones humides était certes un atout pour Rome lorsque ceux-ci servaient dans l'armée impériale. Or, cette aisance des Germains en milieu palustre fut bien plus souvent une calamité pour les Romains : connaissant l'ineptie romaine dans les marais, les groupes rhénans surent utiliser les avantages de ces environnements naturels pour combattre les légions[928]. Suivant les représentations des auteurs gréco-romains, les Germains auraient ainsi constamment cherché à entraîner les armées romaines sur des terrains marécageux où non seulement leur haute taille facilitait leurs mouvements, mais encore où leurs armes et leurs techniques de combat, adaptées à ces environnements, leur donnaient un avantage certain : cuirasses et armes légères, longues piques permettant d'atteindre l'ennemi à distance, embuscades et attaques-surprises, facilité à nager et à reconnaître les gués…[929] À travers la plume de Tacite, le général Germanicus en arriva

[924] « Cette configuration du lieu était perfide en raison des bas-fonds incertains et elle était à notre désavantage : en effet, le soldat romain est alourdi par ses armes et a peur de nager alors que les Germains, habitués aux fleuves, peuvent se dresser au-dessus des eaux grâce à la légèreté de leurs armes et à la taille de leurs corps » – Tacite *Hist*. 5.14.2. Voir également Tacite *Ann*. 1.64.

[925] Sidoine Apollinaire *Epist*. 4.1.4.

[926] Notamment César *BG* 8.10-13 où les auxiliaires germains franchirent sans difficulté le marais qui protégeait les Bellovaques des attaques de César.

[927] Tacite *Ann*. 4.73.

[928] Par exemple, Tacite *Hist*. 5.14 raconte que le chef batave Civilis chercha – et surtout réussit – à inonder davantage la plaine déjà marécageuse où se préparait la bataille contre les légions de Cerialis afin de gêner encore plus les Romains déjà vulnérables dans un tel environnement.

[929] Voir entre autres Strabon 1.1.17, Tacite *Ann*. 1.63-64, *Hist*. 5.14-17, Hérodien 7.2.5-6, Grégoire de Tours *Hist*. 2.9.

finalement au constat que « *fundi Germanos acie et iustis locis, iuuari siluis, paludibus* »[930].

Par ailleurs, leur aisance en contexte paludéen encouragea les populations autochtones à choisir les zones humides comme refuge et comme protection contre les Romains. Dès les débuts de la Guerre des Gaules, le marécage est représenté chez César comme une source de salut pour plusieurs groupes gaulois, notamment pour les peuples à l'orée du delta où les terres humides étaient nombreuses. On voit ainsi les Éburons, avertis d'une attaque romaine imminente, utiliser à bon escient les forêts et les marais de leur territoire : « *quorum pars in Arduennam siluam, pars in continentes paludes profugit* »[931]. De même, on voit régulièrement les Ménapes profiter de la protection offerte par les secteurs marécageux de la région pour échapper aux Romains : « *[…] loci praesidio freti in siluas paludesque confugiunt suaque eodem conferunt* »[932]. En fait, pendant toute l'Antiquité, les groupes autochtones occupant les terres rhénanes et germaniques surent profiter des avantages que leur offraient les marais face à des armées romaines réticentes à pénétrer dans ces environnements naturels mal contrôlés. Alors que Rome véhiculait l'image péjorative de populations contraintes à fuir dans des marécages toujours représentés comme inhospitaliers – l'idée de la fuite et de la nécessité de se cacher étant exprimée à l'aide de verbes tels que *diffugio*, *dilabor*, *profugio*, *confugio*, καταδύω ou

[930] « les Germains sont mis en déroute dans une bataille en rangée et dans les lieux normaux, mais chez eux ils ont l'aide des forêts et des marécages » – Tacite *Ann*. 2.5.

[931] « une partie desquels s'enfuit dans la forêt des Ardennes, une partie dans des marais contigus » – César *BG* 6.31.

[932] « […] confiants dans la protection du lieu, ils se réfugient dans les forêts et les marais et transportent à cet endroit leurs biens » – César *BG* 6.5. Voir également César *BG* 3.28, Strabon 4.3.4 et Orose *Hist*. 6.10.15 au sujet des Ménapes de même que César *BG* 1.40 au sujet des Germains d'Arioviste, César *BG* 2.16 au sujet des Nerviens, César *BG* 8.10-13 au sujet des Bellovaques, César *BG* 3.28 et Strabon 4.3.5 au sujet des Morins. Résilients dans leur capacité à utiliser les atouts des zones humides face à une instabilité sociétale engendrée par la menace romaine, les Morins – peuple belge localisé au sud-ouest des Ménapes – furent toutefois incapables de répondre positivement à une perturbation de leur milieu en 55 avant notre ère alors que leurs marais se retrouvèrent asséchés et que leur territoire fut ainsi envahi par les troupes de César (*BG* 4.38); soumis aux impératifs météorologiques et hydrologiques, les Morins se retrouvèrent ainsi en situation de crise en raison d'une perturbation naturelle de leur environnement. Par son compte-rendu des évènements, César diffusa ainsi une représentation des populations locales adaptées militairement aux spécificités d'un environnement marécageux, mais vulnérables, sans capacité de résilience, lorsque cet environnement était perturbé. Les assèchements naturels des zones palustres furent toutefois des phénomènes exceptionnels et le cas des Morins semble même unique bien que Strabon 4.3.5 laisse sous-entendre une récurrence de ce type d'assèchement.

κρύπτω[933], – on note parallèlement une capacité renouvelée des populations locales à utiliser les avantages d'un système naturel de tourbières lorsqu'elles étaient confrontées à la menace romaine. Certes contraignants pour l'occupation humaine, les milieux humides offraient des possibilités militaires et stratégiques non négligeables. D'ailleurs, les communautés germaniques semblent avoir utilisé les zones humides non seulement à des fins stratégiques, mais également à des fins économiques, voire culturelles.

Abstraction faite des Germains en contexte militaire, le corpus gréco-latin offre très peu d'exemples d'interactions positives entre l'homme et les environnements palustres, encore moins d'exemples d'une exploitation économique de ces secteurs de tourbières. Le fait d'occuper un territoire marécageux est d'ailleurs un stéréotype fréquemment utilisé par les auteurs anciens pour exacerber le caractère sauvage et primitif des groupes germaniques[934]. Pour la région rhénane, le seul témoignage littéraire présentant un usage pragmatique non militaire des marais se trouve chez Tacite, dans son traité ethnographique sur les Germains. L'historien latin y explique le fonctionnement de la justice locale et, surtout, y décrit les peines infligées aux coupables : « *[…] ignauos et inbellis et copore infamis caeno ac palude […] mergunt* »[935]. Dans cette représentation tacitéenne de la justice germanique, le marais est utilisé comme un outil de châtiment – et même d'exécution, – un rôle octroyant à nouveau au milieu marécageux un statut funeste et pernicieux. Or, les fouilles archéologiques ont permis de mettre en lumière une multitude d'autres utilités des zones humides pour les communautés locales. En raison du niveau d'eau élevé, les tourbières du delta rhénan étaient impropres à l'occupation humaine, mais des traces éparses et diverses prouvent une présence récurrente des hommes dans ces écosystèmes. Non seulement sur le plan culturel les marais étaient utilisés pour les dépôts d'offrandes religieuses[936], mais surtout sur le plan économique les ressources à exploiter y étaient nombreuses : poissons, oiseaux aquatiques, tourbe, roseaux, joncs, saule, etc.[937] De

[933] Voir entre autres Florus 1.45, César *BG* 6.31, *BG* 6.5, Hist. Aug. *Max*. 12.1, Strabon 4.3.5, Hérodien 7.2.5.

[934] Voir *supra*, p. 100-101.

[935] « […] ils enfoncent dans la boue et même dans un marais […] les lâches, ceux inaptes à la guerre et ceux s'étant déshonorés par la chair » – Tacite *Germ*. 12.

[936] À ce sujet, voir en premier lieu l'étude de M. S. M. Kok (2008).

[937] La tourbe pouvait être séchée et utilisée comme combustible (voir l'exemple des Chauques, *supra*, p. 272). Les plantes de marais comme le roseau et le jonc servaient notamment à nourrir les troupeaux et à fabriquer des paniers; le roseau permettait également la construction de toitures plus résistantes que la

même, près des côtes, les marais d'eau salée étaient propices au pâturage grâce à une végétation comestible pour les animaux et offraient également la possibilité de produire du sel[938]. Confrontées à un environnement naturel partiellement marécageux, les populations du delta ont donc appris à apprivoiser ces milieux marginaux. Contrairement aux Romains pour qui les zones palustres demeuraient des territoires représentés comme rebutants et inconfortables, les communautés locales profitèrent pleinement des possibilités offertes par les milieux humides, que ce soit sur le plan militaire ou socio-économique.

B. Ressources forestières : les multiples usages du bois

Les contrées septentrionales de l'Europe étaient reconnues dans l'Antiquité pour leurs immenses étendues de forêts couvrant la majorité du territoire. J'ai pu montrer au premier chapitre que la Germanie rhénane était représentée chez les Romains comme une région dominée par des forêts gigantesques, démesurément hautes, terriblement denses[939]. Certes exacerbée par l'imaginaire collectif romain, cette image de la topographie germanique n'était évidemment pas farfelue et il est vrai que les couverts forestiers constituaient une portion importante du paysage régional. Sans atteindre l'ampleur des immensités sylvestres de la Germanie, les secteurs forestiers du delta rhénan étaient également assez nombreux. Constituée de diverses essences d'arbres et d'arbustes adaptées aux différents niveaux d'humidité des sols[940], la végétation sylvestre poussait notamment de façon abondante sur les rives fertiles et argileuses des cours d'eau où se concentrait l'occupation humaine. Or, tout comme les zones marécageuses, les environnements

---

paille. Quant au saule, il servait notamment à construire des clayonnages, des clôtures et des grillages. Cf. S. Rippon (2000), 41.

938 Voir entre autres R. van Heeringen (2005), 583, S. Rippon (2000), chap. 3, P. A. Henderikx (1986), 477, R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 7-10. Sur les modes de production protohistoriques du sel dans le delta rhénan, voir P. van den Broeke (2005a).

939 Cf. *supra*, chap. 1, p. 148-152.

940 Par exemple, les zones humides – rives fluviales et tourbières – étaient propices à la croissance de l'aulne, du saule, du frêne, de l'orme et, dans une moindre mesure, du pin, du noisetier, du chêne, du merisier ainsi que de la végétation de marais comme le roseau, le jonc et la laîche alors que les sols sableux étaient plus enclins à accueillir le chêne, le bouleau et le frêne, parfois l'orme, le tilleul et le hêtre. Cf. *supra*, p. 147, ainsi que M. Groot (2008), 17, M. S. M. Kok (2008), 96-97, L. I. Kooistra (2008), 113 et 120, M. J. Kooistra *et al*. (2006), 51-56, W. J. Kuijper et H. Turner (1992), 190-191, W. J. H. Willems (1991), 214, P. A. Henderikx (1986), 449 et 473, W. J. H. Willems (1984), 51 et 54, D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980), 268-269.

forestiers étaient perçus négativement par la société méditerranéenne; lieux obscurs et repoussants, ils alimentaient la crainte et l'aversion d'une Rome traumatisée par le désastre de Varus dans les profondeurs des forêts transrhénanes. Évoluer dans un espace sylvestre constituait un défi constant pour les armées romaines qui voyaient la densité végétale complexifier les déplacements et les combats. La marche en zone forestière était éreintante pour les légions qui, comme l'explique Dion Cassius, devaient continuellement couper les arbres pour ouvrir des chemins suffisamment larges afin que puissent circuler les colonnes nombreuses et les chariots de bagages[941]. De plus, le déploiement des troupes était peu commode en contexte forestier où les soldats étaient contraints par les arbres, où les traits lancés étaient absorbés par la végétation[942]. Parallèlement à cet inconfort romain en secteurs forestiers, les sources littéraires nous présentent des groupes germaniques agiles dans ces milieux, capables de s'y battre sans difficulté, y attaquant par surprise les Romains et choisissant d'y cacher leurs populations civiles au besoin : « *[…] Germani more suo e saltibus et obscuris latebris subinde impugnarent nostros tutumque regressum in profunda siluarum haberent […]* »[943]. Même dans un environnement comme le delta où les zones de marais dominaient le paysage régional, le panégyriste anonyme de 297 rappelle les multiples refuges qu'offraient les forêts aux ennemis de Constance Chlore[944]. En conséquence, les interactions entre l'homme et les environnements forestiers pourraient *a priori* offrir un tableau semblable à l'expérience vécue en contexte marécageux : des groupes romains mal adaptés à l'environnement naturel confrontés à des populations germaniques agiles. Or, il n'en est rien; malgré les difficultés avouées des légions en ce qui concerne la circulation et le combat dans les environnements densément sylvestres, l'exploitation des ressources ligneuses demeura tout au long de l'Antiquité une priorité

[941] Dion Cassius 56.20.

[942] Voir entre autres Dion Cassius 56.21 et Hérodien 7.2.5-6. Plutôt que de s'adapter aux contraintes d'un environnement forestier, on voit parfois les généraux romains choisir de raser des sections de forêts en territoire ennemi afin de faciliter les actions militaires et d'attaquer plus efficacement. Voir par exemple César *BG* 3.29 chez les Ménapes et les Morins ainsi que Velleius Paterculus 2.109 chez les Marcomans et les Chattes.

[943] « […] les Germains avaient souvent pour usage de nous attaquer à partir de boisés et d'abris obscurs puis de s'assurer une retraite protégée dans les profondeurs des forêts […] » – Frontin *Strat*. 1.3.10. De même, Strabon 1.1.17 sur la capacité des Germains à se battre en forêt, Tacite *Ann*. 1.63 sur l'utilisation par les Germains de l'attaque-surprise dans les zones boisées, enfin Florus 1.45, Frontin *Strat*. 2.3.23, Tacite *Ann*. 1.56, Hérodien 7.2.5-6 et Pan. Lat. 7.12.2 sur l'utilisation des forêts comme refuge par les populations germaniques.

[944] Pan. Lat. 4.8.4.

socio-économique et militaire non seulement pour les communautés locales, mais également pour les armées romaines.

a. Quelques pratiques locales : les besoins quotidiens en bois

Pour les sociétés dites germaniques, les forêts semblent avoir joué un rôle cultuel important, leurs profondeurs mystérieuses les rendant propices à la tenue de pratiques rituelles. Tacite mentionne ainsi à plusieurs reprises l'existence de bois sacrés – *nemus* ou *lucus* – chez les tribus germaniques, notamment chez les Bataves où les protagonistes locaux de la révolte de 69-70 furent réunis par Civilis[945]. L'historien latin indique également que les enseignes guerrières des insurgés bataves étaient dominées par des représentations de bêtes sauvages tirées de leurs forêts et de leurs bois sacrés – *depromptae siluis lucisque ferarum imagines*[946], – une coutume locale mettant à nouveau en valeur la renommée symbolique et religieuse des espaces sylvestres chez les Germains. Agiles à se déplacer en forêt et disposés à s'y cacher pour se protéger, les peuples rhénans étaient aussi enclins à y voir des lieux de culte privilégiés. Par conséquent, leur vision des espaces sylvestres était certainement positive, loin des représentations romaines figurant des lieux lugubres et dangereux. Les interactions des Germains avec les zones boisées de leurs territoires ne se limitaient toutefois pas à ces rapports passifs où l'homme s'adapte aux spécificités de son environnement naturel sans le modifier; l'utilisation des ressources forestières s'est dessinée comme un moteur majeur de développement pour les communautés locales.

Dans les textes anciens, le bois apparaît comme un matériau de construction de premier choix pour les Germains, principalement pour la fabrication d'embarcations et de maisons. L'abondance des forêts dans les contrées septentrionales faisait bien sûr du bois une ressource facilement accessible. Toutefois, les représentations littéraires de l'usage autochtone du bois ne présentent pas une exploitation effective des ressources ligneuses, mais servent plutôt généralement aux auteurs anciens à renforcer l'image rustique des populations germaniques. C'est ainsi que, ne maîtrisant pas les techniques de construction

[945] Tacite *Hist*. 4.14.2. Sur les bois sacrés chez les Germains, voir aussi Tacite *Hist*. 4.22.2, *Germ*. 39, *Germ*. 40 et *Germ*. 43.

[946] Tacite *Hist*. 4.22.2.

navale, « *singulis arboribus cauatis nauigant* »[947]; c'est ainsi que, ignorant l'art de construire, « *ne caementorum quidem apud illos aut tegularum usus : materia ad omnia utuntur informi et citra speciem aut delectationem* »[948]. Ces représentations insistent sur la nature grossière des bateaux et des bâtiments germaniques et, par conséquent, participent pleinement à alimenter la vision romaine du Germain sauvage, primitif et simple d'esprit[949]. Il est vrai que, face à l'ingénierie romaine, les constructions de bois des populations germaniques pouvaient apparaître rudimentaires, mais elles répondaient néanmoins adéquatement aux besoins quotidiens des communautés. Les pirogues, souvent creusées dans un seul tronc d'arbre, étaient des embarcations étanches et efficaces, légères et faciles à manier. Comme le souligne F. de Izarra, « les pirogues apparaissent à toutes les époques ou presque [et] il n'est guère d'étendues liquides où elles ne soient attestées. On en a découvert dans des lacs, des étangs, des fleuves, sans oublier les estuaires »[950]. Suivant Végèce, même les armées romaines employaient de telles barques creusées dans un seul tronc – *scaphae de singulis trabibus excauatae* – pour aménager des ponts de bateaux[951]. Par ailleurs, la préférence des communautés germaniques pour l'usage du bois – au détriment de la pierre ou de la brique – pour la construction des maisons n'est pas surprenante considérant la disponibilité de la ressource et la simplicité de son utilisation, sans mortier ni cuisson. Dans le delta du Rhin, la majorité des établissements ruraux et des petites agglomérations n'avait aucun bâtiment de pierre; seules des constructions de bois étaient visibles[952]. En fait, depuis l'Âge du fer, les populations deltaïques rurales occupaient habituellement des maisons de bois rectangulaires à deux ou trois allées – c'est-à-dire divisées en deux ou trois pièces parallèles – dans lesquelles étaient également logés le bétail

[947] « [les Germains] naviguent au moyen d'un seul arbre creusé » – Pline *NH* 16.76.203. De même, dans un passage célèbre de son *Histoire romaine*, Velleius Paterculus 2.107 décrit le franchissement de l'Elbe par un « barbare » monté sur une barque « *cauatum, ut illis mos est, ex materia* » – « creusée dans le bois selon leur coutume ».

[948] « on ne fait même pas usage chez eux de pierres et de tuiles; ils se servent du bois brut pour tout, sans lustre ni agrément » – Tacite *Germ*. 16. Voir également Hérodien 7.2.1-4 qui souligne que les Germains, manquant de pierres et de briques cuites, utilisent le bois pour bâtir leurs demeures.

[949] Sur la vision romaine du Germain, cf. *supra*, p. 232-249.

[950] F. de Izarra (1993), 86. Pour l'exemple du delta, cf. H. van Londen *et al*. (2008), 24. Sur la navigation autochtone, cf. *infra*, p. 342-344.

[951] Végèce *Mil*. 2.25. Sur l'aménagement de ponts de bateaux par les armées romaines, cf. *infra*, p. 338-342.

[952] W. J. H. Willems (1981), 138. Voir par exemple les fouilles menées à Wijk bij Duurstede et à Houten où les établissements ruraux – formés de bâtiments en bois – ont pu être identifiés, cf. H. van Enckevort *et al*. (2005), 5-6 et S. G. van Dockum (1990).

et les autres animaux d'élevage[953]. Suivant les données archéologiques, ce ne serait qu'à partir du 2e siècle que, progressivement, les établissements ruraux du delta auraient commencé à s'appuyer sur des fondations en pierre[954].

Outre ces utilisations du bois de construction documentées à la fois par l'archéologie et la littérature ancienne, on peut également présumer que le bois était employé par les populations locales pour fabriquer une multitude d'objets du quotidien, par exemple un grand nombre d'outils et de meubles domestiques. L'ampleur de cette production artisanale d'objets de bois est toutefois difficile à établir puisque, ignorée des sources textuelles, elle demeure souvent impossible à appréhender sur le plan matériel :

> En effet, presque tout ce qui était fait de bois a été réutilisé plus tard comme combustible, une fois que l'objet avait perdu sa fonction originelle […] Ce qui n'est pas parti en fumée à l'époque romaine a disparu plus tard au fil des siècles de la manière naturelle qui est propre à toutes les matières organiques[955].

De même, bien que peu d'indices textuels ou archéologiques permettent de le démontrer, le bois constituait sans aucun doute la principale source de combustible pour les communautés du delta, que ce soit pour le chauffage, la cuisson ou la production artisanale, notamment pour chauffer à haute température les fours nécessaires à la métallurgie du fer[956]. Ces nombreux exemples d'usage du bois par les populations rurales témoignent d'une exploitation importante des ressources forestières à l'échelle locale pendant l'Antiquité. En fait, les études palynologiques permettent de constater que, dès la fin de l'Âge du fer, les couverts forestiers du delta rhénan avaient diminué significativement[957], ce qui amène à penser que, bien avant l'arrivée des Romains, les communautés deltaïques

---

[953] K. Schinkel (2005), 532-533, N. Roymans (1995), 49-53, N. Roymans (1991), 17, J. H. F. Bloemers (1983), 178. Au sujet de l'élevage et de l'organisation de l'espace rural en fonction d'une économie basée sur l'élevage, cf. *infra*, p. 301-304.

[954] N. Roymans (1996), 76.

[955] W. Eck (2007), 64.

[956] Comme le souligne W. Eck (2007), 66, « le métal est un matériau qui, il est vrai, résiste relativement bien au temps, mais qui a été abondamment réutilisé, soit déjà dans l'Antiquité, soit ultérieurement ». Par conséquent, il est également difficile d'établir l'ampleur de la production métallurgique non militaire dans une région telle que le delta du Rhin. Au sujet de la métallurgie locale dans le delta rhénan, cf. P. van den Broeke (2005b), 605-606.

[957] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 7, W. J. H. Willems (1984), 266. On parle d'une diminution des zones sylvestres principalement sur les rives argileuses et fertiles des rivières deltaïques où la densité démographique était la plus élevée dans la région.

avaient entamé des efforts de défrichements des zones sylvestres. Visant sans doute à augmenter les surfaces agricoles, l'abattage des arbres en grande quantité devait également être motivé par l'acquisition de ressources ligneuses sans cesse utilisées dans le quotidien des paysans. Cette exploitation du bois se poursuivit bien sûr pendant les siècles suivants et fut, en outre, attisée par les projets militaires romains sur la frontière germanique.

b. Infrastructures deltaïques : l'exploitation romaine du bois

Le rapport de Rome avec les forêts germaniques était versatile; intimidés par les immensités sylvestres que la littérature ancienne représentait comme des lieux lugubres et terrifiants, les Romains étaient toutefois de grands consommateurs de bois qui voyaient certainement d'un bon œil la disponibilité quasi illimitée de la ressource dans les contrées septentrionales. Sans surprise, les communautés civiles romaines faisaient un usage récurrent du bois – et du charbon de bois – comme combustible pour le chauffage, la cuisson et, nouveautés dans la région rhénane, pour les thermes et les hypocaustes[958]. Malgré un emploi très répandu dans l'architecture romaine des matériaux durs – la pierre et la brique, – le bois demeurait un élément important pour la construction des bâtiments, essentiel pour la construction des navires : « *Mille praeterea sunt usus earum, sine quis uita degi non possit. Arbore sulcamus maria terrasque admouemus, arbore exaedificamus tecta* »[959]. C'est ainsi qu'en 358-359, lorsque Julien voulut construire sa grande flotte pour rouvrir le delta du Rhin à la navigation romaine vers la Bretagne, il fit rassembler du bois provenant des forêts riveraines du fleuve : « ἐκ τῶν περὶ τὸν ποταμὸν ὑλῶν ξύλα συναγαγών […] »[960]. De même, la plupart des maisons des villes des provinces septentrionales étaient des bâtiments à colombage avec des combles et des entresols généralement en bois[961]. Par ailleurs, l'approvisionnement en bois était également crucial en contexte militaire où la logistique des armées nécessitait une quantité impressionnante

[958] À titre d'exemple, C.-M. Ternes (1985), 7, estime à 24 tonnes de bois par jour la consommation nécessaire au fonctionnement des immenses thermes construits à Trèves à la fin du 3e siècle. Au sujet des hypocaustes, cf. *supra*, p. 270.

[959] « En outre, [les arbres] ont mille usages sans lesquels la vie ne pourrait pas continuer. Grâce à l'arbre, nous sillonnons les mers et rapprochons les terres. Grâce à l'arbre, nous édifions des maisons » – Pline *NH* 12.2.5.

[960] Zosime 3.5.2.

[961] W. Eck (2007), 63.

de ressources ligneuses pour des usages variés. D'une part, les activités quotidiennes à l'intérieur des camps – principalement le chauffage et la cuisson des repas – exigeaient que les armées aient accès chaque jour à de grandes quantités de bois. D'autre part, la construction même des infrastructures militaires romaines – en premier lieu l'édification des camps – entraînait une utilisation intensive de ressources forestières par les armées.

Le ravitaillement quotidien en bois devait impliquer un travail continuel d'abattage et de collecte par les soldats. Dans le cadre de son récit du soulèvement des légions rhénanes en 14, Tacite évoque les plaintes des légionnaires de Germanicus, las des durs travaux militaires, notamment le transport du bois[962]. Des équipes de bûcherons devaient ainsi être régulièrement envoyées dans les forêts environnantes pour assurer l'approvisionnement en bois. Par exemple, Tacite raconte que des soldats stationnés à *Arenacum*, à l'entrée du delta, furent attaqués par les hommes de Civilis en 70 alors qu'ils étaient à l'extérieur du camp pour couper du bois[963]. L'historien latin décrit les soldats surpris par les insurgés alors qu'ils effectuaient la collecte du bois, une activité représentée comme banale et habituelle. Or, cet approvisionnement régulier en bois avait certainement un impact sur le paysage sylvestre. Les données palynologiques recueillies sur les collines de Hunerberg et Kopse Hof dans la région de Nijmegen, où ont été localisés, successivement, deux importants camps militaires romains, montrent justement une diminution marquée des couverts forestiers avoisinants à la suite de l'implantation romaine[964]. Bien sûr, cette utilisation intensive des ressources ligneuses par les armées romaines dans le delta du Rhin ne se limitait toutefois pas à la combustion. Le bois était surtout un matériau essentiel pour la construction des camps militaires romains[965]. Non seulement le *uallum* – la palissade entourant le camp – était formé de troncs d'arbres taillés en pointe et enfoncés dans une levée de terre, mais encore la majorité des bâtiments à

[962] Tacite *Ann*. 1.35. Insatisfaites des conditions de leur service militaire, les légions rhénanes – et danubiennes – se révoltèrent à la suite de la mort d'Auguste en 14, désavouant du même coup l'avènement de Tibère à qui elles préféraient leur propre commandant militaire Germanicus pour la succession impériale. Le récit de la révolte se trouve dans le premier livre des *Annales* de Tacite.

[963] Tacite *Hist*. 5.20.2. De même, voir Frontin *Strat*. 4.7.8.

[964] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 49-50, W. J. H. Willems (1991), 214, W. J. H. Willems (1984), 233, D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980). Au sujet du camp militaire sur le Hunerberg, cf. *supra*, p. 186. Au sujet du camp sur le Kopse Hof, cf. *supra*, p. 187-188.

[965] Par exemple, sur la colonne Trajane sont représentées plusieurs scènes où les soldats romains abattent des arbres pour obtenir le bois nécessaire à la construction de camps, de remparts, de bateaux, etc.

l'intérieur des camps étaient construits en bois lors des premières phases d'occupation[966]. La demande en bois augmenta donc fortement dans la région du delta du Rhin à partir des années 40 alors que Rome entamait la construction d'un espace frontalier ponctué d'une multitude de *castella*.

Le deuxième chapitre a permis de dresser un portrait de cette édification frontalière concentrée sur la rive nord de l'île des Bataves : au milieu du 1er siècle, de Katwijk à Wijk bij Duurstede, les postes romains se multiplièrent[967]. Par la suite, les destructions massives causées par la révolte batave entraînèrent un effort soutenu de reconstruction des camps deltaïques sous les Flaviens. Au 1er siècle, les installations militaires du delta furent ainsi entièrement construites et reconstruites en bois, ce qui entraîna nécessairement une consommation accrue de ressources forestières. Longtemps, les historiens modernes ont présumé que la région du delta rhénan avait certainement été incapable de fournir, en quantité et en qualité, suffisamment de bois pour répondre à la demande de ce programme de construction et que, conséquemment, le bois de charpente avait dû être importé. Des études paléoenvironnementales récentes ont toutefois permis d'infirmer ces conjectures[968]. L'analyse des restes de bois de construction découverts sur les sites militaires du delta a prouvé que le matériel utilisé au 1er siècle était majoritairement d'origine locale ou régionale. Il s'agissait principalement de frênes et d'ormes provenant des terres argileuses à proximité des rivières ainsi que d'aulnes poussant dans les secteurs boisés des zones humides, notamment dans les tourbières[969]. À partir de 70, au moment où la nouvelle phase de construction militaire débutait, une diminution importante de la diversité des essences d'arbres utilisés est toutefois notée : bien que le frêne, l'orme et le chêne soient des matériaux plus adéquats pour la construction en raison de leur solidité, l'aulne constitue à partir de cette période environ 64 % du bois de construction employé par l'armée romaine

[966] La reconstruction des camps militaires en pierre fut un effort entrepris entre le 2e et le 3e siècle dans la région du delta rhénan, cf. *supra*, p. 197.

[967] Cf. *supra*, p. 193-200.

[968] Voir en premier lieu L. I. Kooistra *et al*. (2014, 2013) ainsi que les références citées par celles-ci.

[969] Outre les données purement dendrologiques et dendrochronologiques, L. I. Kooistra *et al*. (2013), 11, expliquent que « *[b]ecause part of the wood that is used in constructions is gnarly and crooked – which would not be the case when it had been imported – it is assumed that construction wood from the local woodland on the levees was used for the layout of the military defence system, perhaps complemented with alder wood from the flood basins and fen woodlands* ».

dans le delta[970]. Deux interprétations complémentaires ont été proposées pour expliquer ce changement dans les pratiques de construction : d'une part, on peut penser que les secteurs boisés des zones argileuses – lieu propice à l'expansion du frêne et de l'orme – devenaient de moins en moins abondants, forçant de la sorte l'exploitation d'autres terrains et, par conséquent, d'autres essences d'arbres; d'autre part, il semble qu'une production organisée de l'aulne ait peut-être été mise en œuvre à cette période :

> *From the late first century onwards the construction wood of alder was made out of trees which had more or less the same diameters, and consisted of straight stems without side branches. Van Rijn[971] assumes that this alder wood came from coppiced alder woodlands which were managed by man, and which were probably located on the low-lying parts of the levees, in the flood basins and the fen woodlands. This assumption is extremely interesting, since coppiced woodland provides more suitable construction wood per hectare than natural woodland. The assumption that production woodland occurred in the Rhine delta as early as the late first century indicates that the landscape was at that time already adapted to the increased demand for construction wood*[972].

Si l'hypothèse proposée par P. van Rijn s'avère juste, le bois d'aulne utilisé pour la construction et la réparation des infrastructures militaires dans le delta à partir de la fin du 1er siècle proviendrait de taillis entretenus par l'homme. Il s'agirait ainsi d'un exemple éloquent de résilience : face à la diminution des ressources forestières, l'homme aurait mis en place, dans des zones humides peu propices à l'occupation humaine et à l'agriculture, un système de production lui assurant un approvisionnement régulier en bois. S'adaptant aux contraintes du milieu, il aurait ainsi modifié le couvert végétal pour mieux en exploiter les atouts.

Parallèlement à cet usage organisé de l'aulne, il semble que le chêne – reconnu pour sa solidité et poussant notamment sur les reliefs sableux de la région – ait été réservé à la construction et la réparation des routes et, peut-être, des aménagements fluviaux comme les digues et les canaux[973]. La mise en place par les Romains d'un réseau routier dans le delta

---

970 L. I. Kooistra *et al*. (2013), 11.

971 P. van Rijn, coauteure de l'article qui développe l'hypothèse présentée dans une thèse de doctorat en préparation à la Radboud Universiteit à Nijmegen.

972 L. I. Kooistra *et al*. (2013), 12.

973 Les ponts étant un obstacle à la circulation fluviale, on ne retrouve pas dans le delta de ponts en bois à structure fixe semblables à ceux édifiés par César dans les régions de Cologne et de Bonn lors de la guerre des Gaules. Cf. César *BG* 4.17, *BG* 6.9.

rhénan a été abordée au deuxième chapitre : quatre grands axes de circulation sillonnaient la région, unissant de la sorte les principales agglomérations militaires et civiles[974]. Les tronçons découverts montrent que les fondations des routes deltaïques étaient en grande partie faites de bois; les analyses dendrologiques établissent à 74 % la part du chêne lors de la phase de construction routière sous Trajan, puis à 99 % lors des travaux de reconstruction et de rénovation sous Hadrien[975]. Les chercheurs ont longtemps pensé qu'à cette période les réserves de chênes du delta étaient épuisées en raison de l'exploitation intensive exercée depuis l'arrivée romaine et que, par conséquent, la ressource avait dû, dès le 1er siècle, être importée afin de répondre à la demande[976]. Or, des recherches récentes tendent plutôt à montrer qu'une portion importante du chêne utilisé pour les voies deltaïques provenait de la région, principalement des zones forestières localisées dans l'ouest des Pays-Bas[977].

Somme toute, le bois demeurait une ressource naturelle essentielle pour les communautés du delta rhénan à l'époque romaine que ce soit comme source de combustion ou comme matériau de construction. Dès l'Âge du fer, les populations locales avaient entamé une exploitation notable de la ressource; par la suite, l'édification frontalière, matérialisée par la multiplication des camps militaires romains, exacerba la demande en bois. Par ailleurs, il est fort pertinent de rappeler que, malgré ce qu'ont longtemps cru les historiens modernes, une grande partie du bois de construction utilisé par les armées romaines dans le delta du Rhin était bel et bien originaire de la région. L'exploitation des ressources ligneuses permit un aménagement du territoire à la fois par les groupes locaux et les Romains, mais entraîna également une diminution du couvert forestier de la région. Or, les défrichements ne servaient pas uniquement à acquérir des ressources en bois; ils servaient également à augmenter les surfaces agricoles.

[974] Cf. *supra*, p. 198-199, ainsi que la carte de l'occupation romaine du delta, annexe 2.
[975] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 11, A. Luksen-IJtsma (2010).
[976] Entre autres H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 22, E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990b), 73.
[977] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 12, R. M. Visser (2009), W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 47.

C. Le delta du Rhin : une terre nourricière

Le second chapitre fut l'occasion de cerner les représentations romaines du Germain : un homme sauvage, primitif, rustre. Cette image ethnographique se construisit notamment autour de l'idée selon laquelle les populations transrhénanes étaient incapables de mener des activités agricoles, étaient incapables de cultiver les sols pour obtenir des céréales et, de ce fait, devaient se contenter de survivre, « tels les nomades » – καθάπερ τοῖς νομάσιν – grâce à un mode de subsistance axé sur l'élevage de troupeaux[978]. Dès le 1er siècle avant notre ère, César insiste sur le fait que « *minime omnes Germani agriculturae student* »[979]. Cette représentation du Germain insouciant de l'agriculture se réitère chez Strabon et Pomponius Mela, lesquels indiquent que les Transrhénans n'étaient pas des cultivateurs – τὸ μὴ γεωργεῖν – et ne faisaient pas l'effort de cultiver les sols – *ne illa quidem enixe colunt*[980]. Dans cette vision romaine de l'altérité germanique, ce n'est ainsi que sous l'action civilisatrice de Rome que le Germain se voue à l'agriculture et « *in falcem curuet gladios* » pour reprendre l'analogie de Claudien[981]. De même, les représentations sociales romaines de l'alimentation des populations rhénanes confirment en quelque sorte cette image du Germain sauvage dépourvu de ressources agricoles :

> *Victu ita asperi incultique, ut cruda etiam carne uescantur, aut recenti, aut cum rigentem in ipsis pecudum ferarumque coriis, manibus pedibusque subigendo, renouarunt*[982].

La figure du Germain bestial et grossier construite dans l'imaginaire collectif romain se nourrissait donc également de représentations sociales illustrant des pratiques alimentaires rustres, voire primitives.

Il est vrai que, dans le cas des embouchures rhénanes, l'image romaine du delta marécageux, maintes fois dépeinte dans la littérature ancienne, était bien sûr difficilement

---

[978] Pour la comparaison avec les nomades, voir l'extrait de Strabon 7.1.3 cité *supra*, p. 243-244.

[979] « tous les Germains se consacrent très peu à l'agriculture » – César *BG* 6.29.

[980] Strabon 7.1.3, Pomponius Mela 3.3.27.

[981] « courbe les glaives pour en faire des faux » – Claudien *Stili*. 1.22.

[982] « Âpres et grossiers dans leur mode de vie, [les Germains] se nourrissent même de viande crue, soit fraîche, soit rafraîchie en étant pétrie avec les mains et les pieds lorsqu'elle a durci à même les peaux des bêtes domestiques ou sauvages » – Pomponius Mela 3.3.28. On voit également Tacite *Germ*. 23 décrire l'alimentation simple des Germains, formée de fruits sauvages, de viandes sauvages et de lait caillé : « *sine apparatu, sine blandimentis expellunt famem* » – « sans apprêt, sans assaisonnement, ils chassent simplement la faim ».

conciliable avec l'idée d'un sol fertile et cultivable suivant les standards méditerranéens. C'est donc sans surprise que l'on voit le delta du Rhin être représenté comme un territoire inculte, incapable de supporter une exploitation agricole : couvert d'un lourd manteau marécageux, comment un tel environnement aurait-il pu devenir une terre nourricière? Certes, la part des tourbières dans le paysage régional limitait nécessairement les possibilités agricoles pour les communautés. Les sols du delta rhénan n'étaient toutefois pas affectés par une stérilité immuable comme pouvaient le laisser croire les discours anciens. D'une part, bien qu'elles fussent régulièrement inondées et continuellement humides, les basses terres offraient des sols riches qui, difficilement cultivables, constituaient néanmoins des lieux favorables aux pâturages. D'autre part, les rives argileuses surélevées des secteurs fluviaux, fertilisées cycliquement par les dépôts alluviaux, formaient des zones propices à l'activité agricole. Dans ce contexte environnemental, les populations locales ont fait preuve d'une capacité d'adaptation et privilégié les pratiques d'élevage. Or, elles ont également exploité les possibilités agricoles de leurs territoires nonobstant les représentations méditerranéennes de l'agriculture régionale.

a. De la primauté de l'élevage

J'ai souligné précédemment comment l'image du Germain construite dans les sources littéraires gréco-romaines incarnait l'antithèse du Romain sur le plan physique et, surtout, sur le plan civilisationnel[983]. Figure de l'altérité par ses mœurs et ses comportements, le Germain avait également un mode de subsistance qui contrastait avec le modèle méditerranéen : face à une société romaine qui misait principalement sur la culture céréalière pour assurer son alimentation – en témoigne le statut de grenier de Rome si souvent donné à la fertile Égypte, – le mode de vie des populations septentrionales était dépeint dans les textes anciens comme essentiellement axé autour d'activités d'élevage. Les Anciens voyaient en la Germanie une terre impropre à l'agriculture, mais néanmoins propice aux pâturages[984]. D'une part, les représentations romaines des pratiques

[983] Cf. *supra*, p. 238-249.

[984] Pline *NH* 17.3.26 rappelle ainsi la renommée des pâturages de la Germanie : « *nam quid laudatius Germaniae pabulis?* » Les représentations romaines figuraient certes une Germanie capable d'accueillir des activités d'élevage, mais le bétail germanique était considéré de piètre qualité : « *[Germania] pecorum*

alimentaires germaniques insistaient fréquemment sur la consommation d'aliments issus de ressources animales, que ce soit le lait, la viande ou le fromage[985], des produits contrastant évidemment avec la cuisine du Romain cultivateur s'alimentant de céréales et de légumes assaisonnés d'herbes et d'huile d'olive. D'autre part, les textes anciens présentent le bétail comme ayant un rôle primordial dans la structure sociale et économique des communautés rhénanes. Tacite explique que les Germains « *numero gaudent, eaeque solae et gratissimae opes sunt* »[986]. En fait, le bétail apparaît régulièrement comme le principal bien des Transrhénans, le principal butin que les armées romaines pouvaient obtenir en soumettant – ou pillant – les peuples germains. On voit par exemple Drusus s'emparer du cheptel des Sugambres, des Chérusques et des Suèves en 12 avant notre ère, les hommes de Constantin emmener et égorger le bétail des Bructères en 310 ou encore Julien s'approprier les bœufs des Chamaves et des Saliens en 358[987]. De même, Tacite nous apprend que, sous Auguste et Tibère, les Frisons payaient à Rome un tribut non pas en céréales ou en hommes, mais bien en peaux de bœufs, une pratique mettant en valeur l'importance du bétail dans la société frisonne[988]. La possession de troupeaux nombreux constituait non seulement un mode de subsistance pour les Germains, mais devenait également une source de richesse et de prestige social : « *It is illustrative that the etymology of the Germanic word fehu does not only mean "cattle" but also "property, possessions, money"* »[989]. Suivant le témoignage de Tacite, le bétail avait une importance notoire dans le système idéologique germanique et permettait d'articuler et de hiérarchiser les relations économiques et sociales entre les membres de la communauté. Selon l'historien latin, il était d'usage chez les Germains de faire don, individuellement ou collectivement, de bêtes de somme aux chefs des tribus pour maintenir des relations harmonieuses[990]. De même, Tacite rapporte que l'esclave se devait

---

fecunda, sed plerumque improcera. Ne armentis quidem suus honor aut gloria frontis » – « [la Germanie] est féconde en bétail, mais la plus grande partie est de petite taille; pas même le gros bétail n'a sa parure et ses ornements au front » – Tacite *Germ*. 5.

985 Voir entre autres César *BG* 4.1, *BG* 6.22, Strabon 7.1.3, Pomponius Mela 3.3.28, Tacite *Germ*. 23, Athénée 4.39.153e.

986 « se réjouissent d'avoir une grande quantité [de bétail], car il s'agit de leur seule et plus précieuse richesse » – Tacite *Germ*. 5.

987 Florus 2.30, Pan. Lat. 7.12.3, Julien *Ep. Ath*. 280a-b. Voir également Hist. Aug. *Prob*. 15.5-6 où la majorité du butin énuméré, parmi ce qui a été pris chez les Transrhénans, est du bétail.

988 Tacite *Ann*. 4.72.

989 N. Roymans (1996), 47.

990 Tacite *Germ*. 15.

de payer à son maître une redevance en animaux et que l'homicide commis pouvait être racheté par un certain nombre de têtes de gros et de petit bétail à la satisfaction de la famille touchée[991]. Dans un tel contexte social, il est clair que l'accumulation d'un fort cheptel devenait une visée dépassant les simples intérêts alimentaires et servait aussi à organiser les rapports sociaux[992].

Dans une dynamique anthropologique, N. Roymans voit dans cet usage social du bétail une preuve de l'idéologie pastorale qui animait les sociétés deltaïques, une idéologie qui non seulement structura leur régime économique et social, mais encore constitua un facteur déterminant de leur réceptivité à la romanisation[993]. Le potentiel du territoire deltaïque limitait les possibilités d'expansion des terres arables et, de ce fait, ne pouvait que difficilement cadrer avec le modèle agricole romain axé sur la culture céréalière. D'ailleurs, 95 % des sites ruraux d'époque romaine retrouvés dans la région du delta rhénan ne suivent pas l'archétype de la villa pourtant si répandu dans la Gaule gallo-romaine. Reflet de cette idéologie pastorale, les communautés rurales continuèrent plutôt d'occuper leurs maisons traditionnelles à deux ou trois pièces qui permettaient d'abriter les animaux domestiques, leur principale source de richesses[994]. Outre le bétail – qui domine le tableau zoo-archéologique de la région, – les populations deltaïques pratiquaient également l'élevage du mouton, de la chèvre, du porc ainsi que du cheval, atout essentiel de la cavalerie batave[995]. Les bêtes fournissaient aux communautés de nombreuses possibilités alimentaires – viande, lait, fromage, lard, etc. –, mais également moult ressources aux usages multiples tels que le cuir, le fumier, la laine ou même une force de traction dans le cas des bœufs et des chevaux.

---

[991] Tacite *Germ*. 25 et *Germ*. 21.

[992] Cette organisation sociale pourrait expliquer la diminution de la taille du bétail dans la région au cours de l'Âge du bronze et de l'Âge du fer : le bétail devenant progressivement une monnaie d'échange et un gage de prestige social, l'accumulation d'un grand nombre de têtes devint sans doute plus importante que la taille même de chaque animal. Pour la même surface de pâturage, plus de bêtes pouvaient ainsi être nourries si elles étaient de plus petite taille. À ce sujet, cf. N. Roymans (1996), 47-49.

[993] N. Roymans (1996), 11.

[994] N. Roymans (1996), 73, J. H. F. Bloemers (1983), 178.

[995] Sur les différents animaux d'élevage dans le delta, voir en premier lieu M. Groot (2008), R. C. G. M. Lauwerier et G. IJzereef (1998) et R. C. G. M. Lauwerier (1988). Contrairement aux bœufs, aux moutons, aux chèvres et aux porcs, les chevaux n'étaient toutefois pas utilisés comme sources alimentaires : très peu d'exemples d'hippophagie ont pu être identifiés par les zooarchéologues. Le cheval était plutôt utilisé à des fins de déplacements, souvent en contexte guerrier. Les sources littéraires fournissent d'ailleurs de nombreux exemples d'utilisation du cheval par les auxiliaires bataves, notamment Tacite *Germ*. 6, Dion Cassius 55.24 et Plutarque *Oth*. 12.4-5.

En se concentrant sur l'élevage, les populations des embouchures du Rhin surent en réalité exploiter les atouts de leur environnement et firent ainsi preuve d'adaptation face aux contraintes du milieu. La carte paléogéologique du delta du Rhin à l'époque romaine[996] permet certes de cerner dans les secteurs riverains des zones argileuses *a priori* fertiles. Or, plusieurs de ces plaines inondables, enrichies périodiquement par des dépôts sédimentaires fluviaux et marins, demeuraient trop humides pour offrir une véritable terre arable. Dans les zones de basses terres, l'argile gardait constamment une forte humidité qui rendait le sol trop lourd pour être efficacement labouré. Ces terrains constituaient toutefois des lieux propices à l'élevage puisqu'ils accueillaient naturellement une végétation convenant parfaitement à l'alimentation du bétail[997]. De même, bien qu'impropres à la culture céréalière, les marais salants à proximité de la mer et les tourbières minérotrophes, riches en minéraux, pouvaient servir de pâturages, car ces milieux étaient garnis d'une végétation de marais comestible pour les animaux domestiques. L'élevage caprin était d'ailleurs particulièrement adapté aux contraintes paludéennes d'un environnement deltaïque puisque la chèvre peut se nourrir de la *myrica gale* – myrte des marais, – une plante poussant dans les tourbières[998]. Malgré les contraintes inhérentes à l'environnement deltaïque, la région avait ainsi un fort potentiel pour les activités pastorales. Conformément aux représentations romaines des pratiques agricoles des Germains, les populations du delta rhénan privilégièrent un mode de subsistance axé sur l'élevage et, de ce fait, un mode de vie en symbiose avec les possibilités offertes par le milieu naturel. Or, contrairement à la vision romaine de l'économie rurale germanique, la prédominance des activités pastorales ne signifiait pas une absence complète de cultures des sols et les groupes rhénans surent exploiter les zones fertiles de leur territoire.

b. Cultiver les terres, exploiter les sols : l'agriculture en contexte deltaïque

Habituée aux terres fertiles de l'Italie, de l'Égypte ou de la Gaule, Rome vit sans doute d'un œil critique la qualité des terres germaniques reconnues pour leur couvert

[996] Cf. figure 1, p. 52.

[997] Cf. L. I. Kooistra *et al*. (2013), 7-8 et 19, R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 12.

[998] R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984), 12-14.

sylvestre et marécageux. Tacite débute son traité sur les Germains en spécifiant que leur terre est « *aut siluis horrida aut paludibus foeda* »[999], un jugement rendant difficile la conception des territoires transrhénans comme un lieu propice à une économie agraire. Les sols de la Germanie n'étaient bien sûr pas stériles et l'on retrouve dans le corpus gréco-romain plusieurs exemples de pratiques agricoles au-delà du Rhin[1000]. De façon générale, les représentations littéraires des contrées germaniques figuraient cependant un pays hostile et inhospitalier, fort peu invitant pour le cultivateur[1001]. Or, dans le cas des embouchures rhénanes, il n'est pas surprenant que les auteurs anciens aient construit et diffusé l'image d'une région impropre à l'agriculture, du moins impropre au modèle agricole méditerranéen axé sur la culture céréalière. À l'époque romaine, les terres arables étaient relativement rares dans le delta du Rhin. Tel qu'il a été montré au premier chapitre[1002], la structure paléogéologique de la région était dominée par des secteurs de tourbières et, par conséquent, la majorité du territoire présentait un sol gorgé d'eau difficilement conciliable avec l'exploitation agricole. De même, dans les plaines alluviales réputées fertiles en raison des dépôts fréquents d'argile fluviale, les basses terres demeuraient souvent trop humides pour pouvoir être labourées efficacement. En fait, seuls les sols ayant une capacité de drainage suffisante pouvaient accueillir une activité agricole productive. Les unités paysagères utilisables pour l'agriculture se limitaient donc aux dunes littorales et, surtout, aux rives argileuses des cours d'eau et des anciens chenaux, lesquelles, surélevées et fertilisées par les sédiments alluviaux, offraient des possibilités agricoles appréciables[1003]. Enfin, les zones arénacées localisées en périphérie du delta avaient *a priori* un potentiel agraire limité en raison de la pauvreté relative de ces sols sableux qui, pour fournir un rendement agricole acceptable, nécessitaient de longues périodes de jachère. Or, les populations locales réussirent dès l'époque romaine à modifier ces environnements naturels peu productifs pour en faire des terres propices à l'agriculture : pendant les années de

[999] « soit hérissé de forêts, soit enlaidie par les marécages » – Tacite *Germ*. 5.

[1000] Voir par exemple César *BG* 4.1, *BG* 4.19, Tacite *Germ*. 15, *Germ*. 25-26, Hist. Aug. *Prob*. 15.5-6 de même que Pline *NH* 18.12.69, *NH* 18.44.149, *NH* 19.26.83, *NH* 19.28.90.

[1001] À ce sujet, voir la démonstration du premier chapitre, *supra*.

[1002] Cf. *supra*, p. 94-96.

[1003] Ces sols riverains argileux sont appelés *stream ridges* en anglais, un nom exprimant le caractère linéaire et surélevé de ces secteurs. Cf. L. I. Kooistre *et al*. (2013), 19, M. Groot (2008), 17, W. Groenman-van Waateringe (1977), 231-232.

jachère, ces terrains sableux étaient utilisés comme pâturages pour le bétail et ainsi fertilisés grâce au fumier. Cette intervention humaine créait des sols de type « plaggen », c'est-à-dire des sols enrichis artificiellement par l'homme grâce au fumier auquel on ajoutait également de la tourbe[1004]. Le cas des sols « plaggiques » constitue un exemple révélateur de la capacité d'adaptation des communautés autochtones qui, confrontées à des terres sableuses offrant un rendement agricole médiocre, utilisèrent les ressources locales – le fumier et la tourbe – et modifièrent leur environnement naturel pour l'adapter à leurs besoins agricoles. Profitant des atouts d'une agriculture mixte, elles se servirent de l'élevage pour cultiver avantageusement un sol naturellement pauvre.

Que ce soit sur les dunes littorales, les rives argileuses ou les zones sableuses, les populations deltaïques mirent en place des structures agraires leur permettant de cultiver les sols et d'ainsi diversifier les ressources agricoles présentées comme essentiellement pastorales dans les sources littéraires. Les études paléoenvironnementales, notamment palynologiques et carpologiques, permettent de dresser un portrait des différents produits cultivés dans le delta du Rhin à l'époque romaine. Les sols de la région – même fertilisés artificiellement – n'offraient bien sûr pas le rendement agricole des plaines gauloises, mais la production céréalière y était néanmoins possible. La nature des terres exploitées entraîna toutefois la mise en culture de types de céréales se distinguant de ce qu'on trouvait dans les régions méridionales. Alors que la Gaule et l'Italie privilégiaient l'ensemencement du blé – principalement le froment (*triticum aestivum*) et l'épeautre (*triticum spelta*), – le delta du Rhin fut particulièrement propice à la culture de l'orge (*hordeum vulgare*), de l'amidonnier (*triticum dicoccum*) et, dans une moindre mesure, de l'avoine (*avena sativa*) et du millet (*panicum miliaceum*), deux types de céréales qui semblent toutefois être apparus seulement à l'époque romaine, peut-être importés par le conquérant[1005]. Des traces polliniques de ces

[1004] L'utilisation agricole de sols de type « plaggen » – ou sols « plaggiques » – fut particulièrement répandue au Moyen Âge dans le Nord-Ouest européen, mais cette méthode de fertilisation débuta bien avant l'époque médiévale, dès la fin de l'Âge du bronze dans certaines régions. En raison des couches successives de fertilisation, les sols de type « plaggen » étaient légèrement surélevés, pouvant atteindre jusqu'à 1 m d'épaisseur dans certains secteurs. Ils couvrirent jusqu'à 30 % des zones arénacées néerlandaises. Au sujet des sols de type « plaggen », cf. H.-P. Blume et P. Leinweber (2004). Au sujet des sols « plaggiques » spécifiquement dans les Pays-Bas romains, cf. W. van de Westeringh (1988).

[1005] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 18, M. Groot (2009), 51, R. van Heeringen (2005), 593, K. Schinkel (2005), 521, H. van Enckevort *et al*. (2005), 10, D. A. Wesselingh (2000), 30-41, 58-65 et 112-158, N. Roymans (1996), 49-51 et 79. Quant au seigle, une céréale pourtant résistante aux aléas climatiques et adaptée aux sols peu fertiles, elle ne fit son apparition dans la région qu'à l'époque médiévale, cf. L. I. Kooistra (2008), 113 et 122.

cultures céréalières ont été retrouvées par les paléoenvironnementalistes dans plusieurs sites ruraux où, d'ailleurs, la découverte de greniers à céréales met en lumière la nécessité d'entreposage des productions locales et la gestion sous-jacente des ressources alimentaires[1006]. De même, les analyses palynologiques et carpologiques réalisées dans les établissements autochtones du delta ont permis de montrer que les paysans cultivaient également certaines légumineuses – surtout des fèves, – le lin et la caméline. Des pollens d'herbes méditerranéennes – coriandre, aneth, menthe, etc. – datés des 2e et 3e siècles ont aussi été identifiés, ce qui laisse croire à une possible production locale de ces plantes vraisemblablement importées par l'armée romaine ou par ses auxiliaires germains[1007]. Une culture maraîchère à petite échelle devait également exister grâce à l'aménagement de jardins à proximité des maisons. Par ailleurs, bien que les Pays-Bas soient aujourd'hui féconds en pommiers, poiriers, cerisiers et autres arbres fruitiers, les diagrammes polliniques ne permettent pas de déceler une véritable production fruitière dans la région à l'époque romaine : en l'absence de grands vergers cultivés par l'homme, on peut penser que les quelques fruits consommés localement étaient cueillis à l'état sauvage dans les boisés environnants[1008].

Le registre agricole du delta rhénan était tout de même varié. Bien sûr, la fertilité relative des terres ne permettait pas une exploitation des sols aussi productive et efficiente que ce à quoi étaient habitués les Romains dans les secteurs plus au sud, mais il n'en demeure pas moins que les communautés deltaïques trouvaient aux embouchures du Rhin une terre nourricière leur assurant une subsistance certaine. Ces constats sont évidemment établis grâce aux données paléoenvironnementales; les représentations de la région diffusées par la littérature ancienne propagent, quant à elles, un tout autre portrait. Les auteurs gréco-romains sont généralement muets quant aux pratiques agricoles régionales, voire quant aux possibilités mêmes d'une agriculture dans la région. On retrouve certes chez Tacite une allusion à l'ensemencement de champs par les Frisons en 58 et la mention

[1006] Voir entre autres D. A. Wesselingh (2000), 30-41, 58-65 et 112-158 pour le cas d'Oss où plusieurs dizaines de greniers ont été retrouvés dans les établissements ruraux d'époque romaine.

[1007] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 18, L. I. Kooistra (2008), 114, A. Livarda et M. van der Veen (2008), P. H. Nienhuis (2008), 38.

[1008] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 18, M. Groot et L. I. Kooistra (2009), 21, L. I. Kooistra (2009), P. H. Nienhuis (2008), 37-38.

par Ammien de cultures céréalières chez les Chamaves en 358[1009], mais ces exemples sont singuliers et se perdent, en vérité, dans une mer de références au caractère marécageux et hostile de la région.

En fait, si l'on se fie au témoignage de Pline, les céréales cultivées dans la zone deltaïque rhénane n'avaient pas bonne réputation chez les Méditerranéens. Au sujet de l'orge, l'encyclopédiste latin illustre clairement le mépris romain pour cette céréale : « *Panem ex hordeo antiquis usitatum uita damnauit, quadripedumque fere cibus est* »[1010]. L'orge était considérée comme un aliment archaïque utilisé essentiellement pour nourrir les animaux. Vilipendée, elle devenait même une punition pour les mauvaises recrues : « *[...] milites, qui parum in illa prolusione profecerant, pro frumento hordeum cogerentur accipere [...]* »[1011]. Quant à l'avoine, Pline est encore plus catégorique et la considère carrément comme une dégénérescence céréalière : « *Primum omnium frumenti uitium auena est, et hordeum in eam degenerat sic [...] Soli maxime caelique umore hoc euenit uitium* »[1012]. En conséquence, la consommation d'orge et d'avoine par les populations deltaïques devait évidemment participer à la construction de leur image d'hommes sauvages et primitifs, s'alimentant de céréales médiocres, inférieures, habituellement réservées aux animaux. Dans ce cadre représentationnel où les céréales cultivées dans le delta du Rhin étaient perçues négativement par la société méditerranéenne, il n'est pas surprenant que les Romains n'aient pas conçu la région deltaïque rhénane comme un environnement naturel propice à l'agriculture. Les études d'histoire militaire ont longtemps insisté sur le fait que les structures agraires du delta auraient été incapables de produire un surplus agricole suffisant pour nourrir les armées romaines stationnées dans la région[1013].

[1009] Tacite *Ann*. 13.54, Ammien Marcellin 17.9.2-3. Dans le contexte de la révolte batave, Tacite *Hist*. 5.23.3 mentionne également la présence de terres cultivables – *agri* – et d'établissements agricoles – *uillae* – sur l'île des Bataves.

[1010] « On a réprouvé le pain d'orge en usage chez les Anciens et il sert généralement de nourriture pour les quadrupèdes » – Pline *NH* 18.15.74.

[1011] « […] les soldats qui avaient trop peu progressé durant leur préparation au combat étaient contraints de recevoir de l'orge à la place du blé […] » – Végèce *Mil.* 1.13.

[1012] « L'avoine est la première de toutes les tares du blé et même l'orge dégénère en celle-ci […] Cette tare se produit surtout en raison de l'humidité du sol et du climat » – Pline *NH* 18.44.149.

[1013] Par exemple W. Eck (2007), 71-72, C. R. Whittaker (1989), 56, W. J. H. Willems (1986a), 186-192, J. H. F. Bloemers (1983), 178-183. Par ailleurs, de plus en plus d'études tendent à montrer que les populations locales étaient beaucoup plus impliquées qu'on ne le croyait dans l'approvisionnement des camps rhénans. L. I. Kooistra *et al*. (2014) ont réussi à modéliser et à quantifier la capacité de production des terres agricoles du delta et ont ainsi montré que les sols de la région avaient la capacité – du moins

Or, au-delà de la capacité même du territoire à supporter une exploitation agricole intensive susceptible de fournir suffisamment de nourriture pour l'ensemble de la population militaire présente, on peut se questionner sur la volonté réelle des autorités romaines d'asseoir leur approvisionnement céréalier sur l'agriculture locale. Dans un contexte agricole où la région deltaïque rhénane produisait principalement des céréales méprisées par la société romaine, il apparaît cohérent que Rome ait écarté la possibilité d'un approvisionnement local – déjà précaire en raison d'une faible démographie autochtone et d'une quantité limitée de terres cultivables – et ait jugé nécessaire de ravitailler ses armées en important du blé depuis la Gaule ou la Bretagne.

Les sources littéraires, archéologiques et même épigraphiques, bien que peu loquaces, témoignent du ravitaillement extérieur des établissements militaires deltaïques. Tacite fait ainsi allusion à deux reprises à un approvisionnement des camps rhénans effectués par navires[1014]. De même, les vestiges d'un bateau naufragé à la fin du 2e siècle et transportant des céréales ont été découverts près du *castellum* de Woerden. Visiblement destiné à ravitailler les postes militaires de la région, le chargement contenait des céréales en provenance du nord de la Gaule[1015]. Enfin, deux témoignages épigraphiques découverts à Nijmegen confirment la présence dans la ville romaine de vivandiers et autres commerçants de céréales chargés de l'approvisionnement des troupes. Il s'agit de deux dédicaces faites l'une par un *frumentarius* – pourvoyeur de blé – de la *Legio XXX Vlpia Victrix* et l'autre par un certain Marcus Liberius Victor, citoyen nervien – *ciues Neruius* – et marchand de blé – *negotiator frumentarius*[1016]. Cette seconde inscription est particulièrement révélatrice puisque les Nerviens, peuple belge de la région de Bavay,

---

jusqu'au 2e siècle – de supporter une agriculture plus soutenue que ce qu'on pensait jusqu'ici. Voir également L. I. Kooistra *et al*. (2013) et M. Groot *et al*. (2009).

[1014] Tacite *Hist*. 4.27.1, *Hist*. 4.35.1-2. À ces exemples, on peut également ajouter l'épisode lors duquel Julien voulut se réapproprier le delta du Rhin pour assurer la circulation des navires de ravitaillement en provenance de Bretagne (voir *supra*, p. 220-223 ainsi que Julien *Ep. Ath*. 280a-b, Libanios *Or*. 18.83, *Or*. 18.87, Ammien Marcellin 17.8.3-5, 18.2.3-4 et Zosime 3.5.2). Les *horrea* retrouvés au camp romain de Valkenburg sont justement datés du 4e siècle et servaient sans doute à entreposer les céréales importées. Cf. W. Groenman-van Waateringe (1977).

[1015] Les analyses paléobotaniques ont permis d'établir la provenance des céréales retrouvées sur le navire : 64,5 % de l'échantillonnage analysé était composé de graines de la famille du blé (*triticum*) sans doute originaires de la Gaule belge. Voir en premier lieu J. P. Pals et T. Hakbijl (1992) ainsi que L. I. Kooistra *et al*. (2013), 6, W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 156-157 et P. Marinval (1999), 120.

[1016] AE 2000 1013 et AE 2007 1024 = CIL XIII 8725 = ILS 4811.

occupaient justement des terres fertiles du nord de la Gaule d'où était sans doute importée une portion importante des céréales consommées par les soldats rhénans. Par ailleurs, les analyses paléoenvironnementales réalisées dans les sites militaires romains du delta rhénan révèlent une prédominance des grains de blé – froment et épeautre, – ce qui suggère une alimentation des soldats fondée sur des types de céréales qui n'étaient pas cultivés dans la région et qui devaient donc être importés. De leur côté, l'orge et l'amidonnier, pourtant produits localement, se retrouvent en quantité limitée dans les diagrammes polliniques alors que l'avoine – dégénérescence du blé selon Pline – est complètement absente[1017].

Somme toute, les données paléoenvironnementales prouvent que le delta du Rhin offrait des possibilités agricoles variées pour la culture de l'orge, de l'amidonnier ou de l'avoine, des possibilités sans doute plus importantes que ce qu'on imaginait jusqu'à tout récemment[1018]. Malgré une surface agricole limitée, les dunes littorales, les rives argileuses et les sols sableux de type « plaggen » permettaient aux populations locales de cultiver des produits céréaliers. Contrairement aux représentations gréco-romaines, leur mode de subsistance ne se limitait donc pas aux activités d'élevage. En revanche, l'image stérile et infertile de la région construite dans la littérature ancienne n'est pas incongrue dans le contexte sociétal romain. Considérant le fait que les céréales cultivées dans le delta – principalement l'orge et l'avoine – étaient décriées par les Méditerranéens, on peut soupçonner que les protagonistes romains, confrontés à une terre inadéquate pour la culture du blé, ont rapidement jugé incultes des sols ne pouvant supporter le modèle agricole méditerranéen et, par conséquent, ont construit des représentations sociales de la région comme un territoire qui, déjà marqué du sceau marécageux, devenait également impropre à l'agriculture. La situation agricole deltaïque apparaît ainsi comme un exemple concret des chassés-croisés d'influences agissant à la fois sur les représentations sociales d'un environnement naturel et sur la perception humaine des possibilités d'exploitation de cet environnement.

[1017] L. I. Kooistra *et al*. (2013), 15, H. van Enckevort *et al*. (2005), 10, N. Roymans (1996), 65. Grâce à des analyses palynologiques et carpologiques de macro-restes retrouvés à Alphen aan den Rijn dans un petit bâtiment du *castellum* qu'on suppose avoir été une latrine de centurion, W. J. Kuijper et H. Turner (1992) ont pu reconstituer la diète d'un centurion romain au 1er siècle de notre ère. Outre la présence de céréales (surtout du blé et un peu d'orge), les analyses ont permis d'identifier des pollens de fèves, de fruits, d'épices et d'herbes ainsi que des graines issues de plusieurs produits importés, dont des olives, des raisons, des figues et des pêches à quoi s'ajoutaient également des restes de poissons, d'huîtres et de moules.

[1018] C'est du moins ce que permet de croire l'étude de L. I. Kooistra *et al*. (2014).

*

Les interactions de l'homme avec les divers reliefs du delta du Rhin à l'époque romaine mirent en scène des exemples de soumission, d'adaptation, d'exploitation et de modification du milieu deltaïque qui témoignent des différents comportements et attitudes qu'ont pu adopter les protagonistes locaux. Face à un environnement palustre hantant en quelque sorte la région, les Romains jonglèrent constamment entre la soumission aux contraintes des marécages et la capacité d'aménager le milieu. Parallèlement, les communautés autochtones choisirent plutôt d'apprivoiser les difficultés intrinsèques liées aux déplacements dans les territoires palustres et utilisèrent même les atouts stratégiques et économiques des secteurs de tourbières. En contexte paludéen, la réponse romaine passait ainsi par la modification et l'aménagement du milieu naturel tandis que celle des populations locales se construisait grâce à une capacité d'adaptation aux spécificités environnementales. Une différenciation semblable semble s'être dessinée quant aux stratégies de déplacement utilisées en forêt; alors que les Romains s'appliquaient à modifier le couvert forestier en créant des routes, les Germains préféraient apprivoiser le milieu sylvestre et lui octroyer une valeur cultuelle. En revanche, l'ensemble des sources montre que les populations du delta, qu'elles fussent civiles ou militaires, exploitèrent abondamment les ressources ligneuses du territoire que ce soit comme combustible ou comme matériau de construction.

Fidèle aux représentations gréco-romaines, le delta du Rhin était certes un environnement naturel marécageux et sylvestre, mais il n'en fut pas moins une réelle terre nourricière pour ses habitants. Le système d'exploitation des sols développé par les populations autochtones atteste une adaptation astucieuse aux spécificités – et surtout aux contraintes – d'un environnement deltaïque. Confrontées à un milieu pauvre en terres arables, les communautés locales ont ainsi priorisé un modèle agricole – et socio-économique – basé sur l'élevage avec des animaux domestiques pouvant se nourrir dans les zones humides impropres à l'agriculture. De même, elles réussirent à exploiter les sols fertiles de la région – et même à fertiliser les sols moins féconds – en choisissant des cultures céréalières adaptées à la capacité de production des terres. L'implantation et le maintien des populations dans l'environnement deltaïque se concrétisèrent non seulement par une adaptation aux contraintes du milieu, mais également par une modification du territoire et une appropriation des possibilités agricoles. De leur côté, les Romains

choisirent d'importer des céréales depuis la Gaule plutôt que de changer les pratiques alimentaires des camps militaires et d'asseoir leur approvisionnement sur les productions céréalières régionales. Par ailleurs, le rôle primordial des représentations sociales dans le rapport de l'homme avec son environnement naturel apparaît particulièrement éloquent dans le cas de l'agriculture deltaïque : alors que l'orge et l'avoine étaient cultivées dans la région de façon efficiente, les représentations négatives de ces céréales dans la société méditerranéenne entraînèrent chez les Romains la construction et la diffusion d'une image des embouchures rhénanes comme un territoire impropre à la culture céréalière.

Les représentations littéraires des interactions entre l'homme et l'environnement deltaïque révèlent également une dichotomie entre les attitudes et les choix adoptés par les populations autochtones d'une part et par les armées romaines d'autre part. D'un côté, on privilégiait une adaptation des comportements et des activités afin d'utiliser adéquatement les spécificités du milieu et de respecter ses contraintes. De l'autre, on optait pour une transformation de l'environnement naturel pour qu'il réponde aux besoins humains, sans quoi on risquait de se retrouver assujetti aux aléas du milieu. Une dichotomie semblable animait également les rapports de l'homme avec l'environnement fluvial : pour ne pas subir les effets pernicieux d'un système fluvial parfois impétueux, les groupes humains devaient soit s'y adapter, soit le modifier.

3. L'EAU : APPRIVOISER UN ATOUT, MAÎTRISER UN MILIEU

L'eau est évidemment un élément dominant les paysages deltaïques : elle alimente les grands bras fluviaux, coule dans les multiples affluents, inonde les nombreux marécages et forme l'essence même de la mer. L'homme confronté à l'environnement deltaïque interagit sans cesse avec un milieu hydrique capricieux, instable, l'obligeant à une adaptation constamment renouvelée. Je l'ai exposé au premier chapitre, les deltas sont des environnements naturels dynamiques, animés, où les inondations et les avulsions affectent cycliquement la construction et l'évolution du paysage. En fait, les exemples de soumissions anthropiques aux aléas hydrologiques du delta du Rhin sont nombreux dans l'histoire régionale. Pour la période romaine, le corpus gréco-latin nous offre à lui seul un tableau évènementiel plutôt manifeste des difficultés éprouvées par Rome dans l'espace

deltaïque rhénan et sur la grande mer contiguë : que l'on pense aux campements romains sur l'île des Bataves détruits par le débordement d'un bras rhénan en 70[1019], aux navires de Drusus victimes du retrait de la marée dans la Waddenzee en 12 avant notre ère[1020] ou encore à la flotte de Germanicus anéantie par la fougue de la mer du Nord[1021], on constate que les Romains se retrouvèrent ponctuellement en situation précaire dans l'environnement aquatique de la région.

Par ailleurs, il est vrai qu'un fleuve tel que le Rhin constituait sans aucun doute un atout majeur pour la navigation régionale. Néanmoins, il pouvait également devenir une entrave aux déplacements terrestres, notamment une entrave à la marche des troupes qui cherchaient à poursuivre leur itinéraire sur l'autre rive. Les grands fleuves n'avaient-ils pas la réputation chez les Anciens d'agir comme « antiques remparts de l'Empire » – *uetera imperii munimenta*[1022], – un rôle historique sous-entendant leur capacité à restreindre la mobilité humaine? Sans bien sûr constituer des barrières infranchissables – les fleuves ont plus souvent servi à unir les territoires qu'à les diviser efficacement[1023], – il n'en demeure pas moins qu'un imposant cours d'eau pouvait devenir un obstacle naturel à la progression des routes terrestres. Au-delà des velléités propagandistes, le besoin qu'eut César, par deux fois, de construire des ponts sur le Rhin – et surtout de les détruire rapidement pour éviter leur usage par les locaux – illustre le besoin qu'éprouvaient les groupes riverains d'établir des structures de franchissement pour assurer la circulation humaine[1024]. Multipliant certes les possibilités de navigation, l'abondance des voies d'eau dans l'environnement deltaïque rhénan complexifiait la gestion des déplacements qui devaient non seulement tenir compte des spécificités du paysage fluvial, mais également des contrecoups des phénomènes

[1019] Cf. Tacite *Hist*. 5.23.3 ainsi que *supra*, p. 137.

[1020] Cf. Dion Cassius 54.32 ainsi que *supra*, p. 144.

[1021] Cf. Tacite *Ann*. 1.70 et *Ann*. 2.23-26 ainsi que *supra*, p. 132-133 et p. 144-145.

[1022] Tacite *Hist*. 4.26.2. Voir également Tacite *Ann*. 1.9 où l'historien fait allusion au rôle de barrière de l'Empire – *saeptum imperium* – que jouent les fleuves et l'Océan.

[1023] Tacite lui-même rappelle la perméabilité des cours d'eau : « *quantulum enim amnis obstabat quo minus, ut quaeque gens eualuerat, occuuparet permutaretque sedes […] ?* » – « en effet, combien petit était l'obstacle formé par un fleuve pour diminuer la capacité de chaque peuple à s'emparer et à changer de demeures […] ? » – Tacite *Germ*. 28.

[1024] Bien sûr, en raison de leur structure fixe, les deux ponts édifiés sur le Rhin en 55 et en 53 par les hommes de César ne sont pas représentatifs des ponts romains établis par la suite sur le grand fleuve. À ce sujet, cf. *infra*, p. 337-341. Au sujet des ponts de César, cf. César *BG* 4.17, *BG* 4.18-19, *BG* 6.9, *BG* 6.35, Diodore 5.25, Suétone *Caes*. 25, Dion Cassius 39.48, 40.32, Florus 1.45, 2.30, Plutarque *Caes*. 22.

naturels affectant cycliquement les cours fluviaux. L'eau se présentait à la fois comme un allié et un ennemi, un allié qu'il fallait apprivoiser, un ennemi qu'il fallait maîtriser.

Face à la multiplicité des contraintes hydrologiques et des phénomènes naturels dans le delta du Rhin, les réponses anthropiques furent tout aussi multiples. L'adaptation des groupes deltaïques s'est exprimée à travers divers comportements et choix stratégiques ayant permis une occupation avantageuse du territoire. Dans un premier temps, il sera question de la perception romaine de l'habileté des populations autochtones à évoluer en contexte deltaïque; alors que la mobilité des troupes romaines passait systématiquement par un aménagement artificiel du territoire, les groupes locaux développèrent certaines aptitudes physiques, spécialement la nage, qui leur permettaient une adaptation rapide aux contraintes aquatiques du milieu. Je traiterai ensuite des représentations de la navigation romaine et autochtone dans la région et j'aborderai la mise en place d'infrastructures portuaires, outils essentiels aux déplacements régionaux. Enfin, je conclurai cette thèse en examinant les aménagements fluviaux construits par Rome dans le delta du Rhin, plus particulièrement les différents canaux de même que la célèbre digue de Drusus, exemples ultimes d'une modification anthropique de l'environnement deltaïque.

A. Plonger dans le Rhin : l'habileté autochtone en milieu fluvial

Dans une région dominée par l'élément fluvial, la capacité des hommes à s'adapter au milieu aquatique devenait une condition *sine qua non* d'une occupation viable du territoire. Or, cette adaptation prit bien sûr de multiples formes qui influencèrent la nature même des interactions entre les communautés deltaïques et leur milieu. En ce qui a trait aux populations locales – des populations civiles qui, contrairement aux soldats romains, avaient choisi d'occuper les terres amphibies du delta rhénan, – les sources littéraires nous présentent sans cesse des groupes humains à l'aise en contexte deltaïque, agiles pour s'y déplacer, habiles à s'y adapter. En fait, ces représentations sociales ne sont pas surprenantes : j'ai déjà montré dans le présent chapitre comment les populations locales répondaient mieux, de façon spontanée et sans aménagement, aux contraintes climatiques, paludéennes et sylvestres de la région. On retrouve donc cette même aisance naturelle des groupes autochtones en contexte hydrique. Je l'aborderai *infra*, les locaux utilisaient certes, tout comme les Romains, des

embarcations pour se déplacer dans l'espace rhénan. Or, ce qui impressionnait réellement les Romains était leur capacité physique à franchir les cours d'eau à la nage, un véritable exploit pour les Anciens. Mais avant d'aborder les talents de nageurs des Transrhénans, je vais rapidement traiter de l'utilisation des gués, un autre mode de franchissement des cours d'eau qui illustre dûment une certaine symbiose des communautés deltaïque avec leur environnement naturel.

a. Une marche dans le Rhin : franchir le grand fleuve à gué

Les sources anciennes mentionnent à plusieurs reprises des passages du Rhin à gué, c'est-à-dire par des secteurs peu profonds du cours rhénan permettant de traverser le fleuve à pied. Simple, rapide et efficace, ce mode de franchissement des cours d'eau était bien sûr amplement utilisé lorsque les conditions environnementales le permettaient. En fait, la traversée à gué s'avère une technique de passage des rivières où l'homme est véritablement subordonné aux conditions météorologiques, aux contraintes environnementales et aux phénomènes fluviaux, lesquels, en modifiant le niveau d'eau au rythme des étiages et des crues, peuvent entraîner la création de gués, ce que les Romains appelaient les *uadi*. Dans son traité d'art militaire, Végèce explique avec détails comment l'armée romaine coordonnait ses traversées à gué :

> *In transitu fluuiorum grauis molestia neglegentibus frequenter emergit. Nam si aqua uiolentior fuerit aut alueus latior, impedimenta pueros et ipsos interdum ignauiores solet merger bellatores. Ergo explorato uado duae acies equitum electis animalibus ordinantur interuallis conpetentibus separatae, ut per medium pedites et inpedimenta transeant*[1025].

Les Romains semblaient ainsi bien maîtriser l'art de franchir les fleuves à pied. Or, le cours rhénan, de par son ampleur et sa force, constituait peut-être un défi trop imposant pour la logistique romaine : tout au long de l'Antiquité, dans l'ensemble du corpus gréco-latin, ce furent surtout les groupes autochtones – qu'ils soient ennemis ou alliés de Rome – qui en

[1025] « En ce qui a trait à la traversée des fleuves, un lourd désagrément apparaît souvent pour ceux qui sont négligents. En effet, si le courant est trop violent ou le lit trop large, il est commun de voir la rivière engloutir les bagages, les serviteurs et parfois même les soldats plus indolents. Par conséquent, une fois le gué exploré, les ailes de cavalerie sont séparées en deux et sont disposées dans la rivière de façon à produire grâce aux animaux d'élite un espace au milieu duquel traversent l'infanterie et les bagages » – Végèce *Mil*. 3.7.

osèrent la traversée du Rhin à gué[1026]. Bien que pouvant apparaître comme un moyen simple de franchir le fleuve, la découverte et l'utilisation de passages à gué nécessitaient une expérience notoire des milieux palustres et impliquaient une grande connaissance du terrain, ce qui, pour l'époque romaine, semble avoir été l'apanage des populations locales. Néanmoins, cette capacité à traverser le cours rhénan à gué n'apparaît pas comme un vecteur d'exotisme et de curiosité chez les Anciens : phénomène généralement dépeint comme anodin, la formation de zones guéables sur le grand fleuve est représentée par les textes gréco-romains comme une banalité, une condition environnementale familière, certes exacerbée en période de sécheresse[1027], mais ne provoquant ni enthousiasme, ni stupéfaction. En revanche, un tout autre scénario accompagne l'usage de la nage dans l'environnement rhénan.

b. « Studium nandi » : une propension germanique pour la nage

Dans la *Pharsale*, le poète Lucain sous-entend que le soldat romain était souvent appelé à « rompre en nageant le courant d'un tourbillon violent » – *frangere nando uiolenti uerticis amnem*, – c'est-à-dire qu'il était souvent amené à nager pour franchir les cours d'eau[1028]. Trois siècles plus tard, Végèce insinue à son tour le besoin pour les soldats de fréquemment franchir les fleuves à la nage et rappelle la nécessité pour la recrue d'apprendre à nager : « *Natandi usum aestiuis mensibus omnis aequaliter debet tiro condiscere. Non enim semper pontibus flumina transeuntur, sed et cedens et insequens natare cogitur frequenter exercitus* »[1029]. Cette symbiose théorique du Romain nageur avec l'environnement fluvial apparaît surprenante à qui est familier avec les textes anciens traitant de la région rhénane. Loin de moi l'idée de vouloir contredire les postulats

[1026] Voir par exemple Tacite *Ann*. 4.73, *Hist*. 4.26-27, Ammien Marcellin 14.10.7, 16.11.9. L'habileté des auxiliaires germains à circuler dans les zones guéables se voit également lors des campagnes militaires en Bretagne (cf. Tacite *Agric*. 18.5) et en Germanie (cf. Tacite *Ann*. 2.11). *A contrario*, les Romains semblent généralement incapables de franchir le Rhin sans embarcation ou structure de franchissement, cf. Appien *BCiv*. 3.97, Tacite *Hist*. 5.19.1, Hérodien 7.1.7.

[1027] Cf. Tacite *Hist*. 4.26 et Ammien Marcellin 16.11.9.

[1028] Lucain *Phar*. 8.374.

[1029] « Toute recrue doit uniformément apprendre l'usage de la nage durant les mois d'été. En effet, les fleuves ne sont pas toujours traversés au moyen de ponts et, de plus, l'armée, dans la fuite ou la poursuite, est souvent forcée de nager » – Végèce *Mil*. 1.10. Quelques lignes plus loin, Végèce précise même que chez les Anciens les recrues s'entraînaient à la nage dans le Tibre après leurs exercices quotidiens aux armes.

militaires de Lucain ou Végèce – peut-être le Romain pouvait-il habilement franchir les rivières d'Espagne ou d'Italie[1030], – mais les témoignages historico-politiques de Tacite, d'Ammien Marcellin et de bien d'autres vont dans une tout autre direction. Décalage plausible entre la théorie et la pratique, le soldat romain ne semble pas avoir été un fin nageur. À ce sujet, Tacite est d'ailleurs catégorique : « *quippe miles Romanus armis grauis et nandi pauidus […]* »[1031]. Et 250 ans plus tard, Ammien souligne le même talon d'Achille chez le soldat romain qui est qualifié de *nandi inperitus*, d'« inhabile à nager », d'« ignorant de la nage »[1032]. Comment des hommes en armes ayant peur des eaux profondes auraient-ils pu affronter à la nage ce Rhin impétueux, reconnu chez les Anciens pour sa violence, sa rapidité et sa fougue?[1033] On peut, de ce fait, aisément comprendre que la capacité des Germains à franchir les fleuves à la nage ait suscité chez les Romains tant d'étonnements, tant de stupeur.

L'usage de la nage par les groupes rhénans est un mode de déplacement qui revient régulièrement dans les discours anciens. Utilisés à la fois pour Rome et contre Rome, les talents de nageurs des Germains sont constamment rappelés par des auteurs méditerranéens vraisemblablement fascinés par cette aptitude physique singulière et par ce *studium nandi*, ce « goût pour la nage ». L'image du Transrhénan nageur s'est ainsi perpétuée pendant plusieurs siècles. Au milieu du 1er siècle, Pomponius Mela déclare que les Germains ne souffraient nullement de l'effort exigé par la nage et qu'il s'agissait même pour eux d'une passion : « *nandi non patientia tantum illis studium etiam est* »; quelques années plus tard, Tacite mentionne leur « art de nager » – *ars nandi* – et leur « goût particulier pour la nage » – *praecipuum nandi studium* –; au 3e siècle, Hérodien affirme qu'ils sont « exercés à nager » – νήχεσθαι γεγυμνασμένοι –; et au siècle suivant, Ammien souligne à nouveau leur « habileté à nager » – *nandi peritia*[1034]. Ce dernier indique également que les hommes du Nord « *[…] maxima prae ceteris flumina transmeare in regionibus genuinis a prima*

[1030] Encore que, tel qu'il sera mentionné *infra*, la traversée à la nage du Pô ne semble pas avoir été à la portée du soldat romain.

[1031] « en effet, le soldat romain est alourdi par ses armes et a peur de nager […] » – Tacite *Hist*. 5.14.2.

[1032] Ammien Marcellin 25.6.12.

[1033] Sur les représentations romaines du cours rhénan, cf. *supra*, p. 45-46.

[1034] Pomponius Mela 3.3.27, Tacite *Ann*. 2.8, *Hist*. 4.12.3, Hérodien 7.2.5, Ammien Marcellin 16.12.55.

pueritia sunt instituti »[1035]. Le Germain est donc constamment représenté dans la littérature ancienne comme un habile nageur, un talent athlétique qu'il put régulièrement mettre en valeur dans l'environnement fluvial rhénan, mais également dans les autres grands fleuves de l'Empire en tant qu'auxiliaire de l'armée romaine.

c. Le Germain nageur en contexte militaire

En raison de son intérêt particulier pour les intrigues rhénanes, Tacite fournit un témoignage phare pour appréhender les interactions des groupes autochtones avec le milieu fluvial rhénan. L'historien latin mentionne ainsi l'usage de la nage par les populations locales pour franchir le Rhin, notamment par l'emploi du verbe *transnatare* désignant précisément l'action de traverser en nageant[1036]. Cette méthode de franchissement du Rhin offrait aux groupes humains un passage immédiat, flexible et illimité dans l'espace puisque la traversée du fleuve n'était pas dépendante de conditions environnementales spécifiques ou d'aménagements particuliers. Principalement exploitée en contexte militaire, la nage permettait d'une part de surprendre l'ennemi par des traversées inattendues et, d'autre part, assurait une retraite rapide et efficace[1037]. En fait, les Romains furent plus d'une fois surpris, voire désarçonnés, par la capacité des Germains à franchir le Rhin à la nage avec leurs armes et même leurs chevaux. C'est avec ébahissement que Tacite relate la facilité avec laquelle les cavaliers bataves pouvaient franchir le Rhin à la nage en tenant la bride de leurs chevaux et en conservant leur ordre d'escadron : « *erat et domi delectus eques, praecipuo nandi studio, arma equosque retinens integris turmis Rhenum perrumperet* »[1038]. L'emploi du verbe *perrumpere* pour référer à l'action de traverser exprime spécifiquement

---

[1035] « […] dès la petite enfance, sont formés dans leurs régions natales à traverser des fleuves très grands en comparaison des autres [cours d'eau] » – Ammien Marcellin 25.6.14.

[1036] Voir Tacite *Hist*. 5.18.1 et *Hist*. 5.21.2.

[1037] Par son inscription dans l'espace rhénan, le récit tacitéen de la révolte batave offre à ce titre moult cas. Par exemple, Tacite y rapporte l'attaque nocturne d'un retranchement romain orchestrée par des Germains ayant clandestinement franchi le Rhin en se laissant emporter par le courant : « *[…] electa nox atra nubibus, et prono amne rapti nullo prohibente uallum ineunt* » – Tacite *Hist.* 5.22.1. Il raconte également la fuite à la nage de Civilis et son neveu Verax lors d'un affrontement au camp romain de Vada : « *Ciuilis […] transnatauit; idem Veraci effugium* » – Tacite *Hist*. 5.21.2.

[1038] « il y avait aussi dans leur pays une cavalerie d'élite qui, en raison de son goût particulier pour la nage, forçait la traversée du Rhin en gardant ses armes et ses chevaux et en maintenant les escadrons » – Tacite *Hist*. 4.12.3. Voir également le cas des Bructères lors de la révolte batave; alliés des insurgés, leur passage du Rhin à la nage sema la panique dans les rangs romains, cf. Tacite *Hist*. 5.18.1.

l'idée d'un passage forcé et traduit bien la difficulté que représentait pour un Romain ce mode de franchissement du Rhin. Or, les qualités de nageurs des groupes germaniques ne se limitaient pas à la traversée du cours rhénan. Les Germains utilisèrent leurs talents aquatiques pour franchir une multitude d'autres cours d'eau à travers l'Empire, un atout non négligeable dans la stratégie militaire romaine. On voit ainsi les unités de Bataves et de Transrhénans traverser à la nage l'Ems et la Weser lors des campagnes de Germanicus[1039], des rivières anonymes lors de la conquête de l'île de Bretagne au milieu du 1er siècle[1040], le Pô lors de la guerre civile de 69-70[1041], la Meuse lors de la révolte batave[1042], le Danube sous le règne d'Hadrien[1043], le Tigre lors des campagnes contre les Perses en 363[1044]… Et chaque fois, le même étonnement de la part des témoins, médusés par cette mobilité impromptue des barbares du Nord dans l'espace fluvial.

Bien que les préoccupations littéraires post-julio-claudiennes fussent peu tournées vers la zone frontalière rhénane, l'image du Germain nageur, capable de triompher des eaux périlleuses du Rhin, s'est maintenue au moins jusqu'à l'époque de Julien : les textes tardifs mentionnent toujours le passage du cours rhénan à la nage, que ce soit par des « barbares » ennemis ou par des auxiliaires d'origine transrhénane[1045]. La nage comme mode de déplacement dans l'environnement fluvial rhénan ne fut donc pas l'exploit d'une seule génération de Bataves au 1er siècle, mais plutôt une aptitude physique qui, expression d'une symbiose avec l'environnement naturel, s'est perpétuée chez les populations transrhénanes. En revanche, on ne retrouve pas une telle aisance aquatique chez les Germains de César au 1er siècle avant notre ère. À plusieurs occasions, le récit du général romain illustre l'incapacité des groupes autochtones à traverser en nageant les eaux tumultueuses du Rhin. En contexte offensif, on ne trouve aucun cas dans le *Bellum Gallicum* de traversées

[1039] Tacite *Ann*. 2.8, *Ann*. 2.17.

[1040] Tacite *Agric*. 18.5, Dion Cassius 60.20.

[1041] Tacite *Hist*. 2.17.2, *Hist*. 2.35, *Hist*. 2.43.2. Voir aussi Plutarque *Oth*. 10.2.

[1042] Tacite *Hist*. 4.66.1-2.

[1043] Dion Cassius 69.9.

[1044] Ammien Marcellin 25.7.3.

[1045] Cf. Ammien Marcellin 16.11.9, 16.12.55, Libanios *Or*. 18.45, *Or*. 18.75-76. Dans son récit, Libanios ne précise pas l'origine de ces auxiliaires de l'armée de Julien qui franchirent le Rhin à la nage, mais on peut de toute évidence penser qu'il s'agissait de Transrhénans.

inopinées des Germains qui, par la nage, auraient surpris les Romains[1046], une stratégie pourtant utilisée au cours des siècles suivants. De même, en contexte de fuite, les quelques ennemis de César qui osèrent la nage dans les eaux rhénanes furent généralement emportés par le courant[1047], une fatalité plutôt rare dans les représentations littéraires ultérieures.

Tel qu'il a été abordé au second chapitre[1048], l'ethnonyme « Germains », loin de définir un groupe tribal spécifique, servit chez les Romains à regrouper dans un grand ensemble ethnoculturel les populations d'au-delà du Rhin : une « Germanie qui engendre le Germain » y ai-je ainsi argué. Ainsi, malgré le maintien du terme « Germains » dans le discours gréco-romain tout au long de l'Antiquité, les hommes d'Arioviste n'étaient pas les Bataves de Civilis. L'acquisition de capacités physiques individuelles suffisantes pour franchir à la nage le cours rhénan n'était évidemment pas une disposition innée chez les Transrhénans et l'on peut donc penser que seuls certains groupes – notamment les Bataves maintes fois qualifiés d'excellents nageurs par les auteurs anciens – avaient développé cette aptitude particulière. Alors que les représentations sociales gréco-romaines construisaient l'image du Germain invariablement bon nageur, il est possible que cette aisance en eaux profondes fût en réalité un attribut restreint à quelques communautés rhénanes, voire seulement à certains individus de ces communautés[1049].

Certes utile pour surprendre l'adversaire ou fuir inopinément, la nage n'était évidemment pas le mode de déplacement le plus efficient en contexte fluvial. En plus d'exiger des habiletés physiques remarquables, elle assujettit invariablement le nageur aux aléas fluviaux et ne permet pas bien sûr le transport de grandes quantités de matériel. En ce sens, les armées romaines préconisèrent plutôt d'autres modes de franchissement du grand

[1046] Dans César *BG* 3.11, la stratégie défensive romaine est même de fermer le passage du fleuve aux Germains s'ils tentent de le franchir avec leurs bateaux, sous-entendant de la sorte qu'aucune autre forme de traversée n'était envisageable.

[1047] Cf. César *BG* 4.15, Dion Cassius 38.50. Lorsqu'Arioviste voulut regagner la rive germanique du Rhin après sa première défaite contre César en 58, il n'osa pas franchir le Rhin à la nage comme le chef batave Civilis en 70 de notre ère (cf. Tacite *Hist*. 5.21.2); comme l'explique César lui-même, il dut son salut à la découverte d'une « *nauiculam deligatam ad ripam* », d'un petit bateau attaché à la rive, cf. César *BG* 1.53.

[1048] Cf. *supra*, p. 232-234.

[1049] Par exemple, racontant la fuite des insurgés sur la rive droite du Rhin lors d'un épisode de la révolte des Bataves, Tacite *Hist*. 5.21 explique que les chefs bataves Civilis et Verax s'enfuirent à la nage alors que les Belges Julius Tutor et Julius Classicus, alliés des révoltés, durent être transportés sur des barques.

fleuve, principalement l'usage d'embarcations qui permettait non seulement de le traverser, mais également d'en faire une voie navigable.

B. Le delta rhénan : voies navigables, voies naviguées

La navigation offre sans aucun doute l'un des bons exemples d'interactions entre l'homme et son milieu; alors que les cours d'eau et la mer pourraient se dessiner comme des obstacles à la mobilité humaine, ils deviennent rapidement de véritables atouts à qui sait profiter de leur navigabilité. Que ce soit pour le transport des hommes ou des marchandises, les voies d'eau permettent une efficience et une rapidité que ne peuvent égaler les déplacements terrestres. Vitesse accrue, coût moindre, efforts restreints… il n'est pas surprenant que l'armée romaine ait régulièrement privilégié l'usage de la navigation pour ses déplacements dans la zone périphérique germanique, là où les rivières étaient nombreuses, là où la mer du Nord bordait le monde connu. Dans la région frontalière rhénane jusqu'aux extrémités deltaïques, Rome exploita ainsi abondamment les possibilités qu'offraient le réseau fluvial et le système maritime. Les embarcations servaient à franchir le Rhin, mais également à déplacer les troupes, à ravitailler les camps et à contrôler l'espace frontalier.

Les sources anciennes représentent souvent la navigation rhénane comme un moyen de déplacement monopolisé par l'appareil militaire romain comme si l'exploitation de la voie navigable du Rhin avait été une prérogative du pouvoir impérial. Pourtant, les populations autochtones profitèrent également des avantages d'un usage des bateaux en contexte fluvial. Or, l'image du Germain navigateur véhiculée dans les textes gréco-romains suggère habituellement une habileté navale modeste et une ingénierie médiocre. Il est vrai que, jusqu'ici, les témoignages anciens avaient plutôt participé à construire l'image de communautés riveraines adaptées à leur milieu naturel, exploitant ses possibilités, répondant à ses contraintes. Dans le cas de la navigation, les représentations positives de la batellerie romaine – en dépit des difficultés éprouvées – entraînèrent souvent chez les auteurs anciens un jugement sévère des capacités à naviguer des groupes locaux. En fait, les mentions dans la littérature gréco-romaine de l'usage d'embarcations par les populations autochtones transmettent généralement l'idée d'une navigation rustique, appuyée sur un

savoir-faire rudimentaire et une technologie navale très limitée. Ces représentations sociales sont cohérentes avec la vision romaine du Germain inculte et primitif mise de l'avant au deuxième chapitre[1050]. L'imaginaire collectif romain figurait le Germain comme un être barbare, sauvage, marqué par un statut civilisationnel inférieur à celui des Romains. De même, sa maîtrise de l'art naval était représentée comme inférieure à celle des Méditerranéens : dans cette construction ethnographique romaine, comment des hommes considérés ni astucieux, ni rusés – *non astuti nec callidi*, – sans intelligence – οὔτε σοφίας – à la fois sots – εὐήθεις – et stupides – *stolidi* –[1051] auraient-ils pu être représentés habiles dans l'art naval? Sans bien sûr atteindre le niveau technologique romain, la capacité de navigation des populations locales était sans doute plus développée que ce que voulurent bien exposer les auteurs anciens. Certes, les groupes locaux ne pilotaient pas de batelleries de l'envergure des flottes romaines, mais ils utilisaient à bon escient différents types de navires pour faciliter leurs déplacements dans la région et s'avérèrent souvent de bien meilleurs marins que les Romains lorsqu'ils étaient confrontés à la navigation dans la dangereuse et imprévisible mer du Nord.

Les représentations romaines de l'usage de la navigation dans l'espace frontalier rhénan ont donc tendance à mettre en valeur la supériorité de l'organisation navale romaine, mais une lecture approfondie du corpus révèle une activité fluviale et maritime beaucoup plus complexe. Dans un premier temps, il sera ainsi question de l'usage des bateaux par les Romains dans le couloir rhénan et du rôle de la flotte militaire dans le contexte frontalier germanique. Par la suite, je traiterai de la navigation fluviale chez les populations locales et de ses représentations sociales chez les auteurs anciens. Enfin, je terminerai cette section en abordant la navigation dans la mer du Nord, si déstabilisante pour les Romains.

a. « Nauibus Rhenus instructus » : les navires romains dans le couloir rhénan

L'apport du Rhin dans l'espace frontalier germanique était évidemment central : l'environnement naturel régional s'articulait autour de ce grand fleuve qui, dans la

[1050] Cf. *supra*, p. 242-249.

[1051] Tacite *Germ*. 22, Dion Cassius 78.13.3 (Exc. Val. 372), Pan. Lat. 9.22.5. Voir également *supra*, p. 245.

représentation augustéenne des frontières naturelles[1052], jouait le rôle de périphérie du monde romain. En conséquence, la présence de Rome dans la région se concrétisa non seulement par une occupation du territoire – ce qui a été mis en lumière au second chapitre pour le cas précis du delta rhénan, – mais également par une appropriation du couloir fluvial à proprement parler. Les représentations littéraires ont construit une image militarisée de la zone frontalière germanique où le contrôle romain s'exprimait également grâce à la vision d'un *nauibus Rhenus instructus*, d'un « Rhin garni de navires » pour reprendre l'expression du panégyriste anonyme de 310[1053]. Ce besoin qu'avait Rome, à la fois dans ses actions militaires et ses représentations sociales, d'associer son occupation du territoire avec une utilisation, voire un contrôle, de la voie navigable rhénane n'est pas surprenant. Ayant structuré son empire autour de l'espace méditerranéen, Rome connaissait les avantages de la navigation et avait l'ingénierie navale nécessaire pour répondre aux défis d'un environnement naturel qui juxtaposait en quelque sorte les milieux fluvial et maritime. Le contexte militaire dans lequel fut régulièrement plongée la zone frontalière rhénane amena le pouvoir impérial à utiliser les atouts de la navigation pour orchestrer les campagnes, déplacer les troupes et ravitailler les camps.

Sans surprise, lorsqu'il est question de navigation romaine, les textes anciens s'attachent principalement à décrire les péripéties des flottes impériales en contexte militaire; rares sont les auteurs gréco-latins qui se sont intéressés au sort des navires rhénans en temps de paix. En fait, l'occupation militaire de la zone frontalière entraînait un usage diversifié des embarcations romaines, un usage qui ne se limitait pas à la simple patrouille fluviale. Au-delà de la navigation *stricto sensu*, les bateaux permettaient une véritable appropriation de l'environnement fluvial en intégrant la voie d'eau à l'espace occupé. Je me pencherai ainsi sur l'empreinte de la flotte rhénane dans l'organisation frontalière, sur les aménagements portuaires sous-jacents à la présence navale et enfin sur la mise en place de ponts de bateaux pour franchir le Rhin.

[1052] Cf. *supra*, note 893.

[1053] Pan. Lat. 7.13.1. Voir également Pan. Lat. 9.22.6 qui indique que le lit du Rhin était entièrement couvert de navires romains. Dans un contexte militaire marqué par l'ébranlement à la fin du 3e siècle de la mainmise romaine dans l'espace rhénan (cf. *supra*, p. 210-220), cette propension des panégyristes constantiniens à valoriser la présence de navires romains sur le Rhin témoigne de l'importance de l'appropriation par Rome du couloir fluvial dans les représentations littéraires d'un espace frontalier intégré à l'Empire. De même, cf. Libanios *Or*. 17.14.

Espace frontalier navigué : la flotte romaine aux extrémités rhénanes

Dès le début des campagnes germaniques à la fin du 1er siècle avant notre ère, le général romain Drusus voulut utiliser les avantages d'un environnement fluvial navigable. En 12, dans le contexte des efforts romains de conquête de la Germanie transrhénane, il mit en branle une vaste expédition navale qui le mena à travers les bras du delta rhénan, sur le lac nord deltaïque et, ultimement, vers la mer du Nord[1054]. Cette première batellerie rhénane commandée par Drusus se présente d'une certaine façon comme prémices de la formation, quelques années plus tard, de la *Classis Germanica*, la grande flotte du Rhin qui accompagna les généraux romains dans leurs campagnes germaniques au 1er siècle de notre ère[1055]. Il est difficile d'établir avec exactitude quand la flotte rhénane fut véritablement constituée. À la suite de Drusus, on sait que Tibère – alors commandant en Germanie – employa à son tour les atouts d'une armada lors de ses activités aux extrémités rhénanes : Velleius Paterculus et Auguste lui-même ont ainsi célébré ces expéditions navales orchestrées au début du 1er siècle de notre ère[1056]. Mais ces navires faisaient-ils déjà partie d'un contingent naval permanent sur le Rhin ou répondaient-ils aux exigences de besoins militaires extraordinaires? Considérant le fait que les expéditions de Tibère menèrent la flotte romaine en mer du Nord, on peut penser que les navires utilisés étaient conçus pour la navigation maritime – plutôt que fluviale – et que, par conséquent, l'armada employée n'était pas celle d'une flotte fluviale, n'était pas celle

[1054] Dion Cassius 54.32 explique que Drusus descendit le cours du Rhin vers l'Océan en passant « à travers le lac » – διὰ τῆς λίμνης – pour atteindre l'Océan où il fut surpris par les fortes marées. Voir également Florus 2.30 et Strabon 7.1.3. Suivant la reconstitution paléohydrographique proposée au premier chapitre (cf. *supra*, p. 49-64), on peut penser que la flotte de Drusus, une fois dans le delta, navigua sur le Nederrijn, puis emprunta possiblement le Vecht vers la zone lacustre pour ensuite atteindre, via la Vlie, la Waddenzee, cette mer côtière formée de zones intertidales submergées cycliquement par les marées. Au sujet de la Waddenzee, cf. *supra*, note 173; sur la question des marées dans la région, cf. *supra*, chap. 1, p. 140-145. C'est probablement au cours de cette navigation deltaïque que Drusus put tester les possibilités du réseau navigable régional et concevoir les travaux d'aménagement nécessaires – digues et canaux – pour assurer l'efficacité des voies d'eau. À ce sujet, cf. *infra*, p. 355-368.

[1055] Au sujet de la *Classis Germanica*, voir en premier lieu l'étude de H. C. Konen (2001). Suivant les données archéologiques et épigraphiques, la *Classis Germanica* avait sans doute ses principaux quartiers dans la région de Cologne. Son nom est mentionné sur une vingtaine d'inscriptions, notamment sous la forme C(lassis) G(ermanica) P(ia) F(idelis), nom qu'elle reçut possiblement de Domitien en raison de son rôle dans la suppression en 89 de la révolte de Lucius Antonius Saturninus, gouverneur de la Germanie supérieure qui tenta de renverser l'empereur. Voir entre autres AE 2003 1220d = AE 2006 0874, CIL XIII 8321,1, CIL XIII 8198, CIL XIII 12562,2. Au sujet de la révolte de Saturninus, voir R. Syme (1978) ainsi que Dion Cassius 67.11 et Suétone *Dom*. 6.

[1056] Velleius Paterculus 2.106 et 2.121, Auguste *RG* 26.

de la future *Classis Germanica*. Par ailleurs, on peut aussi envisager l'usage par Tibère de bateaux hybrides, adaptés à la fois à la navigation fluviale et maritime[1057]. L'origine même de la *Classis Germanica* demeure donc difficile à situer historiquement. En revanche, le *terminus ante quem* de la création de la flotte du Rhin peut être établi avec plus de précision. Selon toute vraisemblance, la *Classis Germanica* était bien en place lorsque se termina en 16 le commandement de Germanicus dans la région. En fait, il est possible, voire plausible, que l'instauration d'une batellerie militaire permanente sur le Rhin n'ait été envisagée par le pouvoir romain qu'à la suite du désastre de Varus alors que Rome, voyant ses aspirations germaniques compromises, dut mettre en place dans l'espace rhénan une organisation frontalière qui pouvait visiblement profiter des avantages d'une présence navale constante sur le fleuve. Relatant la révolte des légions du Rhin à la suite de la mort d'Auguste en 14, Tacite fait ainsi allusion à l'utilisation par Germanicus d'une flotte rhénane pour se déplacer de Cologne à Castra Vetera, une flotte que l'on peut sans doute assimiler à la *Classis Germanica* ou du moins à ses balbutiements[1058]. Par la suite, en 15 et en 16, l'apport de la flotte revient constamment dans le récit tacitéen des activités de Germanicus dans la région.

Dans le contexte environnemental propre à la zone rhénane, la *Classis Germanica* eut plusieurs rôles à jouer dans la construction et l'organisation de l'espace frontalier. Les navires rhénans ne furent que très rarement utilisés comme une véritable flotte de guerre puisque les populations locales ne disposaient généralement pas, du moins pour les premiers siècles, d'armada pouvant rivaliser avec les bateaux romains en combat naval[1059]. En revanche, la batellerie rhénane s'avérait fort utile pour la logistique militaire, pour la surveillance et le contrôle de la région, enfin pour le ravitaillement et la protection des transports fluviaux. D'abord, lors du premier siècle de présence romaine dans la région, les efforts de conquête de la Germanie transrhénane s'appuyèrent régulièrement sur une flotte

[1057] La navigation romaine en mer du Nord avait rarement pour point de départ un port sur la côte maritime. Les navires débutaient généralement leur périple à partir du delta, obligeant de la sorte une navigation à travers les bras deltaïques. Par conséquent, les bateaux de l'armada maritime devaient nécessairement être aptes à naviguer en contexte fluvial.

[1058] Tacite *Ann*. 1.45.

[1059] Les sources anciennes relatent néanmoins quelques exemples de batailles navales aux embouchures du Rhin, notamment l'affrontement entre les flottes de Cerialis et de Civilis lors de la révolte batave (cf. Tacite *Hist*. 5.23.2) ainsi qu'entre les flottes de Constance Chlore et Carausius à la fin du 3e siècle (cf. Pan. Lat. 4.12.2).

nombreuse. Tacite soutient qu'en 16 de notre ère Germanicus aurait ainsi disposé d'une flotte de mille navires pour attaquer Arminius au-delà du Rhin[1060]. Les bateaux romains permettaient un usage efficient des voies d'eau pour le transport des troupes, des chevaux et du matériel militaire en territoire ennemi. Par voie terrestre, le déplacement des armées pouvait être long et éreintant, l'acheminement des bagages lent et risqué : « *at si mare intretur […] legionesque et commeatus pariter uehi; integrum equitem equosque per ora et alueos fluminum media in Germania fore* »[1061]. Le transport naval protégeait les convois et gardait les armées fraîches, prêtes au combat. Cet usage des bateaux romains fut donc primordial chez Drusus, Tibère et Germanicus lors de leurs expéditions respectives en Germanie[1062]. Ce fut également le rôle qu'eut la flotte rhénane en 28 lorsque Rome amena ses troupes chez les Frisons pour mater leur rébellion[1063], en 47 lorsque Corbulon se rendit avec son armée chez les Chauques[1064] ainsi qu'en 69 et 70 lorsque Cerialis voulut déplacer ses hommes dans le secteur deltaïque insurgé lors de la révolte batave[1065]. La flotte rhénane servit ainsi les desseins militaires de l'Empire en facilitant la logistique des armées lors des campagnes germaniques.

Sous les Flaviens, Rome transféra son regard expansionniste vers la zone danubienne et abandonna officiellement ses velléités conquérantes dans la région du Rhin inférieur, transformant en quelque sorte la conquête de la grande Germanie en rêve abrogé. Après un apport actif aux expéditions militaires romaines lors du 1er siècle, la *Classis Germanica* n'eut plus par la suite à répondre régulièrement à des besoins de déplacement des armées et des convois de matériel en Germanie transrhénane. Elle fut plutôt utilisée à d'autres fins, notamment la surveillance et le contrôle de l'espace frontalier. Déjà, à l'époque de Drusus, la présence navale de Rome sur les artères fluviales de la région

[1060] Tacite *Ann*. 2.6. On peut évidemment penser que le nombre de mille navires mentionné par Tacite fut peut-être gonflé par l'historien latin dans le but d'amplifier le caractère grandiose de l'expédition. En 69, lors de la révolte batave, la flotte rhénane stationnée dans le delta – qui ne constituait toutefois pas la totalité de la *Classis Germanica* – ne regroupait que 24 navires, cf. Tacite *Hist*. 4.16.3.

[1061] « En revanche, si l'on arrive au moyen de la mer […] les légions et les vivres seront transportés ensemble; la cavalerie et les chevaux, en passant par les bouches et les cours des fleuves, arriveront préservés au milieu de la Germanie » – Tacite *Ann*. 2.5.

[1062] Cf. Dion Cassius 54.32, Strabon 7.1.3, Velleius Paterculus 2.121, Tacite *Ann*. 1.60, *Ann*. 2.6, *Ann*. 2.8.

[1063] Tacite *Ann*. 4.73.

[1064] Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16), Pline *NH* 16.2.5, Tacite *Ann*. 11.18.

[1065] Tacite *Hist*. 4.16-17, *Hist*. 5.22-23.

apparut au jeune général comme un moyen efficace d'assurer la protection des acquis territoriaux. Florus explique ainsi que Drusus « fortifia grâce à des flottes » – *classibus firmauit* – les assises romaines en Germanie[1066]. Dans le cas précis du delta du Rhin, on sait par Tacite qu'une flotte de 24 navires était stationnée dans la région à l'aube de la révolte batave[1067], ce qui amène à croire que, dans ce secteur périphérique de l'Empire, une batellerie militaire devait régulièrement patrouiller le Nederrijn et l'Oude Rijn. En fait, par sa mobilité le long de la frontière fluviale, la *Classis Germanica* pouvait agir comme organe d'intervention en temps opportun tel que ce fut le cas en 89 lorsqu'elle appuya Domitien dans la suppression de la révolte de Saturninus en Germanie supérieure[1068].

À partir du 2e siècle, face à un amenuisement des données textuelles, la fortune de la flotte du Rhin devient plus nébuleuse pour l'historien moderne. Il est difficile d'établir si, au cours des siècles suivants, l'armada rhénane fut maintenue sous sa forme julio-claudienne ou si la navigation militaire romaine s'organisa autrement, de façon plus ponctuelle. Au sein d'une structure permanente ou non, les navires romains semblent néanmoins avoir poursuivi leur travail de surveillance et de contrôle du territoire. L'Histoire Auguste nous apprend ainsi que, dans la tradition julio-claudienne de la *Classis Germanica*, une flotte romaine patrouillait le Rhin sous le commandement de Pertinax à la fin du 2e siècle et sous l'empereur Probus dans la seconde moitié du 3e siècle[1069]. De même, malgré les phases d'instabilité ayant entraîné à partir du règne de Dioclétien des reculs épisodiques de la mainmise romaine sur la voie fluviale du Rhin[1070], on note un enthousiasme certain chez les auteurs tardifs quant à la capacité d'intervention et de surveillance de la flotte romaine sur le grand fleuve chaque fois que l'Empire reprit son ascendance sur la région : les panégyristes anonymes de Constantin évoquent le Rhin couvert de navires et les flottes prêtes au combat, Julien se vante des 600 navires qu'il

---

[1066] Florus 2.30.

[1067] Tacite *Hist*. 4.16.2-3.

[1068] Selon toute vraisemblance, à la suite de ces évènements, elle aurait reçu, tout comme l'armée de Germanie inférieure, le titre de *pia fidelis* qui apparaît sur de nombreuses inscriptions, cf. *supra*, note 1055.

[1069] Hist. Aug. *Pert*. 2.3, *Quatt. Tyr*. 15.1. Dans le second cas, l'auteur de l'Histoire Auguste utilise le terme *lusoriae* pour évoquer les navires de la flotte rhénane. Surprenant, ce mot – qui apparaît d'abord chez Sénèque *Ben*. 7.20 dans le sens de « navires de plaisance » – semble référer à des embarcations légères visant la surveillance des cours fluviaux. À l'époque tardive, c'est d'ailleurs dans ce sens que l'on retrouve ce terme, dans une forme adjectivée, chez Ammien Marcellin 17.2.3 et 18.2.12 et chez Végèce *Mil*. 2.1.

[1070] À ce sujet, cf. *supra*, p. 210-227.

imposa sur la voie rhénane et Claudien se représente le général Stilichon navigant depuis la source du grand fleuve jusqu'à son embouchure[1071]. Bien sûr, ces textes tardifs se voulaient des éloges idéalisant sans doute la réalité. Qu'elle fût chaque fois réellement effective ou non, il n'en demeure pas moins que l'appropriation romaine de l'espace fluvial à l'époque tardive était représentée comme un contrôle du Rhin par la présence des navires romains.

Par ailleurs, pendant toute la période romaine, les bateaux servirent également de moyen de transport le long du fleuve. L'environnement naturel rhénan offrait un circuit navigable que Rome sut exploiter à bon escient. L'usage de la navigation facilitait les déplacements dans l'espace frontalier puisqu'il offrait l'opportunité d'emprunter un itinéraire fluvial généralement plus direct et rapide entre les camps militaires localisés sur les rives du Rhin[1072]. Tacite l'affirme d'ailleurs sans détour : grâce à la navigation, *sublatae itineris difficultates*, « les difficultés de la route terrestre étaient abolies »[1073]. Par conséquent, le transport fluvial fut grandement privilégié par le pouvoir romain pour le ravitaillement périodique des camps militaires rhénans. Tacite y fait explicitement allusion à plusieurs reprises, notamment dans son récit de la bataille navale entre Civilis et Cerialis à l'embouchure commune de la Meuse et du Waal en 70 : « *causa instruendae classis super insitam genti uanitatem ut eo terrore commeatus Gallia aduentantes interciperentur* »[1074]. En fait, dans le contexte de l'édification frontalière du delta rhénan au 1er siècle de notre ère, ce furent sans aucun doute des milliers de chargements qui durent être envoyés annuellement par voie d'eau pour approvisionner les troupes en vivres et en matériel[1075]. Les données archéologiques permettent de confirmer l'importance de ce transport fluvial dans la région rhénane. Dans le seul secteur du delta du Rhin, c'est une vingtaine de

[1071] Pan. Lat. 7.6.4, 7.13.1, 9.3.2, 9.22.6, Julien *Ep. Ath*. 280a-b, Claudien *Stili*. 1.189-202.

[1072] C'est le mode de transport que choisirent plusieurs acteurs militaires de la région, notamment Germanicus en 14 pour se déplacer entre Cologne et Castra Vetera (Tacite *Ann*. 1.45), le commandant des armées rhénanes Marcus Hordeonius Flaccus en 69 pour se déplacer entre Mogontiacum et Castra Vetera (Tacite *Hist*. 4.24.1), le général Cerialis en 70 pour se déplacer entre les camps militaires de Novaesium, Bonna et Castra Vetera (Tacite *Hist*. 5.22.2), etc.

[1073] Tacite *Ann*. 13.53.

[1074] « La raison [pour laquelle Civilis] s'était procuré une flotte, au-delà de la vanité innée chez ce peuple, était pour que, au moyen de la terreur, les convois de ravitaillement arrivant de la Gaule fussent interceptés » – Tacite *Hist*. 5.23.2. Voir également Tacite *Hist*. 4.26-27 et *Hist*. 4.35.1.

[1075] M. van Dinter (2013), 25, H. C. Konen (2008).

vestiges de bateaux de différents formats datant de l'époque romaine qui ont été découverts, notamment dans les sites de Zwammerdam, Vechten, Woerden et Vleuten-De Meern[1076]. Analysant la localisation même des camps deltaïques dans la structure environnementale de la région, M. van Dinter a montré que les *castella* étaient toujours érigés directement sur la rive du Rhin, indépendamment de la topographie ou de la composition des sols : l'armée romaine semble ainsi avoir constamment privilégié des lieux facilement accessibles par voie d'eau au détriment des risques d'inondations ou d'instabilité des sols pourtant fréquents dans les zones riveraines[1077]. Un tel choix témoigne de l'importance primordiale que revêtait le transport fluvial pour le ravitaillement des troupes.

La capacité romaine à utiliser la navigation rhénane pour approvisionner les établissements militaires frontaliers devint même un enjeu stratégique à la fin de l'Antiquité alors que Rome, sous les règnes successifs des fils de Constantin, avait perdu sa mainmise sur la région deltaïque rhénane. Dans un passage que j'ai déjà cité[1078], Libanios explique clairement la valeur de la voie navigable rhénane dans le système d'approvisionnement militaire et relève les désavantages que la coupure de la circulation fluviale entraînait pour l'acheminement des vivres et du matériel :

> τοῦ σίτου γὰρ ἀπὸ τῆς νήσου πάλαι φοιτῶντος μετὰ τὴν θάλατταν διὰ τοῦ ‘Ρήνου καὶ τῶν βαρβάρων οὐκέτ’ ἐπειδήπερ ἴσχυσαν, ἐπιτρεπόντων ὁλκάδες αἱ πάλαι μὲν ἀνειλκυσμέναι κατεσάπησαν, ὀλίγαι δὲ ἔπλεον, ὧν ἐν λιμέσι τὸν γόμον ἐξαιρουμένων ἀμάξας ἐχρῆν ἀντὶ τοῦ ποταμοῦ τῷ σίτῳ γενέσθαι, καὶ τὸ πρᾶγμα ἦν ἡ μεγίστη δαπάνη[1079].

[1076] Cf. M. van Dinter (2013), 25, H. van Enckevort et W. K. Vos (2006), 18-19, J. P. Pals et T. Hakbijl (1992), M. D. De Weerd (1988), J. K. Haalebos et J. E. Bogaers (1971). Les archéologues ont longtemps cru que les embarcations romaines utilisées pour ravitailler les camps deltaïques étaient de larges barges de bois à usage unique qui étaient incapables de remonter le courant du fleuve et qui, une fois à destination, étaient donc démantelées pour récupérer le bois. Or, de nouvelles analyses archéologiques ont permis de montrer que le transport fluvial n'était pas à sens unique : certains navires de ravitaillements eurent une durée de vie beaucoup plus longue – parfois plusieurs décennies – et avaient donc la capacité de remonter le fleuve, cf. E. Blom, Y. Vorst et W. Vos (2008), G. Moeyes (2007), T. de Groot et J. M. A. W. Morel (2007).

[1077] M. van Dinter (2013), 25-27.

[1078] Cf. *supra*, p. 222.

[1079] « Autrefois, le blé était transporté depuis l'île [de Bretagne] par la mer puis par le Rhin, mais depuis que les barbares tenaient fortement la région, on ne pouvait plus y confier les vaisseaux de transports qui avaient été depuis longtemps tirés à sec et laissés à pourrir; quelques-uns naviguaient toujours, mais il fallait décharger la cargaison dans un port et faire le transport par chariots à quatre roues plutôt que par le fleuve, une méthode plus coûteuse » – Libanios *Or*. 18.83.

L'impact de cette fermeture du couloir rhénan à la navigation romaine compromit suffisamment l'organisation du ravitaillement des troupes pour que Julien décide de mettre en branle une flotte de 600 navires pour reconquérir la zone deltaïque du Rhin[1080]. Le succès des entreprises du jeune César et le retour du transport naval entre la Bretagne et la région rhénane ont été précédemment commentés[1081]; je me permets néanmoins de rappeler que, contrairement à la trajectoire fluviale du ravitaillement julio-claudien qui se dessinait principalement de l'amont vers l'aval, le transport du blé breton entraînait une navigation maritime et fluviale et exigeait donc une logistique de transbordement à l'entrée du delta. Zosime témoigne de cette rupture de charge en expliquant que les navires qui arrivaient de Bretagne devaient laisser leurs marchandises à des embarcations fluviales – ποτάμια πλοῖα – pour que soit possible la remontée du Rhin[1082]. Cette réalité navale révélée par l'historien byzantin montre l'adaptation romaine aux spécificités des environnements maritime et fluvial et la capacité sous-jacente qu'avaient les hommes de répondre aux défis du milieu naturel pour profiter de ses atouts.

D'ailleurs, les avantages pour Rome du transport des approvisionnements militaires par voie d'eau étaient si manifestes qu'en 58 le commandant de Germanie supérieure Lucius Vetus voulut, selon Tacite, relier par un canal la Moselle et la Saône afin de créer une voie fluviale continue entre la Méditerranée et l'Océan septentrional via le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin[1083]. Certes abandonné, ce projet illustre néanmoins l'importance qu'avait la navigation pour l'occupation romaine du territoire. Or, l'environnement naturel rhénan formait un écosystème actif où les phénomènes naturels et météorologiques animaient sans cesse le paysage régional et pouvaient bien sûr gêner la navigation. Les bateaux qui circulaient dans l'espace frontalier rhénan étaient assujettis aux aléas fluviaux et devaient s'ajuster aux spécificités ponctuelles ou cycliques affectant le cours rhénan. Tacite décrit ainsi en 69 un « *Rhenus incognita illi caelo siccitate uix nauium patiens* »[1084],

[1080] Julien *Ep. Ath*. 280a-b. Voir également *supra*, chap. 2, p. 222-223, ainsi que Zosime 3.5.2, Libanios *Or*. 18.87 et Ammien Marcellin 17.8.3-5 et 18.2.3 où le ravitaillement des troupes rhénanes depuis la Bretagne par voie d'eau est à nouveau opérationnel.

[1081] Cf. *supra*, p. 222-226.

[1082] Zosime 3.5.2.

[1083] Tacite *Ann*. 13.53.

[1084] « Rhin, supportant difficilement les navires en raison d'une sécheresse inconnue en ce climat » – Tacite *Hist*. 4.26.1. Voir également *supra*, p. 139-140.

une situation qui entraîna le naufrage d'un bateau de ravitaillement sur des hauts-fonds du fleuve[1085]. Sans aucun doute les crues fluviales devaient également affecter l'efficience de la voie navigable tout comme les épisodes de glaciation du fleuve à l'époque tardive. De même, l'envasement de certains bras du delta – notamment le cours de l'Oer-IJ sur les rives duquel un port militaire romain avait été édifié au 1er siècle[1086] – obligea forcément une modification des trajectoires de navigation. F. de Izarra résume bien les défis que devaient constamment relever les navires confrontés aux environnements fluviaux :

> Précarité, intermittence et lenteur sont les trois caractéristiques des navigations fluviales. Le mouvement des bateaux était ralenti ou arrêté par les maigres de l'été, les crues si gênantes pour une batellerie halée, les embâcles, les bonaces entravant la navigation à voile… Les documents anciens font sérieusement défaut à ce sujet. On entrevoit quelquefois les critiques adressées à la flotte du Rhin pour sa lenteur et son inexactitude à s'engager dans les combats sans doute parce qu'elle avait déjà à affronter le fleuve[1087].

En dépit de ces défis, inhérents aux interactions entre l'homme et l'environnement fluvial, il n'en demeure pas moins que la navigation rhénane constituait pour Rome un atout essentiel à son appropriation du territoire. Et pour asseoir cette navigation, les Romains se dotèrent d'installations portuaires prêtes à accueillir la flotte rhénane.

De la nécessité des installations portuaires

Une navigation assidue et organisée dans l'environnement fluvial rhénan dut inévitablement entraîner la mise en place de structures portuaires pouvant accueillir les différents bateaux sur tout le cours du fleuve. Du simple quai au port fluvial, de nombreuses stations d'abordage devaient orner les rives du Rhin et rythmer les escales des navires de transport. Pour le cas spécifique du delta rhénan, les textes anciens ne signalent toutefois aucune installation portuaire aux embouchures du grand fleuve. Or, lorsque Tacite explique que Germanicus regroupa sur l'*insula Batauorum* une flotte de mille navires pour amorcer ses expéditions maritimes en 16[1088], on peut penser que le

[1085] Tacite *Hist*. 4.27.1.

[1086] À Velsen, cf. *supra*, p. 191 ainsi que *supra*, p. 61-62 au sujet de l'envasement de l'Oer-IJ.

[1087] F. de Izarra (1993), 76.

[1088] Tacite *Ann*. 2.6. Sur le nombre peut-être excessif de mille navires mentionné par Tacite, cf. *supra*, note 1060.

rassemblement d'une telle armada exigeait sans contredit des infrastructures minimales d'amarrage; lorsque Tacite fait allusion à la présence d'une flotte romaine de 24 navires dans la région batave en 69[1089], on se doute que l'accostage et le stationnement permanent de cette force navale s'accompagnait assurément d'aménagements portuaires protégeant les bateaux des crues, des embâcles et des flux marins inévitables dans l'environnement fluvial deltaïque[1090]. Parallèlement, j'ai montré précédemment le rôle primordial que jouait le transport fluvial dans la logistique militaire romaine sur la frontière germanique[1091]; conséquemment, jusqu'aux bouches du Rhin, les camps militaires riverains devaient forcément receler des dispositifs de débarquement permettant de recevoir un approvisionnement essentiel aux fonctionnements des *castella*. Même sans témoignage textuel clair, on peut sans difficulté s'imaginer l'abondance des aménagements portuaires dans la région.

Mais là où les sources littéraires sont muettes, l'archéologie est loquace. Des vestiges romains d'installations portuaires et de grands quais de bois, pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres de longueur, ont été découverts dans la plupart des camps deltaïques de l'Oude Rijn[1092]. De même, des infrastructures portuaires mises en place par Rome ont été retrouvées à Nijmegen sur le Waal[1093] et, surtout, à Velsen sur l'Oer-IJ où l'envasement du chenal sonna toutefois le glas du port fluvial à la fin du 1er siècle[1094]. En réalité, plusieurs de ces sites – pour la plupart des *castella* romains – sont mentionnés par les sources gréco-latines[1095]; seule la présence d'aménagements portuaires n'est pas

[1089] Tacite *Hist*. 4.16.2-3.

[1090] Sur les types de dangers naturels pouvant affecter les flottes et sur l'importance des ports fluviaux pour la protection des navires, cf. F. de Izarra (1993), 54 et 59.

[1091] Cf. *supra*, p. 324-330.

[1092] Par exemple à Katwijk, cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 45, W. J. H. Willems (1984), 88; à Valkenburg, cf. H. van Londen *et al*. (2008), 28, W. Groenman-van Waateringe (1977), 235; à Woerden, cf. J. E. Bogaers (1964b), 240; à Vechten, cf. W. J. H. Willems (1984), 88, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 84; à Arnhem, cf. W. J. H. Willems (1984), 195.

[1093] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 61, parlent d'un débarcadère pour le camp légionnaire, mais on peut également penser que la plus importante ville de la région avait les infrastructures nécessaires pour accueillir les batelleries de transport fluvial. Par ailleurs, des aménagements portuaires ont également été découverts en 2008 à Forum Hadriani et devaient donc permettre d'accueillir les navires qui circulaient sur le canal de Corbulon, cf. H. van Londen *et al*. (2008), 34. Au sujet du canal, cf. *infra*, p. 361-363.

[1094] Au sujet du port de Velsen, cf. L. L. Therkorn *et al*. (2009), 127-128, H. van Londen *et al*. (2008), 19. Au sujet de l'envasement de l'Oer-IJ, cf. *supra*, p. 61-62.

[1095] Cf. *supra*, p. 186-199.

explicitement précisée. J'ai dit précédemment que les textes anciens ne signalaient, de façon claire, aucun port aux embouchures du Rhin. Or, pour la zone nord deltaïque, outre le camp riverain de Velsen[1096], on retrouve dans le corpus gréco-romain une seule allusion explicite à l'existence d'un véritable port, du moins d'un établissement formellement identifié comme un port[1097] :

> Τῆς Γερμανίας τὴν μὲν δυσμικὴν πλευρὰν ἀφορίζει ὁ ‘Ρῆνος ποταμὸς, τὴν δὲ ἀρκτικὴν ὁ Γερμανικὸς Ὠκεανὸς, ἧς ἡ περιγραφὴ ἔχει οὕτως.
>
> Μετὰ τὰς τοῦ ‘Ρήνου ποταμοῦ ἐκβολὰς
>
> | | | |
> |---|---|---|
> | Οὐίδρου ποταμοῦ ἐκβολαί | κζ΄∠΄΄ | νδ΄∠΄΄δ΄΄ |
> | Μαρναμανὶς λιμήν | κη΄ | νδ΄ δ΄΄ |
> | Ἀμισίου ποταμοῦ ἐκβολαί | κθ΄ | νε΄ |

Dans cet extrait, Ptolémée mentionne clairement un port nommé « Marnamanis » – Μαρναμανὶς λιμήν – qu'il positionne entre le Vidrus – c'est-à-dire la Vlie[1098] – et l'Ems. Le langage de Ptolémée est sans ambiguïté : on parle ici véritablement d'un port – λιμήν – et non d'un simple établissement civil ou militaire. Quel était ce port localisé à proximité de l'embouchure du Vidrus ptoléméen? Était-ce un port romain? Était-ce un port frison, puisque situé en pays frison?[1099] Difficile d'établir l'origine du mot Μαρναμανὶς sur le plan étymologique si ce n'est une éventuelle racine commune avec le verbe μάρναμαι – combattre, – ce qui nous éclaire peu sur la nature de cet établissement. Non seulement Ptolémée est le seul auteur ancien à mentionner un site portuaire dans la région, mais encore ce toponyme est complètement inusité dans la littérature gréco-

---

[1096] Que les auteurs anciens appellent Flevum sans néanmoins référer à la présence d'un port.

[1097] « Le côté occidental de la Germanie se termine au fleuve Rhin, le côté septentrional à l'Océan germanique, ces côtés sont décrits ici.

Après les embouchures du fleuve Rhin :

les embouchures du fleuve Vidrus	27 $^{1}/_{2}$	54 $^{3}/_{4}$
le port Marnamanis	28	54 $^{1}/_{4}$
les embouchures du fleuve Ems	29	55 »

– Ptolémée *Géo*. 2.11.1.

[1098] Sur la correspondance faite entre l'hydronyme Vidrus chez Ptolémée et le chenal paléohydrographique de la Vlie, voir ma démonstration au premier chapitre, *supra*, p. 82-84.

[1099] Quelques lignes plus loin, Ptolémée *Géo*. 2.11.7 indique que cette région était occupée par les Frisons : « Τὴν δὲ παρ' ὠκεανῖ τιν κατέχουσιν ὑπὲρ μὲν τοὺς Βρουκτέρους οἱ Φρίσιοι μέχρι τοῦ Ἀμιρίου ποταμοῦ » – « Voisins de l'Océan, au-dessus des Bructères habitent les Frisons jusqu'au fleuve Ems ».

romaine[1100]. Si un important port romain du nom de Marnamanis existait sur la côte septentrionale au-delà du Rhin, il serait certes très étonnant qu'aucun autre auteur n'y ait fait allusion. Or, le seul établissement romain mentionné par les autres sources anciennes dans ce secteur nord deltaïque est le fort de Flevum à Velsen où, certes, les données archéologiques ont permis d'identifier des infrastructures portuaires, mais qui ne saurait être confondu chez Ptolémée avec le port de Marnamanis puisque l'astronome grec mentionne également, avec des coordonnées distinctes, le site de Φληούμ[1101]. En revanche, si le port est autochtone – en l'occurrence frison, – il s'agirait d'une référence unique dans le corpus gréco-romain à un établissement portuaire germanique[1102]. Les seuls propos de Ptolémée ne nous permettent pas d'établir la nature et la forme exactes de l'occupation du port de Marnamanis; voilà une question qui, me semble-t-il, devra demeurer au stade de la conjecture.

Mais que peut-on comprendre de la localisation du port de Marnamanis dans l'ensemble cartographique proposé par Ptolémée? Cette section de la *Géographie* est introduite en termes clairs par l'auteur : il s'agit d'une description de la côte septentrionale de la Germanie. Conséquemment, il apparaît logique, pour qui veut dessiner la carte de la région en suivant les instructions de Ptolémée, de penser que les coordonnées fournies dans cette section permettront, une fois reliées, de tracer le littoral océanique. Si l'on tente l'exercice, on situerait ainsi sur la ligne côtière, « après les embouchures du Rhin » – Μετὰ τὰς τοῦ ῾Ρήνου ποταμοῦ ἐκβολὰς – les embouchures du Vidrus, le port de Marnamanis, puis les embouchures de l'Ems, ce qui donnerait ceci[1103] :

[1100] En vérité, tout comme c'était le cas pour les embouchures rhénanes (cf. *supra*, note 222), le géographe et navigateur du 5e siècle Marcien d'Héraclée fait également allusion dans la région à un port nommé « Mararmanon » – Μαραρμανὸν λιμήν – que l'on peut certainement mettre en relation avec le toponyme ptoléméen Marnamanis. Or, tel qu'il a été mentionné *supra*, note 222, le texte de Marcien semble avoir pour source directe le traité de Ptolémée, ce qui expliquerait la similitude du propos.

[1101] Cf. Ptolémée *Géo*. 2.11.12. Au sujet de Flevum, cf. *supra*, p. 191-192.

[1102] Or, tel que je le montrerai *infra*, les populations autochtones du littoral – Canninéfates, Frisons, Chauques et, plus tardivement, Francs et Saxons – furent généralement reconnues pour leurs activités de piraterie. De ce fait, elles devaient minimalement posséder, à défaut de véritables organisations portuaires, des structures d'embarquement, de débarquement et d'arrimage pour leurs navires.

[1103] Les coordonnées de l'embouchure de la Meuse et des trois bouches du Rhin sont données à Ptolémée *Géo*. 2.9.1; les coordonnées de l'embouchure de la Weser sont données à Ptolémée *Géo*. 2.11.1.

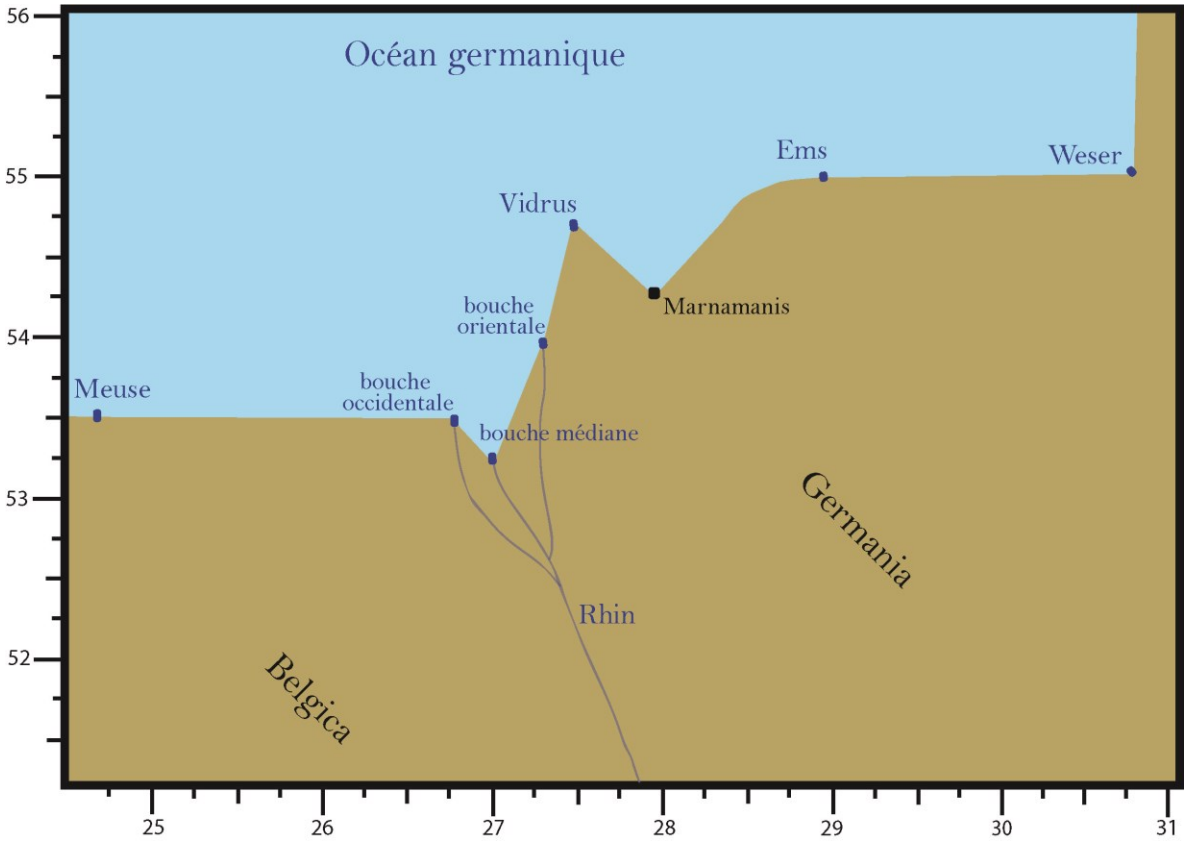


Figure 5 : Carte du littoral germanique selon les données de Ptolémée

Une telle carte représente donc le port de Marnamanis au creux d'un golfe alors que l'embouchure du Vidrus – hydronyme que j'ai précédemment associé avec l'ancien couloir fluvial de la Vlie[1104] – se retrouve étrangement à la pointe d'une péninsule. Cette configuration géographique ne rappelle aucunement la géomorphologie de la région, un tel golfe n'étant ni reconstitué par les paléoenvironnementalistes, ni décrit par les textes anciens. Or, si nous retirons Marnamanis du tracé du littoral et relions plutôt l'embouchure du Vidrus à celle de l'Ems, nous obtenons un résultat beaucoup plus compatible avec la paléogéographie régionale :

[1104] Cf. *supra*, p. 82-84.

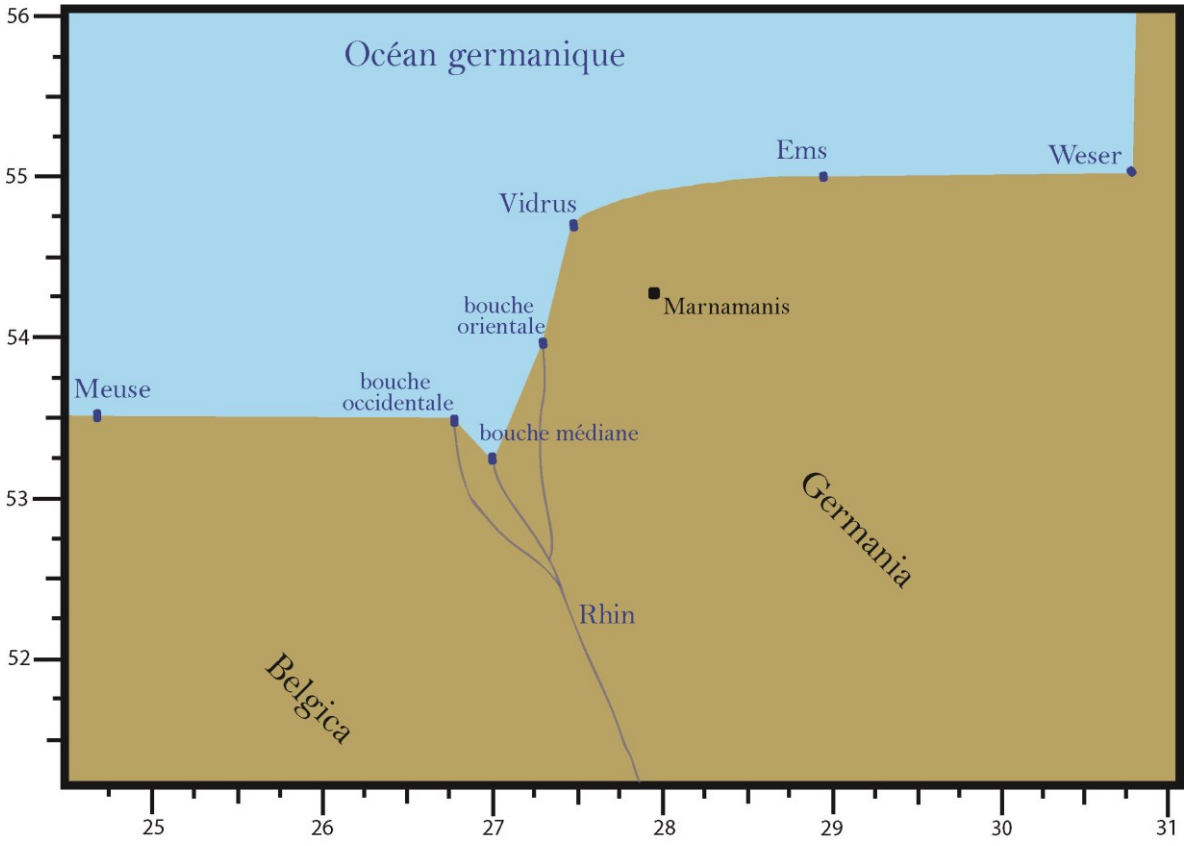


Figure 6 : Carte remaniée du littoral germanique selon les données de Ptolémée

Suivant ce schéma, le port de Marnamanis pourrait se situer non pas directement sur la côte de la mer du Nord, mais plutôt à l'intérieur des terres, peut-être sur une rive du Vidrus, peut-être même – si l'on confronte ces données avec les descriptions de Mela et de Pline – sur les rives du grand lac Flevo au nord du delta[1105]. Tout comme le fort de Flevum sur l'Oer-IJ[1106], le port de Marnamanis avait peut-être été établi comme étape navale au cœur de la trajectoire navigable dessinée par les généraux romains entre le Rhin et la mer du Nord, via le lac Flevo. Une telle situation fluviale ou lacustre aurait permis de protéger le port des dangers inhérents aux environnements maritimes, notamment les tempêtes et les marées particulièrement puissantes et dévastatrices en mer du Nord. En positionnant les installations portuaires à l'abri des sujétions maritimes, les hommes auraient ainsi fait preuve de prévoyance en ajustant judicieusement leur occupation du territoire aux contraintes du milieu naturel.

[1105] D'ailleurs, la zone lacustre nord deltaïque n'est pas mentionnée dans la cartographie ptoléméenne. Au sujet du lac Flevo, cf. *supra*, p. 71-73.

[1106] Sur le camp militaire de Flevum, localisé dans la ville actuelle de Velsen, cf. *supra*, p. 191-192; sur le port de Flevum, cf. *supra*, p. 332.

Évidemment, si l'on accepte une telle hypothèse, il faut en revanche se questionner à savoir pourquoi Ptolémée n'a pas plutôt listé Marnamanis avec les agglomérations de l'intérieur de la Germanie parmi lesquelles figurent Lugdunum, Batavodurum et Flevum[1107]. Or, contrairement à ces lieux explicitement assimilés à des villes – πόλεις – Marnamanis est clairement identifié par Ptolémée comme un port – λιμήν. Est-ce que la nature proprement portuaire de l'établissement aurait pu pousser l'astronome à mentionner Marnamanis avec les embouchures des grands fleuves de la région bien que l'agglomération n'ait pas été réellement située sur la côte maritime? Voilà une question à laquelle il est impossible de répondre. Rappelons qu'en réalité tout ce raisonnement n'est évidemment qu'hypothèse. L'existence même dans le secteur nord deltaïque d'un port nommé Marnamanis demeure encore, à mon sens, une incertitude dans l'histoire romaine de la région : le seul témoignage de Ptolémée – dont les connaissances géographiques demeuraient somme toute théoriques – ne saurait, me semble-t-il, être un gage indéniable des infrastructures régionales. Par ailleurs, peut-on envisager un autre sens au terme λιμήν, un sens plus géographique – une baie, une anse, voire une crique – qui rappelerait l'idée du port? Existerait-il une acception du terme qui pourait sous-entendre la possibilité d'accoster sans néanmoins supposer un aménagement artificiel par l'homme? Difficile ici d'avoir une réponse concluante. Malgré les conjectures, le traité de Ptolémée constitue tout de même un indice non négligeable de l'étendue des zones d'abordage aux extrémités rhénanes de l'Empire. L'organisation militaire romaine avait besoin d'installations pour accueillir ses nombreux navires, lesquels servaient non seulement au transport fluvial, mais également à la traversée du grand fleuve.

Des navires pour traverser le Rhin : l'usage des ponts de bateaux

De César à Julien les opérations militaires orchestrées dans la région frontalière rhénane ont exigé la coordination de traversées massives du grand fleuve par des troupes nombreuses. Le courant historiographique actuel rappelle régulièrement que les frontières

[1107] Lugdunum sous la forme Λουγόδουνον Βαταουῶν, cf. Ptolémée *Géo*. 2.9.1; Batavodurum sous la forme Βαταουόδουρον, cf. Ptolémée *Géo*. 2.9.8; Flevum sous la forme Φληούμ, cf. Ptolémée *Géo*. 2.11.12. De même, on retrouve également la ville de Navalia (cf. Ptolémée *Géo*. 2.11.13) qui fut précédemment mise en relation avec le *flumen Nabalia* de Tacite *Hist*. 5.26, cf. *supra*, p. 76-77.

fluviales n'étaient pas des limites coercitives et que les cours d'eau, même en contexte frontalier, ont bien plus souvent uni que divisé les populations[1108]. Le cas du Rhin ne fait évidemment pas exception, sa voie navigable favorisait les interactions régionales. Malgré la réalité de cet espace frontalier intégrateur, il reste que le fleuve devait être franchi et que des stratégies de passage devaient être mises en œuvre. J'ai montré précédemment que les Romains ne traversaient pratiquement jamais le Rhin à gué ou à la nage; ces modes de franchissement étaient surtout utilisés par les populations locales. En revanche, flotter sur le fleuve apparaissait bien sûr une façon simple de traverser le Rhin pour l'armée romaine. On peut ainsi penser que les navires de la flotte rhénane pouvaient être utilisés comme navettes pour transférer les légions d'une rive à l'autre. Or, il semble que le travail de la flotte se soit limité au transport des effectifs militaires sur de longues distances et non au court service de traversier entre les deux rives rhénanes. Les textes anciens relatent très peu de cas où la flotte aurait servi à traverser les légionnaires, ce qui laisse croire que la navigation transfluviale ne fut sans doute pas le mode de franchissement privilégié par les armées en contexte militaire[1109]. Les campagnes romaines en Germanie impliquaient le déplacement au-delà du Rhin de milliers d'hommes, de chevaux, de matériel et de chariots de bagages. Plutôt que d'imposer à la flotte rhénane une valse de va-et-vient pour transporter l'ensemble de l'effectif militaire romain en terres germaniques, il semble que les commandants des armées rhénanes aient généralement opté pour la mise en place de ponts de bateaux.

Une fois construits, les ponts sont sans aucun doute le moyen le plus rapide et le plus efficace de traverser un cours d'eau puisqu'ils transforment le franchissement fluvial en déplacement terrestre, les voyageurs n'ayant ainsi qu'à marcher – ou rouler – d'une rive à l'autre. Toutefois, dans le contexte militaire, l'aménagement de ponts à structures fixes exigeait de lourds efforts en ressources humaines, techniques et matérielles et ne fut généralement pas l'option privilégiée par l'autorité romaine. À ce titre, les deux célèbres ponts édifiés par César – dans la région de Cologne en 55 avant notre ère et de Bonn en 53

[1108] Cf. *supra*, introduction, p. 19-21.

[1109] Suivant Suétone *Cal*. 51, la flotte rhénane aurait été utilisée par Caligula pour traverser le Rhin, mais outre ce cas, les exemples sont rares. On retrouve quelques allusions dans le corpus tardif à l'usage d'embarcations par l'armée de Julien pour franchir le Rhin supérieur, mais il s'agit chaque fois de répondre à des besoins stratégiques particuliers. Cf. Ammien Marcellin 18.2.12, Libanios *Or*. 18.45.

– ne sont donc pas représentatifs des structures porteuses établies sur le Rhin au cours des premiers siècles. Visant à glorifier les capacités techniques romaines et à intimider les populations transrhénanes, les deux ouvrages césariens étaient des ponts fixes sur pilotis dont le procédé de construction est rigoureusement expliqué par César lui-même[1110]. Échafaudages spectaculaires, ces deux ponts se présentèrent en vérité comme des outils de la propagande césarienne et ne furent pas reproduits par la suite. Selon toute vraisemblance, il faut en fait attendre la fin de l'Antiquité pour voir réapparaître dans la région un pont à structure fixe, soit le pont de pierre érigé à Cologne sous le règne de Constantin[1111]. Entre César et Constantin, les ponts établis sur le Rhin furent essentiellement des ponts flottants, formés d'embarcations reliées les unes aux autres, dont la mise en place, moins complexe, répondait néanmoins aux besoins ponctuels des armées[1112].

La construction de ponts de bateaux était une technique bien maîtrisée par les Romains et régulièrement utilisée dans l'ensemble de l'Empire. Plusieurs vignettes de la colonne Trajane illustrent d'ailleurs le franchissement de cours d'eau par l'armée sur des ponts de bateaux. En fait, la logistique romaine prenait en compte la nécessaire traversée des fleuves et des rivières lors des campagnes militaires et, du coup, prévoyait le transport des structures requises pour les franchissements. Dans son traité d'art militaire, Végèce indique que les légions en déplacement avaient ainsi à leur disposition de petites barques qui étaient utilisées pour établir des ponts de bateaux :

> *Scafas quoque de singulis trabibus excauatas cum longissimus funibus et interdum etiam ferreis catenis secum legio portat, quatenus contextis isdem, sicut dicunt, monoxylis,*

[1110] Cf. César *BG* 4.17 de même que César *BG* 4.18-19, *BG* 6.9, *BG* 6.35, Diodore 5.25, Suétone *Caes*. 25, Dion Cassius 39.48, 40.32, Florus 1.45, 2.30, Plutarque *Caes*. 22. Pour une analyse de la structure narrative de la description de César, cf. R. D. Brown (2013).

[1111] Cf. Pan. Lat. 7.11.3-4 et 7.13.1-2 ainsi que W. Eck (2004), 605 sqq.

[1112] Voir entre autres Strabon 4.3.4, Tacite *Ann*. 1.45, *Ann*. 1.69, Hérodien 6.7.6-7 et 7.1.7. De même, après l'époque constantinienne, lors des campagnes de Julien, cf. Ammien Marcellin 14.10.6, 16.11.8, 17.10.1, 29.4.2, Libanios *Or*. 18.87-89. Les sources sont parfois explicites quant à la nature flottante des ponts construits. On voit ainsi utilisées des expressions telles que *naualis pons* ou *nauium pons*. En revanche, certains textes ne précisent pas si les ponts mentionnés sont des structures flottantes. Or, jusqu'à preuve du contraire, il me semble raisonnable de penser que les ponts rhénans post-césariens furent des ponts de bateaux contrairement aux structures mises en place par le célèbre général : la prouesse de César servit une propagande à peine voilée et fut finement décrite alors que les ponts des siècles suivants furent évoqués d'une façon plus pondérée, avec modestie, justifiant l'hypothèse de ponts de bateaux plus simples et rapides à construire.

superiectis etiam tabulatis, flumina sine pontibus, quae uadari nequeunt, tam a peditibus quam ab equitatu sine periculo transeantur[1113].

Le pont de bateaux permettait donc aux troupes de rapidement mettre en place les installations nécessaires à un franchissement aisé des fleuves. Le procédé de construction est clairement expliqué par Tacite dans le cas d'un pont flottant établi sur le Pô en Italie lors d'un épisode de la guerre civile en 69 :

Naues pari inter se spatio, ualidis utrimque trabibus conexae, aduersum in flumen dirigebantur, iactis super ancoris quae firmitatem pontis continerent, sed ancorarum funes non extenti fluitabant, ut augescente flumine inoffensus ordo nauium attolleretur[1114].

Les explications de l'historien latin sont fort instructives non seulement sur le plan technique, mais également à propos de l'adaptation romaine aux spécificités des environnements fluviaux. Lorsqu'il évoque le fait que les cordes reliant les bateaux aux ancres n'étaient pas tendues afin de permettre à la structure flottante de s'élever au rythme des crues et des étiages, Tacite montre que l'ingénierie romaine considérait sciemment les aléas fluviaux dans l'élaboration des ponts de bateaux. Suivant les mouvements du fleuve, la structure s'ajustait donc à la montée des eaux et assurait une stabilité des voies de circulation entre les deux rives malgré les aléas environnementaux ou météorologiques. La technique romaine pour établir les ponts flottants était ainsi adaptée aux spécificités des environnements fluviaux et réduisait l'impact, pour la mobilité humaine, des contraintes et des aléas créés par le milieu naturel et les phénomènes climatiques.

Pour la zone deltaïque rhénane, il est clair que l'architecture du delta, découpé en de multiples bras fluviaux, amena les Romains à mettre en place des moyens efficaces de franchir les différents cours d'eau afin de faciliter les déplacements. La traversée de plans d'eau était inhérente à la circulation dans la région que l'on pense à la route frontalière

[1113] « Une légion porte aussi avec soi des barques creusées dans un seul tronc avec de très longues cordes et parfois aussi des chaînes en fer, dans la mesure où ces pièces de bois sont liées, comme ils disent, et grâce aux planches jetées dessus, les fleuves sans pont, qui ne peuvent être passés à gué, sont traversés sans danger par les fantassins et par les cavaliers » – Végèce *Mil*. 2.25. Voir également Végèce *Mil*. 3.7 qui rappelle la commodité pour les armées de transporter des embarcations monoxyles, creusées dans un seul tronc d'arbre, pour la mise en place de ponts de bateaux.

[1114] « Des bateaux, espacés également entre eux et reliés de part et d'autre au moyen des poutres solides, étaient disposés contre le courant, jetés sur des ancres qui maintenaient la solidité du pont, mais les cordes des ancres, n'étant pas tendues, flottaient afin que la ligne de bateaux puisse s'élever sans encombre lorsque le flot grossissait » – Tacite *Hist*. 2.34.

rhénane qui, dans sa trajectoire vers la rive nord de l'île des Bataves, impliquait inévitablement un franchissement du Waal près de Nijmegen ou encore à l'existence à Utrecht d'une agglomération militaire nommée Traiectum – traversée – sous-entendant forcément la présence d'infrastructures pour passer le fleuve[1115]. En l'absence de témoignages littéraires ou matériels, il est difficile d'établir avec certitude les méthodes mises en place par le pouvoir romain pour assurer la circulation transfluviale. Il serait très surprenant que des ponts à structures fixes semblables à ceux érigés par César aient été implantés dans le delta : non seulement des ponts permanents auraient pu constituer des entraves à la navigation dans un secteur valorisé pour ses voies navigables[1116], mais encore de tels ouvrages auraient sans doute attiré l'attention des auteurs anciens enclins à célébrer les exploits de l'ingénierie romaine. En fait, plusieurs secteurs devaient sans doute être desservis par des systèmes de bacs ou de traversiers qui permettaient de laisser libre la voie fluviale. Par ailleurs, un extrait de Tacite amène à croire qu'il existait sans doute des ponts de bateaux dans la région. Dans le contexte de la révolte batave, l'historien explique que les Romains manquaient de bateaux pour construire un pont et traverser sur l'île insurgée depuis Nijmegen. Or, Tacite souligne expressément que l'armée romaine ne traverserait pas autrement : « *[…] neque exercitum Romanum aliter transmissurum* »[1117]. Un tel commentaire laisse penser que des ponts de bateaux étaient habituellement utilisés par les troupes dans la région, mais que les assauts des révoltés, ayant déjà détruit la majorité des *castella* du delta[1118], avaient aussi chamboulé les infrastructures romaines de franchissement. D'ailleurs, Tacite précise que les Romains tentèrent par la suite d'établir un (nouveau) pont à Nijmegen, mais les insurgés germains le détruisirent immédiatement[1119]. Ces indices laissés par Tacite permettent de supposer qu'il existait sans doute des ponts flottants dans le delta, notamment dans la région de Nijmegen où se situaient à la fois le seul camp légionnaire de

[1115] Sur les routes dans le delta rhénan, cf. *supra*, p. 198-199. Sur le camp militaire d'Utrecht, nommé Traiectum dans l'Itinéraire antonin, cf. *supra*, p. 195-196.

[1116] En fait, pour conserver l'accessibilité de la voie fluviale, les ponts à structure fixe devaient avoir d'immenses arches permettant aux navires de passer. En revanche, les ponts de bateaux pouvaient simplement être déliés pour assurer la circulation fluviale.

[1117] Tacite *Hist*. 5.19.1.

[1118] Cf. *supra*, p. 196-198.

[1119] Tacite *Hist*. 5.20.2.

la région, son agglomération civile la plus importante et la principale route en direction des nombreux *castella* frontaliers.

b. La navigation fluviale chez les populations locales

La navigation romaine dans l'espace frontalier rhénan ne fait aucun doute : les sources littéraires sont nombreuses, les témoignages archéologiques révélateurs. L'activité navale romaine sur le Rhin est représentée par les auteurs anciens comme une source d'appropriation territoriale et d'efficience de l'occupation. En revanche, tel que je l'ai introduit précédemment, l'usage de la navigation par les populations locales ne jouissait pas de représentations littéraires aussi positives : les textes anciens véhiculaient plutôt l'image d'un Germain peu habile à naviguer et d'une technologie navale germanique peu développée. Relatant les campagnes de Tibère dans les périphéries de l'Elbe en 5 avant notre ère, Velleius Paterculus dépeint ainsi l'embarcation rudimentaire employée par un homme de la région afin de franchir le fleuve : « *unus e barbaris […] cauatum, ut illis mos est, ex materia conscendit alueum* »[1120]. Suivant cette description, la pirogue utilisée par le « barbare » était fabriquée, selon un usage local, en creusant une cavité dans un tronc d'arbre. En spécifiant volontairement la simplicité archaïque de la méthode locale de fabrication des embarcations, l'historien romain participait à la diffusion de l'image d'un Germain arriéré, ne maîtrisant pas l'art naval au même titre que Rome. Loin de piloter un bateau à voile ou un navire ponté, le « barbare » naviguait plutôt sur une petite embarcation monoxyle dont la fabrication, sans assemblage, ne demandait donc pas d'ingénierie complexe. Cette technique de construction est également relatée par Pline qui explique que « *Germaniae praedones singulis arboribus cauatis nauigant, quarum quaedam et xxx homines ferunt* »[1121]. Ces représentations romaines de la navigation fluviale chez les populations germaniques insistent donc sur la nature rudimentaire des embarcations et sur leur mode de fabrication simpliste. Or, les bateaux monoxyles – ou semi-monoxyles – étaient faciles à construire et avaient l'avantage d'être toujours étanches. Selon F. de Izarra,

[1120] « un des barbares […] monta sur une barque creusée dans le bois selon leur coutume » – Velleius Paterculus 2.107.

[1121] « les pirates de Germanie naviguent au moyen d'un seul arbre creusé dans lequel se trouvent jusqu'à 30 hommes » – Pline *NH* 16.76.203.

la prépondérance, même en Gaule, de ce type d'embarcations pour les courts déplacements ne fait aucun doute[1122]. D'ailleurs, dans son traité d'art militaire, Végèce souligne à deux reprises que l'armée romaine elle-même, lors des campagnes militaires, s'assurait d'emporter des *scaphae ex singulis trabibus excauatae* – littéralement des « barques creusées dans un seul tronc » – qu'elle déployait pour établir des ponts de bateaux[1123]. Utilisées par les Germains, les pirogues étaient représentées comme un outil rudimentaire pour la navigation; utilisées par les Romains, elles devenaient un atout important pour la logistique militaire.

En fait, l'éventail des types d'embarcations utilisées par les populations autochtones était sans doute plus large et varié que ce que nous transmettent les textes anciens. Le latin propose un vocabulaire certes diversifié pour identifier les différentes embarcations fluviales – par exemple *linter*, *ratis*, *nauis*, *nauicula*, etc. – mais la signification exacte des termes employés est souvent incertaine[1124]. Les mots latins expriment des noms génériques qui ne rendent pas toujours justice à la diversité réelle des constructions navales. La capacité de navigation des groupes autochtones ne se limitait pas au maniement de pirogues rudimentaires. Évoluant dans un environnement naturel riche en ressources hydriques, les Germains étaient certainement plus habiles à naviguer que le laissent entendre les représentations sociales romaines. Les textes anciens fournissent d'ailleurs quelques indices à ce sujet : lorsque César mentionne la grande quantité de navires que les Ubiens mirent à sa disposition en 55 avant notre ère, il suggère l'existence d'une organisation navale active chez ces riverains du Rhin[1125]; lorsque Pline explique que le lin servait aux Germains à fabriquer des voiles pour les bateaux, il révèle l'existence chez les Transrhénans d'embarcations à voile, avec gréement[1126]; lorsque Tacite raconte que les insurgés de la

[1122] F. de Izarra (1993), 101. Ce dernier soutient également que les berges du Rhin devaient abriter plusieurs petites barques isolées employées par les populations locales pour la pêche ou pour traverser le fleuve. César *BG* 1.53 explique d'ailleurs qu'Arioviste dut son salut en 58 à la découverte, par hasard, d'une telle embarcation attachée à la rive, cf. *supra*, note 1047. Voir également H. van Londen *et al*. (2008), 24.

[1123] Végèce *Mil*. 2.25 et *Mil*. 3.7 ainsi que *supra*, p. 339-340.

[1124] Cette difficulté terminologique a notamment été explorée par F. de Izarra (1993), 88-117, qui a tenté de cerner et de définir tous les termes latins utilisés pour décrire les embarcations fluviales. Outre les mots *linter*, *ratis*, *nauis* et *nauicula*, il s'est également penché sur le sens des termes *alueus*, *trabaria*, *caudica*, *littoraria*, *scapha*, *scaphula*, *carabus*, *myoparo*, *paro*, *curaca*, *nauigium* et *lembus*.

[1125] César *BG* 4.16.

[1126] Pline *NH* 19.2.8.

révolte batave s'emparèrent des 24 vaisseaux de la flotte deltaïque et de la trirème de commandement de Cerialis, il sous-entend une capacité des Bataves à piloter de tels navires[1127]. La bataille navale entre Civilis et Cerialis dans l'embouchure commune de la Meuse et du Waal en 70 est également un épisode du récit tacitéen offrant un regard plus nuancé sur l'étendue réelle de la navigation chez les populations rhénanes. La description de la flotte de guerre réunie par Civilis pour affronter l'armada romaine dépeint des navires variés, beaucoup plus complexes à manier que les petites barques monoxyles :

> *Ciuilem cupido incessit naualem aciem ostentandi; complet quod biremium quaeque simplici ordine agebantur; adiecta ingens lintrium uis : tricenos quadragenosque ferunt, armamenta liburnicis solita; et simul captae lintres sagulis uersicoloribus haud indecore pro uelis iuuabantur*[1128].

Or, même dans le cas de cette flotte formée de vaisseaux plus perfectionnés, Tacite insiste sur l'origine illicite de certains navires : l'historien parle de *captae lintres*, donc de bateaux qui ne furent pas construits ou acquis légitimement par les révoltés, mais plutôt usurpés aux Romains. Tacite continue ainsi de nourrir l'image du Germain pilleur et perfide diffusée dans la société méditerranéenne[1129]. En fait, ce fut plutôt en contexte maritime que la navigation autochtone put véritablement être mise en valeur dans les représentations sociales romaines alors que les habiletés de marins des groupes germaniques alimentaient la crainte sur les littoraux de l'Empire.

c. Maîtriser la mer du Nord : la navigation maritime

La navigation en contexte maritime plaçait le marin dans un environnement fort différent du milieu fluvial. Bien sûr, la résistance des navires antiques limitait les possibilités de voyage en haute mer, mais la navigation côtière ne confrontait pas moins l'homme aux dangers du milieu maritime : marées et tempêtes pouvaient devenir de

[1127] Tacite *Hist*. 4.17.1 et *Hist*. 5.22.3.

[1128] « Le désir de présenter une flotte de guerre envahit Civilis; il recruta tout ce qu'il y avait de navires à deux rangs de rames et à un seul rang de rames; une quantité importante de petites embarcations fluviales fut ajoutée, portant chacune trente à quarante hommes et ayant les agrès habituels aux liburnes; en même temps, les barques prises [aux Romains] furent utilisées avec, pour voiles, des sayons bigarrés qui n'étaient pas sans élégance » – Tacite *Hist*. 5.23.1.

[1129] Sur la vision romaine du Germain pilleur et perfide, cf. *supra*, p. 245-247.

véritables calamités pour un équipage mal préparé. J'ai montré au premier chapitre comment les représentations sociales romaines du grand Océan septentrional, aux périphéries de l'Empire, s'articulaient autour de la vision d'une mer immense et mystérieuse, mais surtout inhospitalière et effrayante, redoutable et inconnue[1130]. Les sources anciennes dessinent le portrait d'une zone menaçante, frappée de tempêtes dévastatrices, affectée par des marées diluviennes[1131]. Bien qu'ils aient exploré, notamment sous les auspices d'Auguste, les détours océaniques de la côte nord-germanique, les Romains gardèrent un malaise certain dans le cadre maritime régional et firent preuve d'une résilience mitigée face aux aléas naturels propres à la mer du Nord. En revanche, les populations germaniques semblent avoir mieux apprivoisé les spécificités de la navigation maritime aux confins septentrionaux de l'Empire, spécialement à l'époque tardive alors que les activités de piraterie se multiplièrent.

Les tribulations de Rome face à l'Océan septentrional

Les Romains savaient que la navigation dans le grand océan circulaire entourant l'œkoumène[1132] constituait une entreprise navale bien différente de l'expérience méditerranéenne. César rappelle ainsi que « *longe aliam esse nauigationem in concluso mari atque in uastissimo atque apertissimo Oceano* »[1133]. Dès le milieu du 1er siècle avant notre ère, dans le cadre de ses expéditions en Bretagne, le célèbre général entraîna Rome au seuil de cet Océan septentrional où les navires romains subirent violemment les contrecoups météorologiques de cette mer impétueuse : à plus d'une reprise, la flotte de César fut malmenée par les tempêtes impromptues et les gigantesques marées dans l'étroit

[1130] Cf. *supra*, p. 103-107. Par ailleurs, la mer du Nord, particulièrement tumultueuse, eut de tout temps la réputation d'être pernicieuse pour la navigation : « *In winter, the North Sea has always been known as a stormy place, and there can be rain and fog at all seasons. Sailing across it was never something that the seafarers of old chose to do lightly, and even coast-hugging could be hazardous among the shoals of some of its south-east coasts, especially those of Jutland* » – P. Jordan (2004), 9.

[1131] Sur les représentations des tempêtes, cf. *supra*, chap. 1, p. 132-134; sur les représentations des marées, cf. *supra*, chap. 1, p. 143-145.

[1132] Sur cette représentation du monde entouré d'un océan circulaire, cf. *supra*, p. 104.

[1133] « la navigation dans une mer fermée est grandement différente de celle dans l'Océan infini et ouvert » – César *BG* 3.9.

couloir maritime séparant la Bretagne et la Gaule[1134]. Déjà sous César, les défis de la navigation maritime éprouvèrent ainsi fortement la capacité navale des Romains. Ce ne fut toutefois que plusieurs années plus tard, sous les empereurs julio-claudiens, que la navigation en mer du Nord devint réellement un enjeu stratégique pour Rome dans le contexte des efforts de conquête de la grande Germanie transrhénane.

Dans ses *Res Gestae*, Auguste se targua des exploits d'une flotte romaine parcourant la mer du Nord jusqu'aux rivages de la péninsule danoise : « *classis mea per Oceanum ab ostio Rheni ad solis orientis regionem usque ad fines Cimbrorum nauigauit* »[1135]. Tel que je l'ai rapidement signalé au premier chapitre[1136], ce fut Drusus qui, en 12 avant notre ère, fut le premier des généraux de l'armée romaine à s'aventurer dans les confins de l'Océan septentrional où, tout comme César en Bretagne, il subit les méfaits des grandes marées océaniques[1137]. Par la suite, les expéditions maritimes entraînèrent les navires de l'Empire toujours plus à l'est jusqu'à atteindre l'embouchure de l'Elbe et les territoires cimbres sous le commandement de Tibère en 5 de notre ère[1138]. Bien que célébrées dans le testament politique d'Auguste, ces premières péripéties de la flotte romaine en mer du Nord nous sont, somme toute, peu connues. Les Anciens se plurent certes à rappeler, voire à glorifier, le passage des navires de l'Empire sur la côte septentrionale de la Germanie dès l'époque augustéenne, mais ces expériences romaines en contexte maritime demeurent peu détaillées. Outre le récit de Dion Cassius rapportant les torts causés à l'armada de Drusus par le fort marnage de la Waddenzee, on ne trouve aucun texte dans le corpus gréco-latin nous éclairant davantage sur les défis qu'imposa à la navigation augustéenne l'environnement naturel tempétueux de la mer du Nord. Il faut en fait attendre le témoignage de Tacite au sujet des expéditions maritimes de Germanicus en 15 et en 16

[1134] Entre la Manche et la mer du Nord, cf. César *BG* 4.20-29, *BG* 5.8-11 et *BG* 5.23 de même que Strabon 4.5.3 et Lucain *Phar*. 1.371.

[1135] « Ma flotte navigua à travers l'Océan depuis la bouche du Rhin vers la région où le soleil se lève jusqu'aux territoires des Cimbres » – Auguste *RG* 26. Voir également Pline *NH* 2.67.167 : « *septentrionalis uero oceanus maiore ex parte nauigatus est, auspiciis Diui Augusti Germaniam classe circumuecta ad Cimbrorum promunturium [...]* » – « Par ailleurs, l'Océan septentrional a été parcouru dans sa plus grande partie sous les auspices du divin Auguste par la flotte qui a fait le tour de la Germanie jusqu'au promontoire des Cimbres […] ».

[1136] Cf. *supra*, p. 105. Voir également *supra*, p. 324.

[1137] Cf. Suétone *Cl*. 1, Dion Cassius 54.32 de même que *supra*, p. 144.

[1138] Cf. Velleius Paterculus 2.106.

pour véritablement saisir tout le défi que représentait pour Rome la navigation dans les contrées septentrionales.

Les velléités expansionnistes de l'Empire romain au-delà du Rhin amenèrent les stratèges impériaux à chercher par le Nord une trajectoire par voie d'eau pour atteindre le cœur de la Germanie. La tactique militaire était astucieuse : non seulement le déplacement des armées était ainsi simplifié[1139], mais encore en remontant les fleuves germaniques – l'Ems, la Weser ou même l'Elbe – depuis la mer du Nord, les légions romaines pouvaient prendre les Germains en souricière en les surprenant sur leurs arrières pendant que des troupes terrestres parties du Rhin faisaient pression sur leurs avants. La navigation maritime devenait ainsi essentielle à la stratégie romaine. Pour ce faire, Germanicus fit bâtir des navires *a priori* bien adaptés aux spécificités du milieu maritime :

> *[…] aliae breues, angusta puppi proraque et lato utero, quo facilius fluctus tolerarent; quaedam planae carinis, ut sine noxa siderent; plures adpositis utrimque gubernaculis, conuerso ut repente remigio hinc uel illinc adpellerent; multae pontibus stratae, super quas tormenta ueherentur, simul aptae ferendis equis aut commeatui; uelis habiles, citae remis augebantur alacritate militum in speciem ac terrorem*[1140].

Le jeune général se retrouva donc à la tête d'une série de bateaux répondant aux aléas de la navigation en mer. De même, son équipage semblait bien entraîné : le soldat était certes « ignorant des hasards de la mer » – *casuum maris ignarus*, – mais, comme le précise Tacite, le travail de navigation était effectué par des matelots – *nautae* – professionnels, expérimentés, maîtrisant l'art naval[1141]. Or, l'art naval en contexte fluvial ou méditerranéen ne confrontait pas l'homme aux mêmes obstacles que ceux rencontrés sur la tumultueuse mer du Nord. Coup sur coup, en 15 et en 16, Germanicus mena sa flotte depuis le delta du Rhin, par le lac nord deltaïque, puis par l'océan vers les voies de pénétrations fluviales dans les terres germaniques et, coup sur coup, les défis de la navigation maritime perturbèrent les

---

[1139] Sur le transport des troupes et du matériel militaire par voie d'eau, cf. *supra*, p. 325-326.

[1140] « […] les uns étaient courts, avec une poupe et une proue étroites et le flanc large pour qu'ils supportassent plus facilement les vagues; certains avaient des carènes plates pour qu'ils s'échouassent sans dommage; un grand nombre s'était vu ajouter des gouvernails des deux côtés afin que, la marche des rames soudainement retournée, ils pussent aborder d'un côté comme de l'autre; plusieurs étaient pontés pour qu'ils transportassent les machines de guerre tout en étant en même temps adaptés au transport des chevaux et des approvisionnements; maniables à la fois au moyen de voiles ou de rames, leur apparence et leur côté redoutable étaient rehaussés par la vigueur des soldats » – Tacite *Ann*. 2.6.

[1141] Tacite *Ann*. 2.23.

plans romains. D'abord en 15, les pilotes de la flotte, craignant de voir leurs bateaux s'échouer sur des hauts-fonds – sans doute dans la Waddenzee, – se retrouvèrent dans l'obligation d'alléger les navires; on fit ainsi descendre sur le rivage une partie des légions, lesquelles furent violemment assaillies par les fortes marées[1142]. Par la suite en 16, c'est l'ensemble des vaisseaux de la flotte qui furent dévastés par une tempête maritime sur la côte septentrionale de la Germanie. Dans un récit grave et tragique que j'ai précédemment commenté, Tacite mentionne les navires emportés, inondés, engloutis par la mer ou échoués sur des îles éloignées de même que les soldats naufragés, affamés et rarement retrouvés[1143]. Dévastatrice, cette tempête participa non seulement à la création dans la littérature ancienne d'une perception de l'Océan septentrional comme un environnement hostile et inhospitalier[1144], mais nourrit surtout une image de la navigation en mer du Nord comme une entreprise périlleuse. Commentant les échecs maritimes de Germanicus, Tacite put ainsi s'exclamer : « *nec defuit audentia Druso Germanico, sed obstitit Oceanus in se […] inquiri* »[1145].

La destruction de la flotte romaine en 16 ralentit certainement les ardeurs du pouvoir impérial aux extrémités maritimes de l'Empire. Le rappel de Germanicus à Rome par Tibère mit fin aux expéditions du jeune général sur la frontière septentrionale et l'abandon par Rome de ses prétentions militaires sur la Germanie transrhénane suspendit l'apport stratégique de la navigation en mer du Nord pour la conquête territoriale. Quelques années plus tard, Rome voulut s'attaquer à la piraterie chauque qui sévissait sur le littoral septentrional de la Gaule et un mandat en ce sens fut confié en 47 au général Corbulon[1146]. Selon toute vraisemblance, Pline participa à cette réplique navale de Rome et nous en livre

[1142] Cf. Tacite *Ann*. 1.70 dont la description dramatique est également citée en annexe 4. De même, à ce sujet, cf. *supra*, p. 144.

[1143] Tacite *Ann*. 2.23-24. Voir également *supra*, p. 132-133.

[1144] À ce sujet, cf. *supra*, p. 103-107. Les souffrances subies par les soldats romains aux mains des « flots et des tempêtes » de cet « océan impraticable » sont également exacerbées dans un discours prêté à Arminius, chef chérusque à l'origine du désastre de Varus. En réalité une création de Tacite, ce discours constitue véritablement un miroir des représentations romaines de l'Océan septentrional, cf. Tacite *Ann*. 2.15.

[1145] « L'audace ne manqua pas à Drusus Germanicus, mais l'Océan s'opposa à une enquête sur lui-même […] » – Tacite *Germ*. 34. Les expéditions maritimes romaines permirent néanmoins d'explorer le littoral germanique et d'élargir les connaissances géographiques des Anciens. Par exemple, Pline et Tacite mentionnent de nombreuses îles maritimes correspondant sans doute aux îles de l'archipel frison qui s'étendent de la côte néerlandaise à la péninsule danoise. Cf. Pline *NH* 2.112.246, *NH* 4.13.97 et *NH* 37.11.47 ainsi que Tacite *Germ*. 1.

[1146] Cf. Tacite *Ann*. 11.18-19, Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16).

un témoignage illustrant à nouveau l'affrontement entre l'homme et l'environnement naturel : relatant le parcours de la flotte romaine à travers la zone lacustre au nord du delta rhénan, l'encyclopédiste latin décrit les difficultés de cette navigation fortement affectée par les vagues, les vents violents et les nombreux débris marins, une navigation que Pline compare davantage à un combat naval – *proelium nauale* – qu'à une promenade en mer[1147]. Le récit plinien dépeint encore une fois une résilience mitigée des Romains confrontés à l'environnement maritime. Les opérations de Corbulon semblent d'ailleurs avoir été parmi les dernières expéditions de Rome en mer du Nord. Les « incertitudes de l'Océan » – *incerta Oceani*[1148] – jumelées à l'effritement du rêve germanique poussèrent Rome à détourner son regard conquérant de la farouche mer du Nord, si difficile à apprivoiser pour le marin méditerranéen. Bien sûr, des navires privés de marchands gaulois ambitieux naviguèrent peut-être aux confins septentrionaux de l'Empire aux 2^{e} et 3^{e} siècles, mais les représentations sociales romaines de l'Océan germanique figuraient, quant à elles, une mer tumultueuse abandonnée par les bateaux romains; à l'aube du 2^{e} siècle, Tacite souligne ainsi que la mer du Nord « *raris ab orbe nostro nauibus aditur* »[1149].

À l'époque tardive, la navigation romaine au-delà du delta du Rhin se limitait généralement à une liaison entre la Bretagne et le continent, notamment pour le transport de marchandises. Le ravitaillement des troupes rhénanes grâce au blé breton s'effectuait par voie maritime jusqu'à l'entrée du delta où une logistique de transbordement obligeait le transfert des convois sur des embarcations fluviales[1150]. En ce sens, suivant un parcours préétabli, les vaisseaux de transport frumentaire ne s'aventuraient manifestement pas vers l'est sur la dangereuse mer du Nord et devaient donc toujours rester au seuil de l'Océan septentrional. Par ailleurs, Rome mit également en place à la fin de l'Antiquité des flottes maritimes destinées à combattre les pirates francs et saxons qui s'attaquaient aux côtes gauloises. C'est le commandement d'une telle flotte de guerre qu'avait ainsi reçu en 286 le

[1147] Pline *NH* 16.2.5. Au sujet du service militaire de Pline en Germanie, cf. *supra*, note 207.

[1148] Tacite *Ann*. 11.20.

[1149] « est visitée par de rares navires de notre monde » – Tacite *Germ*. 2.

[1150] À ce sujet, cf. *supra*, p. 222-225 ainsi que Libanios *Or*. 18.83, *Or*. 18.87, Julien *Ep. Ath*. 280a-b, Ammien Marcellin 17.8.3-5, 18.2.3-6 et Zosime 3.5.2, 4.35.4, 6.2.2.

futur usurpateur Carausius[1151]. C'est également à la tête de ce type de flottes défensives que se retrouvaient les *comites litoris saxonici*, ces commandants chargés de la surveillance et de la protection des côtes contre les attaques des Saxons et dont le titre est mentionné à quelques reprises dans le tableau organisationnel de l'Empire tardif fourni par la *Notitia Dignitatum*[1152]. Or, le *litus saxonicum* couvrait principalement les côtes de la Gaule et de la Bretagne comme en témoigne l'appellation *comes litoris saxonici per Britannias* généralement utilisée dans la *Notitia*. Par conséquent, les patrouilles maritimes effectuées par ces armadas devaient se contenter de parcourir les rivages romains sans s'aventurer au-delà des limites maritimes de l'Empire[1153]. En fait, comme le sous-entend la désignation même de *litus saxonicum*, la navigation en mer du Nord à l'époque tardive fut plutôt l'apanage des populations germaniques, notamment des pirates francs et saxons.

Piraterie dans les eaux septentrionales : le Germain et la mer

Il serait bien sûr faux de penser que tous les groupes dits germains étaient de fins navigateurs. La majorité des peuples de Germanie habitait l'arrière-pays, loin des côtes de la mer du Nord, loin des attraits d'une navigation maritime. Les sources anciennes ne présentent donc pas systématiquement le Germain comme un marin. Au contraire, tel que je l'ai montré précédemment, sa maîtrise de l'art naval est plutôt décriée. En revanche, quelques groupes de populations se démarquent dans le portrait ethnographique germanique : les Canninéfates, les Frisons, les Chauques et, plus tardivement, les Francs et les Saxons sont non seulement représentés par les auteurs anciens comme suffisamment téméraires pour circuler sur les eaux tumultueuses de la mer du Nord, mais encore ils sont représentés comme particulièrement expérimentés et habiles en contexte maritime.

La proximité de la mer du Nord était évidemment un facteur déterminant dans la capacité des peuples à maîtriser les aléas de cet environnement maritime tempétueux. Sans

[1151] Aurelius Victor *Caes*. 39.20, Eutrope 9.21, Orose *Hist*. 7.25.3, Pan. Lat. 2.12.1-3. Sur Carausius, voir également *supra*, p. 214-216.

[1152] Not. Dig. *Occ*. 1.36, *Occ.* 5.132, *Occ*. 28.

[1153] Même en marge des excès d'une mer du Nord tempétueuse, il semble que les navires romains de l'époque tardive étaient toujours victimes des caprices du milieu maritime : par exemple, le panégyriste anonyme de 297 explique que le premier échec naval de Constance Chlore contre Carausius fut en réalité causé par l'« inclémence de la mer » – *inclementia maris*, – cf. Pan. Lat. 4.12.2.

surprise, les groupes germaniques représentés comme d'efficaces marins étaient tous des communautés occupant le littoral océanique. Au 1er siècle de notre ère, on voit ainsi les Frisons circuler aisément dans le vaste Océan septentrional et les Canninéfates attaquer avec succès les vaisseaux de la flotte romaine de Bretagne lors de la révolte batave[1154]. De même, Tacite rapporte les activités de piraterie orchestrées sur les côtes gauloises par un chef canninéfate du nom de Gannascus[1155]. J'ai également indiqué précédemment qu'en 47 le général romain Corbulon avait reçu la tâche de s'opposer à la piraterie des Chauques[1156]; le fait que Rome ait mandaté formellement son commandant des armées de Germanie inférieure pour stopper les raids maritimes des Germains du littoral sous-entend l'ampleur de ces activités de piraterie et les conséquences désastreuses qu'elles devaient entraîner pour les communautés côtières. Les Chauques, qui occupaient les terres littorales à l'est des Frisons – au-delà de l'espace deltaïque, – semblent d'ailleurs avoir été particulièrement actifs en matière de piraterie maritime et, de ce fait, habiles à naviguer dans l'environnement parfois imprévisible de la mer du Nord. L'accessibilité par la mer des cités foisonnantes de la côte gauloise attisait sans doute la convoitise de marins séduits par l'appât du gain[1157]. Selon l'auteur de l'Histoire Auguste, les raids maritimes des Chauques se seraient d'ailleurs poursuivis au 2e siècle : le récit biographique sur l'éphémère empereur Didius Julianus rappelle ainsi que ce dernier, alors gouverneur de Belgique sous Marc Aurèle, dut lui aussi s'opposer aux attaques répétées des Chauques qui ravageaient le territoire[1158].

[1154] Tacite *Agric*. 28.4, *Hist*. 4.79.

[1155] Suivant Tacite *Ann*. 11.18-19, Gannascus était un ancien auxiliaire canninéfate qui, déserteur, s'était exilé chez les Chauques d'où il menait des raids maritimes sur les côtes de la Gaule.

[1156] Cf. Tacite *Ann*. 11.18-19, Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16) ainsi que *supra*, p. 348-349. Pline ayant probablement participé aux campagnes de Corbulon, on peut penser qu'il référait sans doute à ces brigands maritimes chauques lorsqu'il décrit les embarcations monoxyles des « pirates de Germanie » – *Germaniae praedones*, – cf. Pline *NH* 16.76.203 ainsi que *supra*, p. 342.

[1157] Il est difficile d'établir les causes exactes ayant poussé les Germains du littoral à se lancer dans des activités de piraterie. Contrairement à M.-P. Detalle (2002) et J. Haywood (1991), je ne crois pas qu'un phénomène de transgression marine – en l'occurrence la célèbre Dunkerque II – ait été la cause première d'une piraterie germanique qui, de ce fait, aurait cherché à compenser la détérioration des terres par le pillage. Tel que je l'ai expliqué au premier chapitre (cf. *supra*, p. 112), non seulement le modèle dunkerquien est fortement critiqué chez les paléoenvironnementalistes, mais encore cette transgression marine aurait débuté au milieu du 3e siècle alors que la piraterie germanique est bien antérieure. Bien sûr, les fluctuations du niveau de la mer à l'époque tardive ont pu influencer la navigation maritime, mais elles ne me semblent pas pouvoir pour autant être considérées comme la principale cause de la piraterie germanique. En revanche, l'acquisition de butin apparaît dès le 1er siècle de notre ère comme un facteur déterminant du brigandage maritime.

[1158] Hist. Aug. *Did. Iul*. 1.7.

Comme je l'ai expliqué précédemment, à la fin de l'Antiquité, les ethnonymes tribaux mentionnés par les auteurs des 1er et 2e siècles disparaissent globalement du discours gréco-latin pour laisser place à de nouvelles appellations servant souvent à identifier des regroupements de peuples, notamment les Francs qui furent particulièrement étudiés au second chapitre[1159]. Ce fut donc sous ces noms génériques – Francs et Saxons – que les auteurs tardifs reconnurent les pirates qui, aux 3e et 4e siècles, terrorisaient les côtes de la Gaule et de la Bretagne. En fait, les allusions à la piraterie germaniques explosent dans les sources tardives. Dans le contexte d'un pouvoir romain perdant de plus en plus son ascendance sur sa périphérie septentrionale, on parle de « Germains infestant les mers » – *Germani maria infestantes*, – plus souvent de pirates francs et saxons pillant les côtes[1160]. L'épisode de Carausius révèle d'ailleurs un phénomène devenu symptomatique pour le littoral gaulois : à la fin du 3e siècle, les raids répétés des brigands marins étaient suffisamment dévastateurs pour qu'en 286 Rome mandate expressément le futur usurpateur afin de contrer ce fléau[1161]. Or, comme on le sait, Carausius usurpa le titre impérial et s'allia aux pirates, obligeant Constance Chlore à combattre l'usurpation plutôt que la piraterie à proprement parler[1162]. En réalité, tout au long de la période tardive, les activités de brigandages maritimes semblent être demeurées une menace constante pour les populations côtières gallo-romaines. La liste des attaques maritimes relatées par les textes anciens est bien garnie : le panégyriste Nazarius évoque ainsi en 321 les campagnes de Constantin pour combattre la piraterie franque ayant envahi l'Océan jusqu'aux côtes espagnoles[1163]; Libanios rappelle la multitude des Francs naviguant sur la mer que Constant chercha à soumettre en 342[1164]; Ammien Marcellin mentionne sous Valentinien 1er le pillage brutal des côtes gauloises par les Francs et les attaques répétées des Saxons par la mer[1165]; à la fin du 4e siècle, le panégyriste Pacatus souligne les guerres navales de Théodose contre la piraterie

[1159] Cf. *supra*, p. 251-254.

[1160] Aurelius Victor *Caes*. 39.20, Ammien Marcellin 27.8.5, 28.5.1, Claudien *Stili*. 2.254-255, Eutrope 9.21, Orose 7.25.3, Pan. Lat. 3.7.2, 10.17.1, 12.5.2, Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.6.14-15.

[1161] Cf. Pan. Lat. 3.7.2, 4.6.1, 4.12.1-2, Aurelius Victor *Caes*. 39.20, Eutrope 9.21, Orose 7.25.3.

[1162] À ce sujet, cf. *supra*, p. 214-216.

[1163] Pan. Lat. 10.17.1.

[1164] Libanios *Or*. 59.128.

[1165] Ammien Marcellin 27.8.5, 28.5.1.

saxonne[1166]; le poète Claudien célèbre la surveillance des rivages qu'organisa Stilichon pour protéger l'Empire des assauts barbares[1167]; et de surcroît au 5e siècle, Sidoine Apollinaire indique que le pirate saxon est « *omni hoste truculentior* », est plus redoutable que tout autre ennemi[1168]. Toute la fin de l'Antiquité est ainsi ponctuée dans la littérature gréco-romaine d'épisodes de brigandages maritimes affectant les territoires côtiers. En fait, la création même de *comites litoris saxonici* prouve en quelque sorte que le problème de la piraterie germanique demeura constant tout au long de l'Antiquité tardive[1169].

Mais au-delà des récits de piraterie, de méfaits maritimes et de pillages des côtes, les auteurs anciens insistent également sur l'aisance et l'habileté des Francs et des Saxons en contexte maritime. Les sources tardives diffusent ainsi l'image de navigateurs « habitués à la haute mer » – *assueti salo*[1170], – maîtrisant adroitement les aléas inévitables de la tempétueuse mer du Nord. Les représentations anciennes tardives figuraient les pirates francs et saxons comme des marins expérimentés, intrépides, capables de naviguer au milieu de violentes tempêtes maritimes : « τούτοις ζάλη μὲν θαλάττης οὐδὲν ἠπείρου φοβερωτέρα »[1171]. Suivant Sidoine Apollinaire, les pirates saxons savaient même utiliser les perturbations météorologiques à leur avantage quand venait le temps d'attaquer la côte :

> *est eis quaedam cum discriminibus pelagi non notitia solum, sed familiaritas. Nam quoniam ipsa, si qua tempestas est, hinc securos efficit occupandos, hinc prospici uetat occupaturos, in medio fluctuum, scopulorumque confragosorum, spe superuentus laeti periclitantur*[1172].

Cet extrait de Sidoine est fort intéressant; il témoigne d'une utilisation par les Saxons des tempêtes maritimes pour se camoufler et ensuite attaquer par surprise le littoral gaulois. Maîtrisant suffisamment les vicissitudes de l'environnement maritime pour pouvoir y naviguer même en situation orageuse, les pirates saxons pouvaient donc s'approcher sournoisement des

---

[1166] Pan. Lat. 12.5.2.

[1167] Claudien *Stili*. 2.254-255.

[1168] Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.6.14.

[1169] Au sujet des *comites litoris saxonici* mentionnés dans la *Notitia Dignitatum*, cf. *supra*, p. 350.

[1170] Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.9.5.

[1171] « pour eux, une tempête de la mer n'est certes pas plus effrayante que la terre ferme » – Libanios *Or*. 59.128.

[1172] « Non seulement ils ont une certaine connaissance des grands périls de la haute mer, mais ils en sont aussi familiers. En effet, s'il y a une tempête, d'un côté celle-ci produit un sentiment de sécurité chez ceux qui seront attaqués, de l'autre elle empêche ceux sur le point d'attaquer d'être vus puisque, dans l'espoir d'une attaque-surprise, ils se risquent, joyeux, au milieu des flots et des dangereux écueils » – Sidoine Apollinaire *Epist*. 8.6.14.

rivages sans être repérés par les surveillances côtières, dissimulés par les voiles de pluies et de brumes d'une mer houleuse. Plutôt que de se voir restreints par les contraintes météorologiques du milieu maritime, ils perfectionnèrent leur navigation et profitèrent des avantages que pouvaient leur offrir les fortes tempêtes caractéristiques de l'Océan septentrional.

Sans surprise les interactions entre l'homme et l'environnement naturel se sont donc grandement exprimées à travers l'usage de la navigation. Que ce soit sur le vaste Océan septentrional, sur le lac nord deltaïque ou sur les branches du delta rhénan, Romains et Germains ont su utiliser les atouts d'un milieu naturel ponctué de nombreuses voies navigables. Les représentations littéraires anciennes ont certes cherché à valoriser la capacité navale de Rome, mais elles ont également mis en scène une armada romaine répondant difficilement aux aléas d'une mer impétueuse. De même, elles ont entretenu au cours des premiers siècles l'image du Germain primitif en dénigrant les techniques de navigation autochtone pourtant pragmatiques et efficientes. Ce n'est qu'à la fin de l'Antiquité, alors que les côtes de la Gaule subissaient les attaques répétées d'une piraterie franque et saxonne toujours plus efficace et redoutable, que l'on voit le discours gréco-romain admettre la qualité de la navigation germanique, une navigation qui sut habilement profiter des incertitudes météorologiques. Bien sûr, l'usage des voies d'eau pour faciliter les déplacements constitue somme toute une façon peu surprenante pour l'homme d'exploiter et de s'approprier son environnement naturel. En revanche, la construction d'aménagements fluviaux modifiant le régime hydrologique du grand fleuve et la configuration deltaïque de son embouchure témoigne d'une maîtrise technologique surprenante et révèle une capacité des Romains à carrément transformer l'environnement fluvial.

C. Vers un delta rhénan façonné par l'homme : les travaux d'endiguement et de canalisation

Jusqu'ici les représentations romaines des interactions entre les groupes humains et l'environnement deltaïque ont surtout mis en scène trois types de réponses anthropiques face au système naturel : la soumission aux contraintes du milieu[1173], l'adaptation aux

[1173] Par exemple les Romains subissant les désagréments du froid (cf. *supra*, p. 268-269) ou des marécages (cf. *supra*, p. 283-284).

spécificités environnementales de la région[1174], enfin l'exploitation des ressources naturelles[1175]. Quelques cas de modifications du milieu naturel furent cernés[1176], mais de façon générale la capacité d'adaptation des communautés deltaïque fut jusqu'ici surtout illustrée par des situations où l'homme tentait d'apprivoiser l'espace deltaïque, de s'ajuster à ses particularités ou d'exploiter ses atouts. Or, Rome avait également la capacité technique et technologique de transformer artificiellement le paysage régional pour qu'il réponde à ses besoins. L'entrée de la région dans l'orbite romaine entraîna donc une anthropisation inédite du territoire deltaïque. Dès les premières années de présence romaine dans le delta, d'importants travaux d'aménagements fluviaux furent ainsi entamés afin de faciliter la circulation navale. J'ai montré au second chapitre comment la nouvelle démographie militaire imposée par le pouvoir romain avait eu un impact majeur sur l'organisation territoriale : construction de routes, de camps militaires, d'établissements portuaires, etc. Mais l'occupation romaine du delta rhénan se démarqua également des efforts protohistoriques par la volonté qu'eut l'Empire de contrôler l'environnement fluvial au point de le modifier artificiellement pour l'adapter aux besoins d'une implantation militaire appuyée sur l'efficience d'un réseau navigable. Bien avant les grands travaux de poldérisation entamés quelque mille ans plus tard et ayant mené, ultimement, à une fixation artificielle de la géographie néerlandaise, le delta du Rhin vit donc sa configuration fluviale être transformée par l'intervention des hommes.

Les descriptions anciennes des aménagements fluviaux érigés dans le delta du Rhin présentent des travaux exécutés exclusivement par les armées romaines. Les modifications du milieu naturel qu'ont pu mettre en œuvre les populations locales sont ainsi complètement évacuées du tableau représentationnel fourni par les auteurs gréco-romains. Bien sûr, l'ingénierie hydraulique romaine était particulièrement développée et faisait preuve d'un niveau technologique extraordinaire difficilement comparable avec les efforts techniques qui pouvaient être faits à l'échelle locale. La notoriété qu'ont encore aujourd'hui les aqueducs romains dans nos propres représentations sociales modernes de l'histoire de

[1174] Pensons aux pratiques d'élevage (cf. *supra*, p. 301-304) ou à l'usage de la nage par les locaux (cf. *supra*, p. 316-320).

[1175] Notamment l'exploitation du bois (cf. *supra*, p. 292-299) et du réseau navigable (cf. *supra*, p. 322-354).

[1176] Par exemple la rupture par les soldats des glaces mosanes (cf. *supra*, p. 278-279) ou la création artificielle des sols de type « plaggen » (cf. *supra*, p. 305-306).

Rome témoigne d'ailleurs de la qualité et de la réputation des ouvrages hydrauliques romains. Il est vrai que, pour la période romaine, on ne retrouve pas dans la zone deltaïque rhénane de *terpen*, ces monticules artificiels sur lesquels les populations localisées au Nord des Pays-Bas et sur la côte allemande érigeaient leurs établissements pour se protéger des inondations cycliques provoquées par les marées. Suivant le témoignage de Pline, les Chauques occupaient de telles installations :

> *Illic, misera gens, tumulos optinent altos aut tribunalia exstructa manibus ad experimenta altissimi aestus, casis ita inpositis nauigantibus similes, cum integant aquae circumdata, naufragis uero, cum recesserint, fugientesque cum mari pisces circa tuguria uenantur*[1177].

Pline souhaitait certes transmettre au lecteur l'image d'une population misérable, soumise aux inondations quotidiennes, mais sa description atteste en vérité d'une ingénieuse adaptation des hommes aux contraintes du milieu, une adaptation leur permettant d'occuper et d'exploiter la zone intertidale assujettie aux marées océaniques. Comme je l'ai déjà mentionné, l'érection de *terpen* ne semble pas avoir coloré le paysage du delta rhénan à l'époque romaine. Néanmoins, on peut tout de même penser que des initiatives locales ont pu se concrétiser dans la région deltaïque afin d'irriguer une parcelle de terre pour l'agriculture ou d'endiguer une portion d'un cours d'eau pour éviter les débordements[1178]. Dans son récit de la révolte de 69-70, Tacite révèle un certain savoir-faire technique des Bataves en matière hydraulique alors qu'il explique que les insurgés avaient érigé une digue – *moles* – oblique au cours du Rhin pour refluer les eaux du fleuve et inonder les environs, ce qui créait artificiellement un terrain de bataille avantageux pour les Germains habiles en contexte marécageux[1179]. Cet exemple certes anecdotique atteste tout de même une certaine compréhension des dynamiques hydrologiques et d'une capacité autochtone à influer sur les cours des fleuves. Or, les travaux d'aménagements qu'ont pu mettre en place

[1177] « Là-bas, peuple misérable, [les Chauques] occupent des tertres élevés ou des buttes construites de mains d'homme d'après l'expérience de la marée la plus haute. Y établissant leurs cabanes, ils sont semblables à des navigateurs quand les eaux couvrent les alentours, mais à des naufragés quand elles se retirent, et aussi ils poursuivent autour des huttes les poissons qui s'enfuient avec la mer » – Pline *NH* 16.1.5. Au sujet des *terpen*, voir entre autres J. Boersma (2005) et S. Lebecq (1980).

[1178] Par exemple, des traces de fossés d'irrigation et de structures d'endiguement datant de l'époque romaine ont été retrouvées dans des agglomérations rurales de la province de Zuid-Holland. De tels vestiges témoignent de l'existence de systèmes locaux de drainage artificiel des terres humides. Cf. S. Rippon (2000), 84-87. Voir également M. Groot (2008), 4-7, pour le site rural de Tiel.

[1179] Tacite *Hist*. 5.14 ainsi que *Hist*. 5.17-18.

les populations bataves ou canninéfates dans le delta du Rhin n'ont pas fait l'objet de représentations littéraires et, de ce fait, n'ont pas pu alimenter dans la société méditerranéenne l'image d'une maîtrise par l'homme de l'environnement fluvial.

Dans la conception gréco-romaine de l'espace frontalier rhénan, l'aménagement des voies d'eau du delta se limitait donc aux infrastructures mises en place par Rome, des infrastructures qui, il est vrai, étaient spectaculaires et entraînaient une réorganisation des eaux deltaïques en modifiant la configuration du delta pour faciliter la navigation. Trois ouvrages techniques sont mentionnés par les auteurs anciens pour la zone deltaïque rhénane : la digue de Drusus, le canal de Corbulon et le canal de Drusus. Ces trois structures se présentent comme des réalisations impressionnantes par leur nature, leur usage et leur envergure spatiale; elles soulèvent également de multiples questions techniques et géographiques et méritent donc qu'on s'y attarde séparément.

a. Une modification du débit fluvial : la digue de Drusus

À la fin du 1er siècle avant notre ère, dès les premières années de l'occupation romaine de la région, Drusus mit en œuvre d'importants travaux d'aménagements fluviaux visant une réorganisation des eaux deltaïques rhénanes. À deux reprises dans son legs littéraire, Tacite signale ainsi la présence d'une digue qu'aurait jadis érigée le jeune général à la pointe orientale de l'île des Bataves, directement à l'apex du delta. La confrontation de ces deux textes, inscrits dans des cadres évènementiels distincts, permet une compréhension plus complète du fonctionnement et de la finalité de cet ouvrage technique. Dans un premier temps, le récit de la révolte des Bataves amène l'historien latin à décrire la destruction par les insurgés d'une digue localisée dans le Rhin et ayant été bâtie par Drusus. Dans cet extrait, Tacite emploie le terme latin *moles* pour identifier cette structure logée dans le fleuve et décrire son usage technique :

> *quin et diruit molem a Druso Germanico factam Rhenumque prono alueo in Galliam ruentem, disiectis quae morabantur, effudit. Sic uelut abacto amne tenuis alueus insulam inter Germanosque continentium terrarum speciem fecerat*[1180].

[1180] « Puis [Civilis] détruisit la digue construite par Drusus Germanicus et, en brisant cet obstacle par lequel les eaux étaient retenues, il répandit le Rhin qui, en raison de la pente de son lit, s'écoule vers la Gaule. De

Ce passage de Tacite précise que les deux branches initiales du delta du Rhin avaient à l'origine un débit inégal : la pente naturelle du grand fleuve entraînait la majorité des flots rhénans vers le bras gaulois – le Waal – au détriment du bras germanique, c'est-à-dire le Nederrijn. Localisée dans la fourche initiale du delta, la digue édifiée par Drusus avait ainsi pour objectif de dévier une partie des eaux du bras gauche vers le bras droit afin d'équilibrer l'alimentation des deux portions du fleuve et, sans doute, de faciliter la navigation sur le Nederrijn[1181]. Cet ouvrage fluvial, en plus de témoigner du savoir-faire technique romain, présente véritablement un mécanisme de gestion des eaux deltaïques – précisément de gestion du débit fluvial – entraînant une modification de l'environnement hydrographique régional. Par ailleurs, un second passage de l'œuvre de Tacite traite de la digue érigée par Drusus. En fait, l'historien latin mentionne des travaux effectués en 58 afin de compléter l'endiguement conçu par le général romain une soixantaine d'années plus tôt. Tacite explique que le légat de Germanie inférieure Pomponius Paulinus acheva la digue commencée par Drusus soixante-trois ans plus tôt pour contenir le Rhin : « *[…] inchoatum ante tres et sexaginta annos a Druso aggerem coercendo Rheno absoluit* »[1182]. Pour référer à la digue de Drusus, Tacite emploie ici le mot *agger* qui sous-entend l'idée d'un amoncellement de terre. De plus, il précise grâce au verbe *coercere* – enfermer, contenir – que la structure édifiée avait pour objectif non pas de faire bifurquer les eaux du fleuve, mais plutôt de les contenir.

En somme, pour évoquer les travaux de Drusus, Tacite emploi deux termes latins distincts – *moles* et *agger* – dont la signification semble également différente. De ce fait, la digue de Drusus devait donc jumeler deux structures complémentaires[1183]. Premièrement, un épi – identifié chez Tacite par le mot *moles* – détournait une partie des eaux fluviales du cours gaulois vers le cours germanique, soit de l'Helinium vers le Flevum pour reprendre

---

cette manière, le fleuve étant ainsi détourné, le maigre lit entre l'île et les Germains avait l'aspect de terres jointes » – Tacite *Hist*. 5.19.2.

[1181] L'ouvrage de Drusus semble en fait avoir été un épi, c'est-à-dire une digue fixée perpendiculairement au rivage, à l'extrémité est de l'île des Bataves. Cf. F. de Izarra (1993), 52, R. Dion (1965), 497, C. W. Vollgraff (1940), 686 et 693-694.

[1182] Tacite *Ann* 13.53.

[1183] Contrairement à W. J. H. Willems (1981), 53, je ne pense pas que *moles* et *agger* étaient simplement deux mots différents utilisés par Tacite pour identifier la même structure. Les deux termes expriment des réalités techniques différentes et ils sont donc employés pour décrire des systèmes d'endiguement différents, mais tout de même complémentaires.

l'hydronymie plinienne[1184]. Dans un contexte essentiellement militaire, cette modification du débit du fleuve favorisait la navigation dans le delta en assurant un flot stable et constant sur le bras germanique, porte d'entrée vers les contrées septentrionales. La réduction de la puissance du Waal pouvait également faciliter l'accès à l'île des Bataves depuis le camp légionnaire de Nijmegen. Deuxièmement, des travaux d'endiguement – les levées de terre exprimées par le mot *agger* – furent vraisemblablement nécessaires afin de maintenir le cours germanique dans son lit conséquemment à l'augmentation artificielle de son volume d'eau. Cette gestion continue des eaux deltaïques visait certainement à protéger les terres avoisinantes des inondations. En fait, les travaux tardifs réalisés en 58 furent peut-être simplement une réponse à de nouveaux débordements du bras droit du fleuve dont le débit demeurait artificiellement modifié.

Le maintien pendant près de 80 ans d'une telle structure de gestion du débit fluvial dut d'ailleurs nécessiter une surveillance et un entretien constants de la part des autorités romaines. Les sources anciennes ne se prononcent pas sur les conditions de gestion et d'entretien des installations fluviales. Toutefois, une épitaphe découverte aux Pays-Bas et datant du milieu du 1er siècle éclaire partiellement la question :

M(arcus) MALLIUS
M(arci) F(ilius) GALER(ia) GENUA
MILE(s) LEG(ionis) I (centuria) RUSONIS
ANNO(rum) XXXV STIP(endiorum) XVI
CARVIO AD MOLEM
SEPULTUS EST EX TEST(amento)
HEREDES DUO F(aciendum) C(uraverunt)[1185].

L'inscription marque la tombe d'un certain Marcus Mallius, soldat de la première légion, qui fut posté à la fin de sa carrière militaire à Carvium « près du môle » – *ad molem*, – ce qui corrobore une présence militaire à proximité de la digue et suggère une garde, une surveillance et même une gestion romaine de cette architecture fluviale[1186]. Ces données

[1184] Au sujet des nomenclatures anciennes des bras deltaïques, cf. *supra*, p. 71-86.

[1185] « Marcus Mallius, fils de Marcus, [de la tribu] Galeria, [originaire] de Genua, soldat de la *Legio I* de la centurie de Rusonus, 35 ans d'âge et 16 ans de service, est enterré à Carvium près du môle; selon ses volontés, ses deux héritiers ont fait ériger ceci » – AE 1939 107 = AE 1939 130.

[1186] Un poste militaire se trouvait probablement dans les environs de Herwen-De Bijland; bien que les vestiges de l'agglomération aient été effacés par les avulsions du Rhin, plusieurs artefacts romains ont été trouvés

littéraires et épigraphiques doivent également être jumelées à la découverte près de Herwen et de Lobith, où se situait jadis l'apex deltaïque à une vingtaine de kilomètres à l'est de Nijmegen, de vestiges d'une construction fluviale romaine pouvant apparemment être associée aux travaux effectués par Rome à la fin du 1er siècle avant notre ère[1187]. Les vestiges retrouvés, localisés dans un ancien lit du fleuve, révèlent une construction d'environ 200 m sur 70 m et, bien que très fragmentaires, permettent tout de même d'apprécier l'envergure de la structure.

L'érection d'une digue par Drusus au début de l'époque impériale avait été réalisée dans un contexte militaire d'expansion territoriale en Germanie. Cette modification artificielle du débit des eaux deltaïques répondit donc d'abord à un besoin d'améliorer le réseau navigable vers les terres transrhénanes alors appelées à être pleinement intégrées dans la structure provinciale romaine. Malgré l'arrêt des campagnes militaires en Germanie au début du 1er siècle de notre ère, le maintien et l'entretien continus de cet aménagement jusqu'à sa destruction en 70 témoignent de la permanence de son utilisation non plus pour la conquête germanique, mais plutôt pour les déplacements humains dans la zone deltaïque. W. J. H. Willems a même soutenu l'idée selon laquelle la digue, de par son rôle clé dans l'organisation du réseau navigable régional, aurait été rétablie après sa destruction[1188]. Bien que les témoignages archéologiques et littéraires en ce sens manquent et ne puissent donc confirmer une telle hypothèse, on peut évidemment penser que la destruction de la digue eut un impact majeur sur l'organisation de la circulation fluviale, notamment sur l'approvisionnement des camps romains rétablis sur l'Oude Rijn et le Nederrijn après la révolte batave.

L'importance stratégique et géographique du Rhin et de son delta dans le cadre frontalier régional entraînait une volonté romaine d'assurer une navigabilité efficace dans l'ensemble du couloir rhénan. La digue de Drusus facilitait donc cette circulation fluviale sur le bras germanique du Rhin en augmentant son volume d'eau. Or, la navigation romaine dans le delta fut également bonifiée par l'instauration au milieu du 1er siècle d'un canal découpant l'île des Bataves.

---

dans le secteur. Cf. W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 84, W. H. J. Willems (1986a), 257-258, J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974), 90-92.

[1187] W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009), 16, F. de Izarra (1993), 52, C. W. Vollgraff (1940), 694-695.

[1188] W. J. H. Willems (1981), 53.

b. L'organisation d'un espace navigable : la construction du canal de Corbulon

En 47 de notre ère, des travaux d'aménagements fluviaux furent orchestrés dans le delta du Rhin par le général Corbulon alors commandant des armées de Germanie inférieure. Tacite et Dion Cassius fournissent tous deux un regard révélateur et surtout complémentaire sur ces travaux; une analyse croisée de leurs témoignages permet d'appréhender les représentations anciennes de la structure de canalisation, sa localisation et son utilité technique et environnementale. D'une part, les explications de Tacite sont concises, mais précises :

> *ut tamen miles otium exueret, inter Mosam Rhenumque trium et uiginti milium spatio fossam perduxit, qua incerta Oceani uitarentur*[1189].

D'autre part, le témoignage de Dion Cassius corrobore les propos de l'historien latin tout en détaillant davantage le rôle du canal dans la gestion du territoire :

> […] καὶ ἐπειδή γε εἰρήνουν, διετάφρευσε δι' αὐτῶν πᾶν τὸ μεταξὺ τοῦ τε Ῥήνου καὶ τοῦ Μόσου, σταδίους ἑβδομήκοντα καὶ ἑκατὸν μάλιστα, ἵνα μὴ οἱ ποταμοὶ ἐν τῇ τοῦ ὠκεανοῦ πλημμυρίδι ἀναρρέοντες πελαγίζωσιν[1190].

Les deux historiens affirment explicitement que le canal creusé par les hommes de Corbulon était situé entre le Rhin et la Meuse, c'est-à-dire entre l'Oude Rijn et l'estuaire commun de la Meuse et du Waal, l'Helinum plinien. Le canal formait ainsi une voie d'eau artificielle traversant l'île des Bataves sur une trentaine de kilomètres; Tacite lui donne une distance de 23 milles romains, soit 34 km**,** alors que Dion Cassius lui octroie plutôt une longueur de 170 stades, soit environ 31,5 km[1191]. Les fouilles archéologiques ont permis de localiser la structure à l'extrémité ouest de l'*insula Batauorum*, dans l'ancien territoire canninéfate, suivant la barrière côtière derrière les dunes littorales[1192]. La canalisation

---

[1189] « toutefois, afin que le soldat rejetât l'oisiveté, [Corbulon] fit tracer un fossé de 23 miles dans l'espace entre la Meuse et le Rhin pour que les incertitudes de l'Océan pussent être évitées » – Tacite *Ann*. 11.20.

[1190] « […] comme on était en paix, [Corbulon] fit creuser un fossé dans tout l'intervalle entre le Rhin et la Meuse, environ cent soixante-dix stades, afin que les fleuves refluant au moment des flux de l'océan ne se répandent pas comme une vaste mer » – Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16).

[1191] Si l'on considère qu'un stade équivaut à 185 m, cf. D. Engels (1985), 308-310.

[1192] Le canal aurait ainsi suivi un tracé entre les villes modernes de Leiden – où était situé le *castellum* de Matilo selon la Table de Peutinger – et Naaldwijk, à proximité de l'ancienne agglomération de Forum Hadriani. Par ailleurs, une route romaine longeait sans doute le canal. Cf. J.-W. de Kort et Y. Raczynski-Henk (2014), H. van Londen *et al*. (2008), 6-7, 33-34, W. J. H. Willems et J. K. Haalebos (1999), 250, G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975), 58, 81 et 129-130.

n'aurait toutefois pas été entièrement « creusée » par les soldats romains. Les travaux menés sur le terrain par les chercheurs néerlandais au cours des dernières années laissent croire que le canal n'était pas une construction *ex nihilo*, mais aurait plutôt été créé par la jonction artificielle de petits cours d'eau déjà existants[1193]. Bien loin de minimiser l'apport technique des Romains, cet effort de connexion des chenaux témoigne de la compréhension et de la maîtrise qu'avait Rome des structures environnementales régionales et illustre clairement la capacité qu'avait l'ingénierie romaine d'utiliser la configuration fluviale initiale pour transformer en un tout cohérent et efficient le paysage hydrographique.

Mais quelle était la fonction première de cet aménagement fluvial? Ni Tacite, ni Dion Cassius ne mentionne explicitement la présence de navires circulant sur le canal de Corbulon, mais on peut penser que la navigation y était non seulement possible, mais également souhaitée. En précisant que le canal permettait d'éviter les incertitudes de l'Océan – *incerta Oceani*, – Tacite sous-entend que la navigation maritime aux embouchures du Rhin était périlleuse et imprévisible et que l'instauration d'un chenal de navigation entre les deux bras rhénans assurait aux embarcations un déplacement sûr par voie fluviale. Le savoir-faire technique des Romains – ici la réalisation d'un canal sur plus de 30 km – permit ainsi une réorganisation des eaux deltaïques rhénanes afin de faciliter l'occupation romaine du territoire en sécurisant les déplacements fluviaux. Par ailleurs, l'ouvrage de Corbulon permettait également une meilleure gestion du milieu deltaïque. Dion Cassius souligne que le canal avait pour objectif de réduire les effets des marées océaniques qui, gonflant de façon naturelle les deux bras rhénans, risquaient d'inonder les terres riveraines. Les propos de Dion révèlent donc une résilience romaine s'appliquant à dompter les phénomènes fluviaux, dans le cas présent les débordements, en transformant le milieu naturel afin que les territoires occupés soient préservés des aléas environnementaux tels que les inondations. Dion construit ainsi pour le lecteur la représentation d'un environnement deltaïque organisé par l'homme, la représentation de phénomènes naturels maîtrisés par Rome. Corbulon opéra une reconfiguration du delta rhénan afin de répondre aux besoins humains**,** une transformation du paysage deltaïque afin d'éviter, ou du moins de réduire, les contraintes environnementales du milieu.

[1193] J.-W. de Kort et Y. Raczynski-Henk (2014), M. van Dinter (2013), 24-26.

De plus, Dion souligne que les travaux de canalisation, exécutés par les soldats stationnés dans la région, avaient également pour objectif de conserver la discipline des troupes dans un contexte alors exempt de relations belliqueuses avec les groupes germaniques[1194]. Le même discours prévaut chez Tacite lorsqu'il indique que la construction du canal fut entamée *ut miles otium exueret*, pour que le soldat rejette l'oisiveté. Dans cette représentation sociale construite par Dion et Tacite, Corbulon ne se limite donc pas à occuper son armée à des activités proprement militaires liées à la vie des camps, mais utilise également les compétences de l'ingénierie romaine – creuser un canal – pour maintenir la discipline. Dans ce cadre représentationnel, la capacité romaine à maîtriser l'eau ne servait plus uniquement à réorganiser les eaux deltaïques, mais bien à occuper les soldats, à empêcher qu'ils tombent dans l'oisiveté. Ce savoir technique, si bien maîtrisé, n'était pas représenté par les auteurs anciens comme une activité exceptionnelle, mais devenait plutôt une forme de travail usuel pour l'armée romaine. Du reste, les données matérielles tendent à confirmer une utilisation du canal jusqu'au milieu du 3^{e} siècle[1195], ce qui signifie un entretien constant du chenal pour éviter qu'il s'envase ou que ses berges s'affaissent. Des analyses dendrochronologiques montrent d'ailleurs des épisodes de réfection du canal en 86-87, puis 124-125[1196]. Les troupes romaines durent donc continuellement assurer le fonctionnement du canal : modifier l'environnement fluvial impliquait également un travail d'entretien et de réparation des aménagements. Or, cette capacité des Romains à élaborer des structures de canalisation avait possiblement déjà été éprouvée dans le delta du Rhin lors de travaux menés par Drusus à la fin du 1er siècle avant notre ère.

c. Le canal de Drusus : réalités historiques, incertitudes archéologiques

Le portrait de l'organisation romaine des eaux deltaïques du Rhin, conformément aux témoignages littéraires, doit finalement être élargi par un dernier aménagement fluvial d'envergure[1197]. Certains textes anciens font mention d'une seconde structure de

[1194] Dion Cassius 60.30 (Xiph. 143.3-16).

[1195] P. A. Henderikx (1986), 478. La fin des activités dans le canal de Corbulon concorde avec l'effritement de la mainmise romaine dans la région, cf. *supra*, p. 210 sqq.

[1196] W. J. H. Willems et J. K. Haalebos (1999), 254.

[1197] En fait, il existait d'autres aménagements fluviaux dans le delta du Rhin à l'époque romaine. Par exemple, les fouilles archéologiques ont permis d'identifier un autre canal creusé au cours du 1er siècle de notre ère

canalisation dans le delta rhénan dont la construction aurait été antérieure à celle du canal de Corbulon et complémentaire à la digue de Drusus. Toutefois, plusieurs incertitudes historiques et archéologiques demeurent au sujet du caractère, de la localisation et de la finalité de cet ouvrage technique. En fait, deux textes latins du début du 2e siècle dévoilent explicitement l'existence d'un autre canal navigable dans le delta rhénan qui aurait été élaboré par Drusus lors de ses activités militaires dans la région à la fin du 1er siècle avant notre ère. D'une part, Tacite rapporte l'utilisation par Germanicus d'un canal portant le nom de Drusus – *fossa cui Drusianae nomen* – par lequel le jeune général aurait mené son imposante flotte lors de sa campagne maritime en 16 de notre ère[1198], un récit forgeant ainsi la représentation d'une infrastructure robuste capable d'accueillir un volume imposant de navigation. D'autre part, dans sa biographie de Claude, Suétone fait allusion aux exploits du père de l'empereur – Drusus – et notamment au fait qu'il fit creuser, grâce à de vastes travaux, des canaux transrhénans portant encore son nom : « *[...] transque Rhenum fossas naui et immensi operis effecit, quae nunc adhuc Drusinae uocantur* »[1199].

Selon toute vraisemblance, ces travaux de canalisation effectués par Drusus dans le cadre des visées expansionnistes de Rome en Germanie avaient pour objectif de faciliter la navigation militaire jusqu'à l'Océan par l'entremise de la zone lacustre au nord du delta : non seulement le récit de Tacite entraîne les navires de Germanicus dans une trajectoire *per lacus* depuis le Rhin vers la mer du Nord, mais encore la localisation *trans Rhenum* des canaux par Suétone suggère un positionnement au nord de l'*insula Batauorum*, au-delà du Nederijn-Oude Rijn, au-delà du bras germanique du delta. Je l'ai montré précédemment, le déplacement offensif des troupes romaines en Germanie s'effectua régulièrement par voie d'eau : fluviale, lacustre puis maritime[1200]. Par conséquent, la mise en place d'une voie navigable efficiente vers le grand lac Flevo apparut sans doute un atout stratégique important aux yeux de Rome. J'ai déjà expliqué que la digue de Drusus avait pour objectif

qui reliait l'Oude Rijn à l'Hollandse IJssel, petit défluent à proximité de Vleuten De-Meern. Or, ces aménagements fluviaux sont complètement ignorés des sources littéraires et ne participèrent sans doute pas aux représentations méditerranéennes de l'organisation romaine des eaux deltaïques du Rhin. Au sujet du canal entre Rhin et Hollandse IJssel, cf. M. van Dinter (2013), 24-27, H. J. A. Berendsen (1990), 245-247.

[1198] Tacite *Ann*. 2.6-8. Sur les campagnes de Germanicus en mer du Nord en 16 de notre ère, cf. *supra*, p. 347-348.

[1199] « et [Drusus] construisit au-delà du Rhin, travail diligent et immense, des canaux qui encore maintenant sont appelés canaux de Drusus » – Suétone *Cl*. 1.

[1200] Voir notamment *supra*, p. 324-326.

d'augmenter le volume d'eau du Nederrijn afin de faciliter le passage des navires romains. Or, il est possible que d'autres aménagements fluviaux aient semblé nécessaires à Drusus pour assurer vers le lac un couloir navigable pouvant supporter l'armada impériale. Conséquemment, il est fort probable que la digue et le canal de Drusus aient été en réalité des constructions intimement liées. L'augmentation artificielle du débit du bras droit du Rhin grâce à la digue a pu permettre l'alimentation en eau du canal et assurer la navigation vers le nord, ce qui refaçonna évidemment le réseau fluvial de la région en améliorant la circulation navale vers le lac nord deltaïque. Tacite indique d'ailleurs que les armées romaines de Corbulon, lors d'opérations militaires au milieu du 1er siècle, atteignirent la zone lacustre au nord du delta via la navigation dans des canaux – *fossae* – pouvant vraisemblablement être associé au canal de Drusus[1201].

Cette reconstitution du fonctionnement du système fluvial conçu artificiellement par Drusus est généralement acceptée par la majorité des historiens : une digue à la pointe de l'île des Bataves déviant les eaux vers le bras droit du delta et un canal en aval connectant – directement ou indirectement – le cours rhénan avec la zone lacustre. Toutefois, travaillant sur la géographie historique ancienne, R. Dion s'opposa à cette conception des travaux de Drusus et proposa une nouvelle interprétation[1202]. Bien qu'ayant été peu diffusée, la thèse de R. Dion mérite néanmoins qu'on s'y attarde. Ce dernier soutient qu'il n'y eut jamais de véritable canal de Drusus et que le terme *fossa* utilisé par Tacite et Suétone se référait en réalité à la digue et aux endiguements situés à la pointe de l'île des Bataves. Le canal et la digue de Drusus auraient ainsi été synonymes du même ouvrage. L'utilisation de l'appellation *fossa* par les deux auteurs latins aurait plutôt servi, selon R. Dion, à comparer implicitement l'ouvrage de Drusus aux célèbres *fossae Marianae*[1203]. L'argumentaire de R. Dion repose d'abord sur le constat que le canal de Drusus n'apparaît pas dans les sources contemporaines de sa construction, mais plutôt chez des auteurs plus tardifs – Suétone et

[1201] Tacite *Ann*. 11.18.

[1202] R. Dion (1965), 494-499.

[1203] La renommée réelle du canal de Marius chez un lectorat romain du 1er ou du 2e siècle de notre ère mérite cependant d'être remise en question puisqu'il a été démontré que l'ouvrage de canalisation construit entre 104 et 102 avant notre ère pourrait ne pas avoir servi de véritable canal de navigation pendant plus d'un siècle. Néanmoins, la mention du canal de Marius par Strabon 4.1.8, Pomponius Mela 2.78, Plutarque *Mar*. 16 et la Table de Peutinger pourrait impliquer une certaine forme de souvenir ou de mémoire de cette construction fluviale. Cf. P. Leveau (2004a), 29, P. Leveau (2004b), 366-368, C. Vella *et al*. (1999), 138-139.

Tacite – qui rédigèrent leurs œuvres plus d'une centaine d'années après la mise en opération présumée du canal. Il soutient que l'absence de cet aménagement dans les témoignages d'époque augustéenne confirmerait une volonté de Suétone et Tacite d'exalter, en ce début de 2e siècle, la puissance et le génie technique romains capable de s'adapter aux environnements les plus divers. Or, ni la digue de Drusus, ni le canal de Corbulon ne furent célébrés, sur le plan littéraire, par les contemporains de leur construction et pourtant leur existence ne semble pas être remise en question. Cette certitude moderne repose sur le fait que l'existence de ces aménagements fluviaux trouve également appui, tel qu'il a été montré précédemment, sur le plan matériel via les données archéologiques et épigraphiques. Mais qu'en est-il de la connaissance matérielle et de la situation géographique du canal de Drusus?

Depuis l'époque moderne, de nombreuses hypothèses ont été émises quant à la localisation du canal de Drusus. Bien que son tracé exact demeure encore aujourd'hui ambigu et sujet à débat, un consensus s'était néanmoins établi dans la communauté scientifique pour situer la structure de canalisation dans la plaine inondable de l'IJssel supérieur, entre les villes modernes d'Arnhem et Doesburg. Le canal aurait ainsi relié artificiellement le bras germanique rhénan au cours de l'IJssel dont l'embouchure se jetait dans la zone lacustre au nord du delta et qui, dans l'Antiquité, n'avait *a priori* pas de confluence navigable avec le Rhin[1204]. Suivant ce raisonnement, plusieurs chercheurs ont d'ailleurs émis l'hypothèse que le canal de Drusus n'avait pas été une construction *ex nihilo*, mais avait plutôt été le résultat de l'aménagement en voie navigable d'un chenal naturel[1205]. La découverte d'un *castellum* à Arnhem – le Castra Herculis mentionné par Ammien Marcellin et par la Table de Peutinger[1206] – est même apparue pour plusieurs historiens comme la confirmation de la localisation de la structure de canalisation. Le poste militaire d'Arnhem aurait ainsi été un camp de contrôle, de garde ou de gestion du canal[1207]. Parallèlement à cette localisation sur l'IJssel, K. Huisman proposa également une nouvelle interprétation des aménagements de Drusus inspirée notamment des propos de Suétone,

[1204] À ce sujet, cf. *supra*, p. 58-60.

[1205] Voir par exemple P. H. Nienhuis (2008), 34-35, ou encore P. Harbers et J. R. Mulder (1981).

[1206] Ammien Marcellin 18.2.4. Au sujet du *castellum* d'Arnhem, cf. *supra*, p. 190.

[1207] Un poste de contrôle érigé toutefois *a posteriori* puisque les vestiges du camp d'Arnhem datent de l'époque de Germanicus, soit 25 ans après les travaux de canalisation réalisés par Drusus, cf. *supra*, p. 190.

lequel mentionne la construction de canaux – *fossae* – au pluriel[1208]. Il suggéra ainsi qu'un second canal, subsidiaire à la structure située entre le Rhin et l'IJssel, devait assurer la navigabilité entre la zone lacustre et la Waddenzee, venant ainsi compléter le système fluvial imaginé par Drusus en offrant un couloir navigable pour sortir du lac Flevo[1209].

Nonobstant les études archéologiques ou historiques, le positionnement théorique du canal de Drusus entre Arnhem et Doesburg, sur le cours supérieur de l'IJssel, a toutefois été fortement mis en doute au cours des dernières années. En fait, une telle localisation apparaît aujourd'hui difficile à entériner – voire même à accepter – sur le plan paléogéologique. Comme je l'ai largement expliqué au premier chapitre[1210], la naissance de la confluence entre l'IJssel et le delta du Rhin serait postérieure à l'époque romaine : longtemps, les historiens et les archéologues ont retenu pour l'IJssel supérieur, conformément à des échantillonnages prélevés en tourbière dans les années 1960, un âge radiocarbone de 2000 ans BP, soit une sédimentation à l'époque augustéenne, ce qui permettait de mettre en relation la création de la confluence avec la construction du canal de Drusus. Or, des datations radiocarbones ultérieures déterminèrent que la formation de l'IJssel était beaucoup plus récente : alors que des échantillons réalisés dans les années 1990 indiquaient que l'IJssel n'était pas devenu un cours d'eau actif avant le milieu du 3^{e} siècle de notre ère, de nouvelles analyses publiées par B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk en 2008 situent plutôt le début de la formation de l'IJssel supérieur au début du 7^{e} siècle.

De telles thèses paléogéologiques, si on les accepte, sont évidemment difficilement compatibles sur le plan chronologique avec une localisation historique effective du canal de Drusus entre le Rhin et l'IJssel. Considérant les données fournies par les sciences de la Terre, il semble que l'existence historique du canal de Drusus puisse donc légitimement être encore débattue et surtout que la quête archéologique du canal soit toujours actuelle. Peut-être devrait-on réévaluer l'hypothèse d'une localisation du canal de Drusus sur le Vecht, une hypothèse abandonnée depuis la découverte près de Herwen et « *ad molem* » de

[1208] Une telle formulation au pluriel se retrouve également chez Tacite *Ann*. 11.18 alors qu'il fait allusion aux expéditions de Corbulon.

[1209] K. Huisman (1995).

[1210] Cf. *supra*, p. 58-60 ainsi que notes 156 et 157.

l'épitaphe de Marcus Mallius[1211] qui confirma la présence de la digue de Drusus à l'apex du delta et suggéra une localisation du canal dans ce secteur, à proximité de la digue. Or, l'évolution hydrographique du Vecht se retrouva peut-être influencée par l'intervention humaine; alors que les paléoenvironnementalistes soutiennent que le Vecht connut une grande diminution de sa décharge fluviale dès le 3e siècle avant notre ère, la rivière demeura néanmoins une importante voie navigable jusqu'à l'époque médiévale[1212]. Une intervention humaine – à savoir des travaux de canalisation – aurait ainsi peut-être pu allonger artificiellement la durée de vie de la voie navigable vouée, ultimement, à réellement s'envaser à partir du 12e siècle. Et à cela s'ajoute également l'établissement par Tibère en 4 ou 5 de notre ère d'un *castellum* à Vechten, face à la confluence du Rhin avec le Vecht[1213]; toujours en fonction sous Germanicus, ce camp à vocation portuaire pourrait donc avoir été mis en place en lien avec le canal qui, on le sait, fut emprunté par le jeune général. Évidemment, il ne s'agit ici que de simples conjectures sans appui matériel[1214], mais qui, à mon sens, méritent d'être réexplorées.

Somme toute, l'énigme entourant la localisation – voire l'existence même – du canal de Drusus demeure entière. Or, indépendamment de la présence tangible d'un canal construit par Drusus à la fin du 1er siècle avant notre ère dans la région, la mention d'une telle structure de canalisation dans les sources anciennes nous renseigne néanmoins sur la perception romaine de l'organisation des eaux du delta du Rhin. Tacite et Suétone propagent une représentation des aménagements fluviaux de la région visant à magnifier l'organisation et la maîtrise romaine des eaux deltaïques. Que le canal de Drusus, en tant que structure indépendante de la digue de Drusus, ait objectivement existé ou non dans le delta rhénan, sa mention par Tacite et Suétone diffusa sans doute dans la société méditerranéenne la représentation d'une intervention humaine complexe dans le delta rhénan révélant – peut-être fièrement – la capacité technique de l'ingénierie hydraulique romaine, à savoir la construction de voies d'eau artificielles.

[1211] Cf. *supra*, p. 359.

[1212] Cf. *supra*, p. 57-58.

[1213] Cf. *supra*, p. 188-189.

[1214] Jusqu'ici, les travaux paléoenvironnementaux menés dans la région du Vecht semblent toutefois indiquer que les premières interventions humaines perceptibles sur le cours du Vecht dateraient du 11e siècle, cf. I. J. Bos *et al*. (2009), 360.

*

L'occupation ancienne du delta du Rhin ne pouvait faire fi de l'omniprésence de l'eau, un allié à apprivoiser, un ennemi à maîtriser. L'implantation humaine dans le delta exigeait donc une adaptation constante aux défis environnementaux de la région, une adaptation qui pouvait parfois se transformer en une forme de résilience alors que les groupes humains devaient réagir aux dynamismes hydrographiques et hydrologiques. Les hommes qui évoluèrent dans l'environnement deltaïque se retrouvèrent ainsi constamment en interactions avec le milieu hydrique. Subissant parfois les contrecoups des phénomènes naturels – inondations, tempêtes, marées, etc. – les communautés deltaïques s'adaptèrent aux spécificités du milieu, utilisèrent les atouts du système fluvial et, ultimement, transformèrent le paysage hydrographique régional. En fait, bien qu'unissant les territoires en créant des voies de communication naturelles, les cours d'eau demeuraient néanmoins des obstacles qui devaient être franchis. Les hommes développèrent ainsi divers modes de déplacements qui non seulement étaient adaptés aux contraintes des environnements fluviaux, mais exploitaient surtout les avantages d'un milieu jonché de voies d'eau.

D'une part, les sources littéraires présentent des populations autochtones habiles en contexte deltaïque, agiles à s'y déplacer. Contrairement aux armées romaines qui systématiquement avaient besoin de structures de franchissement pour traverser le Rhin, principalement de ponts de bateaux, les groupes locaux utilisaient à bon escient les zones guéables qui de façon cyclique pouvaient se former dans certains secteurs du fleuve. De même, plusieurs Germains avaient les aptitudes physiques nécessaires pour passer le grand fleuve à la nage, un exploit applaudi par le Romain craintif en eaux profondes. D'autre part, les textes anciens dressent un portrait fort actif de la navigation régionale, une navigation qui servait à se déplacer, mais également à approvisionner les camps rhénans et à contrôler l'espace frontalier. Les navires romains eurent ainsi un rôle majeur dans l'organisation militaire de l'occupation régionale : ils facilitaient la logistique des troupes en campagne transrhénane, assuraient une surveillance de la zone frontalière et, surtout, veillaient au transport du ravitaillement des postes militaires. Le pouvoir romain utilisa d'ailleurs les flottes rhénanes comme outil d'appropriation de l'environnement fluvial en intégrant la voie d'eau à l'espace occupé. Cette présence navale romaine sur le Rhin se transposa

toutefois difficilement à l'espace maritime; tout au long de l'Antiquité, Rome subit les contrecoups d'une navigation en mer du Nord sans cesse affectée par les vicissitudes d'une mer tempétueuse. En revanche, les populations germaniques furent beaucoup plus habiles à apprivoiser l'Océan septentrional et à utiliser les avantages d'une navigation maritime efficace. Bien que les auteurs anciens se soient plu à dessiner un portrait rustique de la navigation autochtone, les Germains du littoral furent en réalité d'efficaces marins, surtout en contexte maritime où ils surent s'acclimater aux aléas parfois intempestifs de la mer du Nord et ainsi développer de lucratives activités de piraterie qui terrorisèrent la côte gauloise pendant plusieurs siècles. Par ailleurs, la présence de Rome dans le delta du Rhin fut marquée par l'érection au début de la période impériale d'aménagements fluviaux témoignant d'une organisation complexe des eaux deltaïques, une organisation qui visait à optimiser la circulation humaine et à faciliter l'occupation du territoire. Les travaux d'endiguement et de canalisation améliorèrent le réseau navigable et permirent même, dans le cas du canal de Corbulon, de maîtriser les aléas environnementaux pour éviter l'inondation du territoire. Cette gestion romaine du delta entraîna une réorganisation anthropisée de l'environnement fluvial qui fut affecté par une reconfiguration artificielle de son paysage deltaïque et qui dévoila la capacité romaine à transformer le milieu naturel en fonction des besoins humains. De même, l'effort déployé par les autorités romaines afin de concrétiser ces structures fluviales met également de l'avant une volonté d'appropriation de la zone deltaïque et de ses rives.

***

Que ce soit avec l'air, la terre ou l'eau, les groupes humains du delta rhénan entretinrent des interactions nombreuses avec leur environnement naturel tout au long de la période romaine. Malgré quelques épisodes de soumission anthropique aux contraintes du système naturel, la capacité d'adaptation humaine s'exprima à travers l'acclimatation des populations aux spécificités du delta, à travers l'exploitation de ses ressources naturelles, enfin à travers la modification de ses composantes environnementales. D'abord, il semble que le climat régional fut généralement perçu par les Romains comme une calamité; nombreux sont ainsi les auteurs anciens ayant représenté le soldat romain mal adapté au froid, subissant les méfaits du froid. En revanche, les textes gréco-latins présentent des populations locales ayant adapté leurs modes de vie aux exigences d'un

climat froid et, éventuellement, d'un fleuve glacé. Mais au-delà de ce portrait *prima facie*, les interactions des hommes avec l'environnement climatique rhénan furent bien plus complexes; les communautés romaines et autochtones exploitèrent les sources de combustibles disponibles – bois et tourbe, – utilisèrent les avantages du gel fluvial pour faciliter leurs déplacements, adaptèrent leurs méthodes de cueillette de l'eau aux contraintes de la glaciation et, dans le cas romain, modifièrent même artificiellement le milieu en empêchant le gel fluvial.

Les représentations des interactions entre l'homme et l'environnement naturel furent également influencées par les particularités des sols deltaïques, des sols représentés chez les Romains comme infertiles et marécageux. Il est vrai que, dominant le paysage régional, les terres palustres apparurent souvent comme de lourdes contraintes aux armées romaines qui, peu résilientes, peinaient à s'y déplacer. Pourtant, les populations locales surent ajuster leur économie rurale aux spécificités du milieu et exploiter les attributs des différents sols de la région, qu'ils fussent marécageux, argileux ou sableux. D'une part, les communautés autochtones apprivoisèrent les environnements palustres, s'y déplaçant aisément et profitant de leurs avantages stratégiques et économiques. D'autre part, elles ajustèrent leurs activités agricoles aux possibilités offertes par le milieu et se concentrèrent donc sur les pratiques d'élevage, particulièrement adaptées aux terres humides du delta. De même, les populations rurales choisirent de cultiver des types de céréales répondant positivement à la capacité de production des sols – au détriment des céréales prisées par Rome – et enrichirent même artificiellement les zones sableuses afin d'améliorer leur fertilité. *A contrario*, les représentations romaines dévalorisaient plutôt la production agricole régionale et les armées romaines préférèrent importer leur ravitaillement plutôt que d'adapter leurs pratiques alimentaires aux possibilités du milieu. Par ailleurs, Romains et autochtones exploitèrent les ressources ligneuses disponibles dans la région, le bois demeurant un élément essentiel comme source de combustible et matériau de construction.

Enfin, les groupes humains du delta rhénan furent continuellement confrontés au milieu fluvial et à la présence de l'eau. Leur réponse s'opéra toutefois de façon différente : alors que les populations locales adaptèrent généralement leur mode de déplacement aux contraintes d'une hydrographie complexe et développèrent des aptitudes

marquées pour l'usage de zones guéables, de la nage et de la navigation, les Romains choisirent plutôt de transformer l'environnement fluvial pour qu'il réponde à leurs besoins. On voit ainsi Rome établir des ponts de bateaux pour franchir le Rhin, construire des installations portuaires pour accueillir ses flottes, creuser des canaux pour améliorer la navigabilité régionale et ériger une digue pour modifier le débit fluvial. Une telle dichotomie est également manifeste pour ce qui est du modèle agricole, de l'exploitation des secteurs palustres et des stratégies de déplacement en contexte forestier. Alors que les Romains cherchaient généralement à maîtriser l'environnement deltaïque par la mise en place d'aménagements parfois complexes, les populations locales tentaient plutôt d'apprivoiser le milieu en adaptant leurs comportements et leurs actions aux spécificités environnementales de la région.

La multiplication des formes d'adaptation humaine face aux particularités environnementales du delta rhénan ne fait aucun doute. Mais est-ce que ces interactions entre l'homme et son milieu peuvent également constituer des formes de résilience? J'ai expliqué en introduction de ce chapitre que la résilience se définissait comme la capacité des sociétés ou des écosystèmes à résister ou à répondre à une situation de crise en absorbant ou en utilisant les effets de la perturbation sans modifier l'équilibre de leur structure intrinsèque. Cette définition limite toutefois le cadre conceptuel de la résilience anthropique aux situations où l'homme, implanté dans un environnement naturel connu et stable, voit son milieu perturbé ou déstabilisé par un agent inhabituel, qu'il soit exceptionnel ou récurrent, de cause humaine ou naturelle. Les réponses sociétales à un phénomène de crues exceptionnelles inondant un village constituent ainsi un exemple typique d'une étude de la résilience d'un système social face au risque fluvial[1215]. Dans le tableau représentationnel gréco-romain, peu d'exemples de cette forme de résilience ont pu être identifiés puisque les auteurs anciens insistent rarement sur l'existence d'évènements environnementaux perturbant ou menaçant l'équilibre des sociétés. Bien sûr, le delta rhénan ne fut pas exempt d'agitations naturelles à l'origine d'instabilités – pensons par exemple aux phénomènes récurrents d'avulsions ou de crues, – mais ces perturbations environnementales ne sont pas signalées par les textes anciens. Elles ne sont donc pas représentées comme des occasions de résilience humaine, encore moins comme

[1215] Voir par exemple les études de P. Leveau (2008) et C. Allinne (2007, 2005).

des situations de crise pour les communautés. Or, la notion de résilience pourrait, me semble-t-il, ne pas être restreinte aux situations où les changements environnementaux sont imposés à des populations fixées sur un territoire, mais plutôt élargie aux situations où les changements sont provoqués par le déplacement d'un groupe humain dans un nouveau territoire. En ce sens, le concept de résilience pourrait permettre d'étudier les réactions anthropiques non seulement face aux perturbations environnementales, mais également face aux nouveautés environnementales émergeant à la suite d'une migration, d'une conquête ou d'une colonisation. De l'adaptation à la résilience, la capacité d'un groupe humain à répondre aux défis et aux risques d'un nouvel environnement naturel pourrait se concevoir selon le même modèle. L'arrivée des Romains dans l'environnement particulier du delta rhénan les obligea à faire face à un milieu naturel inédit et leur adaptation se concrétisa sous différentes formes, une adaptation qui, somme toute, s'apparente à de la résilience.

CONCLUSION

Un dernier mot : si toute connaissance possède une valeur par le fait même d'être une connaissance vraie, réduire l'histoire au seul plaisir de connaître paraîtrait une justification bien insuffisante pour une société comme la nôtre, si utilitaire, si préoccupée de rendement […]

Henri-Irénée Marrou[1216]

J'ai débuté l'articulation théorique de cette thèse par un postulat : l'étude de la région du delta rhénan – à l'époque romaine, mais également médiévale, moderne ou contemporaine – ne peut que difficilement, me semble-t-il, se faire indépendamment du facteur environnemental, à savoir un milieu deltaïque qui par ses spécificités influença – et influence toujours – l'occupation humaine. Quelque trois cents pages plus tard, je ne peux que réaffirmer toute la pertinence de l'histoire environnementale pour qui s'intéresse à la région du delta du Rhin. Une démarche historique abordant expressément les interactions entre les hommes et le milieu naturel s'est avérée particulièrement féconde pour l'étude de l'occupation humaine de cet espace frontalier situé dans un contexte environnemental distinctif : zone deltaïque, terres marécageuses, phénomènes fluviaux, marées océaniques, couverts forestiers… Le développement toujours plus poussé des sciences paléoenvironnementales m'a offert la possibilité d'exploiter un matériel inusité qui, une fois confronté aux sources historiques traditionnelles, a favorisé la reconstruction historienne de l'occupation du territoire. Or, l'adoption d'une approche ouvertement inscrite en histoire environnementale, s'appuyant grandement sur les données matérielles, ne signifiait surtout pas l'abandon des sources littéraires classiques. Au contraire, les représentations environnementales forgées et diffusées par les auteurs anciens – non pas en tant que reflet réaliste de la situation deltaïque, mais bien en tant que reflet réaliste des représentations que se faisait Rome de la situation deltaïque – apparurent une avenue de recherche novatrice pour appréhender les dynamiques d'occupation du territoire. Par conséquent, cette thèse avait pour objectif de chercher à comprendre comment les représentations romaines de l'espace deltaïque rhénan – de l'environnement naturel et de l'occupation humaine –

[1216] H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, 1954, p. 311.

pouvaient nous aider à éclairer l'évolution de la présence romaine dans la région, à mieux saisir le développement et l'organisation du territoire, enfin à interpréter les attitudes des différents groupes humains confrontés au milieu deltaïque. J'ai ainsi émis l'hypothèse que les représentations romaines de l'environnement naturel deltaïque avaient influencé la conception ancienne de l'occupation régionale, la vision romaine des populations locales ainsi que la perception des interactions humaines avec les spécificités d'un milieu caractérisé à la fois par sa situation deltaïque et périphérique.

Le premier chapitre permit d'abord de cerner les représentations romaines de l'environnement naturel régional, une étape préalable essentielle pour être à même d'examiner, aux chapitres suivants, comment ces représentations avaient pu influencer les formes de l'occupation humaine, la vision romaine des groupes germaniques ainsi que les rapports des communautés deltaïques avec les spécificités environnementales de la région. Le premier chapitre était donc la pierre d'assise sur laquelle pouvait par la suite se construire la démonstration. Dans un premier temps, il a été question de la géographie rhénane à proprement parler et des connaissances géographiques générales des Romains au sujet du Rhin. L'élite romaine, de par son éducation géographique traditionnelle, avait une connaissance théorique du Rhin et pouvait se le représenter : l'un des plus importants fleuves de l'œkoumène, situé dans les contrées septentrionales, frontière de l'Empire romain, au seuil de la vaste Germanie… Cette image générale du Rhin offrait aux Romains méditerranéens un canevas de base pour organiser leurs représentations de la région. Or, les connaissances géographiques des Anciens au sujet du grand fleuve ne se limitaient pas à ces généralités. On retrouve dans le corpus gréco-latin des descriptions du cours rhénan, des données sur sa longueur et des commentaires sur son débit. D'ailleurs, une analyse du vocabulaire utilisé à l'époque romaine pour décrire le flot rhénan a mis en lumière un Rhin représenté dans l'imaginaire collectif romain comme un fleuve puissant, rapide et violent.

Les données hydrographiques fournies par les textes anciens ont également montré que les Romains savaient que le cours rhénan se divisait en plusieurs bras fluviaux à l'approche de la mer et qu'ils concevaient ainsi l'existence d'une configuration deltaïque à l'embouchure du grand fleuve. Je me suis donc penchée dans un deuxième temps sur les représentations anciennes des bouches rhénanes en confrontant les témoignages gréco-romains avec les reconstitutions paléoenvironnementales produites par les sciences de la

Terre. À ce titre, le portrait du delta rhénan offert par Pline l'Ancien, observateur direct des réalités régionales, fut particulièrement éloquent puisqu'il montra que, conformément aux reconstitutions paléogéographiques, les Romains avaient une appréhension juste de la configuration deltaïque rhénane : Pline parle d'un Rhin à trois embouchures, d'un bras méridional confluant avec la Meuse, enfin d'un bras septentrional se connectant à une zone lacustre. Il fournit donc un portrait du delta somme toute cohérent avec la situation hydrographique régionale. Malgré ce savoir géographique empirique, la majorité des représentations anciennes du delta du Rhin s'articulait toutefois autour d'une image du delta à deux bras – du delta *bicornis*, – reflet en vérité d'un paysage tangible dans lequel la structure deltaïque s'initiait pour le témoin oculaire par une division du cours fluvial en deux branches. De même, un regard sur les sources tardives permit d'établir que le *topos* du Rhin aux multiples embouchures s'était maintenu tout au long de l'Antiquité. Par conséquent, de César à Julien, les représentations anciennes de l'environnement naturel régional se sont toujours inscrites dans un contexte perçu comme deltaïque.

Par la suite, la question de la topographie régionale a été traitée et a permis d'aborder les représentations anciennes de l'île des Bataves et, surtout, de l'environnement palustre. Bien que le territoire deltaïque fût en réalité composé de différentes unités paysagères, les représentations fournies par les auteurs anciens ont plutôt construit l'image d'un environnement dominé par les marécages, inondé par les terres humides. De ce fait, le delta rhénan était perçu comme un territoire perfide, rebutant et inhospitalier. Fondamentalement négatives, ces représentations romaines de l'environnement régional dotaient donc le delta du Rhin d'un caractère ingrat et répulsif difficilement compatible avec l'idée d'une occupation humaine prospère. De même, les thèmes de l'hostilité et de l'inaccessibilité étaient repris dans les représentations romaines de l'Océan septentrional, vaste mer au pourtour indéfini où aboutissaient ultimement les eaux du Rhin. La mer du Nord était située aux confins de l'œkoumène et, bien que les navires romains s'y soient épisodiquement aventurés, elle demeura représentée dans l'imaginaire collectif romain comme un lieu redoutable, mystérieux et terrifiant. Cette conception de l'Océan exacerbait l'image sauvage de la périphérie rhénane et participait pleinement à la construction des représentations romaines de la région comme un milieu menaçant et incongru pour l'homme civilisé.

Après avoir traité de la géographie rhénane, le premier chapitre abordait également les représentations romaines du climat et des phénomènes naturels observés et vécus aux frontières septentrionales du monde romain. D'une part, l'analyse des références littéraires au climat germanique a mis en lumière l'existence chez les Anciens d'un *topos* du froid glacial systématiquement appliqué aux contrées septentrionales de l'Europe rhénane pour attiser leur nature austère et inhospitalière. Malgré l'existence d'une saison estivale chaude, les sources anciennes insistent constamment sur l'âpreté du climat et sur la rigueur du froid, construisant ainsi l'image d'un milieu climatiquement cruel. Parallèlement, la question de la glaciation du Rhin a également été traitée et, grâce à une analyse minutieuse du corpus littéraire et de son champ lexical, j'ai pu montrer l'évolution du phénomène de glaciation et ainsi confirmer l'apport que peut avoir l'historien dans la compréhension des environnements anciens. D'autre part, en examinant les phénomènes naturels décrits dans le secteur, j'ai pu à nouveau cerner la diffusion dans la société méditerranéenne de représentations figurant la région comme un milieu sauvage et repoussant. Certes, les précipitations, le vent et les inondations demeuraient des phénomènes bien connus des populations méditerranéennes; peu exotiques, ils ne furent donc pas instrumentalisés par les auteurs anciens pour bâtir l'image d'une région inhospitalière. En revanche, les tempêtes maritimes et les grandes marées océaniques déstabilisèrent les Romains et créèrent dans les narrations anciennes l'image d'un environnement excessif, indomptable, insupportable.

Le tableau représentationnel de l'environnement deltaïque rhénan s'est conclu par un regard sur la flore et la faune de la région. Cette dernière section fut ainsi l'occasion d'aborder les représentations gréco-romaines de la forêt germanique, une forêt décrite comme obscure, lugubre et terrifiante. J'ai ainsi souligné le malaise des légions en contexte forestier et montré comment cette densité sylvestre intensifiait à son tour le caractère hostile et sauvage de la région. Par ailleurs, les représentations anciennes de la faune germanique, bien que parfois à la limite du réel, furent quant à elles beaucoup plus pragmatiques, au diapason des réalités régionales et moins marquées par l'exotisme. Néanmoins, l'impression générale laissée par les descriptions gréco-romaines de l'environnement deltaïque rhénan demeurait profondément négative. Tout au long de l'Antiquité, les représentations anciennes de la géographie fluviale, du climat, de certains

phénomènes naturels et du couvert forestier ont continuellement repris le même refrain, celui du milieu hostile, inhospitalier, sauvage et menaçant.

Partant de ce tableau représentationnel, le second chapitre abordait l'occupation du territoire deltaïque et, plus spécifiquement, la perception gréco-romaine de cette occupation. L'objectif était non seulement de dresser un portrait de la présence humaine dans la région, mais encore de chercher à savoir si les représentations anciennes de l'environnement naturel régional et la vision romaine des communautés deltaïques s'étaient influencées mutuellement. Après avoir positionné les principaux groupes autochtones de la région – Bataves, Canninéfates et Frisons – et tenté de reconstituer leur arrivée dans le delta rhénan à la période préromaine, le second chapitre fut consacré, dans un premier temps, à une étude diachronique de l'occupation humaine de la région depuis son entrée dans le giron romain jusqu'à la fin de l'Antiquité. L'analyse du corpus littéraire a révélé la propension des auteurs anciens à diffuser des représentations essentiellement militaires de l'occupation régionale : présence de troupes, édification de camps, construction d'un espace frontalier militarisé. Les sources gréco-romaines fournissent très peu d'information sur les populations civiles et sont complètement muettes quant au développement des agglomérations urbaines. On retrouve dans les textes anciens quelques allusions éparses aux communautés civiles habitant les *uici* à l'ombre des camps, mais là s'arrêtent généralement les représentations sociales de l'occupation civile. Pourtant, les données archéologiques et épigraphiques témoignent d'une vie rurale dynamique et, surtout, d'un essor urbain incontestable; des villes d'Ulpia Noviomagus et de Forum Hadriani, les textes anciens ne disent mot. Ces centres urbains nous sont uniquement connus grâce aux fouilles archéologiques et aux sources épigraphiques, lesquelles témoignent même des processus de municipalisation opérés au cours du 2^{e} siècle. En somme, les représentations anciennes de l'occupation régionale construisaient une image exclusivement militaire de l'implantation humaine bien que les sources matérielles confirment l'existence d'une vie civile active et florissante. Considérant le fait que la région deltaïque rhénane avait dans l'imaginaire collectif romain la réputation d'avoir un environnement naturel hostile et contraignant, il n'est certes pas étonnant que les auteurs anciens n'aient pas conçu les embouchures du Rhin, aux extrémités de l'Empire, comme une zone propice à l'urbanisation, voire simplement à l'implantation humaine. On peut donc penser que l'image sauvage de

l'environnement régional favorisa dans la société méditerranéenne l'idée selon laquelle seule une occupation militaire forte pouvait assurer la mainmise romaine sur le secteur, seule une population militaire organisée pouvait braver un milieu naturel imaginé comme inhospitalier.

Bien sûr, la région deltaïque rhénane n'était pas vierge de présence humaine à l'arrivée des Romains et je me suis donc penchée, dans un deuxième temps, sur les représentations gréco-romaines des populations locales habitant cet environnement naturel sauvage et menaçant. Ayant établi le fait que les communautés deltaïques étaient présentées et définies comme germaniques par les textes gréco-latins, je me suis donc intéressée à la figure du Germain, construite par Rome et façonnée par les préjugés méditerranéens. Il s'agissait de voir comment ces représentations sociales du Germain s'articulaient par rapport au paysage construit et comment elles participaient à leur tour à la création et à la propagation d'une image sauvage de la région. Une analyse minutieuse des textes anciens a ainsi permis de dresser le *topos* du Germain tel qu'il était véhiculé dans la société méditerranéenne. D'une part, les représentations sociales du physique germanique diffusaient l'image d'un homme à la taille immense, aux cheveux blonds et longs, aux yeux bleus et à la peau pâle, un portrait qui en vérité était l'exact antagonisme du physique romain et exacerbait donc sans aucun doute l'altérité germanique. D'autre part, le discours ethnoculturel romain présentait le Transrhénan, habitant d'une Germanie sauvage, comme un être tout aussi sauvage, voire bestial. Contrairement au Romain civilisé, contrairement au Grec cultivé, le Germain apparaît dans le tableau ethnographique ancien comme un homme féroce, violent, cruel, primitif, inculte, mais également cupide, traître et perfide. La figure du Germain était ainsi représentée de façon tout aussi négative que l'environnement germanique : les représentations du Germain étaient au diapason des représentations du milieu naturel, le Germain ressemblait à la Germanie[1217]. Ce stéréotype du Transrhénan sauvage et féroce se maintint jusqu'à la fin de l'Antiquité, se transférant notamment aux Francs qui occupaient les terres deltaïques lors des derniers souffles de Rome dans la

[1217] Dans la conception ethnographique romaine bien sûr; il m'apparaît important de rappeler qu'il ne s'agit surtout pas ici de tomber dans une forme incongrue de déterminisme environnemental puisque cette corrélation entre peuple et habitat est une représentation sociale romaine et non l'écho d'une réalité ethnographique. Tel que je l'ai montré, le Germain avait certes de bonnes qualités guerrières, mais il était également un paysan cultivateur, éleveur, vivant pacifiquement dans de petites agglomérations rurales.

région. En somme, le second chapitre permit de montrer que les représentations gréco-romaines de l'occupation humaine du delta rhénan avaient mis en scène une population militaire d'une part, sauvage et primitive d'autre part. Les sources anciennes diffusèrent l'image d'une démographie répondant aux extrêmes de l'environnement deltaïque. Dans le contexte représentationnel d'un milieu naturel perçu comme hostile et inhospitalier, seule une population sauvage pouvait vivre, seule une occupation militaire pouvait survivre.

Enfin, une fois établies les représentations romaines de l'environnement naturel rhénan, de son occupation et de ses populations, le troisième chapitre pouvait aborder les représentations des interactions entre les communautés deltaïques et leur milieu. Ce fut ainsi l'occasion d'examiner comment les sources figuraient l'adaptation humaine face aux spécificités de l'environnement régional, mais également la soumission romaine aux contraintes du milieu, l'exploitation des ressources naturelles disponibles ainsi que la modification du paysage régional. Je me suis d'abord intéressée aux réactions et aux comportements des hommes confrontés aux particularités climatiques de la région. Partant du portrait climatique mis en lumière au premier chapitre – à savoir une région imaginée comme perpétuellement affligée par un froid cruel, – il a été possible de cerner les représentations romaines de l'adaptation humaine aux températures froides. Aux Romains constamment affectés par la rigueur du climat, les sources anciennes opposent ainsi des populations germaniques inflexibles face aux violences du froid, adaptées aux contraintes hivernales. Malgré un climat en réalité tempéré et des ressources de chauffage abondantes, les représentations anciennes utilisaient la soumission romaine au froid pour exacerber le côté sauvage de la Germanie et des Germains. Par ailleurs, à partir du 3^{e} siècle, l'hiver entraîna un nouveau phénomène naturel qui eut un impact important sur l'occupation régionale; la glaciation épisodique du Rhin modifia les dynamiques de la mobilité humaine, entraîna une gestion nouvelle des déplacements régionaux et influença sans doute la perception romaine de l'espace frontalier. Phénomène perturbant la stabilité environnementale de la région, le gel fluvial suscita même certaines formes de résilience notamment en ce qui a trait à la capacité des groupes humains à briser la glace, que ce soit pour recueillir de l'eau ou empêcher la formation de ponts de glace.

Ce dernier chapitre aborda par la suite la question des rapports de l'homme avec les sols deltaïques en examinant les contraintes vécues, les exploitations pratiquées et les

aménagements mis en place. Il a d'abord été question des représentations sociales des groupes humains évoluant en contexte paludéen. Rome figurait ces environnements comme des lieux répulsifs et gardait un malaise certain lorsque confrontée aux marécages germaniques. Les déplacements des troupes étaient entravés par les zones palustres et, lorsque la logistique militaire le permettait, on cherchait donc à aménager le territoire pour réduire l'écueil marécageux. À l'inverse, les auteurs anciens décrivent des populations locales adaptées aux contraintes des milieux palustres et ayant appris à en exploiter les atouts stratégiques. On voit ainsi les groupes germaniques non seulement tenter de transporter les batailles contre les Romains dans les espaces marécageux, mais encore utiliser les milieux palustres pour se protéger des attaques de Rome.

Par ailleurs, la question des rapports de l'homme avec le territoire deltaïque m'a ensuite amenée à examiner l'exploitation des ressources forestières. Le bois était un matériau essentiel pour l'implantation humaine, qu'elle fût romaine ou autochtone. Bien que les représentations gréco-romaines des forêts germaniques insistent continuellement sur le caractère obscur, dense et terrifiant des contrées sylvestres, il n'en demeure pas moins que les armées romaines étaient de fortes consommatrices de bois. L'exploitation des ressources ligneuses demeura donc une priorité socio-économique tout au long de l'Antiquité. Utilisé à la fois comme source de combustion et matériau de construction, le bois eut un rôle majeur dans le développement régional. En revanche, l'exploitation intensive des secteurs boisés entraîna dès l'époque romaine une diminution des couverts forestiers dans le delta du Rhin, un impact de l'homme sur son environnement n'ayant toutefois pas eu d'écho dans les représentations littéraires de la région.

Finalement, un regard sur la mise en valeur des terres deltaïques a permis d'opposer la capacité autochtone à développer des structures agraires adaptées aux spécificités du milieu avec les représentations romaines d'un territoire inculte. L'image romaine du delta marécageux, maintes fois reprise dans la littérature ancienne, était difficilement conciliable avec l'idée d'un sol fertile et cultivable. Il ne fut donc pas surprenant de constater que la région était représentée chez les auteurs gréco-romains comme un territoire stérile, incapable de supporter une exploitation agricole. Or, les populations locales ont ingénieusement adapté leurs pratiques agraires aux possibilités agricoles du milieu et ont ainsi pu maximiser la productivité des terres. Privilégiant les pratiques d'élevage, elles ont

pu exploiter les zones humides qui, impropres à la culture céréalière, constituaient de parfaits pâturages. De même, elles ont concentré leur agriculture sur les sols argileux fertiles et ont choisi des types de céréales qui, bien que méprisés par le Romain, étaient mieux adaptés aux sols et au climat de la région. Les paysans locaux ont même instauré un système de fertilisation artificiel des sols sableux peu productifs, ce qui leur permit d'augmenter leur rendement agricole. Ces opportunités d'exploitation céréalière permettaient toutefois la culture de céréales décriées par le soldat romain, ce qui alimenta sans doute dans la société méditerranéenne l'image infertile de la région et poussa l'autorité romaine à privilégier un ravitaillement extérieur plutôt que la modification des habitudes alimentaires de ses troupes stationnées dans la région.

Enfin, j'ai conclu ma démonstration en traitant de l'eau, c'est-à-dire des représentations anciennes des interactions de l'homme avec le milieu fluvial. Les sources anciennes témoignent d'une habileté marquée des groupes germaniques en contexte fluvial. Ces derniers développèrent des aptitudes physiques particulièrement, spécialement la nage, qui leur permettaient d'évoluer avec aisance dans l'environnement deltaïque et de s'adapter rapidement aux contraintes d'un espace frontalier dominé par l'eau. Par ailleurs, la navigabilité des branches fluviales constituait un atout majeur de la région et fut exploitée par l'ensemble des groupes rhénans. La navigation favorisait la mobilité humaine, facilitait le transport et permettait à Rome une appropriation de l'espace frontalier rhénan. L'ascendance de la navigation rhénane entraîna en outre l'aménagement d'installations portuaires dans la région et la mise en place de dépôts à grains pour accueillir le ravitaillement. Tout au long de l'Antiquité, les flottes romaines circulèrent sur le Rhin et l'accessibilité de la voie deltaïque devint même un enjeu majeur sous Julien. En revanche, Rome éprouva beaucoup plus de difficultés à maîtriser la navigation en mer du Nord et se retrouva régulièrement en situation précaire dans l'espace maritime d'un océan immense représenté comme effrayant, redoutable et inconnu. La navigation maritime demeura l'apanage des populations germaniques qui, particulièrement à la période tardive, développèrent des activités de piraterie grâce à leur capacité à apprivoiser et à maîtriser les caprices d'une mer impétueuse. Du reste, afin de traverser le Rhin, Rome aménagea également des ponts de bateaux dans la région; ces structures de franchissement étaient adaptées aux aléas fluviaux, s'élevant au rythme des crues et des étiages, et elles mirent

donc en lumière la capacité romaine à adapter ses installations fluviales aux spécificités de l'environnement naturel.

Mais au-delà des voies navigables, au-delà des ports et des ponts, les Romains mirent surtout en place dans le delta du Rhin des aménagements fluviaux inédits qui eurent des effets directs sur la structure environnementale de la région en modifiant le débit fluvial et la configuration deltaïque. Rome avait la capacité technique et technologique de transformer artificiellement le paysage régional pour qu'il réponde à ses besoins. Le pouvoir romain put ainsi mettre en place d'imposants travaux d'endiguement et de canalisation dans le delta du Rhin pour faciliter la circulation navale. D'abord, une digue érigée par Drusus était localisée à la pointe orientale de l'île des Bataves : à l'entrée du delta, la digue de Drusus déviait une partie des eaux destinées au bras gauche du Rhin vers le bras droit afin d'équilibrer l'alimentation des deux portions du fleuve et faciliter la navigation dans la région. De plus, un canal creusé par les hommes du général Corbulon reliait l'Oude Rijn et la Meuse sur une trentaine de kilomètres. Ajoutant un chenal artificiel à la configuration deltaïque, le canal de Corbulon permettait aux navires d'éviter les incertitudes de l'Océan. Cet ouvrage hydraulique avait également pour objectif de réduire les effets des marées qui, gonflant naturellement les embouchures fluviales, pouvaient inonder les terres avoisinantes; grâce à l'intervention humaine, les risques environnementaux étaient diminués, voire maîtrisés. Enfin, les sources anciennes mentionnent également dans le delta la présence d'un canal dit de Drusus, une voie navigable artificielle qui permettait de rejoindre la zone lacustre nord deltaïque depuis le Rhin. Or, en l'absence de témoignage matériel, la localisation du canal demeure au stade de conjecture. La mention d'une telle structure dans les textes anciens diffusa néanmoins dans la société méditerranéenne l'idée d'une gestion complexe et d'une organisation artificielle par Rome des eaux deltaïques du Rhin.

Somme toute, les représentations littéraires des interactions entre l'homme et l'environnement deltaïque ont révélé une dichotomie entre les attitudes et les choix adoptés par les différents acteurs régionaux. D'un côté, les groupes locaux privilégiaient une adaptation de leur mode de vie en fonction des spécificités et des contraintes du milieu. De l'autre, les armées romaines optaient régulièrement pour une modification du milieu afin que ce dernier réponde aux besoins stratégiques romains. Alors que les Romains

cherchaient généralement à maîtriser l'environnement deltaïque grâce à des aménagements divers, les populations locales tentaient plutôt d'apprivoiser le milieu en adaptant leurs comportements et leurs activités.

Au final, que peut-on conclure de ces quelque trois cents pages d'argumentation et de démonstration opposant les représentations sociales aux réalités historiques, confrontant les textes anciens aux données matérielles? D'une part, l'une des originalités de cette thèse était d'asseoir une partie de l'analyse sur les données paléoenvironnementales. Sans aucun doute, l'apport des sciences de la Terre fut fructueux et m'entraîna vers des confrontations inédites entre données littéraires et matérielles. L'histoire environnementale gagne évidemment à intégrer à son discours les sources produites par les sciences de la Terre. Or, il est vrai que l'usage des études paléoenvironnementales peut devenir une tâche complexe et ardue pour l'historien dont le parcours académique l'a rapidement sorti des girons des sciences naturelles; certes, des efforts sont nécessaires pour maîtriser les données paléoenvironnementales, mais la tâche n'est pas insurmontable et l'analyse en est fortement enrichie. La recherche scientifique gagnerait à encourager un dialogue fécond entre historiens et paléoenvironnementalistes, un dialogue semblable à celui qui existe déjà entre historiens et archéologues.

D'autre part, il est certain que la notion de représentations m'a ouvert un terrain d'analyse fertile et des possibilités interprétatives novatrices. Aux confins septentrionaux de l'Empire romain, la région deltaïque rhénane était méconnue des Méditerranéens et pouvait facilement enflammer l'imaginaire collectif par son exotisme et sa singularité. Il est clair que la situation périphérique des embouchures du Rhin, loin du centre méditerranéen, aux limites de l'œkoumène, participa à la construction dans la littérature gréco-latine d'une image déformée de la région, une image qui exacerbait l'hostilité de l'environnement naturel, qui exagérait l'austérité de l'occupation humaine, qui surestimait l'assujettissement des hommes aux contraintes du milieu. En ce sens, on note une similitude patente entre les différentes représentations romaines véhiculées par les sources anciennes au sujet de la région deltaïque rhénane : que ce soit à travers la perception d'un environnement naturel inhospitalier, d'une implantation humaine acerbe, de populations locales sauvages ou de

ressources naturelles limitées, les thèmes adoptés dans les représentations anciennes de la région jonglaient toujours avec l'idée de l'excès, de l'hostilité et de la répugnance, une image en vérité fondamentalement négative qui ne pouvait qu'influencer les choix politiques et économiques du pouvoir central quant aux efforts consentis pour le développement de la région.

En confrontant ces conceptions romaines subjectives de l'espace deltaïque avec les témoignages matériels, on note immédiatement un décalage entre les représentations diffusées dans la sphère méditerranéenne et la situation régionale réelle. Bien sûr, l'image de la région construite par la littérature ancienne insistait sur l'insolite et l'inhabituel, transformait en situation permanente un phénomène exceptionnel, exagérait à outrance des singularités locales et omettait, volontairement ou non, les banalités pourtant représentatives de la vie dans la région. Loin d'entraîner un désaveu des sources littéraires classiques, ce décalage entre représentations littéraires et réalités matérielles m'apparaît grandement révélateur de la dichotomie qui se dessina entre les volontés politiques d'un pouvoir central discernant mal les particularités locales de certaines zones périphériques de son Empire et les opportunités régionales réelles qu'exploitèrent les acteurs locaux. J'ose ainsi militer pour un plus grand apport du concept de représentations dans la recherche historique, particulièrement en histoire ancienne. Il m'apparaît clair que les représentations littéraires véhiculées dans les sources anciennes doivent être davantage explorées et exploitées par les historiens; elles constituent non pas un reflet réaliste d'une situation donnée, mais bien un reflet réaliste des représentations que se faisait la société romaine de cette situation. Elles sont donc un outil éloquent pour comprendre les préjugés, les stéréotypes et les constructions idéologiques qui articulaient et orientaient les rapports de Rome avec ses régions frontalières. Dans une dynamique marquée par une forte ascendance du pouvoir central sur la périphérie, les représentations romaines d'une région, de son environnement naturel et de ses populations furent évidemment façonnées par l'expérience romaine, une expérience d'abord militaire; mais ces représentations purent également avoir un effet sur les attitudes politiques ou économiques privilégiées par l'autorité centrale. En dépit de la situation régionale réelle, le fait que Rome concevait les terres deltaïques rhénanes comme improductives, le climat régional comme intolérable et les Germains comme des hommes sauvages freina nécessairement, sans bien sûr stopper, toute forme de

développement civil promu par le pouvoir central. Si l'on se représente collectivement un territoire comme étant inhospitalier et aride, rares seront les volontaires pour l'habiter, limités seront les efforts de l'autorité centrale pour le développer. La place réelle des représentations sociales dans les politiques romaines de développement de la région est certes difficile à établir. Les préjugés, les *topoi* et les croyances ont pu influencer l'organisation des rapports de Rome avec la périphérie rhénane, mais ils ont pu également être nourris par les choix faits par l'autorité romaine pour développer la région. Le mécanisme n'était visiblement pas à sens unique et l'on peut penser qu'il existait des chassés-croisés d'influence.

Considérant l'apport que peuvent fournir les représentations sociales pour la compréhension des rapports existant entre un pouvoir central, moteur et promoteur d'une conception du réel, et une périphérie marginalisée, je me permets même de plaider en faveur d'un usage plus étendu du cadre conceptuel des représentations dans l'ensemble de la recherche historique. Les sources écrites constituant une proportion importante du matériel utilisé par l'historien, j'encourage fortement un regard plus systématique du rôle des représentations sociales dans les rapports centre-périphérie, dans les choix politiques pris par un pouvoir central, dans les efforts consentis dans le développement régional ou dans les relations entretenues avec les habitants locaux. C'est dans cette avenue que s'est inscrite cette thèse. De César à Julien, Rome diffusa et entretint une image profondément négative de la région deltaïque rhénane. Les choix politiques du pouvoir central, les efforts consentis dans le développement régional et les relations entretenues avec les habitants locaux furent ainsi constamment teintés de cette image négative, une image qui, loin de disparaître à la fin de l'Antiquité, se perpétua à l'époque médiévale. Bien sûr, tout ne se termine pas avec Julien.

ANNEXE 1

SOURCES LITTÉRAIRES : LISTE DES AUTEURS, NOTICES BIOGRAPHIQUES ET ÉDITIONS MODERNES

AGATHIAS

Agathias le Scholastique (Ἀγαθίας σχολαστικός) est né à Myrina, une petite ville de la province d'Asie, vers 530 et est mort entre 579 et 582. Écrites en grec, ses *Histoires* traitent des évènements ayant marqué le règne de l'empereur Justinien 1er de 552 à 559 et cherchent à poursuivre l'œuvre de Procope de Césarée.

—. *Histoires. Guerres et malheurs du temps sous Justinien*. Introduction, traduction et notes par P. Maraval, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

—. *Agathiae Myrinaei Historiarum libri quinque*. Recensuit R. Keydell, Berlin, De Gruyter, 1967.

ALCUIN

Alcuin d'York est un moine et lettré anglais né en Northumbrie vers 730 et mort à Tours en 804. Savant renommé, il fut un conseiller de Charlemagne et l'une des principales figures de la renaissance intellectuelle carolingienne. Parmi ses œuvres, on compte une série de poèmes latins publiés par les éditeurs modernes sous le titre *Carmina*.

—. « Carmina IV », dans *Monumenta Germaniae Historica. Poetae Latini Aeui Carolini tomus 1*. Recensuit E. Dümmler, Berlin, Weidmannos, 1881, p. 220-223.

ANTONIUS BONFINIUS

Antonius Bonfinius est un humaniste et historien italien du 15e siècle. Il fut invité à la cour de Hongrie par le roi Matthias 1er où il rédigea son œuvre la plus célèbre, une histoire de la Hongrie intitulée *Rerum Ungaricum decades*.

—. *Rerum Ungaricum decades. Tomus 1*. Edidit J. Fógel, Leipzig, Teubner, 1936.

AMMIEN MARCELLIN

Ammianus Marcellinus est un historien romain, païen, né vers 330 et mort vers 395. Il eut d'abord une importante carrière militaire et servit sous Julien dans la région rhénane. Bien qu'hellénophone, il rédigea en latin une histoire romaine en 31 livres (*Res Gestae*) se voulant une continuation de l'œuvre de Tacite et couvrant donc la période de Nerva à Valens, soit de 96 à 378. Seuls les 18 derniers livres, portant sur les années 353 à 378, nous sont parvenus.

—. *Histoires. Tome I (Livres XIV-XVI)*. Texte établi et traduit par E. Galletier avec la collaboration de J. Fontaine, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

—. *Histoires. Tome II (Livres XVII-XIX)*. Texte établi, traduit et annoté par G. Sabbah, Paris, Les Belles Lettres, 1970 (2002).

—. *Histoires. Tome III (Livres XX-XXII)*. Texte établi, traduit et annoté par J. Fontaine, avec la collaboration de E. Frézouls et J.-D. Berger, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

—. *Histoires. Tome V (Livres XXVI-XXVIII)*. Texte établi, traduit et annoté par M.-A. Marié, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

—. *Histoires. Tome VI (Livres XXIX-XXXI)*. Texte établi et traduit par G. Sabbah, annoté par L. Angliviel de la Beaumelle, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

—. *Roman History. Volume I (Books 14-19)*. With an English translation by J. C. Rolfe, Cambridge, Harvard University Press, 1950.

AMPELIUS

Lucius Ampelius est un auteur latin du 2e siècle surtout connu pour son *Liber memorialis*, un petit ouvrage scolaire sans doute rédigé à la fin du règne de Marc-Aurèle. Composé d'une suite de notices thématiques de longueur inégale, cet opuscule offre un regard unique sur le contenu et les modes de transmissions du savoir scolaire chez les Romains.

—. *Aide-mémoire (Liber memorialis)*. Texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

APPIEN

Appien (Ἀππιανός) est un historien romain de langue grecque né vers 95 de notre ère et mort vers 165. Il rédigea une histoire de Rome (Ῥωμαϊκά) en 24 livres qui nous est parvenue de façon fragmentaire. Les livres 13 à 17 forment un ensemble sur les guerres civiles depuis la lutte entre Marius et Sylla jusqu'à la mort de Sextus Pompée. De même, le livre 4, fragmentaire, porte sur les guerres menées contre les Gaulois (Κελτική).

—. *Roman History. Volume I (Books 1-8.1)*. With en English translation by H. White, Cambridge, Harvard University Press, 1912.

—. *Roman History. Volume III (The Civil Wars, books 1-3.26)*. With en English translation by H. White, Cambridge, Harvard University Press, 1913.

—. *Roman History. Volume IV (The Civil Wars, books 3.27-5)*. With en English translation by H. White, Cambridge, Harvard University Press, 1913.

ARISTOTE

Aristote (Ἀριστοτέλης) est l'un des philosophes grecs les plus célèbres de l'Antiquité. Né en 384 avant notre ère et mort en 322, il fut disciple de Platon et précepteur d'Alexandre le Grand. De son œuvre, seule une trentaine de traités nous sont parvenus, dont les *Météorologiques* (Μετεωρολογικῶν) – un ouvrage de météorologie en quatre livres – et les *Politiques* (Πολιτικά) – un traité de philosophie politique en huit livres.

—. *Météorologiques. Tome I (Livres I-II)*. Texte établi et traduit par P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

—. *Politique. Tome III, 1ère partie (Livre VII)*. Texte établi et traduit par J. Aubonnet, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

ARRIEN

Arrien (Ἀρριανός) est un historien grec né vers 85 de notre ère et mort possiblement vers 160. Son *Anabase d'Alexandre* (Ἀλεξάνδρου ἀνάβασις) raconte en sept livres les campagnes militaires d'Alexandre le Grand. L'ouvrage s'appuie sur des sources historiques aujourd'hui perdues.

—. *Anabasis of Alexander. Volume II (Books 5-7)*. With an English translation by P. A. Brunt, Cambridge, Harvard University Press, 1983.

ATHÉNÉE

Athenaeus de Naucratis (Ἀθήναιος Ναυκρατίτης) est un grammairien grec né vers 170 de notre ère à Naucratis en Égypte et mort au 3e siècle, peut-être vers 230. Ses Δειπνοσοφισταί – que l'on peut traduire par « repas des sophistes » – constituent un ouvrage en quinze livres racontant une série de conversations fictives sur des sujets variés tenues par des personnages historiques lors d'un banquet tout aussi fictif.

—. *Les Deipnosophistes*. Texte établi et traduit par A. M. Desrousseaux avec le concours de C. Astruc, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

AUGUSTE

Les *Res Gestae Diui Augusti* forment en fait le testament politique d'Auguste dans lequel le *Princeps* fournit un compte-rendu, rédigé à la première personne, des faits et des actions ayant marqué son règne. Le texte était à l'origine gravé sur des tables de bronze et avait été diffusé dans l'Empire grâce à des retranscriptions sur pierre; seules certaines de ces retranscriptions ont survécu.

—. *Res Gestae Divi Augusti. Hauts faits du divin Auguste*. Texte établi et traduit par J. Scheid, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

AURELIUS VICTOR

Aurelius Victor est un homme politique et historien romain païen du 4e siècle de notre ère. Il a rédigé, sous forme de biographies impériales, un abrégé de l'histoire de l'Empire romain intitulé *Liber Caesaribus* et couvrant la période d'Auguste à Constance II, soit du 1er siècle avant notre ère à 360.

—. *Livre des Césars*. Texte établi et traduit par P. Dufraigne, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

PSEUDO-AURELIUS VICTOR

L'*Epitome de Caesaribus* est un ouvrage écrit à la fin du 4e siècle ou au début du 5e siècle résumant les règnes des empereurs romains d'Auguste à Théodose. Son auteur demeure anonyme, mais l'œuvre fut longtemps attribuée faussement à Aurelius Victor.

—. *Abrégé des Césars*. Texte établi, traduit et commenté par M. Festy, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

AUSONE

Decimus Magnus Ausonius est un poète gallo-romain né vers 310 de notre ère et mort vers 395. À la tête d'une école de rhétorique à Bordeaux (*Burdigala*), il fut notamment précepteur de Gratien. Son œuvre la plus connue, intitulée *Mosella*, est un poème au sujet de la Moselle. Quant à *Bissula*, il s'agit d'un poème au sujet d'une jeune servante d'origine transhrénane.

—. *Volume I (Books 1-17)*. With en English translation by H. G. Evelyn-White, Cambridge, Harvard University Press, 1919.

CATULLE

Caius Valerius Catullus est un poète romain originaire de la Gaule cisalpine né vers 84 avant notre ère et mort en 54. Il a laissé 116 poèmes de longueurs et de formes variables.

—. *Poésies*. Texte établi et traduit par G. Lafaye, revu et corrigé par S. Viarre, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

CÉSAR

Caius Iulius Caesar est la figure la plus célèbre de la fin de la République romaine. Né en 100 avant notre ère et mort en 44, il est notamment connu pour sa conquête de la Gaule entre 58 et 50. Dans ses *Commentarii de Bello Gallico* – aussi intitulés *Bellum Gallicum*, – César raconte en huit livres ses campagnes militaires en Gaule.

—. *C. Iulii Caesaris Commentarii rerum gestarum. Vol. 1 Bellum Gallicum*. Edidit W. Hering, Leipzig, Teubner, 1987.

—. *C. Iulii Caesaris commentarii rerum gestarum. 1. Bellum Gallicum*. Edidit O. Seel, Leipzig, Teubner, 1961.

—. *Guerre des Gaules. Tome 1 (Livres I-IV)*. Texte établi et traduit par L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1926.

—. *Guerre des Gaules. Tome 2 (Livres V-VIII)*. Texte établi et traduit par L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1926 (1967).

—. *The Gallic War*. With an English translation by H. J. Edwards, Cambridge, Harvard University Press, 1917.

—. *C. Iuli Caesaris Commentarii rerum in Gallia gestarum VII A. Hirti Commentarius VIII*. Edited by T. Rice Holmes, Oxford, Clarendon Press, 1914.

—. *C. Iuli Caesaris commentarium pars prior qua continentur Libri VII De Bello Gallico cum A. Hirti Supplemento*. Recensuit brevique adnotatione critica instruxit R. du Pontet, Oxford, Clarendon Press, 1900.

—. *C. Iuli Caesaris commentarii cum A. Hirti aliorumque supplementis*. Recognovit B. Dinter, Leipzig, Teubner, 1876.

—. *C. Iulii Caesaris commentarii De Bellis Gallico et Ciuili, aliorum De Bellis Alexandrino, Africano et Hispaniensi. Tomus primus.* Annotatione critica intruxit F. Dübner, Paris, Typgrapheo Imperali, 1867.

PSEUSO-CÉSAR

Le récit des campagnes de César en Égypte se retrouve dans l'ouvrage intitulé *De Bello Alexandrino*. Bien que le récit soit monté comme s'il avait été écrit par César lui-même, la paternité de l'œuvre est débattue depuis l'Antiquité, par exemple par Suétone *Caes*. 56.

—. *Guerre d'Alexandrie*. Texte établi et traduit par J. Andrieu, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

CICÉRON

Marcus Tullius Cicero est un homme politique romain né en 106 avant notre ère et mort en 43. L'un des plus célèbres orateurs de l'Antiquité, il a laissé une production littéraire abondante. Dans *In Pisonem*, Cicéron présente au Sénat romain un plaidoyer contre Pison, beau-père de César et sous le consulat duquel Cicéron fut contraint à l'exil.

—. *Discours. Tome XVI, 1ère partie (Contre Pison)*. Texte établi et traduit par P. Grimal, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

CLAUDIEN

Claudius Claudianus est un poète païen né vers 370 de notre ère et mort vers 408. Bien qu'hellénophone, il choisit d'écrire en latin. Il rédigea de nombreux panégyriques, notamment en faveur d'Honorius et de Stilichon. Il traite également de la guerre de Rome contre Alaric dans un texte intitulé *De Bello Gothico*, aborde la révolte de Gildon dans *De Bello Gildonico* et s'élève contre le consul Eutrope dans *In Eutropium*. Son œuvre la plus importante est son épopée mythologique *De raptu Proserpinae*.

—. *Volume I*. With an English translation by M. Platnauer, Cambridge, Harvard University Press, 1922.

—. *Volume II*. With an English translation by M. Platnauer, Cambridge, Harvard University Press, 1922.

COLUMELLE

Lucius Iunius Moderatus Columella est un auteur et agriculteur romain du 1er siècle de notre ère. Son principal ouvrage, *De re rustica*, est un traité d'agriculture en douze livres et constitue l'une des plus importantes sources sur les pratiques agricoles romaines.

—. *De l'Agriculture. Livre III*. Texte établi, traduit et commenté par J.-C. Dumont, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

CONRAD CELTIS

Conrad Celtis est un poète allemand du 15e siècle reconnu pour sa poésie lyrique latine qui s'inspire des poètes classiques, notamment Ovide et Horace. Son recueil le plus connu s'intitule *Quattuor libri amorum*. De même, il participa à la *Germania Illustrata*, une encyclopédie visant à réunir toutes les connaissances historiques sur l'Allemagne; il y rédigea une section intitulée *Germania Generalis* ainsi qu'un texte sur l'histoire de Nuremberg. Il est également connu pour avoir découvert et édité la Table de Peutinger.

—. *Quattuor libri amorum secundum quattuor latera Germaniae; Germania generalis : accedunt carmina aliorum ad libros amorum pertinentia*. Edidit F. Pindter, Leipzig, Teubner, 1934.

—. « De situ et moribus Norimbergae, de Hercyniae siluae magnitudine et de eius in Europa definitione et populis incolis (excerptum) », dans *Conrad Celtis quae Vindobonae prelo subicienda curavit opuscula*. Edidit K. Adel, Leipzig, Teubner, 1966. p. 65-72.

DENYS D'HALICARNASSE

Denys (Διονύσιος) est un historien grec né vers 60 avant notre ère et mort vers 7 ou 8 de notre ère. Enseignant la rhétorique à Rome, il rédigea plusieurs ouvrages dont une histoire de Rome depuis sa fondation : les *Antiquités romaines* (Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία). Des 20 livres initiaux, seuls les neuf premiers nous sont parvenus complets; les livres 10 et 11 sont lacunaires alors que les autres livres nous sont connus de façon fragmentaire.

—. *Roman Antiquities. Volume VII (Books 11-20)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1950.

DIGESTE

Le *Digeste* est un recueil de citations de juristes romains de différentes époques se retrouvant dans le *corpus iuris ciuilis*, une compilation anthologique des principaux textes de droit romain regroupés en un ensemble cohérent au 6e siècle sous Justinien.

Corpus Iuris Civilis. Editio stereotype ex officina C. Tauchnitii, cura J. L. W. Beck, Leipzig, C. Cnobloch, 1829.

DIODORE DE SICILE

Diodore (Διόδωρος) est un historien grec du 1er siècle avant notre ère. Sa principale œuvre s'intitule *Bibliothèque historique* (Βιβλιοθήκη ἱστορική) et se veut un ouvrage d'histoire universelle en 40 volumes. Seuls les cinq premiers livres ainsi que les livres 11 à 20 nous sont parvenus.

—. *The Library of History. Volume I (Books 1-2.34)*. With an English translation by C. H. Oldfateur, Cambridge, Harvard University Press, 1933.

—. *The Library of History. Volume III (Books 4.59-8)*. With an English translation by C. H. Oldfateur, Cambridge, Harvard University Press, 1939.

DION CASSIUS

Lucius Cassius Dio (Δίων ὁ Κάσσιος) était un sénateur romain d'origine grecque qui rédigea au début du 3e siècle une *Histoire romaine* en 80 livres, dont seuls les livres 37 à 60, couvrant la période de 65 avant notre ère à 54 de notre ère, nous sont parvenus quasi complets. Fragmentaires, les 20 derniers livres, couvrant essentiellement le 2e siècle, nous sont également bien connus grâce aux abrégés byzantins de Jean Xiphilin et Jean Zonaras.

—. *Dio's Roman History. Volume III (Books 36-40)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1954 (1914).

—. *Dio's Roman History. Volume VI (Books 51-55)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1994 (1917).

—. *Dio's Roman History. Volume VII (Books 56-60)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1961 (1924).

—. *Dio's Roman History. Volume VIII (Books 61-70)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1961 (1925).

—. *Dio's Roman History. Volume IX (Books 71-80)*. With an English translation by E. Cary, Cambridge, Harvard University Press, 1961 (1927).

—. *Histoire romaine. Livres 38, 39 & 40*. Texte établi par G. Lachenaud, traduit et commenté par G. Lachenaud et M. Coudry, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

ELIEN

Claudius Aelianus (Κλαύδιος Αἰλιανός) est un auteur et orateur romain de langue grecque né vers 175 de notre ère et mort vers 235. Il a écrit un traité d'histoire naturelle en 17 livres (Περὶ Ζῴων Ἰδιότητος) qui compile des informations diverses, souvent anecdotiques, sur les animaux.

—. *On Animals. Volume I (Books 1-5)*. With an English translation by A. F. Scholfield, Cambridge, Harvard University Press, 1958.

EUTROPE

Flavius Eutropius est un historien romain du 4e siècle, possiblement païen. À la demande de l'empereur Valens, il rédigea en 369 un *Breviarium ab Vrbe condita*, un abrégé de l'histoire de Rome en dix livres, des origines jusqu'à la mort de l'empereur Jovien en 364.

—. *Abrégé d'histoire romaine*. Texte établi et traduit par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

FESTUS

Sextus Pompeius Festus est un grammairien romain de la fin du 2e siècle. Il a écrit un abrégé du traité encyclopédique aujourd'hui perdu de Verrius Flaccus intitulé *De Verborum Significatu*. L'ouvrage de Festus nous est lui-même parvenu de façon fragmentaire, partiellement abrégé à son tour par Paul Diacre au 8e siècle.

—. *De Verborum Significatu cum Pauli Epitome*. Edidit W. M. Lindsay, Leipzig, Teubner, 1997.

FLAVIUS JOSÈPHE

Joseph, fils de Matthias, plus connu sous le nom latin Titus Flavius Iosephus (Ἰώσηπος) est un historien juif, de langue grecque, né vers 37 de notre ère et mort vers 100. Sa *Guerre des Juifs* est un récit en sept livres des affrontements ayant ponctué les relations judéo-romaines, notamment la prise de Jérusalem par Titus en 70.

—. *The Jewish War. Volume I (Books 1-2)*. With an English translation by H. St. J. Thackeray, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

—. *The Jewish War. Volume III (Books 5-7)*. With an English translation by H. St. J. Thackeray, Cambridge, Harvard University Press, 1928.

FLORUS

Lucius Annaeus Florus est un auteur romain du début du 2e siècle dont la vie demeure peu connue. Il rédigea sans doute sous le règne d'Hadrien un *Abrégé de l'histoire romaine* – aussi appelé *Epitoma* – conçu en quelque sorte comme un grand panégyrique du peuple romain depuis Romulus jusqu'à Auguste.

—. *Œuvres. Tome I (Livre I)*. Texte établi et traduit par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

—. *Œuvres. Tome II (Livre II)*. Texte établi et traduit par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

FRONTIN

Sextus Iulius Frontinus est un homme politique romain né vers 40 de notre ère et mort en 103. Il fut notamment général dans l'armée romaine, gouverneur de Bretagne, consul suffect et curateur des eaux à Rome. Ses *Strategemata* présentent, à l'intention du grand public, des stratagèmes militaires utilisés par les armées romaines dans différentes situations.

—. *The Stratagems and the Aquaducts of Rome*. With an English translation by C. E. Bennett, Cambridge, Harvard University Press, 1961.

—. *Stratagemata*. Recensuit R. I. Ireland, Leipzig, Teubner, 1990.

GRÉGOIRE DE TOURS

Grégoire de Tours est un historien mérovingien né en 538 et mort en 594. En 573, il fut nommé évêque de Tours, l'un des principaux sièges épiscopaux francs, et participa activement à la vie politique de son époque. Son œuvre la plus connue s'intitule *Decem libros historiarum*, mais est passée à la postérité sous le nom d'*Histoire des Francs*, car, bien que Grégoire voulût faire une histoire universelle de la chrétienté, une portion importante de l'ouvrage traite des premiers Mérovingiens.

—. « *Gregorii Episcopi Turonensis Libri Historiarum X* », dans *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum Merovingicarum. Tomus I, pars I*. Editionem alteram curaverunt B. Krusch et W. Levison, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1951.

HÉRODIEN

Hérodien (Ἡρωδιανός) est un lettré romain de langue grecque né vers 170 de notre ère et mort vers 240. Il a rédigé une histoire de Rome couvrant la période de 180 à 238, soit les règnes des empereurs et usurpateurs de Commode à Gordien III.

—. *Ab excessu diui Marci libri octo* – Της μετά Μάρκον βασιλείας ίστοριών. Ab I. Bekkero recogniti, Leipzig, Teubner, 1855.

HÉRODOTE

Hérodote (Ἡρόδοτος) est un historien grec du 5e siècle avant notre ère. Surnommé le « père de l'Histoire » par Cicéron, il a écrit un ouvrage intitulé Ἱστορία – en français *Histoires*, bien que le terme signifie plutôt « enquête » ou « recherche » – portant sur les dimensions historiques, ethnographiques et géographiques des guerres entre les Grecs et les Perses.

—. *Histoires. Tomes II (Livre II)*. Texte établi et traduit par P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

—. *Histoires. Tomes IV (Livre IV)*. Texte établi et traduit par P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1945.

HIPPOCRATE

Hippocrate de Cos (Ἱπποκράτης) est un savant grec considéré comme le « père de la médecine », né vers 460 avant notre ère et mort vers 370. Outre le célèbre *Serment d'Hippocrate*, le corpus hippocratique regroupe plus d'une soixantaine de traités médicaux.

—. *Airs, eaux, lieux*. Texte établi et traduit par J. Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

HISTOIRE AUGUSTE

L'œuvre intitulée *Vitae diuersorum principum et tyrannorum a diuo Hadriano usque Numerianum diuersis compositae* – nommé Histoire Auguste par un éditeur du 16e siècle – est un recueil regroupant les biographies des empereurs et usurpateurs d'Hadrien jusqu'à Numérien, soit de 117 à 284. Le texte est présenté sous la

plume de six auteurs différents du début du 4e siècle, mais ces noms sont habituellement considérés comme des pseudonymes. Certains latinistes, par exemple S. Ratti (2009b), ont ainsi émis l'hypothèse que les biographies auraient plutôt été écrites par un seul individu à la fin du 4e siècle. Bien que l'œuvre soit souvent jugée peu fiable sur le plan historique, il s'agit de la plus importante source latine pour les 2e et 3e siècles.

Histoire Auguste. Tome 1, 1ère partie (Introduction générale. Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin). Texte établi, traduit et commenté par J.-P. Callu, O. Desbordes et A. Gaden, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

Histoire Auguste. Tome IV, 2e partie (Vies des deux Valériens et des deux Galliens). Texte établi, traduit et commenté par S. Ratti et O. Desbordes, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Histoire Auguste. Tome IV, 3e partie (Vies des Trente Tyrans et de Claude). Texte établi, traduit et commenté par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

Histoire Auguste. Tome V, 1ère partie (Vies d'Aurélien et de Tacite). Texte établi, traduit et commenté par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

Histoire Auguste. Tome V, 2e partie (Vies de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus Numérien et Carin). Texte établi, traduit et commenté par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

Historia Augusta. Volume I. With an English translation by D. Maggie, Cambridge, Harvard University Press, 1921.

Historia Augusta. Volume II. With an English translation by D. Maggie, Cambridge, Harvard University Press, 1924.

Historia Augusta. Volume III. With an English translation by D. Maggie, Cambridge, Harvard University Press, 1932.

Homère

Sans doute le plus célèbre poète grec, Homère (Ὅμηρος) vécut possiblement au 8e siècle avant notre ère, mais sa vie nous est totalement inconnue et fut mythifiée dès l'époque classique. On lui attribue généralement la composition de l'*Iliade* (Ἰλιάς) et de l'*Odyssée* (Ὀδύσσεια), une vaste épopée comprenant quelque 28 000 vers et racontant la Guerre de Troie d'une part et le voyage de retour d'Ulysse d'autre part.

—. *L'Iliade. Tome III (Chants XIII-XVIII)*. Texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1937.

—. *L'Iliade. Tome IV (Chants XIX-XXIV)*. Texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1938.

—. *L'Odyssée. Tome II (Chants VIII-XV)*. Texte établi et traduit par V. Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 1924 (2001).

Horace

Quintus Horatius Flaccus est un poète romain né en 65 avant notre ère et mort en 8 avant notre ère. Célébré par ses contemporains, il est notamment connu pour ses *Odes* – ou *Carmina*, – un recueil de poèmes lyriques en 4 volumes.

—. *Odes et épodes*. Texte établi et traduit par F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1929.

Itinéraire antonin

L'*Itinerarium Antonini Augusti* est un document qui recense les trajets de 372 itinéraires s'étendant sur 85 000 km dans tout l'Empire romain. Les trajets décrits contiennent une énumération des villes et des étapes de l'itinéraire ainsi que les distances entre chaque ville. L'usage exact du document demeure incertain. Contrairement à son nom, le document ne daterait pas du règne d'Antonin, mais plutôt du début du règne de Caracalla – Marcus Aurelius Antonius Bassianus – au début du 3e siècle.

Itinerarium Antonini Augusti et Hierosolymitanum. Ex libris manu scriptis ediderunt G. Parthey et M. Pinder, Berlin, Friderici Nicolai, 1848.

JÉRÔME

Jérôme de Stridon, dit Saint Jérôme, est un moine et père de l'Église chrétienne né vers 347 et mort en 420. Il est surtout connu pour sa traduction de la Bible en latin bien que le corpus hiéronymite comporte en réalité plusieurs centaines de textes de différentes natures. On y compte notamment 154 lettres abordant divers sujets, trois hagiographies dont la *Vie de Saint Hilarion* ainsi que des commentaires des Écritures.

—. *Trois vies de moines : Paul, Malchus, Hilarion*. Texte introduit, critiqué, traduit et annoté par P. Leclerc et E. Martín Morales, Paris, Éditions du Cerf, 2007.

—. « Commentariorum in Zachariam prophetam ad exsuperium tolosanum episcopum », dans *S. Hieronymi Presbyteri Opera. Pars I, opera exegetica 6, commentarii in prophetas minores*. Textum edendum curavit M. Adriaen, Turnhout, Brepols, 1970, p. 747-900.

—. *Correspondance. Tome VII (Lettres CXXI-CXXX)*. Texte établi et traduit par J. Labourt, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

JORDANÈS

Jordanès est un historien latin du 6e siècle, chrétien, peut-être d'origine ostrogothe. Il rédigea vers 551 un ouvrage intitulé *Getica*, une histoire des Goths qui était en fait un abrégé d'une œuvre de Cassiodore, lequel, au service du roi ostrogoth Theodoric, avait écrit une histoire des Goths en douze livres afin de faire accepter aux Italiens leur domination sur la péninsule.

—. *Histoire des Goths*. Introduction, traduction et notes par O. Devillers, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

JULIEN

Flavius Claudius Julianus Augustus (Φλάβιος Κλαύδιος Ἰουλιανός Αὔγουστος) est né en 331 ou 332 et est mort en 363. Issu de la dynastie constantinienne, il est nommé César par Constance II en 355, puis devient Auguste en 361. Païen, Julien était un homme lettré adepte de philosophie; parallèlement à ses activités politico-militaires, il fut également l'un des principaux auteurs grecs du 4e siècle. Il rédigea des discours politiques (par exemple la *Lettre au sénat et au peuple d'Athènes*), des écrits satiriques (tel que le *Misopogon*), des éloges ainsi que de nombreuses lettres.

—. *The Works of the Emperor Julian. Volume I (Orations 1-5)*. With an English translation by W. C. Wright, Cambridge, Harvard University Press, 1913 (1954).

—. *The Works of the Emperor Julian. Volume II (Orations 6-8)*. With an English translation by W. C. Wright, Cambridge, Harvard University Press, 1913 (1959).

LATERCULUS VERONENSIS

La liste dite de Vérone – *Laterculus Veronensis* – est une liste de provinces romaines datant du début du 4e siècle. Elle nous a été transmise par un unique manuscrit datant du 8e siècle, conservé à la *Biblioteca Capitolare* de Vérone, d'où le document tire son nom. On y retrouve le nom d'une centaine de provinces de l'Empire organisées au sein des douze nouvelles unités administratives régionales (diocèses) créées à cette époque.

« *Laterculus Veronensis* », dans *Notitia Dignitatum accedunt Notitia Vrbis Constantinopolitanae et Laterculi Prouinciarum*. Edidit O. Seek, Berlin, Weidmannos, 1876, p. 247-251.

LEX FRISIONUM

La *Lex Frisionum* est un code de lois instauré sous le règne de Charlemagne après la conquête de la Frise par les Francs à la fin du 8e siècle. La *Lex Frisionum* s'appliquait aux Frisons habitant les territoires situés entre l'Escaut et la Weser.

« *Lex Frisionum* », dans *Monumenta Germaniae Historica. Fontes iuris Germanici antiqui in usum scholarum separatim editi tomus 12*. Herausgegeben und übersetzt von K. A. Eckhardt und A. Eckhardt, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1982.

LIBANIOS

Libanios (Λιβάνιος) est un rhéteur et sophiste de langue grecque né à Antioche en 314 et mort vers 393. Païen et ami de l'empereur Julien, il est l'auteur d'une œuvre colossale, la plus imposante nous ayant été transmise par l'Antiquité : elle comporte 64 discours (*orationes*), 51 déclamations, 57 introductions aux discours de Démosthènes, plusieurs dizaines de modèles d'exercices d'écriture et 1545 lettres conservées. Le discours 18 est un éloge funéraire à Julien alors que le discours 59 porte sur les empereurs Constance et Constant.

—. *Selected Works. Volume I (the Julianic Orations)*. With an English translation, introduction and notes by A. F. Norman, Cambridge, Harvard University Press, 1987.

—. *Discours. Tome IV. Discours LIX*. Texte établi et traduit par P.-L. Malosse, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

—. *Libanii Opera. Vol. II (Orationes XII-XXV)*. Recensuit R. Foerster, Leipzig, Teubner, 1904.

—. *Libanii Opera. Vol. IV (Orationes LI-LXIV)*. Recensuit R. Foerster, Leipzig, Teubner, 1908.

LUCAIN

Marcus Annaeus Lucanus est un poète latin, neveu de Sénèque, né à Cordoue en 39 de notre ère et mort en 65, condamné par Néron dans le cadre de la conjuration de Pison. Sa seule œuvre ayant été conservée est la *Pharsale*, une épopée racontant la guerre civile entre César et Pompée.

—. *La Guerre civile (La Pharsale). Tome I (Livres I-V)*. Texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

—. *La Guerre civile (La Pharsale). Tome II (Livres VI-X)*. Texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

MARCIEN D'HÉRACLÉE

Marcianos d'Héraclée (Μαρκιανὸς Ἡρακλεώτης τοῦ Πόντον) fut possiblement un géographe et navigateur grec du 4e ou 5e siècle de notre ère. Sa vie demeure très peu connue. Sa *Description de la mer extérieure* (Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης) décrit les côtes de l'océan entourant l'œkoumène. Plusieurs parties de son ouvrage ont pour source directe la *Géographie* de Ptolémée.

—. « Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης – Periplus maris exteri », dans *Geographi Graeci Minores. Volumen Primum*. E codicibus recognouit, prolegomenis, annotatione, indicibus instruxit, tabulis aeri incisis illlustrauit K. Müller, Paris, Didot, 1855, p. 515-562.

MARTIAL

Marcus Valerius Martialis est un poète latin originaire de Tarraconaise né en 40 de notre ère et mort vers 104. Il a écrit plus de 1500 épigrammes, souvent satiriques, regroupés dans 14 livres.

—. *Épigrammes. Tome I (Livres I-VII)*. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

—. *Épigrammes. Tome II : 1ère partie (Livres VIII-XII)*. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

—. *Épigrammes. Tome II : 2e partie (Livres XIII et XIV)*. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

NOTITIA DIGNITATUM

La *Notitia Dignitatum* est une compilation par un auteur anonyme du 5e siècle de l'organisation administrative et militaire de l'Empire romain tardif. Le document liste les milliers de dignités civiles et

militaires qui constituaient les structures des pouvoirs administratifs et militaires. L'un des manuscrits de la *Notitia*, datant de 1542, comporte également des enluminures colorées illustrant les dignités énumérées.

Notitia Dignitatum. Nueva edición crítica y commentario histórico, concepción N. Faleiro, Madrid, Consejo Superior de Investigaticiones Científicas, 2005.

Notitia Dignitatum accedunt Notitia Vrbis Constantinopolitanae et Laterculi Prouinciarum. Edidit O. Seek, Berlin, Weidmannos, 1876.

Notitia Dignitatum. Sammelhandschrift – BSB Clm 10291, Münchener Digitalisierungszentrum, Bayerische Staatsbibliothek, http://daten.digitale-sammlungen.de/~db/bsb00005863/images/index.html?fip=193.174.98.30&seite=179&pdfseitex= numérisation du manuscript illustré de 1542, consulté en mars 2014.

OROSE

Paulus Orosius est un prêtre, théologien et historien, peut-être d'origine galicienne – ou bretone selon l'éditrice d'Orose aux Belles Lettres – qui vécut au début du 5e siècle, à l'époque d'Augustin. Ce dernier lui demanda d'écrire un abrégé des malheurs du monde depuis son origine, ouvrage qui, suivant la demande d'Augustin, pourrait servir d'argumentaire contre les païens (*aduersus paganos*). Mais au lieu d'un *breuiarium*, Orose écrivit une histoire universelle en sept livres depuis la création du monde jusqu'à son époque. Peu appréciées d'Augustin, les *Histoires* d'Orose furent surtout diffusées à partir de la fin du 5e siècle et tout au long du Moyen Âge.

—. *Histoires (contre les païens). Tome I (Livres I-III)*. Texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

—. *Histoires (contre les païens). Tome II (Livres IV-VI)*. Texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

—. *Histoires (contre les païens). Tome III (Livres VII-Index)*. Texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

OVIDE

Publius Ovidius Naso est un poète romain né en 43 avant notre ère et mort en 17 ou 18 de notre ère. Banni par Auguste en 8, il vécut en exil à Tomis sur la mer Noire. Les causes de son exil demeurent incertaines. Il est particulièrement connu pour ses *Métamorphoses*, un poème épique en 15 livres décrivant, à travers une trame mythologique, l'histoire du monde de sa création à la déification de César. Parmi les œuvres poétiques d'Ovide, on retient également les *Amores* – un poème lyrique sur l'amour, – les *Fasti* – une ambitieuse élégie inachevée en raison de la relégation du poète – ainsi que les *Tristia* – un ouvrage en cinq livres composé lors de son exil.

—. *Les Amours*. Texte établi et traduit par H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

—. *Les Fastes. Tome I (Livres I-III)*. Texte établi, traduit et commenté par R. Schlling, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

—. *Les Fastes. Tome II (Livres IV-VI)*. Texte établi, traduit et commenté par R. Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

—. *Les Métamorphoses. Tome III (Livres XI-XV)*. Texte établi et traduit par G. Lafaye, édition revue et corrigée par H. Le Bonniec, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

—. *Tristes*. Texte établi et traduit par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

PANÉGYRISTES LATINS

Les *Panegyrici latini* sont un recueil regroupant onze panégyriques prononcés entre 289 et 389 par des orateurs gallo-romains. On y retrouve le premier panégyrique de Maximien par Mamertin prononcé en

289 (2), le *Genethliacus*, second panégyrique de Maximien par Mamertin en 291 (3), le panégyrique de 297 à Constance par un orateur anonyme (4), le discours d'Eumène pour la restauration des écoles d'Autun prononcé en 298 (5), le discours de félicitations à Constantin pour son mariage prononcé par un orateur anonyme en 307 (6), le panégyrique anonyme de 310 à Constantin (7), les remerciements de la ville d'Autun à Constantin en 312 (8), le panégyrique de 313 à Constantin par un orateur anonyme (9), le discours de Nazarius en l'honneur de Constantin en 321 (10), les remerciements de Claudius Mamertinus à l'empereur en 362 (11) et le panégyrique de Théodose par Pacatus prononcé en 389 (12). Traditionnellement, le premier texte des *Panegyrici latini* était le panégyrique de Trajan par Pline le Jeune que les éditeurs classiques plaçaient en tête du recueil comme modèle du genre.

XII Panegyrici Latini. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit R. A. B. Mynors, Oxford, Clarendon Press, 1964.

Panégyriques latins. Tome I (I-V). Texte établi et traduit par E. Galletier, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

Panégyriques latins. Tome II (VI-X). Texte établi et traduit par E. Galletier, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

Panégyriques latins. Tome III (XI-XII). Texte établi et traduit par E. Galletier, Paris, Les Belles Lettres, 1955.

XII Panegyrici Latini. Post AEmilium Baehrensium iterum recensuit W. Bährens, Leipzig, Teubner, 1911.

XII Panegyrici Latini. Recensuit E. Bährens, Leipzig, Teubner, 1874.

PAUSANIAS

Pausanias (Παυσανίας) dit le Périégète est un géographe grec né vers 115 de notre ère et mort vers 180. Après avoir exploré la Grèce, l'Italie, l'Asie et l'Afrique, il rédigea un ouvrage en dix livres intitulé *Description de la Grèce* ou *Périégèse* (Περιήγησις). Son récit se présente comme un recueil de voyage dans lequel il liste les sites qu'il a visités et les légendes qui s'y rapportent.

—. *Description de la Grèce. Livre VIII. L'Arcadie*. Texte établi par M. Casevitz, traduit et commenté par M. Jost, Paris, Les Belles Lettres, 2002 (1998).

PHILOSTRATE

Philostrate (Φιλόστρατος) est un orateur et sophiste grec né vers 170 de notre ère et mort vers 250. Il est notamment l'auteur d'une *Vie d'Apollonius de Tyane*, un ouvrage biographique en huit livres consacré à ce philosophe pythagoricien du 1er siècle de notre ère.

—. *Life of Apollonius of Tyana. Volume I (Books 1-4)*. Edited and translated by C. P. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 2005.

PLINE L'ANCIEN

Caius Plinius Secundus est un érudit romain né en 23 de notre ère et mort lors de l'éruption du Vésuve en 79. Dans sa jeunesse, il servit une dizaine d'années en Germanie, notamment sous le commandement du général Corbulon; de son expérience germanique, il rédigea une histoire en vingt livres des guerres de Germanie – *Bellum germanicum*, – œuvre perdue, mais citée par Tacite. Le seul ouvrage de Pline qui nous soit parvenu est sa magistrale *Naturalis Historia*, un traité encyclopédique en 37 livres dans lequel Pline souhaitait réunir le savoir de son époque. Il y aborde des sujets aussi variés que la physique, la géographie, la zoologie, la botanique ou la pharmacologie.

—. *Histoire naturelle. Livre II*. Texte établi, traduit et commenté par J. Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

—. *Histoire naturelle. Livre III*. Texte établi, traduit et commenté par H. Zehnacker, Paris, Les Belles Lettres, 1998 (2003).

—. *Histoire naturelle. Livre V (1ère partie : 1-46 L'Afrique du Nord)*. Texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

—. *Histoire naturelle. Livre VIII*. Texte établi, traduit et commenté par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

—. *Histoire naturelle. Livre X*. Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

—. *Histoire naturelle. Livre XII*. Texte établi, traduit et commenté par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

—. *Histoire naturelle. Livre XV*. Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

—. *Histoire naturelle. Livre XVI*. Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1962.

—. *Histoire naturelle. Livre XVII*. Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

—. *Histoire naturelle. Livre XVIII*. Texte établi, traduit et commenté par H. Le Bonniec et A. Le Boeuffle, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

—. *Histoire naturelle. Livre XIX*. Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

—. *Histoire naturelle. Livre XXXVII*. Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

—. *Natural History. Volume I (Books 1-2)*. With an English translation by H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1938.

—. *Natural History. Volume II (Books 3-7)*. With an English translation by H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1942.

—. *Natural History. Volume III (Books 8-11)*. With an English translation by H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1940.

—. *Natural History. Volume IV (Books 12-16)*. With an English translation by H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1945.

—. *Natural History. Volume V (Books 17-19)*. With an English translation by H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1950.

—. *Natural History. Volume VII (Books 24-27)*. With an English translation by W. H. S. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 1956.

—. *Natural History. Volume X (Books 36-37)*. With an English translation by D. E. Eichholz, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

—. *Histoire naturelle de Pline. Tome I.* Avec la traduction française par M. E. Littré, Paris, Firmin-Didot Frères, Fils et Cie, 1865.

PLINE LE JEUNE

Caius Plinius Caecilius Secundus, neveu de Pline l'Ancien, est un avocat et magistrat romain né en 61 de notre ère et mort vers 112. Il est surtout célèbre pour sa correspondance nombreuse qui offre un témoignage éloquent de la vie et de la pensée des élites romaines sous Nerva et Trajan. Ses *Epistulae* contiennent 369 lettres regroupées en dix volumes.

—. *Lettres. Tome 1 (Livres I-III)*. Texte établi, traduit et commenté par H. Zehnacker, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

PLUTARQUE

Plutarque (Πλούταρχος) est un historien romain d'origine grecque, actif dans la vie publique, né en 46 de notre ère et mort vers 125. Son œuvre la plus célèbre demeure les *Vies parallèles* (Βίοι Παράλληλοι), un regroupement de cinquante biographies, dont une quarantaine se présente en paire et oppose un Grec et un Romain illustres.

—. *Vies. Tomes VI (Pyrrhos, Marius, Lysandre, Sylla)*. Texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

—. *Vies. Tomes IX (Alexandre, César)*. Texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

—. *Vies. Tomes XV (Artaxerxès, Aratos, Galba, Othon)*. Texte établi et traduit par R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

POLYBE

Polybe (Πολύβιος) est un homme politique et historien grec du 2e siècle avant notre ère. L'un des dirigeants de la ligue achéenne, il fut envoyé comme otage à Rome en 167 où il fut précepteur de Scipion Emilien avec qui, une vingtaine d'années plus tard, il participa au siège de Carthage. Témoin privilégié de la structure politique romaine, mais également de la conquête de la Grèce, Polybe a rédigé un ouvrage historique (Ἱστορίαι) en 40 livres – dont cinq seulement nous sont parvenus complets – portant principalement sur l'expansion de l'Empire de Rome de 264 à 146 avant notre ère.

—. *Histoires. Tome II (Livre II).* Texte établi et traduit par P. Pédech, Paris, Les Belles Lettres, 1970 (2003).

—. *Histoires. Tome III (Livre III)*. Texte établi par J. de Foucault, revu et traduit par E. Foulon et commenté par M. Molin, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

POMPONIUS MELA

Pomponius Mela est un géographe romain du 1er siècle de notre ère. Son seul ouvrage connu est un traité de géographie en trois livres intitulé *De situ orbis libri III* – aussi connu sous le nom *Chorographia* – sans doute rédigé sous le règne de l'empereur Claude. Il s'agit d'un des premiers traités géographiques en langue latine et également d'un des premiers à aborder la géographie de l'Europe du Nord.

—. *Chorographie*. Texte établi, traduit et annoté par A. Silberman, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

PORPHYRION

Pomponius Porphyrio est un grammairien latin du 3e siècle. Commentateur d'Horace, son traité sur l'œuvre du poète aborde surtout les questions de logique, de rhétorique et de grammaire.

—. *Commentum in Horatium Flaccum*. Recensuit A. Holder, Hildesheim, G. Olms, 1967.

—. *Pomponii Porphyrionis Commentarii in Q. Horatium Flaccum*. Recensuit G. Meyer, Leipzig, Teubner, 1874.

PROCOPE DE CÉSARÉE

Procope de Césarée (Προκόπιος Καισαρεύς) est un historien byzantin du 6e siècle. Son principal ouvrage historique, intitulé *Discours sur les guerres* (Ὑπὲρ τῶν πολέμων λόγοι) – aussi connu sous le titre *Guerres de Justinien* – traite, en huit livres, des campagnes de Belisarius, général de Justinien, contre les Perses (livres I-II), contre les Vandales (livres III-IV) et contre les Goths (livres V-VIII).

—. *History of the Wars. Volume II (books 3-4. Vandalic War)*. With an English translation by H. B. Dewing, Cambridge, Harvard University Press, 1916 (1961).

—. *History of the Wars. Volume III (books 5-6.15. Gothic War)*. With an English translation by H. B. Dewing, Cambridge, Harvard University Press, 1916 (1961).

—. *History of the Wars. Volume V (books 7.36-8. Gothic War)*. With an English translation by H. B. Dewing, Cambridge, Harvard University Press, 1928 (1954).

PROSPER D'AQUITAINE

Prosper d'Aquitaine (ou Prosper Tiro) est un écrivain chrétien, disciple de Saint Augustin, né vers 390 et mort entre 455 et 463. Dans la continuité de l'œuvre de Saint Jérôme, il rédigea une histoire universelle couvrant la période de 379 à 455 et intitulée *Epitoma chronicon*.

—. « Prosperi Tironis Epitoma Chronicon », dans *Monumenta Germaniae Historica. Auctorum antiquissimorum tomus IX. Chronica minora saec. IV. V. VI. VII. Volumen I*. Edidit T. Mommsen, Berlin, Weidmannos, 1892, p. 341-485.

PRUDENCE

Aurelius Prudentius Clemens est un poète chrétien romain né en 348 et mort au début du 5e siècle. Actif dans l'espace public, principalement à la cour de Théodose 1er, il consacre ensuite la fin de sa vie à la pratique d'un ascétisme rigoureux. C'est à cette période qu'il écrit la majorité de son œuvre, notamment les *Libri contra Symmachum*, un ouvrage poétique qui se veut une réplique aux demandes païennes du sénateur Symmachus.

—. *Contra Symmachum / Gegen Symmachus*. Übersetzt und eingeleitet von H. Tränkle, Turnhout, Brepols, 2008.

PTOLÉMÉE

Claude Ptolémée (Κλαύδιος Πτολεμαῖος) est un astronome et géographe grec né vers 90 de notre ère et mort vers 168. Son manuel de géographique en huit livres – Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις – est le seul traité antique sur la cartographie nous étant parvenu. Le livre I explique comment construire, techniquement, une carte de l'œkoumène alors que les livres II à VII listent des milliers de toponymes, accompagnés de leurs coordonnées géographiques, à positionner sur la carte préalablement dessinée. Enfin, le livre VIII se veut une synthèse reprenant les principaux toponymes mentionnés.

—. *Ptolemy's Geography*. An annotated translation of the theoretical chapters by J. Lennart Berggren et A. Jones, Princeton, Princeton University Press, 2000.

—. *Claudii Ptolemaei Geographia. Voluminis primi*. E codicibus recognovit, prolegomenis, annotatione, indicibus, tabulis instruxit C. Müller, Paris, Firmin-Didot, 1883.

SALLUSTE

Caius Sallustius Crispus est un homme politique et historien romain né en 86 avant notre ère et mort en 35 avant notre ère. Outre ses récits sur la conjuration de Catilina et la guerre contre le roi numide Jugurtha, Salluste a également écrit un traité historique couvrant la période de 78 (mort de Sylla) à 67 (victoire de Pompée contre les pirates méditerranéens) qui nous est toutefois parvenu de façon très fragmentaire.

—. *The Histories. Vol. 1.* Translated with introduction and commentary by P. McGushin, Oxford, Clarendon Press, 1992.

—. *La Conjuration de Catilina. La Guerre de Jugurtha. Fragments des Histoires*. Texte établi et traduit par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1941 (1962).

SÉNÈQUE L'ANCIEN

Annaeus Seneca, dit Sénèque le Rhéteur, père de Sénèque le Jeune, est un érudit romain né à Cordoue vers 54 avant notre ère et mort en 39 de notre ère. Une grande partie de son œuvre n'a pas été conservée, mais ses livres de rhétorique consacrés à l'art des déclamations, notamment les *Suasoriae*, sont parvenus jusqu'à nous.

—. *Declamations in Two Volumes. Volume 2 (Controversiae, books 7-10. Suasoriae)*. With an English translation by M. Winterbotton, Cambridge, Harvard University Press, 1974.

SÉNÈQUE LE JEUNE

Lucius Annaeus Seneca, fils de Sénèque l'Ancien, est un philosophe, dramaturge et homme politique romain né en Espagne en 4 avant notre ère. Précepteur de Néron, il fut également conseiller du jeune empereur. Compromis dans la conjuration de Pison, il fut condamné à mort en 65 de notre ère. Célèbre pour ses œuvres tragiques, Sénèque rédigea également plusieurs essais et traités philosophiques de même qu'un ouvrage encyclopédique en sept livres intitulé *Naturales Quaestiones* et portant sur différents sujets liés à la nature et aux phénomènes naturels.

—. *Des bienfaits. Tome II (Livres V-VII)*. Texte établi et traduit par F. Préchac, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

—. *Dialogues. Tome I : De la colère*. Texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1922.

—. *Dialogues. Tome II : De la vie heureuse, De la brièveté de la vie*. Texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

—. *Dialogues. Tome III : Consolations*. Texte établi et traduit par R. Waltz, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

—. *Dialogues. Tome VI : De la providence, De la constance du sage, De la tranquillité de l'âme, De l'oisiveté*. Texte établi et traduit par R. Waltz, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

—. *Questions naturelles. Tome I (Livres I-III)*. Texte établi et traduit par P. Oltramare, Paris, Les Belles Lettres, 1929.

—. *Questions naturelles. Tome II (Livres IV-VII)*. Texte établi et traduit par P. Oltramare, Paris, Les Belles Lettres, 1929.

SERVIUS

Marcus Servius Honoratus est un grammairien païen de la fin du 4e siècle qui eut la réputation, chez ses contemporains, d'être l'homme le plus instruit de son époque. Il est l'auteur d'un commentaire des œuvres de Virgile, notamment des *Bucoliques* et de l'*Énéide*.

—. *Seruii Grammatici qui feruntur in Vergilii Carmina Commentarii. Vol. 2 : Aeneidos Librorum VI-XII commentari*. Recensuerunt G. Thilo et H. Hagen, Hildesheim, Georg Olms, 1961 (1884).

—. *Seruii Grammatici qui feruntur in Vergilii Bucolica et Georgica Commentarii. Vol. 3*. Recensuit G. Thilo, Hildesheim, Georg Olms, 1961 (1887).

SIDOINE APOLLINAIRE

Caius Sollius Apollinaris Sidonius est un poète et homme politique gallo-romain né vers 430 et mort en 489. Il est également un saint de l'Église catholique. Issu de la noblesse gauloise et très impliqué dans la vie politique du 5e siècle, il fut préfet de Rome en 468 et élu évêque d'Arverna (Clermont) vers 470. Pendant ses années d'épiscopat, il rédigea plus d'une centaine de lettres adressées à des personnages publics. Regroupées en neuf livres, ses *Epistulae* offrent un regard unique sur une période charnière à la fin de l'Antiquité.

—. *Correspondances. Tome II (Livres I-V)*. Texte établi et traduit par A. Loyen, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

—. *Correspondances. Tome III (Livres VI-IX)*. Texte établi et traduit par A. Loyen, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

SOLIN

Caius Iulius Solinus est un grammairien latin du 3e ou du 4e siècle de notre ère qui rédigea un ouvrage intitulé *De mirabilibus mundi* aussi connu sous le nom *Polyhistor*. Cet ouvrage est en fait un recueil de curiosités hétéroclites, présentées par zones géographiques et grandement inspirées de la *Naturalis Historia* de Pline. Le chapitre 21 porte sur la Germanie.

—. *Polyhistor*. Traduit par M. A. Agnant, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1847.

STACE

Publius Papinius Statius est un poète latin né à Naples vers 50 de notre ère et mort vers 96. Parmi ses principales œuvres, on retrouve les *Siluae*, un recueil de courts poèmes regroupés en cinq livres et portant sur la vie romaine, de même que la *Thebais*, une épopée en douze chants sur le cycle légendaire thébain et racontant l'assaut de la ville de Thèbes par les sept champions d'Argos, ville rivale de Thèbes.

—. *Silvae*. With an English translation by D. R. Shackleton Bailey, Cambridge, Harvard University Press, 2003.

—. *Thebaid. Volume I (Books 1-7)*. Edited and translated by D. R. Shackleton Bailey, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

STRABON

Strabon (Στράβων) est un historien et géographe grec originaire d'Amasée, né en 64 avant notre ère et mort après 24 de notre ère. Sa seule œuvre aujourd'hui connue est sa *Géographie* (Γεωγραφικά) en 17 volumes, mais il aurait également écrit un ouvrage historique. Le livre 4 de la *Géographie* s'intéresse à la Gaule et à la Bretagne alors que le livre 7 porte sur la géographie du nord de l'Europe, notamment de la Germanie.

—. *Géographie. Tome I : 1ère partie (Introduction générale. Livre I)*. Introduction générale par G. Aujac et F. Lasserre, texte établi et traduit par G. Aujac, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

—. *Géographie. Tome I : 2e partie (Livre II)*. Texte établi et traduit par G. Aujac, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

—. *Géographie. Tome II (Livres III et IV)*. Texte établi et traduit par F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

—. *Géographie. Tome III (Livres V et VI)*. Texte établi et traduit par F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

—. *Géographie. Tome IV (Livre VII)*. Texte établi et traduit par R. Baladié, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

—. *Geography. Volume VII (Books 15-16)*. Translated by H. L. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 1930.

—. *Geography. Volume VIII (Book 17. General Index)*. Translated by H. L. Jones, Cambridge, Harvard University Press, 1932.

SUÉTONE

Caius Suetonius Tranquillus est historien romain d'ordre équestre né à Rome vers 69. Il fut secrétaire *ab epistulis latinis* de l'empereur Hadrien, mais connut, pour des motifs incertains, une brutale disgrâce en 122. On ignore la date de sa mort. Son œuvre la plus célèbre est *De Vita duodecim Caesarum libri VIII*, un ouvrage biographique relatant la vie de César, des cinq empereurs julio-claudiens (Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron), des trois empereurs de l'année 69 (Galba, Othon et Vitellius), enfin des trois empereurs flaviens (Vespasien, Titus et Domitien).

—. *Vies des douze Césars*. Traduction et notes de P. Klossowski, Paris, Bartillat, 2010.

—. *Lives of the Caesars*. Translated with an introduction and notes by C. Edwards, Oxford, Oxford University Press, 2000.

—. *Vie des douze Césars. Tome I : César, Auguste*. Texte établi et traduit par H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1981 (1930).

—. *Vie des douze Césars. Tome II : Tibère, Caligula, Claude, Néron*. Texte établi et traduit par H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1957 (1931).

—. *Vie des douze Césars. Tome III : Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien*. Texte établi et traduit par H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1980 (1932).

—. *Lives of the Caesars. Volume I. Julius, Augustus, Tiberius, Gaius Caligula*. Edited and translated by J. C. Rolfe, Cambridge, Harvard University Press, 1914.

—. *Lives of the Caesars. Volume II. Claudius, Nero, Galba, Otho, and Vitellius, Vespasian, Titus, Domitian*. Edited and translated by J. C. Rolfe, Cambridge, Harvard University Press, 1914.

—. *C. Suetonius Tranquillus. The Twelves Caesars*. The Translation of A. Thompson, Philadelphie, Gebbie & Co., 1883.

—. *Les Douze Césars. Petites biographies*. Avec la traduction en français par T. Baudement, Paris, Dubochet, Le Chevalier et Cie, 1845.

TABLE DE PEUTINGER

La *Tabula Peutingeriana* est une représentation cartographique linéaire du monde romain tardif aujourd'hui conservée à la *Österreichische Nationalbibliothek* (Bibliothèque nationale autrichienne). Elle fut découverte à la fin du 15e siècle par l'humaniste allemand Conrad Celtis qui, par la suite, la légua à Konrad Peutinger de qui elle tire son nom. La carte est en fait une copie médiévale, sans doute du 13e siècle, d'un document datant de la fin de l'Antiquité, peut-être du 4e siècle. Dans un format rectangulaire s'étendant sur près de 7 m de longueur et 0,34 m de largeur, la Table de Peutinger figure pour l'ensemble du monde romain les routes terrestres, les voies fluviales, les principaux bourgs et les distances entre ceux-ci. La portion de la carte illustrant le delta du Rhin est présentée en annexe 3.

Tabula Peutingeriana. Section 1 : Bretagne, Gaule, Afrique du Nord. Présentée par Euratlas avec l'autorisation de la *Österreichische Nationalbibliothek*, http://www.euratlas.net/cartogra/peutinger/1_gallia/index_fr.html, consulté en mars 2014.

TACITE

P. Cornelius Tacitus est un sénateur et historien romain né au milieu du 1er siècle de notre ère et mort vers 120. L'œuvre littéraire léguée par Tacite est une source majeure pour l'histoire romaine autant par la qualité de son contenu que par sa fiabilité. Ses deux principaux ouvrages – *Ab Excessu Diui Augusti* et *Historiae* – relatent les évènements historiques ayant ponctué les règnes des premiers empereurs. Les *Annales* traitent en 18 livres, aujourd'hui incomplets, des règnes de Tibère à Néron alors que les *Histoires*, s'interrompant abruptement au livre 5, abordent les années 69 et 70. Outre ses contributions historiques, Tacite a également écrit deux autres œuvres importantes : *De origine et situ Germanorum*, un traité ethnographique décrivant les peuples de la Germanie, ainsi que *De uita et moribus Iulii Agricolae*, un ouvrage relatant la vie du beau-père de l'historien, le général romain Gnaeus Julius Agricola, qui participa à la conquête de la Bretagne.

—. *P. Cornelii Taciti Libri qui supersunt. Tomus I : Ab excessu Diui Augusti*. Edidit H. Heubner, Stuttgart, Teubner, 1983.

—. *Annales. Tome I (Livres I-III)*. Texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 2003 (1974).

—. *Annales. Tome II (Livres IV-VI)*. Texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1990 (1975).

—. *Annales. Tome III (Livres XI-XII)*. Texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

—. *Annales. Tome IV (Livres XIII-XVI)*. Texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

—. *Germania*. Translated with introduction and commentary by J. B. Rives, Oxford, Oxford University Press, 1999.

—. *Germania*. Interpretiert, herausgegeben, übertragen, kommentiert und mit einer Bibliographie versehen von A. A. Lund, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1988.

—. *La Germanie*. Texte établi et traduit par J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

—. *P. Cornelii Taciti Libri qui supersunt. Tomus II Fasciculus I : Historiarum Libri*. Edidit H. Heubner, Stuttgart, Teubner, 1978.

—. *Histoires. Tome I (Livre 1)*. Texte établi et traduit par P. Wuilleumier et H. Le Bonniec, annoté par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

—. *Histoires. Tome II (Livres II et III)*. Texte établi et traduit par H. Le Bonniec, annoté par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

—. *Histoires. Tome III (Livres IV et V)*. Texte établi et traduit par H. Le Bonniec, annoté par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

—. *Vie d'Agricola*. Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1942.

TERTULLIEN

Quintus Septimius Florens Tertullianus est un auteur et théologien originaire de Carthage, né entre 150 et 160 et mort après 220. Issu d'une famille païenne romanisée, il se convertit au christianisme et devient le premier auteur chrétien de langue latine. Son *De uirginibus uelandis* est un traité de moral sur la discipline et le port du voile chez les jeunes filles.

—. *Le Voile des vierges / De virginibus velandis*. Introduction, commentaire et texte critique par E. Schulz-Flügel, traduction par P. Mattei, Paris, Éditions du Cerf, 1997.

TITE-LIVE

Titus Livius est un historien romain né en 59 avant notre ère et mort en 17 de notre ère. Il est l'auteur d'une monumentale histoire de Rome depuis sa fondation : *Ab Vrbe condita libri*. Cet ouvrage comportait à l'origine 142 livres qui couvraient l'histoire romaine des origines à la mort de Drusus en 9 avant notre ère. Seuls 35 livres nous sont toutefois parvenus, soit les livres 1 à 10 et 21 à 45. Le contenu des tomes disparus nous est connu par des fragments et des résumés, notamment les *Periochae* datant du 4e siècle. L'œuvre de Tite-Live fut très célèbre chez ses contemporains et conserva une notoriété certaine tout au long de l'Antiquité.

—. *Histoire romaine*. *Tome I (Livre I).* Texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 1940.

—. *Histoire romaine. Tome V (Livre V)*. Texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

—. *Abrégés des livres de l'Histoire romaine de Tite-Live*. *Periochae transmises par les manuscrits (Periochae 70-142) et par le papyrus d'Oxyrhynchos. Tome XXXIV (2e partie)*. Texte établi et traduit par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

VALÈRE MAXIME

Valerius Maximus est un auteur romain du 1er siècle de notre ère. Contemporain de Tibère, il est surtout connu pour son ouvrage intitulé *Factorum dictorumque memorabilium* qui constitue un recueil en neuf livres de faits divers et d'anecdotes historiques portant sur la religion, la vie politique, la sphère sociale, etc.

—. *Faits et dits mémorables. Tome II (Livres IV-VI).* Texte établi et traduit par R. Comblès, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

VARRON

Marcus Terentius Varro est un auteur et érudit romain de la fin de la République, né en 116 et mort en 27 avant notre ère. Son œuvre littéraire fut importante – jusqu'à 600 livres selon Ausone (*Prof*. 20) – mais elle nous est connue de façon fragmentaire; seul son *De re rustica* nous est parvenu complet. Cet ouvrage est un traité d'agriculture en trois volumes abordant la culture des champs, l'élevage et une multitude d'autres activités liées à la vie rurale en général.

—. *Économie rurale. Tome 1*. Texte établi, traduit et commenté par J. Heurgon, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

VÉGÈCE

Publius Flavius Vegetius Renatus est un compilateur militaire romain de la fin du 4e siècle et du début du 5e siècle. Outre un traité vétérinaire, Végèce a rédigé un traité d'art militaire intitulé *De re militari* (aussi connu sous le titre *Epitoma rei militaris*) qui aborde en cinq livres plusieurs éléments de la tactique et de l'organisation militaires romaines (recrutement, entraînement, stratégies d'attaques et de défenses, etc.)

—. *Epitoma rei militaris*. Edited by M. D. Reeve, Oxford, Clarendon Press, 2004.

VELLEIUS PATERCULUS

Velleius Paterculus est un légat romain ayant servi en Germanie à l'époque d'Auguste sous le commandement de Tibère. Il a écrit une histoire romaine en deux livres dédiée au consul Marcus Vincius – *Historiae romanae ad M. Vinicium cos. libri duo* – qui fut publiée en 30 de notre ère. Son ouvrage relate les principaux évènements du monde gréco-romain depuis la prise de Troie jusqu'au consulat dudit Marcus Vincius.

—. *Histoire romaine*. Texte établi et traduit par J. Hellegouarc'h, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

VIRGILE

Publius Vergilius Maro est sans doute le poète latin le plus célèbre de l'Antiquité romaine. Né vers 70 avant notre ère et mort en 19 avant notre ère, son œuvre était déjà célèbre chez ses contemporains et son legs littéraire influença fortement la littérature occidentale. Trois de ses œuvres sont particulièrement connues : les *Bucoliques* (aussi intitulé *Églogues*) sont un poème en dix parties mettant en scène des dialogues entre bergers; les *Géorgiques* sont un poème en quatre chants traitant de l'agriculture et célébrant la vie paysanne traditionnelle; enfin l'*Énéide* (*Aeneis*) est un poème épique en douze chants racontant le périple du Troyen Énée, ancêtre mythique du peuple romain. Avec l'*Énéide*, Virgile avait pour objectif d'offrir aux Romains une épopée fondatrice dans la lignée de l'œuvre d'Homère.

—. *Bucoliques*. Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1942.

—. *Énéide. Tome II (Livres V-VIII).* Texte établi et traduit par J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

—. *Géorgiques*. Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1957.

VITRUVE

Marcus Vitruvius Pollio est un architecte romain du 1er siècle avant notre ère. Son célèbre traité *De architectura* est le principal ouvrage nous étant parvenu sur l'architecture romaine et les techniques de construction de l'Antiquité.

—. *De l'architecture. Livre I.* Texte établi, traduit et commenté par P. Fleury, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

—. *De l'architecture. Livre V.* Texte établi, traduit et commenté par C. Saliou, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

—. *De l'architecture. Livre VI.* Texte établi, traduit et commenté par L. Callebat, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

XÉNOPHON

Xénophon (Ξενοφῶν) est un historien et chef militaire grec qui vécut aux 5e et 4e siècles avant notre ère. Originaire d'Athènes, il s'enrôla comme soldat mercenaire dans les expéditions du prince perse Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès II. L'*Anabase* (Ἀνάβασις), son ouvrage le plus connu, raconte le périple de ces mercenaires grecs – surnommés les Dix Mille – et leur retour vers l'Hellespont après la défaite de Cyrus.

—. *Anabase. Tome II (Livres IV-VII).* Texte établi et traduit par P. Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

ZOSIME

Zosime (Ζώσιμος) est un écrivain byzantin né vers 460 et mort au début du 6e siècle. Sans doute païen, il vécut à Constantinople où il fut fonctionnaire impérial. La seule œuvre connue de Zosime s'intitule *Histoire nouvelle* (Ἱστορία νέα) et relate, en six livres, les évènements historiques ayant mené au déclin de la domination romaine. S'attachant principalement aux règnes de Dioclétien et de ses successeurs, l'ouvrage semble inachevé et s'interrompt abruptement à l'année 410, juste avant le sac de Rome par Alaric.

—. *Histoire nouvelle. Tome I (Livres I-II).* Texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

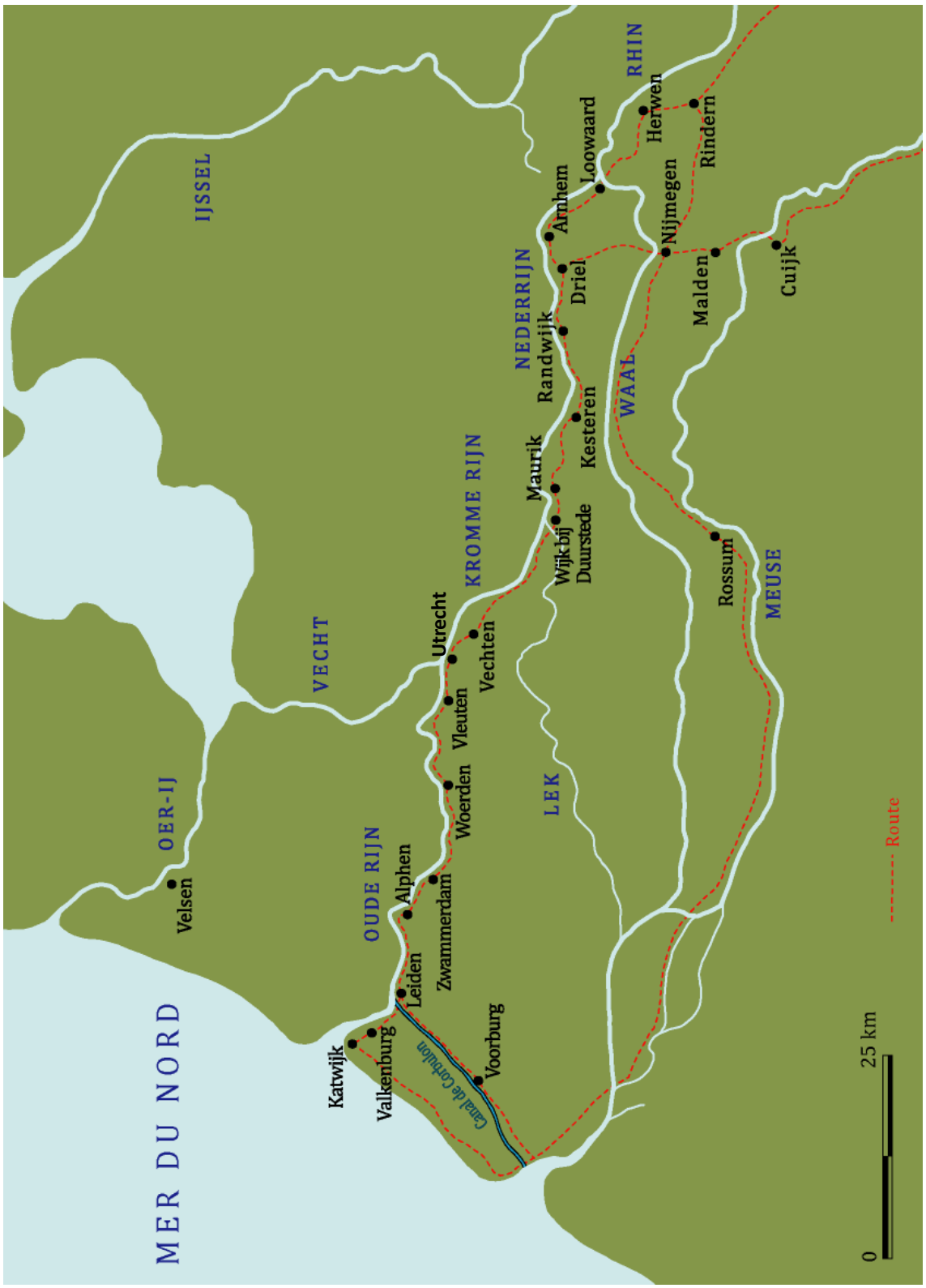
—. *Histoire nouvelle. Tome II 1ère partie (Livre III)*. Texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

—. *Histoire nouvelle. Tome II 2e partie (Livre IV).* Texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

—. *Histoire nouvelle. Tome III 2e partie (Livre VI et index).* Texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

ANNEXE 2

Figure 7 : Carte de l'occupation romaine dans le delta du Rhin



ANNEXE 3

Figure 8 : Table de Peutinger. Image fournie par Euratlas avec l'autorisation de la Österreichische Nationalbibliothek, http://www.euratlas.net/cartogra/peutinger/1_gallia/index_fr.html, consulté en mars 2014.

ANNEXE 4

Tacite *Ann*. 1.70 – Traduction de P. Wuilleumier, Les Belles Lettres, 2003 (1974).

At Germanicus legionum, quas nauibus uexerat, secundam et quartam decumam itinere terrestri P. Vitellio ducendas tradit, quo leuior classis uadoso mari innaret uel reciproco sideret. Vitellius primum iter sicca humo aut modice adlabente aestu quietum habuit; mox impulsu aquilonis, simul sidere aequinoctii, quo maxime tumescit Oceanus, rapi agique agmen. Et opplebantur terrae : eadem freto, litori, campis facies, neque discerni poterant incerta ab solidis, breuia a profundis. Sternuntur fluctibus, hauriuntur gurgitibus; iumenta, sarcinae, corpora exanima interfluunt, occursant. Permiscentur inter se manipuli, modo pectore, modo ore tenus exstantes, aliquando subtracto solo disiecti aut obruti. Non uox et mutui hortatus iuuabant aduersante unda; nihil strenuus ab ignauo, sapiens ab imprudenti, consilia a casu differre : cuncta pari uiolentia inuoluebantur. Tandem Vitellius, in editiora enisus, eodem agmen subduxit. Pernoctauere sine utensilibus, sine igni, magna pars nudo aut mulcato corpore, haud minus miserabiles quam quos hostis circumsidet : quippe illic etiam honestae mortis usus, his inglorium exitium. Lux reddidit terram, penetratumque ad amnem quo Caesar classe contenderat. Impositae dein legiones, uagante fama submersas; nec fides salutis, antequam Caesarem exercitumque reducem uidere.

Mais Germanicus, qui avait transporté ses légions sur des navires, fait débarquer la deuxième et la quatorzième et confie à P. Vitellius le soin de les conduire par voie de terre, pour alléger sa flotte, qui allait voguer sur des bas-fonds ou s'échouer au moment du reflux. Vitellius marcha d'abord aisément sur un terrain sec ou peu touché par les flots; puis, sous le souffle de l'aquilon et aussi sous l'influence astrale de l'équinoxe, qui gonfle profondément l'Océan, voici la colonne emportée et bousculée. Et les terres étaient recouvertes : mer, rivage, plaine, tout avait le même aspect; impossible de distinguer les fonds mouvants ou solides, les gués des profondeurs. Les hommes sont renversés par les lames, engloutis par les gouffres; les bêtes, les bagages, les cadavres flottent entre les rangs et les heurtent. Les manipules se confondent; les soldats émergent tantôt de la poitrine tantôt seulement du visage; parfois, le sol se dérobant sous leurs pieds, ils sont jetés çà et là ou submergés. Ni la voix ni les encouragements mutuels ne les aidaient contre l'assaut des vagues; le brave ne l'emportait pas sur le lâche, ni le sage sur le téméraire, ni la réflexion sur le hasard : tout était roulé avec une égale violence. Enfin Vitellius parvint à gagner une éminence, où il rallia ses troupes. Ils passèrent la nuit sans provisions, sans feu, en grande partie nus ou le corps meurtri, non moins à plaindre que des gens cernés par l'ennemi, car ceux-là ont encore la ressource d'une mort honorable, eux n'avaient qu'une fin sans gloire. L'aube rendit la terre, et on atteignit le fleuve où César s'était dirigé avec la flotte. Alors il y fit monter les légions, qu'un bruit disait englouties, et on ne crut à leur salut que le jour où l'on vit César de retour avec son armée.

ANNEXE 5

Tableau 1 : Les caractéristiques physiques du Rhin dans la littérature gréco-romaine

Auteurs	Références	Termes utilisés	Traductions
Ammien Marcellin	15.4.4 16.11.9	*uis (fluminis)*	force, puissance
	16.12.55	*gurgites*	remous / eau profonde
	16.12.57	*(amnis) uiolentia*	violence
César	*BG* 1.2	*latissimus* *altissimus*	très large très profond
	BG 4.10	*citatus*	rapide
	BG 4.15	*uis (fluminis)*	force, puissance
	BG 4.17	*latitudo* *rapiditas* *altitudo* *uis* *impetus*	largeur rapidité profondeur force, puissance fougue
Cicéron	*In Pis.* 33	*fossa redundanta* *gurgites*	chenal débordant remous / eau profonde
Hérodien	6.7.6 7.1.7	βάθος πλάτος	profondeur largeur
Lucain	*Phar*. 1.371	*spumans* *uertex*	Écumant tourbillon d'eau
Lucain	*Phar.* 2.570-572 *Phar.* 5.289	*undae*	eaux agités
Panégyriques latins	7.11.1	*gurgites*	remous / eau profonde
	7.13.2	*immanis*	immense, prodigieux
Plutarque	*Caes.* 22	πλάτος τραχύς ῥοώδης	largeur agité courant impétueux
Sénèque	*Nat.* 3.27.8	*torrens*	torrent
Strabon	4.3.3	ὀξύς βίαιος	vif, rapide violent
Tacite	*Ann.* 2.6	*uiolentia*	violence

ANNEXE 6

Tableau 2 : Le vocabulaire exprimant la nature glacée du Rhin dans la littérature gréco-romaine

Auteurs	Références	Termes utilisés	Traductions
Ammien Marcellin	16.1.5	*rigens Rhenus*	Rhin durci
	27.6.12	*gelu*	gelé, gel
	31.10.4	*gelu* *pruina*	gelé, gel gelée, frimas
Ausone	*Biss.* 3	*gelidus Rhenus*	Rhin glacé
Claudien	*De BGoth*. 339	*glacialis*	glacial
Hérodien	6.7.6	κρύος	froid glacial
Panégyriques latins	7.6.4	*duratus Rhenus* *gelu*	Rhin durci gelé, gel
	7.11.1	*(Rhenus) resistat gelu*	(Rhin) immobilisé par le gel
Pausanias	*Per*. 8.28	χειμέριος	hivernal, froid

ANNEXE 7

Tableau 3 : Le vocabulaire exprimant la haute taille des Germains

Auteurs	Références	Termes utilisés	Traductions
Ammien Marcellin	16.12.47	*celsiores* *grandissima corpora*	plus grands [que les Romains] très grands corps
Appien	*Celt*. 1.3	μείζους τῶν μεγίστων	plus grands que les plus grands
César	*BG* 1.39	*ingens magnitudino*	taille gigantesque, démesurée
	BG 4.1	*immania corpora*	corps immenses, redoutables
Claudien	*IV Cons.* 452	*ingentes*	gigantesques
Columelle	*De Rust*. 3.8	*altissimi homini*	hommes très grands hommes les plus grands
Flavius Josèphe	*Guer*. 2.16.4	ἀλκή καὶ μέγεθος σωμάτων	vigueur et grandeur des corps
Florus	1.38	*proceritas eximia*	haute taille remarquable, hors de l'ordinaire
	1.45	*immania corpora*	corps immenses, redoutables
Hérodien	6.7.8	σώματα ἐπιμήκη	corps allongés
Pline l'Ancien	*NH* 2.80.189	*proceritas corporum*	haute taille des corps
Pomponius Mela	3.3.26	*immania corpora*	corps immenses, redoutables
Tacite	*Agric*. 11.2	*magni artus*	grands membres
	Germ. 4	*magna corpora*	grands corps
	Germ. 20	*proceritas*	haute taille
	Ann. 1.57	*ingens*	gigantesque
	Ann. 1.64	*procera membra*	membres allongés
	Ann. 2.21	*lati artus*	larges membres
	Hist. 4.1.1 *Hist*. 4.14.1	*procerus*	grand, taille élevée
	Hist. 5.14.2	*proceritas corporum*	haute taille des corps
	Hist. 5.18.1	*immensa corpora*	corps immenses corps démesurés
Strabon	7.1.2	ὁ πλεονασμός τοῦ μεγέθους	grandeur excessive
Végèce	*Mil*. 1.1	*proceritas*	haute taille
Velleius Paterculus	2.106	*immensa corpora*	corps immenses corps démesurés

ANNEXE 8

Tableau 4 : Le vocabulaire exprimant la nature sauvage et féroce des Transrhénans

Auteurs	Références	Termes utilisés	Traductions
Ammien Marcellin	15.10.2 16.11.8 16.12.42	*ferus*	sauvage
Appien	*Celt*. 1.3	ἦθος ἄγριον καθάπερ θηρία	caractère sauvage, farouche comme des bêtes sauvages
César	*BG* 1.31 *BG* 1.33	*homines feri ac barbari*	hommes sauvages et incultes
	BG 6.10	*barbari atque imperiti hominess*	hommes incultes et ignorants
Cicéron	*In Pis*. 33	*immanissimi*	très féroces, très cruels
Claudien	*IV Cons.* 439	*populi feroces*	populations cruelles, violentes
	De BGoth. 420	*immansuetus*	sauvage, féroce, cruel
Dion Cassius	38.35	θηρία ἄπορα καὶ ἄγρια	bêtes sauvages imbattables et farouches
Flavius Josèphe	*Guer*. 2.16.4	θυμοί τῶν ἀγριωτάτων θηρίων σφοδρότεροι	âmes plus violentes que celles des bêtes les plus sauvages
Florus	1.37	*atrocia ingenia*	tempéraments violents, cruels
	1.45	*immanissimi gentium*	les plus cruels des peuples
	2.30	*uiolentia barbarum*	violence barbare
Frontin	*Strat*. 1.1.8	*ferocia immanium nationum*	férocité de ces nations cruelles
Lucain	*Phar*. 1.431	*truces*	farouches, violents
Orose	*Hist*. 6.21.17	*feritas*	mœurs sauvages, cruauté
	Hist. 7.35.4	*truces et immanissimae Germanorum gentes*	peuples de Germains farouches et cruels
Panégyriques latins	2.7.6	*ferae et indomitae gentes*	peuples sauvages et indomptables
	5.18.3 7.5.3	*feritas*	mœurs sauvages, cruauté

Panégyriques latins	9.24.2 10.17.1	*truces*	farouches, violents
	10.18.1	*immanitas*	cruauté
Pline le Jeune	*Epist*. 2.7.2	*ferocissima gentes*	peuples très féroces, très violents
Pline l'Ancien	*NH* 2.80.189	*truces*	farouches, violents
Pomponius Mela	3.3.26	*feritas insita*	cruauté innée, sauvagerie innée
Sénèque	*De Ira* 1.11.4	*iracundia*	humeur irascible, colérique
	De Ira 2.15.1	*iracundissimae gentes*	peuples très colériques
	Cons. Pol. 15.5	*ferocissimae gentes*	peuples très féroces, très violents
Sidoine Apollinaire	*Epist*. 4.1.4	*bestiales et rigidae nationes* *ferocia* *secundum beluas*	nations sauvages et farouches férocité comme des bêtes
	Epist. 5.5.3	*sensus rigidus*	esprit farouche
Strabon	7.1.2	πλεονασμός τῆς ἀγριότητος	excès de cruauté, de sauvagerie
Velleius Paterculus	2.106	*feritas*	mœurs sauvages, cruauté
	2.117	*nihil praeter uocem membraque haberent hominum*	ils n'ont rien des hommes à l'exception de la voix et des membres
	2.118	*summa feritas*	extrême cruauté, sauvagerie
Zosime	1.30.2	σφοδροί	violents

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES ANCIENNES

1) *Sources littéraires*

Se référer à l'annexe 1

2) *Sources épigraphiques*

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis tertii pars prior. Edidit T. Mommsen, Berlin, édition, 1873.

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis tertii supplementum. Ediderunt T. Mommsen, O. Hirschfeld et A. Domaszewski, Berlin, édition, 1902.

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis quinti pars posterior. Edidit T. Mommsen, Berlin, édition, 1877.

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis sexti pars prima. Ediderunt E. Bormann et G. Henzen, Berlin, édition, 1876.

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis sexti partis quartaie fasciculus posterior. Collegit et edidit C. Huelsen, Berlin, édition, 1902.

Corpus Inscriptionum Latinarum. Voluminis decimi tertii partis secundae fasciculus II. Ediderunt O. Hirschfeld *et al*., Berlin, édition, 1907.

Epigraphic Database Heidelberg. Heidelberger Akademie der Wissenschaften, http://edh-www.adw.uni-heidelberg.de/home?lang=en, consulté en mars 2014.

L'Année épigraphique 2003. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

L'Année épigraphique 2001. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

L'Année épigraphique 2000. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

L'Année épigraphique 1999. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

L'Année épigraphique 1994. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

L'Année épigraphique 1993. Sous la direction de M. Corbier, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

L'Année épigraphique 1979. Sous la direction d'A. Chastagnol, J. Gagé et M. Leglay, Paris, Presses universitaires de France, 1982.

L'Année épigraphique 1977. Sous la direction d'A. Chastagnol *et al*., Paris, Presses universitaires de France, 1981.

L'Année épigraphique 1975. Sous la direction d'A. Chastagnol *et al*., Paris, Presses universitaires de France, 1979.

L'Année épigraphique 1969-1970. Sous la direction de J. Gagé *et al*., Paris, Presses universitaires de France, 1972.

L'Année épigraphique 1965. Sous la direction de J. Gagé et M. Leglay, Paris, Presses universitaires de France, 1966.

L'Année épigraphique 1959. Sous la direction d'A. Merlin, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

L'Année épigraphique 1958. Sous la direction d'A. Merlin, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

L'Année épigraphique 1944. Sous la direction d'A. Merlin, Paris, Presses universitaires de France, 1945.

L'Année épigraphique 1939. Sous la direction d'A. Merlin et J. Gagé, Paris, Presses universitaires de France, 1940.

L'Année épigraphique 1891. Sous la direction d'R. Cagnat, Paris, Presses universitaires de France, 1892.

SPEIDEL, M. P. *Die Denkmäler der Kaiserreiter. Equites singulares Augusti*. Cologne, Rheinland-Verlag, 1994.

Vindolanda Tablets Online. Centre for Study of Ancient Documents, Oxford University, http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/, consulté en mars 2014.

ÉTUDES ET MONOGRAPHIES

ABRIC, J.-C. « L'étude expérimentale des représentations sociales » dans D. JODELET (éd.), *Les Représentations sociales*. Paris, Presses universitaires de France, 1997 (1989), p. 205-223. = J.-C. Abric (1989)

ALFÖLDY, G. *Die Hilfstruppen der römischen Provinz Germania Inferior*. Düsseldorf, Rheinland-Verlag, 1968. = G. Alföldy (1968)

ALLINNE, C. « L'évolution du climat à l'époque romaine en Méditerranée occidentale : aperçu historiographique et nouvelles approches » dans E. HERMON (éd.), *Vers une gestion intégrée de l'eau dans l'Empire romain. Actes du colloque international Université Laval, octobre 2006.* Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008, p. 89-97. = C. Allinne (2008)

ALLINNE C. « Les villes romaines face aux inondations. La place des données archéologiques dans l'étude des risques fluviaux », *Géomorphologie : relief, processus, environnement*, 1, 2007, p. 61-78. = C. Allinne (2007)

ALLINNE, C. *Les Villes antiques du Rhône et le risque fluvial. Gestion des inondations dans les villes romaines. L'exemple de la basse vallée du Rhône*. Thèse de doctorat, 3 vols, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2005. = C. Allinne (2005)

ALLISON, P. M. « Mapping for Gender. Interpreting Artefact Distribution Inside 1st and 2nd Century A. D. Forts in Roman Germany », *Archaeological Dialogues*, 13, 1, 2006, p. 1-20. = P. M. Allison (2006)

ARNOLDUSSEN, S. *A Living Landscape. Bronze Age Settlement Sites in the Dutch River Area (c. 2000-800 BC).* Leiden, Sidestone Press, 2007. = S. Arnoldussen (2007)

ASDAL, K. « The Problematic Nature of Nature : the Post-Constructivist Challenge to Environmental History », *History and Theory*, 42, 4, 2003, p. 60-74. = K. Asdal (2003)

AUJAC, G. « Strabon et son temps » dans W. HÜBNER (éd.), *Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften in der Antike 2. Geographie und verwandte Wissenschaften*. Stuttgart, Franz Steiner, 2000, p. 103-139. = G. Aujac (2000)

AUPETITGENDRE-SIFFERT, S. « Pline l'Ancien et la géographie des confins », *Euphrosyne*, 27, 1999, p. 281-291. = S. Aupetitgendre-Siffert (1999)

BABELON, E. *La Grande question d'Occident : le Rhin dans l'histoire. 1. L'Antiquité, Gaulois et Germains.* Paris, E. Leroux, 1916. = E. Babelon (1916)

BAETEMAN, C. « Radiocarbon-Dated Sediment Sequences from the Belgian Coastal Plain : Testing the Hypothesis of Fluctuating or Smooth Late-Holocene Relative Sea-Level Rise », *The Holocene*, 18, 8, 2008, p. 1219-1228. = C. Baeteman (2008)

BAETEMAN, C. « The Streif Classification System : a Tribute to an Alternative System for Organising and Mapping Holocene Coastal Deposits », *Quaternary International*, 133-134, 2005, p. 141-149. = C. Baeteman (2005)

BAETEMAN, C., WALLER, M. et P. Kiden. « Reconstructing Middle to Late Holocene Sea-Level Change : a Methodological Review with Particular Reference to "A New Holocene Sea-Level Curve for the Southern North Sea" Presented by K.-E. Behre », *Boreas*, 40, 2011, p. 557-572. = C. Baeteman, M. Waller et P. Kiden (2011)

BAKKER, L. « Raetien unter Postumus. Das Siegesdenkmal einer Juthungenschlacht im Jahre 260 n. Chr. aus Augsburg », *Germania*, 71, 1993, p. 369-386. = L. Bakker (1993)

BARBERO, A. *Barbares. Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain.* Trad. P.-C. BUFFARIA, Paris, Tallandier, 2006. = A. Barbero (2006)

BARNES, T. D. *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality*, Ithaca, Cornell University Press, 1998. = T. D. Barnes (1998)

BARNES, T. D. « The Composition of Cassius Dio's Roman History », *Phoenix*, 38, 1984, p. 256-260. = T. D. Barnes (1984)

BAZELMANS, J. G. A. et E. JANSMA. « Utrecht-Vleuten / De Meern, Veldhuizen-"De Meern 1" » dans D. KOK, R. S. KOK et F. VOGELZANG (éds), *Archeologische Kroniek Provincie Utrecht 2002-2003*. Utrecht, Provincie Utrecht, 2004, p. 223-230. = J. G. A. Bazelmans et E. Jansma (2004)

BECKER. B. et B. FRENZEL. « Paläeoöekologische Befunde zur Geschichte postglazialer Flußauen im suedlichen Mitteleuropa » dans B. FRENZEL (éd.), *Dendrochronologie und postglaziale Klimaschwankungen in Europa*. Wiesbaden, Franz Steiner, 1977, p. 43-61. = B. Becker et B. Frenzel (1977)

BEDON, R. « Climat, météorologie et environnement en Gaule non méditerranéenne durant la période romaine (de la deuxième moitié du I^er^ siècle avant notre ère à la fin du V^e^ siècle de notre ère) » dans E. HERMON (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 179-206. = R. Bedon (2009)

BEDON, R. et E. HERMON (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain.* Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005. = R. Bedon et E. Hermon (2005)

BEETS, D. J., DE GROOT, T. A. M. et H. A. DAVIES. « Holocene Tidal Back-Barrier Development at Decelerating Sea-Level Rise : a 5 Millennia Record, Exposed in the Western Netherlands », *Sedimentary Geology*, 158, 2003, p. 117-144. = D. J. Beets, T. A. M. De Groot et H. A. Davies (2003)

BEETS, D. J. et A. J. F. VAN DER SPEK. « The Holocene Evolution of the Barrier and the Back-Barrier Basins of Belgium and the Netherlands as a Function of Late Weichselian Morphology, Relative Sea-Level Rise and Sediment Supply », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 79, 1, 2000, p. 3-16. = D. J. Beets et A. J. F. van der Spek (2000)

BEHRE, K. E. « A New Holocene Sea-Level Curve for the Southern North Sea », *Boreas*, 36, 2007, p. 82-101. = K. E. Behre (2007)

BEKKER-NIELSEN, Tønnes. « *Terra Incognita* : the Subjective Geography of the Roman Empire » dans E. CHRISTIANSEN, A. DAMSGAARD-MADSEN et E. HALLAGER (éds), *Studies in Ancient History and Numismatics Presented to Rudi Thomsen*. Aarhus, Aarhus University Press, 1988, p. 148-161. = T. Bekker-Nielsen (1988)

BELLEN, H. *Die Germanische Leibwache der römischen Kaiser des julisch-claudischen Hauses*. Wiesbaden, Franz Steiner, 1981. = H. Bellen (1981)

BENEDIKTSON, T. D. « A Survey of Suetonius Scholarship : 1938-1987 », *Classical World*, 86, 1992-1993, p. 377-447. = T. D. Benediktson (1992-1993)

BÉRARD, F. « Bretagne, Germanie, Danube : mouvements de troupes et priorités stratégiques sous le règne de Domitien » dans J.-M. PAILLER et R. SABLAYROLLES (éds), *Les années Domitien. Colloque organisé à l'Université de Toulouse-Le Mirail (12-13-14 octobre 1992)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 221-240. = F. Bérard (1994)

BERENDSEN, H. J. A. « History of Geological Mapping of the Holocene Rhine-Meuse Delta, the Netherlands », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 86, 3, 2007, p. 165-177. = H. J. A. Berendsen (2007)

BERENDSEN, H. J. A. *The Rhine-Meuse Delta at a Glance*. Department of Physical Geography, Faculty of Geosciences, Utrecht University, 2005. = H. J. A. Berendsen (2005a)

BERENDSEN, H. J. A. *Geological Evolution of the Rhine-Meuse Delta*. Rhine-Meuse Delta Studies, Department of Physical Geography, Faculty of Geosciences, Utrecht University, 2005, http://www.geo.uu.nl/fg/palaeogeography/rhine-meuse-delta, consulté en mars 2014. = H. J. A. Berendsen (2005b)

BERENDSEN, H. J. A. « River Courses in the Central Netherlands during the Roman Period », *Berichten van de Rijksdienst voor Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 40, 1990, p. 243-249. = H. J. A. Berendsen (1990)

BERENDSEN, H. J. A. *De genese van het landschap in het zuiden van de provincie Utrecht – een fysisch-geografische studie*. Utrecht, Geografisch Instituut Rijksuniversiteit Utrecht, 1982. = H. J. A. Berendsen (1982)

BERENDSEN, H. J. A., HOEK, W. Z. et E. A. SCHORN. « Late Weichselian and Holocene River Channel Changes of the Rivers Rhine and Meuse in the Central Netherlands (Land van Maas en Waal) », *Paläoklimaforschung*, 14, 1995, p. 151-171. = H. J. A. Berendsen, W. Z. Hoek et E. A. Schorn (1995)

BERENDSEN, H. J. A. et E. STOUTHAMER. « Palaeogeographic Evolution and Avulsion History of the Holocene Rhine-Meuse Delta, the Netherlands », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 81, 1, 2002, p. 97-112. = H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2002)

BERENDSEN, H. J. A. et E. STOUTHAMER. *Palaeogeographic Development of the Rhine-Meuse Delta, the Netherlands*. Assen, Van Gorcum, 2001. = H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2001)

BERENDSEN, H. J. A. et E. STOUTHAMER. « Late Weichselian and Holocene Palaeogoegraphy of the Rhine-Meuse Delta, the Netherlands », *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 161, 3-4, 2000, p. 311-335. = H. J. A. Berendsen et E. Stouthamer (2000)

BERGER, F. « Die Keltenmünzen der Varusschlacht », *Numismatische Zeitschrift*, 106/107, 1999, p. 33-36. = F. Berger (1999a)

BERGER, F. « Kalkriese redécouvert par les monnaies. Le site du massacre des légions de Varus dans le fort de Teutoburg (an 9 de notre ère) », *Dossiers d'archéologie*, 248, 1999, p. 52-59. = F. Berger (1999b)

BERGER, F. *Kalkriese 1. Die römischen Fundmünzen*. Berlin, Römisch-Germanische Forschungen, 1996. = F. Berger (1996)

BERGER, F. « Die Münzfunde von Kalkriese », *Germania*, 70, 1992, p. 396-402. = F. Berger (1992)

BERGER, J.-F. « Évolution du climat, forçage agraire et adaptations des sociétés antiques de la Gaule Narbonnaise aux modifications des systèmes fluviaux » dans E. Hermon (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 207-233. = J.-F. Berger (2009)

BERTHELOT, A. « La Germanie d'après Ptolémée. Configuration générale et orographie », *Revue des études anciennes*, 37, 1935, p. 34-44. = A. Berthelot (1935)

BESTEMAN, J. C., BOS, J. M. et H. A. HEIDINGA. *Graven naar Friese koningen*. Franeker, Van Wijnen, 1993. = J. C. Besteman, J. M. Bos et H. A. Heidinga (1993)

BEUNDER, P. C. « Tussen Laurum (Woerden) en Nigrum Pullum (Zwammerdam) lag nog een castellum », *Westerheem*, 29, 1980, p. 2-33. = P. C. Beunder (1980)

BLIX, A. S. *Arctic Animals and their Adaptations of Life on the Edge*. Trondheim, Tapir Academic Press, 2005. = A. S. Blix (2005)

BLOEMERS, J. H. F. « Lower Germany : *plura consilio quam ui*. Proto-Urban Settlement Development and the Intergration of Native Society » dans T. BLAGG et M. MILLET (éds), *The Early Roman Empire in the West*. Oxford, Oxbow, 1990, p. 72-86. = J. H. F. Bloemers (1990)

BLOEMERS, J. H. F. « Acculturation in the Rhine / Meuse Basin in the Roman Period : a Preliminary Survey » dans R. BRANDT et J. SLOFSTRA (éds.), *Roman and Native in the Low Countries : Spheres of Interaction.* Oxford, British Arcaheological Reports, 1983, p. 159-209. = J. H. F. Bloemers (1983)

BLOEMERS, J. H. F. et M. D. DE WEERD. « Van Brittenburg naar Lugdunum. Opgravingen in de bouwput van de nieuwe uitwateringssluis in Katwijk » dans P. S. E. A. ANES (éd.), *De uitwateringssluizen van*

Katwijk. 1404-1984. Leiden, Hoogheemraadschap van Rijnland, 1984, p. 41-51. = J. H. F. Bloemers et M. D. De Weerd (1984)

BLOEMERS, J. H. F. et J. R. A. M. THIJSSEN. « Facts and Reflections on the Continuity of Settlement at Nijmegen between AD 400 and 750 » dans J. C. BESTEMAN, J. M. BOS et H. A. HEIDINGA (éds), *Medieval Archaeology in the Netherlands*. Assen, Van Gorcum, 1990, p. 133-150. = J. H. F. Bloemers et J. R. A. M. Thijssen (1990)

BLOM, E., HAZENBERG, T. et W. VOS. « Het geroeide Nederlandse vrachtschip de "Woerden 7". Onderzoeksresultaten van de opgraving van een Romeinse platboden aan de Nieuwe Markt in Woerden (Hoochwoert) », *Westerheem*, 55, 2006, p. 141-154. = E. Blom, T. Hazenberg et W. Vos (2006)

BLOM, E., VORST, Y. et W. VOS. « De 'Woerden-7' : een romeinse platbodem » dans E. BLOM et W. K. VOS (éds), *Woerden-Hoochwoert. De opgravingen 2002-2004 in het Romense Castellum Laurium, de vicus en van het schip de 'Woerden 7'*. Amersfoort, ADC, 2008, p. 349-402. = E. Blom, Y. Vorst et W. Vos (2008)

BLOM, E. et W. VOS (éds). *Woerden-Hoochwoert. De opgravingen 2002-2004 in het Romense Castellum Laurium, de vicus en van het schip de 'Woerden 7'*. Amersfoort, ADC, 2008. = E. Blom et W. Vos (2008)

BLUME, H.-P. et P. LEINWEBER. « Plaggen Soils : Landscape History, Properties, and Classification », *Journal of Plant Nutrition, and Soil Science*, 167, 3, 2004, p. 319-327. = H.-P. Blume et P. Leinweber (2004)

BOELES, P. C. J. A. *Friesland tot de elfde eeuw : zijn vóór- en vroege geschiedenis*. Den Haag, Martinus Nijhoff, 1951. = P. C. J. A. Boeles (1951)

BOERSMA, J. « Dwelling Mounds on the Salt Marshes. The *Terpen* of Friesland and Groningen » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 557-560. = J. Boersma (2005)

BOGAERS, J. E. « Die Siedlung auf dem Valkhof und seiner Umgebung » dans J. H. F. BLOEMERS *et al.* (éds), *Noviomagus. Auf den Spuren der Römer in Nijmegen*. Nijmegen, Rijksmuseum G. M. Kam, 1979, p. 30-33. = J. E. Bogaers (1979)

BOGAERS, J. E. « Romeinse militairen aan het Helinium », *Westerheem*, 23, 1, 1974, p. 70-78. = J. E. Bogaers (1974)

BOGAERS, J. E. « Civitates und Civitas-Hauptorte in der nördlichen Germania inferior », *Bonner Jahrbücher*, 172, 1972, p. 310-333. = J. E. Bogaers (1972)

BOGAERS, J. E. « Die Besatzungstruppen des Legionslagers von Nijmegen im 2. Jahrh. n. Chr. » dans E. MERTEN (éd.), *Studien zu den Militärgrenzen Roms. Vorträge des 6. internationalen Limeskongresses in Süddeutschland*. Cologne, Böhlau-Verlag, 1967, p. 54-76. = J. E. Bogaers (1967)

BOGAERS, J. E. « Forum Hadriani », *Bonner Jahrbücher*, 164, 1964, p. 45-52.= J. E. Bogaers (1964a)

BOGAERS, J. E. « Praetorium Agrippinae », *Bulletin van de koninklijke Nederlandse oudheidkundige Bond*, 17, 1964, p. 209-240. = J. E. Bogaers (1964b)

BOGAERS, J. E. « Civitas en stad van de Bataven en de Canninefaten », *Berichten van de Rijksdienst voor Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 10-11, 1960-1961, p. 263-317. = J. E. Bogaers (1960-1961)

BOGAERS, J. E. *De Gallo-Romeinse tempels te Elst in de Over-Betuwe*. Den Haag, Staatsdrukkerij- en uitgeverijbedrijf, 1955. = J. E. Bogaers (1955)

BOGAERS, J. E. et M. GYSSELING. « Over de naam van de godin Nehalennia », *Oudheidkundige mededeelingen van het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 52, 1971, p. 79-85. = J. E. Bogaers et M. Gysseling (1971a)

BOGAERS, J. E. et M. GYSSELING. « Nehalennia, Gimio en Ganuenta », *Oudheidkundige mededeelingen van het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 52, 1971, p. 86-92. = J. E. Bogaers et M. Gysseling (1971b)

BOGAERS, J. E. et C. B. RÜGER (éds). *Der Niedergermanische Limes. Materialien zu seiner Geschichte*. Cologne, Rheinland-Verlag, 1974. = J. E. Bogaers et C. B. Rüger (1974)

BOS, I. J. *et al*. « Influence of Organics and Clastic Lake Fills on Distributary Channel Processes in the Distal Rhine-Meuse Delta (the Netherlands) », *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 284, 3-4, 2009, p. 355-374. = I. J. Bos *et al*. (2009)

BOSMAN, A. et M. DE WEERD. « Velsen : the 1997 Excavations in the Early Roman Base and a Reappraisal of the Post-Kalkriese Velsen / Vechten Dating Evidence » dans F. VERMEULEN, K. SAS et W. DHAESE (éds), *Archaeology in Confrontation. Aspects of Roman Military Presence in the Northwest. Studies in honour of Prof. Em. Hugo Thoen*. Ghent, Academia Press, 2004, p. 31-62. = A. Bosman et M. De Weerd (2004)

BRANDENBURGH, C. R. et W. HESSING. *Matilo – Rodenburg – Roomburg. De Roombugpolder : van Romeins castellum tot modern woonwijk*. Leiden, Primavera Pers, 2005. = C. R. Brandenburgh et W. Hessing (2005)

BRANDT, J. *Jastorf und Latène : Kultureller Austausche und seine Auswirkungen auf soziopolitische Entwicklungen in der vorrömischen Eisenzeit*. Rahden, Marie Leidorf, 2001. = J. Brandt (2001)

BRANDT, R. W., VAN DER LEEUW, S. E. et L. H. VAN WIJNGAARDEN-BAKKER. « Transformation in a Dutch Estuary : Research in Wet Landscape », *World Archaeology*, 16, 1984, p. 1-17. = R. W. Brandt, S. E. van der Leeuw et L. H. van Wijngaarden-Bakker (1984)

BRATHER, S. « Ethnische Identitäten als Konstrukte der frühgeschichtlichen Archäologie », *Germanen*, 78, 2000, p. 139-177. = S. Brather (2000)

BRIARD, J. *L'Âge du Bronze en Europe barbare. Des Mégalithes aux Celtes*. Paris, Des Hespérides, 1976. = J. Briard (1997)

BRINK, C. O. « Tacitus and the Visurgis. A Gloss in the First Book of the Annals », *Journal of Roman Studies*, 42, 1-2, 1952, p. 39-42. = C. O. Brink (1952)

BROWN, R. D. « Caesar's Description of Bridging the Rhine (*Bellum Gallicum* 4.16-19) : A Literary Analysis », *Classical Philology*, 108, 1, 2013, p. 41-53. = R. D. Brown (2013)

BRUNT, P. A. « Tacitus and the Batavian Revolt », *Latomus*, 19, 1960, p. 494-517. = P. A. Brunt (1960)

BUCHSENSCHUTZ, O. *Les Celtes de l'Âge du fer dans la moitié nord de la France*. Paris, Maison des roches, 2004. = O. Buchsenschutz (2004)

BUIJTENDORP, T. M. *Forum Hadriani. De vergeten stad van Hadrianus : Ontwikkeling, uiterlijk en betekenis van het 'Nederlands Pompeji'*. Thèse de doctorat, Vrije Universiteit Amsterdam, 2010. = T. M. Buijtendorp (2010)

BULT, E. J. et D. P. HALLEWAS (éds). *Graven bij Valkenburg III : Het archeologisch onderzoek in 1987*. Delft, Eburon, 1990. = E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990a)

BULT, E. J. et D. P. HALLEWAS. « Archaeological Evidence for the Early-Medieval Settlement around the Meuse and Rhine Delta up to ca AD 1000 » dans J. C. BESTEMAN, J. M. BOS et H. A. HEIDINGA (éds), *Medieval Archaeology in the Netherlands*. Assen, Van Gorcum, 1990, p. 71-90. = E. J. Bult et D. P. Hallewas (1990b)

BULT, E. J. et D. P. HALLEWAS (éds). *Graven bij Valkenburg II : Het archeologisch onderzoek in 1986*. Delft, Eburon, 1987. = E. J. Bult et D. P. Hallewas (1987)

BULT, E. J. et D. P. HALLEWAS (éds). *Graven bij Valkenburg : Het archeologisch onderzoek in 1985*. Delft, Eburon, 1986. = E. J. Bult et D. P. Hallewas (1986)

BURNS, T. S. *Rome and the Barbarians : 100 B.C.-A.D. 400.* Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003. = T. S. Burns (2003)

BURY, J. B. *The Invasion of Europe by the Barbarians*. New York, Russell & Russell, 1963 (1928). = J. B. Bury (1928)

BUURMAN, J. *The Eastern Part of West-Friesland in Late Prehistory. Agricultural and Environmental Aspects*. Thèse de doctorat, Universiteit Leiden, 1996. = J. Buurman (1996)

BUURMAN, J. « Carbonized Plant Remains from a Pre-Roman Iron Age House Site at Opperdoes, West Friesland, the Netherlands », *Vegetation History and Archaeobotany*, 2, 1993, p. 69-78. = J. Buurman (1993)

CAMPBELL, B. « The Marriage of Soldiers under the Empire », *Journal of Roman Studies*, 68, 1978, p. 153-166. = B. Campbell (1978)

CARBONE, M. E. « The First Relief of Castra Vetera in the Revolt of Civilis (a Note on Tacitus Hist. 4.26.3) », *Phoenix*, 21, 4, 1967, p. 296-298. = M. E. Carbone (1967)

CARON, H. *La Tourbe : techniques modernes d'exploitation et utilisations à travers le monde*. Ste-Foy, Centre de recherche industrielle du Québec, 1980. = H. Caron (1980)

CARRIÉ, J.-M. « 1993 : Ouverture des frontières romaines? » dans A. Rousselle (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*. Paris, Presses universitaires de Perpignan, 1995, p. 31-53. = J.-M. Carrié (1995)

CARRIÉ, J.-M. et A. ROUSSELLE. *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin, 192-337*. Paris, Seuil, 1999. = J.-M. Carrié et A. Rousselle (1999)

CARROLL, M. *Romans, Celts and Germans : the German Provinces of Rome*. Stroud, Tempus, 2001. = M. Carroll (2001)

CASEY, P. J. *Carausius and Allectus : the British usurpers*. Londres, B. T. Batford, 1994. = P. J. Casey (1994)

CASEY, P. J. « Carausius and Allectus – Rulers in Gaul? », *Britannia*, 8, 1977, p. 283-301. = P. J. Casey (1977)

CASPARIE, W. A. « Opening up the Peat Bogs. The Timber Trackways of Drenthe » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 1, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 401-405. = W. A. Casparie (2005)

CAVALLO, C., KOOISTRA, L. I. et M. DÜTTING. « Food Suppy to the Roman Army in the Rhine Delta in the First Century A. D. » dans S. STALLIBRASS et R. THOMAS (éds), *Feeding the Roman Army. The Archaelology of Production and Supply in NW Europe*. Oxford, Oxbow, 2008, p. 69-82. = C. Cavallo, L. I. Kooistra et M. Dütting (2008)

CELORIA, F. « *Delta* as a Geographical Concept in Greek Literature », *Isis*, 57, 3, 1966, p. 385-388. = F. Celoria (1966)

CERBELAUD-SALAGNAC, G. *Les Origines ethniques des Européens*. Paris, Perrin, 1992. = G. Cerbelaud-Salagnac (1992)

CHAMPION, M. *Les Inondations en France depuis le VI^e^ siècle jusqu'à nos jours*. Tome 5, Paris, Dunod, 1864. = M. Champion (1864)

CHASTAGNOL, A. « La signification géographique et ethnique des mots *Germani* et *Germania* dans les sources latines », *Ktèma*, 9, 1984, p. 97-101. = A. Chastagnol (1984)

CHEVALLIER, R. (éd.) *Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à Roger Dion*. Paris, A & J Picard, 1974. = R. Chevallier (1974)

CHEYFITZ, E. *The Poetics of Imperialism : Translation and Colonization from the Tempest to Tarzan*. New York, Oxford University Press, 1991. = E. Cheyfitz (1991)

CHOUQUER, G. *Quels scenarios pour l'histoire du paysage? Orientations de recherche pour l'archéo-géographie*. Coimbra-Porto, Centro de Estudios Arqueologicos das Universidas de Coimbra e Porto, 2007. = G. Chouquer (2007)

CHOUQUER, G. *L'Étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*. Paris, Errance, 2000. = G. Chouquer (2000)

CLAVEL-LÉVÊQUE, M. et E. HERMON (éds). *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain. Actes du Colloque de l'Université Laval – Québec (5-8 mars 2003)*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004. = M. Clavel-Lévêque et E. Hermon (2004)

CLUNN, T. *The Quest for the Lost Roman Legions*. New York, Savas Beatie, 2005. = T. Clunn (2005)

CLÜVER, P. *Germaniae Antiquae Libri Tres. Liber Secundus : Quo Germania Cisrhenana defcribitur*. Leiden, Elzevir, 1616. = P. Clüver (1616)

COLIGNON, C. « Les Germains en Gaule », *Les Études classiques*, 55, 4, 1987, p. 385-398. = C. Colignon (1987)

COURCELLE, P. *Histoire littéraire des grandes migrations germaniques*. Paris, Hachette, 1948. = P. Courcelle (1948)

CÜPPERS, H. « Le chauffage chez les Romains : foyers et hypocaustes », *Les Dossiers d'archéologie*, 25, 1977, p. 113-120. = H. Cüppers (1977)

DANA, D. « L'identité des Bataves de Dacie d'après une inscription d'Apamée de Syrie : onomastique et mobilité », *L'Antiquité classique,* 77, 2008, p. 219-225. = D. Dana (2008)

DANGEL, J. « Les discours chez Tacite : rhétorique et imitation créative », *Ktèma*, 14, 1989, p. 291-300. = J. Dangel (1989)

DAUBIGNEY, A. « Forme de l'asservissement et statut de la dépendance préromaine dans l'aire gallo-germanique », *Dialogues d'histoire ancienne*, 11, 11, 1985, p. 417-447. = A. Daubigney (1985)

DAUGE, Y. A. *Le Barabre. Recherche sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*. Bruxelles, Latomus, 1981. = Y. A. Dauge (1981)

DAUPHINÉ, A. et D. PROVITOLO. « La résilience : un concept pour la gestion des risques », *Annales de géographie*, 654, 2007, p. 115-125. = A. Dauphiné et D. Provitolo (2007)

DE GROOT, T. et J. M. A. W. MOREL (éds). *Het schip uit de Romeinse tijd De Meern 4 nabij boerderij de Balije, Leidsche Rijn, gemeente Utrecht. Waarderend onderzoek naar de kwaliteit van het schip en het conserverend vermogen van het bodemmilieu*. Amersfoort, Rapportage Archeologische Monumentenzorg, 2007. = T. de Groot et J. M. A. W. Morel (2007)

DE HINGH, A. et W. VOS. *Romeinen in Valkenburg (ZH). De opgravingsgeschiedenis en het archeologisch onderzoek van Praetorium Agrippinae*. Leiden, Hazenberg Archeologie Leiden, 2005. = A. De Hingh et W. Vos (2005)

DEHON, P.-J. *Hiems Latina. Études sur l'hiver dans la poésie latine, des origines à l'époque de Néron*. Bruxelles, Latomus, 1993. = P.-J. Dehon (1993)

DE IZARRA, F. *Hommes et fleuves en Gaule romaine.* Paris, Errance, 1993. = F. de Izarra (1993)

DE JONG, W. et C. MILOT. « De Cananefaten », *Westerheem*, 46, 2-3, 1997, p. 2-13 et 16-30. = W. de Jong et C. Milot (1997)

DE KORT, J.-W. et Y. RACZYNSKI-HENK. « The Fossa Corbulonis between the Rhine and Meuse Estuaries in the Western Netherlands », *Water History*, 6, 2014, p. 51-71. = J.-W. de Kort et Y. Raczynski-Henk (2014)

DE LAET, S. J. « Les limites des cités des Ménapiens et des Morins », *Helinium*, 1, 1, 1961, p. 20-34. = S. J. De Laet (1961)

DELORT, R. « Qu'est-ce que l'histoire de l'environnement? » dans *L'Homme et l'environnement : quelle histoire? Les rendez-vous de l'Histoire, Blois 2001*. Nantes, Pleins Feux, 2002, p. 23-45. = R. Delort (2002)

DELORT, R. « L'Homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes » dans M. COLARDELLE (éd.), *L'Homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés occidentales. Actes du V^e congrès international d'archéologie médiévale tenu à Grenoble (France) 6-9 octobre 1993*. Paris, Errance, 1996, p. 7-10. = R. Delort (1996)

DELORT, R. et F. WALTER. *Histoire de l'environnement européen*. Paris, Presses universitaires de France, 2001. = R. Delort et F. Walter (2001)

DEMAN, A. « Germania Inferior et Gallia Belgica. État actuel de la documentation épigraphique », *ANRW* II, 4, 1975, p. 300-319. = A. Deman (1975)

DEMOUGEOT, E. « L'image officielle du barbare dans l'Empire romain d'Auguste à Théodose », *Ktèma. Civilistions de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 9, 1984, p. 123-143. = E. Demougeot (1984)

DEMOUGEOT, E. *La Formation de l'Europe et les invasions barbares. Tome II : De l'avènement de Dioclétien (284) à l'occupation germanique de l'Empire romain d'Occident (début du VI^e siècle).* 2 vols, Paris, Aubier-Montaigne, 1979. = E. Demougeot (1979)

DEMOUGEOT, E. *La Formation de l'Europe et les invasions barbares. Tome I : Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien.* Paris, Aubier-Montaigne, 1969. = E. DEMOUGEOT (1969)

DE OLIVEIRA, F. *Les Idées politiques et morales de Pline l'Ancien*. Coimbra, Instituto Nacional de Investigacão Científica, 1992. = F. de Oliveira (1992)

DERKS, T. « Ethnic Identity in the Roman Frontier. The Epigraphy of Batavi and Other Lower Rhine Tribes » dans T. DERKS et N. ROYMANS (éds), *Ethnic Constructs in Antiquity. The Role of Power and Tradition.* Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009, p. 239-282. = T. Derks (2009)

DERKS, T. « Beelden en zelfbeelden van Bataven : de epigrafische bronnen » dans L. J. F. SWINKELS (éd.), *De Bataven. Verhalen van een verdwenen volk*. Amsterdam, Bataafsche Leeuw, 2004, p. 40-69. = T. Derks (2004)

DERKS, T. *Gods, Temples and Ritual Practices. The Transformation of Religious Ideas and Values in Roman Gaul*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 1998. = T. Derks (1998)

DERKS, T. « La perception du panthéon romain par une élite indigène : le cas des inscriptions votives de la Germanie inférieure », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 104, 1, 1992, p. 7-23. = T. Derks (1992)

DERKS, T. « The Perception of the Roman Pantheon by a Native Elite : the Example of Votive Inscription from Lower Germany » dans N. ROYMANS et F. THEUWS (éds), *The Images of the Past. Studies on Ancient Societies in Northwestern Europe*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1991, p. 235-266. = T. Derks (1991)

DERKS, T. et N. ROYMANS (éds). *Ethnic Constructs in Antiquity. The Role of Power and Tradition.* Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009. = T. Derks et N. Roymans (2009)

DEROUX, C. O. « La définition du nom de poisson *esox* (*isox*, *isicius*…) », *Latomus*, 145, 1976, p. 55-68. = C. O. Deroux (1976)

DESCOLA, P. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005. = P. Descola (2005)

DESJARDINS, E. *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine. Tome premier : introduction et géographie physique comparée, époque romaine – époque actuelle*. Paris, Hachette, 1876. = E. Desjardins (1876)

DETALLE, M.-P. *La Piraterie en Europe du Nord-Ouest à l'époque romaine*. Oxford, British Archaeological Reports, 2002. = M.-P. Detalle (2002)

DEVILLERS, O. « Tragique et politique dans les *Opera Maiora* de Tacite », *Revue des études anciennes*, 114, 1, 2012, p. 159-169. = O. Devillers (2012)

DEVILLERS, O. « Image du Germain dans la *Germanie* de Tacite », *Vita latina*, 182, 2010, p. 75-84. = O. Devillers (2010)

DEVILLERS, O. *Tacite et les sources des Annales : enquêtes sur la méthode historique*. Louvain, Peeters, 2003. = O. Devillers (2003)

DEVILLERS, O. « Les "confidences" de Tacite dans les Annales », *Les Études classiques*, 68, 2000, p. 27-45. = O. Devillers (2000)

DEVILLERS, O. *L'Art de la persuasion dans les Annales de Tacite*. Bruxelles, Latomus, 1994. = O. Devillers (1994)

DE WEERD, M. D. « Repressie op afstand in een voorland zonder grenzen. De Romeinse limes in Nederland voor de opstand van de Bataven », *Westerheem*, 55, 1, 2006, p. 5-26. = M. D. De Weerd (2006)

DE WEERD, M. D. *Schepen voor Zwammerdam*. Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam, 1988. = M. D. De Weerd (1988)

DE WEERD, M. D. « Recent Excavations near the Brittenburg. A Rearrangement of Old Evidence » dans C. UNZ (éd.), *Studien zu den Militärgrenzen Roms III. Internationaler Limeskongress, Aalen 1983*. Stuttgard, Theiss, 1986, p. 284-290. = M. D. De Weerd (1986)

DE WEERD, M. D. « The Date of Valkenburg I Reconsidered : the Reduction of a Multiple Choice Question » dans B. L. VAN BEEK, R. W. BRANDT et W. GROENMAN-VAN WAATERINGE (éds), *Ex Horreo*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1977, p. 255-289. = M. D. De Weerd (1977)

DIAMOND, J. *Guns, Germs, and Steel. The Fates of Human Societies*. New York, W. W. Norton & Co., 1997. = J. Diamond (1998)

DIJKSTRA, H. et F. C. J. KETELAAR. *Brittenburg. Raadsels rond een verdronken ruïne*. Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1965. = H. Dijkstra et F. C. J. Ketelaar (1965)

DIJSTRA, M. F. P. *Rondom de Mondingen van Rijn e Maas : Landschap en bewoning tussen de 3e en 9e eeuw in Zuid-Holland in het bijzonder de Oude Rijnstreek*. Leiden, Sidestone Press, 2011. = M. F. P. Dijstra (2011)

DILKE, O. A. W. *Greek and Roman Maps*. Londres, Thames and Hudson, 1985. = O. A. W. Dilke (1985)

DION, R. « Rhenus bicornis », *Revue des Études latines*, 42, 1965, p. 469-499. = R. Dion (1965)

DOLLFUS, J. *L'Homme et le Rhin*. Paris, Gallimard, 1960. = J. Dollfus (1960)

DRINKWATER, J. F. *The Gallic Empire. Separatism and Continuity in the North-Western Provinces of the Roman Empire AD 260-274*. Stuttgart, Franz Steiner, 1987. = J. F. Drinkwater (1987)

DRINKWATER, J. F. *A History of the Gallic Empire of the Third Century A.D.* Thèse de doctorat, University of Oxford, 1974. = J. F. Drinkwater (1974)

DUBUISSON, M. « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *L'Antiquité classique*, 70, 2001, p. 1-16. = M. Dubuisson (2001)

DUECK, D. *Strabo of Amasia : a Greek Man of Letters in Augustan Rome*. New York, Routledge, 2000. = D. Dueck (2000)

DUECK, D., LINDSAY, H. et S. POTHECARY (éds). *Strabo's Cultural Geography. The Making of a Kolossourgia*. Cambridge, Cambridge University Press, 2005. = D. Dueck, H. Lindsay et S. Pothecary (2005)

DUPONT, F. « "En Germanie c'est-à-dire nulle part". Rhétorique de l'altérité et rhétorique de l'identité : l'aporie descriptive d'un territoire barbare dans la *Germanie* de Tacite » dans A. ROUSSELLE (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*. Paris, Presses universitaires de Perpignan, 1995, p. 189-219. = F. Dupont (1995)

DURKHEIM, E. « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphyisique et de morale*, 6, 1898, p. 273-302. = E. Durkheim (1898)

DURKHEIM, E. *Les Règles de la méthode sociologique*. Paris, Alcan, 1894 (1919). = E. Durkheim (1894)

DYSON, S. L. « Native Revolts in the Roman Empire », *Historia*, 20, 2-3, 1971, p. 239-274. = S. L. Dyson (1971)

EBBING, J. H. J., WEERTS, H. J. T. et W. E. WESTERHOFF. « Towards an Integrated Land-Sea Stratigraphy of the Netherlands », *Quaternary Science Review*, 22, 2003, p. 1579-1587. = J. H. J. Ebbing, H. J. T. Weerts et W. E. Westerhoff (2003)

ECK, W. *La Romanisation de la Germanie*. Paris, Errance, 2007. = W. Eck (2007)

ECK, W. *Köln in römischer Zeit. Geschichte einer Stadt im Rahmen des Imperium Romanum*. Cologne, Greven, 2004. = W. Eck (2004)

EDELMAN, C. H. *Inleiding tot de bodemkunde van Nederland*. Amsterdam, Noordhollandsche Uitgevers Maatschappij, 1950. = C. H. Edelman (1950)

EDELMAN, C. H. *et al. Een bodemkartering van de Bommelerwaard boven den Meikijk*. Staatsdrukkerij, Verslagen van Landbouwkundige Onderzoekingen, 56, 18, 1950. = C. H. Edelman *et al.* (1950)

EGBERTS, H. *De bodemgestelheid van de Betuwe*. Den Haag, Verslagen van Landbouwkundige Onderzoekingen, 56, 19, 1950. = H. Egberts (1950)

ELIAS, E. L. P. *Morphodynamics of Texel Inlet*. Amsterdam, IOS Press, 2006. = E. P. L. Elias (2006)

ELIAS, E. L. P. et A. J. F. VAN DER SPEK. « Long-Term Morphodynamic Evolution of Texel Inlet and its Ebb-Tidal Delta (the Netherlands) », *Marine Geology*, 225, 2006, p. 5-21. = E. P. L. Elias et A. J. F. van der Spek (2006)

ELLIS, P. B. *The Celtic Empire. The First Millennium of Celtic History c. 1000 BC – 51 AD*. Durham, Carolina Academic Press, 1990. = P. B. Ellis (1990)

ENGELS, D. « The Length of Eratosthenes's Stade », *The American Journal of Philology*, 106, 3, 1985, p. 298-311. = D. Engels (1985)

ERVYNCK, A. *et al.* « Human Occupation because of a Regression, or the Cause of a Transgression? A Critical Review of the Interaction between Geological Events and Human Occupation in the Belgian Coastal Plain during the First Millennium AD », *Probleme der Küstenforschung im südlichen Nordseegebied*, 26, 1999, p. 97-121. = A. Ervynck *et al.* (1999)

FABRICIUS, E. *Der Limes vom Rhein bis zur Lahn : Nach den Untersuchungen des Streckenkommissare*. Heidelberg, Petters, 1915. = E. Fabricius (1915)

FALILEYEV, A. et G. R. ISAAC. « Leeks and Garlic : the Germanic Ethnonym *Cannenefates*, Celtic **kasn*- and Slavic **kesn*- », *Nowele*, 42, 2003, p. 3-12. = A. Falileyev et G. R. Isaac (2003)

FEBVRE, L. « Frontière », *Bulletin du Centre international de synthèse. Section synthèse historique*, 5, 1928, p. 31-44. = L. Febvre (1928)

FECHNER, D. *Untersuchungen zu Cassius Dios Sicht der römischen Republik*. Hildesheim, Olms-Weidmann, 1988. = D. Fechner (1988)

FÉE, A. L. A. *Commentaires sur la botanique et la matière médicale de Pline*. Tome premier, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1833. = A. L. A. Fée (1833)

FRANKE, T. « *Legio V Alaudae* » dans Y. LE BOHEC et C. WOLFF (éds), *Les Légions de Rome sous le Haut-Empire. Actes du congrès de Lyon (17-19 septembre 1998)*. Lyon, Centre d'études romaines et gallo-romaines (CEROR), 2000, p. 39-48. = T. Franke (2000)

FRANZEN, P. « The Augustan Legionary Fortress at Nijmegen. Legionary and auxiliary soldiers » dans Á. MORILLO, N. HANEL et E. MARTIN (éds), *Limes XX. XX Congreso internacional de estudios sobre la frontera romana, León (España), Septiembre 2006*. Vol. 3, Madrid, Polifemo, 2009, p. 1257-1269. = P. Franzen (2009)

FREYBURGER-GALLAND, M.-L. *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*. Paris, De Boccard, 1997. = M.-L. Freyburger-Galland (1997)

FUSTEL DE COULANGES, N. D. *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Première partie : L'Empire romain, les Germains, la royauté mérovingienne*. 2e édition revue, corrigée et augmentée, Paris, Hachette, 1877. = N. D. Fustel de Coulanges (1877)

GALAND-HALLYN, P. « Bibliographie suétonienne (Les Vies des XII Césars) 1950-1988 : vers une réhabilitation », *ARNW* II, 33.5, 1991, p. 3576-3622. = P. Galand-Hallyn (1991)

GALESTIN, M. C. « Roman Artefacts beyond the Northern Frontier : Interpreting the Evidence from the Netherlands », *European Journal of Archaeology*, 13, 1, 2010, p. 64-88. = M. C. Galestin (2010)

GALESTIN, M. C. « Frisii and Frisiavones », *Palaeohistoria*, 49-50, 2007-2008, p. 687-708. = M. C. Galestin (2007-2008)

GALESTIN, M. C. « Winsum-Bruggeburen, First Report on the Excavation. An Early Roman Outpost among the Frisians? Part One : the Roman Coins », *Palaeohistoria*, 41-42, 1999-2000, p. 225-235. = M. C. Galestin (1999-2000)

GAUTHIER DALCHÉ, P. *La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e – XVI^e siècle)*. Turnhout, Brepols, 2009. = P. Gauthier Dalché (2009)

GEARY, P. J. *Before France and Germany : the Creation and Transformation of the Merovingian World*. Oxford, Oxford University Press, 1988. = P. J. Geary (1988)

GIBBON, E. *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. Vol. 5, Basil, Tourneisen, 1787. = E. Gibbon (1787)

GILLET, A. « The Mirror of Jordanes : Concepts of the Barbarians, Then and Now » dans P. ROUSSEAU (éd.), *A Companion to Late Antiquity*, Oxford, Blackwell, 2007, p. 392-408. = A. Gillet (2007)

GLASBERGEN, W. *De Romeinse Castella te Valkenburg Z. H. : Opgravingen 1962*. Groningen, Wolters-Noordhoff N. V., 1972 (1967). = W. Glasbergen (1967)

GOFFART, W. *Barbarian Tides. The Migration Age and the Later Roman Empire*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006. = W. Goffart (2006)

GRAAFSTAL, E. P. « Vleuten-De Meern, Veldhuizen » dans D. H. KOK *et al*. (éds), *Archeologische Kroniek Provincie Utrecht 1996-1997*. Utrecht, Provincie Utrecht, 1998, p. 137-168. = E. P. Graafstal (1998)

GRAND, R. *Recherches sur l'origine des Francs*. Paris, Picard, 1965. = R. Grand (1965)

GROENMAN-VAN WAATERINGE, W. « Palynological Analysis of Samples from the Harbour of the Roman Fort at Velsen, prov. Noord-Holland, the Netherlands » dans F. VERMEULEN, K. SAS et W. DHAESE (éds), *Archaeology in Confrontation. Aspects of Roman Military Presence in the Northwest. Studies in honour of Prof. Em. Hugo Thoen*. Ghent, Academia Press, 2004, p. 63-72. = W. Groenman-van Waateringe (2004)

GROENMAN-VAN WAATERINGE, W. « The Reconstruction of a Wooden Granary » dans H. VETTERS et M. KANDLER (éds), *Akten des 14. Internationalen Limeskongresses 1986 in Carnuntum*. Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 401-409. = W. Groenman-van Waateringe (1990)

GROENMAN-VAN WAATERINGE, W. « New Trends in Palynoarchaeology in Northwest Europe, or the Frantic Search for Local Pollen Data » dans E. WEBB (éd.), *Recent Developments in Environmental Analysis in Old and New World Archaeology*. Oxford, British Archaeological Reports, 1988, p. 1-19. = W. Groenman-van Waateringe (1988)

GROENMAN-VAN WAATERINGE, W. « The Horrea of Valkenburg ZH » dans C. UNZ (éd.), *Studien zu den Militärgrenzen Roms III*. Stuttgart, Theiss, 1986, p. 159-168. = W. Groenman-van Waateringe (1986)

GROENMAN-VAN WAATERINGE, W. « Grain Storage and Supply in the Valkenburg Castella and Praetorium Agrippinae » dans B. L. BEEK, R. W. BRANDT et W. GROENMAN-VAN WAATERINGE (éds), *Ex horreo.* Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1977, p. 226-240. = W. Groenman-van Waateringe (1977)

GROOT, M. « Searching for Patterns among Special Animal Deposits in the Dutch River Area during the Roman period », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 1, 2, 2009, p. 49-81. = M. Groot (2009)

GROOT, M. *Animals in Ritual and Economy in Frontier Community. Excavations in Tiel-Passewaaij*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008. = M. Groot (2008)

GROOT, M. « Palaeopathological Evidence for Draught Cattle on a Roman Site in the Netherlands » dans J. DAVIES *et al*. (éds), *Diet and Health in Past Animal Populations : Current Research and Future Directions*. Oxford, Oxbow, 2005, p. 52-57. = M. Groot (2005)

GROOT, M. *et al*. « Surplus Production for the Market? The Agrarian Economy in the Non-Villa Landscape of Lower Germany », *Journal of Roman Archaeology*, 20, 2009, p. 231-252. = M. Groot *et al.* (2009)

GROOT, M. et L. I. KOOISTRA. « Land Use and Agrarian Economy in the Roman Dutch River Area », *Internet Archaelology*, 27, 2009. = M. Groot et L. I. Kooistra (2009)

GUILLAUMIN, J.-Y. « Chapitre I. César » dans S. RATTI (éd.), *Écrire l'Histoire à Rome.* Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 11-65. = J.-Y. Guillaumin (2009)

GUINTARD, C. « Le cornage primigène (ou *primigenius*), caractéristiques, variabilité et intérêt pour l'aurochs-reconstitué », *Revue de paléobiologie*, volume spécial, 10, 2005, p. 259-269. = C. Guintard (2005)

HAALEBOS, J. K. « Le grand camp sur le Hunerberg » dans M. REDDÉ *et al*. (éds), *Les Fortifications militaires. L'architecture de la Gaule romaine*. Bordeaux, MSH-Ausonius, 2006, p. 350-352. = J. K. Haalebos (2006)

HAALEBOS, J. K. « Die fruheste Belegung des Hunerberges in Nijmegen » dans P. FREEMAN *et al*. (éds), *Limes XVIII. Proceedings of the 18th International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman, Jordan (September 2000)*. Oxford, British Arcaheological Reports, 2002, p. 403-414. = J. K. Haalebos (2002)

HAALEBOS, J. K. « Das große Lager auf dem Hunerberg in Nijmegen (NL) » dans W. SCHLÜTER et R. WIEGELS (éds), *Rom, Germanien und die Ausgrabungen von Kalkriese : Internationaler Kongress der Universität Osnabrück und des Landschaftsverbandes Osnabrücker Land e.V. vom 2. Bis 5. September 1996*. Osnabrück, Universitätsverlag Rasch, 1999, p. 381-399. = J. K. Haalebos (1999)

HAALEBOS, J. K. *Castra und Canabae : Ausgrabungen auf der Hunerberg in Nijmegen, 1987-1994*. Nijmegen, Katholieke Universiteit Nijmegen, 1995. = J. K. Haalebos (1995)

HAALEBOS, J. K. « Das grosse augusteische Lager auf dem Hunerberg in Nijmegen » dans R. ASSKAMP et S. BERKE (éds), *Die römische Okkupation nördlich der Alpen zur Zeit des Augustus. Kolloquium Bergkamen 1989*. Münster, Aschendorff, 1991, p. 97-107. = J. K. Haalebos (1991)

HAALEBOS, J. K. « Fibulae uit Maurik », *Oudheikundige Mededelingen uit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 65, 1986, p. 7-114. = J. K. Haalebos (1986)

HAALEBOS, J. K. *Zwammerdam-Nigrum Pullum, ein Auxiliarkastell am niedergermanischen Limes*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1977. = J. K. Haalebos (1977)

HAALEBOS, J. K. « Munten uit Maurik », *Oudheidkundge Mededelingen uit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 57, 1976, p. 197-226. = J. K. Haalebos (1976)

HAALEBOS, J. K. et J. E. BOGAERS. « Een Schidknop uit Zwammerdam-Nigrum Pullum, gem. Alphen (Z.-H.), 2 », *Helinium*, 11, 1, 1971, p. 34-71. = J. K. Haalebos et J. E. Bogaers (1971)

HACHMANN, R. *Les Germains*. Trad. J. MARCADÉ et P. A. AELLIG, Paris, Nagel, 1971. = R. Hachmann (1971)

HAGEMAN, B. P. « Development of the Western Part of the Netherlands during the Holocene », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 48, 1969, p. 373-388. = B. P. Hageman (1969)

HAGEMAN, B. P. « De profieltype-legenda van de geologische kaart voor het zeeklei- en rivierkleigebied », *Tijdschrift van het Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap*, 2, 80, 1963, p. 217-229. = B. P. Hageman (1963)

HAGEMAN, B. P. « De Holocene ontwikkeling van de Rijn-Maasmond », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 39, 1960, p. 661-670. = B. P. Hageman (1960)

HALSALL, G. *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*. Cambridge, Cambridge University Press, 2007. = G. Halsall (2007)

HANSON, W. S. « The Nature and Function of Roman Frontier » dans J. C. BARRETT, A. P. FITZPATRICK et L. MACINNES (éds), *Barbarians and Romans in North-West Europe from the Later Republic to Late Antiquity*. Oxford, British Archaeological Reports, 1989, p. 55-63. = W. S. Hanson (1989)

HARBERS, P. et J. R. MULDER. « Een poging tot reconstructie van het Rijnstelsel in het oostelijk rivierengebied tijdens het Holoceen, in het bijzonder de Romeinse tijd », *Geografisch Tijdschrift*, 15, 5, 1981, p. 404-421. = P. Harbers et J. R. Mulder (1981)

HARNECKER, J. *Arminius, Varus und das Schlachtfeld von Kalkriese. Eine Einführung in die archäologischen Arbeiten und ihre Ergebnisse.* Bramsche, Rasch Verlag, 1999. = J. Harnecker (1999)

HASELGROVE, C. « The Development of Iron Age Coinage in Belgic Gaul », *The Numismatic Chronicle*, 159, 1999, p. 111-168. = C. Haselgrove (1999)

HAYWOOD, J. *Dark Age Naval Power. A Reassessment of Frankish and Anglo-Saxon Seafaring Activity*. New Yord, Routledge, 1991. = J. Haywood (1991)

HAZENBERG, T. *Leiden-Roomburg 1995-1997 : Archeologisch onderzoek naar het Kanaal van Corbulo en de* vicus *van het* castellum *Matilo*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 2000. = T. Hazenberg (2000)

HEATHER, P. *Empires and Barbarians*. Londres, Macmillan, 2009. = P. Heather (2009)

HEATHER, P. « The Barbarian in Late Antiquity. Image, Reality, and Transformation » dans R. MILES (éd.), *Constructing Identities in Late Antiquity*. New York, Routledge, 1999, p. 234-258. = P. Heather (1999)

HEINRICHS, J. « Zur Verwicklung Ubischer Gruppen in den Ambiorix-Aufstand d. j. 54 v. Chr. Eburonische und ubische Münzen im Hortfund Fraire-2 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 127, 1999, p. 275-293. = J. Heinrichs (1999)

HENDERIKX, P. A. « The Lower Delta of the Rhine and the Maas : Landscape and Habitation from the Roman Period to c. 1000 », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 36, 1986, p. 447-599. = P. A. Henderikx (1986)

HERMON, E. « Concepts environnementaux et la gestion intégrée des bords de l'eau (*riparia*) dans l'Empire romain : une leçon du passé? » dans E. HERMON et A. WATELET (éds), *Riparia, un patrimoine culturel. Pour la gestion intégrée des bords de l'eau. Actes de l'Atelier Savoirs et pratiques de gestion intégrée des bords de l'eau – Riparia, Sudbury, 12-14 avril 2012*. Oxford, British Archaeological Reports, 2014, p. 9-20. = E. Hermon (2014)

HERMON, E. (éd.) *Riparia dans l'Empire romain. Pour la définition du concept. Actes des journées d'étude de Québec, 29-31 octobre 2009*. Oxford, British Archaeological Reports, 2010. = E. Hermon (2010a)

HERMON, E. « *Riparia*. Pour la définition d'un concept » dans E. HERMON (éd.), *Riparia dans l'Empire romain. Pour la définition du concept. Actes des journées d'étude de Québec, 29-31 octobre 2009*. Oxford, British Archaeological Reports, 2010, p. 3-12. = E. Hermon (2010b)

HERMON, E. (éd.) *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009. = E. Hermon (2009a)

HERMON, E. « Introduction. Bilan et perspectives de la Journée d'étude du 3 avril 2008 "Changements climatiques dans une perspective historique et systémique des interactions société-environnement naturel" » dans E. HERMON (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 3-18. = E. Hermon (2009b)

HERMON, E. (éd.) *Vers une gestion intégrée de l'eau dans l'Empire romain. Actes du colloque international Université Laval, octobre 2006.* Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008. = E. Hermon (2008)

HERMON, E. « Les interactions société-environnement : l'évolution diachronique des concepts » dans R. BEDON et E. Hermon (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain.* Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 23-40. = E. Hermon (2005)

HERMON, E. « Avant propos. Pour une histoire comparée de l'environnement : espaces intégrés et gestion des ressources naturelles » dans M. CLAVEL-LÉVÊQUE et E. HERMON (éds), *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain. Actes du Colloque de l'Université Laval – Québec (5-8 mars 2003)*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 11-21. = E. Hermon (2004a)

HERMON, E. « Conclusion » dans M. CLAVEL-LÉVÊQUE et E. HERMON (éds), *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'Empire romain. Actes du Colloque de l'Université Laval – Québec (5-8 mars 2003)*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 253-256. = E. Hermon (2004b)

HERMON, E. et A. WATELET (éds). *Riparia, un patrimoine culturel. Pour la gestion intégrée des bords de l'eau. Actes de l'Atelier Savoirs et pratiques de gestion intégrée des bords de l'eau – Riparia, Sudbury, 12-14 avril 2012*. Oxford, British Archaeological Reports, 2014. = E. Hermon et A. Watelet (2014)

HESSELINK, A. W. *History Makes a River. Morphological Changes and Human Interference in the River Rhine, the Netherlands*. Utrecht, Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap, 2002. = A. W. Hesselink (2002)

HESSING, W. *et al*. *Romeinen langs de snelweg. Bouwstenen voor Vechtens verleden*. Abcoude, Unipers, 1997. = W. Hessing *et al.* (1997)

HOLTZ, L. « Servius et Donat » dans M. BOUQUET et B. MÉNIAL (éds), *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 205-217. = L. Holtz (2011)

HEUZÉ, P. *L'Énéide. Virgile.* Paris, Ellipses, 1999. = P. Heuzé (1999)

HIDDINK, H. A. « Rural Centres in the Roman Settlement System of Northern Gallia Belgica and Germania Inferior » dans N. ROYMANS et F. THEUWS (éds), *The Images of the Past. Studies on Ancient Societies in Northwestern Europe*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1991, p. 201-233. = H. A. Hiddink (1991)

HOFFMANN, D. *Das spätrömische Bewegungsheer und die Notitia Dignitatum*. Vol. 1, Düsseldorf, Böhlau, 1969. = D. Hoffmann (1969)

HOFFMANN, R. *An Environmental History of Medieval Europe*. Cambridge, Cambridge University Press, 2014 = R. Hoffmann (2014)

HOPKINS, J. N. N. « The Cloaca Maxima and the Monumental Manipulation of Water in Archaic Rome », *The Waters of Rome*, 4, 2007, p. 1-15. = J. N. N. Hopkins (2007)

HORNBORG, A. « Introduction : Environmental History as Political Ecology » dans A. HORNBORG, J. R. MCNEILL et J. MARTINEZ-ALIER (éds), *Rethinking Environmental History. World-System History and Global Environmental Change*. New York, Altamira Press, 2007, p. 1-24. = A. Hornborg (2007)

HOWLAND, D. « The Predicament of Ideas in Culture : Translation and Historiography », *History and Theory*, 42, 1, 2003, p. 45-60. = D. Howland (2003)

HUGHES, J. D. « Environmental Impacts of the Roman Economy and Social Structure : Augustus to Diocletian » dans A. HORNBORG, J. R. MCNEILL et J. MARTINEZ-ALIER (éds), *Rethinking Environmental History. World-System History and Global Environmental Change*. New York, Altamira Press, 2007, p. 27-40. = J. D. Hughes (2007)

HUGHES, J. D. *What is Environmental History?* Cambridge, Polity Press, 2006. = J. D. Hughes (2006)

HUGHES, J. D. *An Environmental History of the World. Humankind's Changing Role in the Community of Life*. New York, Routledge, 2001. = J. D. Hughes (2001)

HUISMAN, K. « De Drususgrachten : een nieuwe hypothese », *Westerheem*, 44, 1995, p. 188-194. = K. Huisman (1995)

HULST, R. S. « The Castellum at Arnhem-Meinerswijk : the Remains of Period 5 », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 44, 2001, p. 397-438. = R. S. Hulst (2001)

IJZEREEF, G. F et J. F. VAN REGTEREN ALTENA. « Nederzettingen uit de midden- en late bronstijd bij Andijk en Bovenkarspel » dans H. FOKKENS et N. ROYMANS (éds), *Nederzettingen uit de bronstijd en de vroege ijzertijd in de lage landen*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 1991, p. 61-82. = G. F. IJzereef et J. F. van Regteren Altena (1991)

ISAAC, B. « The Meaning of the Terms *Limes* and *Limitanei* », *Journal of Roman Studies*, 78, 1988, p. 125-147. = B. Isaac (1988)

ISINGS, C. et J. H. JONGKEES. *Opgravingen op de Hoge Woerd bij De Meern (1957, 1960)*. Groningen, J. B. Wolters, 1963. = C. Isings et J. H. Jongkees (1963)

JAILLETTE, P. « "Il n'y a plus de saisons" : lieu commun, climat et décadence dans l'Antiquité tardive » dans R. BEDON et E. HERMON (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain.* Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 309-335. = P. Jaillette (2005)

JAMES, E. *The Franks*. Oxford, Basil Blackwell, 1988. = E. James (1988)

JANKUHN, H. et D. TIMPE (éds). *Beiträge zum Verständnis der Germania des Tacitus I. Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Nord- und Mitteleuropas im Jahr 1986*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989. = H. Jankuhn et D. Timpe (1989)

JENKINS, I. « A Group of Silvered-Bronze Horse-Trappings from Xanten (*Castra Vetera*) », *Britannia*, 16, 1985, p. 141-165. = I. Jenkins (1985)

JENKYNS, R. *God, Space, and City in the Roman Imagination*. Oxford, Oxford University Press, 2013. = R. Jenkyns (2013)

JODELET, D. « Représentations sociales : un domaine en expansion » dans D. JODELET (éd.), *Les Représentations sociales*. Paris, Presses universitaires de France, 1989 (1997), p. 47-78. = D. Jodelet (1989)

JONES, S. *The Archaeology of Ethnicity. Constructing Identities in the Past and Present*. New York, Routledge, 1997. = S. Jones (1997)

JOOSTEN, J. H. J. « Op zoek naar Fletione », *Tijdschrift van de Historische Verenigin Vleuten, De Meern, Haarzuilens*, 16, 3, 1996, p. 59-69. = J. H. J. Joosten (1996)

JORDAN, P. *North Sea Saga*. Harlow, Pearson, 2004. = P. Jordan (2004)

JÜLICH, W. et K. LINDER. « Hydrology » dans T. P. KNEPPER (éd.), *The Rhine*. New York, Springer, 2006, p. 3-46. = W. Jülich et K. Lindner (2006)

JULLIAN, C. *Histoire de la Gaule. Tome IV. Le Gouvernement de Rome*. Paris, Hachette, 1920 (1929). = C. Jullian (1920)

KALEE, C. A. « Opgravingen op de Hoge Woerd in De Meern, 1830-1973 », *Historische Vereniging Vleuten, De Meern, Haarzuilens*, 2, 4, 1982, p. 59-80. = C. A. Kalee (1982)

KALEE, C. A. et C. ISINGS (éds). *150 jaar graven naar Romeins castellum in De Meern*. Utrecht, ABN, 1984. = C. A. Kalee et C. Isings (1984)

KAY, P. et W. KEMPTON. « What Is the Sapir-Whorf Hypothesis? », *American Anthropologist*, 86, 1, 1984, p. 65-79. = P. Kay et W. Kempton (1984)

KELLY, G. *Ammianus Marcellinus : the Allusive Historian*. Cambridge, Cambridge University Press, 2008. = G. Kelly (2008)

KOK, M. S. M. *The Homecoming of the Religious Practice : an Analysis of Offering Sites in the Wet Low-Lying Parts of the Landscape in the Oer-IJ Area (2500 BC – AD 450)*. Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam, 2008. = M. S. M. Kok (2008)

KOK, R. S. *Archeologische Inventarisatie Stadshart Alphen aan den Rijn*. Alpen aan den Rijn, Afdeling Ruimtelijke Ordening, 1999. = R. S. Kok (1999)

KONEN, H. C. « Die Bedeutung und Funktion von Wasserwegen für die römische Heeresversorgung an Rhein und Donau in der frühen und hohen Kaiserzeit » dans J.-S. KÜHLBORN (éd.), *Rom auf dem Weg nach Germanien : Geostrategie, Vormarschtrassen und Logistik. Internationales Kolloquium in Delbrück-Anreppen vom 4. Bis 6. November 2004*. Münster, Bodenaltertümer Wetfalens, 2008, p. 303-322. = H. C. Konen (2008)

KONEN, H. C. *Classis Germanica. Die römische Rheinflotte im 1.-3. Jahrhundert n. Chr.* St Katharinen, Scriptae Mercaturae, 2001. = H. C. Konen (2001)

KOOISTRA, L. I. « Vegetation History and Agriculture in the Cover-Sand Area West of Breda (Province of Noord-Brabant, the Netherlands) », *Vegetation History and Archaeobotany*, 17, 1, 2008, p. 113-125. = L. I. Kooistra (2008)

KOOISTRA, L. I. *et al*. « Could the Local Population of the Lower Rhine Delta Supply the Roman Army? Part 2 : Modelling the Carrying Capacity using Archaeological, Paleo-ecological and Geomorphological Data », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 5, 1, 2014, p. 5-50. = L. I. Kooistra *et al.* (2014)

KOOISTRA, L. I. *et al.* « Could the Local Population of the Lower Rhine Delta Supply the Roman Army? Part 1 : The Archaeological and Historical Framework », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 4, 2, 2013, p. 5-23. = L. I. Kooistra *et al.* (2013)

KOOISTRA, M. J. *et al*. « Woodlands of the Past – The Excavations of Wetland Wood at Zwolle-Stadshagen (the Netherlands) : Reconstruction of the Wetland Wood in its Environmental Context », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 85, 1, 2006, p. 37-60. = M. J. Kooistra *et al*. (2006)

KROPFF, A. et J. P. A. VAN DER VIN. « Coins and Continuity in the Dutch River Area at the End of the Third Century AD », *European Journal of Archaeology*, 6, 1, 2003, p. 55-87. = A. Kropff et J. P. A. van der Vin (2003)

KUIJPER, W. J. et H. TURNER. « Diet of a Roman Centurion at Alpen aan den Rijn, the Netherlands, in the First Century AD », *Review of Palaeobotany and Palynology*, 73, 1992, p. 187-204. = W. J. Kuijper et H. Turner (1992)

KULIKOWSKI, M. « Barbarians in Gaul, Usurpers in Britain », *Britannia*, 31, 2000, p. 325-345. = M. Kulikowski (2000)

KÜNNEMANN, W. « Jastorf – Geschichte und Inhalt eines archäologischen Kulturbegriffs », *Die Kunde*, 46, 1995, p. 61-122. = W. Künnemann (1995)

KÜNZL, E. *Die Germanen*. Stuttgart, Theiss, 2006. = E. Künzl (2006)

LAHAYE-COLLOMB, A. *Les Marées*. Paris, Gisserot, 2002. = A. Lahaye-Collomb (2002).

LANGE, A. G. *De Horden near Wijk bij Duurstede. Plant Remains from a Native Settlement at the Roman Frontier : a Numerical Approach*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 1990. = A. G. Lange (1990)

LANGE, S., BESSELSEN, E. A. et H. VAN LONDEN. *Het Oer-IJ estuarium. Archeologische KennisInventarisatie (AKI)*. Amsterdam, Amsterdam Archeologisch Centrum, 2004. = S. Lange, E. A. Besselsen et H. van Londen (2004)

LANTING, J. N. et W. G. MOOK. *The Pre- and Protohistory of the Netherlands in Terms of Radiocarbon Dates*. Groningen, Centrum voor Isotopen Onderzoek, 1977. = J. N. Lanting et W. G. Mook (1977)

LAUWERIER, R. C. G. M. « The Economic and Non-Economic Animal : Roman Depositions and Offerings » dans S. JONES O'DAY, W. VAN NEER et A. ERVYNCK (éds), *Behaviour Behind Bones : the Zooarchaeology of Ritual, Religion, Status and Identity*. Oxford, Oxbow, 2004, p. 66-72. = R. C. G. M. Lauwerier (2004)

LAUWERIER, R. C. G. M. « Eating Horsemeat : the Evidence in the Roman Neterlands », *Archaeofauna*, 8, 1999, p. 101-113. = R. C. G. M. Lauwerier (1999)

LAUWERIER, R. C. G. M. « Bird Remains in Roman Graves », *Archaeofauna*, 2, 1993, p. 75-82. = R. C. G. M. Lauwerier (1993)

LAUWERIER, R. C. G. M. *Animals in Roman Times in the Dutch Eastern River Area*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 1988. = R. C. G. M. Lauwerier (1988)

LAUWERIER, R. C. G. M. « A Meal for the Dead. Animal Bones Finds in Roman Graves », *Palaeohistoria*, 25, 1983, p. 183-193. = R. C. G. M. Lauwerier (1983)

LAUWERIER, R. C. G. M. et G. IJZEREEF. « Livestock and Meat from the Iron Age and Roman Period Settlements at Oss-Ussen (800 BC – AD 250) », *Analecta Praehistorica Leidensia*, 30, 1998, p. 349-367. = R. C. G. M. Lauwerier et G. IJzereef (1998)

LEBECQ, S. *Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Âge. Volume 1. Peuples, cultures, territoires*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011. = S. Lebecq (2011)

LEBECQ, S. « L'Homme et le milieu marin dans le bassin des mers du Nord au début du Moyen Âge » dans M. COLARDELLE (éd.), *L'Homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés occidentales. Actes du V^e^ congrès international d'archéologie médiévale tenu à Grenoble (France) 6-9 octobre 1993*. Paris, Errance, 1996, p. 180-188. = S. Lebecq (1996)

LEBECQ, S. *Marchands et navigateurs frisons du Haut Moyen Âge. Volume 1 : Essai*. Lille, Presses universitaires de Lille, 1983. = S. Lebecq (1983)

LEBECQ, S. « De la protohistoire au Haut Moyen Âge : le paysage des 'terpen' le long des côtes de la mer du Nord, spécialement dans l'ancienne Frise », *Revue du Nord*, 62, 244, 1980, p. 125-151. = S. Lebecq (1980)

LEHMANN, G. A. et R. WIEGELS (éds). *Römische Präsenz und Herrschaft im Germanien der augusteischen Zeit. Der Fundplatz von Kalkriese im Kontext neuerer Forschungen und Ausgrabungsbefunde, Beiträge zu der Tagung des Fachs Alte Geschichte der Universität Osnabrück und der Kommission ‚Imperium und Barbaricum' der Göttinger Akad. der Wiss. in Osnabrück vom 10. bis 12. Juni 2004*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007. = G. A. Lehmann et R. Wiegels (2007)

LEHTINEN, A. A. « Modernization and the Concept of Nature. On the Reproduction of Environmental Stereotypes » dans T. MYLLYNTAUS et M. SAIKKU (éds), *Encountering the Past in Nature : Essays in Environmental History*. Athens, Ohio University Press, 2001 (1999), p. 29-48. = A. A. Lehtinen (2001)

LEMS, E. *Op zoek naar Matilo : sporen van de Romeinen in Leiden*. Leiden, Gemeente Leiden / Dienst Bouwen en Wonen, 1995. = E. Lems (1995)

LESPAGNOL, J.-L. *La Mesure. Aux origines de la science*. Paris, L'Harmattan, 2007. = J.-L. Lespagnol (2007)

LEVEAU, P. « Les inondations du Tibre à Rome : politiques publiques et variations climatiques à l'époque romaine » dans E. Hermon (éd.), *Vers une gestion intégrée de l'eau dans l'Empire romain. Actes du colloque international Université Laval, octobre 2006*. Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008, p. 137-146. = P. Leveau (2008)

LEVEAU, P. « Comprendre les environnements pour prévenir les catastrophes : la place de l'historien et de l'archéologue dans l'évaluation du risque » dans R. BEDON et E. HERMON (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain*. Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 103-123. = P. Leveau (2005)

LEVEAU, P. « Revisiter l'espace et le temps dans le delta du Rhône : archéologie et histoire des zones humides et des milieux deltaïques » dans C. LANDURÉ et M. PASQUALINI (éds), *Delta du Rhône. Carmague antique, médiévale et moderne. Bulletin archéologique de Provence*. Aix-en-Provence, éditions de l'association Provence archéologie, 2004, p. 13-42. = P. Leveau (2004a)

LEVEAU, P. « La cité romaine d'Arles et le Rhône : la romanisation d'un espace deltaïque », *American Journal of Archaeology*, 108, 2004, p. 349-375. = P. Leveau (2004b)

LEVEAU, P. « Le franchissement du Rhône par Hannibal : le chenal et la navigation fluviale à la fin de l'Âge du fer », *Revue archéologique*, 1, 2003, p. 25-50. = P. Leveau (2003)

LÉVESQUE, C. *La Tourbe, ses propriétés et ses utilisations*. Rivières-du-Loup, Bureau de recherche sur l'industrie de la tourbe dans l'Est du Québec, 1979. = C. Lévesque (1979)

LEVY, E. « Naissance du concept de barbare », *Ktèma. Civilistions de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 9, 1984, p. 5-14. = E. Levy (1984)

LIVARDA, A. et M. VAN DER VEEN. « Social Access and Dispersal of Condiments in North-West Europe from the Roman to the Medieval Period », *Vegetation History and Archaeobotany*, 17, 2008, p. 201-209. = A. Livarda et M. van der Veen (2008)

LOT, F. *Les Invasions germaniques : la pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*. Paris, Payot, 1935. = F. Lot (1935)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. « The Ceramisation of the Low Countries, Sees as the Result of Gender-Specific Processes of Communication » dans B. VANMONTFORT *et al.* (éds), *Pots, Farmers and Foragers. Pottery Traditions and Social Interaction in the Earliest Neolithic of the Lower Rhine Area*. Leiden, Leiden University Press, 2010, p. 27-41. = L. P. Louwe Kooijmans (2010)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. « Schipluiden en de ontwikkeling van de neolitische levensstijl », *Archeobrief*, 10, 12, 2007, p. 2-10. = L. P. Louwe Kooijmans (2007)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. « The Rhine / Meuse Delta. Four Studies on its Prehistoric Occupation and Holocene Geology », *Analecta Praehistorica Leidensia*, 7, 1974, p. 3-443. = L. P. Louwe Kooijmans (1974)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. et P. F. B. JONGSTE (éds). *Schipluiden. A Neolithic Settlement on the Dutch North Sea Coast c.3500 cal BC*. Leiden, Faculty of Archaeology Leiden University, 2006. = L. P. Louwe Kooijmans et P. F. B. Jongste (2006)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. et L. B. M. VERHART. « Pebbles and Paddles. On Rijckholt Flint Distribution and Water Transport in the Mesolithic and Neolithic in the Netherlands », *Acta Archaeologica Ludensia*, 4, 26, 2007, p. 201-206. = L. P. Louwe Kooijmans et L. B. M. Verhart (2007)

LOUWE KOOIJMANS, L. P. *et al.* (éds). *The Prehistory of the Netherlands*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005. = L. P. Louwe Kooijmans *et al.* (2005)

LUKSEN-IJTSMA, A. *De limesweg in West-Nederland. Inventarisatie, analyse en synthese van archeologish onderzoek naar de Romeinse weg tussen Vechten en Katwijk*. Utrecht, Gemeente Utrecht, 2010. = A. Luksen-IJtsma (2010)

LUND, A. *Die ersten Germanen. Ethnizität und Ethnogenese*. Heidelberg, C. Winter, 1998. = A. Lund (1998)

LUTTWAK, E. N. *The Grand Strategy of the Roman Empire : From the First Century A. D. to the Third*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976. = E. N. Luttwak (1976)

MACCORMACK, S. « Latine Prose Panegyrics. Tradition and Discontinuity in the Later Roman Empire », *Revue des études augustiniennes*, 22, 1976, p. 29-77. = S. MacCormack (1976)

MACKENDRICK, P. L. *Romans on the Rhine. Archaeology in Germany*. New York, Funk & Wagnalls, 1970. = P. L. MacKendrick (1970)

MAGNY, M. *Une Histoire du climat. Des derniers mammouths au siècle de l'automobile*. Paris, Errance, 1995. = M. Magny (1995)

MAGNY, M. et H. RICHARD. « Histoire du climat, archéologues et historiens : une nécessaire clarification » dans H. RICHARD et M. MANGY (éds), *Le Climat à la fin de l'Âge du fer et dans l'Antiquité (500 BC – 500 AD). Méthodes d'approche et résultats*. Paris, Errance, 1992, p. 5-6. = M. Magny et H. Richard (1992)

MAKASKE, B., BERENDSEN, H. J. A. et M. H. M. VAN REE. « Middle Holocene Avulsion-Belt Deposits in the Central Rhine-Meuse Delta, the Netherlands », *Journal of Sedimentary Research*, 77, 2007, p. 110-123. = B. Makaske, H. J. A. Berendsen et M. H. M. van Ree (2007)

MAKASKE, B., MAAS, G. J. et D. G. VAN SMEERDIJK. « The Age and Origin of the Gelderse Ijssel », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 87, 4, 2008, p. 323-337. = B. Makaske, G. J. Maas et D. G. van Smeerdijk (2008)

MAMBWINI KIVUILA-KIAKU, J. « Causalité historique et philosophie de l'histoire chez Tacite », *Latomus*, 56, 4, 1997, p. 829-846. = J. Mambwini Kivuila-Kiaku (1997)

MARINVAL, P. « Les Graines et les fruits : la carpologie » dans C. BOURQUIN-MIGNOT *et al.* (éds), *La Botanique*. Paris, Errance, 1999, p. 105-137. = P. Marinval (1999)

MARTIN, J.-P. *Les Provinces romaines d'Europe centrale et occidentale. Évolution et administration du Norique, de la Rhétie, des provinces alpestres, des Gaules, des Germanies, de la Bretagne et des provinces hispaniques de 31 avant J.-C. à 235 après J.-C.* Paris, Sedes, 1990. = J.-P. Martin (1990)

MARTIN, J.-P., CHAUVOT, A. et M. CÉBEILLAC-GERVASONI. *Histoire romaine*. Paris, Armand Collin, 2001. = J.-P. Martin, A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni (2001)

MATHISEN, R. W. « Violent Behavior and the Construction of Barbarian Identity in Late Antiquity » dans H. A. DRAKE (éd.), *Violence in Late Antiquity. Perceptions and Practices*. Burlington, Ashgate, 2006, p. 27-35. = R. W. Mathisen (2006)

MATHISEN, R. W. et D. SHANZER (éds). *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World : Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*. Farnham, Ashgate, 2011. = R. W. Mathisen et D. Shanzer (2011)

MATTHEWS, J. F. *The Roman Empire of Ammianus Marcellinus*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1989. = J. F. Matthews (1989)

MAUDUIT, C. et P. LUCCIONI (éds). *Paysages et milieux naturels dans la littérature antique. Actes de la table ronde organisée au Centre d'études et de recherche sur l'Occident romain de l'Université Jean Moulin-Lyon 3 (25 septembre 1997)*. Lyon, Centre d'études romaines et gallo-romaines, 1998. = C. Mauduit et P. Luccioni (1998)

MCNEILL, J. R. « Observations on the Nature and Culture of Environmental History », *History and Theory*, 42, 4, 2003, p. 5-43. = J. R. McNeill (2003)

MERTENS, J. « Oudenburg et le litus saxonicum en Belgique », *Helinium*, 2, 1, 1962, p. 51-62. = J. Mertens (1962)

MÉRY, Liza. « Barbares et civilisés chez les auteurs romains du I^er^ siècle », *Barbares et civilisés dans l'Antiquité*. *Cahier Kubaba*, 7, 2005, p. 153-185. = L. Méry (2005)

MILDENBERGER, G. *Sozial – und Kulturgeschichte der Germanen. Von den Anfängen bis zur Völkerwanderungszeit*. Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1977. = G. Mildenberger (1977)

MILLAR, F. *A Study of Cassius Dio*. Oxford, Oxford University Press, 1964. = F. Millar (1964)

MOEYES, G. « Laadvermogen en vaareigenschappen » dans E. JANSMA et J. M. A. W. MOREL (éds), *Een Romeinse Rijnaak, gevonden in Utrecht – De Meern. Resultaten van het onderzoek naar de platbodem 'De Meern 1'*. Amersfoort, Rapportage Archeologische Monumentenzorg, 2007, p. 151-174. = G. Moeyes (2007)

MOMIGLIANO, A. « Chapter Five. Tacitus and the Tacitist Tradition » dans A. MOMIGLIANO, *Essays in Ancient and Modern Historiography*. Middletown, Wesleyan University Press, 1977. = A. Momigliano (1977)

MOMMSEN, T. « Der Begriff des Limes », *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, 13, 1894, p. 134-143. = T. Mommsen (1894)

MOMMSEN, T. *The Provinces of the Roman Empire : From Caesar to Diocletian*. Vol. 1, trad. W. P. DICKSON, New York, Scribner's Sons, 1887. = T. Mommsen (1887)

MOMMSEN, T. *Römische Geschichte. Fünfter Band. Die Provinzen von Caesar bis Diocletian*. Berlin, Weidmann, 1885. = T. Mommsen (1885)

MORIN, M. S. « Pour une étude des contacts culturels en zone frontalière à l'époque romaine : quelques réflexions conceptuelles », *Dialogues d'histoire ancienne*, 37, 2, 2011, p. 63-88. = M. S. Morin (2011a)

MORIN, M. S. « Convergence à la frontière rhénane : les modes de contacts entre les populations frontalières (1^er^ s. de n. è.) », *Gerión*, 29, 1, 2011, p. 145-164. = M. S. Morin (2011b)

MORIN, M. S. « Réflexions autour d'un concept : sur le bien-fondé du terme Germains en histoire romaine » dans J. BOIVIN *et al*. (éds), *Actes du 9^e^ colloque international d'Artefact, Université Laval, 3 au 5 février 2009*. Québec, CELAT, 2010, p. 95-111. = M. S. Morin (2010)

MORIN, M. S. *Le Rhin et l'espace frontalier rhénan au I^er^ siècle de notre ère : entre représentation d'une frontière romaine et situation frontalière d'un environnement fluvial*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2008. = M. S. Morin (2008)

MORIN, M. S. et P. M. Noël. « Les représentations du passé », *Conserveries Mémorielles*, 9, 2011, [en ligne] http://cm.revues.org/846, consulté en mars 2014. = M. S. Morin et P. M. Noël (2011)

MOSCOVICI, S. « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire » dans D. JODELET (éd.), *Les Représentations sociales*. Paris Presse universitaires de France, 1997 (1989), p. 79-103. = S. Moscovici (1989)

MOSCOVICI, S. *La Psychanalyse, son image et son public*. Paris, Presses universitaires de France, 1961. = S. Moscovici (1961)

MURDOCH, A. *Rome's Greatest Defeat. Massacre in the Teutoburg Forest*. Stroud, Sutton, 2006. = A. Murdoch (2006)

MURPHY, T. M. *Pliny the Elder's Natural History : the Empire in the Encyclopedia*. Oxford, Oxford University Press, 2004. = T. M. Murphy (2004)

NAIMAN, R. J., DÉCAMPS, H. et M. E. MCCLAIN. *Riparia. Ecology, Conservation and Management of Streamside Communities*. Oxford, Elsevier Academic Press, 2005. = R. J. Naiman, H. Décamps et M. E. McClain (2005)

NEMETI, S. « *Scythicum frigus*. Repères pour une histoire du climat au Bas-Danube (I^er^ s. ap. J.-C.) » dans E. HERMON (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 411-427. = S. Nemeti (2009)

NEUMANN, G. et H. SEEMANN (éds). *Beiträge zum Verständnis der Germania des Tacitus II. Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Nord- und Mitteleuropas im Jahr 1986 und 1987*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1992. = G. Neumann et H. Seemann (1992)

NICOLET, C. *L'Inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*. Paris, Fayard, 1988. = C. Nicolet (1988)

NIENHUIS, P. H. *Environmental History of the Rhine-Meuse Delta. An Ecological Story on Evolving Human-Environmental Relations Coping with Climate Change and Sea-Level Rise*. Berlin, Springer, 2008. = P. H. Nienhuis (2008)

NORDEN, E. *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*. Leipzig, B. G. Teubner, 1920. = E. Norden (1920)

O'GORMAN, E. *Irony and Misreading in the Annals of Tacitus*. Cambridge, Cambridge University Press, 2000. = E. O'Gorman (2000)

ORTOLANI, F. et S. PAGLIUCA. « Changements climatiques et environnementaux des derniers 3000 ans dans l'espace méditerranéen » dans E. HERMON (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 51-66. = F. Ortolani et S. Pagliuca (2009)

ÖSTENBERG, I. *Staging the World. Spoils, Captives, and Representations in the Roman Triumphal Procession*. Oxford, Oxford University Press, 2009. = I. Östenberg (2009)

OZINGA, L. R. P. *et al*. (éds) *Het romeinse Castellum te Utrecht : de opgravingen in 1936, 1938, 1943-44 en 1949 uitgevoerd onder leiding van A. E van Giffen met medewerking van H. Brunsting, aangevuld met latere waarnemingen*. Utrecht, Bröese Kemink, 1989. = L. R. P. Ozinga *et al.* (1989)

PALS, J. P. et T. HAKBIJL. « Weed and Insect Infestation of a Grain Cargo in a Ship at the Roman Fort of Laurium in Woerden (Province of Zuid-Holland) », *Review of Palaeobotany and Palynology*, 73, 1992, p. 287-300. = J. P. Pals et T. Hakbijl (1992)

PARISOT, N., PRIEUR, M. et L. SCHMITT. *L'Empire gaulois. Les Antoniniens, 260-274 après J.-C.* Paris, Les Chevau-Légers, 2011. = N. Parisot, M. Prieur et L. Schmitt (2011)

PARLEVIET, D. « De Brittenburg voorgoed verloren », *Westerheem*, 51, 3, 2002, p. 115-121. = D. Parleviet (2002)

PENNA, A. N. *The Human Footprint : a Global Environmental History*. Malden, Wiley-Blackwell, 2010. = A. N. Penna (2010)

PÉRIN, P. et L.-C. FEFFER. *Les Francs. Tome 1 : À la conquête de la Gaule*. Paris, Armand Colin, 1987. = P. Périn et L.-C. Feffer (1987)

PETIT, J.-P. et M. MANGIN. « Les agglomérations secondaires : la Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain. Introduction aux Actes » dans J.-P. PETIT et M. MANGIN (éds), *Les Agglomérations secondaires. La Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain. Actes du colloque de Bliesbruck-Reinheim / Bitche, 21, 22, 23 et 24 octobre 1992.* Paris, Errance, 1994, p. 7-15. = J.-P. Petit et M. Mangin (1994)

PETIT, O. « Le concept de *Riparia* face aux enjeux contemporains : la nécessité d'une approche interdisciplinaire et intégrée » dans E. HERMON (éd.), *Riparia dans l'Empire romain. Pour la définition du concept. Actes des journées d'étude de Québec, 29-31 octobre 2009*. Oxford, British Archaeological Reports, 2010, p. 13-22. = O. Petit (2010)

PEYRAS, J. « Les écosystèmes de l'Afrique proconsulaire : historiographie, structures, civilisations » dans E. HERMON (éd.), *Société et climats dans l'Empire romain. Pour une perspective historique et systémique de la gestion des ressources en eau dans l'Empire romain*. Naples, Editoriale Scientifica, 2009, p. 349-378. = J. Peyras (2009)

PEYRAS, J. « Frontières et écosystèmes » dans R. BEDON et E. HERMON (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain.* Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 67-76. = J. Peyras (2005a)

PEYRAS, J. « Frontières du principat et arpentage : sources du droit, qualité des terres, écosystèmes » dans R. BEDON et E. HERMON (éds), *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain.* Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 197-251. = J. Peyras (2005b)

PHANG, S. E. *The Marriage of Roman Soldiers (13 B.C.-A.D. 235) : Law and Family in the Imperial Army*. Boston, Brill, 2001. = S. E. Phang (2001)

PHILIPPART, K. J. M. et E. G. EPPING. « The Wadden Sea. A Coastal Ecosystem under Continuous Change » dans M. J. KENNISH et H. W. PAERL (éds), *Coastal Lagoons : Critical Habitats of Environmental Change*. New York, CRC Press, 2010, p. 399-431. = K. J. M. Philippart et E. G. Epping (2010)

PINNA, M. « Une aperçu historique de la "théorie des climats" », *Annales de Géographie*, 98, 547, 1989, p. 322-325. = M. Pinna (1989)

POELMAN, J. N. B. et P. HARBERS. « Heeft Lathum altijd aan de rechter Ijsseloever gelegen? », *Boor en Spade*, 15, 1966, p. 128-130. = J. N. B. Poelman et P. Harbers (1966)

POIGNAULT, R. « Les Fleuves de la Gaule et des provinces avoisinantes chez Tacite comme éléments de définition de l'espace » dans R. BEDON, et A. MALISSARD (éds), *La Loire et les fleuves de la Gaule romaine et des régions voisines*. Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2001, p. 431-455. = R. Poignault (2001)

POLAK, M., VAN DOESBURG, J. et P. A. M. M. VAN KEMPEN. *Het Romeinse castellum Matilo en het St. Margarethaklooster te Leiden-Roomburg : Het archeologisch onderzoek in 1999*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 2005. = M. Polak, J. van Doesburg et P. A. M. M. van Kempen (2005)

POLAK, M., KLOOSTERMAN, R. P. J. et R. NIERMEIJER. *Alphen aan den Rijn – Albaniana 2001-2002. Opgravingen tussen de Castellumstraat, Het omloopkanaal en Oude Rijn*. Nijmegen, Radboud Universiteit, 2004. = M. Polak, R. P. J. Kloosterman et R. Niemeijer (2004)

POLAK, M., NIEMEIJER, R. et E. VAN DER LINDEN. « Alphen aan den Rijn-Albaniana and the Dating of the Roman Forts in the Rhine Delta » dans D. BIRD (éd.), *Dating and Interpreting the Past in the Western Roman Empire : Essays in Honour of Brenda Dickinson*. Oxford, Oxbow, 2012, p. 267-294. = M. Polak, R. Niemeijer et E. van der Linden (2012)

POLAK, M. et S. L. WYNIA. « The Roman Forts at Vechten. A Survey of the Excavations 1829-1989 », *Oudheidkundige Mededelingen uit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 17, 1991, p. 125-156. = M. Polak et S. L. Wynia (1991)

PONS, L. J. *De Bodemkartering van het Land van Maas en Waal en een gedeelte van het Rijk van Nijmegen*. Wageningen, Stichting voor Bodemkartering, 1966. = L. J. Pons (1966)

PONS, L. J. *De geologie, de bodemvorming en de waterstaatkundige ontwikkeling van het Land van Maas en Waal en een gedeelte van het Rijk van Nijmegen*. Den Haag, Verslagen van Landbouwkundige Onderzoekingen, 1957. = L. J. Pons (1957)

POTTER, D. « Empty areas and Roman Frontier Policy », *American Journal of Philology*, 113, 2, 1992, p. 269-274. = D. Potter (1992)

POTTER, D. S. « Tacitus' Sources » dans V. E. PAGÁN (éd.), *A Companion to Tacitus*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2012, p. 125-140. = D. S. Potter (2012)

PREUSSER, F. « Characterisation and Evolution of the River Rhine System », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 87, 1, 2008, p. 7-19. = F. Preusser (2008)

PUCEK, Z. *et al*. *European Bison (Bison Bonasus) : Current State of the Species and Strategy for its Conservation*. Strasbourg, Council of Europe Publishing, 2004. = Z. Pucek *et al.* (2004)

RACINE, F. *Literary Geography in Late Antiquity*. Thèse de doctorat, Yale University, 2009. = F. Racine (2009)

RAEPSAET-CHARLIER, M.-T. « Institutions municipales et religion en Germanie romaine » dans A. VIGOURT *et al*. (éds), *Pouvoir et religion dans le monde romain, en hommage à Jean-Pierre Martin*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 283-304. = M.-T. Raepsaet-Charlier (2006)

RAEPSAET-CHARLIER, M.-T. « Les institutions municipales dans les Germanies sous le Haut-Empire : bilan et questions » dans M. DONDIN-PAYRE et M.-T. RAEPSAET-CHARLIER (éds), *Cités, municipes et colonies : les processus de la municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut-Empire romain*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, p. 271-352. = M.-T. Raepsaet-Charlier (1999)

RAEPSAET-CHARLIER, M.-T. « Cité et municipe chez les Tongres, les Bataves et les Canninéfates », *Ktèma*, 21, 1996, p. 251-269. = M.-T. Raepsaet-Charlier (1996)

RAEPSAET-CHARLIER, G. et M.-T. « *Gallia Belgica* et *Germania Inferior*. Vingt-cinq années de recherches historiques et archéologiques », *ANRW* II, 4, 1975, p. 3-299. = G. et M.-T. Raepsaet-Charlier (1975)

RAFAEL, V. L. *Contracting Colonialism : Translation and Christian Conversion in Tagalog Society under Early Spanish Rule*. Ithaca, Cornell University Press, 1988. = V. L. Rafael (1988)

RAMAGE, E. S. « Aspects of Propanganda in the "De bello Gallico" : Caesar's Virtues and Attributes », *Athenaeum*, 91, 2, 2003, p. 331-372. = E. S. Ramage (2003)

RATTI, S. « Chapitre IV. Tacite » dans S. RATTI (éd.), *Écrire l'Histoire à Rome.* Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 177-224. = S. Ratti (2009a)

RATTI, S. « Chapitre VII. L'Histoire Auguste » dans S. RATTI (éd.), *Écrire l'Histoire à Rome.* Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 285-315. = S. Ratti (2009b)

RATTI, S. « Chapitre VIII. Ammien Marcellin » dans S. RATTI (éd.), *Écrire l'Histoire à Rome.* Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 319-384. = S. Ratti (2009c)

REES, R. *Layers of Loyalty in Latin Panegyric A. D. 289-307*. Oxford, Oxford University Press, 2002. = R. Rees (2002)

REES, W. *Cassius Dio, Human Nature and the Late Roman Republic*. Thèse de doctorat, Oxford University, 2012. = W. Rees (2012)

RICOEUR, P. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Seuil, 2000. = P. Ricœur (2000)

RIPPON, S. *The Transformation of Coastal Wetlands. Exploitation and Management of Marshland Landscapes in North West Europe during the Roman and Medieval Periods*. Oxford, Oxford University Press, 2000. = S. Rippon (2000)

RITTER, J. *Le Rhin*. Paris, Presses universitaires de France, 1968. = J. Ritter (1968)

RIVES, J. B. « *Germania* » dans V. E. PAGÁN (éd.), *A Companion to Tacitus*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2012, p. 45-61. = J. B. Rives (2012)

ROBERT, E. « César, historien? » dans F. CHAMOUX (éd.), *Histoire et historiographie dans l'Antiquité : actes du 11e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer, les 13 et 14 octobre 2000*. Paris, De Boccard, 2001, p. 103-112. = E. Robert (2001)

ROBERT, S. et R. CHENORKIAN. « Introduction. Étudier les interactions hommes-milieux, pourquoi et comment? » dans R. CHENORKIAN et S. ROBERT (éds), *Les Interactions hommes-milieux. Questions et pratiques de la recherche en environnement*. Paris, Éditions Quae, 2014, p. 9-22. = S. Robert et R. Chenorkian (2014)

RODDAZ, J.-M. *Marcus Agrippa*. Rome, École française de Rome, 1984. = J.-M. Roddaz (1984)

ROGER, A. *Court traité du paysage*. Paris, Gallimard, 1997. = A. Roger (1997)

ROMM, J. S. *The Edges of the Earth in Ancient Thought : Geography, Exploration, and Fiction*. Princeton, Princeton University Press, 1992. = J. S. Romm (1992)

ROWLANDS, M. « Centre and Periphery : a Review of a Concept » dans M. ROWLANDS, M. LARSEN et K. KRISTIANSEN (éds), *Centre and Periphery in the Ancient World*. Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 1-11. = M. Rowlands (1987)

ROYMANS, N. *Ethnic Identity and Imperial Power. The Batavians in the Early-Roman Empire*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2004. = N. Roymans (2004)

ROYMANS, N. « The Lower Rhine *Triquetrum* Coinages and the Ethnogenesis of the Batavi » dans T. GRÜNEWALD (éd.), *Germania inferior : Besiedlung, Gesellschaft und Wirtschaft an der Grenze der römisch-germanischen Welt. Beiträge des deutsch-niederländischen Kolloquiums im Regionalmuseum Xanten, 21-24. September 1999*. Berlin, de Gruyter, 2001, p. 93-145. = N. Roymans (2001)

ROYMANS, N. *Romeinse frontierpolitiek en de etnogenese van de Bataven*. Amsterdam, Vrije Universiteit Amsterdam, 1998. = N. Roymans (1998)

ROYMANS, N. « The Sword and the Plough. Regional Dynamics in the Romanisation of Belgic Gaul and the Rhineland Area » dans N. ROYMANS (éd.), *From the Sword to the Plough*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 1996, p. 9-126. = N. Roymans (1996)

ROYMANS, N. « Romanization, Cultural Identity and the Ethnic Discussion. The Integration of Lower Rhine Populations in the Roman Empire » dans J. METZLER *et al*. (éds), *Integration in the Early Roman West. The Role of Culture and Ideology. Papers arising from the International Conference at the Titelberg (Luxembourg), 12-13 novembre 1993.* Luxembourg, Musée national d'histoire et d'art, 1995, p. 47-64. = N. Roymans (1995)

ROYMANS, N. « Romanization and the Transformation of a Martial Elite-Ideology in a Frontier Province » dans P. BRUN, S. VAN DER LEEUW et C. R. WHITTAKER (éds), *Frontières d'Empire. Nature et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours, 21-23 mai 1992*. Nemours, Association pour la promotion de la recherche archéologique en île-de-France, 1993, p. 33-50. = N. Roymans (1993)

ROYMANS, N. *Tribal Societies in Northern Gaul. An Anthropological Perspective*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1990. = N. Roymans (1990)

ROYMANS, N. « The North Belgic Tribes in the 1st Century BC : a Historical-Anthropological Perspective » dans R. BRANDT et J. SLOFSTRA (éds), *Roman and Native in the Low Countries : Spheres of Interaction.* Oxford, Britisch Archaeological Reports, 1983, p. 43-69. = N. Roymans (1983)

ROYMANS, N. et J. AARTS. « Coins Use in a Dynamic Frontier Region. Late Iron Age Coinage in the Lower Rhine Area », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 1, 1, 2009, p. 5-26. = N. Roymans et J. Aarts (2009)

ROYMANS, N. et T. DERKS (éds). *De Tempel van Empel. Een Herculesheiligdom in het woongebied van de Bataven*. Den Bosch, Stichting Brabantse Regionale Geschiedbeofening, 1994. = N. Roymans et T. Derks (1994)

ROYMANS, N. et F. THEUWS (éds). *The Images of the Past. Studies on Ancient Societies in Northwestern Europe*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1991. = N. Roymans et F. Theuws (1991)

ROYMANS, N. et W. VAN DER SANDEN. « Celtic Coins from the Netherlands and their Archaeological Context », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 30, 1980, p. 173-254. = N. Roymans et W. van der Sanden (1980)

SABBAH, G. « Aspects de la démonstration historique chez Ammien Marcellin », *Pallas*, 69, 2005, p. 377-394. = G. Sabbah (2005)

SABBAH, G. « De la rhétorique à la communication politique : les panégyriques latins », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 4, 1984, p. 363-388. = G. Sabbah (1984)

SABBAH, G. *La Méthode d'Ammien Marcellin : recherches sur la construction du discours historique dans les Res Gestae*. Paris, Les Belles Lettres, 1978. = G. Sabbah (1978)

SALLMANN, K. « Reserve for Eternal Punishment : the Elder Pliny's View of Free Germania (*HN* 16.1-6) », *American Journal of Philology*, 108, 1, 1987, p. 108-128. = K. Sallmann (1987)

SASS-KLAASSEN, U. et E. HANRAETS. « Woodlands of the Past – The Excavations of Wetland Woods at Zwolle-Stadshagen (the Netherlands) : Growth Pattern and Population Dynamics of Oak and Ash », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 85, 1, 2006, p. 61-71. = U. Sass-Klaassen et E. Hanraets (2006)

SCARWELL, H.-J. et R. LAGANIER. *Risques d'inondations et aménagement durable des territoires*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004. = H.-J. Scarwell et R. Laganier (2004)

SCHEERS, S. « Frappe et circulation monétaire sur le territoire de la future civitas Tungrorum », *Revue belge de numismatique et de sigillographie*, 142, 1996, p. 5-51. = S. Scheers (1996)

SCHEERS, S. « Les statères bifaces du type Lummen-Niederzier, un monnayage éburon antérieur à la conquête romaine » dans M. LODEWIJKX (éd.), *Archaeological and Historical Aspects of West-European Societies*. Leuven, Leuven University Press, 1995, p. 87-94. = S. Scheers (1995)

SCHEERS, S. *A Gold Stater of the Eburones, Preserved at the Provincial Numismatic Cabinet (Tongres)*. Hasselt, Provinciebestuur van Limburg, 1986. = S. Scheers (1986)

SCHEERS, S. *Traité de numismatique celtique II. La Gaule Belgique*. Paris, Les Belles Lettres, 1977. = S. Scheers (1977)

SCHINKEL, K. « Hamlets on the Move. Settlements in the Southern and Central Parts of the Netherlands » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 519-541. = K. Schinkel (2005)

SCHLÜTER, W. « The Battle of the Teutoburg Forest : Archaeological Research at Kalkriese near Osnabrück » dans J. D. CREIGHTON et R. J. A. WILSON (éds), *Roman Germany. Studies in Cultural Interaction*. Portsmouth, JRA, 1999, p. 125-159. = W. Schlüter (1999)

SCHLÜTER, W. et R. WIEGELS (éds). *Rom, Germanien und die Ausgrabungen von Kalkriese. Akten des International Kongresses vom 2. bis 5. September 1996 an der Universität Osnabrück*. Osnabrück, Universitätsverlag Rasch, 1999. = W. Schlüter et R. Wiegels (1999)

SCHMITT, O. « Anmerkungen zum Bataveraufstand », *Bonner Jahrbücher*, 193, 1993, p. 141-160. = O. Schmitt (1993)

SCHÖNBERGER, H. « The Roman Frontier in Germany : an Archaeological Survey », *Journal of Roman Studies,* 59, 1, 1969, p. 144-197. = H. Schönberger (1969)

SCHOULER, B. *La Tradition hellénique chez Libanios*. Paris, Les Belles Lettres, 1984. = B. Schouler (1984)

SCHRADER, C. et B. UHLMANN, « Der Rhein ist kürzer als gedacht – Jahrhundert-Irrtum », *Süddeutsche Zeitung*, 28 mars 2010. = C. Schrader et B. Uhlmann (2010)

SCHRIJVER, P. « De etymologie van de naam van de Cannenefaten », *Amsterdamer Beiträge zur älteren Germanistik*, 41, 1995, p. 13-22. = P. Schrijver (1995a)

SCHRIJER, P. « Welsh *heledd*, *hêt*, Cornish **heyl*, Latin *helinium*, Dutch *hel-*, *zeelt* », *North-Western European Language Evolution*, 26, 1995, p. 31-42. = P. Schrijver (1995b)

SCHUTZ, H. *The Prehistory of Germanic Europe*. New Haven, Yale University Press, 1983. = H. Schutz (1983)

SEAGER, R. « Roman Policy on the Rhine and the Danube in Ammianus », *Classical Quarterly*, 49, 2, 1999, p. 579-605. = R. Seager (1999)

SEAGER, R. *Ammianus Marcellinus. Seven Studies in his Language and Thought*. Colombia, University of Missouri Press, 1986. = R. Seager (1986)

SERBAT, G. « Pline l'Ancien. État présent des études sur sa vie, son œuvre et son influence », *ANRW* II, 32, 4, 1989, p. 2069-2200. = G. Serbat (1989)

SHIEL, N. *The Episode of Carausius and Allectus : the Literary and Numismatic Evidence*. Oxford, British Archaeological Reports, 1977. = N. Shiel (1977)

SIMS-WILLIAMS, P. *Ancient Celtic Place-Names in Europe and Asia Minor*. Oxford, Blackwell, 2006. = P. Sims-Williams (2006)

SLOFSTRA, J. « Batavians and Romans on the Lower Rhine. The Romanisation of a Frontier Area », *Archaeological Dialogues*, 9, 1, 2002, p. 16-38. = J. Slofstra (2002)

SLOFSTRA, J. « Changing Settlement Systems in the Meuse-Demer-Scheldt Area during the Early Roman Period » dans N. ROYMANS et F. THEUWS (éds), *The Images of the Past. Studies on Ancient Societies in Northwestern Europe*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1991, p. 131-199. = J. Slofstra (1991)

SLOFSTRA, J. « An Anthropological Approach to the Study of Romanization Processes » dans R. BRANDT et J. SLOFSTRA (éds), *Roman and Native in the Low Countries : Spheres of Interaction.* Oxford, British Archaeological Reports, 1983, p. 71-104. = J. Slofstra (1983)

SPAAN, J. D. J. « Terreinonderzoek in Vechten », *Westerheem*, 21, 1972, p. 60-63. = J. D. J. Spaan (1972)

SPEIDEL, M. P. « Raising New Units for the Late Roman Army : "Auxilia Palatina" », *Dumbarton Oaks Papers*, 50, 1996, p. 163-170. = M. P. Speidel (1996)

SPEIDEL, M. P. *Die Denkmäler der Kaiserreiter. Equites singulares Augusti*. Cologne, Rheinland-Verlag, 1994. = M. P. Speidel (1994)

SPICKERMANN, W. *Religion in den germanischen Provinzen Roms*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2001. = W. Spickermann (2001)

SPREY, W. *Tacitus over de opstand der Bataven. Hist. IV, 12-37, 54-79, V. 14-26*. Groningen, Wolters, 1953. = W. Sprey (1953)

STOUTHAMER, E. *Holocene Avulsions in the Rhine-Meuse Delta, the Netherlands*. Thèse de doctorat, Universiteit Utrecht, 2001. = E. Stouthamer (2001)

STOUTHAMER, E. et H. J. A. BERENDSEN. « Avulsion Frequency, Avulsion Duration, and Interavulsion Period of Holocene Channel Belts in the Rhine-Meuse Delta, the Netherlands », *Journal of Sedimentary Research*, 71, 4, 2001, p. 589-598. = E. Stouthamer et H. J. A. Berendsen (2001)

STOUTHAMER, E., COHEN, K. M. et M. J. P. GOUW. « Avulsion and its Implication for Fluvial-Deltaic Architecture : Insights from the Holocene Rhine-Meuse Delta » dans S. K. DAVIDSON, S. LELEU et C. P. NORTH (éds), *From River to Rock Record : The Preservation of Fluvial Sediments and their Subsequent Interpretation*. Tulsa, Society for Sedimentary Geology, 2011, p. 215-232. = E. Stouthamer, K. M. Cohen et M. J. P. Gouw (2011)

STROBEL, K. « Die *Legio V Alaudae* in Moesien », *Historia*, 37, 1988, p. 504-508. = K. Strobel (1988)

SUMMER, G. *Roman Military Dress*. Stroud, The History Press, 2009. = G. Summer (2009)

SYME, R. « Antonius Saturninus », *Journal of Roman Studies*, 68, 1978, p. 12-21. = R. Syme (1978)

SYME, R. *Tacitus*. 2 vols, Oxford, Clarendon Press, 1958. = R. Syme (1958)

TAAYKE, E. « Handmade Pottery from a Roman Period Settlement at Wijk bij Duurstede – De Herden », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 45, 2002, p. 189-218. = E. Taayke (2002)

TAAYKE, E. « Die einheimische Keramik der nördlichen Niederlande, 600 v. Chr. Bis 300 n. Chr. », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 42, 1996, p. 163-208. = E. Taayke (1996)

TALBERT, R. J. A. *Rome's World. The Peutinger Map Reconsidered.* New York, Cambridge University Press, 2010. = R. J. A. Talbert (2010)

TARPIN, M. *Vici et pagi dans l'Occident romain*. Rome, École française de Rome, 2002. = M. Tarpin (2002)

TEBRAKE, W. H. « Taming the Waterwolf : Hydraulic Engineering and Water Management in the Netherlands during the Middle Ages », *Technology and Culture*, 43, 2002. p. 475-499. = W. H. TeBrake (2002)

TEBRAKE, W. H. *Medieval Frontier. Culture and Ecology in Rijnland*. College Station, Texas A & M University Press, 1985. = W. H. TeBrake (1985)

TEBRAKE, W. H. « Ecology and Economy in Early Medieval Frisia », *Viator*, 9, 1978, p. 1-29. = W. H. TeBrake (1978)

TERNES, C.-M. « Le bois dans la vie quotidienne en Germanie à l'époque romaine » dans R. REBUFFAT (éd.), *Le Bois dans la Gaule romaine et les provinces voisines. Actes du colloque.* Paris, Errance, 1985, p. 4-11. = C.-M. Ternes (1985)

TEUNISSEN, D. *Palynologisch onderzoek in het oostelijk rivierengebied : een overzicht*. Nijmegen, Mededelingen van de Afdeling Biogeologie van de Sectie Biologie van de Katholieke Universiteit van Nijmegen, 1990. = D. Teunissen (1990)

TEUNISSEN, D. « Enkele gebeurtenissen uit het leven van de Romeinse veldheer Drusus in het licht van enige nieuwe geologische gegevens uit oostelijk Gelderland », *Westerheem*, 29, 1980, p. 321-334. = D. Teunissen (1980)

TEUNISSEN, D. et H. G. C. M. TEUNISSEN-VAN OORSCHOT. « The Development of the Environment of the Kops Plateau, near Nijmegen, since Roman Times », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 30, 1980, p. 255-275. = D. Teunissen et H. G. C. M. Teunissen-van Oorschot (1980)

THERKORN, L. L. *et al*. *Land in the Broek polder. Excavations around a Monument with Aspects of the Bronze Age to the Modern.* 2 vols, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009. = L. L. Therkorn *et al*. (2009)

THOLLARD, P. *Barbarie et civilisation chez Strabon : étude critique des livres III et IV de la Géographie*. Paris, Les Belles Lettres, 1987. = P. Thollard (1987)

THOMAS, J.-F. « Sur l'expression de la notion de paysage en latin : observations sémantiques », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne*, 80, 1, 2006, p. 105-125. = J.-F. Thomas (2006)

THOMAS, R. F. « The *Germania* as Literary Text » dans A. J. WOODMAN (éd.), *The Cambridge Companion to Tacitus*. Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 59-72. = R. F. Thomas (2012)

THOMPSON, E. A. *The Early Germans*. Oxford, Clarendon Press, 1965. = E. A. Thompson (1965)

TODD, M. *Migrants and Invaders : the Movement of Peoples in the Ancient World*. Stroud, Tempus, 2001. = M. Todd (2001)

TODD, M. *The Early Germans.* Oxford, Blackwell, 1992. = M. Todd (1992)

TODD, M. *The Northern Barbarians, 100 B.C.-A.D. 300*. Londres, Hutchinson, 1975. = M. Todd (1975)

TOORIANS, L. « De Cananefaten in taalkundig perspectief » dans W. DE JONG, J. BAZELMANS et D. H. DE JAGER (éds), *Forum Hadriani. Van Romeinse stad tot monument*. Utrecht, Matrijs, 2006, p. 50-56. = L. Toorians (2006)

TÖRNQVIST, T. E. *Fluvial Sedimentary Geology and Chronology of the Holocene Rhine-Meuse Delta, the Netherlands*. Utrecht, Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap, 1993. = T. E. Törnqvist (1993)

TÖRNQVIST, T. E. « Fluvial Activity, Human Activity and Vegetation (2300 – 600 yr BP) near a Residual Channel in the Tiererwaard (Central Netherlands) », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 40, 1990, p. 223-241. = T. E. Törnqvist (1990)

TOULZE, F. « De Rome aux colonnes d'Hercule : la construction de la barbarie dans la Germanie de Tacite » dans J. BOULOGNE et J. SYS (éds), *Le Barbare, le primitif, le sauvage*. Lille, Centre d'études supérieures et de recherches sur les relations ethniques et le racisme, 1995, p. 61-74. = F. Toulze (1995)

TROUSSET, P. « La frontière romaine et ses contradictions » dans Y. ROMAN (éd.), *La Frontière. Séminaire de recherche*. Paris, De Boccard, 1993, p. 25-33. = P. Trousset (1993a)

TROUSSET, P. « La notion de "ripa" et les frontières de l'Empire » dans F. PIQUET (éd.), *Le Fleuve et ses métamorphoses. Actes du colloque international tenu à l'Université Lyon 3-Jean Moulin, les 13, 14 et 15 mai 1992.* Paris, Didier Érudition, 1993, p. 141-152. = P. Trousset (1993b)

URBAN, R. *Der „Bataveraufstand" und die Erhebung des Iulius Classicus*. Trier, Trier Historische Forschung, 1985. = R. Urban (1985)

VALLAT, D. « Le *Servius de Daniel* : introduction », *Eruditio Antiqua*, 4, 2012, p. 89-99. = D. Vallat (2012)

VAN DE MEENE, E. A. et W. H. ZAGWIJN. « Die Rheinläufe im deutsch-niederländischen Grenzgebiet seit der Saale-Kaltzeit. Überblick neuer geologischer und pollenanalytischer Untersuchungen » dans H. D. HILDEN (éd.), *Das Rheinische Schiefergebirge und die Niederrheinische Bucht im Jungtertiär und Quartär*. Krefeld, Geologisches Landesamt Nordrhein-Westfalen, 1978, p. 345-359. = E. A. van de Meene et W. H. Zagwijn (1978)

VAN DEN BROEKE, P. « Salt Makers along the North Sea Coast. The Production of Salt for the Hinterland » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 513-517. = P. van den Broeke (2005a)

VAN DEN BROEKE, P. « Blacksmiths and Potters. Material Culture and Technology » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 603-625. = P. van den Broeke (2005b)

VAN DEN BROEKE, P. « Increasing Diversity : Synthesis » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 683-692. = P. van den Broeke (2005c)

VAN DE PLASSCHE, O. « Sea-Level Change and Water-Level Movements in the Netherlands during the Holocene », *Mededelingen rijks geologische dienst*, 36, 1, 1982, p. 1-93. = O. van de Plassche (1982)

VANDERHOEVEN, A. « The Earliest Urbanisation in Northern Gaul : Some Implications of Recent Research in Tongres » dans N. ROYMANS (éd.), *From the Sword to the Plough. Three Studies on the Earliest Romanisation of Northern Gaul*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 1996, p. 189-260. = A. Vanderhoeven (1996)

VAN DER LEEUW, S. « Acculturation as Information Processing » dans R. BRANDT et J. SLOFSTRA (éds), *Roman and Native in the Low Countries : Spheres of Interaction.* Oxford, British Archaeological Reports, 1983, p. 11-41. = S. van der Leeuw (1983)

VAN DER LEEUW, S. et C. ASCHAN-LEYGONIE. « A Long-Term Perspective on Resilience in Socio-Natural Systems », *Paper presented at the workshop on « System shocks – system resilience » held in Abisko, Sweden, May 22-26, 2000*. Working Papers of the Santa Fe Institute, no. 01-08-042, 2001, p. 1-32. = S. van der Leeuw et C. Aschan-Leygonie (2001)

VAN DER VLIET, E. D. L. « L'ethnographie de Strabon, idéologie ou tradition? » dans F. PRONTERA (éd.), *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell' opera*. Vol. 1, Perugia, Università degli Studi, 1984, p. 27-86. = E. van der Vliet (2003)

VAN DIERENDONCK, R. M., HALLEWAS, D. P. et K. E. WAUGH (éds). *The Valkenburg Excavations 1985-1988. Introduction and Detail Studies*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 1993. = R. M. van Dierendonck, D. P. Hallewas et K. E. Waugh (1993)

VAN DINTER, M. « The Roman Limes in the Netherlands : How a Delta Landscape Determined the Location of the Military Structures », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 92, 1, 2013, p. 11-32. = M. van Dinter (2013)

VAN DOCKUM, S. G. « Houten in the Roman Period. Part I : a Stone Building in Burgemeester Wallerweg », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 40, 1990, p. 297-321. = S. G. van Dockum (1990)

VAN DRIEL-MURRAY, C. « Stamped Leatherwork from Zwammerdam » dans B. L. VAN BEEK, R. W. BRANDT et W. GROENMAN-VAN WAATERINGE (éds), *Ex Horreo*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1977, p. 151-164. = C. van Driel-Murray (1977)

VAN ENCKERVORT, H. *et al*. « De Romeinse Tijd in Het Midden-Nederlandse Rivierengebied en Het Zuid-Nederlands Dekzand en Lössgebied », *Nationale Onderzoeksagenda Archeologie*, 2005, http://archeologieinnederland.nl/sites/default/files/18%20Enckevort-Hiddink.pdf , consulté en mars 2014. = H. van Enckevort *et al*. (2005)

VAN ENCKEVORT, H. et J. R. A. M. THIJSSEN. « Nijmegen. A Roman Town in the Frontier Zone of Germania Inferior » dans P. WILSON (éd.), *The Archaeology of Roman Towns. Studies in Honor of John S. Wacher*. Oxford, Oxbow, 2003, p. 59-72. = H. van Enckevort et J. R. A. M. Thijssen (2003)

VAN ENCKEVORT, H. et J. R. A. M. THIJSSEN. « Der Hauptort der Bataver in Nijmegen im 1. Jahrhundert n. Chr. Von *Batavodurum* und *Oppidum Batavorum* nach *Ulpia Noviomagus* » dans G. PRECHT et N. ZIELING (éds), *Genese, Struktur und Entwicklung römischer Städte im 1. Jahrhundert n. Chr. In Nieder- und Obergermanien*. Mainz, P. von Zabern, 2001, p. 87-110. = H. van Enckevort et J. R. A. M. Thijssen (2001)

VAN ENCKEVORT, H. et W. K. VOS. « De Limes : Een Natte Grens Dwars Doors Nederland », *Nationale Onderzoeksagenda Archeologie*, 2005, http://archeologieinnederland.nl/sites/default/files/19-Limes%20%2B%20links.pdf, consulté en mars 2014. = H. van Enckevort et W. K. Vos (2006)

VAN ES, W. A. et W. J. H. VERWERS. « Early Medieval Settlements Along the Rhine : Precursors and Contemporaries of Dorestad », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 2, 1, 2010, p. 5-39. = W. A. van Es et W. J. H. Verwers (2010)

VAN GIJSSEL, K. et B. VAN DER VALK. « Shaped by Water, Ice and Wind : the Genesis of the Netherlands » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 1, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 45-74. = K. van Gijssel et B. van der Valk (2005)

VAN HEERINGEN, R. « On Unsteady Ground. Settlements in the Western Netherlands » dans L. P. LOUWE KOOIJMANS *et al.* (éds), *The Prehistory of the Netherlands*. Vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005, p. 581-595. = R. van Heeringen (2005)

VAN HEERINGEN, R. M. « The Iron Age in the Western Netherlands V : Synthesis », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 39, 1989, p. 157-255. = R. van Heeringen (1989)

VAN LONDEN, H. *et al*. « Het West-Nederlandse Kustgebied in de Romeinse Tijd », *Nationale Onderzoeksagenda Archeologie*, 2005, http://archeologieinnederland.nl/sites/default/files/15_rom-west-nl.pdf , consulté en mars 2014. = H. van Londen *et al*. (2008)

VAN REGTEREN ALTENA, H. H. et H. A. HEIDINGA. « The North Sea Region in the Early Medieval Period (400-950) » dans B. L. VAN BEEK, R. W. BRANDT et W. GROENMAN-VAN WAATERINGE (éds), *Ex Horreo*. Amsterdam, Albert Egges van Giffen Instituut voor Prae- en Protohistorie, 1977, p. 47-67. = H. H. van Regteren Altena et H. A. Heidinga (1977)

VAN REGTEREN ALTENA, J. F. *et al*. « The Vlaardingen Culture (I) », *Helinium*, 2, 1, 1962, p. 3-35. = J. F. van Regteren Altena *et al.* (1962)

VAN RENSWOUDE, J. et J. VAN KERCKHOVE (éds). *Opgravingen in Geldermalsen-Hondsgemet. Een inheemse nederzetting uit de Late IJzertijd en Romeinse tijd*. Amsterdam, Archeologisch Centrum Vrije Universiteit, 2009. = J. van Renswoude et J. van Kerckhove (2009)

VAN ROOIJEN, C. « Continue discontinuïeit : het castellum Traiectum in het vroeg-middeleeuwse krachtenveld », *Jaarboek Oud-Utrecht*, 1999, p. 5-34. = C. van Rooijen (1999)

VAN ROSSUM, J. A. « The End of the Batavian Auxiliaries as 'national' units » dans L. DE LIGT, E. A. HEMELRIJK et H. W. SINGOR (éds), *Roman Rule and Civic Life, Local and Regional Perspectives. Proceedings of the Fourth Workshop of the International Network Impact of Empire, Leiden, June 25-28, 2003*. Amsterdam, J. C. Gieben, 2004, p. 113-131. = J. A. van Rossum (2004)

VAN SOESBERGEN, P. G. « The Phases of the Batavian Revolt », *Helinium*, 11, 1971, p. 238-256. = P. G. van Soesbergen (1971)

VAN VUURE, C. T. *Retracing the Aurochs : History, Morphology & Ecology of an Extinct Wild Ox*. Sofia, Pensoft Publishers, 2005. = C. van Vuure (2005)

VAN VUURE, C. T. « History, Morphology and Ecology of the Aurochs (Bos Taurus primigenius) », *Lutra*, 45, 1, 2002, p. 1-16. = C. van Vuure (2002)

VAN DE WESTERINGH, W. « Man-Made Soils in the Netherlands, Especially Sandy Area ("Plaggen Soils") » dans W. GROENMAN-VAN WAATERINGE et M. A. ROBINSON (éds), *Man-Made Soils*. Oxford, British Arcaheological Reports, 1988, p. 5-19. = W. van de Westeringh (1988)

VAN ZOOLINGEN, R. J. « Rural Cult Places in the *civitates Cananefatium* », *Journal of Archaeology in the Low Countries*, 3, 1-2, 2011, p. 5-30. = R. J. van Zoolingen (2011)

VELLA, C. *et al*. « Le canal de Marius et les dynamiques littorals du golfe de Fos », *Gallia*, 56, 1999, p. 131-139. = C. Vella *et al*. (1999)

VERBRAECK, A. *Toelichtingen bij de geologische kaart van Nederland, blad Tiel West (39 W) en Tiel Oost (39 O)*. Haarlem, Rijks Geologische Dienst, 1984. = A. Verbraeck (1984)

VERBRAECK, A. *Toelichtingen bij de geologische kaart van Nederland, schaal 1 : 50.000, blad Gorinchem Oost (38 O)*. Haarlem, Rijks Geologische Dienst, 1970. = A. Verbraeck (1970)

VEREECKE, E. « Le corpus des panégyriques latins de l'époque tardive. Problèmes d'imitation », *Antiquité classique*, 44, 1975, p. 141-160. = E. Vereecke (1975)

VINK, T. *De Rivierstreek*. Baarn, Bosch & Keuning, 1955. = T. Vink (1955)

VINK, T. *De Lekstreek, een aardrijkskundige verkenning van een bewoond deltagebied*. Amsterdam, H. J. Paris, 1926. = T. Vink (1926)

VISSER, R. M. « De Romeinse houtvoorziening in de Germaanse provinces », *Westerheem*, 58, 1, 2009, p. 2-12. = R. M. Visser (2009)

VOGEL, J. C. et H. T. WATERBOLK. « Groningen Radiocarbon Dates X », *Radiocarbon*, 14, 1972, p. 6-110. = J. C. Vogel et H. T. Waterbolk (1972)

VOLLGRAFF, C. W. « Les travaux de Drusus en Germanie inférieure », *Revue des études anciennes*, 42, 1940, p. 686-698. = C. W. Vollgraff (1940)

VON ALBRECHT, A. « L'interprétation de l'histoire romaine chez Tacite », *Les Études classiques*, 55, 4, 1987, p. 369-375. = M. von Albrecht (1987)

VOS, P. « The Geological Development of the Oer-IJ Area », traduit par M. S. M. KOK, dans M. S. M. KOK, *The Homecoming of the Religious Practice : an Analysis of Offering Sites in the Wet Low-Lying Parts of the Landscape in the Oer-IJ Area (2500 BC – AD 450)*. Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam, 2008, p. 81-94. = P. Vos (2008)

VOS, P. et R. W. BRANDT. « The Role of Geology in the Archaeological Field Survey in the Oer-IJ Estuary (Netherlands) » dans W. GROENMAN-VAN WAATERINGE et M. A. ROBINSON (éds), *Man-Made Soils*. Oxford, British Arcaheological Reports, 1988, p. 207-224. = P. Vos et R. W. Brandt (1988)

VOS, P. et H. DE WOLF. « Reconstruction of Sedimentary Environments in Holocene Coastal Deposits of the Southwest Netherlands : the Poortvliet Boring, a Case Study of Paleoenvironemental Diatom Research », *Hydrobiologia*, 269-270, 1993, p. 297-306. = P. Vos et H. de Wolf (1993)

VOS, W. et J. J. LANZING. *Valkenburg-Veldzicht : onderzoek 1994-1997*. Amersfoort, Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek, 2000. = W. Vos et J. J. Lanzing (2000)

VOS, W. *et al*. « De Romeinse *limes* tijdens Caligula : gedachten over de aanvang van het castellum Laurium en onderzoeksresultaten van de opgraving uit 2002 aan het Kerkplein in Woerden », *Westerheem*, 52, 2003, p. 50-62. = W. Vos *et al.* (2003)

WAGENVOORT, H. « De Tungris nautisque Fectione consistentibus (C.I.L. XIII 8815) », *Mnemosyne*, 8, 1, 1939, p. 58-64. = H. Wagenvoort (1939)

WARMINGTON, B. H. « Aspects of Constantinian Propaganda in the *Panegyrici Latini* », *Transactions of the American Philological Association*, 104, 1974, p. 371-384. = B. H. Warmington (1974)

WATERBOLK, H. T. « Archaeology in the Netherlands : Delta Archaeology », *World Archaeology*, 13, 2, 1981, p. 240-254. = H. T. Waterbolk (1981)

WATERBOLK, H. T. « A. E. van Giffen, Noordhorn 14 March 1884 – Zwolle 31 May 1973 », *Palaeohistoria*, 15, 1973, p. 7-12. = H. T. Waterbolk (1973)

WATERBOLK, H. T. « The Occupation of Friesland in the Prehistoric Period », *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 15-16, 1965-1966, p. 13-35. = H. T. Waterbolk (1965-1966)

WEERTS, H. J. T. et H. J. A. BERENDSEN. « Late Weichselian and Holocene Palaeogeography of the Southern Rhine-Meuse Delta (the Netherlands) », *Geologie en Mijnbouw / Netherlands Journal of Geosciences*, 74, 1995, p. 207-209. = H. J. T. Weerts et H. J. A. Berendsen (1995)

WEERTS, H. J. T. *et al*. « Quaternay Geological Mapping of the Lowlands of the Netherlands, a 21st Century Perspective », *Quaternary International*, 133-134, 2005, p. 159-178. = H. J. T. Weerts *et al.* (2005)

WELCH, K. et A. POWELL (éds). *Julius Caesar as Artful Reporter : the War Commentaries as Political Instruments*. Londres, Duckworth, 1998. = K. E. Welch et A. Powell (1998)

WELLS, C. M. *The German Policy of Augustus : an Examination of the Archaeological Evidence.* Oxford, Clarendon Press, 1972. = C. M. Wells (1972)

WELLS, P. S. *The Battle that stopped Rome : Emperor Augustus, Arminius, and the Slaughter of the Legions in the Teutoburg Forest.* New York, W.W. Norton & Company, 2003. = P. S. Wells (2003)

WELLS, P. S. *The Barbarian Speaks. How the Conquered People Shaped Roman Europe*. Princeton, Princeton University Press, 2001. = P. S. Wells (2001)

WHITTAKER, C. R. *Les Frontières de l'Empire romain*. Trad. C. GOUDINEAU, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1989. = C. R. Whittaker (1989a)

WHITTAKER, C. R. « Supplying the system : Frontiers and Beyond » dans J. C. BARRETT, A. P. FITZPATRICK et L. MACINNES (éds), *Barbarians and Romans in North-West Europe from the Later Republic to Late Antiquity.* Oxford, British Archaeological Reports, 1989, p. 64-80. = C. R. Whittaker (1989b)

WIEGELS, R. (éd.) *Die Fundmünzen von Kalkriese und die frühkaiserzeitliche Münzprägung. Akten des wissenschaftlichen Symposions in Kalkriese, 15.-16. April 1999*. Möhnesee, Bibliopolis, 2000. = R. Wiegels (2000a)

WIEGELS, R. « Legiones XVII, XVIII, XIX » dans Y. LE BOHEC et C. WOLFF (éds), *Les Légions de Rome sous le Haut-Empire. Actes du congrès de Lyon (17-19 septembre 1998)*. Lyon, Centre d'études romaines et gallo-romaines (CEROR), 2000, p. 75-81. = R. Wiegels (2000b)

WILLEMS, W. J. H. « Roman Face Masks from the Kops Plateau, Nijmegen, the Netherlands », *Journal of Roman Military Equipment Studies*, 3, 1992, p. 57-66. = W. J. H. Willems (1992)

WILLEMS, W. J. H. « Early Roman Camps on the Kops Plateau at Nijmegen (NL) » dans V. A. MAXFIELD et M. J. DOBSON (éds), *Roman Frontier Studies 1989 : Proceedings of the XVth International Congress of Roman Studies*. Exeter, University of Exeter Press, 1991, p. 210-214. = W. J. H. Willems (1991)

WILLEMS, W. J. H. *Romeins Nijmegen. Vier eeuwen stad en centrum aan de Waal*. Utrecht, Matrijs, 1990. = W. J. H. Willems (1990)

WILLEMS, W. J. H. « The Dutch River Area. Imperial Policy and Rural Developments in a Late Roman Frontier Zone » dans R. F. J. JONES *et al*. (éds), *First Millennium Papers : Western Europe in the First Millennium AD*. Oxford, British Archaeologocial Reports, 1988, p. 241-256. = W. J. H. Willems (1988)

WILLEMS, W. J. H. *Romans and Batavians. A Regional Study in the Dutch Eastern River Area*. Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam, 1986. = W. J. H. Willems (1986a)

WILLEMS, W. J. H. « New Discoveries along the Limes in the Dutch Eastern River Area » dans C. UNZ (éd.), *Studien zu den Militärgrenzen Roms : Vorträge des 13. Internationaler Limeskongress Aalen 1983*. Stuttgard, Theiss, 1986, p. 291-299. = W. J. H. Willems (1986b)

WILLEMS, W. J. H. « Romans and Batavians. A Regional Study in the Dutch Eastern River Area, II », *Berichten van de Rijksdienst voor Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 34, 1984, p. 39-331. = W. J. H. Willems (1984)

WILLEMS, W. J. H. « Romans and Batavians. A Regional Study in the Dutch Eastern River Area, I », *Berichten van de Rijksdienst voor Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 31, 1981, p. 7-217. = W. J. H. Willems (1981)

WILLEMS, W. J. H. « Castra Herculis, een Romeins castellum bij Arnhem », *Spiegel Historiael*, 15, 1980, p. 665-671. = W. J. H. Willems (1980)

WILLEMS, W. J. H. et J. K. HAALEBOS. « Recent Research on the *limes* in the Netherlands », *Journal of Roman Archaeology*, 12, 1999, p. 247-262. = W. J. H. Willems et J. K. Haalebos (1999)

WILLEMS, W. J. H. et H. VAN ENCKEVORT. *Vlpia Noviomagus – Roman Nijmegen. The Batavian Capital at the Imperial Frontier*. Portsmouth, J. H. Humphrey, 2009. = W. J. H. Willems et H. van Enckevort (2009)

WILLEMS, W. J. H. et H. VAN ENCKEVORT. « Roman Cavalry Helmets in Ritual Hoards from the Kops Plateau at Nijmegen, the Netherlands », *Journal of Roman Military Equipment Studies*, 5, 1994, p. 125-137. = W. J. H. Willems et H. van Enckevort (1994)

WILLIAMS, H. P. G. *Carausius : a Consideration of the Historical, Archaeological and Numismatic Aspects of his Reign*. Oxford, British Archaeological Reports, 2004. = H. P. G. Williams (2004)

WOLFF, E. « Chapitre V. Suétone » dans S. RATTI (éd.), *Écrire l'Histoire à Rome.* Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 227-262. = E. Wolff (2009)

WOLFF, W. J. « Causes of Extirpations in the Wadden Sea, an Estuarine Area in the Netherlands », *Conservation Biology*, 14, 3, 2000, p. 876-885. = W. J. Wolff (2000)

WOLFRAM, H. *The Roman Empire and its Germanic Peoples*. Trad. T. DUNLAP, Berkley, University of California Press, 1997. = H. Wolfram (1997)

WOOLF, G. *Tales of the Barbarians. Ethnography and Empire in the Roman West*. Chichester, Wiley-Blackwell, 2011. = G. Woolf (2011)

WOOLF, G. *Becoming Roman. The Origins of Provincial Civilization in Gaul*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998. = G. Woolf (1998)

WOOLF, G. « Beyond Romans and Natives », *World Archaeology*, 28, 3, 1997, p. 339-350. = G. Woolf (1997)

WORSTER, D. « Doing Environmental History » dans D. FREELAND DUKE (éd.), *Canadian Environmental History : Essential Readings*. Toronto, Canadian Scholars' Press, 2006, p. 9-24. = D. Worster (2006)

WORSTER, D. « Appendix. Doing Environmental History » dans D. WORSTER (éd.), *The Ends of the Earth : Perspectives on Modern Environment History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 289-307. = D. Worster (1988)

ZAGWIJN, W. H. « Reconstruction of Climate Change during the Holocene in Western and Central Europe Based on Pollen Records of Indicator Species », *Vegetation History and Archaeobotany*, 3, 2, 1994, p. 65-88. = W. H. Zagwijn (1994)

ZAGWIJN, W. H. « De ontwikkeling van het 'Oer-IJ' estuarium en zijn omgebing », *Westerheem*, 20, 1971, p. 11-18. = W. H. Zagwijn (1971)

ZEHNACKER, H. « L'Europe du Nord dans l'"Histoire naturelle" de Pline l'Ancien (N.H. IV, 88-104) », *Revue des études latines*, 82, 2004, p. 167-186. = H. Zehnacker (2004)

ZICHE, H. « Chapter 15. Barbarian Raiders and Barbarian Peasants : Models of Ideological and Economic Integration » dans R. W. MATHISEN et D. SHANZER (éds), *Romans, Barbarians, and the Transformation*

of the Roman World. Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity. Urbana-Champaign, Ashgate, 2011, p. 199-219. = H. Ziche (2011)

AUTRES SOURCES SECONDAIRES

BALZAC, H. de. *La Comédie humaine*. Tome I, édition de P.-G. CASTEX, Paris, La Pléiade, 1976.

Cologne Radiodcarbon Calibration & Paleoclimate Research Package (CalPal). Universität zu Köln, Institut für Ur- und Frühgeschichte, Radiocarbon Laboratory, http://www.calpal-online.de/, consulté en mars 2014.

DESCARTES, R. *Discours de la méthode*. Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

HUGO, V. *Les Travailleurs de la mer*. Tome premier, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1866.

KONINKLIJK NEDERLANDS METEOROLOGISCH INSTITUUT. *Factsheet. KNMI waarschuwingen gladheid en winterse neerslag*. De Blit, Ministerie van Infrastructuur en Milieu, 2012.

La Bible. Traduction œcuménique de la Bible (TOB), Montréal, Alliance biblique universelle / Le Cerf, 1977.

MARROU, H.-I. *De la connaissance historique*. Paris, Du Seuil, 1954 (1975).

MONTESQUIEU. *L'Esprit des lois.* Tome I, édition de R. DERATHÉ, bibliographie mise à jour par D. DE CASABIANCA, Paris, Garnier, 2011.

Rhine-Meuse Delta Studies. Department of Physical Geography, Faculty of Geoscience, Utrecht University, http://www.geo.uu.nl/fg/palaeogeography/, consulté en mars 2014.

Varusforschung. Universität Osnabrück, http://varusforschung.geschichte-multimedial.net/pages/index.html, consulté en mars 2014.